

HISTOIRE DES OEUVRES

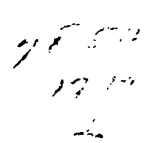
DE THÉOPHILE GAUTIER

I

HISTOIRE DES OEUVRES

DE THÉOPHILE GAUTIER

I



Tirage à cinq cents exemplaires, numérotés :

N°s 1 à 50, *sur papier du Japon.*
N°s 51 à 100, *sur papier Wathman.*
N°s 101 à 500, *sur papier de Hollande.*

Plus, cent exemplaires *sur papier vélin*, *non numérotés*, non mis dans le commerce, et portant le nom des personnes auxquelles l'ouvrage a été offert.

N° 135

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.



HISTOIRE
DES ŒUVRES
DE
THÉOPHILE GAUTIER

PAR LE VICOMTE
DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL
(CHARLES DE LOVENJOUL)

AVEC QUATRE PORTRAITS ET DEUX AUTOGRAPHES

TOME PREMIER

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

INTRODUCTION

I

Plus le dix-neuvième siècle approche de sa fin, et plus il devient difficile de retrouver et de fixer d'une manière certaine et dans leur entier les œuvres de la plupart des hommes qui l'ont illustré. Presque tous, en effet, sont arrivés à la renommée malgré leurs contemporains, car notre époque a repoussé et dédaigné longtemps ses individualités les plus marquantes, celles qui lui feront un jour le plus d'honneur. Parmi les grands artistes de ce temps, il suffit, pour le prouver, de citer Delacroix, Berlioz et Balzac. Méconnus et attaqués pendant la plus grande partie de leur vie, pour que justice leur fût enfin rendue il fallut que la mort éteignit leur pensée et glaçât leur main.

Aussi, qu'il s'agisse de peintres, de graveurs, de sculpteurs, de musiciens ou d'écrivains, une grande partie de leurs travaux s'est-elle envolée au vent de cette insouciance qui caractérise presque tous les grands producteurs

intellectuels. Nul, en ce temps affairé et indifférent, n'a jamais songé à rechercher ni à recueillir leurs travaux, et c'est au hasard, plus qu'à la prévoyance, que la France doit la conservation de la plupart de ceux qui sont sauvés aujourd'hui.

La superbe éclosion artistique et littéraire de 1830 fut incomprise pendant nombre d'années, et les livres des maîtres écrivains romantiques se sont vendus longtemps à vil prix sur les quais, avant d'atteindre les chiffres exagérés auxquels sont montées, de nos jours, leurs premières éditions[1]. Reconnaissons-le, rien ne fut moins encouragé que ce réveil des arts au dix-neuvième siècle. Il a fallu que cette période de renaissance s'éloignât de nous pour être appréciée à sa véritable valeur. Et pourtant, quelle époque féconde en puissants novateurs de toute espèce, que ces années de la Restauration où, dans tous les genres, débutaient des écoliers appelés à devenir des maîtres !

Les hommes, quels qu'ils soient, sont rarement jugés impartialement par leurs contemporains. Il semble même que vivre à côté des personnalités éminentes et les observer de près, diminue leur prestige. De plus, lorsqu'on vit en quelques années se lever à l'horizon de l'art tous les grands esprits qui surgirent entre la chute de Napoléon Ier et l'avènement de Louis-Philippe, leur nombre amoindrit passagèrement leur valeur; il fallut leur disparition successive pour faire apprécier ce qu'on perdait avec chacun. Peut-être, d'ailleurs, les yeux de l'auteur doivent-ils être à jamais fermés, pour que l'œuvre brille de tout son éclat et de toute sa splendeur.

Ce fut vers la fin du second Empire que la France dé-

1. Voir, à ce sujet, la note 1 de la page 75 de ce volume.

couvrit avec une sorte d'étonnement que la plupart de ses maîtres écrivains avaient cessé de vivre, sans laisser de successeurs véritables. Elle s'aperçut, alors seulement, que presque tous étaient supérieurs encore à leur réputation, et comprit qu'il serait bon de rechercher leurs œuvres, si longtemps négligées, et perdues en grand nombre dans ce tonneau des Danaïdes qui s'appelle la presse quotidienne.

Malheureusement, personne n'avait pensé à réunir les éléments d'une pareille entreprise. Il n'existe nulle part d'archives vraiment complètes où se retrouvent tous les journaux français, ou même seulement parisiens. Chaque jour écoulé rend les recherches plus difficiles, en même temps que plus nécessaires, car les renseignements fournis par les survivants de l'époque romantique deviennent de plus en plus rares, et, avec les derniers témoins de cette grande période, disparaissent peu à peu toutes les chances d'informations certaines.

Aussi, convaincu de l'importance et de l'intérêt de ces sortes d'études, avons-nous cru rendre service à tous ceux qui s'intéressent aux lettres, en rassemblant le plus de détails possible sur les travaux de l'un des grands écrivains de ce siècle, Théophile Gautier, celui dont les œuvres sont les plus difficiles peut-être à reconstituer tout entières, car sa modestie et son insouciance envers ses propres écrits l'ont empêché, pendant bien des années, d'en rien conserver. Il en résulte, que la période de ses débuts, alors qu'on ne signait guère les articles de journaux, est sans doute très incomplète encore dans ce travail. Cependant, elle ne pourra guère être mieux connue, nous le craignons du moins; aussi, faisons-nous appel sur ce point à tous ceux qui pourraient ajouter à ces pages un renseigne-

ment ignoré ou un détail inédit. Nous nous adressons surtout aux amis du poète qui habitent hors de France, car pendant ses voyages en Espagne, en Angleterre, en Algérie, en Italie, en Turquie, en Grèce, en Russie et en Égypte, il a dû donner des autographes curieux et peut-être même publier des articles dans les journaux locaux.

Les recherches (poursuivies ici jusqu'au 31 décembre 1886), dont nous offrons le résultat au public, ne datent point d'aujourd'hui. Elles furent faites durant la vie même du poète, et suivirent pas à pas sa production littéraire pendant ses vingt dernières années. Les premières indications, relevées vers 1853, ont donc maintenant trente-quatre ans de date. Aussi l'auteur de ce travail s'est-il trouvé bien récompensé d'avoir pressenti le rang littéraire que l'éminent écrivain devait occuper un jour sans conteste, lorsqu'au mois de juin 1871, Théophile Gautier lui-même, auquel il parlait pour la première, et malheureusement pour la dernière fois, le remercia de ses recherches bibliographiques, l'assura qu'il pouvait seul entreprendre un jour la reconstitution et la publication complète de ses œuvres et lui recommanda vivement, si ce projet s'effectuait jamais, d'y consacrer tous ses soins.

L'année suivante, au mois de mai, le maître nous demanda de prêter dès lors notre concours à son éditeur ordinaire, auquel il remit à cet effet la lettre d'introduction suivante, qui nous est précieuse à plus d'un titre :

Monsieur,

Vous me rendriez un vrai service en permettant à M. Dreyfous, mon ami, que j'aurais accompagné à

Bruxelles, si je n'étais retenu à Paris par le *Salon*, de chercher auprès de vous les renseignements *que, seul, vous possédez sur mon œuvre.*

M. Dreyfous est l'associé de M. Georges Charpentier, fils du célèbre éditeur et son continuateur; il mérite donc toute confiance et vous pouvez lui ouvrir vos trésors.

Je regrette bien que notre unique entrevue ait été si courte, mais j'espère qu'elle se renouvellera.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Théophile GAUTIER.

Le 23 octobre de cette même année 1872 le grand écrivain succombait, et cette seconde entrevue n'eut malheureusement pas lieu. On peut aisément concevoir combien nous l'avons déploré, et c'est là, sans contredit, l'un des plus vifs regrets de notre passé.

Cette lettre n'est pas, du reste, le seul témoignage de bon souvenir que nous ait donné l'auteur de *la Comédie de la mort*. Nous relevons dans la correspondance échangée à partir de ce moment entre M. Dreyfous et nous, les lignes suivantes, que l'on nous pardonnera de citer ici. Les premières sont relatives à l'exemplaire de l'édition définitive des *Émaux et Camées*, que MM. Charpentier et Dreyfous avaient eu l'amabilité de faire imprimer à notre nom.

26 Juin 1872.

.... Nous avions demandé à Gautier de le signer. Il a trouvé que ce n'était point suffisant et voulait, comme il le veut encore, y joindre un sonnet à votre adresse. Malheureusement, le pauvre grand homme est bien fatigué, bien malade.....

14 Août 1872.

.... Ce pauvre cher Gautier! S'il pouvait vous écrire la centième partie des choses aimables qu'il dit sur votre compte, vous verriez que vous n'avez pas affaire à un indifférent, ni à un ingrat. Il a tenté un effort bien grand; mais il n'a pu aller jusqu'au bout. Il a écrit les premiers vers d'un sonnet, à vous adressé; mais il n'a pas pu, jusqu'à présent, en écrire plus long. Pendant quelques jours nous avons bien cru que ce serait son dernier trait de plume..... J'ai trouvé l'autre jour des vers inédits [de lui], à la façon des vers du *Romancero*, je crois, rimant par les consonnes. Ce sont les seuls vers de cette sorte qui existent dans la langue française. J'ai pensé qu'ils vous feraient plaisir. Il m'a dit de vous les envoyer. Vous les trouverez sous cette enveloppe. Voici donc des vers, en attendant *vos* vers[1].....

1. Voir *Poésies Complètes*, t. II. Page 279.

22 Octobre 1872.

.... Mon pauvre maître, l'ami de toute ma jeunesse, est au plus mal....... J'ai les quatre vers qui commençaient votre sonnet. Ce sont les quatre derniers vers du grand poète. C'est pour vous qu'il les a écrits[1].

Ces témoignages de la sympathie du maître nous sont bien précieux aujourd'hui, et la façon dont il avait, en outre, parlé de nous à ses sœurs et à d'autres personnes encore, nous a valu la confiance et le bon accueil que nous avons rencontrés partout.

1. Voir *Poésies Complètes*, t. II. Page 325.

II

Après tous les écrivains de talent qui ont longuement parlé de l'auteur d'*Albertus*, et surtout après Sainte-Beuve, notre rôle n'est point, on le pense bien, de redire ici ce que tant d'autres ont mieux exprimé que nous ne pourrions le faire, ni de mettre en relief la valeur littéraire de ses œuvres. C'est aujourd'hui question jugée. Et pourtant l'éventualité d'une édition des *Œuvres Complètes* de Théophile Gautier eût semblé autrefois presque un paradoxe, et, sans doute, un sourire d'incrédulité, sinon d'ironie, eût accueilli cette prévision.

Disons le, cependant, sans crainte d'exagération, Théophile Gautier est, à notre sens, le plus parfait styliste français de son temps, et peut-être de tous les temps. Sans doute, on peut trouver des côtés littéraires moins développés chez lui que chez certains écrivains de son époque; on peut discuter la tendance presque constamment plastique de son imagination, préférer chez d'autres de plus riches facultés d'invention, de plus larges coups d'aile vers l'infini et des cris plus pénétrants et plus humains. Mais chez aucun, pas même chez les plus grands, ne se rencontrent au même degré cette perfection de la forme, cette science des nuances les plus délicates de la langue française, qui font de presque

toutes les pièces des *Émaux et Camées*, par exemple, de purs chefs-d'œuvre.

Gênés par la difficulté de la rime obligée, les poètes ne se font pas faute de se contenter d'un à peu près, au lieu du mot précis, à la fin de leurs vers ; dans ce recueil, au contraire, oublions cette contrainte de la rime, et essayons, pour obtenir un sens plus exact, de substituer un autre mot à celui qui termine chaque vers ; on verra que le terme employé est non seulement le plus parfait pour rendre l'idée de l'auteur, mais encore qu'on ne peut le remplacer par aucun autre aussi absolument juste. Il y a là une propriété d'expression, une précision que nul poète n'a jamais atteintes. Aussi, ce maître ciseleur n'a-t-il sans doute aucun rival à craindre dans l'avenir, car, à ce point de vue spécial,il ne s'est rencontré jusqu'ici aucun écrivain qui l'ait égalé, et encore moins qui lui soit supérieur. Nul n'a su dire comme lui *précisément* ce qu'il voulait dire, et sa plume reproduit la nuance la plus insaisissable, l'impression la plus fugitive, avec une perfection absolue.

Il ne faut pas en conclure cependant que le talent de l'écrivain soit uniquement descriptif. Le sentiment ne fait nullement défaut à son art magistral. Ceux qui le lui ont refusé avec tant de persistance, n'avaient lu sans doute, parmi nombre de vers touchants, ni l'*Élégie IV* du volume d'*Albertus*, ni le *Glas intérieur*, pièce écrite à la mort de sa mère, mais publiée seulement, il est vrai, dans l'édition posthume de ses *Poésies Complètes*. Théodore de Banville, dans ses *Souvenirs*, parle seul avec une vive admiration de ces strophes si stoïquement navrées.

Ce n'était pas un impassible, celui qui ressentait et exprimait ainsi cette grande douleur de la vie, que tous les

hommes dont le cœur n'est pas de marbre ont éprouvée; c'était un blessé des luttes de l'existence, qui, par horreur de la foule, cachait sous un masque d'indifférence le grand martyre intérieur que nous endurons tous plus ou moins ici-bas. Il dédaigna l'intérêt banal, et plutôt que de provoquer l'attendrissement facile et la pitié de rencontre, il se tût courageusement, et laissa dire et imprimer les choses les plus fausses sur sa personne, sa vie et son œuvre.

Un écrivain de talent, malheureusement disparu lui aussi, M. Xavier Aubryet, dans un travail intitulé *Théophile Gautier spiritualiste*[1], a déjà signalé cette partie spéciale de l'œuvre du grand artiste, et M. Francisque Sarcey dans un article ému sur *Émaux et Camées*[2], fait remarquer à son tour les délicatesses de sentiment de cette plume si souvent mal jugée. Nous renvoyons donc le lecteur à ces deux morceaux, sans insister davantage.

Ajoutons cependant que nous possédons, entre autres lettres inédites, une importante correspondance adressée par le poète à sa famille, correspondance commencée vers 1836 et continuée jusqu'à sa mort. Si ces pages sont livrées un jour à la publicité, elles confirmeront d'une façon éclatante ce que nous venons de dire, et montreront quel cœur, et quel dévouement à tous les siens, ont sans cesse inspiré celui qu'ils appelaient si justement le *bon Théo*.

Dans ses *Souvenirs Littéraires*, l'un des ouvrages les plus remarquables de notre temps, M. Maxime Du Camp consacre aussi à Théophile Gautier quelques-unes des plus intéressantes pages de son livre; il y parle avec une émotion

1. *Chez nous et chez nos voisins*, par Xavier Aubryet. 1 vol. in-12, Dentu, 1878.
2. Dans *le XIXe Siècle* du 23 septembre 1884.

communicative des nécessités, des charges et des entraves de toutes sortes qui pesèrent tant sur son existence. On ne pourrait du reste parler de lui avec quelques détails sans faire allusion à cette situation, car elle eût, à tous les points de vue, une extrême influence sur sa carrière et sur sa vie entière.

Voici, à l'appui de cette allégation, deux lettres inédites du maître, les plus remarquables, à notre connaissance, qu'il ait jamais écrites. Toutes deux font partie de la correspondance dont nous avons parlé, et nous ont été remises par sa sœur, mademoiselle Zoé Gautier, avec mission de les publier dans notre livre sur son frère. Elle n'est malheureusement plus là pour voir son souhait réalisé. La première lettre est adressée aux sœurs du poète, et la seconde à sa fille aînée, qui venait d'atteindre sa seizième année depuis quelques jours seulement :

Saint-Pétersbourg, 17 Décembre 1858.

Mes chères sœurs,

Je reçois vos trois lettres à la fois. Elles étaient restées à la poste; leur adresse n'était pas assez claire pour des employés russes qui ne savent pas le français. Enfin, je les ai, et à la peine qu'elles me causent se joint le chagrin de ne pas leur avoir répondu plus tôt. Mais ce n'est pas ma faute.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne suis pour

rien dans la démarche de **,....... Tout mon regret est de n'être pas plus riche et de vous donner si peu. Je réponds de vous à nos chers parents morts, et, moi vivant, vous aurez toujours ce que je n'ai pas eu besoin de vous promettre, car vous saviez, sans que j'aie dit un mot, que je le tiendrai jusqu'au dernier soupir.

Si *** ne vous a donné que vingt francs, les derniers temps, c'est qu'il a fallu m'envoyer six cents francs. Carolus n'arrivait pas; mon compagnon n'avait emporté que l'argent du voyage, croyant qu'on toucherait des sommes en arrivant; j'ai donc épuisé toutes mes ressources pour le soutenir. Comme c'était lui qui avait avancé les fonds, je ne pouvais le laisser sur le pavé de Saint-Pétersbourg. Voilà la vérité.

Carolus est arrivé, et paie notre dépense comme il peut; il se démène comme un chat maigre. L'affaire est en bon train, mais tout cela est bien long, quand on est loin de chez soi, qu'il faut soutenir une maison à huit cents lieues de distance, acheter, sous peine de mourir de froid, une pelisse de quatre cents francs, et vivre trois dans une ville deux ou trois fois chère comme Paris.

J'ai voulu tenter un coup de fortune et je crois que je réussirai[1]. Mais on ne peut pas tourmenter outre mesure de hauts et puissants personnages, très bien dis-

1. Il s'agissait des *Trésors d'art de la Russie*, publiés par M. Carolus de Raaÿ.

posés du reste. Figurez-vous la nécessité de faire de la copie l'esprit bourrelé par toutes ces inquiétudes ; celle en outre, d'être gracieux, amusant et gai avec une foule de gens, et vous jugerez si je passe mon temps d'une façon agréable ! Vous savez dans quel dégoût et quel ennui je suis des hommes et des choses; je ne vis que pour ceux que j'aime, car, personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur terre. L'art, les tableaux, le théâtre, les livres, les voyages mêmes ne m'amusent plus; ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux, car il est toujours à recommencer. N'ajoutez pas à tous ces chagrins des phrases comme celles qui terminent une de vos lettres, ou je me coucherai par terre et me laisserai mourir le long d'un mur sans plus bouger.

Vous avez eu une bonne pensée, en allant rendre visite à nos chères tombes, de mettre des fleurs sur le marbre de madame de Girardin. Celle-là m'aimait bien, et je pleure toujours sa perte. J'ai été bien triste, le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus. Il faisait presque nuit à midi ; le ciel était jaune, la terre couverte de neige, et j'étais si loin de ma patrie, tout seul, dans une chambre d'auberge, essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches petites et grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs; mais mon esprit était comme un cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses

Continue ainsi, puisque tu m'aimes, et trouve dans ton affection pour moi la force de supporter tous ces petits ennuis dont la vie est faite, en quelque endroit qu'on se trouve. Ta sagesse va avoir tout de suite sa récompense : je n'ajouterai pas un mot de morale. C'est délicat de la part d'un père.

Tu n'as pas, dis-tu, éprouvé sur le lac Léman la même impression que moi, et tu attribues malicieusement cette différence d'effet à ce que j'étais « *loin de ma famille et avec de l'argent dans ma poche* ». Cela est vrai, mais pas comme tu le crois; la disposition intérieure est tout; le paysage est dans nous-même autant qu'à l'extérieur, et c'est notre pensée qui le colore, triste ou gaie, bienveillante ou haineuse. Si tu avais étouffé en toi certain petit levain rebelle ou rancunier, tu aurais joui pleinement de cette belle nature si calme, si douce et si sereine. Une goutte de fiel suffit pour verdir tout l'azur du lac de Genève et faire au soleil des taches plus grandes et plus noires que celles que tu vois avec ton télescope sur la terrasse de Neuilly. Sois contente de toi-même et tu le seras de l'horizon.

Mais voilà que je reprends mon rôle de magot et que je me remets à nasiller de la morale. J'avais promis tout à l'heure de ne t'en pas faire. J'espère que de toi-même tu comprendras bientôt la vérité de ce que je te dis.

Les montagnes ne t'ont pas produit l'effet de nouveauté que tu attendais. Il t'a semblé les avoir déjà vues,

comme la mer ; elles t'ont paru « *petites et maigres.* » Cela vient de ce que la réalité remplit rarement les promesses de l'imagination, et peut-être aussi de ce que tu n'as vraiment pas vu les montagnes. Ces carrés de choux et de vignes que tu décris, ne viennent que sur les pentes des collines les plus basses ; mais quand on est au pied de ces collines potagères, elles vous masquent les cîmes neigeuses, les glaciers, les forêts de sapins et les torrents ; de même que, dans la vie, les sots empêchent d'apercevoir un homme de talent. Je pense pouvoir revenir assez tôt pour te faire voir la nature alpestre dans toute sa beauté grandiose et virginale. Prends garde d'appliquer trop vite le sentiment critique aux choses sérieusement belles ; pour un trait d'esprit, tu t'ôterais, à la longue, la faculté d'en jouir. Ne tue pas en toi l'admiration. L'enthousiasme va bien à la jeunesse. Tu auras tout le temps plus tard de trouver ridicule ou bête ce qui t'aura semblé sublime à quinze ou seize ans. Ne prends pas exemple sur moi. J'ai bientôt, hélas, un demi-siècle, et la nécessité d'analyser toute chose m'a rendu fatalement et irrémédiablement triste. Mais, à ton âge, je n'aurais pas plaisanté les Alpes.

Lis Walter-Scott; je te le permets et te le recommande même ; c'est une bonne, excellente et instructive occupation. J'apprends par ta bonne mère, qu'il te serait si facile de séduire, que tu as une voix de soprano

très pure et très *juste*. Tu sais tout ce que ce mot a de flatteur dans la bouche d'une Italienne et d'une Grisi. J'en suis charmé; mais, ce qui m'a surtout fait plaisir; c'est la bonne grâce parfaite avec laquelle tu as toi-même demandé à chanter, et l'attention docile que tu prêtes à tes leçons.

Continue à te laisser *manger le nez;* je t'en donnerai un autre à mon retour, en cire, en carton, en argent ou en or, à ton choix. Je tâcherai qu'il soit aussi grec et aussi pur que le tien.

Adieu chère enfant de mon âme; persiste dans ces bonnes dispositions, et tu verras tout s'aplanir devant toi comme par enchantement.

Mille baisers.

Ton Père,

Théophile Gautier.

Dans un autre ordre d'idées, mais toujours pour faire connaître le cœur si haut et si tendre que cachait l'écrivain, voici enfin une superbe lettre inédite adressée à Sainte-Beuve. C'est la plus belle profession de foi littéraire que nous ayons lue du poète. On trouvera dans notre livre les autres lettres qu'il écrivit au grand critique. L'intimité s'y marque de plus en plus, et, après avoir passé par une période de parenté, uniquement intellectuelle du reste, arrive, dans la dernière, jusqu'au tutoiement. (Voir N° 187.)

Lundi 12 octobre 1857.

Mon cher maître,

Je relis pour la troisième fois (et il n'est pas midi encore), votre admirable article sur *Théodore de Banville*, où vous relevez d'une main si ferme et si haute la bannière du romantisme, sous laquelle nous avons combattu ensemble, vous comme général, moi comme simple soldat.

Je vous en remercie au nom de tout ce qui reste de l'École. Peut-être, si l'on proposait une médaille de bronze pour ce qui survit de la grande armée littéraire de 1830, comme on le fait pour la grande armée de Napoléon, on trouverait un nombre de vieux combattants plus grand qu'on ne pense, et même d'anciens enfants de troupe jeunes encore aujourd'hui.

Oui, nous avons cru, nous avons aimé, nous avons admiré, nous avons été ivres du beau, nous avons eu la sublime folie de l'art! Comme vous le dites si bien, d'après Anacréon, nous portons au cœur la petite marque, et nous saurons bien nous y reconnaître, en quelque oubli que l'époque mette les belles choses pour lesquelles nous nous sommes justement passionnés. Nous n'avons pas à rougir de notre jeunesse. Bleus nous étions, et bleus nous sommes. Le génie lyrique plane au-dessus de notre bataillon décimé, en

faisant palpiter ses ailes d'or. Nous seuls encore en France savons faire des vers !

Pour moi, croyez-le bien, *Joseph Delorme* ne s'est jamais converti, quoi qu'en dise Jay, qui l'appelle *Jacques*, avec l'aimable exactitude des classiques. Si j'avais possédé la moindre fortune personnelle, je me serais livré uniquement à *l'amour du vert laurier;* mais, dans la prose où je suis tombé, j'ai toujours défendu les intérêts de l'art et proclamé à toute voix le nom des maîtres sacrés.

En finissant ces lignes, permettez-moi de vous exprimer ma profonde gratitude pour les phrases si amicales et si fines d'appréciation où, d'un mot, vous m'avez replacé sous mon vrai point de jour. Vous dites que je suis *un chef de branche :* je tâcherai que cette branche, qu'on affecte de croire morte et desséchée, se couvre de fleurs comme la verge d'Aaron ou la canne du pape Urbain.

J'espère que l'indisposition qui vous a empêché de vous rendre au macaroni mensuel n'a rien de grave, et que vous pourriez maintenant aller chercher à Rome, *à pied*, un sonnet de du Bellay, si vous n'en aviez pas de plus beaux sans sortir de chez vous. Ce serait, en tout cas, à ailes que vous iriez; — *musa ales*, — comme disait autrefois notre Victor Hugo.

Tout à vous, *ex imo corde*,

Théophile GAUTIER.

Ces spécimens de la correspondance du poète, et ceux qui suivront encore dans notre livre, peuvent donner une idée de l'intérêt qu'elle présente, sans parler de son style si imprévu et si personnel. L'auteur de *Ménagerie Intime* avait le don de formuler comme personne ce que chacun dit tous les jours d'une façon toujours la même, banale et uniforme. Ainsi que nous l'avons annoncé déjà, nous avons recueilli ou acquis un nombre considérable de ses lettres et, en ce qui nous concerne, nous sommes prêts à en autoriser l'impression, à la condition cependant que cette publication soit la conséquence et le complément d'une édition des *Œuvres Complètes* du maître. Mais, jusque-là, nous sommes décidé à ne point laisser publier ces pages d'une valeur littéraire exceptionnelle.

III

Nous devons à M. Armand Baschet, l'érudit et consciencieux écrivain, dont nous déplorons aujourd'hui la perte, deux documents de très haut prix[1]. Il nous a communiqué une lettre et des notes autographes écrites à son intention par Théophile Gautier, lorsqu'il songeait, bien avant nous, à publier une étude sur l'auteur d'*Albertus*. Ces documents sont inédits, et la lettre que nous allons donner d'abord à nos lecteurs, est, pensons-nous, la plus longue et la plus curieuse que le poète ait jamais écrite sur sa carrière et ses travaux.

1. Nous ne sommes que le disciple littéraire de M. Baschet, et nous n'avons fait, en réalité, que reprendre et continuer ses travaux de jeunesse. car il a débuté, comme nous, par un ouvrage sur Honoré de Balzac : *Les Physionomies littéraires de ce temps : Honoré de Balzac, essai sur l'homme et sur l'œuvre*, par Armand Baschet. Un volume in-12, 1852. A la dernière page de ce livre on lit cette annonce d'un travail qui, malheureusement, ne parut jamais : « Pour paraître le 15 mai prochain, et comme suite aux *Physionomies : Essai sur la jeunesse et les tendances littéraires de Théophile Gautier* (*Histoire d'un temps curieux*). » Voici les subdivisions de l'ouvrage, telles que les donne l'auteur à la fin de la préface de la *Physionomie* de H. de Balzac : « *Du style en couleurs. — Écrivains coloristes. — Les Maîtres. — Procédés. — Fantaisies. — Pages bibliographiques. — Les Débuts dans la Bohême. — Essais littéraires. — Révolution dans les préfaces. — Mademoiselle de Maupin. — Essai sur le feuilleton critique. — Des feuilletonistes en général.* »

Paris, 27 octobre 1851.

Cher Monsieur,

Je ne sais pas grand'chose sur ma propre vie et je serais fort embarrassé de faire ma biographie. Les dates ne sont pas mon fort. En voici quelques-unes cependant.

Je suis né à Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, le 31 Août 1811. J'ai parlé basque jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, où l'on m'a amené à Paris, ce qui me causa une telle tristesse qu'après avoir jeté mes joujoux, soldats, violon, polichinelle, par la fenêtre, j'allais me lancer moi-même, si l'on ne m'avait retenu par le pan de ma jaquette.

Ensuite, j'ai suivi en externe libre les cours du collège Charlemagne, occupant mes récréations à construire des vaisseaux et des théâtres. J'ai été assez bon élève, laborieux quoique indiscipliné. Ma rhétorique et ma philosophie se sont passées à l'École de natation de Petit, et à l'atelier de peinture de M. Rioult, qui demeurait auprès du Temple protestant, dans la rue Saint-Antoine, tout près du collège. Ceci me rendit très bon nageur et dessinateur passable, sans beaucoup nuire à ma littérature par la suite. Mon intention était d'être peintre, et j'ai travaillé trois ans dans ce but. Mais ayant connu Victor Hugo par Gérard et Pétrus

Borel, je me tournai à la poésie, et je fis un petit volume de vers, qui parut le 28 Juillet 1830. Plus tard, j'ajoutai à ces vers le poème d'*Albertus*, et le tout parut ensemble, en 1833, avec une vignette abracadabrante de Nanteuil.

Je fis ensuite *les Jeunes France*, pour Renduel que j'avais rencontré chez Hugo. J'atteignis ma majorité vers le milieu de ce volume, où ce petit fait est remarqué dans un conte.

J'habitais alors, avec ma famille, la Place Royale, pour laquelle Hugo avait quitté la rue Jean-Goujon. Je fis, en ce temps-là, la *Larme du Diable*, qui ne parût que plus tard avec d'autres contes, (cette *Larme du Diable* vient d'être mise à l'index à Rome[1]), puis *Mademoiselle de Maupin*, que je mis assez longtemps à faire, la laissant et la reprenant, et qui parut en 1834 ou [183]5.

La Comédie de la Mort et les différentes pièces qui l'accompagnent m'occupèrent, à travers d'autres travaux, comme *les Grotesques*, imprimés d'abord dans *la France Littéraire*, jusqu'en 1838. Cette date est marquée d'une façon assez ridicule sur la dernière page du volume, dans les termes suivants :

« A une heure après midi, Jeudi, 25 janvier 1838,
« J'ai fini ce présent volume.
« Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté! »

1. Le poète fait erreur, jamais cet ouvrage n'a été mis à l'index à Rome.

Le second volume de la *Maupin* fut fait dans une petite chambre de la rue du Doyenné où nous vivions, avec quelques amis, dans une espèce de Bohème dont vous trouverez les détails dans un article de moi sur *Marilhat* inséré à la *Revue des Deux-Mondes*. Ma famille habitant Passy, les allées et les venues me prenaient trop de temps, et je m'étais logé à part. A dater de cette époque, j'ai toujours vécu de ma plume, sans autre ressource ni secours.

C'est là que Balzac, qui daignait me trouver du talent et le dire, m'envoya chercher par Jules Sandeau, et me fit travailler à la *Chronique de Paris*, où je mis *la Morte amoureuse*, *la Chaîne d'or*, etc.; et des articles de critique.

Je travaillai ensuite au *Figaro*, avec Karr et Gérard. Puis *la Presse* se fonda. J'y débutai par un article sur les *Peintures de la Chambre des Députés*, de Delacroix; j'y fis le *Salon* et, entre autres, un article sur le *Cromwell*, de Delaroche, qui fit grand bruit. J'attaquai avec une férocité romantique ce peintre bourgeois, alors au comble de la popularité bête. Je lui portai un coup dont il ne s'est jamais bien guéri.

On avait essayé pour le feuilleton de théâtre, de Dumas, de Soulié, de Granier de Cassagnac. Mais ils trouvèrent la besogne trop rude, ou ne remplirent pas l'idée qu'on s'était formée d'eux, et je fus chargé du feuilleton, avec Gérard. Nous signions par un double G., imitation moqueuse du J. J. Mon premier rendu compte

porta sur un ballet des *Mohicans*, et ma manière parut drôle. *Fortunio* date à peu près de cette époque, et parût dans le *Figaro*, qui publiait des romans.

Le feuilleton de théâtre me resta bientôt tout entier, et je l'ai continué quatorze ans, ou même davantage.

En 1840 je partis pour l'Espagne, le 5 Mai. La guerre de Don Carlos était à peine terminée et des bandes de soldats, transformés en voleurs, rendaient l'excursion dangereuse. Depuis sept ou huit ans la Péninsule était presque fermée, et j'étais le premier voyageur qui s'y risquait. J'y restai cinq ou six mois, et je revins à Paris à l'entrée de l'hiver. *Tra-los-Montès* fut le fruit de ce tour, mon premier grand voyage, car je ne compte pas une *Excursion en Belgique* faite avec Gérard, et dont la relation burlesque a été recueillie dans les *Zigzags*.

Je fus décoré à l'occasion d'un *Rapport sur le monument de Napoléon;* j'étais secrétaire de la commission.

Je n'avais encore rien fait pour le théâtre, et, pour qu'on ne m'accusât pas d'abuser des effets de style, je débutai par un ballet : *Giselle*, où Carlotta parût pour la première fois[1]. Ce ballet, chose bizarre, a eu un succès immense; il s'est joué et se joue encore dans toutes les parties du monde. Pour un poète, ce succès chorégraphique ne laisse pas que d'être humiliant.

1. *Dans un rôle nouveau*, a sans doute voulu dire l'auteur, car la célèbre danseuse avait débuté à l'Opéra, en Mars 1841, par un pas de deux intercalé dans *la Favorite*.

Des voyages en Angleterre, en Belgique, en Hollande, varièrent ces travaux. En 1845, je visitai toute l'Afrique française, d'Oran à Constantine, et fis la campagne de Kabylie avec le maréchal Bugeaud. Je retournai en Espagne pour le mariage du duc de Montpensier et les courses de taureaux, dont j'étais devenu amateur forcené, ce que je suis encore.

Je logeais alors avenue Lord Byron, non loin de la rue Fortunée, où Balzac vint se fixer quelque temps après. Auparavant, j'habitais rue Navarin, dans l'hôtel Botherel, dont le grand jardin me séduisait.

A la révolution de Février je redescendis dans Paris, rue Rougemont, 14, où je suis. La position de ma famille avait changé; ma mère était morte, et je dus vendre voiture et chevaux, et me restreindre à une sobriété républicaine.

En 1849, je suis allé en Angleterre, en Hollande, en Belgique, pour la trois ou quatrième fois, et en Espagne pour la troisième. Je visitai Bilbao, où j'assistai à l'ouverture d'une *Place* de taureaux, et je revins à cheval, par les montagnes, ce qui me fit grand plaisir, car je ne connaissais pas les provinces basques.

Il faut placer dans ces huit ou dix années : *la Péri*, ballet ; *le Voyage en Espagne*, vaudeville ; *le Tricorne enchanté; Pierrot Posthume*, etc.; *les Roués innocents; Militona; Jean et Jeannette;* et une infinité de *Salons*, d'articles de revues, et de travaux de toutes sortes que j'ai oubliés, et qui ne valent pas la peine qu'on les remarque.

En 1850, je suis allé en Italie. J'ai vu Milan, Venise, Florence, Rome, Naples. Je suis en train d'écrire ce voyage.

Voilà à peu près tout ce que je peux vous dire sur moi par écrit. Une conversation de deux ou trois heures vous fournirait beaucoup plus de détails, car cette lettre, quoi qu'elle ait quatre pages, ne dit pas grand chose et ne prouve de ma part que la bonne volonté de répondre sur-le-champ à votre appel sympathique.

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

P. S. J'ai aimé beaucoup la nage, la boxe, les chevaux, les exercices de force et la peinture.

Voici maintenant les notes dont nous avons parlé en même temps que de cette lettre. Ce sont les sommes que le maître a touchées, jusqu'en 1852, pour prix de presque tous ses volumes :

Les Jeunes France.	400	francs.
Mademoiselle de Maupin.	1 500	—
Fortunio.	1 500	—
Une Larme du Diable.	500	—
Voyage en Espagne.	1 500	—
Zigzags.	500	—
Les Grotesques	500	—

Réimpressions Charpentier. (Quatre mille exemplaires, 1845)[1]	2 000	—
Les Roués innocents	500	—
Militona	500	—
Les deux Étoiles (Partie carrée)	1 000	—
Jean et Jeannette	300	—
Nouvelles réimpressions Charpentier	500	—
Italia	500	—
Réimpression de Zigzags (Caprices et Zigzags)	500	—
PAYÉ pour *Albertus*	800	—

La Comédie de la Mort, première édition, NON PAYÉE.

Les droits d'auteur des pièces de théâtre, 12 000 francs.

D'autre part, nous trouvons dans une lettre adressée à Théophile Gautier par M. Rouy, gérant de *la Presse*, le chiffre des sommes qu'il a touchées à ce journal, de 1836 à 1851. Cette lettre, que nous avons entre les mains, porte la date du 24 janvier 1851.

Année 1836	770	»
— 1837	2 216	80
— 1838	5 575	»
A reporter	8 561	80

1. Théophile Gautier se trompe. Son traité porte un tirage de huit mille exemplaires, sur chacun desquels il touchait trente centimes, c'est-à-dire deux mille quatre cents francs pour le tirage tout entier. Ces notes contiennent peut-être encore d'autres erreurs, car la mémoire du poète était fort sujette à caution.

	Report.	8 561	80
—	1839.	5 650	»
—	1840.	3 423	75
—	1841.	1 774	75
—	1842.	2 050	50
—	1843.	5 000	»
—	1844.	7 633	33
—	1845.	9 945	15
—	1846.	9 805	59
—	1847.	11 724	38
—	1848.	13 680	66
—	1849.	9 384	»
—	1850.	9 990	»
Reçu en avance sur	1851.	1 713	06
	Total.	100 336	97

Ainsi, en quinze ans, et pour la plus grande partie de toute sa production littéraire en tant que journaliste pendant cette période, (nous venons de voir ce que ses livres lui avaient, disait-il, rapporté), l'écrivain aurait reçu environ cent mille francs, c'est-à-dire un peu plus de six mille six cents francs par an, en moyenne.

Plus de justice pendant la vie des écrivains romantiques et moins d'engouement à cette heure pour les éditions originales de leurs œuvres aurait certes mieux valu; on n'eût pas vu alors un styliste de la valeur du maître dont nous nous occupons, être forcé d'analyser pendant toute sa vie les productions si souvent médiocres des autres, au lieu d'écrire seulement pour exprimer sa propre pensée. Pen-

dant près de quarante ans en effet, c'est à ce métier, « *le métier de son art,* » ainsi qu'il le disait lui-même, que Théophile Gautier, pour suffire aux charges de sa vie, dut employer sa plume, cette plume incomparable qui eût pu, durant ce temps, créer au moins vingt grandes œuvres personnelles de plus! Il lui fallut, très jeune, se résigner à rendre compte chaque lundi des nouveautés théâtrales offertes en pâture au public parisien. Le grand poète s'est plaint amèrement, en prose et en vers[1], d'avoir dû soulever sans relâche un semblable fardeau, et d'avoir expié par l'analyse de tant de pièces inférieures, l'apparition de quelques rares ouvrages dignes d'intérêt. Il lui fallut l'aiguillon de la nécessité et un courage presque surhumain pour porter aussi longtemps cette chaîne, sans succomber sous l'effort, et sans trahir vis-à-vis de ses lecteurs le violent dégoût que sa tâche lui inspirait. A la fin de sa carrière ce dégoût devient presque invincible, et parfois sa révolte intérieure et sa lassitude sont telles que le sens critique semble s'annihiler en lui. Il écrit alors quelque feuilleton *à côté,* cherchant à se donner le change à lui-même en suivant une fantaisie de son imagination. Parfois aussi la pièce qu'il analyse sert de point de départ à quelqu'une de ces brillantes variations dont son esprit avait le secret. Alors, il oublie la scène, la rampe et les comédiens dont il doit parler, et sa pensée s'élance vers les régions de sa propre inspiration. C'est ce qui explique tant d'articles remarquables, tant de véritables chefs-d'œuvre écrits à propos d'un insignifiant vaudeville, ou de quelque drame mort-né.

1. Voir numéros 534 et 1774.

Mais, bien que nul n'ait mieux réussi que notre écrivain à semer de perles et de fleurs cet aride chemin de la critique hebdomadaire, n'est-ce pas, nous le répétons, un éternel regret pour tous, qu'un poète tel que lui ait dû user sa vie à cet ingrat labeur, et dépenser à ce métier de manœuvre un temps et un style qui auraient suffi cent fois à doter la littérature française d'un grand nombre d'œuvres supérieures? Ajoutons pourtant que des plumes amies l'ont parfois, mais rarement, aidé. Outre Gérard de Nerval, qui signa d'abord avec lui le feuilleton de *la Presse*, MM. Allyre Bureau, Noël Parfait, Ernest Reyer, Louis de Cormenin, Julien Turgan, Théophile Gautier fils, Maxime du Camp lui-même, ont fourni des matériaux pour cet immense travail, dont l'ensemble, — malgré toutes les grandes œuvres dont il nous a privés, — forme pourtant un unique et colossal monument. C'est, pendant près de quarante ans, l'histoire de tout le mouvement artistique, littéraire et théâtral d'une époque éminemment curieuse, et il faut songer aujourd'hui à sauver de la destruction cette précieuse réunion de documents. Si l'on n'y veille sérieusement, leur dispersion et leur décomposition deviendront irrémédiables, et cependant où retrouver ailleurs, écrite par un pareil maître, l'histoire d'une époque unique au point de vue du développement de tous les arts en France?

Par les rares facultés de sa puissante nature, le critique a pu suivre le mouvement artistique de son temps sous toutes ses formes et toutes ses manifestations. Il ne s'est pas borné à analyser seulement les œuvres dramatiques : peinture, sculpture, littérature même, il a tout buriné avec son incomparable poinçon, et c'est dans cet immense recueil d'analyses et de jugements que la postérité

cherchera un jour les éléments des siens. On sait à quel degré la critique d'art de l'auteur du *Capitaine Fracasse* était magistrale. Nul mieux que lui n'est parvenu à faire *voir* au lecteur l'œuvre analysée.

Son horreur pour l'affirmation à la première personne du singulier est remarquable dans toute cette série de ses travaux. Depuis le jour où il dut se résigner définitivement au rôle de juge, il évita le plus souvent cette formule, et plus d'un article anonyme émané de sa plume attira tout d'abord notre attention, grâce au mot « nous », qui remplace presque toujours le pronom personnel « je. »

Rappelons ici le jugement porté par M. Autran, l'académicien, sur l'œuvre critique tout entière de notre écrivain, jugement cité par M. Albert Delpit dans *le Gaulois* du 5 novembre 1882 : « Sainte-Beuve : un critique doublé d'un poète; le critique est grand, le poète est petit. Théophile Gautier : un poète doublé d'un critique; tous deux de la même taille. »

C'est aussi l'auteur de *la Fille d'Eschyle* qui lui adressa le charmant sonnet suivant; nous ne pouvons résister au désir de le citer ici[1] :

Quand, aux beaux jours passés de la jeunesse folle,
En costume galant tu sortais le matin ;
Quand tu portais la fraise et la cape espagnole,
Avec tes longs cheveux tombant sur le satin;

La dague au poing, le pied dans une botte molle,
Quand, à peine affranchi du grec et du latin,
Tu cassais à grand bruit les vitres de l'école,
Et riais de Boileau comme d'un philistin;

1. Publié dans le volume de ses œuvres intitulé : *Sonnets Capricieux*.

Fier comme un paladin et joyeux comme un page,
Aux beaux soirs d'*Hernani* quand tu faisais tapage,
Quand le mot de *classique* inspirait ton effroi,

Tu ne te doutais pas qu'un jour tu devais l'être ;
Car, si ce mot veut dire un modèle, un vrai maître,
Tu seras, cher Gautier, classique malgré toi !

Ah! certes, si le grand écrivain était né en Angleterre ou en Allemagne, son pays aurait déjà témoigné par un monument, ou par une souscription d'État à ses œuvres complètes, l'admiration qu'il aurait inspirée à sa patrie ! Depuis Gœthe, nul cerveau aussi encyclopédique n'a surgi dans les lettres. Poète, romancier, voyageur, critique, auteur de *Giselle*, le ballet-type, de *Pierrot posthume* et du *Tricorne enchanté*, deux pastiches incomparables des pièces du dix-septième siècle, Théophile Gautier a touché à tous les genres ; il a été supérieur dans tous, et sans rival dans plusieurs.

C'est pour toutes ces raisons que le maître n'a ni statue ni buste, dans un temps où les médiocrités les plus obscures, politiques et autres, trouvent le moyen d'étaler leurs traits aux yeux surpris de ceux qui ignoraient jusqu'à leurs noms. Et tout cela, parce que le pauvre grand homme avait à si juste titre l'horreur de cette politique qui, de notre temps, a tout détruit sans rien réédifier à la place ; de cette politique qui divise toujours et qui ne rapproche jamais ; de cette politique, enfin, ennemie de toute culture paisible des belles-lettres et des arts, seul idéal qu'ait jamais rêvé ce méconnu des *grands hommes* qui décernent aujourd'hui l'immortalité !

Une dernière particularité curieuse à noter ici, c'est que

ce nom de Théophile Gautier ne fut pas, en ce siècle, porté seulement par le grand écrivain. A notre connaissance une autre personne, au moins, mettait la même signature au bas de ses lettres. C'était un Breton, demeuré tout à fait inconnu, qui vint faire son droit à Paris vers 1836. Il s'y créa quelques relations littéraires et entretint, pendant les années 1836-1838, une correspondance assez suivie avec Édouard Turquety, son compatriote. Il en résulta ce fait bizarre : à la mort de Turquety, sa bibliothèque fut vendue, et le baron James de Rothschild devint acquéreur du volume d'*Albertus*, relié, et orné d'une longue lettre, soi-disant de l'auteur. Mention est même faite du livre, accompagné de cet autographe, sous le numéro 883 du premier volume du *Catalogue* imprimé de la bibliothèque du célèbre bibliophile. Or, cette lettre adressée de Paris à Turquety, alors à Rennes, le 22 juillet 1836, n'est pas du maître, mais bien de son homonyme breton, qui demeurait rue Saint-Thomas-d'Enfer, 5, et semblait plus désireux de s'occuper de littérature que de se plonger dans l'étude du Code. Sa signature est orthographiquement identique à celle du grand Théo. Nous ne savons ce que ce jeune homme est devenu depuis.

Puisse ce renseignement éviter aux amateurs d'autographes des déceptions de même nature!

Mais il est temps d'arriver à l'explication de notre méthode bibliographique et du système que nous avons adopté pour notre travail.

IV

Il n'existe jusqu'ici sur Théophile Gautier aucune étude du genre de celle que nous avons entreprise.

La France littéraire, par Quérard, et sa suite par Charles Louandre et Félix Bourquelot, contiennent quelques pages sur ses œuvres ; mais on n'y trouve qu'un catalogue incomplet des volumes que l'écrivain avait publiés à l'époque de l'apparition de ces ouvrages, et c'est au nom d'Auguste Maquet qu'il y faut chercher un renseignement curieux sur l'auteur des *Jeunes France*. Il y est question d'une *Parisina*, ou plutôt d'une pièce conçue sur un sujet analogue, qui devait, croyons-nous, être intitulée *Ugo*, écrite en collaboration par eux, et dont Théophile Gautier se souvenait parfaitement. Seulement, il n'en fut jamais achevé que le scénario et quelques scènes ; nous en citerons une dans notre travail [1]. Une *Fiancée de Corinthe*, soi-disant écrite avec Gérard de Nerval, qui lui a été parfois attribuée, est apocryphe. Disons en revanche, pour épuiser ce côté du sujet, que le poète a raconté lui-même dans l'*Histoire du Romantisme* et dans la notice mise par lui en tête des *Œuvres complètes* de Gérard de Nerval, qu'ils avaient composé ensemble une *Dame de Carouge*, en prose, dont Alexandre

1. Voir No 2350 bis.

Dumas utilisa le sujet dans *Charles VII chez ses grands vassaux*[1], et qu'il avait mis un prologue rimé, écrit en vers de huit pieds, en tête du manuscrit du *Mystère* de Gérard : *le Prince des sots*. Tout cela, perdu et détruit sans doute, est en tout cas demeuré inédit. D'une traduction de *l'Orestie*, pour laquelle le Théâtre-Français, (par l'intermédiaire de M. Buloz), avait, vers 1845, désigné l'auteur du *Tricorne enchanté*, il n'a jamais été fait que les quelques vers recueillis en 1876 dans ses *Poésies Complètes*.

C'est à M. Maurice Tourneux qu'appartient l'honneur d'avoir publié le premier une bibliographie spéciale de l'œuvre de Théophile Gautier. Son travail, très intéressant et très bien fait, malgré quelques lacunes, a servi de point de départ au nôtre, et nous lui devons plus d'un renseignement. Seulement, cette brochure, publiée en 1876, ne cite à son tour, comme Quérard et ses continuateurs, que les *livres* de l'écrivain et quelques recueils auxquels il a collaboré. Il laisse donc aussi dans l'ombre la série entière de ses innombrables travaux insérés dans la presse périodique, et c'est précisément cette recherche que nous avons poursuivie, en même temps que celle de ses œuvres parues en volumes. Il nous a fallu feuilleter pour cela des montagnes de journaux de toutes sortes, et le lecteur appréciera sans peine le développement de cette partie de notre ouvrage. Il rétablit les œuvres complètes de Théophile Gautier par ordre chronologique, depuis le premier livre et le premier article qu'il a publiés, jusqu'à sa dernière page,

1. Nous l'avons déjà dit, la mémoire de Théophile Gautier était malheureusement peu sûre ; il présente, dans son *Histoire du Romantisme*, cette *Dame de Carouge* comme écrite en vers, et donne ensuite quelques détails sur les modifications faites à la pièce primitive par Alexandre Dumas.

commencée d'une main déjà défaillante. Comme dates d'apparition, nous adoptons, pour les articles, celles des numéros de journaux qui les contiennent, et, pour les livres, celles de leur insertion dans la *Bibliographie de la France*, au moment de leur dépôt légal.

Les ouvrages, brochures ou recueils, qui n'ont pas été déposés, ou qui du moins n'ont pas été inscrits dans la *Bibliographie de la France*, sont rejetés à la fin de l'année dont ils portent le millésime, sauf le cas où un renseignement précis établit exactement leur date de mise en vente.

A ce propos, disons-le incidemment, depuis fort longtemps rien n'est plus mal exécuté que la *Bibliographie de la France*. Ce recueil, qui devrait être le répertoire complet de l'imprimerie française, est devenu depuis bien des années un tissu d'omissions, de fautes et de doubles emplois. En fait, le dépôt obligatoire n'est plus guère qu'une fiction, et quand, de nos jours, une œuvre littéraire y est inscrite, c'est, le plus souvent, en deuxième ou troisième édition seulement. Enfin, comme l'insertion dans le journal n'a point de limite de temps déterminée, elle varie, quand elle s'effectue, entre un mois et deux ou trois ans, ainsi que nous pourrions le prouver par plus d'un exemple!

Plusieurs volumes de l'écrivain n'étant absolument formés que de morceaux déjà parus auparavant dans la presse périodique, ne figurent donc pas ici, *en tant que livres*, puisque tous les articles dont ils sont composés y sont indiqués séparément à leur date d'apparition. Mais on trouvera à la suite de cette introduction une table spéciale de tous les titres de livres, brochures, tirages à part, etc., de Théophile Gautier, et de toutes les éditions de ses livres augmentées ou modifiées, avec renvoi aux numéros de

notre travail se rapportant au contenu de toutes ces publications de librairie.

Nous essayerons, *autant que possible*, de signaler aussi les plus intéressantes réimpressions et modifications des articles de notre auteur; mais, sur ce point encore, nous désespérons d'être absolument complet. Nous serons, du reste, très reconnaissant envers nos lecteurs de toute indication de nos lacunes et de nos erreurs, et nous nous empresserons d'y faire droit dans une nouvelle édition de notre livre, s'il y a lieu. Il est entendu pourtant que nous n'enregistrons pas les fragments ou les vers du poète, cités dans les études ou les articles de critique littéraire publiés sur sa personne et sur ses œuvres.

Nous n'avons naturellement tenu aucun compte des éditions de contrefaçon, belges ou autres. Toutes ces éditions, complètes ou tronquées, sont pleines de fautes, et ne méritent aucune attention. En ce qui concerne l'écrivain dont nous nous occupons, elles sont particulièrement sans intérêt, car il n'existe pas une seule page de ces réimpressions de pacotille qui n'ait reparu dans les éditions françaises, revues et corrigées par l'auteur, les seules qui aient droit de cité dans notre travail. On sait, du reste, qu'à partir de 1852, les contrefaçons belges autorisées par l'État ont cessé de paraître.

Hormis de 1856 à 1859, époque où Théophile Gautier fut lui-même directeur de *l'Artiste* et n'y publia que des travaux inédits, ce recueil (sous la direction de M. Arsène Houssaye), a reproduit un très grand nombre d'articles du maître. Toutes ces réimpressions sont modifiées et remaniées, et leurs titres ont été, le plus souvent, changés[1].

1. Ce journal est, du reste, coutumier du fait, et la plupart des pages de

Nous avons indiqué aussi, autant que cela nous a été possible, les noms des compositeurs qui ont mis en musique les vers de Théophile Gautier, ainsi que les changements de titres qu'ils leur ont souvent fait subir.

Il nous faut dire encore que les reproductions en volume de la plupart des articles, ne sont pas complètes ou contiennent des fautes graves. Le jour où la publication des *Œuvres Complètes* deviendra une réalité, il faudra consulter l'édition originale de toutes ces pages, et compter comme non avenues toutes leurs réimpressions. Il faudra conserver seulement les quelques paragraphes ajoutés parfois aux éditions de librairie.

Nous faisons précéder d'un astérisque, dans notre travail, les articles dont un fragment, si court qu'il soit, a été réimprimé dans l'*Histoire de l'art dramatique*. Comme on le verra du reste, presque tous ceux qui sont insérés dans cet ouvrage sont absolument incomplets, écourtés et même remaniés, car il s'y trouve des débuts et des fins d'articles qui ne sont pas de Théophile Gautier. De plus, un très grand nombre de fragments sont inexactement datés et intervertis par rapport à l'ordre chronologique, soi-disant observé dans l'ouvrage. Notre livre en donnera fréquemment la preuve.

Le véritable titre de chacun de ces comptes rendus de théâtre, est : *Revue dramatique*. Il eût fallu le répéter si souvent dans notre travail, que nous nous sommes décidé à l'enlever absolument, en donnant ici le motif de cette sup-

Mérimée, de George Sand et de leurs contemporains, qui ont été reprises pour l'*Artiste* à d'autres recueils, ont subi les mêmes altérations. Il est bon, pensons-nous, que les lettrés en soient avertis, afin que ces versions inexactes ne servent jamais de texte pour les réimpressions des œuvres de leurs auteurs.

pression. Nous en avons fait autant du nom des auteurs des pièces analysées par Théophile Gautier. Enfin, le plus souvent, nous avons enlevé le mot : *Théâtre*, indiqué dans les sous-titres de ces articles. La même raison de diminution de matière nous a contraint à ces nouveaux sacrifices.

Nous avons donné un numéro à chaque morceau formant un tout, si court qu'il fût. Ainsi, un simple quatrain a son numéro particulier, tout comme *Mademoiselle de Maupin*. Il en résulte que, pour les ouvrages parus par fragments détachés, souvent à de longs intervalles, tels que le *Voyage en Espagne*, par exemple, (voir n° 477), une fois le chapitre premier indiqué avec le numéro spécial de l'ouvrage, tous les autres fragments ne portent plus que des numéros *bis*, à leur ordre chronologique d'apparition.

Cependant, lorsqu'une préface inédite ou toute autre page nouvelle est ajoutée à l'œuvre lors de sa première publication en volume, nous lui attribuons encore un numéro à part, à cause de ce morceau nouveau. C'est le cas, par exemple, des *Grotesques* et du *Capitaine Fracasse* (voir n° 711 et n° 1891), dont la *postface* et la *préface* étaient inédites lors de la première apparition de ces ouvrages en volumes.

Nous avons fait pourtant quelques exceptions à ces règles quand les articles ont paru à des dates très rapprochées, et quand ils forment ensemble un tout sans grande importance, tel que les pages sur *Florence* (voir n° 1156 bis), sur *la Grèce* (voir n° 1188), sur *Ce qu'on peut voir en six jours* (voir n° 1585), etc.

De plus, le hasard de l'ordre chronologique faisant parfois se suivre immédiatement plusieurs chapitres appartenant chacun à diverses séries en train, ce qui donnerait

plusieurs numéros *bis* l'un après l'autre, nous avons alors employé de préférence les chiffres 2°, 3°, 4°, etc. Nous en avons fait autant quand les chapitres d'une même série se succédaient immédiatement, mais seulement lorsque chacun d'eux réclamait trop d'explications pour les réunir tous ensemble sous un seul numéro *bis*. Le *bis* est donc employé uniquement lorsqu'un seul morceau, sans numéro spécial, doit être intercalé entre deux numéros.

Tout cela n'est peut-être pas aussi clair ni aussi simple que nous l'aurions souhaité. Mais la très grande difficulté d'établir, *sans modèle aucun*, un travail de ce genre, nous a forcé d'appliquer la méthode que nous venons d'indiquer.

Il est naturellement bien entendu que nous ne nous occupons que de l'écrivain. Le peintre, le dessinateur, le graveur, ne sont point en cause ici. M. Émile Bergerat, son gendre, a publié en 1876 une très intéressante brochure sur cette partie de l'œuvre du maître, brochure réimprimée aujourd'hui dans son livre intitulé : *Théophile Gautier*.

Tous les écrits dont nous n'indiquons pas la signature, sont signés en toutes lettres.

Enfin, outre la table donnant le contenu des volumes de Théophile Gautier, et dont nous avons déjà parlé, le lecteur trouvera encore, à la suite de celle-ci, une table spéciale des principales pages du maître citées dans notre livre, car nous y avons recueilli un nombre assez considérable d'articles, non les plus marquants peut-être, mais les plus rares et les plus difficiles à retrouver quand viendra l'heure attendue, mais certaine pour nous, d'une édition complète des œuvres du grand écrivain. De plus, un grand nombre de lettres du poète, d'autres qui lui sont adressées, une foule de pages inédites en prose, une pièce de théâtre

non imprimée, et des variantes nombreuses de ses poésies, inédites aussi pour la plupart, enrichissent notre ouvrage. Enfin, appoint précieux, il contient plusieurs pièces de vers complètement ignorées, et l'on sait si les poésies inédites de Théophile Gautier sont rares !

Nous avons recueilli les moindres lignes, les plus courts fragments échappés à sa plume, laissant au public le soin de juger et de choisir. Nous ne nous sommes pas attribué ce droit et nous n'avons eu qu'un but : mettre la plus grande somme possible de documents sous les yeux des lecteurs, préférant être accusé de minutie plutôt que de négligence. La bibliographie bien comprise d'ailleurs, n'est-elle pas tout entière dans la recherche et la conservation des œuvres vraiment complètes des grands écrivains? Il existe cependant dans les poésies du maître certaines variantes d'un ou deux mots par vers, que nous n'avons pas relevées ici. Un volume tout entier n'y suffirait pas. Mais, en revanche, nous avons cité parfois des pages dont nous n'acceptons nullement la responsabilité. Leur vivacité d'expression est, du reste, bien modérée en comparaison des livres qui paraissent chaque jour, et qu'on rencontre malheureusement dans toutes les mains.

Comme complément de notre ouvrage, un album de fac-similés de toutes sortes : dessins, portraits, eaux-fortes, lettres, manuscrits, vers, etc., ayant trait au maître ou émanant de lui, sera publié en même temps que ce livre.

V

Il ne nous reste plus maintenant qu'à remercier tous ceux qui nous ont si patiemment aidé dans ce long travail.

Exprimons d'abord, — puisque nous le lui avons promis sur sa demande, — notre gratitude à M. Édouard Pierre (de Boesse, Loiret), bibliophile lui-même, dont le précieux dévouement, les patientes et intelligentes recherches, poursuivies avec une rare sagacité, ont amené la découverte par lui de documents et d'autographes nombreux, fort utiles à nos travaux.

Puis, après avoir offert à S. A. I. madame la princesse Mathilde l'expression de notre gratitude pour tout ce qu'Elle a bien voulu nous communiquer de Théophile Gautier, remercions ensuite toute la famille du poète, et particulièrement MM. Théophile Gautier fils et Émile Bergerat; M. Georges Charpentier, notre éditeur; MM. Maurice Dreyfous; Maurice Tourneux; Claudius Popelin, qui a lui-même si bien parlé du poète dans la préface de ses *Cinq octaves de Sonnets;* Maxime Du Camp; Haro; A. Delzant; Henri Boucher, qui nous a tant aidé et qui prépare avec tant de soin et d'ardeur, depuis plusieurs années, une iconographie complète des portraits du poète, aujourd'hui sur le point de paraître; le vicomte de Cormenin; H. Herluison, d'Orléans; le

comte Olivier de Gourjault, le fidèle ami du poète, devenu le nôtre; etc., etc., et bien d'autres personnes, dont l'énumération serait trop longue ici. N'oublions pas pourtant les noms de ceux qui ne sont plus et auxquels nous devons tant: Mademoiselle Zoé Gautier, MM. Paul Dalloz et Armand Baschet. Nous offrons à tous l'expression de notre vive reconnaissance pour le concours qu'ils ont bien voulu nous apporter.

Nous tenons enfin à réserver une mention toute spéciale à M. P. Lalanne, dont l'inépuisable obligeance est allée jusqu'à revoir les épreuves de presque tout notre livre. Bien des fautes de tout genre nous avaient échappé, et si elles ont disparu de ces pages, c'est à lui seul que nous le devons. Nous ne saurions assez l'en remercier.

Avant de terminer, nous sera-t-il permis d'exprimer le vœu que M. Edgar Evertson Saltus, n'use point de ce livre comme il l'a fait de notre *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, dont il a tiré la plus grande partie d'un volume intitulé *Balzac*, publié en anglais, à Boston, et sous son seul nom, sans aucune indication de la source à laquelle il avait emprunté presque tous ses renseignements bibliographiques?

VI

Puisse notre ouvrage hâter l'apparition des *Œuvres Complètes* de Théophile Gautier! Si ce résultat est obtenu, nous croirons alors avoir servi selon ses vœux le grand poète que nous allons laisser parler, en citant comme conclusion de ces trop longs préliminaires, ce qu'il a dit lui-même dans la notice placée en tête des *Œuvres Complètes* de madame Émile de Girardin, paroles qui expriment si bien ce que nous souhaitons pour leur auteur :

« *Le plus durable tombeau qu'on puisse élever à un poète, c'est une édition définitive, corrigée par une main pieuse et un cœur qui se souvient. — La dalle de marbre blanc, sculptée d'une croix en relief, ne recouvre que la dépouille terrestre. Ici, l'âme est tout entière!* »

Vte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

Bruxelles, 1877-1887.

TABLE

DES VOLUMES ET DES BROCHURES

DE THÉOPHILE GAUTIER,

AVEC INDICATION DES NUMÉROS QUI S'Y RAPPORTENT DANS L'OUVRAGE [1].

---

(1) Les numéros de cette table, précédés ici d'un astérisque, doivent aussi être consultés à l'*Appendice*.

(2) Voir aussi, à l'*Appendice*, le no 66.

(1) Voir aussi, à l'*Appendice*, les nos 107bis, 312 et 316.

(1) La quatrième et la cinquième édition d'*Émaux et Camées* ont paru en 1863 et en 1866, dans les deux éditions des *Poésies Nouvelles*.

(1) Voir aussi, à l'*Appendice*, Nos 6, 12, 13, 15, 17, 25, 29 et 31.

(2) Un tirage sur clichés de ce volume a porté pour titre en 1866 : *Premières Poésies*, 1830-1845, par opposition au volume des *Poésies Nouvelles*.

(1) Voir aussi, à l'*Appendice*, Nos 526 à 530, 538, 759, 762, 764 et 764bis.

(2) Ce volume et le suivant contiennent les quatrième et cinquième éditions d'*Émaux et Camées*, et les deuxième et troisième éditions du *Théâtre de poche*.

(1) La deuxième et la troisième édition du *Théâtre de poche,* ont, en réalité, paru en 1863 et en 1866 dans les deux éditions des *Poésies Nouvelles*, et la quatrième et la cinquième, en 1872 et en 1877, dans les deux éditions du *Théâtre*.

(1) Les éditions suivantes de cet ouvrage ont paru sous le titre de : *Caprices et Zigzags*.

FIN DE LA TABLE DES VOLUMES ET DES BROCHURES.

TABLE

DES PRINCIPAUX ÉCRITS DE THÉOPHILE GAUTIER ET D'AUTRES ÉCRIVAINS

CITÉS DANS L'OUVRAGE [1].

TOME I.

1. Les morceaux inédits sont précédés d'un astérisque, à cette table.

TOME II.

APPENDICE

FIN DE LA TABLE DES ÉCRITS.

HISTOIRE DES ŒUVRES

DE THÉOPHILE GAUTIER

I

1830-1851

1830

0. **Poésies**[1] de Théophile Gautier. In-12 de 8 feuilles 1/6, 192 pages. Imprimerie de *Rignoux*, à Paris. — A Paris, chez *Mary*, chez *Rignoux*, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel. Prix : trois francs.

Théophile Gautier a raconté lui-même que ce volume fut mis en vente au moment de la révolution de Juillet et nous le trouvons en effet inscrit sous le n° 4270 de la *Bibliographie de la France* du 31 juillet 1830. Les quarante-deux morceaux qu'il contient ont été écrits de 1826 à 1830, entre quinze et dix-neuf ans ; c'est l'auteur qui nous l'apprend aussi dans la préface qu'il y ajouta en 1832, en adjoignant le poème d'*Albertus* et vingt pièces nouvelles à son premier livre. En 1845, pour la première édition de ses *Poésies complètes*, Théophile Gautier corrigea ces poésies, et, après leur avoir enlevé leurs titres et leurs épigraphes, il les divisa en quatre séries : *Élégies*, — *Paysages*, — *Intérieurs*, — *Fantaisies*. Ce classement, qui n'avait d'autre but que de diminuer la matière et de faire tenir tous ses vers en un seul volume, a été maintenu jusqu'à la mort du poète ; ce n'est que dans l'édition complète de ses *Poésies*, parue en 1875-1876, que les épigraphes, les titres et l'ordre des pièces dans la première édition ont été rétablis ; Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel* du 16 novembre 1863 (*Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 271-272), avait déjà témoigné vivement combien il regrettait le classement primitif. Dans sa brochure sur Théophile Gautier, M. Maurice Tourneux dit, à propos de l'édition de

1. Nous ne mettrons de numéro en tête des titres généraux, qu'à ceux représentant un morceau séparé ou un ouvrage entier.

1875-1876, que les corrections faites par l'auteur en 1845 n'y ont pas été conservées ; c'est une erreur, car c'est sur le texte de 1845 qu'elles ont été réimprimées : seulement on y a ajouté *Cauchemar*, le *Far-niente*, l'*Élégie II* et le *Voyage* du volume de 1830 qui n'avaient pas été conservés en 1845. Cette édition de 1845 fut bien souvent réimprimée, de cette année à 1875-1876, toujours sous le titre de *Poésies complètes* de Théophile Gautier ; une seule de ces reproductions fut publiée, en 1866, sous celui de : *Premières poésies*, par opposition au volume des *Poésies nouvelles*, paru pour la première fois en 1863. Nous recueillerons le texte primitif de ces premières poésies, chaque fois que les corrections de l'édition de 1845 l'ont modifié d'une façon assez importante pour qu'il soit intéressant d'en conserver la première version. Nous indiquons le contenu du volume tout entier comme paraissant pour la première fois, car nous n'avons pas trouvé une seule des pièces qui le composent dans les journaux du temps, avant leur insertion dans l'ouvrage.

1. **Méditation.**

2. **Moyen âge.** Ces vers ont été réimprimés dans le *Journal des demoiselles* en 1838 et en 1849.

3. **Élégie Ire.**

4. **Paysage.**

5. **La Jeune fille.**

6. **Le Marais.** Les quatre derniers vers de la première strophe étaient d'abord ceux-ci :

> De roseaux qui tremblent au vent :
> Autour, des saules et des aunes
> Que les brouillards ont rendu(s) jaunes,
> Croisent leur branchage mouvant ;

7. **Sonnet I. « Aux vitraux diaprés des sombres basiliques, ».**

Ce sonnet a été réimprimé dans les *Morceaux choisis des classiques français, etc., Poètes*, par F.-L. Marcou, sous le titre de : *Souvenir et Rêverie.*

8. **Serment.** Voici la dernière strophe de la première version ; dans tout le reste de la pièce le tutoiement n'existait pas :

Par ces dix-sept ans, par cette âme
D'espagnole, je te promets,
O jeune fille, que ma flamme
Pour toi ne s'éteindra jamais.

Cette pièce a été réimprimée, sous le titre de : *Quand on a vingt ans*, dans l'*Artiste* du 1er mars 1854, et dans la *Petite Revue* du 10 juin 1865.

9. **Les Souhaits.**

10. **Le Luxembourg.** Variante du dernier vers :

Courir à perdre haleine au plein cœur du soleil.

11. **Le Sentier.** Tout le début de la pièce est changé; en voici la première version :

Connaissez-vous là-bas dans ce vallon que noie
En automne la brume, un sentier qui tournoie?
C'est plaisir de le voir en mai, lorsque les fleurs
Étalent à l'envi sur ses bords leurs couleurs,
Rouges coquelicots et marguerites blanches,
Asphodèles, bluets, chrysanthèmes, pervenches,
Sous la goutte de pluie inclinant leur azur;
Violettes, trésor de parfums : un jour pur
En fait éclore assez pour combler des corbeilles,
Assez pour enrichir des légions d'abeilles.
A droite est une haie, à gauche un filet d'eau,
Que dérobe aux regards un ondoyant rideau
De cresson toujours vert, et ce sentier, je l'aime
. . . .

12. **Cauchemar.** Ces vers, qui se retrouvent encore dans le volume d'*Albertus*, en 1832, n'ont pas fait partie de l'édition des *Poésies complètes* de 1845; ils ont reparu en 1873 à Bruxelles dans un volume intitulé : *Poésies de Théophile*

Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres, et ont été réunis aux autres œuvres poétiques de leur auteur dans l'édition définitive de 1875-1876.

13. **La Demoiselle.** La seconde strophe est entièrement refaite ; voici sa version originale :

Sur la pâquerette blanche
    Qui se penche
Au moindre souffle du vent,
Le bouton-d'or, la pivoine,
    Et l'avoine
Au panache gris mouvant;

Les trois premiers vers de la onzième strophe sont écrits d'abord ainsi :

Lacs d'argent aux fraîches ondes,
    Plaines blondes,
Bois qui chantent, coteaux bleus,
. . . .

Cette pièce a été réimprimée fort souvent; elle a reparu dans le *Mercure du dix-neuvième siècle* du 6 novembre 1830, dans les *Annales romantiques* pour 1832, et elle a été citée par le colonel Staaff dans son ouvrage : *La Littérature française, depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*.

14. **Les Deux âges.** Variante des vers quinze et seize :

Aux rameaux déliés ; ou, d'autres fois, le soir,
Balançant dans sa main un léger arrosoir.

15. **Far-niente.** Ces vers, qui ont aussi fait partie du volume d'*Albertus*, en 1832, ont été supprimés dans les *Poésies complètes*, en 1845 ; ils ont reparu en 1873, à Bruxelles, dans le volume intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, et ont été réunis enfin aux autres œuvres poétiques de leur auteur dans l'édition définitive de 1875-1876.

16. **Stances.**

17. **Promenade nocturne.** Variantes des strophes trois, quatre et six :

La nuit est calme; les étoiles
Brillent au milieu du ciel pur,
Et se réfléchissent sans voiles
Dans le miroir du lac d'azur.

Et la lune au disque d'agathe,
S'avance au-dessus des monts bleus,
Comme le brick ou la frégate
Au sein de l'océan houleux.

. . . .

La Voix argentine de l'onde
Qui ruisselle entre des roseaux,
Dans une ravine profonde,
Sous un ombrage de bouleaux.

Ces vers ont été mis en musique, sous le titre de : *Chanson de mai*, par M. C. Gautier ; sous celui de : *Nuit d'été*, par M. L.-G. Bellini, et, sous leur titre réel, par M. H. Colard.

18. **Sonnet II. « Ne vous détournez pas, car ce n'est point d'amour, ».**

19. **La Basilique.** Réimprimé dans le *Journal des demoiselles*, en 1838 et en 1849.

20. **L'Oiseau captif.** Variante du onzième vers :

Et couvre les rameaux d'un feuillage enchanté.

21. **Rêve.** Variante du dernier vers :

Ce mot qui les vaut tous :— Pourquoi n'est-ce qu'un rêve !!

22. **Pensées d'automne.** Variantes des vers dix-neuf, vingt-trois et vingt-quatre :

Des tilleuls embaumés et de la chute d'eau

. . . .

Et surtout des bleuets et des frêles pavots
Qui croissaient à milliers parmi des blés nouveaux.

Ces vers ont reparu en 1849 dans le *Journal des demoiselles*.

23. **Infidélité.** Mis en musique par M. Paul Puget.

24. **A mon ami Auguste M(aquet).**

25. **Élégie II.** Ces vers ont encore fait partie du volume d'*Albertus*, en 1832, et, en 1873, du volume publié à Bruxelles, sous le titre de : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres;* ils avaient été supprimés en 1845 de la première édition des *Poésies complètes* de leur auteur et ont été rétablis seulement dans celle qui parut après sa mort, en 1875-1876.

26. **Veillée.**

27. **Élégie III.**

28. **Clémence.** Ces strophes ont été mises en musique par M. E. Garnier, sous le titre de : *Auprès du saule, méditation.*

29. **Voyage.** Ces vers ont fait partie aussi du volume d'*Albertus* en 1832. Supprimés en 1845 de la première édition des *Poésies complètes*, ils ont passé en 1873, à Bruxelles, dans le volume intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, et ont repris enfin leur place, en 1875-1876, dans l'édition définitive des œuvres poétiques de leur auteur.

30. **Le Coin du feu.** Réimprimé en 1838 dans le *Journal des demoiselles.*

31. **La Tête de mort.**

32. **Ballade.** Variantes des trois derniers vers de la première strophe, et de la troisième strophe tout entière :

. . . .
Et que les moissons blondes
Dorment comme les ondes,
Sous un soleil de feu ;

. . . .

Près des vieilles murailles,
A l'ombre des broussailles,
Quand le lézard s'endort ;
Et quand dans les prairies
Les pervenches flétries
Jonchent le gazon mort ;

33. **Une âme.**

34. **Souvenir.** Réimprimé en 1837 dans le *Journal des demoiselles.*

35. **Sonnet III. « Quelquefois au milieu de la folâtre orgie, ».**

36. **Maria.**

37. **A mon ami Eugène de N(ully).** Variante du soixante et douzième vers :

Création dont rien n'égale la beauté.

38. **Le Jardin des plantes.**

39. **Le Champ de bataille.** Réimprimé en 1837 dans le *Journal des demoiselles.*

40. **Imitation de Byron.**

41. **Ballade.**

42. **Soleil couchant.**

Voici un *ex-dono* de l'auteur placé en tête d'un exemplaire de ce volume :

Ma vieillesse reconnaît avec plaisir cet enfant de mon enfance, certifié légitime.

1872.

Théophile Gautier.

1831

43. **Un repas au désert de l'Égypte.** — Anonyme. — Le *Gastronome*, jeudi 24 mars 1831. — Une tradition conservée dans la famille de Théophile Gautier veut que son premier article ait paru dans le *Gastronome*. Nous avons feuilleté avec soin la collection de ce journal et nous pensons avoir retrouvé le morceau qu'il y publia, sans signature, comme c'était l'usage dans les journaux de cette époque. Voici ces pages; nous ne les citons du reste que sous bénéfice d'inventaire :

La lune dormait sur les sables. La grande Thèbes, couvrant de ses ruines la plaine sans bornes, élevait çà et là ses portiques croulants, ses colonnades peintes, ses dieux tristement assis sur leurs trônes isolés qu'entouraient jadis les nefs de temples aujourd'hui renversés, ses sphinx accroupis dans l'ombre comme des monstres nocturnes et fantastiques. Rien n'indiquait la présence d'êtres vivants dans ce royaume de la mort, rien que le glapissement des chacals qui rôdaient au milieu des décombres.

Un voyageur français s'était égaré dans les ruines; l'admiration dont le ravissaient tant de merveilles avait absorbé toute son attention; grand ami des choses d'autrefois, et passionné surtout pour les antiquités égyptiennes, les statues, les bas-reliefs, les hiéroglyphes

lui avaient fait oublier et dîners et compagnons; et, quand vint le soir, il se trouva seul dans la vaste solitude.

La position était tant soit peu critique; la science et la bravoure n'habitent pas toujours de compagnie, et notre homme n'était rien moins que brave; à chaque instant il croyait voir sortir de derrière la tête immobile de quelque sphinx le muffle pointu d'une hyène, ou la tête énorme d'un lion du désert. Il fallait pourtant se mettre en quête, au risque de faire des rencontres peu agréables; le pauvre voyageur erra longtemps en tremblant, enjambant tantôt un chapiteau vernissé, tantôt un Pharaon gisant sur la poussière avec ses divinités; enfin, il aperçut une flamme brillante qui tournoyait à quelque distance. Il s'avança avec précaution vers une élévation qui semblait faite de main d'homme et dans laquelle s'ouvraient plusieurs excavations. C'était de l'une d'elles que partait la lumière qu'il avait aperçue.

Il pensa que ses compagnons de voyage s'étaient sans doute réunis en ce lieu pour préparer le repas du soir; cependant, il jugea prudent de ne se diriger qu'obliquement vers cette espèce de grotte, et de pouvoir y jeter les yeux par avance sans être découvert lui-même de l'intérieur.

Ce ne furent pas les habits étroits des Francs, ni les longs caftans des soldats du Pacha qu'il aperçut, mais bien les manteaux blancs de cinq ou six Bédouins, maigres et bazanés, étendus en silence autour d'un grand feu où rotissait une gazelle.

Se retirer sans être entendu était bien difficile. S'il était poursuivi et attrapé, l'affaire de notre homme devenait très mauvaise. Il connaissait les us et coutumes

des gens près desquels il se trouvait ; il eut du cœur en désespoir de cause, et, entrant d'un pas délibéré dans la caverne, il s'inclina devant le plus apparent des Arabes, et saisit le bas de son manteau, en leur adressant le *salam aleïkum* d'usage.

L'Ismaëlite, sans ôter sa pipe de sa bouche, lui fit signe de s'asseoir près de lui, et attendit gravement que l'étranger jugeât à propos de révéler son nom et le motif de sa venue.

Le Français lui fit connaître en peu de mots sa situation et lui demanda l'hospitalité pour une nuit.

— Allah est grand et sa main nourrit avec une égale générosité le croyant et l'infidèle. Reste avec nous, étranger, tu prendras ta part de ce qu'il nous a envoyé aujourd'hui, et demain nous t'aiderons à retrouver tes frères.

Cependant la gazelle cuisait et se dorait peu à peu, et une odeur étrange, nauséabonde, inexplicable se répandait dans la grotte avec des flots de fumée suffocante.

Quelle en pouvait être la cause ?

Le voyageur pensa à ces ingrédients d'espèce déshonnête dont le véridique M. de Voltaire attribua malicieusement le goût au prophète Ézéchiel dans ses déjeuners ; mais non, ces déjections animales, desséchées, ne conservent que bien peu d'odeur, et, d'ailleurs, le feu n'en était point alimenté, car il se nourrissait de longues bûches d'une forme toute particulière et qui, à travers la fumée, ressemblaient à des figures humaines.

Le Français y fit peu d'attention, et, quand on lui servit poliment un morceau de filet de gazelle, ses dents aiguisées par un jeûne de vingt-quatre heures travail-

lèrent à l'envi de celles des Bédouins qui l'entouraient. Cependant l'odeur bizarre et putride s'était tant soit peu communiquée à la viande, car il sentit par intervalle son estomac se soulever.

Tout à coup il jeta un regard sur le feu qui mourait, car il vit distinctement..., il vit une masse informe réduite en charbon, mais à l'extrémité de laquelle s'allongeait un pied d'homme noirci par les flammes.

Il pensa tomber à la renverse d'horreur et d'effroi.

— Qu'a donc le Français? lui demanda l'un de ses hôtes.

La bouche béante, les yeux égarés, le voyageur montrait de la main le cadavre.

— Est-ce que tu ne connais (pas) cela, Français? dit l'Arabe d'un air d'indifférence; c'est un de ces Giaours qui reposent dans la montagne, embaumé et ceint de bandelettes depuis le temps du roi Salomon. Il faut bien que ces infidèles servent à quelque chose après leur mort!

Le Français se trouvait dans une tombe égyptienne; il avait mangé de la gazelle à la momie!

Ce n'est pas là en tous cas la première page de prose de Théophile Gautier; nous possédons le manuscrit autographe du morceau inédit suivant, écrit, on le verra, à la fin de 1830. L'auteur venait donc d'avoir dix-neuf ans.

HOFFMANN.

Voici venir, à l'horizon littéraire, où, depuis la grande semaine, nous n'avons eu à signaler que de frêles esquifs pavoisés aux couleurs du moment, un vaisseau de haut bord, voguant à pleine voile et portant à la

poupe un de ces noms qui trouvent du retentissement à droite et à gauche : Hoffmann le fantastiqueur, avec une cargaison de contes inédits qui ne le cèdent en rien à leurs aînés.

Pic de la Mirandole, dans son outrecuidance scolastique, avait fait connaître qu'il soutiendrait en public une thèse *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Cette expression, ridicule de morgue et de bouffissure pédantesques, est juste appliquée à l'auteur de *La Cour d'Artus*, *d'Agafia*, du *Violon de Crémone* et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

En effet, comme le dit madame de Staël à propos de *Faust*, il y a tout et même plus que tout dans ces conceptions d'un génie complexe et inépuisable : la vie extérieure réelle, reproduite jusque dans ses détails les plus familiers, à touches larges et franches comme celles des vieux maîtres ; la vie intérieure et imaginative, les malaises d'âme et les découragements amers, des visions et des rêves horribles ou gracieux, des figures grimaçantes et bizarres, des ricanements diaboliques ; à côté d'un ravissant profil de jeune fille, au milieu d'une peinture suave, le ciel et l'enfer, le dessus et le dessous, ce qui est et ce qui n'est pas, et tout cela avec une force de couleur, une intensité de poésie, une verve d'exécution dont Hoffmann, peintre, musicien, ivrogne et hypocondre était peut-être seul capable au monde ; car, quel autre qu'un musicien aurait pu décrire toutes ces sensations musicales si déliées et si subtiles qui font le charme de la *Vie d'artiste*, des *Maîtres chanteurs* et de *Don Juan ;* quel autre qu'un peintre, concevoir et accomplir avec une aussi rare perfection *Salvator Rosa* et *L'Église des Jésuites ;* quel autre

qu'un ivrogne et qu'un hypocondre, ces monstres informes, ces caricatures grotesques, ces masques à la manière de Callot ou des *Songes drôlatiques* de Rabelais, qu'il fait voir sur des fonds noirs ou blancs. Aussi, aucun des livres que j'ai lus ne m'a impressionné de tant de manières diverses. Après un volume d'Hoffmann, je suis comme si j'avais bu dix bouteilles de vin de Champagne ; il me semble qu'une roue de moulin a pris la place de ma cervelle et tourne entre les parois de mon crâne ; l'horizon danse devant mes yeux et il me faut du temps pour cuver ma lecture et parvenir à reprendre ma vie de tous les jours. C'est que l'imagination d'Hoffmann, grisée elle-même, est vagabonde comme les flocons de la blanche fumée emportés et dispersés par le vent, fougueuse et pétillante comme la mousse qui s'échappe du verre, et que son style est un prisme magique et changeant où se réfléchit la création en tous sens, un arc-en-ciel, un reflet de toutes les couleurs de l'iris, une queue de paon où le soleil a réuni tous ses rayons !

Ces contes étranges diffèrent tellement de tous les contes parus jusqu'ici, qu'on éprouve en les lisant la même impression qu'un homme lancé de Paris à Pékin, au moyen d'une fronde, éprouverait à l'aspect des toits vernissés, des murailles de porcelaine, des treillis rouges et jaunes de ses maisons, des enseignes des boutiques chargées de caractères bizarres et d'animaux fantastiques, et de toute cette population qui nous apparaît si baroque sur les feuilles de nos paravents, avec ses parasols, ses chapeaux en cône, ornés de clochettes, et ses robes chamarrées de larges fleurs et de petits serpents ailés.

Quelle variété ! quelle vie ! quel mouvement ! Le candide Pérégrinus Tyss, maître Floh, la ravissante petite péri Doerje, la modiste Giacintha, qui essaye si coquettement les robes de ses pratiques, le peintre et sa fille, que sais-je moi ! Tant de silhouettes bouffonnes, tant de portraits de femmes aériennes comme des esquisses de Lawrence, tant de peintures fraîches ou chaleureuses, des *selve selvaggie* de Salvator, des intérieurs de Téniers ; et puis, dans *Marino Faliero*, des points de vue de Venise que l'on croirait échappés au pinceau de Caneletti.

Je sais bien qu'il ne manque pas, malgré tout cela, de gens qui traitent Hoffmann d'auteur absurde et extravagant; mais qu'est-ce que cela prouve ? Il y a bien des gens qui disent que Victor[1] n'est pas poète !

Théophile Gautier avait recommencé quatre fois le début de cet article ; voici ses trois premières versions :

I

Toutes les formules de l'admiration ont été épuisées pour ce prodigieux génie ! Quel est l'homme doué du sentiment de l'art qui ne sache..........

II

Voici venir à l'horizon littéraire où, depuis la dernière tempête politique, nos yeux n'ont encore vu apparaître entre le ciel et l'eau que sa banderole et sa voile triangulaire......

1. Victor Hugo.

III

Voici venir à l'horizon littéraire où, depuis la dernière tempête politique, nous n'avons aperçu que de frêles esquifs pavoisés aux couleurs du moment, un navire de haut bord ayant écrit à la poupe un de ces noms que chacun respecte et admire, Hoffmann, avec une cargaison de contes inédits : *Maître Jean Wacht le charpentier*, *le Cœur de Pierre*, *les Maîtres chanteurs* et *Isaac Denner*, où l'on retrouve la même verve et la même liberté de touche qui font de la lecture de cet auteur une lecture si attrayante. Je ne sais si tout le monde est de mon avis..........

Il est curieux de comparer ces lignes avec l'étude sur les contes d'Hoffmann que Théophile Gautier publia en 1836 et qu'il retoucha en 1840 (voir n° 132). L'influence du conteur allemand se fait, du reste, vivement sentir dans ses œuvres de jeunesse, et sa première nouvelle notamment, *la Cafetière*, garde fortement l'empreinte du bizarre talent d'Hoffmann.

44. L'Orage (Pluie). Ces vers ont été publiés pour la première fois, signés Théophyle Gautier, dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 16 avril 1831. Ils reparurent en 1832 dans le volume d'*Albertus*, augmentés des vers vingt-sept à trente, et sous le titre qu'ils ont gardés : *Pluie*. Ils ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Les vers vingt-quatre à vingt-six sont changés dans l'édition de 1845 des *Poésies complètes;* ils sont imprimés comme suit dans le *Mercure* et dans *Albertus :*

Véroniques d'azur, coquelicots pourprés,
Tulipes toutes d'or et blanches marguerites,
Pervenches et bluets, roses et clématites !

45. La Cafetière, conte fantastique. Cette nouvelle, signée J. Théophile Gautier[1], a été publiée dans *le Cabinet de lecture* du 4 mai 1831. Elle a fait partie du *Keepsake français*, pour 1834 (Nº 6173 de *la Bibliographie de la France* du 16 novembre 1833); du *Fruit défendu*, recueil en quatre volumes par divers, dont le tome trois, qui contient *la Cafetière*, a paru à la fin de 1841 ; de la *Peau de Tigre*, recueil de nouvelles, en trois volumes in-8°, par Théophile Gautier, paru en 1852. Elle porte dans *la Peau de Tigre* le titre d'*Angéla* et perd l'épigraphe de sa première publication. Dans la seconde édition de cet ouvrage, parue en 1865 en un seul volume in-12, cette nouvelle reprend son premier titre, toujours sans épigraphe; enfin, en 1873, elle est placée à la suite de la nouvelle édition des *Jeunes-France* et elle y retrouve définitivement son épigraphe. La *Revue pittoresque* du 20 juillet 1849 l'a aussi réimprimée sous son titre de : *La Cafetière*.

Nous avons découvert une version absolument différente du début de ce conte; elle est inédite, et nous allons la citer ici. L'autographe sur lequel nous copions ces lignes doit dater de la première jeunesse de l'auteur et c'est là, bien certainement, une des premières pages qu'il ait écrites; on y remarque une certaine gaucherie de style, qui rappelle un peu les compositions d'écoliers, et cette nouvelle, la première que Théophile Gautier ait publiée, a sans doute été récrite plusieurs fois avant d'être livrée à l'impression :

L'année dernière, un de mes camarades d'atelier m'invita à passer quelques jours dans une terre qu'il avait au fond de la Normandie.

Il invita pareillement deux autres jeunes gens, Arrigo Cohic et Pédrino Borgnioli, comme moi élèves du même maître.

On était en septembre, précisément à l'époque de l'ouverture des chasses, et comme il est de bon ton d'être chasseur, mes compagnons se crurent obligés d'emporter tout l'attirail d'usage en pareil cas.

1. On sait que l'auteur s'appelait Pierre-Jules-Théophile Gautier.

Beaux fusils bronzés à deux coups, poudrières élégamment sculptées suspendues par un riche cordon de soie, carnassières aux mailles vertes, profondes à engloutir le gibier de vingt forêts, guêtres en cuir pour préserver les jambes des broussailles, casquettes de paille pour garantir le visage du soleil, rien n'y manquait, voire trois chiens d'arrêt qu'on fit monter en voiture avec nous. Moi, je n'emportais rien du tout, pensant, comme don Juan et Lord Chesterfield, qu'un homme d'esprit ne peut chasser deux fois dans sa vie.

On se moqua de moi, mais je tins bon, l'expérience de l'année précédente m'ayant guéri de la chasse pour toujours.

Enfin, après deux jours de route sur des chemins affreux, par un temps de brume et de pluie, nous arrivâmes au lieu de notre destination.

C'était une espèce de château composé de plusieurs corps de logis irréguliers bâtis à différentes époques, selon que l'accroissement de la famille l'avait exigé. Les parties les plus anciennes de la construction ne paraissaient pas cependant remonter plus haut que la fin du règne de Louis XIII. Une multitude de fenêtres de toutes les formes et de toutes les grandeurs perçait inégalement les murailles lézardées et moisies par le bas, à force d'humidité. A chaque angle des toits, dont l'ardoise avait depuis longtemps perdu son lustre, pirouettaient, avec un son aigre et criard, de grandes girouettes rongées de rouille. La cour était pleine d'herbes, et le lierre croissait entre les fentes des murs et le perron tout couvert de mousse.

Car il y avait au moins trente ans que ce château n'était plus habité que par un vieux domestique, chargé

de donner de l'air aux appartements déserts, de brosser les tapisseries et de battre de temps à autre les fauteuils habillés de vastes housses.

L'aspect de cette désolation fit un singulier effet sur moi et me serra le cœur ; mais l'accueil cordial et bienveillant du jeune maître dissipa cette impression fâcheuse. Il nous conduisit tous les trois dans une cuisine immense qui sentait le moyen âge à faire plaisir.

Le plafond était rayé de solives de chêne noircies par la fumée. Les fenêtres étroites et longues avec des vitrages de plomb ne laissaient passer qu'un jour mystérieux et vague digne d'un intérieur de Rembrandt. Une énorme table occupait tout le milieu de la pièce. Sur des planches, colorés des teintes les plus chaudes, s'étalaient une grande quantité d'ustensiles de cuivre jaune et rouge de formes bizarres ; les uns noyés dans l'ombre, les autres se détachant du fond avec un point lumineux sur la partie saillante et des reflets sur le bord.

Il y avait aussi plusieurs pots de faïence peints de diverses couleurs comme on en voit dans les vieux tableaux flamands.

Mais, certes, ce qu'il y avait de plus curieux c'était la cheminée. Elle tenait presque tout un côté de la salle, et l'on aurait pu y faire rôtir un bœuf aussi aisément qu'une mauviette dans nos foyers modernes.

Trois ou quatre fagots étaient posés en travers sur des chenets de fer, ornés de grosses boules bien luisantes.

Comme je suis frileux de mon naturel, j'entrai sous la vaste hotte de la cheminée et, me tenant debout, j'étendis avec un profond sentiment de bien-être mes mains dégantées vers la flamme, qui montait en pétil-

lant au long de la plaque de tôle représentant les armes de France et dansait sur la muraille, enduite d'une couche épaisse de suie ; et je serais resté là tout le jour à regarder les gerbes d'étincelles bleues et rouges, à écouter le grésillement des langues de feu qui s'échappait du bois à demi-consumé, si l'on ne m'eût pas averti que le dîner était prêt.

L'on pense bien qu'il était délicat et abondant, et que nous y fîmes honneur. L'on mangea beaucoup, on but encore plus, de sorte qu'après quelques propos joyeux il fallut s'aller coucher.

On mit mes deux camarades dans une même chambre et moi dans une autre, tout seul.

Cette chambre était vaste. Je sentis en y entrant comme une espèce de frisson, car il me sembla que j'entrais dans un monde nouveau, et que, le seuil passé, je n'avais plus de relation avec celui-ci.

En effet, l'on aurait pu se croire au siècle de la Régence. Rien n'était dérangé ; la toilette couverte de boîtes, de peignes et de houppes à poudrer semblait avoir servi hier. Deux ou trois robes à couleurs changeantes, un éventail semé de paillettes jonchaient le plancher, comme si quelqu'un venait de se déshabiller là, et, sur le bord de la cheminée, je vis, à mon grand étonnement, une tabatière d'écaille ouverte pleine de tabac encore frais.

Je ne remarquai ces choses qu'après que le domestique, déposant son bougeoir sur la table de nuit, m'eut souhaité un bon somme, et, je l'avoue, je commençai à trembler de tous mes membres.

Je me déshabillai promptement et je me mis au lit. Pour en finir avec ces sottes frayeurs, je fermai

bien les yeux en me tournant du côté de la muraille; mais il me fut impossible de rester dans cette position : le lit s'agitait sous moi comme une vague et mes paupières se retiraient violemment en arrière. Force me fut de me retourner et de voir. . . . .

. . . .

46. Poésie extra-romantique; profession de foi. Ces vers ont paru dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 7 mai 1831, et ils y sont signés : M. Personne. Nous croyons cependant pouvoir, sans crainte d'erreur, les attribuer à Théophile Gautier, en collaboration peut-être avec Gérard de Nerval. Ils y sont accompagnés de cette note des rédacteurs :

Ce titre seul suffirait pour annoncer que les rédacteurs du *Mercure* sont loin d'accepter la responsabilité du genre et de la manière que l'on blâmera sans doute dans ces deux pièces[1]. Mais ces poésies que nous insérons en tête de chaque numéro ne représentent presque jamais notre religion poétique ; c'est aux lecteurs à les juger en premier comme en dernier ressort ; nous accueillons avec la même faveur le pour et le contre, le sublime et le ridicule.

Cette pièce n'a jamais été réimprimée et nous allons la reproduire ici pour la première fois; mais nous devons auparavant signaler une particularité singulière qui la concerne ; les vers vingt et un à trente-deux, ont été insérés par M. Jules Claretie en 1865 à la page 26 de son volume sur *Pétrus Borel*, comme étant de Gérard de Nerval. Faute d'indi-

1. Les mots : *Poésie extra-romantique* servent de titre général à deux pièces différentes dont la seconde, intitulée : *A mon ami Daniel Gavet, auteur de Jakaré Ouassou, ou les Tupinambas*, est signée Ch. Lassailly ; on sait que ce dernier, romantique exalté, fonda en 1836, avec Théophile Gautier, un journal intitulé : l'*Ariel*.

cation quelconque, le volume les citant sans aucune désignation de provenance ni rien qui justifie leur attribution à cet écrivain, nous cherchions en vain l'édition originale de ce morceau, lorsque le hasard nous fit rencontrer la pièce tout entière. Nous faisons précéder d'un astérisque les vers cités par M. Jules Claretie :

J'aimerais mieux, je crois, manger de la morue,
Du karis à l'indienne, ou de la viande crue,
Et le tout chez Martin, place du Châtelet,
D'où je sors; j'aimerais mieux, même, s'il fallait,
Travailler à cent sous la colonne au *Corsaire*,
Ou bien au *Figaro*, comme un clerc de notaire;
Ou bien dans la *Revue*, à raison de cent francs
La feuille in-octavo, petit-romain, sur grand
Papier, — ou dans la *Mode*, ou le *Globe* ou l'*Artiste*,
Pour rien, — que de m'entendre appeler Philippiste,
Républicain, Carliste, Henriquiste, — Chrétien,
Païen, Mahométan ou Saint-Simonien,
Blanc ou noir, tricolore, ou gris, ou vert, ou rose;
Enfin quoi que ce soit qui croie à quelque chose.

C'est qu'il faut être aussi bête à manger du pain,
Rentier, homme du jour et non du lendemain,
Garde national, souscripteur, ou poète,
Ou tout autre animal à deux pieds et sans tête,
Pour ne pas réfléchir qu'il n'est au monde rien
Qui vaille seulement les quatre fers d'un chien;
* Que la société n'est qu'un marais fétide,
* Dont le fond sans nul doute est seul pur et limpide,
* Mais où ce qui se voit de plus sale, de plus
* Vénéneux et puant, va toujours par-dessus :
* Et c'est une pitié, c'est un vrai fouillis d'herbes
* Jaunes, de roseaux secs épanouis en gerbes,
* Troncs pourris, champignons fendus et verdissants,
* Arbustes épineux croisés dans tous les sens,

* Fange verte, mousseuse et grouillante d'insectes,
* De crapauds et de vers, qui, de rides infectes
* Le sillonnent, le tout parsemé d'animaux
* Noyés, et dont le ventre apparaît noir et gros.
Que sais-je encore?... Il vient de ces moments de crise
Où le marais se gonfle et s'agite et se brise;
Le fond vient par-dessus, clair et battant les bords
Pour creuser une issue et s'épandre au dehors.....
Il se fait étang, lac, torrent. — Puis tout se calme
Et redevient marais; la fin en général me
Paraît toujours la même, et la nature aussi
Des choses montre bien qu'il en doit être ainsi.

Cette perception m'est seulement venue
Depuis sept à huit mois, que j'ai vu toute nue
L'allure des partis, — et sur cet autre point
Des croyances, que j'ai connu qu'il n'en est point
De bonne, ni n'en fut; — ce que m'a la logique
Des Saint-Simoniens démontré sans réplique,
Et j'y comprends la leur. — Donc, comme j'ai fort bien
Dit plus haut, maintenant, je ne crois plus à rien,
Hormis peut-être à moi; — c'est bien triste! et, sans doute,
En venir à ce point est chose qui me coûte;
J'ai fait ce que j'ai pu, pour qu'errant au hasard
Mon âme autour de moi s'attachât quelque part,
Mais comme la colombe hors de l'arche envoyée,
Elle m'est revenue à chaque fois mouillée,
Traînant l'aile, sentant ses forces s'épuiser,
Et n'ayant pu trouver au monde où se poser!

Théophile Gautier cite lui-même deux vers de cette pièce dans une curieuse lettre inédite, adressée à Gérard de Nerval en 1840, dont nous possédons l'autographe.

47. **Paris.** Ces vers ont paru pour la première fois dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 11 juin 1831. Ils sont entrés ensuite dans le volume d'*Albertus*, en 1832, et

dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Les vers quarante et un à cinquante ont été changés en 1845; voici leur première version:

La chaumière moussue entre les arbres chauves,
Le chardon aux stylets acérés, et les mauves;
— Le tic-tac discordant du moulin, — les forêts,
Qui prennent la lumière et le chaud dans les rets
De leurs rameaux touffus, croisés comme des mailles,
La mûre du buisson, les glaïeuls, les broussailles
Qui traînent leurs cheveux mal peignés sur le sol,
Le pâle saule, ouvrant ses bras en parasol,
La moisson qui blondoie, et la bergeronnette
Qui caresse en passant la frêle pâquerette,

le vers vingt et un était différent aussi; il était d'abord imprimé ainsi :

Il lui faudrait des monts diadémés de neige,

48. Sonnet. « Lorsque je vous dépeins cet amour sans mélange. ».

Ce sonnet, daté de juin 1831 sur l'autographe, a paru pour la première fois dans le *Cabinet de lecture* du 14 juillet 1831. Après avoir passé dans l'*Hommage aux dames* (pour 1832) il a pris le titre de *Sonnet IV* en entrant en 1832 dans le volume d'*Albertus*, et il a fait partie sous ce titre de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. On le trouve encore, cité comme extrait d'*Albertus, ou l'âme et le péché*, dans le volume d'Édouard Fournier: *Souvenirs poétiques de l'école romantique* publié chez Laplace et Sanchez en 1879 (daté 1880). Ce *Sonnet* a été mis en musique par M. J. Philipot.

49. Sonnet. « Qu'est-ce que le bonheur dont on parle? — L'avare, ».

Ce sonnet parut d'abord dans le *Cabinet de lecture* du 4 août 1831, puis, en 1832, dans le volume d'*Albertus*,

sous le titre de *Sonnet V*. Il a fait partie depuis de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

50. **Le Retour.** Ces vers ont paru dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 17 septembre 1831 ; ils sont entrés en 1832 dans le volume d'*Albertus* et ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Voici la première version des vers six à onze, changés en 1845 :

On va tout en rêvant où le hasard vous mène ;
— Le ciel est indigo ; — c'est un petit sentier
Au long d'un mur croulant ; — il fait chaud ; l'églantier,
L'aubépine, sur nous entrelacent leurs branches
De neige et de corail ; les marguerites blanches
Courbent leurs disques d'or où tremble un diamant.

Trois fragments de cette pièce sont entrés aussi, sans titres, en décembre 1878, dans l'album de M. Giacomelli : *Ailes et fleurs*, et une partie de la pièce a été réimprimée dans : *Morceaux choisis des classiques français, etc. Poètes*, par F.-L. Marcou, sous le titre de : *Promenade aux champs*.

51. **Arts. Buste de Victor Hugo.** Cet article, publié dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 8 octobre 1831, est signé Th. G. C'est le premier, à notre connaissance, que Théophile Gautier ait publié sur les arts. La *Notice* sur Jean Duseigneur, parue en 1866, dont nous parlerons au numéro suivant, dit que ce buste fut exécuté le 10 septembre 1831, et qu'il fut exposé au musée Colbert en 1832. Ce morceau a été réimprimé intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier intitulé : *Fusains et Eaux-fortes*, sous le titre de : *Un buste de Victor Hugo*.

52. **A Jean Duseigneur, ode.** Quoique l'autographe de cette pièce soit daté du 24 septembre 1831, elle parut, datée seulement de septembre 1831, dans le *Mercure de France au dix-neuvième siècle* du 22 octobre 1831.

Le manuscrit porte partout le nom de Jean orthographié « Jehan, » orthographe typique qu'il faudrait respecter en volume.

Il fut fait un tirage à part très restreint (in-8° de huit pages), de la composition de cette pièce dans le *Mercure*, et la *Bibliographie de la France* ne l'a pas indiqué.

Ces vers, que Théophile Gautier avait perdus et auxquels il tenait beaucoup, il les avait toujours recherchés en vain ; nous les avons retrouvés en 1866 et réimprimés pour la première fois dans l'*Univers illustré* du 14 mars de cette même année, sous le titre de : *Une curiosité littéraire*, accompagnés de la note que voici, due à la plume de M. Noël Parfait :

On sait que la sculpture contemporaine vient de perdre un artiste d'un grand talent, M. Jean Duseigneur, dont le nom se trouva mêlé au mouvement romantique qui suivit 1830. On cite surtout de lui les magnifiques bustes de Victor Hugo et de Théophile Gautier[1].

M. Théophile Gautier, à son début dans les lettres, adressa à Jean Duseigneur une pièce de vers qui n'a jamais été recueillie dans les œuvres du célèbre écrivain, et qui est devenue aujourd'hui tout à fait introuvable. Il nous paraît curieux de mettre sous les yeux du public l'épître que le jeune romantique adressait au jeune sculpteur, et que nous retrouvons dans l'album d'un de nos amis. Ce sera une oraison funèbre digne d'un homme dont toute la carrière fut si militante.

Ces vers ont passé ensuite dans la brochure nécrologique intitulée : *Jean Du Seigneur, statuaire*, par divers, parue chez Renouard, tirage à part d'un article du numéro de mai 1866 de la *Revue universelle des arts ;* cette publication s'imprimant à Bruxelles, le dépôt de cette brochure et son insertion dans la *Bibliographie de la France* n'ont pas eu lieu. Ces vers ont encore été réimprimés dans l'*Artiste* du 15 mai 1866 et Théophile Gautier en a cité lui-même trois strophes

1. Il n'existe pas de buste de Théophile Gautier par Jean Duseigneu mais seulement un médaillon.

en 1872 dans le chapitre trois de son *Histoire du romantisme*. En 1876, enfin, ces vers ont pris place dans le tome II des *Poésies complètes* de leur auteur.

Il faut ajouter encore à l'histoire des reproductions de cette ode que M. Jean Duseigneur a donné lui-même un fac-similé de l'autographe de la dernière strophe, dans l'*Autographe au salon* du 17 juin 1865 ; il y indique par erreur le *Mercure de France* comme le recueil qui l'a publiée.

53. **Élégie.** Ce morceau, paru pour la première fois dans l'*Almanach des muses* pour 1832 (n° 5796 de la *Bibliographie de la France* du 17 décembre 1831), fut placé en 1832 dans le volume d'*Albertus*, sous le titre d'*Élégie IV*. Depuis il a fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur. Le manuscrit, signé J.-Théophile Gautier, est daté du 17 juillet 1831. Les variantes que voici sont inédites :

Mon bel ange, depuis ta visite imprévue
Deux mois se sont passés que je ne t'ai pas vue ;
Deux mois entiers, c'est long ; — mais, je ne croyais pas
Que le temps à ce point pût ralentir son pas ;
Qu'une minute fut une heure ; une journée,
Auprès de toi si courte, une mortelle année !
Que fais-tu, que dis-tu, pour user tous ces jours
Écoulés au néant, pour activer le cours
De cette vie égale et dormante, pareille
Aux eaux d'un fleuve lent qui dans son lit sommeille ?
Comment as-tu mené ton existence ? A quoi
Dépensé les matins et les soirs loin de moi ?
Quelle pâture as-tu donnée à la grande âme
Dont le reflet puissant luit dans tes yeux de flamme,
Au milieu de cœurs froids, qui ne comprennent rien,
Et dont aucun ne bat à l'unisson du tien ?

Bornée aux soins obscurs de l'étroite famille,
Aux travaux de ton sexe, ardente jeune fille,
Qu'as-tu pensé, les jours, qu'as-tu songé, les nuits ?
Pour endormir au fond de toi les longs ennuis

Quel opium prends-tu? — Quelle voix charmeresse
Par ses accords joyeux allégeant ta tristesse,
A retenu tes pleurs sur le bord de tes cils?
Quelle âme, sœur de la tienne, enlacé quelques fils [1]
D'une couleur plus claire à cette noire trame?
Quelle nouvelle scène à rajouter au drame?
Qui t'aime maintenant et quel est le dandy
Au maintien fashionnable, au ton leste et hardi,
Qui te fait la faveur de ses phrases mielleuses?
Voyons, dis-moi cela? — De tes lèvres moqueuses
Quel sarcasme a jailli, quand un autre que moi
Osait t'aimer en face et te le dire, à toi,
A toi que mon amour de poète a sacrée,
A toi que ma parole a longtemps enivrée!
Raconte-moi bien tout. Je veux savoir comment
Sont conçus les discours de ce burlesque amant;
Je reconnaîtrai bien de quel roman il tire
Ses galantes fadeurs. — Oh! que nous allons rire! —
Dans ce vieil almanach, demi-rongé des vers,
Je gagerais mes os de retrouver ses vers.
Les voici! seulement en place d'E(ugénie)
Qui se devinerait, c'est : madame Ur(anie)!
. . . .

As-tu trouvé là-bas une sœur pour ton âme,
Capable de la suivre en ses élans de flamme,
Une autre jeune fille, aimant ainsi que toi,
Une amie éprouvée et qui garde avec foi
Tout ce qu'on laisse aller pendant ces causeries
Où l'on ne cache rien : fantasques rêveries,

1. Ce vers contient treize syllabes, et il est écrit ainsi d'une façon absolument nette sur l'autographe de l'auteur; nous le conservons donc comme une curieuse exception de négligence dans l'œuvre poétique de Théophile Gautier; il est hors de doute, du reste, qu'il eût corrigé ce vers s'il l'eût publié, et l'édition imprimée d'*Élégie* n'en garde pas trace.

Beaux châteaux en Espagne et projets d'avenir !

. . . .

En effet, dans le siècle où par malheur nous sommes,
Que valent les serments des femmes et des hommes?
Hélas ! le temps n'est plus des loyales amours !
On dit, faute de mieux, qu'on s'aimera toujours ;
Ce : toujours, d'aujourd'hui, c'est demain ; et, qu'il vienne,
A peine en est-il un sur vingt qui s'en souvienne
Au bout non pas d'un an ni de deux, mais d'un mois.
Bientôt l'oubli nous prend au cœur, et quand la voix
Dont le son remuait jusqu'à la moindre fibre
De votre chair, un soir au bal près de vous vibre
Avec son timbre pur et ses notes d'argent....
Mais à propos de quoi tout ceci ? — N'est-ce point

. . . .

La version imprimée de cette élégie a été reproduite en fac-similé dans les *Trouvailles d'un chiffonnier littéraire*, par M. Alexis Rousset, 1 volume, Lyon 1880. Cette reproduction d'une version manuscrite ne nous semble pas celle d'une version autographe ; ce n'est là, pensons-nous, qu'une copie du morceau, dont la signature est particulièrement contestable. Th. Gautier fait allusion, dans la version publiée de cette pièce, à des vers intimes de lui ; ce sont ceux qui se trouvent dans le volume des *Poésies* de 1830 et non des vers inédits.

1832

54. **Exposition du Musée Colbert.** Cet article, dont nous possédons le manuscrit autographe, signé T. G., a paru, anonyme, dans le *Cabinet de lecture* du 29 mai 1832. Cette exposition avait été ouverte le 6 du même mois au profit des familles victimes du choléra. On peut lire dans l'*Artiste* du 10 juin 1832 un autre article sur cette même galerie où il est parlé de la plupart des mêmes œuvres. Théophile Gautier y fait une allusion aux pages qu'il avait consacrées quelques mois plus tôt au *Buste de Victor Hugo* par Jean Duseigneur. (voir n° 51). Voici cet article ; la version autographe et la version imprimée étant très différentes, nous les compléterons l'une par l'autre dans cette réimpression.

Le Musée Colbert va fermer à la fin du mois, pour rouvrir au commencement de l'autre. Il est donc grand temps de nous occuper de lui, avant que d'autres tableaux prennent la place de ceux qu'un public rare et mécontent de ce semblant d'exposition vient admirer ou critiquer, suivant ses connaissances ou ses impressions.

Sur le livret (je dis le livret), les noms de David, de Girodet et de Gros attirent l'œil flottant entre beaucoup de noms inconnus, dont quelques-uns risquent de devenir célèbres, à notre avis du moins.

Et d'abord, en prenant nos artistes par rang d'ancien-

neté, ainsi que cela se doit, je parlerai du *Portrait de Pie VII* par David, portrait qu'on a peine à croire de lui, malgré la signature en toutes lettres qui se lit sur le tableau. C'est bien ce qu'on peut s'imaginer de plus mauvais ; il est jaune comme un citron ; les mains sont mal modelées ; le dessin vague et mou. David a été plus heureux dans un autre portrait du même pape ; c'est une belle et bonne peinture comme on en fait trop peu, comme David lui-même n'en a pas fait souvent.

Vient ensuite un portrait de je ne sais plus quel général, de M. le baron Gros, qui ne vaut guère mieux, si toutefois il vaut autant ; il n'y a pas la moindre étincelle de couleur dans cette tête de notre premier coloriste, comme on dit ; le général serre la main de son fils sans qu'on puisse apercevoir la moindre contraction dans les muscles de cette main.

Et l'on s'écrie involontairement : M. Gros, où avez-vous laissé la palette avec laquelle vous avez peint la *Bataille d'Aboukir ?*

Adonis partant pour la chasse, est un dessin de Girodet que nous sommes embarrassés de qualifier ; cela n'est pas même détestable ; un mot entre *nul* et *académique*, tenant de l'un et de l'autre, serait ce qu'il faudrait. Le mot manque, quoique la chose soit commune et se rencontre souvent.

Je crois que c'est tout. Ces trois ouvrages sont là pour représenter l'Empire et faire acte de présence ; rien de plus. Passons aux modernes.

Eugène Delacroix a exposé quatre petites toiles ; deux d'entre elles représentent une femme couchée et nue, (dont l'une avec ses bas), qui sont un bijou de couleur ; le coloris en est admirable, et le ton de la femme dans

l'ombre est d'une vérité et d'une finesse exquises, transparent sans faire jaspe, solide sans être noir.

M. Mouchy dont le nom, je ne sais pourquoi, n'est connu de personne, se présente avec un tableau de sainteté : *La mort de saint Pacôme*.

C'est une peinture large et accentuée, la peinture d'un homme habitué à conduire de grandes machines ; Lesueur vu à travers le prisme de Valentin.

Il y a de l'onction dans cette scène ; les religieux prient bien ; leurs têtes sont belles et variées, et, malgré la teinte trop violette répandue sur toute la toile, très certainement c'est une chose remarquable.

M. Decamps a deux tableaux : *Une Halte d'Arabes*, je crois, et *Une Rosse* de laitière ou de maraîcher.

La *Rosse* vaut les *Chiens galeux* et l'*Ane* que vous savez, c'est tout dire ; elle est bien la plus excellente créature qui se puisse imaginer ; la patience et la résignation siégent jusque dans ses oreilles. La *Halte d'Arabes*, quoique inférieure, à mon avis, à la *Patrouille de Cadji-Bey*, est un tableau charmant, un diamant à enchâsser dans l'or ; on ne saurait rien imaginer de plus chaud, de plus ferme et en même temps de plus naïf.

M. Cabat, inconnu comme M. Mouchy, et qui ne mérite pas de l'être, a fait un paysage de moyenne grandeur : à droite, quelques chaumines, un chemin de traverse ; à gauche, une mare, des oies qui barbotent, des nénuphars, des joncs, un homme et une femme ; au fond, un moulin à vent, une moisson qui blondoie entresemée de bluets et de pavots ; et par-dessus tout cela un ciel d'une pureté et d'une limpidité admirables. Voilà le tableau. Je me trompe peut-être, mais, excepté

M. Decamps, je ne sais qui trouverait une couleur aussi ardente et aussi solide que celle-là.

Une *Vue de Saint-Nicolas*, par M. Darche, mérite des éloges ; l'effet du verglas est exact, il fait froid dans la toile. Les masures lépreuses, bourgeonnées, chargées de verrues qui accusent les ravages du temps, sont fort bien aussi. C'est de la pierre à s'y méprendre.

Une Scène de comédie italienne et *une Scène d'adieux, costumes du temps de Louis XIII*, sont par M. Bard. La *Scène de comédie* rappelle Watteau, le spirituel peintre de Valenciennes ; comme la *Scène d'adieux*, elle est peinte avec esprit ; la couleur a de la finesse sans vigueur ; le modelé manque, mais les personnages ont de la tournure et sont bien campés sur leurs jambes.

M. Gigoux a exposé deux portraits : l'un, de grandeur naturelle, celui de madame Nodier-Ménessier, attire d'abord les regards. Je ne connais pas cette dame, je ne puis juger de la ressemblance ; je souhaite à M. Ménesnier qu'elle soit exacte ; mais je souhaite à madame Ménessier qu'elle ne le soit pourtant pas en tout point, car les chairs m'en ont paru flasques, les bras un peu lourds et le dessin lâché et incorrect ; la couleur en est agréable. L'autre représente une dame en pied qui peint : la pose en est naturelle et pleine de bonhomie. On retrouve tout le talent de M. Gigoux, et il en a beaucoup, dans ce petit portrait. Seulement, il ne devrait pas se souvenir autant que Lawrence a fait aussi des portraits.

Un dessin de M. Célestin Nanteuil m'a frappé, bien qu'il soit placé dans un angle élevé où l'œil a peine à le découvrir. Une pauvre famille : un homme, une femme et un enfant, ratatinés, repliés sur eux-mêmes

dans un entrecolonnement, offrent un groupe plein d'intérêt. Ce dessin, coloré fermement, est triste à voir ; des lazzaroni qui ont froid, du *far-niente* sans soleil, contre une muraille suante et grise, c'est une anomalie étrange. Du reste, ce dessin est sans contredit le meilleur de l'exposition.

Des autres, nous ne parlons pas ; ils n'en valent pas la peine. Passons à la sculpture.

MM. Jehan Duseigneur, Dantan, Machault, Elschoët, et plusieurs autres, auxquels je rendrai le service de taire leurs noms, ont voulu concourir à la bonne œuvre d'une exposition dont le résultat sera d'un mince soulagement pour les pauvres et d'une gloire bien étriquée pour les artistes.

Puisse le gouvernement se pénétrer assez de cette vérité pour comprendre combien une exposition dans les belles salles du Louvre serait nécessaire aux artistes et au public ; puisse-t-il ne consulter là-dessus que le désir général et non messieurs les jurés qui sont trop heureux que cette exposition se trouve reculée, pour ne pas faire tout ce qui dépendra d'eux pour convaincre le gouvernement qu'il n'a rien de mieux à faire que de la renvoyer à 1833.

C'est une triste chose que cet Institut formé pour *encourager*, et qui n'a qu'un seul et même but, *arrêter* et *éteindre*. Ces vieilles gloires, qui devraient être l'appui des jeunes et ne voir dans l'art que l'art, me rappellent ces vieilles coquettes qui ne peuvent sans dépit regarder grandir les jeunes filles autour d'elles, et qui, loin de leur tendre une main expérimentée, sont toujours prêtes à semer leur route d'obstacles et de désagréments.

Le musée Colbert est une compensation presque déri-

soire, un jouet donné pour amuser et leurrer le public et les artistes. Mais plusieurs d'entre eux ont compris qu'il valait mieux garder dans les ateliers des tableaux sur lesquels ils fondent leur réputation, que de les exposer dans cette étroite enceinte. N'y a-t-il pas une grande amertume dans l'espoir trompé de ces jeunes artistes? Ils ont travaillé avec ardeur, confiants dans la parole royale, et les voilà menacés de ne recueillir le prix de leurs veilles et de leurs fatigues que dans un an ! Il y a dans cette déception de quoi glacer les imaginations les plus ardentes. Mais, quand bien même la cause des artistes ne serait pas une chose suffisamment importante aux yeux du gouvernement pour le décider à ouvrir les portes du Louvre, celle du public, ce me semble, mérite qu'on y prête attention. Or, le public s'ennuie à Paris, et l'ennui est un mal dont beaucoup d'autres dérivent.

Revenons à la sculpture que nous avons abandonnée pour exprimer, non pas notre vœu, mais celui de tous les habitants de la capitale.

D'abord une *Tête* que nous sommes tentés d'attribuer à M. Antonin Moine. C'est une chose charmante ; les chairs sont souples, moelleuses, le modelé plein de finesse et de naïveté; on ne se douterait pas que c'est du plâtre.

Quant au *Buste de Victor Hugo*, par Jehan Duseigneur, il a déjà été apprécié comme il le mérite; la ressemblance ne laisse aucun doute, elle est parfaite; l'exécution, puissante et cependant pleine de simplicité, montre un homme qui n'a pas besoin de convulsions pour être fort, et qui peut se passer d'être exagéré parce qu'il est vrai. La belle statue de *Roland furieux*,

dont les amateurs se souviennent, a fait voir ce dont il était capable.

M. Duseignèur a exposé aussi un cadre de médaillons intitulé : *Camaraderie*. C'est une idée heureuse que ce titre ; ce sont tout bonnement les portraits des meilleurs amis de l'artiste, tels qu'ils sont, sans être déguisés à l'antique ou arrangés en empereurs romains. Je crois, Dieu me pardonne, que l'un a son chapeau sur la tête, l'insolent ! Cela ne ressemble pas aux médailles grecques ni à celles de M. David. Je ne sais s'il faut s'en plaindre.

M. Dantan a fait aussi le *Portrait de M. Victor Hugo*. M. Dantan est connu par quelques charges plus grotesques que spirituelles ; nous avons pris d'abord ce portrait pour la charge de M. Hugô. Des gens bien informés nous ont assuré le contraire ; en tout cas ce plâtre est mauvais : trop si c'est le portrait, pas assez si c'est la charge. *Casimir Delavigne* et *Lallemand* ne valent pas mieux.

Le Buste du général Dubourg, par M. Machault, accuse beaucoup de timidité ; c'est rond et mou. Nous ne reprocherons pas ce défaut à M. Elschoët ; sa *Léontine Fay* n'est autre chose que la Niobé antique ; on ne pourrait imaginer rien de plus sec et de plus dur. Ce n'est pourtant pas la faute du modèle. M. Elschoët a souvent fait beaucoup mieux.

Le reste est au-dessous de la critique.

55. **De l'originalité en France.** Le *Cabinet de lecture*, 14 juin 1832. Cet article a été réimprimé intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier intitulé : *Fusains et Eaux-fortes*.

56. **Onuphrius Wphly.** Ce conte parut pour la première

fois dans la *France littéraire* d'août 1832, et fut réimprimé dans le *Cabinet de lecture* du 4 octobre de la même année, sous le titre de : L'*Homme vexé, Onuphrius Wphly*, accompagné de cette note : « Cet article est un deuxième extrait des *Contes du Bousingot* qui seront publiés prochainement en deux volumes in-8°. La *Main de gloire*, insérée dans notre numéro du 24 septembre, doit en faire partie. » La *Main de gloire*, on le sait, est un conte de Gérard de Nerval, qui signait alors Gérard. Il a été recueilli dans son volume : *La Bohème galante*. Le *Cabinet de lecture*, en le publiant avec le sous-titre de : *Histoire macaronique*, y avait joint aussi cette note : « Extrait des *Contes du Bousingo*, par une camaraderie. Deux volumes in-8°, qui paraîtront vers le 15 novembre. » Ce livre, longtemps annoncé, ne parut jamais.

Au mois d'août 1833, *Onuphrius Wphly* entra dans le volume des *Jeunes-France*, sous le titre d'*Onuphrius, ou les vexations fantastiques d'un admirateur d'Hoffmann*. Il a fait partie depuis de toutes les réimpressions de cet ouvrage.

Ce conte porta une épigraphe différente en tête de ses trois premières éditions. Dans la *France littéraire* se trouve celle-ci :

El sueno de la razon produce monstruos.

GOYA.

Puis vient celle du *Cabinet de lecture :*

El gueno de la ragoya produce monstruos.

La troisième est celle du volume les *Jeunes-France*, et c'est celle qu'il a conservée.

Il y a d'autres différences encore entre les deux premières éditions de cette nouvelle et le texte des *Jeunes-France*. Nous allons citer ici les passages supprimés dans le volume, en prenant pour base de nos indications l'édition Charpentier, parue en 1873. Les parties *en italique* se retrouvent dans les deux versions.

Au lieu des paragraphes des pages 32 et 33 se trouvait autrefois celui-ci :

Onuphrius, comme je l'ai déjà dit, était peintre, il était aussi *poète;* il cultivait ces deux arts avec un

emportement frénétique, un enthousiasme sauvage, qui surprenaient beaucoup de gens qui s'imaginent que tout artiste est une espèce de loustic, de CLOWN qui fait des charges, un paillasse de société. Ses vers étaient tels qu'on pouvait les attendre de lui, les vers d'un homme qui ne voyait pas d'hommes, et qui, de toutes les femmes, n'en voyait qu'une. Quant à sa peinture, elle était sévère, grave, dans la couleur forte et sombre de Caravage ou de Ribeira; des hommes bruns, des profils fins et maigres et des moustaches aiguës, des barbes en fer de lance, rousses ou noires, des ajustements singuliers qui ne se rapportaient précisément à aucune époque; des armes étranges, et puis, au milieu de toute cette nature sauvage et fière, une tête de femme toujours la même, suave et pure, l'air un peu souffrant, une vierge de Masaccio qui aurait aimé, qui prouvait que lui-même était amoureux, et qui n'était autre que la belle Jacintha.

Page 35, après le troisième paragraphe, se trouvait primitivement celui-ci :

Avait-il tort? je ne sais; l'habitude de se regarder vivre lui avait découvert bien des choses qui nous échappent; il voyait un doigt fatal, une puissance occulte, là où nous ne voyons rien. Aussi, *dès que Jacintha fut* éloignée, etc., etc.

Page 69, au lieu des deuxième et troisième paragraphes, on lisait ceci :

Cette belle intelligence était à tout jamais éteinte, elle n'avait pu se supporter dans la solitude, et s'était dévorée elle-même faute d'aliments. Cette imagination si ardente, si contemplative, s'était usée sur des sujets

frivoles. *A force d'être spectateur de son existence, Onuphrius avait oublié celle des autres*, et, depuis bien longtemps, il ne vivait plus qu'au milieu de fantômes ; sa vue intérieure s'était faussée, sa minutieuse analyse des choses lui faisait perdre de vue l'ensemble, et le plus mince détail devenait d'une importance exagérée ; son génie s'épuisa dans des rêveries déréglées ; il aurait pu *être le plus grand des poètes, il ne fut que le plus extraordinaire des fous. Pour avoir trop regardé* la *vie à la loupe, il lui arriva ce qui arrive à ces gens qui* voient *à l'aide* du microscope, etc., etc.

Enfin, page 70, au lieu du dernier paragraphe, se trouvait cette variante du dénouement :

Et Jacintha ? — Morte ! — Son plus grand regret fut qu'Onuphrius la crut infidèle.

Il y a dans presque toutes les premières œuvres de Théophile Gautier un reflet très accusé de sa propre personnalité ; le personnage de Théodore particulièrement, qui revient dans plusieurs de ses récits, notamment dans *Mademoiselle de Maupin*, exprime presque toujours l'opinion même du poète. Dans *Onuphrius*, qui a aussi plus d'un trait de son auteur, l'œuvre soi-disant écrite par le héros, page 49, est intitulée : La *Vie dans la mort ;* or Théophile Gautier s'occupait déjà, lorsqu'il publia cette nouvelle, de la partie de la *Comédie de la mort* qui porte ce titre, et ces vingt et une premières strophes de l'œuvre allaient bientôt paraître, sous le titre même cité dans *Onuphrius*, dans le *Cabinet de lecture* du 29 octobre 1832 (voir n° 59).

57. **Chant du grillon.** *La France littéraire*, septembre 1832. Cette pièce de vers de Théophile Gautier reparut en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, et elle a fait partie depuis de toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur. Il faut remarquer à propos de ce morceau, qu'il existe, en volumes, portant le titre de : *Chant du grillon*,

deux pièces de vers différentes, réunies sous la même rubrique et n'ayant qu'une indication de numéros (I et II) pour les séparer. Celle-ci est la deuxième de la publication en volumes (voir n° 89).

58. **Examen critique des écoles de Rome et de Paris en 1832.** *La France littéraire*, octobre 1832.

59. **La vie dans la mort, poésie.** Le *Cabinet de lecture*, 29 octobre 1832. L'autographe est daté de décembre 1831. Ce sont les vingt et une premières strophes de la *Comédie de la mort;* après avoir été réimprimées dans l'*Almanach des muses*, année 1833, elles ont paru pour la première fois en volume, en 1838, dans la première édition de ce poème, (voir n° 239 bis et 302 bis), et ont fait partie depuis de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Les deux premiers vers de la cinquième strophe étaient d'abord ceux-ci :

La mousse n'avait pas verdi leurs dalles neuves
Cependant, et des noms d'inconsolables veuves

Les trois derniers vers de la seconde strophe de ce morceau sont gravés sur le tombeau de Théophile Gautier, au cimetière Montmartre.

59 bis. **Albertus ou l'âme et le péché, légende théologique,** par Théophile Gautier. In-12 de 15 feuilles 2/3, v—367 pages, plus une lithographie de Célestin Nanteuil. Imprimerie de *Rignoux*, à Paris. — A Paris, chez *Paulin*, place de la Bourse. Prix : cinq francs.

Ce volume de vers, qui porte le millésime de 1833, parut à la fin d'octobre 1832 et nous le trouvons inscrit sous le n° 5442 de la *Bibliographie de la France* du 10 novembre de cette année. Les pages 1 à 190, qui se terminent par la pièce intitulée *Soleil couchant*, ne sont autres que le restant de l'édition du volume entier des *Poésies* publié en 1830; il ne fallut réimprimer pour cela que la dernière feuille. Seulement l'épigraphe de celui-ci :

Oh! si je puis un jour!
A. Chénier.

en est enlevée. La suite du volume est composée de pièces inédites ou déjà imprimées dans les journaux; nous ne parlerons que des premières, puisque nous avons déjà indiqué les autres. Nous pensons cependant que parmi celles que nous désignons comme inédites, faute de connaître leur première publication, il doit en avoir paru plusieurs dans les journaux du temps; avis aux bibliophiles qui seraient plus et mieux renseignés que nous. Théophile Gautier a écrit pour tout ce volume ainsi composé, une *Préface* datée d'octobre 1832, qu'il enleva ainsi que les épigraphes et les morceaux intitulés : *Colère* et *Sonnet VII*, lors de la réimpression du volume dans ses *Poésies complètes*, en 1845; de plus il corrigea presque toutes les pièces. Ainsi modifiés, ces vers ont fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes*, mais ce n'est qu'en 1875-1876 qu'ils ont retrouvé leurs épigraphes et que la préface et les pièces supprimées ont été rétablies. La couverture de la première édition d'*Albertus* porte comme sous presse chez Renduel, les *Contes du Bousingo*, dont nous avons déjà parlé.

60. **Préface.**

61. **Enfantillage.** Le treizième vers est imprimé ainsi dans la première édition :

D'un pavot au soleil dépliant son bouton.

62. **Nonchaloir.**

63. **Déclaration.** Voici la première version de la seconde strophe :

Mais vous, dans votre prunelle
Jamais de regard de feu,
Jamais de vive étincelle;
Si vous m'aimez, ô ma belle,
Laissez-moi le voir un peu.

Ces vers ont été mis en musique par M. M. Giro, et, sous le titre d'*Élégie*, par M. Ch. Poisot.

64. **Point de vue.**

65. **Pan de mur.** Variante du sixième vers :

Le frêle bouton d'or fleurit chaque printemps.

Voici deux variantes inédites du début de ce morceau :

I

Du balcon de la chambre où l'été je travaille,
En face, on aperçoit une vieille muraille,
Admirable de forme, admirable de ton,
Belle à. . . . .

II

De ma fenêtre on voit une muraille sombre
Où des pignons voisins tombe et s'allonge l'ombre;
A ses flancs lézardés par la pluie et le temps,
Le frêle bouton d'or fleurit chaque printemps,
Et sur ses pieds moisis, comme un tapis verdâtre,
La mousse se déploie et fait gercer le plâtre.
Çà et là. . . . .

66. **Colère.** Ces vers, supprimées en 1845 des *Poésies complètes*, ont reparu en 1873, à Bruxelles, dans le volume intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, avant de rentrer définitivement en 1875-1876 dans ses *Poésies complètes*.

67. **Justification.**

68. **Frisson.** Variante des trois derniers vers de la strophe seize, relevée sur le manuscrit :

Et l'eau qui tombe à verse
A l'instant vous transperce;
Quoi donc faire, ô mon Dieu !

69. **Sonnet VI. « Avant cet heureux jour, j'étais sombre et farouche, ».**

70. Sonnet VII. « Avec ce siècle infâme il est temps que l'on rompe; ».

Ce sonnet, supprimé en 1845 des *Poésies complètes*, a reparu en 1873, à Bruxelles, dans le volume intitulé: *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, avant d'entrer définitivement en 1875-1876 dans ses *Poésies complètes*.

71. Un vers de Wordsworth. Daté, sur l'autographe, d'avril 1832.

72. Débauche. Le vers trente était autre dans la première édition; voici cette version:

Une véritable catin.

73. Le Bengali; à une jeune fille créole. Daté, sur l'autographe, d'avril 1832.

74. Le Cavalier poursuivi. Daté, sur l'autographe, de mars 1832.

75. Albertus ou l'âme et le péché, légende théologique. Ce poème, qui fut écrit en 1831, a été corrigé en 1845, et nous allons relever ses variantes les plus intéressantes. Le dernier vers de la strophe XCI était d'abord celui-ci:

Du temps de Maximilien II.

Les vers sept à douze de la strophe XCVII, ceux-ci:

Et... sur ce diable d'*et*, dans son style pudique,
Choppe bégueulement tout narrateur classique.
La fornication reste en blanc, et le point
Que Basile jamais comme immoral ne biffe,
Sous sa plume devient l'honnête hiéroglyphe
De ce qui ne l'est guère ou point.

Enfin l'*Artiste* du 21 janvier 1844 à réimprimé, sous le titre d'*Idylle*, les strophes 47 et 49 à 58 inclusivement de ce poème; les trois premiers vers de la strophe 51 y sont imprimés ainsi:

Sans cela, cher lecteur, j'aurais fait un poème
Ou deux ; mais à quoi bon rimer lorsque l'on aime?
Comme je vous l'ai dit, je n'avais pas le temps,

Ce poème a fait partie, à partir de 1845, de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. La dernière édition de 1875-1876, contient une faute d'impression au vers neuf de la cent et sixième strophe ; il faut le lire ainsi :

Un *recueil* de Callot et de Goya complet !

Cette pièce termine le volume. Il y a donc quinze morceaux y compris *Albertus* qui paraissent ici, croyons-nous, pour la première fois.

Un exemplaire d'*Albertus* vendu il y a quelques années à la librairie Baur et Detaille porte pour dédicace autographe signée ces mots : *Truculence-Purulence*. Elle est accompagnée de cette note :

Y voir une sorte d'outrecuidance ou d'excentrique profession de foi littéraire, ce serait faire gratuitement injure à l'auteur d'*Albertus*. Ces deux mots farouches et provoquants, que le plus audacieux bouzingot eût à peine osé, au plus beau temps de la croisade romantique, arborer sur son drapeau, le poète ne les a écrits sur cet exemplaire que par manière d'ironique espièglerie, les empruntant à une chanson qu'un ami malicieux lui fredonnait aux oreilles au moment où il allait, déférant à la demande qui lui était faite, mettre sa signature sur le volume.

Voici l'*ex-dono* mis par l'auteur en tête d'un autre exemplaire de cet ouvrage :

A Charles Asselineau, au dernier des romantiques, l'un des plus anciens et premiers romantiques.

Ce 1er juillet 1869.

Théophile Gautier.

Et celui-ci, mis en tête d'un exemplaire offert à une dame :

Aimez-moi comme je vous aime.

Théophile GAUTIER.

76. **Elias Wildmanstadius, ou l'homme-moyen-âge.** Ce conte a paru pour la première fois dans les *Annales romantiques* pour 1833, qui sont inscrites sous le n° 5446 de la *Bibliographie de la France* du 10 novembre 1832. Il reparut dans le *Cabinet de lecture* du 24 décembre 1832 et entra l'année suivante dans le volume des *Jeunes-France* dont il a toujours fait partie depuis.

Il y a des variantes dans la première version. D'abord le premier paragraphe que voici est remplacé maintenant par deux autres paragraphes (édition Charpentier, p. 201-202) :

C'est ou plutôt c'était un bien singulier original que le digne Élias Wildmanstadius de Nuremberg, plus connu sous le nom de l'*Homme-moyen-âge*.

Aujourd'hui la scène se passe dans la ville de S..., au lieu de Nuremberg où elle se passait primitivement. Dans les *Annales romantiques*, cette nouvelle était accompagnée d'une vue de Nuremberg, ce qui expliquerait cette modification par la nécessité d'y associer la gravure et le récit.

Au lieu du paragraphe trois de la page 206, on lisait :

En littérature, il eût cité juste, la *plus* mince ballade du plus obscur minnesinger, le passage le plus insignifiant des Niebelungen ; *il ne se doutait pas de Gœthe* et de Schiller. Il vous eût raconté de point en point la chronique de tel principicule contemporain de Goëtz de Berlichingen, *et vous l'eussiez fort* étonné *en lui parlant de Napoléon.*

77. **Venise.** Cet article a paru pour la première fois dans : Le *Landscape Français : Italie*, inscrit sous le n° 6035 de la *Bibliographie de la France* du 8 décembre 1832. Ce livre porte le millésime de 1833. Théophile Gautier n'avait jamais

vu Venise lorsqu'il écrivit ce morceau, et il est vraiment curieux de comparer ces pages avec celles d'*Italia* consacrées a la même ville. Il reparut pour la première fois, en 1845, dans son volume : *Zigzags*, puis, en 1865, dans : *Quand on voyage*, et, enfin, dans l'*Orient*, deux volumes, publiés en 1877. Ces deux dernières versions sont augmentées d'une sorte d'introduction parue d'abord en tête des *Aïssaouas, scène d'Afrique*, dans la *Revue de Paris* de novembre 1851. Lorsqu'on refondit, en 1865, cet article pour en faire un chapitre de son voyage d'Afrique, dans *Loin de Paris*, l'introduction ne put être conservée et devint ainsi celle de *Venise;* elle ne lui convient nullement du reste, comme nous le prouverons plus loin en la citant (voir n° 1138). L'épigraphe de l'article a disparu de toutes les versions publiées depuis celle de 1845 ; la voici :

AMÉLIE.
Et vers quelle époque étiez-vous à Venise?
ARTHUR.
A la fin de 1829.
(A. DUMAS.) *Thérésa.*

Théophile Gautier avait écrit cet article pour servir de commentaire à la gravure qui l'accompagne.

Disons ici, avant de passer à 1833, que Théophile Gautier n'est pour rien dans la pièce : *Une Révolution d'autrefois, ou les Romains chez eux*, par M. Félix Pyat, Felin et Théo (Théodose Burette), jouée le 1er mars 1832 à l'Odéon, et dont nous trouvons un exemplaire annoncé dans le catalogue de juillet 1882 de la librairie Rouquette, accompagné de cette incroyable note : « Édition originale d'une pièce très rare, en collaboration avec Théophile Gautier. » M. Burette a signé d'autres pièces encore du pseudonyme de Théo, et celle-ci ne porte au titre, comme noms d'auteurs, dans la *Bibliographie de la France*, que : « Félix Pyat et Théo. » Nous ne savons pourquoi le nom de Felin y a été adjoint sur le catalogue Rouquette.

1833

78. **Dédain.** Le *Voleur*, 25 février 1833. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort* et ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Les strophes deux et dix, supprimées de toutes les versions publiées en volume, se trouvent pour la première fois rétablies dans l'édition de 1875-1876. Son épigraphe, que voici, n'a été imprimée que dans le *Voleur* :

Ideot! ideot!
BERTRAM.

L'avant-dernière strophe était aussi très différente ; voici sa première version :

Pourquoi ne pas vouloir? Pourquoi? pour que l'on dise
En vous voyant : « C'est lui! » Rien de plus, et qu'on lise
Dans quelque Westminster, sur un pavé noirci
Que le pied du passant chaque jour use et mange,
Ou pleure toute seule une figure d'ange :
— C'est une tombe illustre, un grand homme est ici!

79. **Salon de 1833.** La *France littéraire*, mars 1833. Théophile Gautier avait oublié ce *Salon* quand il disait lui-même en 1867, dans sa propre biographie, qu'il avait écrit un *Salon* toutes les années d'exposition à peu près, depuis 1835 ; en revanche, il semble dire qu'il a fait le compte rendu du *Salon* de 1835 et ce travail, nous ne le connaissons pas. La mémoire du grand écrivain était malheureusement si incertaine à propos de ses œuvres que cette

affirmation ne prouve guère l'existence de ces pages. L'autographe de la biographie du poète n'ayant pas été conservé par M. Marc, directeur de l'*Illustration*, où cette biographie parut d'abord (voir n° 2105), il est impossible aujourd'hui de vérifier si la date : 1835, indiquée comme première année des comptes rendus de *Salons*, par Théophile Gautier, n'est pas une faute d'impression et s'il ne faudrait pas lire à sa place : 1833, qui est sans doute la date exacte. La seule autre année d'exposition, à partir de 1633, où pensons-nous, Théophile Gautier n'ait pas fait non plus de compte rendu du *Salon*, est l'année 1843. Mais il n'existe qu'un seul article de celui de 1867 et l'analyse de la *Sculpture* seule, du *Salon* de 1872.

80. **La chanson de Mignon.** Le *Cabinet de lecture*, 24 avril 1833. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort* et depuis lors ils ont fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Variante du vers vingt-quatre :

Ou le ciel, toujours bleu, si doucement sourit?

Ces vers ont été cités en partie par le colonel Staaff dans son ouvrage : La *Littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours;* ils y portent pour titre ce vers tiré de la pièce : « *Ah ! la patrie est belle et l'on perd à changer !* » et dans le volume d'Édouard Fournier, intitulé : *Souvenirs poétiques de l'École romantique*, paru en 1879, daté 1880.

81. **Ce monde-ci et l'autre.** *Le Cabinet de lecture*, 4 juillet 1833. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort* et ils ont fait ensuite partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Voici la variante des vers dix, onze et douze de la première version :

Car votre peau dorée au soleil du tropique
De brune comme un jais que vous l'aviez d'abord
S'est faite presque blanche à nos étés du nord.

81[bis]. **Les Jeunes-France, romans goguenards,** par

Théophile Gautier. In-8° de 22 feuilles 1/2, 352 pages et la table, plus une vignette par Célestin Nanteuil. Imprimerie de *Cosson*, à Paris. — A Paris, chez *Renduel*, rue des Grands-Augustins, n° 22. Prix : sept francs cinquante.

Ce volume, inscrit sous le n° 4391 de la *Bibliographie de la France* du 17 août 1833, contient une préface et six nouvelles, dont deux : *Onuphrius* et *Elias Wildmanstadius*, ont déjà été renseignées ici. Ce livre est en somme les *Contes du Bousingo* si longtemps annoncés par une camaraderie, et écrits par Théophile Gautier seul. Sur la couverture de : *L'Esprit de vie et l'esprit de mort*, un volume in-8° par le comte H. de Mérode et le marquis de Beauffort, paru chez *Renduel* en avril 1833, cet ouvrage est annoncé comme sous presse sous ce titre : *Les Jeunes-France, décaméron fashionable*, par Théophile Gautier. Il reparut en 1851 chez *Lecou*, en un volume in-12 sous le titre général d'*Œuvres humoristiques : les Jeunes-France, une Larme du diable*. Cette édition qui est très diminuée, préface et texte, est précédée d'une note d'Arsène Houssaye. En 1863, il fut fait en Belgique une nouvelle édition, presque clandestine, de ce livre, avec vignette de Félicien Rops, laquelle est encore incomplète, et la *Larme du diable* n'accompagne plus l'ouvrage. En 1873 enfin, l'éditeur Charpentier donna une édition définitive de cet ouvrage, dont la publication en France avait été interdite pendant toute la durée du second Empire. Celle-ci, pour la première fois, est conforme à l'édition originale. En 1881, une petite édition in-32 de cet ouvrage a été mise en vente ; elle est ornée d'eaux-fortes d'après deux dessins de l'auteur lui-même.

On a soulevé plusieurs fois la question de savoir s'il existe des exemplaires de ce livre publiés sous le titre de *La Jeune-France*. Charles Asselineau en parla le premier dans la deuxième édition de sa *Bibliographie romantique ;* puis, dans l'*Appendice* de cette même édition, publié à part, il rétablit simplement le titre connu sans expliquer sa première allégation. Depuis lors M. Maurice Tourneux, la préface du catalogue de la vente Amand (1871) en parlèrent à leur tour, mais, en somme, personne n'a jamais vu d'exemplaire du livre portant ce titre. Voici, pensons-nous, l'origine de toutes ses erreurs. Le faux titre des *Zigzags* par Théophile

Gautier (in-8°, Magen, 1845) indique parmi les ouvrages parus de l'auteur : *La Jeune-France*, et tel est sans doute le point de départ de tous ces récits. Il se peut cependant, comme nous l'écrivait dans le *Moniteur du Bibliophile* d'octobre 1879, l'éminent bibliophile établi à New-York, M. Jolly-Bavoillot, qu'un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage restant encore en magasin vers 1845, l'éditeur ait, employé ce moyen pour les écouler, mais nous en doutons et nous croyons plutôt à une faute d'impression au faux titre des *Zigzags*, laquelle faute aurait engendré toute cette série d'erreurs successives.

Voici les morceaux que contient ce livre, outre les nouvelles dont nous avons déjà parlé (voir n° 56 et 76).

82. **Préface.**

83. **Sous la table ; dialogue bachique sur plusieurs questions de haute morale.** L'épigraphe rimée de ce morceau a reparu en 1876 dans le tome II des *Poésies complètes* de Théophile Gautier ; voici une variante inédite des derniers vers :

Sans regarder au fond de l'abîme béant
Aimons, buvons, mangeons, menons la vie en poste
Jusqu'à ce que la mort brusquement nous accoste
A l'angle d'une rue, au sortir d'un festin,
Et nous tirant la manche, ainsi qu'une catin,
Nous dise : « Viens coucher avec moi mon bel homme ;
Mes draps sont blancs, on dort dans mon lit d'un bon somme;
Il est vrai je suis pâle et j'ai peu d'embonpoint ;
Mais j'ai d'autres attraits et l'on ne s'en plaint point. »
— Alors, sans rechigner, nous passerons sa porte
Cuver son vin sur terre ou dessous !... Eh, qu'importe !

. . . .

84. **Daniel Jovard ou la conversion d'un classique.** Les deux épigraphes de cette nouvelle ont été replacées aussi en 1876 dans le tome II des *Poésies complètes*. Il n'en eût pas dû être ainsi pour la seconde, empruntée

à la pièce de Théophile Gautier intitulée *Cauchemar*, dont elle forme les quatre derniers vers. Le premier des quatre est seulement modifié ainsi :

Par l'enfer ! je me sens un immense désir.

85. **Celle-ci et celle-là, ou la Jeune-France passionnée.** Cette nouvelle a été réimprimée à part, très diminuée, chez Eugène Didier en 1853, en un volume in-24, sous son titre réel. Il en a été fait aussi des contrefaçons du même format, à l'étranger. Elle contient douze vers qui n'ont pas été réunis en 1876 aux *Poésies complètes* de son auteur ; on pourrait leur donner pour titre : *Portrait*.

86. **Le Bol de punch.**

Nous allons citer ici à propos des *Jeunes-France* trois lettres inédites de Théophile Gautier adressées à Eugène Renduel, l'éditeur de ce livre; elles sont pleines de cette gaieté gouailleuse et narquoise, marque caractéristique du talent de l'écrivain à cette époque, quand la jeunesse s'épanouissait chez lui en de si exhubérantes fantaisies :

I

24 mai 1833.

Célèbre libraire de l'*Europe littéraire* pour la France !

M. Hugo désirerait vous voir vous-même, en personne naturelle et non représentée par ambassadeurs, pour conférer avec vous de l'insertion de l'article sur *Han d'Islande* que je lui ai remis dernièrement, et comme j'ai eu la paresse de voiturer ma charogne de votre côté, je vous fais tenir cette épître scellée de mon simple sceau de cire rouge et vous souhaite cordialement le bonsoir.

Théophile Gautier.

Disons incidemment ici que cet article sur *Han d'Islande*, que Théophile Gautier du reste n'indique pas comme *écrit par lui*, nous est inconnu.

II

Place Royale, 22 octobre 1833.

Mon très-cher,

J'ai été chez vous hier pour vous demander de l'argent, car je crois que vous m'en devez encore un peu, si cela vous est égal, et la chose m'a paru si indécente à dire que je ne l'ai pas dite, sentant que cela est tout à fait de mauvais goût et qu'il vaudrait autant faire l'éloge du roi-citoyen.

Mais le fait est qu'il y a marée basse dans mes poches, et vous m'obligeriez de m'allonger quelque menue monnaie.

Votre très-dévoué noircisseur de blanc, qui ne fait guère son métier.

Théophile Gautier.

Je pense que le gaillard qui vous porte ma lettre n'est pas un voleur. Si vous avez de reste de l'argent vous pourriez le lui donner et il est à peu près certain qu'il me le rapportera. Il répond au nom de Samuel et il est infiniment sérieux.

III

Ce 28 décembre (1833).

Mon cher Lovelace,

Voici une stalle d'orchestre : je prétends que vous m'en ayez la plus grande reconnaissance; je n'ai pas

de billets pour ainsi dire et je mets dehors pour vous un de mes plus amis intimes, et une dame qui m'arracherait probablement les yeux si elle se doutait que j'ai la place que je lui refuse et que je la donne à un autre.

Vous devez cela à la belle conduite que vous avez tenue hier en m'envoyant de l'argent avec aisance et facilité. Je vous jure que sans cela j'aurais été furieux aujourd'hui contre vous et que je me serais plutôt empalé moi-même que de vous octroyer un billet, eût-ce été un billet de soixantième galerie.

A ce soir. Je vous aime de tout mon cœur,

Théophile GAUTIER.

Il s'agit dans cette lettre d'un billet pour la première représentation du drame d'*Angèle* par Alexandre Dumas, drame joué le 28 décembre 1833.

87. **Notre-Dame.** Cette pièce de vers a paru pour la première fois, pensons-nous, dans les *Annales romantiques* pour 1834 (n° 6510 de la *Bibliographie de la France* du 7 décembre 1833); le manuscrit porte cependant cette date : « le 2me d'octobre 1831, » ce qui ferait présumer une première publication antérieure. *Notre-Dame* a fait partie en 1838 de la *Comédie de la mort* et cette ode est entrée depuis dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur.

Voici les variantes inédites que nous avons relevées sur le manuscrit.

Strophe première, vers deux :

Stagnent ignoblement nos plus vertes pensées.

Strophe treize, les trois derniers vers :

Et les vieux clochers noirs arrachés à leur base
A la nue empruntant des basquines de gaze
Dansent le fandango comme de jeunes fous.

Strophe vingt-cinq, vers un et deux :

Qui pourrait préférer, routinier pédantesque,
A ta beauté sévère, à ton galbe dantesque,

Le manuscrit porte comme sous-titre : *Ode; à Victor Hugo.*

88. **Ballade. (J'ai tout donné pour rien).** Cette pièce de vers, qui parut, comme la précédente, dans les *Annales romantiques* pour 1834, porte sur l'autographe le titre de : *Ballade* et la date d'août 1833. Elle fut réunie pour la première fois aux œuvres de son auteur en 1845, dans ses *Poésies complètes*, et, depuis lors, elle a toujours fait partie de toutes leurs éditions. Seulement, en 1845, elle entra par inadvertance dans la série des *Premières poésies* où elle fit partie, sans titre, des *Fantaisies;* elle y porte le numéro IX. En 1876, elle reprit sa place réelle dans le tome II des *Poésies complètes*, sous le titre de : *J'ai tout donné pour rien.* Une faute d'impression à la table l'indique comme ayant porté le numéro XVII des *Fantaisies* dans l'édition de 1845. C'est une erreur, ainsi que nous venons de le démontrer.

Cette pièce de vers a été écrite comme commentaire de la gravure qui l'accompagnait dans les *Annales romantiques.* Elle a été mise en musique, sous le titre de : *Or çà, la belle fille*, par M. F. Bazin, et sous celui de : *J'ai tout donné pour rien*, par M. Léon Kreutzer.

89. **Chant du grillon.** Ces vers ont paru pour la première fois dans le *Diamant, souvenirs de la littérature contemporaine* (n° 6535 de la *Bibliographie de la France* du 14 décembre 1833); ils ont reparu dans la *France littéraire* de mai 1835, et, en 1838, dans le volume de la *Comédie de la mort;* ils ont fait partie depuis de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Comme nous l'avons déjà fait remarquer (voir n° 57), ces vers forment le numéro 1 des deux pièces réunies sous ce même titre : *Chant du grillon.* Ils ont été mis en musique par M. L. Kreutzer.

90. **Le Sélam.** Ce morceau, signé T. G., fut écrit pour servir de préface à : Le *Sélam; morceaux choisis, inédits, de*

littérature contemporaine, 1834 (n° 6733 de la *Bibliographie de la France* du 14 décembre 1833); il n'a jamais été réimprimé et nous le recueillons ici pour la première fois :

Sélam! — Qu'est-ce que cela veut dire, vont se demander les belles dames qui liront ce livre? Est-ce du grec, de l'hébreu, du chinois, du sanscrit, de l'iroquois? — Est-ce un nom d'homme, un nom de femme, un nom de contrée? — Rien de tout cela. — Alors qu'est-ce donc? — Tout bonnement un honnête mot turc, et non autre chose. — Maintenant, que signifie ce mot turc, et pourquoi sert-il de titre à un livre qui, selon toutes les probabilités, doit être écrit en français? Nous autres femmes nous ne sommes guère savantes à l'article du turc. — Cela vous est commun avec beaucoup d'hommes en général, et avec moi en particulier : je ne sais pas plus de turc que si j'étais professeur de cette langue au Collège de France, ou secrétaire d'ambassade à Constantinople. Cependant, grâce à une note de Lord Byron, je suis en état de vous expliquer le sens de ce mot incongru.

Le Sélam est un bouquet de fleurs allégoriques que les odalisques font parvenir à leurs amants par l'entremise de quelque vieille, ou en le leur jetant à travers les treillis de leurs kiosques. Chaque fleur est une phrase; le fraisil veut dire : je brûle pour toi; ainsi du reste. — Ce qui prouve que la précaution que prennent les bons Osmanlis de ne pas faire apprendre à écrire à leurs femmes, de peur des correspondances amoureuses, est une précaution très-efficace et très-utile, comme toutes celles de ce genre. — Le bouquet que cette belle jeune femme donne à ce fashionnable mahométan qui

joue de la guzla au bas de sa fenêtre, est un véritable Sélam[1].

Bien. Quel rapport y a-t-il entre un bouquet de fleurs et un recueil de contes français illustré de vignettes anglaises? — Il n'y en a aucun, et c'est pourquoi le titre est excellent. Je conviendrai avec vous qu'on pourrait tout aussi bien l'appeler *Cric-Crac*, à l'imitation de *Plik et Plok* de M. Eugène Sue; ou *Café-au-lait et Vert-Pistache*, à l'imitation de *Rouge et Noir* de M. de Stendhal; ou le *Chemin le plus long*, par antithèse au *Chemin le plus court*, futur roman de M. Alphonse Karr, ou de toute autre manière aussi glorieuse et triomphante.

Cependant, pour les personnes qui veulent absolument qu'un titre signifie quelque chose, nous donnerons cette explication aussi plausible que toute autre. — L'Angleterre, cette belle odalisque du nord, nous envoie tous les ans, du fond de son harem, un bouquet de gravures curieusement épanouies et ciselées, espèce de Sélam mystérieux dont il faut que nous devinions le sens pour vous les traduire en beaux et bons contes.

Mesdames et Messieurs, j'espère que vous ne nous chercherez plus noise maintenant sur notre titre : *Sélam*, et qu'il vous paraîtra plus que suffisamment justifié.

91. **Laquelle des deux? histoire perplexe.** Cette nouvelle parut aussi pour la première fois dans le *Sélam*, où elle fut inspirée par la gravure anglaise qu'elle accompagne. Réimprimée pour la première fois en 1865 dans la seconde

1. Il s'agit de la gravure qui ouvre le recueil.

édition de la *Peau de Tigre*, par Théophile Gautier, elle fit ensuite partie des *Contes humoristiques*, qui, depuis 1873, suivent les *Jeunes-France*. Dans ces deux versions on lit à la fin de la nouvelle : « des romans chinois, » tandis que l'édition originale porte : « de M. Abel de Rémusat. » On y trouve déjà comme un premier germe de *Mademoiselle de Maupin*. Il s'agit aussi d'un *double amour* et le roman, qui porta ce sous-titre, devait déjà préoccuper son auteur, puisqu'il était annoncé dès octobre 1833, et que sa préface porte la date de mai 1834, c'est-à-dire peu de mois après l'apparition de *Laquelle des deux*.

92. **Le nid de rossignols**. Ce conte parut pour la première fois, daté de 1833, dans l'*Amulette, étrennes à nos jeunes amis*, 1834, (nº 6901 de la *Bibliographie de la France* du 28 décembre 1833), volume daté aussi de 1833. Il avait été composé pour servir de commentaire à la gravure qui l'accompagne dans ce recueil. Il reparut ensuite dans le *Cabinet de lecture* du 4 janvier 1834. En 1839 il entra dans la première édition d'*Une larme du diable*, et, la même année, dans *Violettes, fleurs de littérature contemporaine*. En 1845, il prit place enfin dans le volume des *Nouvelles* de Théophile Gautier, d'où il n'est plus sorti. La *Revue Pittoresque* du 20 janvier 1850 l'a encore réimprimé comme chapitre deux de: *Deux contes rococo*, par Théophile Gautier. Le premier est *Omphale*.

1834

93. **François Villon.** La *France littéraire*, janvier 1834. Cet article parut accompagné de cette note :

La *France littéraire* offrira, chaque mois, à ses lecteurs, sous le titre d'*Exhumations littéraires*, le portrait et la vie d'un de nos vieux poètes français grotesques ou peu connus.

Note du D(irecteur).

Il est presque inutile d'ajouter que cet engagement, de même que la plupart de ceux que font les journaux et les revues, ne fut pas tenu. Cet article n'a reparu en volume qu'en 1844, formant le premier chapitre des *Grotesques*, par Théophile Gautier, deux volumes in-8°. Il a fait partie ensuite de toutes les éditions de cet ouvrage.

Un fragment de cette biographie a pris place en 1879, sous le titre de *Villon*, dans les *Chefs-d'œuvre des prosateurs français au dix-neuvième siècle*, recueillis par Victor Tissot et Louis Collas, et, en 1884, elle a été réimprimée en tête des *Œuvres complètes* de Villon, édition Charpentier.

Voici le curieux traité passé par Théophile Gautier pour la publication de ces études dans la *France littéraire* :

Entre les soussignés

MM. Charles Malo, directeur de la *France littéraire*, demeurant à Paris, rue des Grands-Augustins, n° 20, et

Théophile Gautier, homme de lettres, demeurant Place Royale, n° 8, est convenu ce qui suit :

M. Gautier s'engage à composer pour la *France littéraire* une série d'articles, sous le titre d'*Exhumations littéraires*.

Cette série formera une étude complète des vieux poètes français, tels que Villon, Théophile, Saint-Amand, Cyrano, Tabourot, d'Aubigny, Hardy, Dubartas, le père Louis, Scudéry, Scarron, etc., ou autres analogues, et sera composée de douze articles.

M. Gautier s'oblige à livrer ces douze articles à la *France littéraire* exactement de mois en mois, de sorte que tous les dits articles aient paru de janvier 1834 au mois de décembre même année.

M. Charles Malo s'engage de son côté à lui payer ces douze articles, à mesure que M. Gautier les lui livrera, sur le pied de cinquante francs l'article.

Cette série d'articles devient, dès ce moment par le fait du présent traité, une propriété exclusivement acquise à la *France littéraire*. Mais cette série une fois publiée deviendra alors la propriété commune de MM. Charles Malo et Théophile Gautier, et sera réunie en un corps d'ouvrage au profit des deux contractants, au moyen d'une introduction préliminaire que composera gratuitement M. Gautier.

M. Charles Malo s'engage à faire les avances des frais de cette publication. Les débours une fois couverts, le bénéfice à provenir sera partagé par moitié entre MM. Charles Malo et Théophile Gautier.

Cette publication ne pourra avoir lieu par le fait isolé de l'un ou de l'autre contractant, à moins que l'un d'eux n'ait été indemnisé, au préalable, par l'autre, de sa

co-propriété, au moyen d'une somme de *trois cents francs* payée comptant.

Chaque partie aura la liberté de faire cette proposition de dessaisissement à l'autre, qui sera tenue de l'accepter sans autre formalité.

Dans le cas où M. Théophile Gautier renoncerait à la co-propriété de la publication de l'ouvrage, il n'en sera toujours pas moins tenu de fournir l'introduction préliminaire précitée.

L'ouvrage pourra porter un tout autre titre que celui adopté pour les articles insérés dans la *France littéraire*.

Fait double entre les contractants, et de bonne foi, à Paris, ce premier décembre 1833.

Approuvé l'écriture cy dessus :

(Signé) Théophile Gautier. Charles Malo.

94. **Mélancholia.** Ces vers, ou du moins les vers cent trois à cent quatre-vingt-quatre de ce morceau, ont paru pour la première fois dans le n° 8 du *Journal des gens du monde*, le 31 janvier 1834. Le vers cent vingt-huit y est imprimé ainsi :

Et qu'il sait que le lit de tout abîme est sombre.

Ils ont paru ensuite, complétés, dans les *Annales romantiques* pour 1835, et ont fait partie en 1838 du volume de la *Comédie de la mort*. Depuis lors ils sont entrés dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier (voir n° 106 bis).

95. **Omphale, ou la tapisserie amoureuse.** Paru d'abord dans le n° 9 du *Journal des gens du monde*, le 7 février 1834, ce conte reparut en 1839 dans le volume intitulé : *Une larme du Diable*, par Théophile Gautier, sous le titre d'*Omphale*,

histoire rococo. Ce paragraphe, qui se trouve dans le journal avant les deux derniers de la nouvelle, y fut supprimé :

J'en pleurais ; il y a deux ans que cela est arrivé, et je n'en suis pas encore tout à fait consolé.

En 1845, *Omphale* est définitivement entrée, sous ce même titre, dans les *Nouvelles* de son auteur.

Il en fut encore fait une réimpression dans la *Revue pittoresque* du 20 janvier 1850, formant le chapitre premier de : *Deux contes rococo*, par Théophile Gautier. Le second est le *Nid de rossignols*.

96. **Scalion de Virbluneau.** La *France littéraire*, février 1834. Ce portrait, réimprimé pour la première fois en 1844 dans les *Grotesques*, a fait ensuite partie de toutes les éditions de cet ouvrage.

97. **Après le bal.** Ces vers ont paru pour la première fois dans le n° 14 du *Journal des gens du monde*, le 14 mars 1834. On y trouve cette variante du vers soixante-huit :

Ce que fait le guerrier derrière son bastion.

Après le bal reparut ensuite dans les *Annales romantiques* pour 1836, accompagné de cette dédicace : « A Jacintha. » On sait que Jacintha est l'héroïne du conte d'*Onuphrius*, où l'auteur s'est souvent peint lui-même. Entrée en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, cette pièce a fait dès lors partie de toutes les réimpressions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Voici quelques vers inédits du poète qui sembleraient presque une variante de certaines strophes de ce morceau, si l'ordonnance des rimes n'était différente :

Si tu voulais me suivre au pays ignoré
Où les yeux indiscrets ne pourraient nous atteindre,
Je connais un réduit, paradis adoré,
Où dans de longs baisers nous pourrons nous étreindre.

Plus de contrainte alors aux doux épanchements !
. . . .

98. **Salon de 1834.** La *France industrielle*, n° 1, avril 1834. Je dois l'indication de ce *Salon* tout à fait inconnu de Théophile Gautier, à l'obligeance de son ami et compagnon de voyage en Espagne, M. Eugène Piot.

99-100. **Odelettes. (I. Tombée du jour; II. Le Trou du serpent).** La *France littéraire*, avril 1834. Ces deux pièces ont paru sans titre dans ce recueil. Nous les retrouvons ensuite, en 1835, également sans titres spéciaux, dans le *Nouveau Keepsake français*, et, avec leurs titres actuels, dans la *Comédie de la mort*, en 1838. Depuis lors elles ont fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. *Tombée du jour* a passé aussi, en 1841, dans la *Fauvette, keepsake*, le 3 janvier 1847 dans le *Journal du Dimanche*, et, en 1849, dans le *Journal des demoiselles*. Le quinzième vers contient une faute d'impression dans les *Poésies*, édition de 1875-1876; il doit être lu ainsi, comme dans toutes les éditions antérieures :

Et répétaient un acte *du* mystère.

Cette pièce a été mise en musique par M. C. Gautier.

101. **Théophile de Viau.** La *France littéraire*, avril et juin 1834. Ce portrait, entré en 1844 dans la première édition des *Grotesques*, a fait ensuite partie de toutes les réimpressions de cet ouvrage de Théophile Gautier. Un fragment de la première version (juin 1834), n'a jamais reparu; il était placé après la citation des vers de Théophile de Viau adressés au poète Rapin, où le lecteur peut lire les quelques mots conservés aujourd'hui de ce passage; nous les imprimerons en italique dans le paragraphe entier que nous allons citer. Il est fait allusion dans cette page aux articles de Jules Janin et de Désiré Nisard, publiés dans la *Revue de Paris* au commencement de 1834, et relatifs à la littérature facile et à l'école du bon sens :

Que dites-vous de cela, je vous prie, monsieur Nisard le difficile, qui faites des traductions à l'usage de la maison Panckouke? *Rien n'y manque, pas même*

le mot d'art dont on abuse tant aujourd'hui et dont on se sert pour entraver ceux qui en font véritablement. Croyez-vous que la réponse du vieux Régnier soit moins redoutable que celle de Janin? et vous figurez-vous, en conscience, que votre levée de boucliers ait le même résultat que celle de Malherbe et de son école? Je ne le crois pas. Toujours est-il que je vous engage à relire les cinq ou six derniers vers de la citation, et à vous en faire l'application. Mais j'oubliais que vous trouviez qu'il y avait au monde assez de livres comme cela, et que Sénèque le tragique, avec les poètes de la décadence romaine suffisaient à votre consommation; ce qui n'est pas médiocrement illogique et bouffon pour un homme aussi difficile que vous êtes, connu pour avoir écrit pendant plus de deux ans dans différents journaux.

102. **Statistique industrielle : Ain.** La *France industrielle*, nº 2, mai 1834. Un fragment de ce curieux morceau a été réimprimé, signé, mais sans aucune indication de provenance, à la suite du poème de M. G. de Moyria : *L'Église de Brou*, imprimé à Bourg en 1835. Le morceau entier a reparu en 1883, dans le volume de Théophile Gautier, *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

103. **Wladislas III, surnommé le Varnénien (1424-1444); chant historique traduit littéralement du polonais.** Ces vers ont paru pour la première fois dans la cinquième livraison de la *Vieille Pologne* (nº 4256 de la *Bibliographie de la France*, du 2 août 1834). En 1839, ils reparurent dans une nouvelle édition de cet ouvrage, mais ils ne sont entrés qu'en 1876 dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier; l'autographe porte la date d'avril 1834.

104. **Le Père Pierre de Saint-Louis.** La *France littéraire*, septembre 1834. Ce portrait a été réimprimé en 1844, sous le titre de *Pierre de Saint-Louis*, dans la première édition

des *Grotesques*, par Théophile Gautier, et il a fait partie depuis de toutes les réimpressions de cet ouvrage.

105. **Grotesques : Saint-Amant.** La *France littéraire*, octobre 1834. Mêmes renseignements que pour le numéro précédent. Un très court fragment de cet article a été réimprimé, sous le titre de : *La Musique*, dans l'*Almanach parisien pour* 1868.

106. **Grotesques : Cyrano de Bergerac.** La *France littéraire*, novembre 1834. Mêmes indications d'origine et de réimpressions que pour les deux numéros précédents.

106 bis. **Mélancholia.** Nous avons dit au numéro 94 où sont parus d'abord les vers cent trois à cent quatre-vingt-quatre de ce morceau ; les autres parties de la pièce, telle qu'elle est aujourd'hui, ont paru pour la première fois dans les *Annales romantiques* pour 1835 (nº 6709 de la *Bibliographie de la France* du 13 décembre 1834) ; les deux derniers vers y sont écrits ainsi :

Joyeux, ne dira pas ainsi qu'au temps du Christ :
Il est ressuscité comme il était écrit.

Ces vers sont entrés en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort* et ils ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

107. **Perplexité.** Ces vers ont paru dans l'*Églantine* (nº 6869 de la *Bibliographie de la France* du 20 décembre 1834); ils ont été écrits pour servir de commentaire à la gravure qui les accompagne dans ce recueil, et ils ne sont entrés qu'en 1876 dans les *Poésies complètes* de leur auteur, accompagnés d'une note qui les date par erreur de 1838 ; ils ont été réimprimés aussi dans la *Petite Revue* du 22 juillet 1865.

1835

108. **Grotesques : Colletet, l'un des quarante de l'Académie.** La *France littéraire*, février 1835. Ce portrait a été recueilli en 1844 dans les *Grotesques*, par Théophile Gautier, et il a fait partie depuis de toutes les réimpressions de cet ouvrage. Il a été réimprimé aussi dans l'*Artiste* des 18 et 25 août 1844, puis, en partie, dans la *Revue pittoresque* du 20 octobre 1848, sous le titre de : *Colletet, l'un des quarante : Colletet et Claudine.*

109. **La Comédie à l'hôtel Castellane.** Le *Monde dramatique*, nº 1, 23 mai 1835. Ce morceau, signé T. G., est, croyons-nous, le premier article de critique semi-théâtrale, semi-mondaine que Théophile Gautier ait écrit ; ces pages n'ont jamais été reproduites et nous les réimprimons ici pour la première fois :

M. le comte Jules de Castellane, dont tout le monde admirait à Lonchamps la magnifique calèche russe attelée de quatre chevaux blancs et menée à la d'Aumont par des postillons en livrée écarlate, a donné ces jours derniers une des plus brillantes soirées de cette saison, où l'on en a vu tant et de si fashionables. Nous ne parlerons que pour mémoire du luxe tout royal de chasseurs, d'heyduques, de valets de pied et de laquais qui encombraient les premières salles, des tapis d'Aubusson, des candélabres de bronze, des bougies parfumées et des vases pleins de fleurs d'Italie.

Ce sont choses ordinaires en de telles maisons. Mais ce qui faisait le piquant et l'originalité de cette soirée et la distinguait entre toutes les autres, c'est qu'il y avait comédie. Un théâtre peint de velours bleu occupait la moitié du salon, et sur le manteau d'arlequin on lisait, dans un cartouche, cette inscription d'une modestie au moins exagérée: *La critique se tait où l'amitié s'amuse.*

On avait choisi, je ne sais trop pourquoi et probablement par manière d'essai, deux pièces d'un esprit un peu passé : *Le Roman d'une heure, Défiance et malice.* Les rôles de femmes étaient remplis par deux notabilités littéraires, mesdames la duchesse d'A (brantès) et M (élanie) W (aldor). Messieurs N. et R. faisaient Valcour et Blinval. Tout a marché le mieux du monde et au bruit d'applaudissements presque toujours mérités. Jamais théâtre n'eut semblable parterre; il tenait de l'écrin et de la corbeille. Ce n'était que fleurs et pierreries, ce n'était que jolies femmes et duchesses, souvent le tout ensemble. La cohue était la plus illustre du monde; on ne coudoyait que des gens nés ou célèbres. On y remarquait la duchesse de Mailly, la princesse de Talleyrand, la duchesse d'Otrante, ce magnifique marbre aux yeux noirs qui a daigné descendre de son piédestal; la comtesse Guiccioli, cette anglaise d'Italie, pâle et rêveuse sous sa couronne de marguerites d'argent et toute resplendissante encore d'un rayon d'un grand poëte; la baronne Travot, tête brune et régulière à qui le turban sied bien; madame Junot, en robe blanche et en écharpe bleue, et une foule d'autres non moins charmantes que le défaut d'espace nous empêche de mentionner et à qui nous demandons pardon à genoux.

La presse était si grande que beaucoup d'hommes n'avaient pu trouver de place qu'en se hissant sur les consoles et en s'accrochant aux chambranles des portes. Les répétitions avaient été autant de réunions aussi brillantes que celle-ci. On parlait d'un théâtre à demeure que l'on bâtira dans le jardin de l'hôtel Castellane, et où l'on jouera des pièces faites exprès ; si ce projet s'exécute, nous promettons bien d'en rendre compte. Il serait bon qu'il y eût une scène où des gens du monde essayeraient devant des gens du monde de réaliser mille fantaisies délicates que repousse l'optique du théâtre ordinaire.

110. **Bibliographie dramatique ; I. Nouvelles scènes populaires, par M. Henri Monnier ; II. Scènes populaires, par Henry Monnier.** Ces deux articles, qui, en réalité, n'en font qu'un, et rendent compte de l'édition augmentée et illustrée des *Scènes populaires*, d'Henri Monnier, publiée en 1835, chez Dumont, libraire, Palais-Royal, 48, ont paru dans les nos 1 et 2 du *Monde dramatique* des 23 et 30 mai 1835, le premier non signé (il ne l'est qu'à la table du volume), et le second signé en toutes lettres. Ils ont été réimprimés intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*, le volume de Théophile Gautier.

Disons aussi que la première livraison du *Monde dramatique* fut réimprimée plusieurs fois pour servir de prospectus et de spécimen de la publication ; le texte complet du premier de ces articles de Théophile Gautier ne se trouve pas dans toutes ; il est tronqué dans plusieurs.

111. **La Comédie des Comédiens, par Scudéry.** Cet article a paru d'abord dans le no 4 du *Monde dramatique*, le 14 juin 1835 ; puis il est entré, en 1844, dans les *Grotesques*, où il fait corps avec l'étude sur Scudéry dont nous parlerons plus loin (voir no 112 bis) ; depuis lors il a fait partie de toutes les réimpressions de cet ouvrage.

Pour ajouter ce morceau au portrait de Scudéry, dont il

forme aujourd'hui la conclusion, Théophile Gautier ajouta en 1844 deux paragraphes inédits à son travail, et le fragment qui nous occupe commence immédiatement après celui-ci :

Cette production singulière a pour titre : *la Comédie des Comédiens*.

Il modifia aussi le paragraphe qui suit celui où il parle de Casimir Delavigne ; ce paragraphe était primitivement rédigé ainsi (les parties communes aux deux textes sont en italique) :

Deux autres poètes, Gougenot, dijonnais, et M. Georges de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, et capitaine entretenu des galères du roi, ont fait tous les deux une *Comédie des Comédiens ;* les deux pièces portent le même titre et sont conçues de la même manière ; *je ne sais trop comment arranger tout cela avec la prétention de Scudéry qui appelle sa comédie : « poème de nouvelle invention dans le genre que les Italiens nomment* capriccioso. » *La pièce de Gougenot est de* 1633 *et celle de Scudéry de* 1635, *ce qui est une forte présomption en faveur du premier. Cependant*, comme *le drame du second est plus spirituel et conduit plus fantasquement,* nous ne nous occuperons uniquement que de lui, et *nous* n'avons mentionné *l'autre que pour mémoire.*

112. **Bibliographie dramatique. Angelo, par M. Victor Hugo.** Publié dans le n° 7 du *Monde dramatique*, le 5 juillet 1835, cet article a été réimprimé dans l'*Événement* du 27 mai 1850, au moment de la reprise d'*Angelo* par mademoiselle Rachel.

112 bis. **Grotesques : Georges de Scudéry.** La *France littéraire*, juillet 1835. Ce portrait fut inséré en 1844 dans les *Grotesques*, et il a fait partie depuis de toutes les éditions de

ce livre. On a vu déjà que Théophile Gautier y ajouta alors son article sur la *Comédie des Comédiens* (voir n° 111). Il écrivit, pour faire la soudure nécessaire entre ces deux morceaux, deux paragraphes dont nous avons déjà cité le second; le premier le précède immédiatement dans les *Grotesques;* la version de la *France littéraire* se terminait par celui qui les précède aujourd'hui tous deux et qui finit ainsi : « régent du Parnasse. » Il n'y a d'autre changement entre les deux textes que celui de l'année 1843, mise, en 1844, au lieu de l'année 1835 qui était précédemment citée à l'endroit où l'auteur dit qu'il a seul lu, au moment où il parle, un poème épique tout entier. Vers 1855, la maison Michel Lévy projeta de publier ce travail à part en un petit volume, sous le titre de *Scudéry;* on le trouve annoncé ainsi sur ses catalogues de cette époque; mais ce projet n'eut pas de suites.

113. **Grotesques : Chapelain.** La *France littéraire*, septembre 1835. Ce portrait a été réimprimé dans les *Grotesques* en 1844, et il a fait partie depuis de toutes les éditions de ce livre. C'est le dernier morceau écrit par Théophile Gautier conformément au traité passé par lui avec le directeur de la *France littéraire*, lequél on le voit ne fut pas entièrement exécuté. Un dernier portrait, *Scarron*, fut publié dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1844 au moment où l'auteur se préparait à réunir tous ses articles en volumes (voir n° 695).

114. **Notre-Dame de Paris, par Victor Hugo. Édition de luxe, à onze mille exemplaires, avec des vignettes anglaises.** — *Prospectus anonyme.* — In-quarto de quatre pages, imprimerie de *Plassan*, rue de Vaugirard, n° 11. Par les soins de *Terzuolo*, son successeur désigné.

Nous devons à l'aimable obligeance de M. Adolphe Jullien, le critique distingué, la connaissance d'une lettre adressée, en 1841, par M. Charpentier père à M. Eugène Renduel, le grand éditeur romantique. A cette date, au moment de faire entrer les œuvres de Victor Hugo dans sa collection format in-douze, M. Charpentier demande à M. Renduel s'il pourrait retrouver un exemplaire du prospectus écrit par Théophile Gautier et publié *il y a quatre ou cinq ans* pour ses propres éditions in-octavo du grand poète. Avec

son autorisation, il le ferait resservir pour la sienne en atténuant un peu son exhubérance. Or, non seulement nous ne connaissons pas de prospectus pour cette édition in-douze de la bibliothèque Charpentier, mais nous n'avons pu même en découvrir aucun pour les éditions Renduel des œuvres de Victor Hugo. Celui-ci, spécial pour la publication illustrée de *Notre-Dame de Paris*, est le seul que nous ayons rencontré, et nous en devons la communication à M. Brivois, l'éminent bibliographe de Béranger et des publications illustrées du dix-neuvième siècle. Il est certainement émané de la plume de Théophile Gautier, et comme sa date se rapporte assez bien au moment indiqué par la lettre de M. Charpentier, nous supposons qu'il s'agit de ces lignes. Ajoutons qu'après l'apparition de *Mademoiselle de Maupin* (novembre 1835), Renduel n'ayant plus rien publié de son auteur, leurs relations se refroidirent, et vraisemblablement Théophile Gautier ne les eût pas entretenues seulement sous la forme de prospectus. Celui-ci dut paraître vers le mois d'août ou de septembre 1835, l'apparition de la première livraison de l'ouvrage étant promise pour le samedi 7 novembre (1835). Nous en citons toute la partie rédigée, précédant les conditions de publication de l'œuvre :

Notre-Dame de Paris est un livre qui n'a plus besoin d'éloges ; ses nombreuses éditions le louent mieux que nous ne pourrions le faire, elles se sont succédé avec une prodigieuse rapidité et n'ont pas suffi à l'empressement du public. C'est à coup sûr le roman le plus populaire de l'époque ; son succès a été complet. Artistes et gens du monde se sont réunis dans la même admiration ; les critiques les plus hostiles eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de joindre leurs applaudissements à l'applaudissement général; et, s'il était permis de donner une limite à un génie en toute sa force et de tant d'avenir, on pourrait croire que *Notre-Dame de Paris* est et demeurera le plus bel ouvrage du poète.

C'est une vraie *Iliade* que ce roman. Variétés de physionomies, exactitude de costume, miraculeux artifices de descriptions, haute et sublime éloquence, comique vrai et irrésistible, grandes vues historiques, intrigue souple et forte, sentiment profond de l'art, science de bénédictin, verve de poète, tout se trouve dans cette épopée en prose qui, si M. Hugo n'eût pas été déjà vingt fois célèbre, eût rendu à elle seule son nom à tout jamais illustre.

Byron, celui de tous les poètes qui a créé les plus charmantes idéalités féminines, n'a rien à opposer à la divine Esméralda. — Gulnare, Médora, Haïdée, sont aussi belles, mais pas plus, et elles sont moins touchantes.

Maturin n'eût pas dessiné avec plus d'énergie la sombre figure de Claude Frollo, dévoré par sa soif de science, qui se change en soif d'amour.

Le Phœbus de Châteaupers a aussi bonne grâce sous son harnais que ces beaux jeunes gens souriants et basanés, tout habillés de velours, qui se pavanent dans les toiles de Paul Veronèse avec un oiseau sur le poing ou un lévrier en laisse. Sa bonhomie insouciante et brutale est peinte de main de maître: — C'est la vie et la vérité même.

Qui n'a ri de tout son cœur aux angoisses du péripatéticien Gringoire, avec son pourpoint qui montre les dents, ses souliers qui tirent la langue et sa faim toujours inassouvie. — Les poètes à jeun de Régnier ne sont pas esquissés d'un crayon plus franc et plus vif.

Et Quasimodo, ce monstrueux escargot dont Notre-Dame est la coquille! Qui n'a admiré son dévouement de chien et ses vertus d'ange dans un corps de diable?

Qui n'en a pas voulu un peu à la Esméralda de ne pas l'aimer malgré sa double bosse, son œil crevé, sa jambe cagneuse et sa défense de sanglier ? Qui n'a pas pleuré avec la pauvre Chantefleurie ? Sur quel fond magnifique se détachent toutes ces figures devenues des types ! Tout le vieux Paris : églises, palais, bastilles, le retrait du roi Louis XI et la Cour des Miracles ; une ville morte, déterrée et ressuscitée ; un Pompéi gothique retiré des fouilles ; deux mille in-folio compulsés, une érudition à effrayer un Allemand du moyen âge, acquise tout exprès ! Et sur tout cela un style éclatant et splendide, de granit et de bronze, aussi indestructible que la cathédrale qu'il célèbre.

Notre-Dame de Paris est dès aujourd'hui un livre classique.

C'est à de tels livres que doit être réservé le luxe des illustrations, la beauté du papier et des caractères, et non à d'autres.

Cette édition, en trois volumes in-octavo, tirée à onze mille exemplaires, et publiée par livraisons de cinquante centimes tous les samedis, sera illustrée de douze vignettes des meilleurs artistes anglais et français, et le burin de Finden y luttera de vigueur et de grâce avec le pinceau des Boulanger, des Johannot, des Raffet, etc. Les vignettes vaudront les pages auxquelles elles correspondent, et ce n'est pas peu dire.

115. **Roccoco (Pastel).** Ces vers ont paru pour la première fois dans les *Annales romantiques* pour 1836 (nº 5991 de la *Bibliographie de la France* du 21 novembre 1835). Ils ont reparu, sous le titre de : *Pastel*, qu'ils ont toujours gardé depuis, dans le volume de la *Comédie de la mort* en 1838, puis ils ont fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes*

de Théophile Gautier. Ils ont été écrits comme commentaire de la gravure qui les accompagne dans les *Annales romantiques*. On les plaça aussi, en 1862, dans le tome quatre de l'anthologie : les *Poètes français*. *Pastel* a été mis en musique par MM. H. Maréchal, G. Street et Ed. Lassen.

116. **Mademoiselle de Maupin. — Double amour,** par Théophile Gautier. Deux volumes in-8° ensemble de 44 feuilles 1/2; 351 et 356 pages. Imprimerie de *madame Poussin*, à Paris. — A Paris, chez *Eugène Renduel*, rue des Grands-Augustins, n° 22. Prix : quinze francs.

Ce roman célèbre parut à la fin de 1835, et sa première édition est inscrite sous le n° 6182 de la *Bibliographie de la France* du 28 novembre de cette année ; sa préface est datée de mai 1834 ; le premier volume porte le millésime de 1835 et le second celui de 1836. Théophile Gautier travailla fort longtemps à cette œuvre, dont le premier volume fut écrit en 1834, alors qu'il demeurait place Royale avec ses parents, et le second, en six semaines l'année suivante, dans ce logis de la rue du Doyenné, dont Gérard de Nerval a conté l'histoire dans la *Bohème galante*. Nous trouvons entre autres renseignements à ce sujet une phrase curieuse dans une lettre écrite par l'auteur, en 1834, au libraire Renduel qui venait de publier les *Jeunes-France* et qui devait éditer *Mademoiselle de Maupin*, ainsi que le prouve son catalogue joint à la *Vie d'Hoffmann*, par A. Loève-Veimars, publiée en octobre 1833, où *Mademoiselle de Maupin* est déjà indiquée sous presse. Voici cette lettre, insérée déjà dans notre *Notice bibliographique sur Mademoiselle de Maupin*, édition Charpentier-Conquet, 1883 :

Je viens de découvrir chez un marchand de bric-à-brac un délicieux tableau de Boucher de la plus belle conservation ; c'est une occasion que je ne veux manquer, et, n'ayant pas assez d'argent, je prends sur moi de vous demander mon reste[1]. Vous me feriez sincère-

1. De ses droits d'auteur des *Jeunes-France*.

ment plaisir de me le remettre. Je suis attelé à *la Maupin* et c'est ce qui m'empêche de roder et d'aller vous voir.

Je vous salue cordialement.

Théophile Gautier.

On remarquera que le traité pour la publication des *Grotesques* dans la *France littéraire* avait été signé le 1er du mois de décembre 1833; Théophile Gautier travailla donc concurremment à ces portraits et à *Mademoiselle de Maupin* pendant les années 1834 et 1835, ce qui explique la pareuté littéraire de ces deux œuvres, si différentes de genre cependant.

On trouve aussi la note suivante dans une biographie de la créature étrange qui porta réellement le nom de Maupin, biographie signée Rochefort, et publiée sous le titre de : *Mademoiselle d'Aubigny-Maupin*, dans le numéro 18 du *Monde dramatique*, paru le 20 septembre 1835 :

Un de nos collaborateurs, M. Théophile Gautier, s'occupe en effet depuis longtemps d'un roman qui porte pour titre: *Mademoiselle (de) Maupin*.

Le *Cabinet de lecture* du 29 novembre 1835 publia un fragment extrait de la préface, sous le titre de : *Les Journalistes*, et le *Monde dramatique* du 4 janvier 1836, sous celui de : *La Comédie romanesque*, également après l'apparition du livre, tout le début du chapitre onze jusqu'au paragraphe qui commence par ces mots : « Comment supporter les conversations, etc. » Chose bizarre, ce fragment a été réimprimé souvent depuis, jamais comme un extrait de *Mademoiselle de Maupin*, mais toujours comme un article séparé. Il a d'abord reparu dans la *Presse* du 17 décembre 1838 ou Théophile Gautier oubliant lui-même son origine, l'a réimprimé en partie, en l'encadrant d'un commentaire que nous citerons plus loin (Voir no 391); il entra ainsi, en 1858, dans le tome I de l'*Histoire de l'art dramatique*, avec le commentaire qui l'accompagnait dans la *Presse* en 1838, et portant une date inexacte; cette version ne contient que les paragraphes

cinq à vingt du chapitre onze de *Mademoiselle de Maupin* et le cinquième paragraphe y commence ainsi : « Le théâtre que nous rêvons est un singulier théâtre. » Puis il passa, en 1845, dans *La Giralda*, volume en collaboration édité par Curmer; enfin, l'*Artiste* du 1er août 1854 le remet encore sous les yeux du public, et pas une seule de ces versions n'indique son origine réelle.

Ce livre, qui compte aujourd'hui d'innombrables réimpressions, n'a paru que deux fois en édition in-8°, et son sous-titre : *Double amour*, ne se trouve que dans celles-là ; jusqu'en 1845 il ne fut pas fait de réimpression de l'ouvrage, malgré la nouvelle mise en vente, en 1837, des exemplaires restants, avec l'indication de : seconde édition; mais à partir de cette année où *Mademoiselle de Maupin* parut chez Charpentier en un seul volume in-12, on ne compte plus les tirages de cette œuvre. En moyenne, il s'en vend trois mille exemplaires par an. Nous indiquerons seulement, en 1877, une édition composée à nouveau, dont, en 1878, il a été tiré des exemplaires sur papier de Hollande, exemplaires accompagnés d'un portrait de l'héroïne par Théophile Gautier, daté d'octobre 1834, portrait on ne peut plus curieux. Il en a été fait aussi en 1878 une édition en deux volumes in-24, accompagnée de quatre dessins par Eugène Giraud, et, en 1880, une édition tirée sur papier de Hollande (avec les clichés de l'édition in-12), ornée du portrait de mademoiselle de Maupin par l'auteur et d'une eau-forte d'après le médaillon de Théophile Gautier, par David d'Angers, exécuté en 1845 et non en 1834, comme l'indique inexactement le titre. Enfin, au moment où nous corrigeons ces pages, vient de paraître cette édition de luxe tirée à petit nombre, en deux volumes in-8°, (la deuxième de ce format), pour laquelle nous avons écrit la *Notice bibliographique* dont nous avons déjà parlé, édition absolument conforme comme texte à l'édition originale et ornée d'un beau portrait de l'auteur.

Nous avons dit déjà, dans la préface de notre travail, que les droits d'auteur touchés par Théophile Gautier sur la première édition de *Mademoiselle de Maupin* furent de quinze cents francs. On était loin de penser alors qu'un exemplaire broché, en état absolument parfait, de cette première édi-

tion, serait annoncé dans le catalogue d'une librairie de curiosités littéraires, comme nous l'avons vu il n'y a pas longtemps, au prix énorme de quinze cents francs[1] !

M. A(lcide) B(onneau) a relevé avec un soin extrême dans la *Curiosité littéraire et bibliographique* (novembre 1880), les variantes de la première version de la préface, à laquelle aucune autre n'est absolument conforme[2]. Dès le premier paragraphe, nous trouvons cette phrase supprimée dans le texte actuel : « Une des choses les plus burlesques de la glorieuse époque où nous avons le bonheur de vivre *côte à côte avec Deutz et le général Bugeaud* est incontestablement la réhabilitation de la vertu entreprise par tous les journaux, etc., etc. » Plus loin, « les *Priapées*, du marquis de Sade, » terminent la liste des ouvrages auxquels le journaliste vertueux prétend trouver une ressemblance avec l'œuvre qu'il analyse; après ce paragraphe on lit celui-ci, supprimé aujourd'hui : « Se trouve chez *Eugène Renduel*, rue des Grands-Augustins, n° 22. Un beau volume in-octavo, avec vignette. Prix, 7 fr. 50. — *Ecco*, — *ecce*, — voilà. » Ensuite, lorsqu'il est parlé de la vertu dans Molière, il y a d'abord qu'elle est « cocue et rossée »; aujourd'hui, on lit : « honnie et rossée. » A côté du roman moyen âge, verdissait « *et puait* » le roman charogne, et le morceau de *vieux fromage* pour attrapper les poissons est d'abord un morceau de fromage « *puant* ; » à propos de l'inutilité de la beauté des femmes, il est dit que si elles sont médicalement bien conformées, en état « de recevoir l'homme et » de faire des enfants, elles seront toujours assez bonnes pour des économistes; plus loin, l'auteur déclarait préférer à son « pot de chambre » qui

1. Voici en outre, à ce sujet, une note parue sous le titre de : *La Bourse des livres*, dans le *Conseiller du Bibliophile* du 1er janvier 1877 :

« Ne criez pas à l'exagération, c'est vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai : un exemplaire broché, en très-bel état, mais sans la couverture de l'édition originale de *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier, a été payé *mille francs*. Vous doutez de ce que j'avance? Eh bien, écoutez : Un autre exemplaire du même ouvrage, également de l'édition originale, mais avec la couverture à chaque volume, et dans une condition irréprochable, a été vendu : *quinze cents francs!* Au besoin nous donnerions les noms des vendeurs et des acquéreurs. »

2. Sauf l'édition in-8° de 1883.

lui sert, un *pot* chinois, semé de dragons et de mandarins, qui ne lui sert pas du tout; la lecture des journaux empêchait à son avis qu'il n'y eût de vrais savants et de vrais artistes; c'est comme « une pollution quotidienne » qui fait arriver énervé et sans forces sur la couche des muses ; dans l'annonce relative à la mise en vente du roman, le nom de « Renduel » se trouve au lieu de « l'éditeur » qu'on y lit aujourd'hui, et, enfin, la première version de la préface finit ainsi : « Certes, cela vaudrait bien une annonce de trois lignes dans les *Débats* et le *Courrier Français*, entre les *pessaires* élastiques, les cols en crinoline, les biberons en tétine incorruptible, la pâte de Regnault et les recettes contre les *fleurs blanches*. » Aujourd'hui, les ceintures élastiques et les recettes contre le *mal de dents*, ont remplacé ces premières expressions.

Toutes ces modifications de la préface, les seules ayant quelque intérêt, ont été faites en 1845, pour la première édition publiée en format Charpentier. Le roman même n'en a subi aucune.

Une phrase sur l'idéal qui se trouve au chapitre dix a été souvent citée ; elle a servi d'épigraphe à H. de Balzac pour son roman d'*Honorine;* il l'avait déjà insérée à la fin d'*Une fille d'Ève*.

On trouve annoncés comme sous presse sur la couverture de *Mademoiselle de Maupin*, deux ouvrages de Théophile Gautier qui n'ont paru, le premier qu'en 1838 et le second que beaucoup plus tard : la *Comédie de la mort* et le *Capitaine Fracasse*.

Indiquons aussi un très intéressant article de M. Adolphe Jullien inséré dans la *Revue Britannique* d'octobre 1879, sous le titre de : *Un éditeur romantique en* 1830 ; *biographie, impressions et souvenirs de Renduel*. Il y est fort question de Théophile Gautier.

Ajoutons enfin que *Mademoiselle de Maupin* ne se vendit pas et que, dès lors, Renduel ne voulut plus rien éditer de son auteur.

117. **Sonnet. « Pour veiner de son front la pâleur délicate, »**. Ces vers ont paru pour la première fois dans l'*Abeille* (n° 6585 de la *Bibliographie de la France* du 26 dé-

cembre 1835). Ils sont entrés ensuite, en 1838, dans le volume de la *Comédie de la mort* et ils ont fait partie depuis 1845 de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur.

La première version est si différente que nous allons la transcrire en entier :

Pour veiner de son front la pâleur délicate,
Le Japon a donné son plus céleste azur;
La blanche porcelaine est d'un blanc bien moins pur,
Que ton cou transparent et tes tempes d'agathe.

En tes longs yeux arqués un jour humide éclate;
Le chant du rossignol près de ta voix est dur,
Et lorsque tu parais à notre ciel obscur,
On dirait de la lune en sa robe d'ouate.

Trône voluptueux du rire nonchalant,
Ta bouche a des rougeurs de pêche et de framboise;
Et sur tes dents d'émail joue un rayon tremblant.

Tes mouvements sont pleins d'une grâce chinoise;
Près de toi l'on respire à travers ta beauté,
Quelque chose de doux comme l'odeur du thé.

118. **Mirage (Barcarole).** Cette pièce de vers a paru pour la première fois à la fin de l'année 1835 dans le *Rameau d'or*, keepsake publié pour les étrennes de 1836, qui n'a été ni déposé, ni inséré dans la *Bibliographie de la France*. Elle a fait partie en 1838, sous le titre de *Barcarole* qu'elle a toujours gardé depuis, du volume de la *Comédie de la mort*, et depuis 1845 elle a toujours été jointe aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

Cette pièce fut écrite en décembre 1834, ainsi qu'il résulte de la lettre inédite suivante adressée à M. Allyre Bureau :

9 décembre 1834.

Mon cher Bureau,

En m'en revenant hier soir chez moi, *pedibus et*

jambis, j'ai refait ma chanson de deux manières; les voici toutes les deux, tu prendras celle que tu trouveras la plus favorable à la musique.

Je ne pense pas qu'il y ait là rien qui accroche. Il y a un point au quatrième vers et une suspension au septième, exactement observés dans tous les couplets. La strophe doit être assez longue comme cela.

Je m'en vais te faire un petit chœur que je t'enverrai demain ou après, si je ne te le porte moi-même.

Le titre de la chanson est : *Le Pays inconnu.*

Mes amitiés à toute la bande et spécialement au jeune Loubens.

Théophile Gautier.

Les deux versions de la chanson citées dans cette lettre diffèrent de refrain, et celui qui existe aujourd'hui n'est plus le même qu'aucun des deux ; l'un est celui-ci, qui revient toujours semblable :

Le ciel sourit et brille,
La brise va souffler ;
Dites, ô jeune fille,
Ou voulez-vous aller ?

L'autre change à chaque couplet ; voici ses trois refrains différents :

Si vous voulez, la belle,
Vous promener sur l'eau,
Entrez dans ma nacelle,
Entrez dans mon bateau.

Le ciel sourit et brille,
La brise va souffler,
O belle jeune fille,
Où voulez-vous aller ?

J'ai déployé la voile ;
Allons, décidez-vous :
Dites, sur quelle étoile
Nous dirigerons-nous ?

Enfin les trois derniers vers du couplet final sont différents dans toutes les versions ; voici d'abord celle du manuscrit :

Cet endroit-là, ma chère,
On ne le connaît guère
Au pays des amours !

Puis celle publiée dans le *Rameau d'or* :

Ce pays-là, ma chère,
On ne le connaît guère
Sur la carte d'amours !

Mirage est accompagné dans le *Rameau d'or* d'une gravure qui porte le même titre, et dont le sujet n'a que peu d'analogie avec la pièce de vers.

Ces strophes ont été mises en musique par un grand nombre de compositeurs. Sous le titre de : *Barcarole*, par MM. V. Massé, J. Offenbach, Th. Radoux, L.-G. Bellini, H. Bizalion, E. Lépine et Lud. Benedictus ; sous celui de : *Dites, la jeune belle*, par MM. P. Henrion, E. Pessard et A. Cœdès ; sous celui de : *La Rive inconnue*, par MM. Z. Jaime Saint-Hilaire et H. Reber ; sous celui de : *L'Ile inconnue*, par MM. Ed. Pascal et H. Berlioz ; sous celui de : *Mirage, caprice*, par M. A.-D. Duvivier sous celui de : *La brise va souffler*, par M. E. Gautier, et sous celui de : *Où voulez-vous aller !* par MM. Ch. Gounod et Jules Beer.

1836

119. **Histoire de la marine, par M. Eugène Sue.** *Premier et deuxième article.* Ces pages, sur le tome premier seulement de l'ouvrage d'Eugène Sue, ont paru dans la *Chronique de Paris* des 28 février et 3 mars 1836. Elles ont reparu dans les numéros de juin et de juillet 1842 du *Musée des familles*, et leur auteur les remania pour cette réimpression qui parut sous le titre de : *Études littéraires; Eugène Sue.* Il ajouta même tout une fin au second article (voir n° 572 bis). Les deux versions de ces articles, complétées l'une par l'autre, ont reparu en 1883 dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

Ces pages sont les premières publiées par Théophile Gautier dans le journal d'H. de Balzac, la *Chronique de Paris ;* il a raconté lui-même dans son étude sur l'auteur de la *Comédie humaine* comment Balzac, après la lecture de *Mademoiselle de Maupin* le fit chercher pour le faire travailler à son recueil ; c'est aussi la première fois que son nom fut imprimé avec cette orthographe : Gauthier, et ce fut l'un des ennuis de sa vie que cette erreur de signature, si souvent répétée depuis ; au dos même de quelques-unes des éditions de ses livres, s'étale cette faute d'impression qui lui était odieuse.

120. **Ariel.** *Ariel, Journal du monde élégant,* n° 1, 2 mars 1836. Voici cet article, qui devait en quelque sorte servir de prospectus à ce journal, fondé par Théophile Gautier et Charles Lassailly :

Qui n'a pas lu la *Tempête!* cette ravissante féerie qui semble avoir été écrite au clair de lune avec une

antenne de scarabée sur la pellicule intérieure d'un œuf de colibri! Qui ne connaît Ariel, le génie familier de Prospéro!

Ariel, la plus délicieuse création du grand William Shakspeare; Ariel, dont le nom seul est aussi doux qu'une mélodie de Cimarosa, et réveille des essaims de pensées blondes et gracieuses; l'ange de la beauté, de la poésie et de la musique; la personnification de tout ce qu'il y a de plus suave et de plus charmant au monde; le rêve de la jeune fille amoureuse, le sourire du printemps, la chanson du rossignol à la rose, la perle de rosée au cœur de la violette, l'éclair du diamant sur la blanche gorge de la princesse, l'éclat étoilé du bal, la tremblante lueur des lucioles sur l'herbe; la grâce, la richesse, le bonheur, la fantaisie ailée et vagabonde, un ange, un sylphe, un amour, un papillon, une jolie femme, un enfant mutin, Ariel, pour tout dire en un mot.

Voyez-le, comme il voltige gaiement dans son rayon de soleil! Une brise parfumée fait onduler le bord de sa robe prismatique. Ses cheveux, souples et blonds comme le miel, se mêlent harmonieusement aux filets d'or de son auréole; deux grandes ailes toujours émues et teintes dans les couleurs de l'iris palpitent à ses épaules de nacre; ses bras, d'une délicatesse et d'une transparence plus que féminine, s'arrondissent moelleusement ainsi que deux écharpes de soie; le ciel se rassérène quand il y passe, et met son manteau de lapis pour le fêter; la terre reverdit et se couvre de fleurs; les papillons et les oiseaux-mouches le jalousent; les Péris en raffollent; Titania à côté d'Obéron y pense en soupirant sur son trône d'escarboucle. La plus belle des

roses se trouve tout heureuse quand il a bien voulu effleurer d'un baiser ses lèvres purpurines.

O gentil Ariel, sois nous obéissant comme à ton digne maître, le magicien Prospéro. Ne te fais pas appeler en vain. Viens dorer de ton reflet les capricieuses bulles de nos fantaisies, sème à pleines mains les paillettes et les fleurs sur nos phrases malicieuses ou coquettes. Tu peux venir chez nous ; ton ennemi mortel, le grossier Caliban, n'a pas accès dans notre élégante retraite. Jamais tu n'y entendras son gros rire stupide et ses grincements de dents ; l'envie et la laideur en sont exilées. Pose sans crainte tes pieds de colombe sur notre frontispice, nous ne démentirons pas une minute le nom que tu nous prêtes.

121. **Salon de 1836.** Premier article. **Introduction.** (Comme on le verra plus loin, Théophile Gautier ne rendait compte ici que de la peinture ; il jugea la sculpture dans le *Cabinet de lecture.*) — Deuxième article. **Paysages.** — Troisième article. (**Paysages**) ; **Corot**, **Aligny**, **Édouard Bertin.** *Ariel, Journal du monde élégant ;* 5, 9 et 19 mars 1836.

122. **Exposition de 1836.** Premier article. **Sculpture religieuse.** Le *Cabinet de lecture,* 19 mars 1836.

122 2°. **Salon de 1836.** Quatrième article. **Paysages** ; **Cabat, Flers, J. Dupré, P. Huet, G. Jadin.** *Ariel, Journal du monde élégant ;* 2 avril 1836.

122 3°. **Exposition de 1836.** Deuxième et dernier article. **Sculpture historique et de genre.** Le *Cabinet de lecture,* 9 avril 1836.

122 4°. **Salon de 1836.** Cinquième article. **Peinture historique ; Eugène Delacroix.** — Sixième article. **Peinture historique ; (MM. Lehmann, Winterhalter, Bodinier.)** *Ariel, Journal du monde élégant ;* 13 et 20 avril 1836.

123. **Critique littéraire**; **l'Abordage** (roman, par Jules Lecomte). *Chronique de Paris*, 21 avril 1836.

124. **Salon de 1836.** Avant-dernier article. **A Louis Boulanger, terza rima.** *Ariel, Journal du monde élégant*, 30 avril 1836.

Ces vers, auxquels nous avons attribué un numéro puisqu'ils sont devenus œuvre à part, ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, sous le titre de : *Le Triomphe de Pétrarque ; à Louis Boulanger*. Ils y sont augmentés de vingt et un vers de début (voir n° 306 bis), et il y a quelques légères différences entre la version du journal et celle du livre. Ils ont fait partie depuis 1845 de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur.

Cette pièce de vers, annoncée comme l'avant-dernier article du *Salon de 1836*, fut en réalité le dernier, le journal *Ariel* ayant cessé de paraître.

125. **Critique littéraire**; **Poésies catholiques**, par M. Turquety. *Chronique de Paris*, 5 mai 1836.

126. **La Couronne de bluets**, par M. Arsène Houssaye ; une vignette et une moralité, par Théophile Gautier. In-8° de 24 feuilles et demie. Deux pages de titre et 388 pages. Imprimerie de *Crété*, à Corbeil. — A Paris, chez *Souverain*, rue des Beaux-Arts, n° 3 bis. Prix, 7 fr. 50.

Quoique ce volume ne se trouve inscrit que sous le n° 3105 de la *Bibliographie de la France* du 25 juin 1836, il a dû paraître au commencement du mois, puisque, le 5, Théophile Gautier publiait déjà, comme on va le voir au numéro suivant, un article littéraire sur cet ouvrage.

Cette moralité que nous allons reproduire et dont le *Cabinet de lecture* du 9 juin 1836 a réimprimé un fragment, forme les pages 369 à 388 du volume ; elle est signée : *Théophile Gautier, de la province du Béarn, membre de l'Institut historique*. Quant à la vignette, qui est une eau-forte curieuse, elle est introuvable et elle a été très faiblement gravée de nouveau pour le numéro de l'*Artiste* de janvier 1879. Il a été fait un tirage à part très restreint de cette nouvelle gravure. Arsène Houssaye a publié en 1880 une nouvelle édition de ce

roman ; une réduction lithographique de l'eau-forte y est jointe ainsi que la moralité, très diminuée et très remaniée, par Théophile Gautier lui-même, paraît-il. Voici la version première :

MORALITÉ.

I

AVANT LA MORALITÉ.

Prolégomènes. — Motifs qui mettent la plume au poing de l'auteur de cette biographie. — Les sauvages de la mer du Sud. — L'éditeur Souverain. — Papier Weynen de la Nouvelle-Zemble. — Somme énorme payée à M. Théophile Gautier. — Vers de Casimir Delavigne.

Je pense que l'univers me saura gré des renseignements qu'il trouvera ici touchant mon jeune et illustre camarade, attendu qu'ils ne se rencontrent nulle autre part. Les habitants de la Nouvelle-Zemble et les Papous de la mer du Sud, se plaignaient depuis longtemps de n'avoir pas sur le glorieux Arsène Houssaye des détails biographiques assez circonstanciés ; et le besoin d'une notice d'une feuille in-octavo petit-romain, papier des Vosges, se faisait généralement sentir dans la Polynésie australe. Des lettres sur peau de serpent à sonnettes tatouée de bleu et de rouge arrivaient journellement chez l'éditeur H. Souverain qui passe chez ces insulaires pour un puissant monarque, pleines de demandes et de réclamations à ce sujet ; c'est pourquoi il n'a pas hésité à me confier cet important travail qui m'est payé un louis d'or par syllabe, ce qui prouve la prospérité toujours croissante de la librairie, le meilleur vers alexandrin à rime féminine de M. Casimir Delavigne ne lui ayant rapporté que sept francs dix sols quatre deniers vers l'année 1824.

II

Nuit des temps. — Mythes. — L'Andro-Selenien. — Opinions d'Herschell. — Le parapluie. — La danseuse de l'Opéra. — Réfutation. — Le thé pékoa et le Chinois Sai-Hou. — Le pays quelconque. — L'artichaut farci. — Naissance de l'auteur.

Beaucoup d'histoires incroyables se sont répandues sur le compte du célèbre Arsène Houssaye. Cela arrive toujours aux grands hommes; il est devenu fabuleux de son vivant; ce n'est plus un homme, c'est un mythe, et l'on doute s'il a vraiment existé. Quelques-uns prétendent que c'est un Andro-Selenien, et qu'il est tombé de la lune avec un aérolithe; à quoi les gens sensés répondent que s'il était réellement Selenien, il aurait des ailes de chauve-souris, ainsi que l'a remarqué sir John Herschell fils; mais les Andro-Selenistes expliquent le manque d'ailes chez Arsène Houssaye d'une manière assez ingénieuse. S'apercevant que les membranes ne lui étaient d'aucune utilité et le faisaient paraître bossu quand il avait son habit ou sa redingote, il les a coupées et s'est fabriqué avec, un parapluie sur lequel on lui a prêté quatre francs au Mont-de-Piété. Les Andro-Selenistes possèdent la reconnaissance et la font voir à qui leur présente un certificat de vie et mœurs. Du produit de ce parapluie engagé, l'homme de la lune entretint six mois une danseuse de l'Opéra. De pareilles billevesées ne méritent pas une attention sérieuse et l'on ne doit pas prendre la peine de les réfuter. D'autres affirment que ce jeune auteur est arrivé de Chine dans une caisse de thé Pékoa, et que son vrai nom est Sai-Hou, dont il a fait Houssaye en le francisant; rien n'est plus faux. Des personnes qui se vantent d'être bien

informées disent qu'il est né à l'âge de trois ans d'une femme vierge et d'un soprano, en 1943, dans une des cités vomitoires de la ville souterraine, ce qui est peu croyable. Rétablissons les faits. Un notable d'un pays quelconque mangeait un jour un artichaut à la barigoule, ce qui est permis par les lois divines et humaines; au lieu de farce il trouva dedans le petit Arsène qui n'était pas si grand qu'il est aujourd'hui. Quoiqu'il fût à moitié cuit, il était fort charmant et avait l'air spirituel. Cet homme respectable sentit remuer une grande pitié dans ses entrailles, il essuya la sauce dont l'enfant était couvert le pressa sur son cœur et l'adopta. Tous les gens raisonnables verront facilement le cachet de la vérité la plus authentique dans cette dernière version, et ne se laisseront plus prendre à des contes de nourrice et de ma mère l'oie.

III

Enfance du héros. — Simplicité de ses mœurs. — Il a pour intime le chien Fiscaro. — Les amis de son père. — Premiers pas. — Le bilboquet et le tartare mandchoux. — Traduit Malbrouck. — Devient académicien. — Arrive à Paris. — Jalousie, complots, coups de bâton. — Malédiction. — Réflexions de l'auteur.

Jamais enfant ne donna d'aussi hautes espérances que le bel Arsène. Le vertueux mortel qui l'avait adopté n'eut pas à s'en repentir, au contraire. Dans sa jeunesse il était aussi malpropre que le petit Pantagruel, et poussait l'affabilité jusqu'à se faire parasite du chien de la maison. A l'époque de son sevrage, il composa des poèmes mystagogiques et chrétiens, tels qu'*Orphée* et *la Vision d'Hebal*, que M. Ballanche a fait paraître depuis sous son nom. Cependant, malgré cette rare précocité,

on eut la plus grande peine à lui montrer à lire et à marcher sur ses pieds de derrière; il ne sut jamais bien le français, mais en revanche il se rendit fort agréable dans le tartare mandchoux, et devint au bilboquet d'une force qui lui valut des admirations frénétiques. Il traduisit Malbrouck en algonquin pour la commodité de ceux qui n'entendent pas l'hébreu. Enhardi par le succès de cette production légère, il se lança dans les plus hautes régions de la science, et publia une dissertation où il prouva que la petite chienne épagneule de la septième maîtresse du soixante-douzième et dernier roi préadamite avait évidemment la queue en trompette et non autrement, comme on le pouvait voir dans les journaux de l'époque qu'il avait retrouvés dans la bibliothèque d'une ville inventée par lui. Un travail aussi important lui mérita son entrée à l'Institut historique dont il fut reçu membre malgré son âge fort tendre. Il s'y distingua par la blancheur de son linge et par la sonorité majesteuse de ses ronflements. Divers hommes de lettres, jaloux de son mérite, soudoyèrent des fiers-à-bras pour l'assassiner, et il reçut vers ce temps-là une quantité de coups de bâton que l'on peut évaluer sans exagération à deux mille trois cent soixante-dix-neuf, tant sur le dos qu'ailleurs. Son père adoptif, émerveillé d'un succès si éclatant, lui envoya sa malédiction et une mèche de cheveux de sa mère adoptive qui n'en avait plus. O vertueux homme en bas chinés et en culotte ventre de biche!

IV

Curiosité du beau sexe. — Etudes sur le cuir chevelu. — L'empereur Napoléon. — L'horloge. — Topologie. — Manière dont se nourrit le jeune Arsène. — Habitudes de l'animal, anecdotes, détails intimes et psychologiques. — Singulier meuble de salon. — High-life. — Improvisation. — La grande dame, etc., etc.

Les belles dames qui liront ce livre seront assurément curieuses de connaître la physionomie du grand homme qui en est l'auteur. Il n'est pas trop aisé de dire au juste la physionomie qu'il a : une forêt de cheveux, dans la proportion de 790 par pouce carré, couvre de son ombre blonde un front de trois toises de hauteur sur à peu près autant de large; les cils de ses yeux sont au nombre de 163 à la paupière supérieure, et de 99 à la paupière inférieure; l'un de ses yeux est vert, l'autre jaune; dans la prunelle gauche on lit *vive l'empereur*, dans la prunelle droite l'observateur attentif remarque un cadran à chiffres romains qui indique fort bien l'heure. L'ovale de sa figure est octogone, son menton tétraèdre, son nez dodécaèdre, beauté rare qui ne se rencontre que dans les bouchons de carafe. La couleur de ce maître nez tire sur le rose tendre quand il fait chaud, et le vert pomme quand il fait froid. Ce nez lui a valu de nombreuses conquêtes. Il a en outre trois rangs de dents dont il se sert pour manger, car il mange, chose étonnante! et dîne de deux jours l'un, quoique poète; seulement, il a une singulière habitude que l'on ne peut attribuer qu'à son puissant génie lyrique : il met sa soupe dans une bouteille, et son vin dans une soupière, en sorte qu'il se verse de la soupe comme du vin, et se sert du vin comme de la soupe dans une assiette et avec une cuiller.

Il a eu dernièrement une bonne fortune ; il fut mis à la porte par une femme auteur très à la mode qui le trouva trop maigre.

Le meuble de son salon est rembourré avec les tresses de cheveux que lui ont donné ses nombreuses victimes, et auprès de lui don Juan de Marana doit être regardé comme bien peu.

Chacun des boutons de son habit renferme le médaillon d'une des femmes charmantes dont il a eu le bonheur de faire le malheur. Dans la société il se conduit bien et sait garder son rang. Il avale toutes les glaces et les gâteaux. Il écoute les romances, récite des vers, et en improvise au besoin avec une facilité qui ferait envie à M. Eugène de Pradel.

Chez une très grande dame, il fit un jour le quatrain suivant qui fut généralement admiré et trouvé supérieur au quatrain de Saint-Aulaire :

J'aime à rêver au temps où j'étais mousse,
J'aime à tenir brunette sur la mousse,
Et j'aime autant le vin d'Aï qui mousse
Que tous les vers de Musset et de Mousse.

Cette grande dame est la marquise de B***, qui est fort de mes amies.

V

L'Institut historique. — La fécondité de Voltaire et du bibliophile Jacob est dépassée. — *De profundis.* — M. de Talleyrand. — Alfred Mousse. — Billets doux, bonnes fortunes. — Les baronnes allemandes. — Rousseau. — Les Suissesses à jupon court. — La truite du lac de Genève. — La tombe au bord du torrent. — Épanchement du cœur du biographe.

Il ne suffisait pas à la soif de renommée de notre jeune auteur d'avoir traduit Malbrouck et d'être membre

de l'Institut historique, frivole honneur qui touche peu une grande âme; il fit dans l'espace d'un an trois cent soixante-cinq romans en deux volumes in-octavo qui paraîtront tous successivement; le premier de ces romans ce fut le *De profundis* de toutes les réputations contemporaines, et l'*Alleluia* [1] de celle de l'auteur. Arsène Houssaye, cédant à des insinuations venues de haut, et ne voulant pas déranger l'équilibre européen, changea, d'après le conseil de M. le prince de Talleyrand, son véritable nom contre le pseudonyme d'Alfred Mousse, changement heureux, car mousse vient du verbe mousser, qui, en argot littéraire, veut dire avoir un succès pyramidal, et houssaye, en théotisque et en ostrogoht, ne signifie autre chose que jardin à planter des choux. Hélas! cette fortune éclatante fut la cause de sa mort. Les femmes se disputaient un regard de ce candide et illustre jeune homme, surpris lui même de sa gloire; ce qu'il reçut de billets doux et de lettres ambrées et mystérieuses effraye vraiment l'imagination. Après M. de Béranger, à qui la grande armée écrivait hebdomadairement, personne ne paya autant de ports de lettres. Dans les derniers mois de sa vie, il en eut pour dix-huit cent soixante francs et quinze centimes. Trois baronnes allemandes, qui avaient des moustaches, l'enlevèrent successivement. Les femmes ne l'appelèrent plus que *mon bel Hercule*. Une âme d'acier dans un corps de bronze aurait pu seule résister à des voluptés aussi poignantes. L'âme d'Houssaye n'était pas d'acier et son corps encore moins de bronze.

Sa santé s'altéra, et à son grand regret il se vit forcé

1. Ne pas confondre avec *Amen* de M. Brot.

de suspendre ses travaux; les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air balsamique de la Suisse; il visita Clarens, la Meilleraye, doublement célèbres aujourd'hui. Les voyageurs enthousiastes et les Anglais sentimentals y vont chercher la trace de ses pas, confondus avec ceux de Rousseau. Toutes les blondes filles à jupons courts de la vallée de Chamouny gardent le souvenir de ce pâle jeune homme qui se promenait au soleil de septembre d'un air si fatal et si résigné. Après avoir traîné pendant quelques mois les restes d'une languissante vie, il mourut de la mort de Millevoye, pour avoir trop aimé. Il rendit son âme à Dieu en avalant une truite du lac de Genève. O mon jeune ami! tu dors là-bas sur la terre étrangère, la neige recouvre tes froides cendres; on creusa la fosse sur les bords du torrent, et ceux qui t'aimèrent sont privés de cette douceur d'aller répandre des larmes et des roses sur ton humble tombe; cependant les fleurs ne manquent pas à ton monument. Une jeune Suissesse, qui avait conçu pour lui la passion la plus tendre, y vient déposer chaque semaine un bouquet d'asphodèle et d'ancolie. Ces détails déchirants me navrent le cœur de tristesse, mes yeux s'obscurcissent, des gouttes d'eau pleuvent sur le papier. Ombre de mon ami, ce sont mes larmes! vois-les, et que ta mémoire en soit consolée!

Οὐ κλαίετε Κύπρι καὶ Ερωτες!
Cruda morte!
Impia sorte!

V

MORALITÉ.

Il y a plusieurs espèces de moralités : les moralités qui sont morales, d'abord ; ensuite celles qui sont immorales, et celles qui ne sont rien du tout ; je pense que la moralité de ce roman appartient à la dernière classe. Cependant, après une seconde lecture, j'ai trouvé le sens ésotérique caché dans ce livre ; il démontre que les Titans ont été justement foudroyés par Jupiter, voici pour le mythe. Voici pour l'utilité : le roman d'Arsène Houssaye contribue à l'amélioration des races chevalines, et bientôt nos haras n'auront plus rien à envier à l'Angleterre ; tout contribuable est électeur ; des écoles mutuelles, selon la méthode de Lancastre, s'élèveront de toutes parts, des chemins de fer et des routes macadamisées sillonnent la France en tous sens ; l'éditeur Souverain à un carrosse à six chevaux, les étrangers affluent dans la capitale, le bonheur et la prospérité sont au comble, toutes choses qu'on n'avait pas remarquées avant la mise en vente de ce triomphal roman. Quelques personnes, jalouses sans doute de cette réussite gigantesque, ont eu l'air d'insinuer que la moralité qui résultait le plus clairement de cette œuvre était que l'auteur eût mieux fait de l'écrire en tartare mantchoux, langue sur laquelle il est fort comme un Turc ; mais ce sont des fabricants de clyso-pompes ou des mouchards payés par le gouvernement. Le roi de Pegu, homme qui s'entend beaucoup aux choses de la littérature, en a fait prendre dix-huit cents exemplaires pour ses bibliothèques. Le débit est vraiment prodigieux. Nous

apprenons que l'ouvrage a été traduit en Samoïède, quoiqu'il ne soit pas encore paru !

Théophile GAUTIER.
de la province du Béarn, membre de l'Institut historique.

127. **Quatrain sur le portrait d'Arsène Houssaye.** Ce quatrain, qu'on vient de lire dans l'article précédent, a reparu en 1873 dans le volume de Théophile Gautier publié clandestinement à Bruxelles sous le titre de : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres.*

128. **Critique littéraire. La Couronne de bluets,** par Arsène Houssaye. *Chronique de Paris,* 5 juin 1836. Cet article a été réimprimé en 1880 comme préface de la nouvelle édition de *La Couronne de bluets.* Il n'est plus conforme au texte primitif, lequel est, de plus, fort diminué.

129. **Critique littéraire. Sémiramis la Grande** (par M. Desjardins). *Chronique de Paris,* 19 juin 1836.

130. **La Morte amoureuse.** *Chronique de Paris,* 23 et 26 juin 1836.

Cette nouvelle avait d'abord été annoncée dans le numéro de la *Chronique de Paris* du 16 juin, sous le titre de : *Les Amours d'une morte.* Elle parut pour la première fois en volume, en 1839, après *Une larme du Diable,* puis, en 1845, elle entra définitivement dans les *Nouvelles* de son auteur. *La Revue pittoresque* du 20 mars 1850 en a donné une réimpression sous le titre de : *Clarimonde.*

131. **Critique littéraire. Macédoine de poètes.** *Chronique de Paris,* 3 juillet 1836. Une partie de cet article a reparu en janvier 1842 dans le *Musée des familles,* sous le titre d'*Utilité de la poésie.* Ce fragment a été réimprimé en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes.*

132. **Critique littéraire. Contes d'Hoffmann.** *Chronique de Paris,* 14 août 1836. Cet article a reparu, incomplet d'une partie de l'avant-dernier paragraphe et du dernier tout entier, sous le titre d'*Études littéraires : Hoffmann,* dans le *Musée des familles* de janvier 1841, et, en 1874 (quel-

ques exemplaires portant un titre de 1872) en tête de l'édition Charpentier des *Contes d'Hoffmann ;* les deux derniers paragraphes sont complètement supprimés dans cette réimpression. Le texte complet est entré en 1883 dans les *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*, de Théophile Gautier.

133. **Beaux-arts. Peintures de la Chambre des députés. Salle du Trône.** *La Presse*, n° 49, 26 août 1836. Cet article est le début de Théophile Gautier à ce journal où il écrivit pendant près de vingt ans (août 1836-avril 1855). Ce premier article est signé Théophile *Gauthier*.

134. **Beaux-arts. Envois de Rome.** *La Presse*, 30 août 1836.

135. **Nos Chimères (Le Sphinx).** Ces vers ont paru pour la première fois dans la *France littéraire* d'août 1836. Réimprimés en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, sous le titre de : *Le Sphinx*, et cités dans *La Charte de* 1830 du 3 février 1838 comme un extrait inédit de cet ouvrage, ils ont fait ensuite partie, sous ce même titre, de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur.

136. **Un tour en Belgique.** I. *Chronique de Paris*, 25 septembre 1836. Ce *Tour en Belgique*, composé d'abord de six chapitres, est le récit du premier voyage de Théophile Gautier; il avait passé en Belgique une partie du mois de juillet et le commencement d'août 1836 avec Gérard de Nerval, qu'il appelle G. dans la *Chronique de Paris*, et Fritz dans les réimpressions de librairie du *Tour en Belgique*. La première parut en 1845 dans *Zigzags*. En 1852, le *Tour en Belgique* reparut en huit chapitres dans les *Caprices et Zigzags*, augmenté des deux derniers empruntés à *la Presse* de 1846 (voir n° 818), et il a fait partie ainsi de toutes les réimpressions de cet ouvrage. Dans l'édition définitive des œuvres, il faudra restituer les deux chapitres ajoutés dix ans plus tard à cet ouvrage aux *Impressions de voyage* dont il font partie.

Le cinquième paragraphe du premier chapitre qui nous occupe ici était très différent dans la *Chronique de Paris* de ce qu'il est devenu depuis sa réimpression dans les *Zigzags ;* voici cette première version :

Ici, je vais donner à mes concitoyens un conseil dont

une triste expérience m'a prouvé la sagesse. Ne laissez jamais entendre à personne que vous devez faire un voyage ; moi, qui vous parle, pour avoir dit négligemment devant quelques amis que je voulais aller à Anvers, j'ai été forcé d'y aller, quoiqu'au fond je n'en eusse guère envie. Tous les gens qui me rencontraient me regardaient d'un air étonné et me disaient : « Quoi ! vous êtes encore ici ? Je vous croyais parti, » ou bien : « Depuis quand êtes-vous revenu ? » Il semblait que je ne fusse plus dans mon droit de passer le pont des Arts pour un sou et le Pont-Neuf pour rien. Paris me poussait dehors par les épaules, ma propre maison me regardait comme un intrus et me riait au nez toutes les fois que je rentrais, et *la divinité que j'adore*, tout en convenant que ces trois semaines lui paraîtraient fort longues, me faisait la fatale question encore plus souvent que les autres.

Ce paragraphe fut sans doute modifié parce qu'au moment de la réapparition en volume du *Tour en Belgique* dans *Zigzags* (1845), le *Voyage en Espagne* venait de reparaître aussi, et, pour la première fois, en format in-12 ; or, le début de cet ouvrage est presque identique au paragraphe changé que nous venons de citer.

Nous ne reviendrons plus, à propos des autres chapitres du *Tour en Belgique*, sur les observations générales que nous venons de faire à propos de celui-ci sur l'ensemble de l'ouvrage.

137. **Monographie du bourgeois parisien.** I et II. *Revue du dix-neuvième siècle*, n^os des 25 septembre et 2 octobre 1836. Ces articles, signés le premier T. G. et le second en toutes lettres, ont reparu en volume en 1865 dans la seconde édition de *La Peau du Tigre*, un volume in-12.

138. **Beaux-arts. Concours pour le prix de sculpture et de peinture.** *La Presse*, 27 septembre 1836.

139. **A deux beaux yeux, sonnet.** *La France littéraire*, septembre 1836. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, et ont fait ensuite partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Ils ont été imprimés aussi dans un keepsake intitulé *L'Étincelle* qui ne fut ni déposé, ni inséré dans la *Bibliographie de la France ;* imprimé, croyons-nous, à la fin de 1836, il n'a été mis en vente, chez tous les libraires, qu'en janvier 1846.

Voici les deux derniers vers de la première version :

Comme on voit un caillou dans le fond d'un canal,
Comme on voit une fleur à travers le cristal.

140. **Du physique des acteurs.** — Anonyme. — *Figaro*. N° 1 (de la série). 1er octobre 1836.

C'est le premier article d'une assez longue série de travaux anonymes que nous croyons pouvoir attribuer à Théophile Gautier et dont quelques-uns ont été authentiqués par lui lors de sa trop courte visite chez nous. Outre ceux que nous mentionnerons, il n'est pas douteux, à notre avis, que le *Figaro* contient encore bien des pages de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, du moins cette période du journal qui va du 1er octobre 1836 à mai 1838. On sait que le *Figaro*, comme le phénix, mourait et renaissait sans cesse ; aussi changea-t-il plusieurs fois de titre et de format durant ces vingt mois, alors qu'Alphonse Karr en était le rédacteur en chef ; Théophile Gautier ne quitta le journal qu'à la retraite de celui-ci, ainsi qu'on le verra plus loin. Les autres collaborateurs assidus de ce *Figaro*, furent surtout Édouard Ourliac et Gérard de Nerval ; ce dernier prit part avec notre poète à une campagne burlesque contre madame Madelaine Poutret de Mauchamps, *directeure* d'un journal demandant l'égalité civile et sociale de la femme et de l'homme ; une partie des articles en question émane de la collaboration des deux amis, ainsi que Théophile Gautier l'a dit lui-même un jour dans un feuilleton de *la Presse*, si nous ne nous trompons. Gérard et lui avaient non seulement une écriture presque semblable, mais aussi une si grande analogie de pensée, qu'ils pouvaient écrire l'un pour l'autre sans que nul ne s'en aperçût. Le même fait s'est reproduit plus tard pour M. Louis

de Cormenin, qui pastichait même à s'y méprendre les vers de Gautier, et pour M. Paul de Saint-Victor; mais celui-ci se rencontrait avec le poète à propos d'art seulement. Lorsqu'ils rendaient compte en même temps du Salon de chaque année, l'auteur de *Fortunio* craignait toujours d'avoir exprimé un avis trop conforme à celui de son ami, tant leur façon d'apprécier était identique.

Pour en revenir au *Figaro*, plusieurs fois suspendu et modifié, la collection absolument complète de ces années est introuvable, même à Paris, dans les bibliothèques de l'État. C'est dommage, car sa réimpression serait bien curieuse à donner au public, et la réunion des articles originaux publiés de 1836 à 1838 par ce journal formerait à coup sûr un livre pétillant d'esprit. La collaboration de Théophile Gautier au *Figaro* fut très irrégulière; parfois même elle fut tout à fait interrompue. L'écrivain, sollicité par d'autres publications, s'éloignait pour quelque temps; mais jusqu'en mai 1838 cette collaboration intermittente dura toujours. Nous devons à M. Armand Baschet cette curieuse liste de travaux dont il avait pris note sous la dictée de l'écrivain; ils doivent se rapporter au *Figaro*, car, réunis tous quatre par un trait, les trois premiers ont été facilement retrouvés dans ce journal :

Le Paradis des chats.
Études sur les femmes.
Compte-rendu du monde.
Soirée chez Nanteuil.

Le Paradis des chats (*des chiens*), les *Études sur les femmes* (*galerie des belles actrices*) et les *Comptes-rendus du monde* seront indiqués au cours de ce travail; il n'y a que la *Soirée chez Nanteuil* qui nous échappe. Nous ne sommes point certain, du reste, que Gautier n'ait point fait erreur en l'indiquant, car il nous a donné à nous-même des renseignements inexacts à propos d'un article du *Figaro* sur Ziégler, article retrouvé ailleurs depuis.

141. De l'à-propos de la mort. — Anonyme. — *Figaro*, 3 octobre 1836.

142. **Le Grand-Turc progressif.** — Anonyme. — *Figaro*, 5 octobre 1836.

143. **Manifeste.** — Anonyme. — *Figaro*, 8 octobre 1836.

144. **Beaux-arts. Nouvelles statues des Tuileries.** *La Presse*, 11 octobre 1836.

145. **Les rues.** — Anonyme. — *Figaro*, 12 octobre 1836.

146. **La Gazette des Femmes.** — Anonyme. — *Figaro*, 13 octobre 1836.

147. **Courrier de Paris.** *La Presse*, 13 octobre 1836.

148. **Le feuilleton bleu.** — Anonyme. — *Figaro*, 15 octobre 1836.

149. **Cours de M. Alibert; séance solennelle.** — Anonyme. — *Figaro*, 15 octobre 1836.

150. **Des beaux-arts et autres.** — Anonyme. — *Figaro*, 16 octobre 1836.

151. **La soirée bleue.** — Anonyme. — *Figaro*, 17 octobre 1836.

152. **Statues du jardin des Tuileries.** *La Presse*, 18 octobre 1836.

153. **Les récréations du génie.** — Anonyme. — *Figaro*, 19 octobre 1836. Ce morceau a reparu, signé, dans le supplément littéraire du *Figaro* du 29 juillet 1876.

154-155. **Nouvelles du jardin des Plantes.** — Anonyme. — *Figaro*, 21 et 22 octobre 1836. L'article du 21 a été réimprimé, signé, dans le supplément du *Figaro* du 1er octobre 1876.

156. **Les littérateurs obèses.** — Anonyme. — *Figaro*, 24 octobre 1836. Cet article reparut, reconnu par Théophile Gautier, dans l'*Artiste* du 1er octobre 1848 (page 49), sous le titre de : *De l'obésité en littérature;* cette réimpression est incomplète, et c'est encore sous cette même forme que l'article a passé en 1873 à la suite de la réimpression des *Jeunes-France* chez Charpentier. L'article est accompagné dans l'*Artiste* de cette note :

Cet article n'est pas d'hier : il a été écrit, — après souper, — par un poète, né grand poète, mais condamné souvent à n'être qu'un homme d'esprit.

Voici maintenant les parties supprimées dans les réimpressions ; le passage relatif à Victor Hugo se terminait ainsi :

Comme Napoléon, devenu empereur, il engraisse, il s'arrondit.

Après le paragraphe relatif à Lablache, on lisait celui-ci :

M. Frédéric Soulié n'a rien à envier aux plus grands génies pour le ventre.

Celui relatif à Sainte-Beuve était suivi de ces lignes :

Trois éditions épuisées n'ont pas *épuisé* M. Jules Sandeau, le jeune auteur de *madame de Sommerville ;* chaque édition représente une couche de graisse de trois pouces d'épaisseur ; vous sentez bien qu'à ce compte-là M. Jules Sandeau sera, devant qu'il soit peu, beaucoup plus gros que Kiouny ou mademoiselle Georges.

On sait que Kiouny était un éléphant dont les apparitions sur la scène de la Porte-Saint-Martin sont restées légendaires.

Le paragraphe sur Eugène Sue était suivi de deux autres qui ont été coupés ; les voici :

M. Théophile Gautier devient d'un embonpoint assez véhément. Quoiqu'il ne soit guère *progressif*, son ventre est en *progrès* et proteste contre lui ; il faudra diablement de génie à M. Théophile Gautier pour avoir le génie d'un tel ventre.

Il n'est pas jusqu'aux panthéistes qui ne s'en mêlent ;

le nez de Lassailly prend du ventre et se développe tous les jours de la manière la plus flatteuse.

Voici enfin la fin de l'article, qui est tout à fait tronquée en volume :

Nos grands hommes sont de force à lutter avec l'inspiration ; leur pensée peut être aussi affilée et aussi tranchante qu'un damas turc ; ils ont un fourreau si bien matelassé et rembourré qu'il ne sera pas usé de longtemps.

Cependant, quoique la graisse soit à l'ordre du jour, il faut avouer qu'il y a quelques génies maigres : M. de Lamartine, M. Alfred de Musset, M. Alfred de Vigny et M. Alfred Mousse, dit Arsène Houssaye (du département de l'Aisne), auteur de *la Couronne de Bluets*, M. Nodier et quelques autres ; mais il est à remarquer que toutes ces gloires, dont les os percent la peau, sont des *rêveurs* de l'école de *la Nouvelle Héloïse* ou du jeune *Werther*, ce qui est peu substantiel et peu propre au développement du tissu celluleux et des régions abdominales.

Le *plus sensible de nos romanciers*, l'auteur de *Priez pour elle*, de *Carl Sand*, et des prospectus de la pommade du lion et de l'huile incomparable de Macassar, M. Alphonse Brot, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est maigre comme un lézard ; voilà un exemple et une autorité qui me feraient croire que j'avais d'abord raison et que le signe distinctif du véritable génie est la maigreur et non pas l'embonpoint, comme je l'avais cru ensuite d'après les ventres de plusieurs génies de ma connaissance.

Un fragment sans titre de cet article a été cité aussi dans l'*Almanach des Gourmands*, année 1868.

157. **Chevaux à vendre.** — Anonyme. — *Figaro*, 25 octobre 1836.

158. **Projets d'embellissements pour les Champs-Élysées et la place de la Concorde.** *La Presse*, 25 octobre 1836.

159. **Progrès dans les arts.** — Anonyme. — *Figaro*, 27 octobre 1836.

160. **De la férocité de la critique.** — Anonyme. — *Figaro*, 29 octobre 1836.

161. **Des acteurs et des actrices dans la vie privée.** — Anonyme. — *Figaro*, 30 octobre 1836.

161 bis. **Un tour en Belgique.** II. *Chronique de Paris*, 30 octobre 1836.

162. **Les beaux-arts et l'industrie.** — Anonyme. — *Figaro*, 31 octobre 1836.

163. **Travaux de Notre-Dame-de-Lorette.** *La Presse*, 1er novembre 1836.

164. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 4 novembre 1836.

165. **La maison des fous (par Kaulbach).** — Anonyme. — *Figaro*, 5 novembre 1836.

166. **Le passage du Thermodon.** *La Presse*, 8 novembre 1836 (voir n° 327).

167. **Chronique des beaux-arts.** — Anonyme. — *Figaro*, 11 novembre 1836.

167 bis. **Un tour en Belgique.** III. *Chronique de Paris*. 13 novembre 1836.

168. **De l'influence des noms.** — Anonyme. — *Figaro*, 13 novembre 1836.

169. **Illustrations pour Notre-Dame de Paris et le Théâtre de M. Victor Hugo.** *La Presse*, 15 novembre 1836.

170. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 18 novembre 1836.

171. **Nouvelles du jardin des Plantes.** — Anonyme. — *Figaro*, 19 novembre 1836.

171 bis. **Un tour en Belgique.** IV. *Chronique de Paris*, 20 novembre 1836.

172. **De la composition en peinture.** *La Presse*, 22 novembre 1836.

173. **Utilité des militaires en temps de paix.** — Anonyme. — *Figaro*, 23 novembre 1836.

174. **Une fée de salon (par Arnould Frémy).** — Anonyme. — *Figaro*, 24 novembre 1836.

175. **Peinture catholique.** — Anonyme. — *Figaro*, 26 novembre 1836.

176. **Musée des grands journaux.** — Anonyme. — *Figaro*, 27 novembre 1836.

177. **Les Rubens de la cathédrale d'Anvers.** *La Presse*, 29 novembre 1836.

178. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 2 décembre 1836.

179. **Les rats de Montfaucon.** — Anonyme. — *Figaro*, 3 décembre 1836.

180. **Prospectus Philocome.** — Anonyme. — *Figaro*, 4 décembre 1836.

180 bis. **Un tour en Belgique.** V. *Chronique de Paris*, 4 décembre 1836.

181. **Beaux-arts.** *La Presse*, 6 décembre 1836.

182. **Les oiseaux de passage, par madame Ségalas.** — Anonyme. — *Figaro*, 8 décembre 1836. L'authenticité de cet article est prouvée par cette lettre de Théophile Gautier à Alphonse Karr, que nous publions ici pour la première fois :

Décembre 1836.

Karr-thaginois ; Karr-touche ; Karr-ton pierre ; Karr-auteur ; Karr-naval !

Si vous ne mettez pas mon article sur madame Ségalas, je vous dévoue à la faim, à la soif, à l'Opéra-Comique, à tout ce qu'il y de plus affreux !

N'avez-vous pas honte de me faire solliciter si longtemps ? J'aurais obtenu la croix d'honneur avec dix fois moins de peines !

Tout à vous,

THÉOPHILE.

De plus, nous avons eu sous les yeux la lettre que madame Ségalas écrivit au poète pour le remercier de son article ; elle est datée du 10 décembre 1836.

Voici encore une lettre de Théophile Gautier à Alphonse Karr, lettre qui doit dater de la même époque, et que ce dernier a publiée dans son recueil : *Les Guêpes*, numéro du 12 mars 1876 :

Vous m'avez dit hier que vous viendrez me voir ce matin. Il serait peut-être plus honnête que, voulant vous parler, j'allasse vous trouver moi-même, mais il appartient à celui dont les bottes ne sont pas percées d'aller voir celui que sa chaussure abandonne lâchement; cette condescendance peut seule lui faire pardonner un luxe si effroyable, qui ne saurait s'acquérir qu'en buvant à pleins godets la sueur du peuple et en se vendant au pouvoir !

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

Homme pur et incorruptible, dont les bottes sont crevées.

Enfin, pour terminer cette série de lettres, voici un billet inédit d'Alphonse Karr à Théophile Gautier, écrit au com-

mencement de juin 1838, au moment où il venait de renoncer à la direction du *Figaro* :

Mon cher Théo,

Si le *Figaro* avait été *une affaire* pour vous, je ne vous aurais pas demandé de le quitter; mais il ne s'agit que d'oubli et de paresse, ce que je comprends mieux que personne. Envoyez donc votre démission; je suis contrarié de voir votre nom servir chaque matin d'amorce pour faire lire la prose de M. Halévy!

Tout à vous,

Alphonse Karr.

Le numéro du *Figaro* du 4-5 juin 1838 porte encore les noms de MM. Théophile Gautier et Léon Halévy parmi les collaborateurs du journal pour les comptes rendus dramatiques. Le 6 juin le nom de Théophile Gautier est supprimé.

183. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 9 décembre 1836. L'auteur y rappelle son article du 11 novembre précédent.

184. **Beaux-arts. De l'application de l'art à la vie usuelle.** *La Presse*, 13 décembre 1836.

185. **Nouvelles religions ; le Philomarisme.** — Anonyme. — *Figaro*, 14 décembre 1836. Voici le dernier paragraphe de cet article, qui *prouve* la collaboration de Théophile Gautier au *Figaro* :

Le journal est signé par M. Gautier ; nous espérons que ce n'est pas notre collaborateur de ce nom, dans lequel cas il faudrait qu'il changeât son prénom de *Théophile* en *Philomare*.

186. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 16 décembre 1836.

187. **Le Paradis des chiens.** — Anonyme. — *Figaro*, 16 décembre 1836. Cet article a donné lieu à bien des indications fautives, nées, il faut bien le reconnaître, des erreurs de son auteur lui-même. Dans les articles que Sainte-Beuve a publiés sur Théophile Gautier dans le *Constitutionnel* de novembre 1863 (*Nouveaux Lundis*, tome VI), il l'indique sous le titre de : *Le Paradis des chats*; c'était Théophile Gautier lui-même qui lui avait donné ce renseignement dans une lettre que nous allons citer ici, lettre absolument inédite et l'une des plus curieuses qu'il ait écrites sur lui-même ; comme on le verra, elle fut adressée à Sainte-Beuve après la publication de son premier article sur l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, article paru dans le *Constitutionnel* du 16 novembre 1863 :

Fin novembre 1863.

Cher Maître,

Fortunio a paru dans le *Figaro*, chapitre par chapitre. On déchirait une feuille faisant partie du journal, et cela devait former un livre. La première édition du roman est composée de ces feuillets réunis. Une seconde édition parut plus tard chez Delloye, place de la Bourse, avec une vignette à l'eau-forte représentant Musidora et Fortunio dans une barque, vignette attribuée à Meissonier, et en réalité de Trimolet.

Le Paradis des chats n'a pas été repris en volume ; il a été imprimé dans le *Figaro* d'Alphonse Karr, mais, depuis cette époque, je n'ai jamais pu mettre la main dessus.

Voici les détails exacts et *sans recherche* que vous me demandez. Je puis ajouter que *Fortunio* est le dernier ouvrage où j'aie librement exprimé ma pensée véritable; à partir de là l'invasion du *cant* et la nécessité de me soumettre aux convenances des journaux m'a jeté

dans la description purement physique; je n'ai plus énoncé de doctrine et j'ai gardé mon idée secrète.

Mais vous savez tout cela mieux que moi, et c'est à vous désormais que je demanderai des renseignements sur ce qui me concerne; vous m'avez pénétré *intus et in cute*[1] jusqu'aux moelles les plus profondes, et je reste atterré de cette divine pénétration. Vous n'êtes pas un critique, vous êtes Vischnou le dieu des avatars et des incarnations; vous habitez les gens et vous savez leur vie: vous vous promenez dans les circonvolutions de leur cervelle et y découvrez des choses qu'eux-mêmes ne soupçonnaient pas. Je suis à la fois effrayé et ravi de votre premier article. Qui a pu vous dire tout cela?

Merci, merci mille fois. Vous êtes le Christophe Colomb de mon Amérique. Avant vous, j'étais parfaitement inconnu.

Votre à jamais reconnaissante créature,

Théophile GAUTIER.

On le voit dans cette remarquable lettre, c'était bien *Le Paradis des chats* que l'auteur de *Fortunio* croyait avoir écrit et publié dans le *Figaro* d'Alphonse Karr; lors de notre unique entrevue nous eûmes le plaisir de replacer sous ses yeux *Le Paradis des chiens*, sur lequel, on l'a vu, il n'avait jamais pu remettre la main, et de lui faire reconnaître son erreur. Depuis sa mort, ce morceau a reparu, signé, dans le supplément littéraire du *Figaro* du 9 juillet 1877.

Voici encore trois autres lettres inédites de Théophile Gautier à Sainte-Beuve; elles sont toutes trois très intéressantes; la première, qui ne porte point de date, est certainement la plus ancienne.

1. Intérieurement et sous la peau.

I

(1857?)

Mon cher Maître,

Je n'appartiens pas au parapluie élégant égaré dans dans votre charmant hermitage (*sic*). J'ai gardé de mes jeunes années de romantisme une horreur sacrée pour ce meuble bourgeois.

Hernani n'avait pas de parapluie puisque Doña Sol lui dit :

... Jésus ! votre manteau ruisselle !

et je me suis toujours conformé aux opinions du héros castillan en matière de riffard.

Agréez l'expression bien sincère de ma respectueuse et cordiale sympathie.

Théophile Gautier.

II

30 avril 1865.

Cher Oncle [1],

Je ne veux pas attendre au Magny prochain pour vous féliciter de votre nomination. Enfin, vous voilà sénateur !

Quel bonheur,
Quel honneur,
Monsieur le sénateur !

comme dit la chanson de Béranger. Cela n'ajoute rien à l'admiration que nous professons depuis longtemps

1. On peut lire dans les articles de Sainte-Beuve l'explication de cette parenté de fantaisie.

pour le délicieux prosateur, le fin critique et le vrai et profond et original poète dont nous savons les vers par cœur; mais, pour me servir d'une location de peintre, cela ne fait pas mal dans le paysage.

Croyez à la joie bien sincère et bien franche que me cause cette tardive justice.

A vous de plume, de cœur et de tout.

Théophile GAUTIER.

III

9 avril 1868.

Mon Oncle,

Je te réponds moi-même pour te certifier ma vie d'une façon plus authentique et te remercier directement de l'intérêt que tu me portes. Je ne conçois pas ce qui a pu donner lieu à cette nouvelle du *Figaro* qui m'a représenté comme à l'agonie. J'ai fait mon feuilleton comme à l'ordinaire, mais je n'ai pas pu aller lundi au *Roi Lear*. Ma qualité de vieux romantique a fait penser sans doute que mon absence d'une représentation de Shakspeare ne pouvait être motivée que par ma mort. Je suis très fatigué, grippé, courbaturé, mais nullement en danger, et j'irai te voir au premier rayon de soleil.

J'espère que tu te maintiens dans ton mieux relatif et que tu pourras secouer, au Sénat, un paquet de foudres, d'un poignet vigoureux.

Ton neveu dévoué.

Théophile GAUTIER.

P. S. Estelle te présente ses hommages admiratifs et respectueux.

188. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 17 décembre 1836.

189. **Le Concert Musard.** — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 17 décembre 1836. Cet article, et un autre morceau publié encore en 1836 dans le même journal, (Voir n° 194) sont les seuls de toute cette immense série de travaux dont il nous serait impossible de donner le texte; controlés en 1868 sur l'unique exemplaire connu de *La Charte de* 1830, qui se trouvait à la bibliothèque de la Préfecture de police, cette précieuse collection a été brûlée en 1871 pendant les funestes journées de la Commune qui ont causé tant d'irréparables pertes à la ville de Paris. Nous les recommandons tout particulièrement aux recherches de nos lecteurs, et nous remercions d'avance celui d'entre eux qui serait assez heureux pour les connaître et qui consentirait à nous en donner communication.

190. **Chronique du grand monde.** — Anonyme. — *Figaro*, 18 décembre 1836.

191. **Le petit chien de la marquise.** *Figaro*, 19, 23 et 24 décembre 1836. Cette nouvelle reparut en 1839 après *Une larme du Diable* et entra ensuite, en 1845, dans les *Nouvelles* de Théophile Gautier dont elle a toujours fait partie depuis. Elle a encore été réimprimée en 1881 à la suite de *Mademoiselle Dafné*.

192. **Chronique (artistique).** — Anonyme. — *Figaro*, 22 décembre 1836.

193. **Chronique du grand monde.** — Anonyme. — *Figaro* 22 décembre 1836.

193 bis. **Un tour en Belgique.** VI (fin). *Chronique de Paris*, 25 décembre 1836.

194. **De la mode dans les arts.** — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 25 décembre 1836. Nous avions par hasard pris note du début de cet article en le relevant dans la collection du journal; voici ce début qui fait allusion à la préface des *Jeunes-France* :

J'ai enterré déjà le moyen-âge, en 1833, dans une préface.....

195. **Excellence de la poésie.**(I.) — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 27 décembre 1836.

Le seul exemplaire connu de ce numéro est entre nos mains.

196. **Beaux-arts ; applications de l'art.** *La Presse*, 27 décembre 1836.

1837

197. **Chronique du grand monde ; étrennes, modes.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne ; 2 janvier 1837.

198. **Beaux-arts. Du costume moderne.** *La Presse*, 3 janvier 1837. Charles Bataille a cité le fragment suivant de cet article dans *Les Nouvelles* du 13 juillet 1866 ; il le dit par erreur extrait d'un journal de 1835 :

Une colonne faite de canons ennemis et qui semble elle-même un canon démesuré, pointé contre les cieux, un point d'exclamation de bronze posé au bout de la phrase ronflante de l'empire !

199. **Impressions de voyage.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne ; 5 janvier 1837.

200. **Voyages littéraires.** — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 6 janvier 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*. *Le Cabinet de lecture* du 15 janvier 1837 a réimprimé des fragments de cet article et les a signés du nom d'Alphonse Karr.

201. **Chronique du grand monde.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne ; 7 janvier 1837.

202. **(Sans titre ; sur le costume des représentants).** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne ; 9 janvier 1837.

203. **Excellence de la poésie**. (II.) — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 16 janvier 1837. (Voir n° 195). Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

204. **Les hommes de génie.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 19 janvier 1837.

205. **Chronique du grand monde.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 20 janvier 1837.

206. **Journal philomanien.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 22 janvier 1837.

207. **Beaux-arts. De la peinture sur verre.** *La Presse*, 24 janvier 1837. Cet article a été réimprimé dans l'*Artiste* du 1er février 1852, et, en 1856, dans le tome Ier (seul paru), de l'*Histoire de l'art en France*, par divers.

208. **John Martynn**. *La Presse*, 31 janvier 1837.

209. **Sculpteurs contemporains. I. M. Antonin Moine.** — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 2 février 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

210. **Critique littéraire; les oiseaux de passage, par madame Ségalas.** *Chronique de Paris*, 5 février 1837. Cet article n'est pas le même que celui inséré dans le *Figaro* (voir n° 182).

211. **Beaux-arts.** *La Presse*, 7 février 1837.

212. **Impressions de voyage.** — Anonyme. — *Figaro*, journal-livre, revue quotidienne; 8 février 1837.

213. **Versailles, sonnet.** *La Presse*, 14 février 1837. Ce sonnet ouvre le travail qu'on trouvera sous le n° suivant. Il en a été extrait en 1838 pour entrer dans le volume de la *Comédie de la mort*, et, depuis 1845, il a fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur. Les vers onze et douze étaient différents dans *la Presse;* les voici sous leur première forme :

Tu guettes le retour de ton amant royal.
Hélas! il est fini le règne triomphal!

Voici encore une autre version inédite de ce sonnet, qui nous est communiquée par M. Eugène Piot :

Versailles, tu n'es plus qu'un spectre de cité;
Comme Venise au fond de son Adriatique
Tu te meurs, et ton corps, vieille paralytique,
Chancelle sous le poids de ton manteau sculpté.

Quel appauvrissement! Quelle caducité!
Pourtant nulle herbe encor ne grimpe à ton portique.
Tu n'es que surannée et tu n'es pas antique;
Mais tes rides n'ont pas la sévère beauté.

Ton éclat est passé, courtisane de marbre:
Et c'est en vain qu'assise à l'ombre de ton arbre
Tu guettes le retour de ton royal amant.

Les eaux de tes jardins pour jamais se sont tues,
Versailles! Ton grand roi dort sous son monument,
Et tu n'auras bientôt qu'un peuple de statues!

214. **Beaux-arts ; Musée historique de Versailles.** I et II. *La Presse*, 14 et 23 février 1837. Ces articles ont été réimprimés incomplètement dans l'*Artiste* du 15 mai 1852, en 1856 dans le tome Ier (seul paru), de l'*Histoire de l'art en France*, par divers, et dans la *Gazette de Paris* du 21 mai 1872.

215. **Beaux-arts ; ouverture du salon. (Salon de 1837. I.)** *La Presse*, 1er mars 1837.

216. **Au bord de l'océan.** — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 2 mars 1837. Réimprimé intégralement en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*.

216 bis. **Beaux-arts; topographie du salon. (Salon de 1837). II.** L'article de lui auquel Théophile Gautier fait allusion dans ces pages a paru dans *la Presse* du 30 août 1836 (voir n° 134). — **III. Eugène Delacroix. — IV. Paul Delaroche.** L'article de lui auquel l'auteur fait allusion dans ces pages a paru dans *la Presse* du 22 novembre 1836 (voir n° 172).

— V. Scheffer. Winterhalter. — VI. Camille Roqueplan. — VII. Bendemann. — VIII. École d'Ingres; Leehmann, Amaury-Duval, Flandrin. — (IX. MM. Biard, Pigal, Alexandre Hesse, Clément Boulanger, Robert Fleury). *La Presse,* 8, 9, 10, 11, 13, 14, 15 et 17 mars 1837.

217. **Impressions de voyage.** — Anonyme. — *Figaro,* journal-livre, revue quotidienne; 18 mars 1837.

217 bis. **Salon de 1837. (X. MM. Henri Scheffer, Louis Boulanger, Auguste de Chatillon, Dubufe, Pradier, Amaury-Duval, Leehmann, Decaisne, Champmartin).** *La Presse,* 18 mars 1837. L'article de lui auquel Théophile Gautier fait allusion dans ce chapitre a paru dans *la Presse* du 6 décembre 1836 (voir n° 181). Celui-ci est suivi de cette note :

C'est par erreur que l'article inséré ce soir (n° du 18 mars 1837) dans *la Charte de* 1830, sous le titre: *Variétés — Musée*, est signé Théophile Gautier; cet article appartient à M. Édouard Thierry, jeune écrivain d'un talent très distingué.

Par suite de ce désaveu et malgré la signature qu'il porte, nous n'avons donc pas catalogué cet article dans notre travail.

218. **Décorations de Stradella.** *La Charte de* 1830, 19 mars 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes.*

218 bis. **Salon de 1837. XI. Paysages. — XII. (Paysages. XIII. Paysages.** *La Presse,* 20, 21 et 24 mars 1837.

219. **Ténèbres, terza-rima.** *La France littéraire,* mars 1837. Ces vers ont paru ensuite en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort,* puis, depuis 1845, dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur.

Les deux premiers vers de la strophe quarante-sept étaient ceux-ci dans la *France littéraire* :

De faire du plus creux de *son* âme profonde
Rayonner son idée ou bien sa passion.

En réimprimant cette pièce dans la *Comédie de la mort* en 1838, l'auteur y substitua les suivants qui sont restés dans toutes les éditions jusqu'en 1875 :

De faire du plus creux de *votre* âme profonde
Jaillir votre pensée ou votre passion.

Nous ne savons pourquoi la première version a été substituée à la nouvelle dans l'édition des *Poésies complètes* de 1875-1876. On trouve encore cette pièce citée en 1862 dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poètes français*.

Faute d'aucune indication d'origine, nous allons citer ici un fragment d'article de Théophile Gautier écrit à propos de la représentation sur le théâtre du comte de Castellane, les 4 et 5 avril 1837, d'une comédie de madame Sophie Gay : *La Veuve du tanneur*. Il provient d'Honoré de Balzac, et ne porte aucune trace d'impression. Comme il n'est publié ni dans *la Presse*, ni dans le *Figaro*, ni dans la *Chronique de Paris*, journaux auxquels Théophile Gautier collaborait presque exclusivement alors, nous *présumons* qu'il fut destiné à ce dernier recueil, dirigé par Balzac, lequel ne le publia pas et le conserva dans ses papiers. Tout le début manque et voici le fragment en notre possession :

. . . . revenir pour la troisième fois. Le rideau tiré, Michelot, l'acteur, est venu annoncer que la pièce était d'une quinzaine d'auteurs plus ou moins célèbres qui désiraient garder l'anonyme. Cette quinzaine de célébrités se résout dans la célébrité unique de madame Sophie Gay, directrice du théâtre et intendante de la fête. .

Parmi les illustrations littéraires, on remarquait M. Alexandre Duval, ce bon vieillard qui offrit si naïvement à Victor Hugo de lui faire la charpente de ses pièces et qui, à cause de son grand âge, jouit du privilège d'être assis avec les femmes ; M. Ancelot ; M. le

marquis de Custine, l'heureux possesseur du *Triomphe de Pétrarque*[1]; Arnould Frémy, auteur trop peu connu des *Deux Anges* et d'*Elfride;* Delrieu, rédacteur du *Temps;* Paul de Musset, le frère spirituel du poète; le brillant Roger de Beauvoir; le vicomte d'Arlincourt; Justin Maurice; Gavarny, fashionable dessinateur, qui se sert de la plume aussi bien que du crayon; et puis encore un jeune poètè à qui je porte le plus tendre intérêt et qui n'est autre que moi-même.

Les notabilités féminines, artistiques ou nobiliaires, se composaient de madame la princesse de Chimay; madame d'Otrante, dont la beauté antique fait penser à la Vénus de Milo; madame la marquise d'Osmond; madame la duchesse d'Abrantès; la comtesse Thérèse Guiccioli, la seule femme qui ai pu faire oublier Marie Chaworth à lord Byron; la marquise de Crillon; madame Émile de Girardin; la baronne de Forget, si charmante dans les rôles de *Lisette*; madame Sophie Gay; Mélanie Waldor; madame W. Bonaparte, et mille autres plus belles, plus nobles, plus spirituelles les unes que les autres et dont je ne transcris pas les noms ici, de peur que cet article ne finisse par avoir l'air de l'*Almanach de la Cour*.

Le lendemain, même foule, même succès; et après la représentation, un souper qui a duré jusqu'au jour, souper spirituel et gai, comme l'on n'en a plus fait depuis la régence et qui a dû réjouir l'ombre de Collé dans son tombeau. Le vin de Champagne était excellent et pétillait d'aise d'être bu par des lèvres si roses. Les bons mots et les couplets n'étaient pas inférieurs au

1. Le tableau de Louis Boulanger.

vin, ce qui est un grand éloge pour des couplets impro-provisés et même pour des couplets faits à loisir.

Théophile Gautier.

219 bis. **Salon de 1837. XIV. Sculpture.** *La Presse*, 8 avril 1837.

220. **La Chimère.** *Don Quichotte*, 16 avril 1837. Ces vers ont paru ensuite dans le volume de la *Comédie de la mort* en 1838, et ont fait partie depuis 1845 de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur ; ils ont été cités aussi en 1862 dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poètes français*.

221. **L'Écriture des écrivains célèbres.** — Anonyme. - *Figaro-livre*, 16 avril 1837.

222. **Les danseurs espagnols.** *La Charte de* 1830, 18 avril 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes* et dans le supplément du *Figaro* du 14 mars 1880.

223. **Soirées de l'Institut historique.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 23 avril 1837.

224. **Soirées d'artistes.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 24 avril 1837.

225. **Excès d'artistes.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 25 avril 1837.

226. **Chambres d'artistes.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 27 avril 1837.

226 bis. **Salon de 1837. XV. Sculpture.** *La Presse*, 27 avril 1837.

227. **Un feuilleton à faire.** *La Charte de* 1830, 27 avril 1837 Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

228. **Vêtements artistes.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 28 avril 1837.

229. **L'Hiver (La Dernière feuille).** *Don Quichotte*, 30 avril 1837. Ces vers ont reparu, sous le titre de : *La dernière feuille*, dans le volume de la *Comédie de la mort* en 1838, et ont fait ensuite partie sous ce titre de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. La première strophe de la version de *Don Quichotte* est celle-ci :

Là, dans la forêt dépouillée
Il ne reste plus au rameau
Qu'une feuille sèche et souillée,
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau.

La dernière strophe de cette pièce est gravée sur le tombeau de Théophile Gautier au cimetière Montmartre.

La dernière feuille a été mise en musique par MM. J. Philipot, A. de Carayon-Latour, D. Balleyguier, et A. Choudens.

230. **Thébaïde.** *La Charte de* 1830, 1er mai 1837. Ces vers ont reparu en 1838 dans le volume de la *Comédie de la mort*, et ont fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Les vers quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-six de la première version sont ceux-ci :

Sans aucun sentiment d'être ou d'avoir été
Me reposer au fond de ma stupidité.

230 bis. **Variétés. (Salon de 1837. XVI et dernier. Sculpture et gravure).** *La Presse*, 1er mai 1837.

231. **Le physionotype.** *La Presse*, 3 mai 1837.

232. **Le Spectre de la rose.** *Don Quichotte*, 7 mai 1837. Ces vers ont fait partie, en 1838, du volume de la *Comédie de la mort;* ils sont entrés ensuite dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de leur auteur. Ils ont été mis en musique par MM. H. Berlioz, Fr. Bazin, A. Mutel, E. Pessard, P. Bertrie, Th. Radoux et madame de Lowenthal ; sous le titre de : *Rêve d'une rose*, par M. F. Raynal, et sous celui de : *La tombe de la rose*, par M. L. Kreutzer.

233. **Vente de la galerie de l'Élysée Bourbon.** *La Charte*

de 1830, 8 mai 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

234. **Littérature maritime.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 9 mai 1837.

235. **Feuilleton (Le jardin des Plantes).** *La Presse*, 12 mai 1837. Cet article a reparu, sous le titre de : *Le jardin des Plantes*, dans le *Voleur* du 15 mai 1837.

236. **Copie du jugement dernier de Michel-Ange (par M. Sigalon).** *La Charte de* 1830, 17 mai 1837. Cet article a été réimprimé dans le *Courrier artistique* du 19 juin 1864, précédé de cette note ; « Cet article, retrouvé par hasard, a été écrit il y a près d'une trentaine d'années, dans *La Charte de* 1830, et il a paru curieux de le reproduire. » Il a été inséré intégralement en 1880 dans le volume de son auteur intitulé : *Fusains et Eaux-fortes*.

237. **Fêtes de Versailles.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 19 mai 1837.

238. **Du costume des députés.** — Anonyme. — *Figaro-livre*, 21 mai 1837.

239. **Statues de Michel-Ange.** *La Charte de* 1830, 22 mai 1837. Cet article a reparu dans le *Courrier artistique* du 26 juin 1864, accompagné de cette note : « Cet article, comme le précédent, a été écrit à la même époque, pour *La Charte de* 1830. » (Voir nº 236.) Il a été aussi réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

239 bis. **La mort dans la vie.** (Première partie de **La Comédie de la mort**). *Le Globe*, revue des arts, des sciences et des lettres. Nº 1, 25 mai 1837. Toute la partie de la *Comédie de la mort* qui porte ce titre a été publiée en entier dans ce numéro du *Globe* (voir nºs 59 et 302 bis.)

240. **La chaîne d'or ou l'amant partagé.** I. et II. *La Chronique de Paris*, 28 mai et 11 juin 1837. Cette nouvelle reparut en 1839 à la suite d'*Une larme du diable*, puis elle entra en 1845 dans les *Nouvelles* de son auteur qu'elle n'a plus quitté depuis lors.

241. **L'Eldorado (Fortunio)**, par Théophile Gautier. *Figaro*. Journal-livre, Revue quotidienne; 28 mai au 24 juillet 1837. In-8° de 20 feuilles 1/2, 316 pages. Imprimerie de *Boulé*, rue Coq-Héron, n° 3, à Paris. — Paris, publications du *Figaro*, rue Coq-Héron, 8.

On a lu déjà, dans la lettre de l'auteur à Sainte-Beuve (voir n° 187), quelques détails sur le mode de publication de cet ouvrage par le *Figaro*. Une demi-feuille, de huit pages chacune, fut jointe au numéro du journal des 28, 29, 30, 31 mai, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14 juin. Ces dix-huit demi-feuilles formèrent cent quarante-quatre pages, ou la valeur de neuf feuilles de seize pages. Le 24 juin seulement, le *Figaro* reprit la publication de l'*Eldorado* sous la forme d'un supplément de trois feuilles de seize pages, portant les numéros 10, 11 et 12. Ces quarante-huit pages furent suivies de deux autres suppléments semblables, composés des feuilles 13, 14, 15, 16, 17 et 18, publiés avec les numéros du *Figaro* des 1er et 7 juillet; enfin, avec celui du 24 juillet, parurent les vingt-huit derniers feuillets du livre, complétant ses 316 pages et ses 20 feuilles 1/2. Il faut ajouter ici qu'après cette édition spéciale exécutée pour le *Figaro*, on tirait ensuite avec sa composition, les fautes corrigées et tout l'ouvrage imprimé en feuilles régulières de seize pages, les exemplaires qui furent la première édition du livre mis en vente, ainsi qu'on le verra plus loin.

Contrairement à la légende très accréditée que la publication de *Fortunio* ne fut pas terminée par le *Figaro*, on voit que ce journal l'acheva, malgré son changement de format, survenu le 16 juin, et la réunion de ces suppléments a formé la toute première édition du livre. Un exemplaire, aujourd'hui en notre possession, avec le titre original de la publication du *Figaro*, est signalé comme le seul connu par M. Maurice Tourneux, dans sa *Bibliographie des œuvres de Théophile Gautier*. Un second exemplaire, en médiocre état, a passé depuis dans une vente publique, en décembre 1879, et s'est vendu 57 francs 75, avec les frais.

Cette édition ne fut ni déposée ni insérée dans la *Bibliographie de la France*. Un an après, en 1838, elle fut mise en vente chez Desessart, sous le titre de *Fortunio*, que l'œuvre

a toujours gardé depuis. Mais, outre les changements d'impression que nous avons déjà indiqués, le titre primitif, qui formait, avec les quatre premières pages, la première demi-feuille de l'édition originale, fut enlevé et remplacé par un titre nouveau accompagné d'une préface inédite de quatre pages, qui est restée depuis lors annexée à l'ouvrage. *La Presse* du 14 mai 1838 annonce la mise en vente du livre sous le titre de : *Fortunio, roman incroyable*, et il est inscrit cette fois dans la *Bibliographie de la France* du 26 du même mois; il y est annoncé faussement comme imprimé chez Gratiot fils, indication exacte seulement pour la couverture de l'ouvrage, son nouveau titre et sa préface; ce renseignement erroné ne se trouve, du reste, imprimé qu'au bas de la seconde page de la couverture.

En 1840, *Fortunio* reparut de nouveau, chez Delloye, en un volume in-12, accompagné d'une vignette par Trimolet, ainsi que Théophile Gautier lui-même nous l'apprend dans sa lettre à Sainte-Beuve, et précédé de cet *Avis* de l'éditeur, où nous voyons pour la première fois les études de l'auteur sur les poètes des seizième et dix-septième siècles, annoncées sous le titre de: *les Grotesques*, et indiquées comme formant un volume en 1835, tandis qu'elles n'ont paru pourtant, réunies en corps d'ouvrage, qu'en 1844 :

Désirant publier un choix des meilleurs ouvrages de la littérature moderne, nous avons dû placer au premier rang le livre de *Fortunio*, dont nous donnons aujourd'hui la troisième édition, revue avec soin par l'auteur.

Fortunio a paru en 1837 et est considéré comme l'un des plus beaux livres de M. Théophile Gautier, si illustre déjà comme poète, comme romancier et comme critique d'art et de littérature.

M. Théophile Gautier avait publié précédemment :
Poésies, un volume, en 1830.
Albertus ou *l'Ame et le péché*, poème, en 1832.

Mademoiselle de Maupin, roman en deux volumes, en 1832[1].

Les Grotesques, études sur quelques écrivains des seizième et dix-septième siècles, un volume, en 1835.

Depuis *Fortunio*, M. Théophile Gautier a publié encore :

La Comédie de la mort, poème, suivi de poésies nouvelles, un volume, en 1838.

Une Larme du Diable, poème dramatique (en prose), suivi de contes et nouvelles, un volume, en 1839.

Il faut ajouter à cet ensemble d'œuvres, toutes vivement remarquées à l'époque où elles ont paru, et qui constituent déjà l'une des plus nouvelles et des plus solides renommées de notre temps, une foule d'articles d'art, de littérature et de mœurs dans les grands et petits journaux.

Les *Salons de peinture* que M. Gautier publie chaque année dans *la Presse*, depuis 1836[2], et le *Feuilleton des théâtres* qu'il rédige aussi dans ce journal avec tant de verve et d'éclat, constitueraient à eux seuls une belle réputation d'écrivain, si ses autres ouvrages de poésie et de littérature ne le plaçaient encore plus haut.

M. Théophile Gautier a aujourd'hui vingt-huit ans.

Il existe des exemplaires de cette édition de *Fortunio* portant au titre le millésime de 1842.

En 1845, *Fortunio* est entré dans les *Nouvelles* de Th. Gautier, qu'il n'a plus quitté depuis cette époque; en 1878, il en a été fait une petite édition in-32, accompagnée du fac-similé de deux dessins de Théophile Gautier, et, en

1. Erreur; *Mademoiselle de Maupin*, comme on l'a vu, parut en 1835.
2. C'est encore une erreur; le premier *Salon* de Théophile Gautier à *la Presse* est, comme on vient de le voir, celui de 1837.

1880, une édition in-8° illustrée, pour la Société des Amis des livres, qui, tirée à cent et quelques exemplaires, n'a pas été mise dans le commerce.

242. **Les Papillons (Pantoum.)** — Ces vers ont paru pour la première fois, sans titre, dans le chapitre sept de *Fortunio*. En 1838, ils sont entrés sous celui de : *Les Papillons*, dans le volume de la *Comédie de la mort*, et ils ont été cités, sous celui de *Pantoum*, dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poètes français*, paru en 1862. *Les Papillons* ont été mis en musique par MM. J. Philipot, V[te] de Kervéguen, F. Mouttet, V. Dolmetsch, M. Pierson, Paladilhe, M. Graziani, Z. Astrug, L.-A. Bourgault-Ducoudray, J. Bouhy, A. Choudens, A. de Sinety, Em. Berger, B. Godard, H. Kowalski, Th. Radoux, la baronne Willy de Rothschild, Albert Renaud et Émile Pessard, dont la musique fut publiée avec une traduction italienne des paroles, par Zaffira, sous le titre de : *La Farfaletta;* sous celui de *Pantoum*, par Th. Jouret, et sous celui de *Les Papillons blancs*, par J. Michaëli.

243. **La manufacture de Sèvres; vitrail de M. Ziégler.** *La Presse*, 31 mai 1837. Un fragment de cet article a été réimprimé dans l'*Artiste* du 2 mars 1856, sous le titre de : *Voyage en Chine*.

244. **Les éventails de la princesse Hélène** (depuis, la duchesse d'Orléans). *La Charte de* 1830, 1[er] juin 1837. Réimprimé intégralement, en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*.

245. **Fête de l'Hôtel de Ville. Bal de l'Opéra.** *La Presse*, 24 juin 1837.

*246. Académie royale de musique. *La Presse*, 11 juillet 1837. C'est le premier feuilleton de critique théâtrale publié par Théophile Gautier dans *la Presse*. Nous avons vu déjà qu'il n'est pourtant pas son premier essai de critique dramatique (voir n° 109, etc., etc.). Pendant quelques mois seulement, au début, Gérard de Nerval collabora régulièrement avec Théophile Gautier pour cette partie de son œuvre, qu'ils signaient G. G., à l'imitation du J. J. du *Journal des Débats*. Théophile Gautier a raconté lui-même ce détail dans la

notice qu'il a consacrée à Gérard de Nerval en tête des *Deux Faust* (édition de 1867). Les articles qui appartiennent plus particulièrement à Gérard, quoique écrits pourtant en collaboration, sont ceux des 17, 30-31 juillet, 14, 28 août 1837, 15 janvier, 2 avril et 21 mai 1838. Après cette date, Gérard abandonna à peu près sa tâche et ne fit plus guère que suppléer Gautier à *la Presse*, par des travaux tout personnels, lors des absences et des voyages de son ex-collaborateur. Un autre de ses amis, M. Allyre Bureau, musicien distingué, lui fournit aussi quelques notes relatives aux œuvres musicales, pendant les premières années de sa critique dramatique.

Lorsqu'on réimprima en six volumes, en 1858-1859, sous le titre d'*Histoire de l'Art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, un choix de ses feuilletons de théâtre, Théophile Gautier ajouta au début du feuilleton qui nous occupe et qui ouvre cette publication, la phrase suivante, qui n'est pas exacte, comme on sait :

> Notre début dans le métier de critique est marqué par un triste présage. Nous arrivons sur le champ de bataille dramatique juste pour constater une défaite et ramasser les morts de la veille !

Il faut ajouter aussi que Théophile Gautier nous a dit à nous-même combien il était peu satisfait de cet ouvrage, resté interrompu, et dont la partie réimprimée de ses critiques théâtrales s'arrête au mois d'avril 1852. Il regrettait vivement qu'on eût supprimé toute la partie descriptive de ses articles, et nous recommanda d'une façon pressante de les rétablir un jour dans toute leur intégrité. Tous ceux qui ont été insérés, soit en partie, soit en entier, dans l'ouvrage dont nous venons de parler, seront précédés ici d'un astérisque ; le plus souvent la proportion citée est d'environ deux colonnes par feuilleton de six ; aussi ne peut-on se faire aucune idée de l'œuvre critique de Théophile Gautier par la lecture de ces volumes.

Cet ouvrage fut d'abord annoncé de 1855 à 1858, dans la

collection Hetzel-Lévy, in-24, sous le titre de : *L'Art et le Théâtre en France depuis vingt ans*, deux volumes (!!!)

Voici l'*Avertissement des éditeurs* placé, en 1858, en tête du premier volume :

L'histoire du théâtre chez un peuple mobile et passionné comme le nôtre, qui veut de la variété, ou, tout au moins le semblant de la variété dans ses plaisirs intellectuels, et, comme un sultan blasé, demande incessamment à ses amuseurs : « Du nouveau ! du nouveau ! » c'est, à proprement parler, l'histoire des goûts et des engouements littéraires de la foule. Aussi nous semble-t-il que, pour être réelle et vivante, pour ne pas se guinder dans les abstractions de la philosophie et de l'esthétique, une pareille histoire ne doit pas être écrite après coup et loin de l'événement. C'est là surtout qu'à notre avis, le narrateur a besoin d'être un témoin.

Le succès ou la chute, sur ce terrain chanceux du théâtre, ne préjugent pas toujours la valeur intrinsèque d'une œuvre dramatique ; mais ils ont au moins leur raison d'être à l'heure où ils se produisent, raison que l'on peut difficilement apprécier à distance, c'est-à-dire quand les circonstances ne sont plus les mêmes et que les impressions du moment se sont effacées. A part ces rares chefs-d'œuvre qui ont le privilège de rester toujours jeunes et qui brillent au ciel de l'art dans leur immortelle sérénité, il n'est guère de pièce, même ayant eu la vogue, qui, reprise au bout de quelques années, ne paraisse avoir vieilli, ou dans l'ensemble ou dans les détails, ou par le fond ou par la forme. Telle donnée dramatique que l'on acceptait dans un temps, n'est plus supportée dans un autre ; tel agencement,

telle coupe sont devenus surannés, et ne répondent plus à l'esprit du jour ou au perfectionnement matériel de la mise en scène.

Notre théâtre a donc ses modes, capricieuses et fugitives comme toutes les modes ; et où faut-il en chercher l'histoire sinon dans ces chroniques hebdomadaires qui sont une des spécialités du journalisme français et dont le public ne cesse de se montrer avide ?

Parmi les écrivains qui se sont acquis une célébrité dans la critique dramatique, s'il en est un dont les *feuilletons* méritent de survivre à la publicité éphémère du journal, c'est, à coup sûr, M. Théophile Gautier. Au plus haut sentiment littéraire, il réunit des qualités de style, un talent de description qui l'ont fait reconnaître universellement pour un de nos plus savants maîtres en l'art d'écrire. Avec quelle verve humorisque et dans quelle langue brillante, colorée, pittoresque, il sait raconter une pièce, drame, comédie ou vaudeville, opéra, féerie ou ballet ! Comme ses portraits d'acteurs et d'actrices sont admirablement touchés ! Quelle fermeté de lignes, quelle vigueur, quel relief ! Décrit-il une décoration, sa plume est un pinceau qui rivalise avec la brosse magique des Cicéri et des Séchan ! La moisson dramatique est-elle un peu maigre, jamais son feuilleton n'est plus nourri, sa verve plus abondante, son esprit plus étincelant !

Le cadre que nous nous étions imposé ne nous a pas permis de reproduire intégralement l'œuvre critique de M. Théophile Gautier ; nous avons été forcés de faire un choix dans cet amas de richesses, et, certes, notre embarras a été grand. Mais, si nous avons dû laisser de côté beaucoup de pages charmantes, nous nous

sommes bien gardés de rien modifier dans celles que nous avons recueillies pour former cette *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*. On retrouvera donc ici les appréciations de l'auteur, ses jugements, ses critiques, fidèlement et sincèrement reproduits.

Nous insistons sur ce point, non seulement pour la raison que nous avons exposée dans les premières lignes de cet avertissement, mais encore parce qu'en relisant avec attention les revues théâtrales de M. Théophile Gautier, nous avons fait une remarque curieuse et que le lecteur ne manquera pas de faire à son tour. — Comme tous les écrivains qui ont une originalité réelle dans la pensée et dans l'expression, et auxquels il arrive de heurter les préjugés du moment, M. Théophile Gautier a longtemps passé, et passe sans doute encore aux yeux de certaines personnes, pour un esprit brillant mais paradoxal. Eh bien, nous ne craignons pas de le dire, ces prétendus paradoxes, qui n'étaient goûtés autrefois que dans un petit cercle d'artistes et de lettrés, sont devenus avec le temps l'opinion de tout le monde, exprimée seulement dans un style qui n'appartient pas à tout le monde.

C'est là le plus bel éloge qui puisse être fait d'un livre comme celui-ci, et nous ne doutons pas qu'il ne soit ratifié, non seulement par le lecteur contemporain de M. Théophile Gautier, auteur, acteur, artiste ou spectateur, pour qui chacune des pages de ces curieux volumes aura la saveur d'un souvenir personnel, mais aussi par les générations nouvelles, que le tableau de nos luttes et de nos plaisirs littéraires tracé d'après nature, saisi sur le vif, au courant des événements, par

cette plume fidèle et prestigieuse, ne pourra manquer d'instruire et de passionner.

LES ÉDITEURS.

247. GYMNASE. — VAUDEVILLE. — Th. des VARIÉTÉS. — PALAIS-ROYAL, etc. — Signé Gérard. — *La Presse*, 17 juillet 1837.

248. **Revue du monde; les Enfants anglais.**—Anonyme. — *Figaro*, 21 juillet 1837.

*249. CIRQUE OLYMPIQUE. — **Danseuses espagnoles. — Représentation à l'Odéon.** *La Presse*, 24 juillet 1837.

250. VAUDEVILLE. — GYMNASE. — Th. des VARIÉTÉS. — Signé Gérard. — *La Presse*, 30-31 juillet 1837.

*251. ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE : **Reprise de La Juive.** — VAUDEVILLE : **Le Mari à la Ville et la Femme à la Campagne.** *La Presse*, 8 août 1837.

252. OPÉRA-COMIQUE. — GYMNASE-DRAMATIQUE. — Th. des VARIÉTÉS. — Signé Gérard. — *La Presse*, 14 août 1837.

*253. PALAIS-ROYAL : **L'Hôtel des haricots; le Mémoire de la Blanchisseuse.** — AMBIGU : **Le Corsaire noir.** — CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. *La Presse*, 21 août 1837.

*254. OPÉRA-COMIQUE : **La double échelle.**—PORTE-SAINT-MARTIN : **La guerre des servantes.—Début de madame Stolz.** — Signé G. G. — *La Presse*, 28 août 1837.

*255. **Le Château de ma nièce : la pièce imprimée.** — VAUDEVILLE : **Mon coquin de neveu.** — Th. des VARIÉTÉS : **Le matelot à terre.** — PALAIS-ROYAL : **Bruno le fileur.** *La Presse*, 4 septembre 1837. Cet article commence par cette phrase : « Nous avons constaté le succès de la pièce de madame Ancelot. » Or, il ne se trouve pas dans *la Presse* une seule ligne de Th. Gautier sur cette comédie; mais le vicomte de Launay (madame Émile de Girardin) en avait parlé dans son *Courrier de Paris*. Ainsi s'explique la phrase de Théophile Gautier, qui a trait au journal et non à lui-même.

256. **Concours pour le grand prix de paysage historique.** — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 10 septembre 1837. Réimprimé intégralement, en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*, série des *Concours de* 1837.

*257. ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — OPÉRA-COMIQUE : **Les États de Blois.** — Réouverture de la GAITÉ : **L'Ombre de Nicolet ; le Petit Chapeau.** — Signé G. G. — *La Presse*, 11 septembre 1837.

258. **(Concours de) Sculpture.** — *La Charte de* 1830, 17 septembre 1837. Réimprimé intégralement, en 1880, dans *Fusains et Eaux-fortes*, série des *Concours de* 1837.

*259. ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. *La Presse*, 18 septembre 1837. Cet article est daté par erreur du 31 juillet 1837 dans le tome Ier de l'*Histoire de l'art dramatique* et l'ordre chronologique, soi-disant observé dans l'ouvrage, est, par conséquent, interverti.

260. **Variétés : Exposition des ouvrages des pensionnaires de Rome ; concours pour le grand prix d'architecture.** — Anonyme. — *La Charte de* 1830, 23 septembre 1837. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*, série des *Concours de* 1837.

261. **Beaux-arts : Collection de tableaux espagnols.** *La Presse*, 24 septembre 1837.

262. OPÉRA-COMIQUE : **Le bon garçon.** — Th. des VARIÉTÉS : **Résignée.** — VAUDEVILLE : **Le tourlourou.** — Signé G. G. — *La Presse*, 29 septembre 1837.

*263. ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. *La Presse*, 2 octobre 1837.

264. **Les fêtes de Juillet vues de Montmartre.** *La Charte de* 1830, 3 octobre 1837. Cet article a été arraché du seul exemplaire connu de l'année 1837 de la *Charte de* 1830, conservé au Luxembourg à la bibliothèque de l'ancien Sénat ; il est donc introuvable aujourd'hui en édition originale. Il a été réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes* et ensuite dans la *Revue du Monde dramatique et littéraire*, numéro du 17 juillet 1880.

* 265. CIRQUE OLYMPIQUE : **D'jenguiz-Khân.** — GYMNASE : **Le père Fourreau.** — Th. des VARIÉTÉS : **Rose et Blanche; Portier, je veux de tes cheveux.** — GAITÉ : **Les deux faussaires.** — AMBIGU : **L'Officier bleu.** — **Zampa.** — **Les Italiens.** — **L'Opéra.** — Signé G. G. — *La Presse*, 9 octobre 1837.

266. **Le Chemin de fer.** *La Charte de* 1830, 15 octobre 1837. Cet article a été arraché de la collection du journal de la même façon que le n° 264 (voir ce numéro). Il a été réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

* 267. ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE : **Nathalie.** *La Presse*, 16 octobre 1837.

268. **Galerie des belles actrices** (1). **Mademoiselle Fanny Elssler.** — Anonyme. — *Figaro*, n° 5, 19 octobre 1837. Cet article a reparu, anonyme encore, en 1839 dans *les Belles femmes de Paris* (pages 40-45) et, en 1874, dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier.

269. **Galerie des belles actrices** (2). **Mademoiselle Julia Grisi (la Diva).** — Anonyme. — *Figaro*, 20 octobre 1837. Ces vers, les quatre-vingts premiers de la pièce intitulée *la Diva*, ont reparu sous ce dernier titre dans *la Comédie de la mort*, en 1838, et sont entrés, en 1839, sous leur premier titre et anonymes encore, dans *les Belles femmes de Paris*. Ils ont enfin fait partie, depuis 1845, sous le titre de *la Diva*, de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier (voir n° 306 bis).

* 270. **Feuilleton dramatique (sans titre).** *La Presse*, 23 octobre 1837.

271. **Galerie des belles actrices** (3). **Mademoiselle Georges.** — Anonyme. — *Figaro*, 26 octobre 1837. Cet article a reparu, anonyme encore, dans *les Belles femmes de Paris*, en 1839, dans l'*Almanach des coulisses* pour 1843, sous le titre de *Portrait de mademoiselle Georges*, réimpression incomplète, et, en 1874, dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier.

272. **Galerie des belles actrices** (4). **Mademoiselle Juliette.** — Anonyme. — *Figaro*, 29 octobre 1836. Réimprimé dans

7

les mêmes conditions que le numéro précédent, sauf pour l'*Almanach des coulisses*, où il ne se trouve pas; les lignes de début de l'article ne se trouvent que dans le *Figaro;* les voici :

Nous avons peut-être commis une imprudence en annonçant à nos lecteurs une galerie de belles actrices ; la belle actrice devient de plus en plus rare, ce qui expliquerait peut-être la consommation de vertu qui se fait dans les coulisses modernes.

* 273. **Le Père de la débutante. — Tabarin.** — Signé G. G. — *La Presse*, 30 octobre 1837.

* 274. Opéra-Comique : **Piquillo.** *La Presse*, 6 novembre 1837.

275. **Galerie des belles actrices** (5). **Mademoiselle Jenny Colon.** — Anonyme. — *Figaro*, 9 novembre 1837. Réimprimé dans les mêmes conditions que les autres portraits de cette galerie : de plus il a été réimprimé, signé, dans l'*Almanach des coulisses* pour 1843. Le *Figaro* contient certains passages qui n'ont pas été conservés et que nous allons recueillir.

Tout au début de l'article, la première actrice citée dans le journal était Guilia Grisi; voici cette phrase omise et qui doit être placée avant celle relative à mademoiselle Elssler :

Mademoiselle Grisi ressemble à une madone romaine.

Comme complément du paragraphe où il est dit que : « Le type que nous cherchions si loin existait à l'Opéra-Comique en la personne de mademoiselle Colon, » on lisait ceci :

... et la première représentation de *Piquillo* nous l'a révélé dans toute sa pureté et dans tout son éclat.

Ce n'est pas que nous prétendions que mademoiselle Jenny Colon ne soit blonde que depuis la représentation de *Piquillo*, mais jamais rôle n'a été mieux disposé pour faire ressortir les *blondes* qualités de sa personne.

A l'endroit où l'auteur dit : « Les brunes sont presque des hommes et le caractère de leurs formes a plus de rapport avec celles de l'hermaphrodite qu'avec celles de l'Ève biblique, » se trouvait un renvoi et la note suivante :

Le rédacteur en chef déclare ne pas assumer la responsabilité de cette opinion de son spirituel collaborateur. Une protestation est déposée au bureau du journal. On peut la signer de neuf heures du matin à quatre heures du soir.

Enfin, le dernier paragraphe de l'article commençait dans le *Figaro* par ces mots :

Les costumes romanesques de *Piquillo* conviennent beaucoup au type de beauté de mademoiselle Colon ;

Disons aussi que le roman *blond* dont Théophile Gautier parle dans cet article n'est autre que *la Toison d'or* publiée seulement en 1839, dans *la Presse*, mais annoncée déjà en 1837 dans le *Don Quichotte*, sous le titre de *Madeleine;* sans la mort de ce journal, *la Toison d'or* eût sans doute paru dans ses colonnes.

276. Opéra. — Palais-Royal : **La dot de Cécile ; le Café des comédiens.** — Vaudeville : **Coucous et waggons.** — Gaité. — Cirque Olympique. — Signé G. G. — *La Presse*, 13 novembre 1837.

*277. Gymnase : **Le rêve d'un savant.** — Palais-Royal : **Ma maison du Pecq.** — Porte-Saint-Martin : **Le baron de Montrevel.** *La Presse*, 20 novembre 1837.

278. **Fronton du Panthéon.** *La Presse*, 23 novembre 1837.

279. **Galerie des actrices d'esprit** (1). **Mademoiselle Brohan.** — Anonyme. — *Figaro*, 23 novembre 1837. Réimprimé en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier. Ce portrait a fait aussi partie, signé Roger de Beauvoir, de l'*Almanach des coulisses* pour 1843 ; il y est réimprimé incomplètement.

*280. Opéra : **Le Dieu et la bayadère.** — Gymnase : **Le**

spectacle à la cour. — Porte-Saint-Martin. — Signé G. G. — *La Presse*, 27 novembre 1837.

281. **Variétés : Œuvres de Henri Heine. — Reisebilder, tableaux de voyage.** *La Presse*, 30 novembre 1837.

Voici à ce sujet un autre article, bien remarquable aussi, de Théophile Gautier sur Henri Heine ; il est complètement inédit et doit dater du commencement de ses débuts littéraires.

HENRI HEINE.

Henri Heine est, si ces mots peuvent s'accoupler, un Voltaire pittoresque et sentimental, un sceptique du dix-huitième siècle, argenté par les doux rayons bleus du clair de lune allemand. Rien n'est plus singulier et plus inattendu que ce mélange involontaire d'où résulte l'originalité du poète; à l'opposé de beaucoup de ses compatriotes, farouches Teutons et Gallophages qui ne jurent que par Hermann, Henri Heine a toujours beaucoup aimé les Francais : si la Prusse est la patrie de son corps, la France est la patrie de son esprit. Le Rhin ne sépare pas si profondément qu'on veut bien le dire les deux pays, et souvent la bise de France franchissant les eaux vertes ou gémit sur son rocher la *Loreley*, balaye de l'autre côté l'épaisse brume du Nord et apporte quelque gai refrain de liberté et d'incrédulité joyeuse que l'on ne peut s'empêcher de retenir. Heine en a retenu plus que tout autre de ces chansons aimablement impies et forcément légères, et il est devenu un terrible railleur, ayant toujours son carquois plein de flèches sarcastiques qui vont loin, ne manquent jamais leur but et pénètrent avant. Ah ! plus d'un qui n'en dit rien et tâche de faire bonne contenance quoiqu'il soit mort depuis longtemps de sa blessure, a dans

le flanc le fer d'un de ces dards empennés de métaphores brillantes ! Tous ont été criblés, les dieux anciens et les dieux nouveaux, les potentats et les conseillers auliques, les poètes barbares ou sentimentaux, les tartufes et les cuistres, de quelque robe qu'ils soient. Nul tireur, fût-il aussi adroit qu'un chasseur tyrolien, n'a abattu un pareil nombre des noirs corbeaux qui tournent en croassant au-dessus du Kyffhauser, la montagne sous laquelle dort l'empereur Frédéric Barberousse, et si l'Épiménide couronné ne se réveille point, certes, ce n'est pas la faute du brave Henri. Dans son ardeur de viser et d'attraper il a même lancé à travers sa sarbacane sur la patrie allemande, sur la *vieille femme de là-bas*, comme il l'appelle, quelques pois et quelques houppes de laine rouge cachant une fine pointe qui ont dû inquiéter dans son fauteuil d'ancêtre la pauvre grand'mère rêvassant et radotant.

Il n'a pas manqué jusqu'à présent de ces esprits secs et haineux, d'une lucidité impitoyable, qui ont manié l'ironie, cette hache luisante et glacée, avec l'adresse froide et l'impassibilité joviale du bourreau. Mais Henri Heine, quoiqu'il soit aussi cruellement habile que pas un d'eux, en diffère essentiellement. Avec la haine il possède l'amour, un amour aussi brûlant que la haine est féroce ; il adore ceux qu'il tue, il met le dictame sur les blessures qu'il a faites et des baisers sur ses morsures ; avec quel profond étonnement il voit jaillir le sang de ses victimes, et comme il éponge bien vite les filets pourpres et les lave de ses larmes !

Ce n'est pas un vain cliquetis d'antithèses de dire littérairement d'Henri Heine qu'il est cruel et tendre, naïf et perfide, sceptique et crédule, sentimental et railleur,

passionné et glacial, spirituel et pittoresque, antique et moderne, moyen âge et révolutionnaire ; il a toutes les qualités et même si vous voulez tous les défauts qui s'excluent ; c'est l'homme des contraires, et cela sans effort, sans parti pris, par le fait d'une nature panthéiste qui éprouve toutes les émotions et perçoit toutes les images. Jamais Protée n'a pris plus de formes, jamais Wishnou n'a promené son âme divine dans une si longue série d'avatars. Ce qui suit le poète à travers ces mutations perpétuelles et ce qui le fait reconnaître, c'est son incomparable perfection plastique. Il taille comme des blocs de marbre grec les troncs noueux et difformes de cette vieille forêt inextricable et touffue du langage allemand, à travers laquelle on n'avançait, ainsi que dans les forêts vierges, qu'avec la hache et le feu. Grâce à lui, l'on peut marcher maintenant dans cet idiome sans être arrêté à chaque pas par les lianes, les racines tortueuses et les chicots mal déracinés des arbres centenaires. Dans le vieux chêne teutonique où l'on n'avait pu si longtemps qu'ébaucher à coups de serpe l'idole informe d'Irmensul, Henri Heine a sculpté la statue d'Apollon, aussi blanche, aussi pure, que s'il avait eu à sa disposition les carrières de Paros et du mont Pentélique. Il a transformé en langue universelle ce dialecte que les Allemands seuls pouvaient écrire et parler, sans cependant toujours le comprendre eux-mêmes.

Apparu dans le ciel littéraire un peu plus tard mais avec non moins d'éclat que la poétique pléiade où brillaient Wieland, Klopstock, Schiller et Gœthe, il est plus complet qu'aucun de ses prédécesseurs ! On peut reprocher à Klopstock une fatigante profondeur, à

Wieland une légèreté outrée, à Schiller un idéalisme parfois absurde ; enfin, Gœthe affectant de réunir la sensation, le sentiment et l'esprit, pèche souvent par une froideur glaciale. Comme nous l'avons dit, Henri Heine est naturellement sensible, idéal, plastique et surtout spirituel. Il n'est rien entré de Klopstock dans la formation de son talent parce qu'il répugne à tout ce qui est ennuyeux ; il a de Wieland la sensualité, de Schiller le sentiment, de Gœthe la spiritualité panthéistique ; il ne tient que de lui-même son incroyable puissance de réalisation. Chez lui l'idée et la forme s'identifient complètement ; personne n'a poussé aussi loin le relief et la couleur que notre poète ; chacune de ses phrases est un microcosme animé et brillant ; ses images semblent vues dans la chambre noire, ses figures se détachent du fond et vous causent par l'intensité de l'illusion la même surprise craintive que des portraits qui descendraient de leurs cadres pour vous dire bonjour. Les mots chez lui ne désignent pas les objets, ils les évoquent. Ce n'est plus une lecture qu'on fait, c'est une scène magique à laquelle on assiste. Vous vous sentez enfermer avec le poète dans le cercle, et alors autour de vous se pressent avec un tumulte silencieux des êtres fantastiques d'une vérité si saisissante, il passe devant vos yeux des tableaux si impossiblement réels, que vous éprouvez une sorte de vertige.

Rien n'est plus singulier pour nous que cet esprit à la fois si français et si allemand. Telle page étincelante d'ironie, et qu'on croirait arrachée à *Candide*, a pour verso une légende digne de figurer dans la collection des frères Grimm, et souvent dans la même strophe le docteur Pangloss philosophe avec une elfe ou une nixe. Au rire

strident de Voltaire, l'Enfant au cor merveilleux mêle une note mélancolique, où revivent les poésies secrètes de la forêt et les fraîches inspirations du printemps. Le railleur s'installe familièrement dans un donjon gothique, ou se promène sous les arceaux d'une cathédrale ; il commence par se moquer des hauts barons et des prêtres, mais bientôt le sentiment du passé le pénètre, les armures bruissent le long des murailles, les couleurs des blasons se ravivent, les roses des vitraux étincellent, l'orgue murmure, le paladin sort de son château féodal sur son coursier caparaçonné, le prêtre, la chasuble au dos, monte les marches de l'autel, et jamais poète épris de chevalerie et d'art catholique, ni Uhland, ni Tieck, ni Goërres, dont il a tant de fois tourné le romantisme en ridicule, n'ont si fidèlement dépeint et si bien compris le moyen âge. La force des images et le sentiment de la beauté ont rendu pour quelques strophes notre ricaneur sérieux, mais voilà qu'il se moque de sa propre émotion, et passe sur ses yeux remplis de larmes sa manche bariolée de bouffon, et fait sonner bien fort ses grelots et vous éclate de rire au nez : vous avez été sa dupe ; il vous a tendu un piège sentimental où vous êtes tombé comme un simple philistin. Il le dit, mais il ment ; il a été attendri, car tout est sincère dans cette nature multiple[1] ; ne l'écoutez pas quand il vous prie de ne croire ni à son rire ni à ses pleurs, — rire de hyène, larmes de crocodile. Pleurs et rires ne s'imitent pas ainsi.

Dans les *Nord-See*, le poète a peint des marines bien

1. Ici se trouve sur le manuscrit, cette phrase raturée : « cet esprit athénien qui a plus d'un rapport avec Aristophane, le grand comique effronté. »

supérieures à celles de Backhuysen, de Salvator Rosa et de Joseph Vernet. Ses strophes ont la grandeur de l'océan et son rythme se balance comme les vagues; il rend à merveille les splendides écroulements des nuages, les volutes de la houle brodant le rivage d'une frange argentée, tous les aspects du ciel et de l'eau dans le calme et dans l'orage. Shelley et Byron seuls ont possédé à ce degré l'amour et le sentiment de la mer. Mais par un caprice singulier, au bord de cette Baltique, devant ces flots glacés qui viennent du pôle, notre Allemand se fait Grec; c'est Poseidon qui lève sa tête au-dessus de cette eau bleue et froide, gonflée par la fonte des glaciers polaires. Au lieu des évêques de mer et des ondines, il fait jouer dans l'écume des tritons classiques. Par un anachronisme et une transposition volontaires, comme s'en sont permis de tout temps les grands coloristes, Rubens et Paul Véronèse entre autres, il introduit dans la cabane de la fille du pêcheur un dieu d'Homère déguisé, et lui-même ne représente pas mal Phœbus-Apollon avec une chemise rouge de matelot, des braies goudronnées et condamné, non plus à garder les troupeaux chez Admète, mais à pêcher le hareng dans la mer du Nord.

Ceci est pour le côté purement pittoresque et descriptif, mais à la contemplation de la nature se mêlent des rêveries philosophiques et des souvenirs d'amour; l'immensité rend sérieux. La bouche du poète, cet arc rouge qui décochait tant de sarcasmes, se détend. Éloigné du danger, c'est-à-dire de la femme, Henri Heine se tient moins sur ses gardes; la mer interposée le rassure; les jambes de l'enchanteresse ne finissent plus en nageoire de poisson, la queue de la souris ne frétille

plus dans le coin de ses lèvres roses; les ailes, jusque-là impitoyablement plumées, se couvrent de nouveau d'un duvet neigeux; l'idéal chassé et noble se reforme. L'ange pur succède au monstre gracieux et, en se penchant sur la mer, le poète aperçoit au fond de l'abîme, à travers la transparence des eaux, la ville engloutie et vivante, où s'accoude à la fenêtre la belle jeune fille qu'il aimerait sans crainte et sans jalousie !

*282. Porte-Saint-Martin : **Lucrèce Borgia (reprise de).** — Ambigu : **Longue-Épée le Normand.** — Palais-Royal : **Suzanne.** — Signé G. G. — *La Presse*, 4 décembre 1837.

283. Odéon : **Une tragédie nouvelle.** — Anonyme. — *La Presse*, 10 décembre 1837.

*284. Opéra : **Concert.** — Opéra-Comique : **Le domino noir.** — Porte-Saint-Martin : **L'esclave Andréa.** — **Messe de M. Berlioz.** — Signé G. G. — *La Presse*, 11 décembre 1837.

285. **Illustrations de Paul et Virginie.** *La Charte de* 1830, 11 décembre 1837. Cet article a été arraché de l'exemplaire de l'année 1837, comme les numéros 264 et 266 (Voir n° 264). Il a été réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes.*

286. **Galerie des belles actrices** (6). **Madame Damoreau.** — Anonyme. — *Figaro*, 13 décembre 1837. Réimprimé dans les mêmes conditions que les autres articles de cette galerie. (Voir n° 268, etc.)

287. **Variétés : Collection égyptienne de M. Mimaut.** — Signé T. G. — *La Prèsse*, 19 décembre 1837.

*288. Italiens : **Lucia di Lammermoor.** — Académie royale de musique. *La Presse*, 21 décembre 1837.

289. Italiens : **Lucia di Lammermoor.** — Vaudeville : **Maria Padilla.** — Th. des Variétés : **Suzette.** — Gymnase : **Le bonheur dans la retraite.** — Porte-Saint-Martin : **Guillaume Colmann.** — Signé G. G. — *La Presse*, 28 décembre 1837.

290. **Prospectus de la Société Œnophile.** — Anonyme.— Imprimerie *Panckoucke*, rue des Poitevins, n° 14, à Paris.

Ce Prospectus absolument introuvable, dont Théophile Gautier lui-même nous a révélé l'existence et l'origine, ne fut point déposé et ne se trouve indiqué ni dans la *Bibliographie de la France* ni au catalogue d'aucune Bibliothèque publique de Paris. Paru en décembre 1837 (*la Presse* des 6 et 14 de ce mois en constate l'apparition), il fut immédiatement saisi sur la réclamation d'un propriétaire de vignobles indiqué à tort comme faisant partie de la Société. Les tribunaux donnèrent gain de cause au plaignant et ordonnèrent la destruction du Prospectus portant son nom. Nous allons en citer ici toute la partie écrite par Théophile Gautier :

On consomme annuellement à Paris pour cent millions de vins, cinquante départements environ alimentent cette consommation. Près des deux tiers de la France sont donc intéressés dans le commerce des vins avec la capitale; il est aussi important par les sommes immenses qu'il met en mouvement que par les nombreux rapports qu'il entretient avec toutes les classes de la population. Il touche à la fois aux premières nécessités de la vie, à une infinité de jouissances et à l'hygiène publique. Considéré sous ce triple rapport et latéralement avec son importance industrielle, le commerce des vins à Paris mérite à juste titre une attention et des soins dont il a été jusqu'ici totalement dépourvu.

De tous les produits, le vin est peut-être celui qui laisse le plus de prise à la fraude et à la mauvaise foi; c'est celui qui a été le plus souvent et qui est encore l'objet des plus coupables spéculations. La facilité de la fraude contribue à multiplier et à perpétuer les abus; le public est en même temps trompé et sur la qualité et sur le prix des produits; il y a, d'une part, délit flagrant

contre la santé du consommateur, et, de l'autre, déception permanente pour les prix. Mais une pareille situation étend son influence plus loin, et si les habitants de Paris sont les premières victimes de la fâcheuse organisation du commerce des vins, les producteurs des provinces en sont également atteints; la défaveur qui frappe l'industrie vinicole rejaillit en partie sur eux; et il n'est pas étonnant que l'esprit de fraude, si universellement répandu à Paris, ait pénétré jusque dans quelques vignobles. Le producteur a pu faire ce raisonnement fort logique, mais peu honnête : Puisque le Parisien est condamné à boire des vins frelatés, l'origine de la fraude ne saurait avoir une grande importance. Ainsi le mal se combine souvent de la mauvaise foi de tous ceux qui concourent à ce commerce, et il n'est alors pas rare de voir les meilleurs produits frappés de discrédit, et se confondre, au grand détriment des producteurs, avec les qualités dénaturées.

On a étrangement abusé des noms patronymiques pendant ces derniers temps; on s'est figuré que le baptême suffisait pour donner de la qualité aux vins. Les noms des grands crus de France servent journellement de passeport aux vins les plus médiocres, et l'on a bien soin de faire disparaître tous les signes qui pourraient constater leur origine. Les manœuvres, à cet égard, sont aussi nombreuses qu'ingénieuses, et tel vin ne porte souvent d'autre cachet de sa naissance que la forme de la bouteille qui le contient. Au reste, ce n'est pas notre but de porter ici nos investigations dans le détail de tous les abus qui existent; en les signalant d'une manière générale, nous nous rendons l'écho de toute la population de la capitale, et nous exprimons

en une phrase ce que mille voix répètent chaque jour.

Nous venons offrir au public des avantages et des garanties qui lui ont manqués jusqu'à présent, nous osons le dire. Sans nous livrer à aucun raisonnement dépréciateur sur les maisons de commerce de vins qui existent autour de nous, nous avons la conviction que le vaste établissement que nous venons de fonder remplira mieux, que ce qui a été organisé jusqu'à présent, toutes les conditions qui peuvent satisfaire le consommateur et le producteur; car, nous l'avouons, les intérêts de ce dernier nous paraissent aussi respectables que ceux du premier; ils sont même solidaires dans le système commercial que la Société Œnophile vient d'adopter, et cette combinaison ne sera pas une de ses moindres chances de succès.

La Société Œnophile est organisée sur des bases assez larges pour répondre à tous les besoins des consommateurs les plus exigeants. Elle est en relations directes avec les propriétaires des principaux vignobles de France; son capital social est de nature à lui permettre de faire toutes les acquisitions en temps opportun, dans les conditions les plus favorables; toutes ses opérations d'achat se feront sans intermédiaire aucun, et tous les vins qu'elle vendra seront vendus sous les noms de leurs propriétaires, et avec des preuves incontestables de leur origine. Le consommateur aura d'abord pour garantie morale la réputation du vigneron et celle de l'établissement fondé par les propriétaires les plus recommandables; les produits seront vendus sous leur patronage et sous le contrôle immédiat des membres de la Société Œnophile et des producteurs qui alimentent l'établissement. La simplicité sévère de cette

marche nous dispense d'insister sur l'impossibilité du moindre abus. Il n'y aura de confusion ni dans les localités, ni dans les crus, ni dans les années. Des registres et des pièces consciencieusement rédigés constateront tous les détails d'origine, d'âge et de qualité. On sent qu'avec de pareilles précautions, le présent et l'avenir des propriétaires en rapport avec la Société Œnophile se trouvera engagé; nul ne voudrait compromettre sa réputation pour un gain illicite; les choix faits par la Société ne permettent pas, d'ailleurs, un pareil soupçon.

La pensée de cette entreprise est, au reste, due en grande partie aux circonstances désagréables dans lesquelles le commerce de Paris a placé la plupart des producteurs. Abreuvés de dégoûts et de tracasseries, voyant la réputation des meilleurs crus compromise, ils ne pouvaient rester plus longtemps dans cette situation intolérable, à moins de voir péricliter de plus en plus leur propriété et de compromettre une des premières industries de la France. Ils ont, par conséquent, donné un appui sans réserve à la Société Œnophile, ayant l'intime conviction qu'un établissement de cette nature ne peut que maintenir la réputation des grands crus et réhabiliter ceux que les fraudes du commerce auraient pu discréditer. Déjà les suites funestes de la substitution des petits crus aux grands crus se sont manifestées d'une manière alarmante; et si cet état de choses devait durer, la plupart des propriétaires se verraient forcés d'arracher les vieux plants et de les remplacer par un aménagement plus productif. Le consommateur renonce à se fournir dans les prix élevés, parce qu'il a reconnu que, malgré le sacrifice, il n'obtient que des vins de seconde et quelquefois de troisième classe;

c'est seulement dans le nord que les grands produits trouvent encore leur prix.

Ce que nous disons pour les vins français est bien plus vrai encore pour les vins étrangers ; il est à peu près impossible de se les procurer purs et intacts à Paris ; moins connus que les produits du pays, les falsifications sont plus grossières et plus fréquentes. Aussi la Société, pour compléter le cercle de ses opérations, se mettra-t-elle en relation directe avec les principaux producteurs des pays étrangers, en leur offrant les mêmes avantages qu'aux propriétaires indigènes, c'est-à-dire ceux de présenter aux consommateurs leurs vins dans leur pureté primitive, et d'accroître ainsi les débouchés et la réputation dont ils jouissent.

Une pareille organisation doit inspirer la plus entière confiance au public, et le mettre à l'abri de toute espèce de fraude et de déception. Il sera certain d'avoir toujours du vin pur, hygiénique, et de ne jamais être trompé sur la date et l'origine qu'on lui attribue. On ne peut pas se dissimuler que les vrais connaisseurs en vins, et surtout en vins fins, sont rares, et que les amateurs sont nombreux. Mais comme ceux-ci sont généralement obligés de s'en rapporter aux vendeurs, il se trouve que, dans l'état actuel du commerce des vins, ils n'obtiennent jamais ce qu'ils demandent, et qu'ils sont presque toujours victimes de leur ignorance. Cet inconvénient n'existera plus avec la Société Œnophile, et la simple inspection d'un registre donnera plus de confiance que tous les moyens de persuasion employés par certains industriels.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que la Société présente au public ; il ne lui suffit pas de garantir

la qualité des vins ; il faut encore que, par la modération de ses prix, elle offre un bénéfice plus direct aux consommateurs. Il faut qu'elle prouve, par la supériorité de ses qualités et par l'infériorité de ses prix, que ce n'est pas dans un mesquin intérêt ou par esprit de concurrence qu'elle fait la critique du commerce des vins de Paris, mais que ses combinaisons reposent sur des bases solides, sur des éléments parfaitement appréciables, et que c'est par la réforme des abus seulement qu'elle veut acquérir la confiance publique et fonder sa propre prospérité.

Parmi les divers modes d'application, celui que présente l'association, et particulièrement la Société en commandite, a réuni de préférence les suffrages des fondateurs ; il intéresse un plus grand nombre de personnes à l'entreprise ; il multiplie les relations et offre une puissance de capital dont les autres sociétés commerciales ne disposent pas ordinairement. Les membres de la Société, pris collectivement, ont ensuite plus de moyens d'action, de diffusion qu'un simple entrepreneur, et les noms des fondateurs suffisent enfin pour faire naître la confiance.

Il n'y aura plus entre les consommateurs et les propriétaires de ces agents intermédiaires qui absorbent d'ordinaire une si grande part dans les bénéfices des commerçants. Mais ce n'est pas en cela que consiste, pour la Société, la principale économie ; elle résulte de la différence des frais d'administration, et les calculs suivants pourront donner une idée de la position favorable et tout exceptionnelle de la Société Œnophile.

On peut admettre que, dans Paris, il y a au moins trois mille marchands de vins en gros et demi-gros, et

qui approvisionnent ce que la capitale contient de hautes et moyennes fortunes. Si, par les avantages qu'offre la Société Œnophile, elle parvenait à posséder le trentième de cette clientèle, c'est-à-dire celle de cent marchands (il n'y a rien d'exagéré dans cette supposition), elle aurait une recette journalière de dix mille francs, ou trois millions six cent cinquante mille francs par an.

Or voici quels sont les frais dans les deux hypothèses : elles diffèrent du simple au décuple et au delà.

. . . .

Il résulte de ces chiffres que, la Société réalise, sur les frais d'administration seulement, un bénéfice de sept cent quarante mille quinze francs, environ vingt pour cent; cette économie, combinée avec celle qu'on obtient naturellement par l'absence d'intermédiaires entre les consommateurs et les producteurs peut être portée à trente pour cent au moins, ce qui nous permettra de donner au consommateur, avec une supériorité marquée dans les produits, une économie de dix pour cent, et de réserver à l'actionnaire un dividende réel de vingt pour cent.

C'est sans doute la première fois qu'une entreprise se présente sous de pareils auspices au public, surtout dans une branche de commerce maltraitée par la presque totalité de ceux qui lui appartiennent. Calculée sur de grandes dimensions, renfermant tous les germes possibles de prospérité, elle se développera avec rapidité; après avoir rempli les espérances d'une nombreuse clientèle, les propriétaires et les actionnaires recueilleront à leur tour les fruits de cette vaste et utile opération. Les premiers se seront assuré un

débouché sûr et invariable, et ils maintiendront infailliblement la réputation de leurs crus, question vitale dans l'industrie vinicole ; les seconds trouveront, après un approvisionnement avantageux, à la fin de l'année, des bénéfices dont le capital a subi un double emploi au profit de son possesseur. En effet, voici quelques-unes des dispositions qui résultent de l'organisation générale de l'affaire :

. . . .

La suite du Prospectus et la partie que nous avons remplacée par des points ne sont que des calculs en chiffres et les statuts de la Société.

A propos de ce Prospectus, citons les lignes suivantes que nous extrayons de la *Liberté* du 12 novembre 1875 :

Théophile Gautier, on l'ignore peut-être, a rédigé dans sa jeunesse des prospectus pour les parfumeurs. Plusieurs de ces prospectus sont de petits chefs-d'œuvres de style et de coloris. « Cela ne m'a jamais ennuyé à faire, disait-il. La *morbidezza* de la peau, le pollen des fleurs, la rosée mise en flacons, ne constituaient pas à mes yeux de la littérature pure. J'écoutais avec intérêt les parfumeurs, gens fort intelligents, et je n'étais, en réalité, que l'homme chargé de rendre leurs idées sous une forme attrayante. Mes voyages en Orient m'ont prouvé que les pommades et les onguents bien préparés ont une vertu que les femmes savent apprécier. »

Suit une pompeuse réclame de parfumerie. Nous doutons beaucoup de l'exactitude d'aucun de ces détails.

1838

*291. Opéra. — Vaudeville : **La folie Beaujon.** — Gymnase : **Vingt ans après.** — Ambigu. *La Presse*, 1er janvier 1838. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, cet article est daté du 8 janvier et succède à l'article qu'il devrait précéder.

292. **Galerie des belles actrices** (VII). **Mademoiselle Falcon.** — Anonyme. — *Figaro*, 5 janvier 1838. Réimprimé dans les mêmes conditions que les autres articles de cette série. (Voir no 268, etc.). La version du *Figaro* est beaucoup plus longue; voici le dernier paragraphe des *Portraits contemporains* et sa suite primitive, réimprimés conformes à cette première version :

Malheureusement le public de l'Opéra, où les jolies femmes sont si rares, malgré la spécialité de beauté de l'endroit, ne verra mademoiselle Falcon de longtemps. Mademoiselle Falcon, ce charmant rossignol, a perdu la voix. Une grave assemblée de docteurs, perruques en tête, cannes à pomme d'or à la main, a jugé le voyage en Italie indispensable; en respirant l'air balsamique et velouté de ce mélodieux pays, mademoiselle Falcon retrouvera ses notes envolées; elle ira à Naples, où mesdames Mainvielle-Fodor, Catalani, Pasta, se réfugiaient quand les brouillards de Londres et l'influenza de Paris avaient altéré leur *fa* ou leur *la*, son frêle qui

rapporte des millions et qu'une porte ouverte ou une fenêtre mal jointe peuvent éteindre à tout jamais.

A propos de l'extinction de voix de mademoiselle Falcon, on raconte des choses tout à fait fantastiques et qui fourniraient à Hoffmann, s'il était vivant, un sujet de conte dans le genre de *Don Juan*, du *Sanctus* et du *Violon de Crémone;* mademoiselle Falcon perd la voix à cinq heures précises du soir; toute la journée elle jouit de la sonorité complète de son timbre. Chaque note arrive nette, facile, accentuée, mordante comme le cuivre, argentine comme l'harmonica. M. Duponchel, désespéré, songe à nous donner des opéras diurnes. N'est-ce pas étrange? Puisse ce médaillon à la plume consoler un peu les habitués de l'Opéra de l'absence de mademoiselle Falcon et de la présence de mademoiselle Fitzjames.

*293. **(Feuilleton théâtral; sans titre).** *La Presse*, 8 janvier 1838. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, cet article porte la date du 1er janvier 1838 et se trouve placé avant l'article qu'il devrait suivre.

294. Opéra-Comique : **Le Fidèle Berger.** — **Concerts.** — Signé G. D. — *La Presse*, 15 janvier 1838.

295. **Galerie des artistes d'esprit. II. Madame Dorval.** — Anonyme. — *Figaro*, 16 janvier 1838. Cet article a reparu en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier.

*296. Théâtre-Français : **Reprise d'Hernani.** — Th. des Variétés : **La Dame de la Halle.** — Porte-Saint-Martin : **Charles-Quint et François Ier.** — Gaité et Gymnase. *La Presse*, 22 janvier 1838.

*297. Th. des Variétés : **Les Saltimbanques.** — Palais-Royal : **La Liste de mes maîtresses.** — Opéra. *La Presse*, 29 janvier 1838.

298. **Ghazel (Les Colombes).** *Le Figaro*, 1er février 1838

(voir n° 369). Ces vers, reproduits en fac-similé dans *l'Autographe* du 5 décembre 1863, sont cités dans le *Figaro* ainsi que la pièce intitulée *Niobé*, comme un extrait de l'ouvrage sous presse de Théophile Gautier, *la Comédie de la mort*. Ils portent dans le livre le titre de : *les Colombes*, qu'ils ont gardé. On les trouve encore dans *l'Anthologie des poètes français*, publiée chez Lemerre, en 1873, et M. L. Abadie les a mis en musique, sous le titre de : *les Colombes; rêverie*.

299. **Niobé.** Même origine que le numéro précédent.

300. **A un jeune tribun.** *La Charte* de 1830, 3 février 1838. Cette pièce de vers est publiée dans ce journal comme un extrait inédit de *la Comédie de la mort*. Elle a fait partie, en effet, de ce volume et a passé ensuite dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. La personne à qui ces vers sont adressés est M. Barthélemy Hauréau, ami de l'auteur à cette époque, qui avait publié de 1832 à 1834, sous le titre de *la Montagne*, une *Galerie de portraits de la Convention*. Nous devons ce renseignement à M. Eugène Piot. Les vers quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze et quatre-vingt-douze de cette pièce, sont gravés sur le tombeau de Théophile Gautier au cimetière Montmartre.

*301. ODÉON : **Le Camp des croisés.** — CIRQUE OLYMPIQUE : **Bijou.** — GYMNASE : **Le Commis voyageur.** — OPÉRA. *La Presse*, 5 février 1838.

301 bis. **La Comédie de la Mort**, par Théophile Gautier. Grand in-8° de 24 feuilles 1/4, 376 pages, plus 3 de table. Imprimerie d'*Éverat*, à Paris. — A Paris, chez *Désessart*, rue des Beaux-Arts, n° 15. Prix 10 francs. (Vignette-frontispice, signée L. B. (Louis Boulanger), gravée sur bois par Lacoste jeune). Il a été tiré, sur vélin des Vosges, au prix de douze francs, quelques exemplaires de cet ouvrage; on peut voir à ce sujet l'annonce de *la Presse* du 10 février 1838.

Ce volume de vers est inscrit sous le n° 630 de la *Bibliographie de la France* du 10 février 1838. Il a fait partie ensuite de toutes les éditions des *Poésies complètes* de Théophile Gautier; malheureusement des convenances de librairie ont fait intervertir, dans l'édition de 1875-1876, l'ordre des

pièces; les poésies diverses y passent avant le poeme qui donne son titre à l'ouvrage; il en résulte que *le Portail*, qui ouvre le livre et devrait avoir pour complément, après la lecture du volume, la dernière pièce intitulée *le Sommet de la tour*, est lu aujourd'hui après ce morceau.

Le bois original de Louis Boulanger sert encore dans les tirages modernes d'une horrible édition des *Contes* de Boccace, imprimée chez Bernardin Béchet. Tout le monde a vu sur les quais ce grand in-8° à couverture jaune et ce n'est point là qu'on serait allé chercher cette vignette romantique! Le poète et la chimère *ornent* réduits à l'état de bouillie noire et blanche, la troisième journée. La planche, tirée à part, est entre *le Trou du Diable* et *l'Amour à confesse*. *Habent sua fata*.

Nous allons indiquer ici toutes les pièces parues pour la première fois, pensons-nous, dans ce volume; nous avons déjà renseigné les autres dans le cours de ce travail. L'ouvrage entier ayant reparu, comme nous l'avons dit, dans toutes les éditions des *Poésies complètes* de son auteur, nous ne répéterons pas ce renseignement à chaque pièce.

La première édition seule du livre se termine par ces mots :

A une heure après-midi, jeudi 25 janvier 1838, j'ai fini ce présent volume; gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté!

Théophile Gautier.

302. **Portail, terza-rima.**

302 bis. **La Comédie de la mort.** Ce poème se divise en deux parties : *la Vie dans la mort* et *la Mort dans la vie*. Nous avons déjà signalé l'origine des vingt et une premières strophes, formant le chapitre Ier de *la Vie dans la mort*, et *la Mort dans la vie* tout entière (voir nos 59 et 239 bis). Les chapitres II et III qui terminent *la Vie dans la mort* paraissent donc seuls ici, croyons-nous, pour la première fois.

303. **Le Nuage.** Ces vers ont été mis en musique par M. Ernest Lépine.

304. **Rocaille.** A été mis en musique par M. L.-G. Bellini, sous le titre de : *la Naïade de Versailles* dans le *Journal du Dimanche* du 14 décembre 1865.

305. **Watteau.**

305 bis. **Le Triomphe de Pétrarque ; à Louis Boulanger, terza-rima.** Nous avons déjà parlé de ce morceau (voir n° 124); les sept premières strophes paraissent ici pour la première fois.

306. **Cariatides.**

306 bis. **La Diva.** A partir du vers quatre-vingt-un, paraît ici pour la première fois (voir n° 269).

307. **Les Vendeurs du temple.** Voici trois vers inédits qui n'ont pas été employés dans cette pièce :

Tous les vices en fleurs bourgeonnent sur leurs trognes,
Ils n'ont d'activité qu'aux mauvaises besognes,
Ils mangeraient la terre, ils boiraient l'Océan.

308. **Choc de cavaliers.**

309. **Le Pot de fleurs.**

310. **Pensée de minuit.** L'autographe porte la date de janvier 1832.

311. **Romance.** Ces vers ont été mis en musique par MM. Allyre Bureau et L. Kreutzer sous le titre de : *Nuit d'attente;* par MM. A. Cœdès et A. Le Beau sous celui de : *L'Attente;* par M. V. Massé sous celui d'*Attente;* par M. E. Michotte, sous celui de : *La Veillée de la dame ;* par M. F. Kœnig sous celui de : *Au pays où se fait la guerre;* par MM. Éd. Garnier et F. Raynal, sous celui de : *La Châtelaine;* et enfin par MM. A. Lionnet et Ch. Poinsot, sous son simple titre de : *Romance.*

312. **Lamento (Ier). La Chanson du pêcheur.** Voici une variante inédite du texte de ces vers :

Muette, à jamais endormie,
Un marbre couvre mon amie.

Aux flots murmurants des mers
Mes yeux mêlent des pleurs amers!

Ces vers ont été mis en musique, sous le titre de : *La Chanson du pêcheur*, par MM. F. David, Vivier, P. Bertrie, Th. Radoux, la baronne Willy de Rothschild, Paladilhe et Th. Jouret; sous celui de : *Ma belle amie est morte*, par MM. Ed. Bruguière, Gounod, Daussoigne-Méhul et Offenbach; sous celui de : *Lamento*, par L. G. Bellini, P. Puget, Lenepveu, Ch. Lefebvre et madame A. Salvador; sous celui de : *Sur les lagunes*, par H. Berlioz, et sous celui de : *Ah! sans amour s'en aller sur la mer!* par M. Ferd. Feret.

313. **La Caravane, sonnet.**

314. **Destinée, sonnet.**

315. **Magdalena.**

316. **Absence.** Ces vers ont été mis en musique, sous le titre de : *L'Absence*, par MM. Reber, G. Sarreau et A. Cœdès; sous celui de *Reviens, reviens!* par M. F. David; sous celui de : *Reviens, ma bien aimée!* par M. Hillemacher, et sous son titre réel par MM. M. Giro, A. Coquard, H. Berlioz, G. Bizet, L.-G. Bellini, J. Philipot, Em. Pessard, L. Lacombe, L. Kreutzer et madame Devéria.

317. **Au Sommeil, hymne antique.**

318. **Terza-rima.** Cette pièce a été réimprimée en 1873 dans *l'Anthologie des poètes français*, publiée chez Lemerre.

319. **Montée sur le Brocken.**

320. **Le Premier rayon de mai.**

321. **Le Lion du cirque.**

322. **Lamento (II°).** Ces vers ont été mis en musique et dédiés à mademoiselle Nau, sous le titre de : *la Blanche tombe*, par M. Allyre Bureau; sous celui de : *Au cimetière, clair de lune*, par H. Berlioz, et sous celui de : *Lamento*, par M. J. Philipot.

323. **Tristesse.** Ces vers ont été mis en musique par MM. Léon Kreutzer, sous le titre de : *Chanson d'Avril;*

A. Mutel, sous le titre de : *Hélas!* P. Raynal, Capecelatro, G. Herloz, Ed. Garnier, Paul d'Ivry, G. Faure et A. Cœdès ; ces dernières versions sous le titre de : *Tristesse.*

324. **Qui sera roi?**

325. **Compensation, terza-rima.**

326. **Chinoiserie.** Théophile Gautier a cité les trois dernières strophes de cette pièce dans son article du *Moniteur universel* du 6 juillet 1855, relatif à l'art chinois à l'exposition universelle de 1855. L'ordre des vers de la première strophe qu'il cite, la seconde de la pièce, y est tout à fait interverti ; il la réimprime ainsi :

Celle que j'aime à présent est en Chine,
Au fleuve jaune où sont les cormorans ;
Dans une tour de porcelaine fine,
Elle demeure avec ses vieux parents.

Cette pièce a été citée par le colonel Staaf dans son ouvrage : *la Littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*, et, en 1862, dans le tome IV de *l'Anthologie : Les Poètes français.* Elle a été mise en musique par MM. E. Lépine, A. Gouzien, J.-B. de Rongé, L. de Leymarie, P. Puget et A. Lionnet. M. Paul Puget a changé son titre en celui-ci : *Ce n'est pas vous, non, madame.*

Citons ici ces jolis vers inédits d'une pièce du même genre, que le poète n'a malheureusement pas achevée :

Sous le treillis doré que de ses larmes noie
Un saule inconsolable aux longs cheveux de soie,
Je sais un petit pied, fleur rose, qu'un baiser
Couvrirait tout entière, en voulant s'y poser !

Derrière l'éventail, beau papillon de gaze,
Qui sous des doigts de jade ouvre son aile et jase,
Je sais des yeux charmants, ou gîte l'âme, ou luit,
Comme un rayon dans l'eau, le reflet de la nuit !

. . . .

327. **Le Thermodon.** Il est curieux de rapprocher de cette pièce l'article paru dans *la Presse* en 1836 (voir n° 166).

328. **Élégie.**

329. **La Bonne journée.**

330. **L'Hippopotame.**

331. **Villanelle rythmique.** Ces vers, écrits en 1837, pour M. Xavier Boisselot, qui les mit le premier en musique sous le titre de *Villanella*, l'ont été ensuite, sous leur titre ordinaire, par MM. Ch. Poisot, Ed. Garnier, Th. Radoux, A. Cœdès, J. de Riu; sous celui de : *Villanelle*, par MM. Duprato, E. Gautier, vicomte de Kervéguen, H. Reber, H. Berlioz, Ed. Pascal (quatre versions musicales différentes), C. Lefebvre, H. Bizalion, G. Costa, Ern. Louis et madame J. Bernard; sous celui de : *Villanella*, par M. J. Baudot; sous celui de : *la Saison nouvelle*, par MM. Allyre Bureau, E. Durand et A. Canivet; sous celui de : *Saison nouvelle*, par M. Wekerlin et G. Fragerolle; sous celui de : *Quand viendra la saison nouvelle*, par M. M. Burty, et sous celui de : *Tous les deux, villanelle rythmique*, par M. F. Raynal.

L'autographe de la première strophe a été imprimé en fac-similé dans *la Vie artistique*, numéro de novembre-décembre 1882.

332. **Le Sommet de la Tour, terza-rima.** Cette pièce, datée sur le manuscrit de janvier 1838, termine *la Comédie de la mort*. Elle a été singulièrement mutilée dans l'édition des *Poésies complètes* de 1845; par une négligence de l'imprimeur les onze dernières strophes furent oubliées; elles ont reparu dans toutes les éditions suivantes. Si nos indications sont exactes, il y a donc, pensons-nous, trente-trois pièces inédites dans la première édition de *la Comédie de la mort*.

Voici une lettre de Th. Gautier, publiée dans *le Mousquetaire* du 10 mai 1854, relative à cet ouvrage; elle faisait partie de la vente d'autographes de M. de la Bouisse; nous la citons conforme au texte du *Mousquetaire* :

Mon cher Désessart,

Vous êtes un c.....; vous ne me venez pas voir; vous me laissez dénué de toute espèce d'exemplaires!..... Quel diable d'éditeur êtes-vous donc? Vous vous reposez quand il faudrait se mettre en marche. Le volume est en bon chemin, il faut le mener à bout. (Suit une liste des critiques gagnés à (la) cause, avec des considérants très curieux, mais un peu longs.) Un succès ne se fait pas comme cela, que diable! Vous devriez être dans les antichambres des journalistes.

Tout à vous, canaille, Adiusias,

Théophile GAUTIER.

P. S. Il me faut douze exemplaires ou la mort!

Rappelons, avant de quitter *la Comédie de la mort*, que ce livre promis dès 1835, ne parut donc qu'en 1838, et chez Désessart, parce que, ainsi que nous l'avons déjà dit, Renduel, après *Mademoiselle de Maupin*, qui ne s'était pas bien vendue à son gré, ne voulut plus rien publier de son auteur. Ce fut Arsène Houssaye qui emmena Gautier chez Désessart, lequel venait précisément de publier son *Serpent sous l'herbe*. Vers cette époque, le grand Théo écrivit un jour le distique suivant sur un exemplaire de ce livre, ouvert sur la table de son auteur absent :

O serpent fugitif que n'es-tu dans ton trou !
Je voudrais bien te voir ; mais où te trouver ? Où ?

Théophile GAUTIER.

Il mit aussi, beaucoup plus tard, ces quelques mots en tête d'un exemplaire de la première édition de *la Comédie de la mort*, destiné à M. Henry Houssaye :

A mon petit Zizi.

Théophile GAUTIER, *olim Albertus*.

Nous trouvons ces deux citations dans le travail de M. Henry Houssaye, intitulé : *Fiches d'une petite bibliothèque*, paru dans l'*Annuaire de la Société des Amis des livres* pour 1883.

* 333. **Bals de l'Opéra. — Casino, etc.** — Signé G. G. — *La Presse*, 12 février 1838.

* 334. Ambigu : **L'Élève de Saint-Cyr.** — Porte-Saint-Martin : **Alix.** — Palais-Royal : **Frascati.** *La Presse*, 19 février 1838.

* 335. **(Feuilleton théâtral ; sans titre).** *La Presse*, 26 février 1838.

336. **Sans titre ; Ouverture de l'Exposition (du Louvre). (Salon de 1838. I).** — Anonyme. — *La Presse*, 2 mars 1838.

* 337. Théâtre-Italien : **Parisina. — Répétition de Guido et Ginevra. — Quatrième concert du Conservatoire : Credo de M. Elwart.** *La Presse*, 5 mars 1838.

* 338. Opéra : **Guido et Ginevra.** *La Presse*, 12 mars 1838.

338 bis. **Exposition du Louvre (Salon de 1838. II). M. Ziegler : Daniel dans la fosse aux lions.** *La Presse*, 16 mars 1838.

* 339. **(Feuilleton théâtral ; sans titre).** *La Presse*, 19 mars 1838.

340. Théâtre-Français : **Isabelle.** *La Presse*, 20 mars 1838.

340 bis. **Exposition du Louvre (Salon de 1838. III). Eugène Delacroix. — (Salon de 1838. IV. MM. Gigoux et Riesener.)** *La Presse*, 22 et 23 mars 1838.

341. Opéra : **Représentation de mademoiselle Noblet.** — Opéra-Comique : **Lequel ?** — Vaudeville : **Un mariage d'Orgueil.** — Gaité : **La Fille du tapissier. — Concert d'Alexandre Batta.** *La Presse*, 26 mars 1838.

341 bis. **Exposition du Louvre (Salon de 1838. V). Camille Roqueplan.** *La Presse*, 26 mars 1838.

342. Variétés : **Le Livre du Peuple, par M. de Lamennais.** *La Charte de* 1830, 28 mars 1838.

Le seul exemplaire connu de ce numéro est entre nos

mains. Théophile Gautier nous avait parlé de cet article dont il se souvenait très bien.

342 bis. **Exposition du Louvre (Salon de 1838. VI). Clément Boulanger, Eugène Devéria, Winterhalter.** *La Presse*, 31 mars 1838.

343. Tivoli d'Hiver : **Assemblée générale des auteurs dramatiques.** — Opéra-Comique : **Le Perruquier de la Régence.** — Signé G. D. — *La Presse*, 2 avril 1838.

* 344. Théâtre-Français : **L'Attente.** — Th. des Variétés : **Madame Pinchon.** — Vaudeville : **La Fille majeure.** — Palais-Royal : **La Petite maison.** — Opéra. — **Concerts.** — **Nouveaux pianos.** *La Presse*, 9 avril 1838.

344 bis. **Exposition du Louvre (Salon de 1838. VII. MM. Brune, de l'Étang, Comayras).** *La Presse*, 13 avril 1838.

* 345. Bobino : **Caligula; Restons dans nos foyers.** — Opéra. *La Presse*, 23 avril 1838.

346. **Histoire de Napoléon, par M. Charles Bailleul.** *La Presse*, 25 avril 1838.

* 347. **(Feuilleton théâtral; sans titre).** *La Presse*, 30 avril 1838.

347 bis. **Exposition du Louvre** (**Salon de 1838. VIII et dernier. Divers**). *La Presse*, 1er mai 1838.

348. Académie royale de musique : **Représentation (prochaine) au bénéfice de mesdemoiselles Elssler.** — Signé T. G. — *Le Messager*, 4 mai 1838. Reproduit, en 1883, dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

* 349. Opéra : **Représentation (donnée) au bénéfice de mesdemoiselles Elssler.** *La Presse*, 7 mai 1838.

* 350. **Représentation au bénéfice de feu Molière.** *La Presse*, 14 mai 1838.

* 351. Opéra. — Vaudeville. — Gymnase. — Th. des Variétés : **Le Lac de Gomorrhe, la Bourse, M. Gogo.** — Renaissance. — Signé G. D. — *La Presse*, 21 mai 1838. Dans *l'Histoire*

de l'art dramatique, cet article est daté par erreur du 21 mars et placé deux mois avant sa date réelle d'apparition.

352. **Opéra.** — Signé T. G. — *Figaro*, 21 mai 1838. Voici cet introuvable article :

Nous ne savons pourquoi l'on ne joue à l'Opéra que le premier acte de la *Esméralda;* l'accueil de plus en plus bienveillant que le public fait à cette œuvre mal appréciée d'abord, permet de croire que l'opéra entier serait aujourd'hui écouté favorablement. La musique de mademoiselle Bertin renferme des beautés de premier ordre, et la *Esméralda* varierait très agréablement le répertoire déjà si restreint, et que le départ de Duprez va rendre encore moins varié. Du reste, ce premier acte est rempli d'intercalations qui ne se rapportent pas toujours très bien à l'action : le grand air de Quasimodo appartient au quatrième acte; le chœur des buveurs ouvre le second acte. Tous ces morceaux sont fort applaudis, quoiqu'ils perdent naturellement de leur effet scénique en n'étant plus amenés et préparés; il faudrait donc, puisque chaque acte renferme des airs et des passages remarquables, jouer l'opéra tel qu'il est, sans coupures et sans transpositions.

Le *Diable Boiteux*, qui est un ballet spirituel, qualité rare pour un ballet et même pour autre chose, fait toujours salle pleine; la *cachucha* continue à exciter les plus vifs applaudissements : le public ne peut s'en lasser, et l'on force toujours mademoiselle Elssler à recommencer, ce qu'elle fait avec une bonne grâce charmante; la dernière fois, elle a dansé d'une manière admirable; c'était un feu, un entrain, une souplesse dont on n'a pas d'idée; elle a donné à ses poses un accent fier et cambré, quelque chose de hardiment

voluptueux, à faire envie aux plus enragées danseuses de Séville. Sa *cachucha* devient de plus en plus espagnole, et, se sentant encouragée par le public, elle se laisse aller chaque jour davantage aux langueurs et aux pétulances passionnées de cette danse divine; espérons que cette tendance se communiquera et que les dames du corps de ballet s'échaufferont un peu à cette ardeur toute méridionale. Il est assez singulier que la danse espagnole nous ait été révélée par une Allemande; mais le *génie* n'est-il pas de tous les pays?

Mademoiselle Nau, qui était en voix et en beauté, a chanté d'une manière ravissante le *Dieu et la Bayadère*; elle a dit très légèrement et très coquettement le motif papillotant qui se trouve dans le finale; elle a donné tous les *piqués* avec une netteté et une franchise merveilleuses, et, dans le duo du second acte, elle a été applaudie à plusieurs reprises. Dérivis imprime un cachet oriental et fantastique au personnage du gouverneur. Cet acteur comprend très bien la physionomie de ses rôles, et sa figure le sert admirablement pour les personnages indiens ou turcs; il a l'air fort Indou.

Vendredi, l'Opéra avait la queue la plus triomphante que l'on ait vue depuis les cinq queues visibles à l'œil nu de la *Duchesse de la Vaubalière*. Cette queue aux innombrables anneaux faisait quatre à cinq replis et obstruait complètement la rue et le passage; mais aussi Duprez allait chanter Arnold, de *Guillaume Tell*, et Duprez part à la fin du mois. La salle de l'Opéra s'est trouvée trop petite, et il n'y a guère que le premier quart de la queue qui ait pu trouver place.

L'exécution qui, depuis quinze jours, avait manqué quelquefois de vigueur et de précision, a été aussi par-

faite que possible; tout le monde a fait son devoir. Ce n'était plus cette mollesse et cette nonchalance dans les chœurs et dans l'orchestre, qui énerverait la musique la plus vigoureuse; l'énergie communicative de Duprez avait réchauffé toute cette tiédeur, et l'âme du grand artiste semblait vivre dans tous. Madame Dorus, qui est décidément l'une des premières cantatrices de l'Europe, a joué le rôle de Mathilde avec une pureté de méthode, une science et une perfection au-dessus de tout éloge. Dérivis et Serda les ont parfaitement secondés. Remarquons ici, en passant, que Serda est excellent dans le Claude Frollo de la *Esméralda;* ce rôle sombre et sévère convient bien à sa physionomie et à son talent.

*353. **(Feuilleton théâtral; sans titre).** *La Presse*, 28 mai 1838.

*354. PORTE-SAINT-MARTIN : **Capsali.**—GYMNASE : **Duchesse.** —Th. des VARIÉTÉS : **Le Frère de quinze ans.**—VAUDEVILLE : **L'Insomnie.** *La Presse*, 6 juin 1838.

355. **Montfaucon (Voyages hors barrières. I).** *La Presse*, 9 juin 1838. Voici le post-scriptum de cet article, supprimé dans toutes ses réimpressions :

Nous n'avons pas parlé des rats; les histoires qu'on en conte sont si incroyables, que nous n'en dirons rien avant de les avoir vérifiées par nous-même.

Cet article a reparu en 1845, dans *Zigzags*, comme premier chapitre des *Voyages hors barrières*. Depuis 1852, il a fait partie, dans les mêmes conditions, de toutes les éditions de : *Caprices et Zigzags*.

* 356. AMBIGU : **(Gaspard Hauser).** — Th. des VARIÉTÉS : **Mathias l'invalide.** — PALAIS-ROYAL : **Les deux pigeons.** *La Presse*, 11 juin 1838.

* 357. **(Feuilleton théâtral; sans titre).** *La Presse*, 18 juin 1838.

357 bis. **Combat de l'ours et du taureau. (Voyages hors barrières. III. La barrière du Combat).** *La Presse*, 25 juin 1838. Cet article reparut pour la première fois, en 1845, dans *Zigzags*, comme chapitre troisième des *Voyages hors barrières*, et sous le titre de : *La Barrière du Combat*. C'est sous cette même forme qu'il a fait partie, depuis 1852, de toutes les éditions de : *Caprices et Zigzags*. Il a terminé aussi, en 1852, et sous son titre primitif, le tome troisième et dernier de *la Peau de Tigre*.

Voici la fin de cet article dans *la Presse :*

Dans nos prochains articles, nous ferons : les *Coulisses du combat*, la *Poste aux chiens* et la *Chasse aux rats*, pour finir d'initier nos lecteurs à ces existences étranges que l'on ne soupçonne pas plus que les mœurs intimes des Chinois ; nous continuons de réclamer l'indulgence de nos lectrices pour toutes les offenses à leur odorat et à leur sensibilité que nous avons commises et que nous pouvons commettre encore. Nous écrirons bientôt, par compensation, un traité des parfums et une monographie des roses.

La fin de ce même article, dans *la Peau de Tigre*, est encore légèrement différente ; la voici :

Après avoir initié nos lecteurs à ces existences étranges que l'on ne soupçonne pas plus que les mœurs intimes des Chinois, il nous reste à réclamer leur indulgence pour toutes les offenses à leur odorat et à leur sensibilité que nous avons commises, et que nous pouvons commettre encore. Nous écrirons bientôt, par compensation, un traité des parfums et une monographie des roses.

Tous les articles qu'annonce ici Théophile Gautier n'ont jamais paru.

358. Opéra-Comique : **Marguerite.** *La Presse*, 26 juin 1838.

359. **Monsieur Victor Hugo dessinateur.** *La Presse*, 27 juin 1838. Un fragment de cet article a reparu, accompagnant le dessin de Victor Hugo dont il est question ici, dans l'*Album cosmopolite*, ou choix des collections de M. Alexandre Vattemare, dont on trouve la première livraison inscrite sous le nº 3180 de la *Bibliographie de la France* du 1er juillet 1837. Nous allons reproduire cette dernière version, où se trouvent plusieurs variantes, entre autres celle-ci, que le dessin gravé est indiqué dans *la Presse* comme un souvenir de Gand, tandis que, dans *l'Album cosmopolite*, il porte pour titre : *Vue de Lierre prise d'Anvers; Belgique*, 12 *août* 1837.

M. Hugo n'est pas seulement un poète, c'est encore un peintre, mais un peintre que ne désavoueraient pas pour frère Louis Boulanger, Camille Roqueplan et Paul Huet. Quand il voyage, il crayonne tout ce qui le frappe. Une arête de colline, une dentelure d'horizon, une forme bizarre de nuage, un détail curieux de porte ou de fenêtre, une tour ébréchée, un vieux beffroi ; ce sont ses notes. Puis le soir, à l'auberge, il retrace son trait à la plume, l'ombre, le colore, y met des vigueurs, un effet toujours hardiment choisi; et le croquis informe, poché à la hâte sur le genou ou sur le fond du chapeau, souvent à travers les cahots de la voiture ou le roulis du bateau de passe, devient un dessin assez semblable à une eau-forte, d'un caprice et d'un ragoût à surprendre les artistes eux-mêmes.

Le dessin que nous donnons au public est un souvenir d'une tournée en Belgique, et porte écrit au revers : *Lière* (?), 12 *août; pluie fine.*

C'est une place, d'architecture moitié renaissance, moitié gothique, avec un effet de nuages entassés les uns sur les autres, comme des quartiers de montagne, gros d'orage, et laissant tomber de leurs flancs

entr'ouverts quelques filets de pluie, comme des carquois renversés dont les traits se répandent.

Un beffroi d'une hauteur prodigieuse enfonce dans la nue son front chargé d'une couronne de clochetons et de tourelles en poivrière; une girouette, représentant une comète avec sa queue, palpite au souffle de l'orage sur la flèche principale. L'action du vent se fait parfaitement sentir par les lambeaux de nuées balayés tous dans le même sens. Un rayon de soleil blafard et jaune éclaire une partie du beffroi, dont tous les détails d'architecture et d'ornement sont rendus avec une finesse, un esprit, un pétillant et une adresse admirables. Le cadran, où les heures sont ménagées en blanc sur le fond du papier, a dû exiger, de la part du fougueux poète, bien de la patience et des précautions. Au pied du beffroi s'élève, sur des piliers massifs, une halle bizarrement tigrée d'ombres noires, avec des ardoises imbriquées en manière d'écailles de poisson et de lucarnes à contrefort en volute. Des jets vifs de lumière pétillent brusquement entre les sombres colonnes, qui semblent disposées tout exprès pour cacher des Gubetta et des Omodei. Cette disposition est très pittoresque et fournirait un beau motif de décoration. De charmantes maisons dans le goût espagnol, gothique et flamand, ciselées et travaillées comme des bagues, occupent le fond de la place. On reconnaît facilement, dans ce dessin d'architecture, la plume qui a tracé le chapitre de (*Notre-Dame de Paris*) *Paris à vol d'oiseau.*

Une charmante vue de Notre-Dame (de Paris), prise du côté de la rivière, par M. André Durand, accompagne le Beffroi de Lierre. Notre-Dame et Victor Hugo sont maintenant inséparables.

359 bis. **Les Caprices de Goya.** *La Presse*, 5 juillet 1838. Cet article a subi une foule de transformations. Il reparut pour la première fois dans *le Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire*, n° d'août 1842, sous le titre de : *Francesco Goya y Lucientes;* mais il n'y forme que les paragraphes sept à quatorze de l'article [1] ; tout le surplus est inédit. Il perd à cette transformation son premier paragraphe tout entier. Le voici :

A voir, au Musée espagnol [2], les deux grandes croûtes, peintes comme des enseignes, qui portent le nom de Goya, l'on ne se douterait guère que c'est réellement un artiste de premier ordre : don Francesco Goya y Lucientes, qui vivait encore en 1824 ou 1825, peut prendre rang à côté des maîtres les plus célèbres. Nous ne connaissons de lui qu'un recueil d'estampes publiées sous le nom de : *Caprices;* il a, dit-on, exécuté en Espagne un grand nombre de fresques, dont nous ne pouvons que présumer le mérite. La manière de peindre de Goya était aussi excentrique que son talent; il puisait la couleur dans des baquets, l'appliquait avec des éponges, des balais, des torchons et tout ce qui lui tombait sous la main. Il truellait et maçonnait ses tons comme du mortier, et donnait les touches de sentiment à grand coups de pouce. A l'aide de ces procédés expéditifs et péremptoires, il couvrait en un ou deux jours une trentaine de pieds de murailles; tout ceci nous paraît dépasser un peu les bornes de la fougue et de l'entrain; les artistes les plus emportés sont des *lécheurs* en comparaison, et nous ne savons pas trop quel aspect peut avoir de la

1. Aujourd'hui paragraphes 40 à 47 inclus du chapitre VIII du *Voyage en Espagne*. C'est pour cette raison que nous n'avons pas attribué de numéro spécial à cet article.
2. A Paris.

peinture attaquée et pochée si audacieusement et si cavalièrement que cela; mais comme les pièces du procès nous manquent, nous ne pouvons porter de jugement, et nous nous bornerons à considérer Goya comme dessinateur.

En 1843, lors de la première édition de librairie de *Tra los montes* (*Voyage en Espagne*), Théophile Gautier n'y inséra pas cet article; ce ne fut qu'en 1845, lors de sa première édition in-12, qu'il l'ajouta, en lui enlevant son titre, au chapitre huit de son *Voyage*, chapitre dont il forme la conclusion, et dont il n'a plus été retiré depuis. Nous dirons plus loin les différences qu'il y a encore entre la version du *Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire* et celle du *Voyage en Espagne* (voir nº 578 bis). Théophile Gautier avait encore supprimé de la version de *la Presse*, en la réimprimant dans *le Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire*, cette réflexion, après l'analyse de la planche : *Y aun no se van.* (*Ils ne peuvent rien*):

Ils ne peuvent rien, mot triste et solennel, qui vaut bien le *lasciate ogni speranza.*

*360. **Théâtres.** *La Presse*, 9 juillet 1838.

* 361. Th. des VARIÉTÉS : **Moustache.** *La Presse*, 16 juillet 1838.

361 bis. **La Ville des rats. (Voyages hors barrières. II.)** *La Presse*, 20 juillet 1838. Cet article a reparu pour la première fois, en 1845, dans *Zigzags*, sous le titre de : *Voyages hors barrières, II, la Ville des rats.* En 1852, il a fait partie, dans les mêmes conditions, des *Caprices et Zigzags* qu'il n'a plus quittés depuis.

*362. **(Feuilleton théâtral ; sans titre).** 23 juillet 1838.

363. **Coupole de la Madeleine (par M. Ziégler).** *La Presse*, 28 juillet 1838. Cet article a reparu dans *l'Artiste* du 15 février 1852, et, en 1856, dans le tome deux des *Beaux-arts en*

Europe, par Th. Gautier, moins les deux premiers paragraphes que nous allons citer ici :

On attendait avec une grande impatience, parmi les gens qui s'occupent d'art, le jour où l'on pourrait juger de l'effet des peintures exécutées à la Madeleine par M. Ziégler ; la curiosité était excitée au plus haut degré ; un très petit nombre de personnes avaient été admises sur l'échafaudage pendant le travail de l'artiste ; mais la difficulté de se rendre compte de près d'une peinture destinée à être vue de loin, l'état d'ébauche où se trouvaient encore un grand nombre de figures empêchait que l'on pût se former une idée, même lointaine, de l'œuvre terminée et regardée d'en bas ; seulement le nom de M. Ziégler et le *Daniel dans la fosse aux lions* étaient de sûrs garants que le rideau tombé ne découvrirait pas une peinture médiocre.

Avant-hier l'on a jeté bas l'échafaudage, et le voile retenu par quelques poulies s'est affaissé sur la corniche en plis majestueux. Quoique le temps fût triste comme un temps d'automne, un murmure d'admiration circula dans la nef, quand la chaude et lumineuse peinture apparut avec son rayonnement tranquille, éclairant et agrandissant l'église où le nimbe du Christ tenait lieu de soleil.

Le dernier paragraphe a été modifié aussi ; voici sa version primitive :

Une pareille rencontre est une bonne fortune bien rare dans la vie d'un artiste, et l'occasion d'un semblable travail ne se présente pas une fois dans deux siècles. Les églises comme la Madeleine n'abondent pas dans ce siècle peu fervent. M. Ziégler a compris la gra-

vité de l'œuvre dont on le chargeait; il a mis dans son œuvre toute la perfection, tout l'amour, tout le soin et tout le talent qui font les peintures éternelles et placent le peintre à côté de ceux dont il a retracé le triomphe.

En 1856 encore, cet article est entré aussi, réimprimé sur la version de *l'Artiste*, dans le tome premier et unique de *l'Histoire de l'art en France.*

364. **Fêtes de Juillet**. *La Presse*, 30-31 juillet 1838.

* 365. Opéra. — Gymnase. *La Presse*, 7 août 1838. A cette date, l'*Histoire de l'art dramatique* contient, attribué à Théophile Gautier, un article sur l'Ambigu, signé, dans *la Presse*, du nom de Frédéric Thomas ! !

366. **Statues de la place de la Concorde**. *La Presse*, 14 août 1838.

* 367. (Porte-Saint-Martin :) **Peau d'âne**. — Palais-Royal : **Danseurs espagnols**. *La Presse*, 15 août 1838.

* 368. **Les Devadasis, dites Bayadères (Les Bayadères.)** *La Presse*, 20 août 1838. Cet article a reparu, pour la première fois en volume, en 1852, dans *Caprices et Zigzags;* il a pris place ensuite, en 1877, dans le tome deux de : *L'Orient*. Le dernier paragraphe est supprimé dans ces deux réimpressions; le voici:

P. — S. On dit que les bayadères vont débuter aux Variétés; leur place naturelle était à l'Opéra, dans *le Dieu et la Bayadère*. M. Duponchel, qui a laissé partir Dolorès, se serait-il laissé enlever Amani?

369. **Lettre**. *La Presse*, 26 août 1838. Cette lettre, que nous allons citer, est la conclusion d'une piquante polémique, née des circonstances que voici :

M. Granier de Cassagnac, ayant publié le tome premier de son *Histoire des classes ouvrières*, *le Constitutionnel* inséra une critique de ce volume par M. Ernest Falconnet; M. de Cassagnac découvrit que cet article n'était que la réduction

d'un travail sur le même ouvrage, travail publié par le baron d'Eckstein dans le n° de janvier 1837 de la *Revue française et étrangère*, et il releva vivement ce fait dans *la Presse* du 22 août 1838. Il signala en même temps à ses lecteurs que M. Falconnet avait inséré, dans le numéro 37 du *Mécène*, journal publié à Toulouse le 10 décembre 1837, les vers de Théophile Gautier intitulés : *les Colombes*, sous le titre de : *Visions*, et en les signant sans vergogne : Ernest Falconnet. Nous n'avons point indiqué cette date de première apparition des *Colombes* dans notre travail, parce que n'étant pas signées dans *le Mécène*, du nom de leur véritable auteur, cela ne nous a pas semblé opportun ; mais c'est bien là leur première édition (voir n° 298).

M. Falconnet, pris au trébuchet, publia, dans *le Constitutionnel* du 25 août suivant, une lettre dont nous extrayons seulement ce qui a rapport aux vers de l'auteur de *Fortunio :*

..... En second lieu, M. Granier, citant douze vers que j'ai publiés dans un journal de province en 1837, me reproche de les avoir pris dans un volume qui a paru à Paris en 1838 [1]. Les dates, que M. Granier n'a pas énoncées, répondent à cette allégation.

Cette paternité contestée de douze vers me semble peu importante et voisine du ridicule. Cependant une réponse que j'ai adressée à *la Presse* a rétabli les faits. Comme elle n'a pas été insérée, je me décide à les constater ici, etc., etc.

Ernest Falconnet.

Théophile Gautier, après cette lettre, se décida à prendre la parole, et voici la réponse qu'il fit à ces allégations, réponse qui clôtura le débat.

Les vers sont de moi, c'était probablement aussi l'opinion de M. Falconnet, puisqu'il est venu me les deman-

1. *La Comédie de la Mort.*

der, il y a deux ans, pour les faire insérer dans le journal de Toulouse. Je ne conteste pas à M. Falconnet d'avoir fait imprimer *mes vers* avant moi, ce qui ne prouve en aucune manière que je ne les aie pas faits avant lui. Il les a signés de son nom, sans doute pour leur donner plus de valeur, car je ne puis expliquer autrement cette étrange distraction.

Théophile GAUTIER.

* 370. Th. des VARIÉTÉS : **Début des Bayadères.** *La Presse* 27 août 1838.

* 371. OPÉRA-COMIQUE : **La Figurante.** — AMBIGU : **Les Chiens du Mont-Saint-Bernard.** *La Presse*, 2 septembre 1838. Dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, le fragment recueilli relatif aux *Chiens du mont Saint-Bernard*, porte par erreur la date du 10 septembre 1838.

372. **Le Nouveau Gaspard Hauser.** *La Presse*, 8 septembre 1838.

* 373. GAITÉ : **Le Vicomte de Chamilly.** — OPÉRA. *La Presse*, 10 septembre 1838.

* 374. ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE : **Benvenuto Cellini.** *La Presse*, 17 septembre 1838. A cet article sont joints, dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, sans aucune indication d'autres dates, des fragments des articles de *la Presse* des 10 et 24 septembre.

375. **Concours de sculpture.** *La Presse*, 21 septembre 1838.

* 376. OPÉRA : **Reprise de la Sylphide.** *La Presse*, 24 septembre 1838.

377. **La Pipe d'opium.** *La Presse*, 27 septembre 1838. Cette fantaisie reparut pour la première fois en 1852 dans le tome trois de *la Peau de Tigre;* elle est entrée ensuite, en 1863, dans *les Romans et Contes* de Théophile Gautier, d'où elle n'est plus sortie.

Il y a des différences entre les deux versions de la fin du récit ; voici celle de la première publication :

..... J'ouvris les yeux et je vis mon chat qui frottait sa moustache à la mienne en manière de congratulation matinale, car l'aube tamisait à travers les rideaux une lumière terne et vacillante, *et les formes des meubles commençaient à pouvoir se distinguer.*

C'est ainsi que finit mon rêve d'opium, qui ne me laissa d'autre trace qu'une vague mélancolie, suite ordinaire de ces sortes d'hallucinations, *et que le sentiment de la vie réelle eut bientôt dissipée.*

378. Th. des Variétés : **La Reine des blanchisseuses ; la Vie de Château.** *La Presse* 1er octobre 1838.

379. **Concours de Peinture.** *La Presse.* 1er octobre 1838.

380. Ouverture des Italiens. — Gaité : **Le Sonneur de Saint-Paul.** — Opéra-Comique : **Thérèse ; la Dame d'honneur.** *La Presse*, 8 octobre 1838.

* 381. Cirque olympique : **David et Goliath.** *La Presse*, 15 octobre 1838.

* 382. Opéra-Italien. — Gymnase : **Grand-Papa.** *La Presse*, 22 octobre 1838.

* 383. Opéra : **La Fille du Danube.** — Italiens : **La Sonnambula. Début de mademoiselle Ernesta Grisi** (dans **Norma**). *La Presse*, 2-3 novembre 1838. Daté du 5 dans *l'Histoire de l'Art dramatique.*

* 384. Opéra-Comique : **Le Brasseur de Preston.** — Th. des Variétés : **La Boulangère a des écus.** *La Presse*, 5 novembre 1838. Dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, l'article sur *le Brasseur de Preston* suit immédiatement, sans aucune indication de date différente, l'article précédent.

* 385. Renaissance : (**Ruy-Blas**). — Porte-Saint-Martin : **Don Sébastien de Portugal.** — Ambigu : **Lally Tollendal.** —

Th. des VARIÉTÉS : **Le Dernier élève de M. Évrard.** *La Presse*, 12 novembre 1838.

* 386. RENAISSANCE : **Olivier Basselin ; Lady Melvil.** — GYMNASE : **Mademoiselle Clairon.** — Th. des VARIÉTÉS : **C'est Monsieur qui paie.** — THÉATRE DU TEMPLE : **Débuts d'un descendant de Beaumarchais.** *La Presse*, 19 novembre 1838.

* 387. **(Feuilleton théâtral ; Le Début, sans titre).** — ITALIENS : **Il Barbiere di Seviglia ; Reprise de Don Giovanni.** *La Presse*, 26 novembre 1838. Daté du 1er décembre dans *l'Histoire de l'Art dramatique*.

388. **Une nuit de Cléopâtre.** *La Presse*, 29, 30 novembre ; 1, 2, 4 et 6 décembre 1838. Cette nouvelle reparut pour la première fois en 1839, après *Une larme du Diable ;* elle entra ensuite, en 1845, dans les *Nouvelles* de Théophile Gautier, volume dont elle n'est plus sortie. La fin du chapitre II se termine dans *la Presse* par ces mots : « Dans quel dessein ? » La fin du douzième paragraphe du chapitre VI était primitivement différente ; voici sa première version :

Quant à Meïamoun, il avait le teint ardent et lumineux d'un homme dans l'extase ou dans la vision ; on voyait qu'il se disait en lui-même, comme le héros d'une pièce moderne :

Donc je marche vivant dans mon rêve étoilé.

Ce vers est tiré de *Ruy-Blas*.

* 389. OPÉRA : **Début de M. de Candia.** — ITALIENS : **La Donna del Lago.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les trois Sœurs.** — GYMNASE : **Le Discours de rentrée.** — PALAIS-ROYAL : **Madame Gibraltar.** — AMBIGU : **Pierre d'Arezzo.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Randal.** *La Presse*, 10 décembre 1838. Avant de commencer ce feuilleton, Théophile Gautier écrivit une sorte d'introduction ayant un sens seulement pour les lecteurs d'*Une nuit de Cléopâtre* dans *la Presse ;* voici ce court morceau :

Nous revenons d'Égypte. C'est bien loin, c'est bien

ancien. Pendant huit jours, nous nous sommes occupé exclusivement d'hiéroglyphes, d'obélisques, de pylones, de sphinx, d'anubis, de scarabées et autres pharaonneries, sans le moindre rapport avec le vaudeville ou le mélodrame. Nous avons donc à percer sept à huit couches de représentations, à pénétrer dans une nécropole dramatique plus profonde et plus noire que le Ramesseum de Biban-el-Molouk. Pardon de ce reste de couleur locale dont nous n'avons pas encore eu le temps de nous débarbouiller. Malheureusement les pièces de théâtre ne sont pas embaumées avec le même soin pieux que les momies; on ne les enveloppe pas de bandelettes et de cartonnages, car personne n'a le désir de les conserver et de les faire passer à la postérité, frottées de natron et de bitume; aussi avons-nous trouvé les vaudevilles de la couche inférieure tellement avancés et faits, que la dissection en est difficile. Un vaudeville de huit jours, c'est quelque chose de terriblement oublié, de terriblement vieux; il n'y a rien de si vieux au monde, si ce n'est un feuilleton de la veille; les auteurs eux-mêmes ne savent plus ce que c'est! Néanmoins nous allons tâcher de nous mettre au courant, tout en sachant bien que nous entreprenons une tâche folle, et qu'il vaudrait autant compter les feuilles et les gouttes d'eau qui tombent par ce pluvieux automne. Versons encore une urne de plus dans ce tonneau des Danaïdes que l'on appelle un journal, et qui se vide aussitôt qu'il est plein.

* 390. Renaissance. — Ambigu : **Le Jour de Pâques**. *La Presse*, 17 décembre 1838. C'est ici que Théophile Gautier a réimprimé lui-même le fragment extrait de ***Mademoiselle de Maupin***, dont nous avons parlé à propos de ce livre (voir

nº 116). Voici les quelques lignes d'introduction ajoutées par lui à cette page dont il avait oublié l'origine :

Au temps où nous passions nos journées à faire se becqueter deux rimes au bout d'une idée, où nous nous couchions fort content de nous-même lorsque nous avions accouplé heureusement *perle* et *merle, aigle* et *seigle,* — délicieuse occupation que rien ne remplace au monde, pas même l'amour! — nous avons écrit quelques pages sur le théâtre tel que nous l'entendions; cela nous paraissait tout simple alors; il est vrai que nous n'étions pas feuilletoniste, et que nous avions pour bréviaire un volume contenant : *Comme il vous plaira*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Tempête* et le *Conte d'hiver*, d'un certain drôle nommé Shakespeare, qui serait refusé aujourd'hui par tous les directeurs comme n'ayant pas *la science des planches*, stupide prévention qui assimile un poète à un menuisier.

Voici donc quelles étaient nos idées en 1835. Nous avouons, à la honte de notre raison, qu'aujourd'hui, 16 décembre 1838, par cette matinée de brouillard qui prête peu aux illusions poétiques, nous sommes encore du même avis.

Ce début et tout l'article ont reparu aussi dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, daté du 1er janvier 1839.

391. (**Feuilleton théâtral; sans titre**). *La Presse*, 24 décembre 1838.

* 392. CIRQUE OLYMPIQUE : **La troupe des singes**. *La Presse*, 31 décembre 1838.

Disons ici que le Th. Gautier qui a publié, dans *la Revue du Dauphiné*, vers 1838 ou 1839, des *Lettres sur la ville de Gap*, n'est pas Théophile Gautier, mais bien Théodore Gautier, bibliothécaire, croyons-nous, de la ville de Pau à cette époque.

Nous ne voulons pas passer à l'année 1839 sans parler aussi de la première biographie de quelque importance publiée sur Théophile Gautier. Elle parut à la fin de 1838, dans *la Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts* de M. Charles Philippon, dont elle forme la quarante-deuxième livraison. Signée A. M. (lire Auguste Maquet), cette notice, quoique bien inexacte, est curieuse à relire aujourd'hui, à cause des détails spéciaux qu'elle donne sur l'écrivain. Nous allons la citer d'autant plus volontiers qu'une légende, démentie formellement par les erreurs dont elle fourmille, l'attribue à Théophile Gautier lui-même; Auguste Maquet l'aurait seulement signée, et l'autographe du grand Théo serait encore entre ses mains. Le curieux portrait du poète par Célestin Nanteuil, portrait daté de 1838, et souvent reproduit, accompagne ces pages dans *la Galerie de la Presse*.

Théophile Gautier, que de fortes études et un rare talent d'observation ont recommandé de bonne heure à la célébrité, ne devait pas (d'abord?) se faire un nom dans la littérature. Né à Tarbes, le 31 août 1811, élevé au collège Charlemagne comme externe libre, ce qui lui permit d'apprendre tout autre chose que ce qu'enseignait le professeur, il entra pour étudier la peinture chez Rioult qui, en 1828, faisait de bons tableaux. Théophile Gautier passa deux ans dans cet atelier, où il n'apprit rien que l'emploi des couleurs et le maniement de la palette, car il serait devenu un bon peintre avec la nature pour modèle, comme il est devenu un poète en faisant de la peinture. A cette époque d'effervescence où se développaient doucement les germes qui fructifient aujourd'hui, lorsque Lamartine chantait, que Victor Hugo soutenait contre une critique haineuse la guerre terrible dont il est sorti vainqueur, que Joseph Delorme lançait à un public trop peu mûr ses rêveuses poésies, Théophile Gautier, oubliant le succès de son

accessit en vers latins et les études de peinture qu'il pouvait signer sans rougir, comprit qu'il n'était pas le seul à trouver Corneille supérieur à Boileau, Byron à M. de Bernis et Gœthe à Jean-Baptiste Rousseau. Il lui sembla que la poésie pouvait ressortir de la vie ordinaire mieux peut-être que d'une thèse métaphysique; il étudia plus amoureusement encore ce qu'il y a de beau dans une fleur, dans un nuage, dans le fleuve bordé de ses roseaux, dans la voix des gens qu'on aime, et, comme il s'était attaché d'abord à reproduire sur la toile, il peignit en poésie, dans des vers exacts, scrupuleux, parfaits, ne se pardonnant point la tache, la faiblesse, la négligence, polissant la forme, châtiant la rime, faisant enfin, à dix-huit ans, l'œuvre du poète devenu savant et infaillible. Une pièce de vers qu'il mit sous les yeux de M. Sainte-Beuve, la *Tête de mort*, lui attira des éloges si flatteurs et si vrais de la part du judicieux critique, il en fut encouragé tellement que, sans avoir jamais eu la pensée de faire des vers pour les autres, il publia un recueil de ses poésies d'enfance (certaines pièces datent de sa quinzième année). Ce livre parut le 29 juillet 1830; la voix puissante de la bataille étouffa la voix du jeune poète.

Théophile Gautier ne pensait plus à devenir illustre; mais comme il demeurait à la place Royale, et qu'alors la statue de Louis XIII n'y attirait pas les flâneurs de tout le Marais; comme les tilleuls de cette promenade sont magnifiques, qu'on n'entendait aucun bruit sous les arcades, et que deux amis du jeune poète logeaient dans le voisinage [1], on vivait à la place Royale et l'on

1. Ces deux amis étaient certainement Augustus Mac-keat (Auguste Maquet) et Gérard de Nerval.

faisait des vers du matin au soir. C'était un délicieux loisir, varié souvent par des excursions dans les bois et des dialogues sérieux sur l'inutilité du monde en général, et en particulier des gens qui ne font pas de vers. Cela dura jusqu'au moment où les trois poètes solitaires ayant fait insérer leurs poésies dans le *Cabinet de lecture*, ce recueil de facile accès, dont les colonnes furent ouvertes à tant d'illustrations naissantes, Théophile Gautier fut proclamé un écrivain de choix et chargé pour la *France littéraire* d'études sur les poètes du temps de Louis XIII, série d'articles qui firent beaucoup de bruit, donnèrent lieu à un procès fort singulier [1], et jetèrent définitivement le poète dans la critique. Cependant il publia, de temps à autre, quelques nouvelles ou contes fantastiques pleins d'esprit et d'originalité.

Le premier volume de prose qui parut sous le nom de Théophile Gautier, les *Jeunes France*, avait été commandé par le libraire Renduel à cette pléiade de jeunes écrivains que le *Figaro* d'alors baptisait du nom de camaraderie, et qui servait de point de mire aux bordées satiriques de M. de Latouche. Certes, ceux qu'on attaquait pouvaient se défendre ; aujourd'hui qu'ils sont divisés, presque tous ont fait respecter et connaître avantageusement leurs noms ; mais, fort jeunes pour la plupart, ils rompirent la chaîne qui les unissait sans que l'amitié fût pour cela détruite ; Gautier resta seul avec Gérard et composa le livre des *Jeunes France*, auquel chacun des camarades devait fournir un chapitre. Un conte charmant de Gérard, la *Main de Gloire*, *histoire macaronique*, publiée dans le *Cabinet de lecture*, prit place dans le volume, auprès des six nouvelles de

1. Avec le *Constitutionnel*. Voir la *France littéraire* de juin 1834.

Théophile Gautier [1]. Quelque temps auparavant, Théophile Gautier avait publié *Albertus* ou l'*Ame et le Péché*, légende théologique en vers, seconde édition de son premier volume de poésies, augmentée de plusieurs pièces nouvelles et du petit poème d'*Albertus*. *Mademoiselle de Maupin*, roman en prose, suivit les *Jeunes France*. Le premier volume fut composé en un an; deux mois suffirent à l'enfantement du second volume. Le succès de ce livre, comme œuvre de style et de science littéraire, fut incontestable.

M. de Balzac appela, sur ces entrefaites, Théophile Gautier à la rédaction de la *Chronique de Paris*, où furent insérés plusieurs contes et nouvelles dont le mérite ouvrit à l'auteur les colonnes de la *Presse*. Théophile Gautier a dû se trouver mal à l'aise dans le feuilleton; esprit indépendant, peu agressif, passionné pour le beau, esprit paresseux et chiche d'attention, il est peu fait pour le rude métier du journaliste qui court les théâtres, étiquète les ouvrages d'un musée et enregistre tous les petits scandales desquels peut résulter une bouffonnerie. Et, à ce propos, les lecteurs de la *Presse* auront trouvé souvent bien pantagruélique et marotienne la plaisanterie de ce feuilletoniste malgré lui; car Théophile Gautier, on peut le voir dans *Albertus*, sait par cœur son Rabelais, dont il parlerait au besoin la langue, si la sienne n'était si riche et mise en œuvre avec tant de facilité. — Théophile Gautier entra au *Figaro* avec Alphonse Karr, et il a participé à la rédaction de ce spirituel journal jusqu'au moment où Alphonse Karr le quitta (mai 1838).

1. Erreur. L'auteur confond le livre projeté et non exécuté, *les Contes du Bousingot*, avec les *Jeunes France*.

La *Comédie de la mort*, publiée cet hiver (1838), acheva de placer Théophile Gautier au rang des poètes les plus distingués. La critique, en signalant quelques répétitions de descriptions intérieures, quelques minutieuses recherches dans l'anatomie du *far niente*, sujet favori des rêveries du poète, et où, pour notre compte, nous le trouvons toujours heureusement inspiré, a établi que nul peut-être n'entendait mieux le mécanisme difficile du vers, la variété des rythmes, la poésie saisissante de l'image et l'application du mot à effet, comme aussi la régularité inviolable de la prosodie.

Fortunio, roman *incroyable*, vient de paraître. Il avait été publié par extraits dans le *Figaro* en 1836 [1], sous le titre de l'*Eldorado*. Aucun écrivain n'a emprunté plus que Théophile Gautier à son individualité propre. On peut dire qu'il respire et se produit tout entier dans ses ouvrages. C'est bien l'homme frileux qui s'abrite sous la plaque de sa cheminée et se réjouit du silence. Théophile Gautier est d'un orientalisme que beaucoup trouvent immodéré. On admira fort cet hiver son burnous noir à glands soyeux, et ses cheveux gigantesques sont un sujet inépuisable de commentaires pour les passants. Mais s'il porte ce burnous étrange et cultive cette longue chevelure, ce n'est pas qu'il veuille paraître excentrique : c'est simplement qu'il trouve belles les draperies de laine, large le costume africain, et qu'il aime les figures ombragées de cheveux noirs.

Théophile Gautier a peu voyagé. Il cite une excursion dans la Normandie, et une navigation de trois jours,

1. Nouvelle erreur. Publié *intégralement* dans le *Figaro*, en 1837 et non en 1836.

entreprise en compagnie de deux amis, dans un petit canot qui chavira souvent avant d'arriver à Rouen. L'aspect des navigateurs et leurs chants barbares furent, pour les riverains, un sujet de frayeurs grotesques, et, pour les voyageurs eux-mêmes, une occasion de petites guerres à coup de mottes de terre et de cailloux, artillerie dont ils souffrirent quelque peu en route. Théophile Gautier alla visiter la Belgique en 1836, accompagné de Gérard. Il publia son voyage dans la *Presse*[1].

Théophile Gautier partage son temps entre le grand soleil et le feu de sa cheminée; entre les chats qu'il chérit, au nombre de huit, et un petit nombre d'amis qu'il aime, à condition qu'ils feront des vers. — Il habite une vaste chambre meublée à la Louis XV, où ses amis les chats trouvent d'excellents sofas pour dormir, et ses amis les poètes d'excellents tableaux pour s'inspirer[2].

Théophile Gautier est un nageur fort habile, et il composa au collège un petit traité *de Arte natandi*, qui ne verra jamais le jour. Il serait peut-être curieux de dire qu'il déteste la mer et n'en parle jamais. Peut-être est-ce parce qu'elle fait trop de bruit.

1. Erreur. *Un Tour en Belgique* a paru dans la *Chronique de Paris*, ainsi qu'on l'a vu.

2. Il s'agit ici sans doute de son logement de la rue du Doyenné dont Gérard de Nerval et Arsène Houssaye ont donné des descriptions.

1839

* 393. Italiens : **Roberto d'Évreux.** — Opéra-Comique : **La Mantille.** — Th. des Variétés : **Le Puff.** — Palais-Royal : **Rotomago.** — Opéra : **Ouverture des bals.** *La Presse*, 7 janvier 1839. Dans l'*Histoire de l'art dramatique*, les fragments conservés de cet article sont datés du 17 décembre 1838.

* 394. Opéra : **Benvenuto Cellini.** — Italiens : **L'Elisir d'amore.** — Opéra-Comique (: **Régine.**) — Renaissance : **Bathilde.** *La Presse*, 21 janvier 1839.

395. **Variétés** ; **Arthur, par Eugène Sue** (I). *La Presse*, 22 janvier 1839 (voir n° 417).

396. **Une Larme du Diable**, par Théophile Gautier. In-8° de 23 feuilles 3/4, 376 pages. Imprimerie de *Duverger*, à Paris. — A Paris, chez *Desessart*, rue des Beaux-Arts, n° 15. Prix : 7 fr. 50.

Nous trouvons ce volume indiqué sous le n° 476 de la *Bibliographie de la France* du 26 janvier 1839 ; le premier morceau, intitulé : *Une larme du Diable, mystère*, est une fantaisie dialoguée qui paraît pour la première fois. Tous les autres morceaux du volume ayant déjà été renseignés dans ce travail, nous ne nous en occuperons plus ici. *Une larme du Diable* reparut en 1851, avec *les Jeunes France*, sous le titre d'*Œuvres humoristiques* de Théophile Gautier ; puis en 1855 dans son *Théâtre de poche ;* enfin, depuis 1872, elle a fait partie de toutes les éditions de son *Théâtre*.

* 397. Opéra : **Répétition générale de la Gipsy.** — Palais-Royal : **Lekain à Draguignan ; le Roi Dagobert.** *La Presse*,

28 janvier 1839. Le fragment conservé de ce feuilleton dans l'*Histoire de l'art dramatique*, est joint sans aucune date différente aux fragments conservés de l'article du 21 janvier.

* 398. OPÉRA : **La Gipsy**. *La Presse*, 4 février 1839.

* 399. RENAISSANCE : **Diane de Chivry** ; **l'Eau merveilleuse**. — GYMNASE : **La Gitana**. — VAUDEVILLE : **Les maris vengés**. — Th. des VARIÉTÉS : **Les trois bals**. — PALAIS-ROYAL : **Le chat noir**. *La Presse*, 11 février 1839.

* 400. CIRQUE-OLYMPIQUE : **Les Pilules du Diable**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Manoir de Montlouviers**. *La Presse*, 18 février 1839.

401. **L'Art en miniature**. *La Presse*, 1er mars 1839.

402. **Les belles Femmes de Paris, par des hommes de lettres et des hommes du monde**. In-8° de 420 pages. Imprimerie de madame *Poussin*, à Paris. — A Paris, chez tous les libraires. Prix : 40 centimes la livraison. L'ouvrage complet (vingt-cinq livraisons), 10 francs.

Nous trouvons la première livraison de cet ouvrage annoncée sous le n° 1029 de la *Bibliographie de la France* du 2 mars 1839. Les articles n'y sont pas signés, et la part de collaboration de Théophile Gautier à ce livre est donc anonyme ; elle est par conséquent fort difficile à préciser absolument et nous pensons que si presque tout l'ouvrage a pu être revu par lui, il n'est cependant pour rien dans les médiocres vers qui l'émaillent fréquemment, ni dans les commentaires qui encadrent ses portraits d'actrices, portraits publiés d'abord dans le *Figaro*, et dont nous avons déjà parlé.

Ils sont suivis des portraits inédits de mesdames Ida Ferrier et Anna Thillon, dont nous parlerons aux numéros suivants, et l'ouvrage continue ensuite par une dissertation, comme il s'en trouve plusieurs dans le livre, répondant aux attaques dont la publication est l'objet.

Nous croyons donc que la vraie part de collaboration de Théophile Gautier à cet ouvrage se borne aux portraits en question.

403. **Mademoiselle Ida Ferrier**. Cet article anonyme, publié

pour la première fois dans les *Belles femmes de Paris*, a été reproduit intégralement en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Th. Gautier. On sait qu'Ida Ferrier devint madame Alexandre Dumas. Nous publierons plus loin une lettre de Théophile Gautier qui lui est adressée.

404. **Madame Anna Thillon.** Même origine et même reproduction que le numéro précédent.

*405. RENAISSANCE : **Le Planteur.** — Th. des VARIÉTÉS : **Jaspin.** *La Presse*, 5 mars 1839. Daté du 12 mars dans l'*Histoire de l'art dramatique.*

406. PALAIS-ROYAL : **Dieu vous bénisse ! La femme de ménage ; Pascal et Chambord.** — VAUDEVILLE : **La fille du voleur.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **L'Oncle modèle.** — GYMNASE : **Maria.** *La Presse*, 11 mars 1839.

407. **Variétés ; ce qu'il y a dans une bouteille d'encre : première livraison ; Geneviève, par Alphonse Karr.** *La Presse*, 17 mars 1839. Les paragraphes deux à sept inclus de cet important article ont seuls été réimprimés en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier, sous le titre d'*Alphonse Karr.*

* 408. **(Feuilleton théatral ; sans titre).** *La Presse*, 18 mars 1839. Le fragment de ce feuilleton conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, porte la date du 5 mars.

409. **Salon de 1839. I. (Introduction). — II. Sculpture. — III. Sculpture.** *La Presse*, 21, 22 et 23 mars 1839.

*410. AMBIGU : **Tiégault le loup.** — PALAIS-ROYAL : **Les trois boudoirs.** *La Presse*, 25 mars 1839.

410 bis. **Salon de 1839. IV. Peinture. (Decamps). — V. Ziégler, Flandrin, Bruné. — VI. M. Scheffer. — VII. MM. Eugène Delacroix, Riesener.** *La Presse*, 27, 30, 31 mars et 4 avril 1839.

*411. OPÉRA (: **Le Lac des fées. I.**) *La Presse*, 8 avril 1839.

411 bis. **Salon de 1839. VIII. (Divers).** *La Presse*, 13 avril 1839.

* 412. Opéra (: **Le lac des fées, II**). — Renaissance : **L'Alchimiste.** *La Presse*, 15 avril 1839. Dans l'*Histoire de l'art dramatique* les deux articles sur *le Lac des fées* sont réunis en un seul, daté du 8 avril.

* 413. Porte-Saint-Martin : **Léo Burckart.** *La Presse*, 22 avril 1839.

414. **Le Chant du cygne, derniers vers de Nourrit,** musique de Capecelatro ; dédié à son ami Mario et chanté par lui au concert donné le 25 avril 1839 à la salle Ventadour. Chez *Bernard Latte*, boulevard des Italiens, nº 2. Prix : 4 fr. 50. Non déposé et non inséré en 1839 dans la *Bibliographie de la France*. On ne l'y trouve que le 2 mai 1840, sous le nº 234 des œuvres musicales.

Les huit premiers vers sont signés par Théophile Gautier, et ils ont été réimprimés dans la *Petite Revue* du 10 juin 1865. Ils ont pris place aussi dans les œuvres du poète, en 1876, dans le tome deux de la dernière édition de ses *Poésies complètes*.

415. **Salon de 1839. IX. Bertin, Aligny, Corot.** *La Presse*, 27 avril 1839. Cet article n'est autre que la pièce de vers intitulée : *A trois paysagistes ; Salon de* 1839, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier. C'est pourquoi nous leur avons attribué un numéro spécial. Ces vers sont entrés en 1845 dans la première édition collective des *Poésies complètes* du poète ; ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de ce livre (voir aussi nº 931 2º).

* 416. Opéra-Comique : **Les Treize.** — Gaité : **Le Sylphe d'or.** — Ambigu : **Le Naufrage de la Méduse.** *La Presse*, 6 mai 1839.

417. (**Arthur, par Eugène Sue. II.**) *La Presse*, 10 mai 1839 (voir nº 395).

418. **(Feuilleton théâtral ; le début, sans titre).** — Opéra-Comique : **Le Panier fleuri.** *La Presse*, 12 mai 1839.

418 bis. **Salon de 1839. X et dernier. (Divers).** *La Presse*, 18 mai 1839.

419. **(Feuilleton théâtral; sans titre).** *La Presse*, 19 mai 1839.

* 420. **(Feuilleton théâtral; le début, sans titre).** — Th. des Variétés : **Geneviève la blonde.** — Gymnase : **La maîtresse et la fiancée.** — Palais-Royal. — Vaudeville. — Gaité. — Opéra. *La Presse*, 26 mai 1839.

* 421. Renaissance : **Le Naufrage de la Méduse.** — Gymnase : **Industriel et industrieux.** — Th. des Variétés : **Les Floueurs.** *La Presse*, 3 juin 1839.

422. Opéra : **Début de mademoiselle Nathan.** — Renaissance : **Les deux jeunes femmes.** *La Presse*, 9 juin 1839.

423. **La Tulipe, sonnet.** Cette pièce de vers parut pour la première fois, anonyme et attribuée à un des personnages du livre, dans *Un grand homme de province à Paris*, roman inédit de H. de Balzac, que nous trouvons inscrit sous le n° 2946 de la *Bibliographie de la France* du 15 juin 1839. Elle a reparu bien souvent depuis, signée du nom de son véritable auteur, entre autres dans *La Pandore* du 15 mai 1845, *La Petite Revue* du 24 juin 1865, dans le *Livre des sonnets* en 1874, et enfin, en 1876, elle fut réunie pour la première fois aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier. En 1874, ces vers ont encore été cités en note de l'étude de Théophile Gautier sur Balzac, dans la version de ses *Portraits contemporains*.

Ce n'est pas la seule fois que l'auteur de *Fortunio* aida de sa plume l'auteur de la *Comédie humaine*. M. Victor Fournel en a donné une preuve incontestable dans un article du *Correspondant* du 10 décembre 1876, article intitulé : *les Œuvres et les hommes*, où il parle de la *Correspondance* de Balzac qui venait de paraître. Nous allons transcrire ici le curieux passage de son travail auquel nous venons de faire allusion :

On sait que Balzac écrivait laborieusement, et l'histoire des épreuves successives qu'il grossissait à chaque fois d'innombrables adjonctions, jusqu'à ce qu'il eût tiré un long roman d'une courte nouvelle, est devenue

légendaire. Il lui fallait un effort sans cesse renouvelé pour revêtir ses conceptions d'un style *adequat*, comme s'exprimeraient les Allemands. Théophile Gautier, qui le connaissait bien et l'admirait beaucoup, a dit de Balzac « qu'il ne possédait pas le don littéraire et que chez lui s'ouvrait un abîme entre la pensée et la forme ; qu'il ne trouvait pas son moyen d'expression, ou ne le trouvait qu'après des peines infinies. » Pour reprendre une métaphore de Balzac lui-même, le fondeur n'arrivait qu'après un travail pénible à débarrasser son œuvre des bavures de la coulée. Il se rendait parfaitement compte de cette grande lacune de son talent ; le style était sa préoccupation constante, et, à force de vouloir atteindre le but, il lui arrivait de le dépasser, en tombant dans les afféteries du maniérisme le plus précieux et le plus entortillé. Parmi ses amis, Gautier était précisément celui qui excitait le plus l'envie de Balzac par la tranquille supériorité de son style et à qui il demandait le plus volontiers conseil et, au besoin, secours. On savait qu'il avait souhaité sa collaboration pour *Mercadet*, et que l'auteur d'*Albertus* avait rimé pour son *Grand homme de province à Paris* le sonnet de la *Tulipe*, qui a été recueilli dans ses œuvres. Mais il semble que tout n'ait pas été dit sur la collaboration plus ou moins volontaire de Th. Gautier avec Balzac. Un aimable correspondant, un esprit curieux des choses littéraires, m'écrit pour m'en donner une preuve singulière et qui n'a jamais été relevée, que je sache. En 1837, Th. Gautier publiait dans le *Figaro* les *Portraits* de Jenny Colon, de madame Damoreau, de mademoiselle Georges, qu'on a réunis depuis en volume, avec beaucoup d'autres, dans la collection de ses œuvres. En 1839, Balzac fai-

sait paraître *Béatrix*. Et dans *Béatrix* on retrouve, presque à chaque page, des expressions, des tournures, des images, même des phrases entières empruntées aux *Portraits* de 1837. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les fragments ci-dessous :

BÉATRIX (Édition Michel Lévy) à 1 fr. 25 le volume	PORTRAITS CONTEMPORAINS (Édition Charpentier, 1874)
Cette chevelure, au lieu d'avoir une couleur indécise, *scintillait* au jour comme des *filigranes d'or bruni.*	Les cheveux... *scintillent* et se contournent aux faux jours en manière *de filigranes d'or bruni.*
Son front large et bien taillé recevait avec amour *la lumière qui s'y jouait en des luisants satinés.* Sa prunelle, d'un bleu de turquoise, brillait *sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur...*	Le *front large*, plein, bombé attire et retient *la lumière qui s'y joue en luisants satinés.* Une prunelle brune scintille *sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur.*
Ce nez d'un *contour aquilin*, *mince*, avait je ne sais quoi de *royal...*	Le nez fin et *mince*, d'un *contour assez aquilin* et presque *royal...*
Ses bras noblement *arrondis*, sa peau *tendue* et *lustrée* avaient *un grain plus fin: les contours avaient acquis leur plénitude.* (Pa-	Les bras prennent de la *rondeur*, la peau, mieux *tendue* par un embonpoint naissant, devient *d'un grain plus fin*, se *lustre* et se sa-

ges 24 et 25. Le *Siècle* du 14 avril 1839.)

Ce visage, plus rond qu'ovale, ressemble à celui de quelque belle *Isis des bas-reliefs éginétiques.*

Le front est plein, large, renflé aux tempes.

L'arc des sourcils, tracé vigoureusement, *s'étend sur deux yeux* dont la flamme scintille par moments comme celle d'une étoile fixe...

Le nez, mince et droit, est coupé de narines obliques assez passionnément dilatées.

Au lieu de se creuser à la nuque, le col de Camille *forme un contour renflé qui lie les épaules à la tête sans sinuosité*, le caractère le plus évident de la force. Ce col présente par moments des plis d'une ma-

tine, *les contours acquièrent de la plénitude.* (Pages 384 et 393. Jenny Colon; *Figaro* du 9 novembre 1837.)

Elle ressemble à s'y méprendre à une... *Isis des bas-reliefs éginétiques.*

Mademoiselle Georges a *le front plein, large, renflé aux tempes.*

L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, *s'étend sur deux yeux* noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques.

Le nez, mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée... etc.

Une singularité remarquable du col de mademoiselle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il *forme un contour renflé* et soutenu, *qui lie les épaules au fond de sa*

gnificence *athlétique. L'attache des bras*, d'un superbe contour, semble appartenir à une femme colossale. Les bras sont vigoureusement modelés, *terminés par un poignet d'une délicatesse* anglaise, par des *mains mignonnes et pleines de fossettes*. (P. 68-71. Le *Siècle* du 18 avril 1839.)

tête sans aucune sinuosité, diagnostic de tempérament *athlétique*, développé au plus haut point chez l'hercule Farnèse. *L'attache des bras* a quelque chose de formidable pour la vigueur des muscles et la violence du contour... Mais ils sont très blancs, très purs, *terminés par un poignet d'une délicatesse* enfantine et des *mains mignonnes frappées de fossettes*. (P. 376-77. Mademoiselle Georges; *Figaro* du 26 octobre 1837.)

Les grandes robes de lampas ou de brocatelle aux *plis soutenus et puissants*, les hautes *fraises godronnées*... les *manches à crevés et à jabots de dentelles à plis soutenus et puissants*, où elles s'entouraient de *fraises godronnées*, cachaient leurs bras dans des *manches à crevés, à jabots de dentelles, d'où la main sortait comme le pistil d'un calice*... (P. 93. Le *Siècle*, 20 avril 1839.)

... Le costume du temps où les femmes avaient des corsets pointus à échelles de rubans, s'élançant minces et frêles de l'ampleur étoffée des jupes en brocart, *dont la main sort comme le pistil du calice d'une fleur*. (P. 385. Jenny Colon, déjà citée.)

Rien de plus concluant, on le voit, et il serait facile de multiplier ces exemples. Faut-il croire à une collaboration secrète de Gautier? Il paraît beaucoup plus sûr de s'en tenir à une *imitation* de Balzac, qui, en s'efforçant de s'assimiler un style qu'il admirait, a poussé son imitation un peu trop loin, çà et là jusqu'à la copie. Ces rapprochements piquants nous révèlent toutes les minuties de son procédé, l'effort laborieux de son enfantement littéraire; nous le surprenons, pour ainsi dire, peignant au pointillé, empruntant quelques touches aux portraits de Jenny Colon et de madame Damoreau pour composer la figure de Fanny O'Brien, et rehaussant, renforçant celui de Camille Maupin de traits qu'il dérobe à la puissante effigie de mademoiselle Georges. On a dit souvent que George Sand était l'original de la Camille Maupin de Balzac; on voit que mademoiselle Georges lui a servi aussi de type, au moins physiquement. Comme l'abeille, Balzac picore partout, mais, alourdi par son butin et gêné dans son vol, il ne ressemble pas plus à son modèle que l'inventaire d'un commissaire priseur ne ressemble au tableau d'un peintre.

Une lettre inédite de Balzac dont nous possédons l'autographe, sans aucune date (1837?), confirme implicitement ces détails. La voici :

A Monsieur Théophile Gautier, 3, rue Saint-Germain-des-Prés [1],

Depuis que je vous ai vu, je suis tombé malade, mais j'ai chez moi aujourd'hui toute l'œuvre imprimée. Ne

1. Une autre main a changé l'adresse et indiqué celle-ci : Rue de Navarin, 29.

voulez-vous pas venir dîner aujourd'hui avec moi pour tout revoir; il y a deux ou trois endroits obscurs où, en quelques minutes, nous mettrions de la lumière.

Venez, je suis pressé de faire corriger et tirer.

Tout à vous,

ALCOFRIBAS [1].

De plus Théophile Gautier a raconté lui-même dans sa biographie de Balzac qu'il écrivit pour lui quelques scènes du drame primitif de *Vautrin* dont à peine quelques mots sont restés dans la pièce représentée ; il a fourni encore une part de collaboration aux fragments inédits existant du drame de *Richard Cœur d'éponge* [2], et nous trouvons enfin les renseignements suivants dans un article de M. Jules Claretie publié dans l'*Indépendance Belge* du 5 janvier 1879 : nous lui en laissons toute la responsabilité, car ils sont tout à fait sujets à caution :

..... C'est Théophile Gautier qu'il fallait *feuilleter* si l'on voulait connaître Balzac. M. de Belloy savait à une ligne, à une virgule près, tout ce qu'avait écrit Balzac dans les plus petits journaux de sa jeunesse. Théophile Gautier avait fait mieux : il avait collaboré avec Balzac, non seulement en lui donnant le fameux sonnet *la Tulipe*, que l'auteur de la *Comédie humaine* a inséré dans ses œuvres, mais en lui écrivant presqu'un roman tout entier : *Un chef-d'œuvre inconnu*.

Balzac voulait, depuis longtemps, mettre en scène un peintre; mais, à vrai dire, il ignorait les termes exacts, la technologie de la peinture. Il va donc chez Gautier, lui expose son plan, et lui demande quelques phrases

1. C'est de ce pseudonyme que Balzac a signé une nouvelle non réunie à ses œuvres, intitulée *Zéro*, dans la *Silhouette* du 3 octobre 1830.

2. Qui étaient il y a peu d'années encore entre les mains de madame veuve Dutacq.

pittoresques faisant *image* pour peindre l'artiste à son chevalet.

— Je ferai mieux que cela, répondit Gautier, j'écrirai la nouvelle !

La nouvelle écrite il la donna à Balzac. Et c'est ici que le génie du grand Tourangeau apparaît. Tout ce qu'avait écrit Théophile Gautier se trouve dans la nouvelle publiée, tout, rien n'est oublié, et cependant Balzac a ruminé et comme moulu à nouveau tout cela, a donné sa forme personnelle à ce qu'avait écrit Gautier, si bien que l'auteur de *Fortunio* disait :

— C'est étrange. Je sais, je sens bien que c'est de moi et cependant rien n'est de moi. Tout est *du Balzac*.

Sur le tableau de Gautier, Balzac avait librement peint un tableau nouveau où sa couleur, à lui, couvrait, sans la cacher, la couleur de son ami. N'est-ce pas là un curieux renseignement littéraire d'un bel exemple de bonne camaraderie ?

La meilleure preuve que tout ce récit n'est lui-même qu'un roman, la voici : le *Chef-d'œuvre inconnu* a paru pour la première fois dans l'*Artiste* en juillet-août 1831, et Balzac n'a connu Théophile Gautier qu'en décembre 1835, après la mise en vente de *Mademoiselle de Maupin*. L'auteur de *Fortunio* a, du reste, raconté aussi les détails de leur première entrevue, lorsque Jules Sandeau vint le chercher, de la part du maître, pour le faire collaborer à la *Chronique de Paris*.

Tout au plus Théophile Gautier a-t-il donc pu, dans une édition postérieure du *Chef-d'œuvre inconnu*, ajouter quelques phrases à ce conte philosophique, et la lettre de Balzac que nous publions se rapporte peut-être à ces adjonctions.

On sait du reste l'admiration que l'auteur de *la Comédie*

humaine professait pour ***Mademoiselle de Maupin*** et sa célèbre préface. Il l'a chaleureusement exprimée en 1839, dans une de ses pages les moins connues : l'avant-propos de la première édition d'*Un grand Homme de province à Paris*. Cette introduction a été supprimée dans toutes les réimpressions de l'ouvrage.

Nous possédons, enfin, l'autographe de ces curieux *sonnets* inédits, sonnets tout à fait irréguliers et non rimés, traduction littérale de sonnets espagnols, si nous ne nous trompons, que Théophile Gautier écrivit pour l'auteur de *la Comédie humaine ;* après avoir signé, le poète ajouta au bas du premier, ces mots, sous la signature : « A son ami Balzac. »

I

L'autre nuit, je voulais dormir pour rêver de toi ;
Mais le sommeil jaloux fuyait mes paupières.
Je m'approchai du balcon et je regardai le ciel.
Lorsque l'on pense à toi, les yeux se tournent en haut !

O phénomène étrange, que l'amour seul peut expliquer !
Le firmament avait perdu sa couleur de saphir ;
Les étoiles, diamants éteints dans leurs montures d'or,
Ne lançaient que des œillades mortes, des rayons refroidis.

La lune, nettoyée de son fard d'argent et de lis,
Roulait tristement sur le morne horizon,
Car tu as dérobé au firmament toutes ses splendeurs :

La blancheur de la lune luit sur ton front charmant ;
Tout l'azur du ciel est concentré dans tes prunelles,
Et tes cils sont formés par les rayons des étoiles !

II

Plus d'une fois couvert d'une mince veste de soie,
L'épée haute, sans que mon cœur battît une pulsation de plus,
J'ai attendu l'assaut du taureau furieux
Avec sa corne plus aiguë que le croissant de Phœbé.

J'ai gravi, fredonnant une séguidille andalouse,
Le talus d'une redoute sous une pluie de fer;
J'ai jeté ma vie sur le tapis vert du hasard
Sans plus m'en soucier que d'un quadruple d'or.

J'aurais pris avec la main les boulets dans la gueule des canons.
Mais je crois que je deviens plus timide qu'un lièvre aux aguets,
Qu'un enfant qui voit un spectre aux plis de sa fenêtre!

Car lorsque tu me regardes avec ta douce prunelle
Une sueur glacée couvre mon front, mes genoux se dérobent sous moi;
Je tremble, je recule; — je n'ai plus de courage.

Théophile GAUTIER.

* 424. OPÉRA-COMIQUE : **Polichinelle.** — GYMNASE : **Un Ménage parisien.** — VAUDEVILLE : **Passé minuit.** *La Presse*, 18 juin 1839.

* 425. PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Pacte de famine.** — GYMNASE : **Une Visite nocturne.** *La Presse*, 23 juin 1839.

* 426. OPÉRA : **La Tarentule.** *La Presse*, 1er juillet 1839.

* 427. COMÉDIE-FRANÇAISE : **Il faut que jeunesse se passe.** *La Presse*, 7 juillet 1839.

* 428. RENAISSANCE : **Le Fils de la Folle; La Jeunesse de Gœthe; Le Vaudevilliste.** — OPÉRA. *La Presse*, 14 juillet 1839.

* 429. Th. des Variétés et Vaudeville : **Les belles femmes de Paris.** — Palais-Royal. — Opéra. *La Presse*, 21 juillet 1839.

* 430. Opéra : **Danses espagnoles.** — Gymnase : **Le Mexicain.** — Gaité : **Le marché de Saint-Pierre.** *La Presse*, 28 juillet 1839. L'article sur *le Mexicain* est daté du 5 août dans l'*Histoire de l'art dramatique.*

431. **(Sans titre.) Une promenade au hasard.** *La Presse*, 5 août 1839. Ce feuilleton a été réimprimé, en 1852, sous le titre d'*Une promenade au hasard*, dans le tome trois de *La Peau de Tigre*, et, en 1865, sous le même titre, dans *Quand on voyage.*

Il y a quelques mots supprimés dans ces deux réimpressions, mots qui terminent ici le premier paragraphe ; les voici :

Nous vous donnerons dimanche prochain, un feuilleton éminemment fashionnable, où il y aura des choses intimes sur madame la duchesse de B... et la jument bai cerise de M. le marquis de G...; une forte dose de *turf* et de *high-life* corrigeront la vulgarité du présent article.

432. **La Toison d'or.** *La Presse*, 6, 7, 8, 9, 11 et 12 août 1839.

Cette nouvelle qui dut d'abord paraître en 1837 sous le titre de : *Madeleine* dans le *Don Quichotte*, reparut, pour la première fois en volume, chez *Désessart* en 1840 dans le tome II du *Fruit défendu;* ces deux volumes ont été remis en vente en 1843 chez le même éditeur, sous le titre de : *la Coupe amère;* en 1845, *la Toison d'or* entra dans les *Nouvelles* de son auteur, et elle n'en est plus sortie depuis.

* 433. Renaissance : **Lucie de Lammermoor.** — Ambigu : **La nuit du meurtre.** — Palais-Royal : **Le cousin du ministre ; Chantre et choriste.** — Th. des Variétés : **Il était temps.** — Opéra. *La Presse*, 14 août 1839.

434. L'âme de la maison, ou la vie et la mort d'un grillon. *Le Livre d'or*, keepsake hebdomadaire. Le n° 1 de ce recueil est inscrit sous le n° 4037 de *la Bibliographie de la France* du 17 août 1839, et nous ne savons si cette nouvelle y parut tout entière, l'exemplaire de la Bibliothèque nationale ne contenant que les numéros 1 et 2 du *Livre d'or* et la nouvelle de Théophile Gautier, qui commence dans le premier, n'étant pas achevée dans le second. Ce qui nous ferait penser que ce recueil publia seulement ces deux livraisons, c'est que l'*Ame de la maison* reparut sous ce seul titre et complète cette fois, dans *la Presse* des 13, 14 et 15 novembre 1839, comme une œuvre inédite, puisqu'il n'y fut pas parlé de la publication antérieure de la plus grande partie de la nouvelle, si pas de la nouvelle tout entière, dans *le Livre d'or*. Elle entra ensuite, en 1840, dans le tome Ier du *Fruit défendu*, en 1852, dans le tome trois de *la Peau de Tigre*, sous le titre de : *La maison de mon oncle*, et en 1865 dans l'édition in-12 du même ouvrage, sous son titre de : *L'âme de la maison*. En 1873, elle a fait partie enfin à la suite des *Jeunes France*, des contes humoristiques qui terminent cette édition de l'ouvrage.

Voici une lettre inédite de Théophile Gautier adressée en 1839 à M. Sartorius, l'éditeur du *Livre d'or* ; elle ne tranche malheureusement pas la question de savoir si le numéro 3 de ce recueil fut publié.

Monsieur,

Voici le deuxième numéro de mon histoire revu et corrigé ; si vous pouviez m'envoyer un billet de cent francs, vous me feriez plaisir. Jeudi l'on pourra venir prendre le troisième article, contre lequel vous me donnerez un autre billet de cent francs à une échéance plus éloignée ; envoyez-moi les deux billets ensemble, je les ferai escompter du même coup, ce qui m'évitera une double course et doit vous être parfaitement indifférent. Faites-moi aussi tirer quelques épreuves

des petites vignettes du *Grillon*, qui sont charmantes.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Théophile GAUTIER.

* 435. PORTE-SAINT-MARTIN : **La fille de l'émir.** *La Presse*, 19 août 1839.

436. **Le portrait de madame Jubulot, scène comique.** *La Caricature*, 25 août 1839. Cette scène a reparu en 1852 dans le tome trois de *la Peau de Tigre*, et en 1865, dans l'édition in-12 du même ouvrage.

* 437. THÉATRE-FRANÇAIS : **Laurent de Médicis.** — RENAISSANCE : **El Marcobomba.** — OPÉRA. *La Presse*, 27 août 1839.

438. RENAISSANCE : **Ange dans le monde et Diable à la maison.** — VAUDEVILLE : **La rose jaune.** — PALAIS-ROYAL : **Manon Giroux.** — AMBIGU : **La fille à Mimir.** *La Presse*, 1er septembre 1839.

* 439. OPÉRA-COMIQUE : **Le Shérif.** — AMBIGU : **Les filles de l'enfer.** *La Presse*, 9 septembre 1839.

440. **Les Français peints par eux-mêmes, par divers.** *La Presse*, 11 septembre 1839.

* 441. OPÉRA : **La Vendetta.** — OPÉRA-COMIQUE : **La Reine d'un jour.** — GAITÉ : **Les Chevaux du Carrousel.** *La Presse*, 23 septembre 1839.

* 442. Th. des VARIÉTÉS : **Réouverture.** — PALAIS-ROYAL : **Argentine.** — ITALIENS : **Réouverture ; Lucia di Lammermoor.** *La Presse*, 7 octobre 1839.

* 443. THÉATRE-ITALIEN : **Débuts de mademoiselle Garcia.** *La Presse*, 14 octobre 1839.

* 444. OPÉRA-COMIQUE : **La Symphonie.** — RENAISSANCE : **La Jacquerie.** — PALAIS-ROYAL : **Le Taureador** (*sic*). — OPÉRA-FRANÇAIS. — OPÉRA-ITALIEN. *La Presse*, 21 octobre 1839.

* 445. ITALIENS : **La Cenerentola; débuts de mademoiselle Garcia. La Somnambula.** — OPÉRA : **La Xacarilla.** — RENAISSANCE : **La Chasse royale.** *La Presse*, 4 novembre 1839.

* 446. THÉATRE-FRANÇAIS : **Débuts de mademoiselle Doze.** *La Presse*, 9 novembre 1839.

* 447. RENAISSANCE : **Le Proscrit.** — AMBIGU : **Christophe-le-Suédois.** *La Presse*, 11 novembre 1839.

* 448. Th. des VARIÉTÉS : **Le Chenapan ; Fragoletta.** — GYMNASE : **M. Breteuil ; Au bout du monde.** — PALAIS-ROYAL : **Les Avoués en vacances.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Les Trois muletiers.** *La Presse*, 18 novembre 1839.

* 449. OPÉRA : **Débuts de mademoiselle Maywood.** — ITALIENS : **Le Barbier de Séville.** — GAITÉ : **Le Massacre des Innocents.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Bête noire.** *La Presse*, 25 novembre 1839. Les fragments de cet article sur *le Barbier de Séville* et sur *le Massacre des Innocents* sont joints à l'article qui va suivre et portent la date du 2 décembre, dans l'*Histoire de l'art dramatique.*

* 450. CIRQUE-OLYMPIQUE : **Le lion du Désert.** *La Presse*, 2 décembre 1839.

* 451. CONCERT DE M. BERLIOZ : **Roméo et Juliette.** — GYMNASE : **Clémence.** — PALAIS-ROYAL : **Les premières armes de Richelieu.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Lune Rousse.** *La Presse*, 11 décembre 1839.

452. OPÉRA-COMIQUE : **Èva.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Un cas de conscience.** — GYMNASE : **Le Paradis de Mahomet.** — VAUDEVILLE : **La belle Bourbonnaise.** *La Presse*, 17 décembre 1839.

453. **L'Enfant de la Montagne.** (**Le Chasseur.**) *La France musicale*, 22 décembre 1839. Les vers de cette pièce y sont imprimés sous la musique de Théodore Labarre. Cette romance, publiée à part, ne fut déposée qu'en 1840. *L'Enfant de la montagne* est entré en 1845, sous le titre de : *Le Chasseur*, dans la série d'*España* des *Poésies complètes* de son auteur. C'est, pensons-nous, la seule pièce de cette série écrite avant que Théophile Gautier n'ait visité l'Espagne en 1840.

Ces strophes ont encore été mises en musique par MM. Ch. Lecocq, P. Blaquière, Ch. Poisot, J. Philipot, Ed. Pascal, Ernest Doré, E. Viault, N. Karren et Léon Kreutzer; toutes ces dernières versions portent pour titre : *Le Chasseur*.

454. **Le Garde national réfractaire.** *La Caricature*, 22 décembre 1839 et 5 janvier 1840. Cet article reparut pour la première fois en 1852 dans le tome deux de *la Peau de Tigre* et ensuite en 1865, dans l'édition in-12 du même ouvrage. Dans ces deux réimpressions, il y a une transposition qui rend cet article peu compréhensible ; le paragraphe où il est question de la constitution et de l'aspect du réfractaire, paragraphe qui commence par le mot : « Ordinairement » doit être lu, accompagné des sept suivants, après celui où il est question de l'emploi que fait le réfractaire, de ses papiers de garde, et qui se termine par le mot : « paraître. »

Nous avons publié dans le numéro de mars 1882 du *Livre*, le fac-similé d'une lettre de Théoph ile Gautier à Pradier, lettre écrite vers 1849 ou 1850. La voici :

Mon cher Pradier,

Des mouchards de la garde nationale me saisissent pour me traîner aux haricots. Je ne pourrai manger de votre truite. Mille regrets.

Théophile GAUTIER.

Nous trouvons enfin dans l'*Amateur d'autographes* du 16 février 1867, l'extrait suivant d'une lettre de Théophile Gautier à M. Basset, qui se rapporte à la garde nationale.

Je me rends ; je serai garde national, et même j'avoue que je nourris au fond du cœur l'audacieuse espérance d'être caporal un jour !...

* 455. RENAISSANCE : **La chaste Suzanne.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Maquignons ; Mignonne.** — **(Concerts).** — OPÉRA. *La Presse*, 30 décembre 1839.

1840

*456. **Revues de l'année.** — Vaudeville : **La première ride.** — Ambigu : **Sans lumière ; Paul Darbois ; Les Iroquois.** — Italiens : **Inez de Castro ; rentrée de mademoiselle Grisi.** *La Presse*, 6 janvier 1840. Les fragments conservés de cet article dans l'*Histoire de l'art dramatique* y sont divisés en deux parties ; le premier suit sans aucune séparation l'article du 30 décembre et termine le premier volume de l'ouvrage ; l'autre ouvre le tome deux et porte sa véritable date.

*457. Théatre-Français : **L'École du monde.** — Opéra : **Le Drapier.** — Renaissance : **Reprise de Clotilde.** *La Presse*, 14 janvier 1840.

*458. Gymnase : **Les enfants de troupe.** — Porte-Saint-Martin : **Le tremblement de terre de la Martinique.** *La Presse*, 20 janvier 1840.

*459. Ambigu : **L'ouvrier.** — Th. des Variétés : **Les trois épiciers.** — Gaité : **Le tremblement de terre de la Martinique.** — Opéra. *La Presse*, 27 janvier 1840.

*460. Italiens : **La donna del Lago.** — Opéra : **Bénéfice de mademoiselle Elssler.** — Renaissance : **Débuts de mademoiselle Drouart.** *La Presse*, 3 février 1840.

*461. Palais-Royal : **Le Fumiste.** — Renaissance : **Le mari de la Fauvette ; les Pages du roi Louis XII.** — Italiens. — **Concert de MM. Herz et Géraldy.** *La Presse*, 10 février 1840.

*462. Th. des Variétés : **Le chevalier de Saint-Georges.** — Opéra-Comique : **La Fille du régiment.** — Renaissance : **Concert d'Ole-Bule.** *La Presse*, 17 février 1840.

*463. Théatre-Français : **La Calomnie.** — Porte-Saint-Martin : **Bianca Contarini.** *La Presse*, 24 février 1840. Le fragment de cet article, conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, suit immédiatement celui du 17, sans aucune indication de date différente.

*464. Renaissance : **Le Zingaro ; débuts de Perrot et de madame Carlotta Grisi.** — Opéra-Comique : **Carline.** — Palais-Royal : **Indiana et Charlemagne.** — Vaudeville : **Les dompteurs de bêtes féroces ; les Zingari.** *La Presse*, 2 mars 1840.

*465. Gaité : **Les Prussiens en Lorraine.** — Cirque-Olympique : **La ferme de Montmirail.** — Italiens. — Opéra : **Rentrée de mademoiselle Falcon.** *La Presse*, 9 mars 1840.

466. **Salon de 1840 : I. (Les Refusés). — II. (MM. Eugène Delacroix, Théodore Chasseriau.)** *La Presse*, 11 et 13 mars 1840.

*467. Porte-Saint-Martin : **Vautrin.** — Opéra : **Représentation de mademoiselle Falcon.** *La Presse*, 18 mars 1840.

467 bis. **Salon de 1840 : III. (MM. Boulanger, Hesse, H. Lehmann, A. Brune, A. de Châtillon, Lestang-Parade.) — IV. (MM. Bouchot, Couder, de Keyser, Muller, Jacquand.)** *La Presse*, 20 et 22 mars 1840.

*468. **(Feuilleton théâtral;** *le début*, **sans titre).** — Vaudeville : **Le Secret ; Sous une porte cochère.** — Gymnase : **La grand'-mère.** *La Presse*, 23 mars 1840. La poésie dont Théophile Gautier cite quelques vers dans ce feuilleton, est son *Lamento* (voir n° 322).

468 bis. **Salon de 1840 : V. (MM. Signol, Romain Cazes, Roger, Robert Fleury, Meissonier, Couture, Célestin Nanteuil, Leleux, Jadin). — VI. (MM. Amaury Duval, H. Flandrin, Jeanron, Hornung, Champmartin, Dubufe, Riesener, Charpentier, H. Scheffer, Steinheil, Divers.) — VII. (MM. Cabat, Corot, Marilhat, Flers, P. Huet, Troyon, Diday, E.**

Isabey, Gudin, Lepoitevin, etc.) *La Presse*, 24, 25 et 27 mars 1840.

*469. RENAISSANCE : **La Fille du Cid.** *La Presse*, 30 mars 1840.

469 bis. **Salon de 1840 : VIII et dernier. Sculpture. (MM. A. Préault, Maindron, Etex, Lescorné, baron Bosio, Simart, Pradier, Simonis, etc.)** *La Presse*, 3 avril 1840.

470. AMBIGU : **L'abbaye de Castro.** — GAITÉ : **Denise.** — PALAIS-ROYAL : **Les chanteurs des rues.** — ITALIENS. — **Concert de Batta.** *La Presse*, 6 avril 1840.

*471. OPÉRA : **Les Martyrs.** *La Presse*, 13 avril 1840.

*472. CIRQUE-OLYMPIQUE : **Mazagran.** — Th. des VARIÉTÉS : **La nouvelle Geneviève de Brabant ; La meunière de Marly.** — OPÉRA-COMIQUE : **L'élève de Presbourg.** *La Presse*, 27 avril 1840.

473. THÉATRE-FRANÇAIS : **Cosima.** — OPÉRA. *La Presse*, 4 mai 1840. Cet article a été réimprimé sans indication de provenance dans *la Caricature* du 10 mai 1840. Avec cette page s'arrêta pour quelques mois le feuilleton théâtral de Théophile Gautier ; il ne le reprit que le 7 novembre de la même année, et profita de cette vacance pour aller visiter l'Espagne. Ce fut Gérard de Nerval, signant toujours G. D., qui tint la plume à sa place dans *la Presse*, et voici de quelle façon il l'annonce dans son premier feuilleton intérimaire, paru le 11 mai 1840 :

Les lecteurs de *la Presse* auront déjà reconnu que ces analyses ne sont pas de la plume de leur feuilletoniste ordinaire, M. Théophile Gautier. En effet, notre spirituel et poétique collaborateur est parti cette semaine pour un long voyage. Il passe en ce moment les Pyrénées, et nous enverra, dans quelques jours, le feuilleton des combats de taureaux de Burgos, des processions de Séville, des spectacles et des bals de Madrid ; et moi, son ancien collègue, revenu depuis peu d'une autre

extrémité de l'Europe, j'essayerai de le remplacer, ou du moins de tenir sa place. Éloigné des théâtres parisiens depuis quelques mois, je sens que j'ai besoin d'indulgence ; et, comme on dit en Espagne à la fin des pièces : excusez les fautes de l'auteur! je dirai, cette fois : excusez les fautes du critique.

474. **Le puits mystérieux.** *La France littéraire*, 17 mai 1840. Cette pièce de vers reparut pour la première fois en 1845, dans les *Poésies complètes* de son auteur. Elle y perdit son titre et fut si modifiée que la version originale est presque une autre pièce, et mérite d'être recueillie ici. Cette première version a été réimprimée aussi dans *la Petite Revue* du 22 juillet 1865. La pièce corrigée, a fait partie de toutes les éditions des *Poésies complètes*, de Théophile Gautier, mais ce n'est que dans celle de 1875-1876 qu'elle a enfin retrouvé son titre.

L'autre fois, en rêvant, j'ai vu parmi les fresques,
Que trace le sommeil au mur brun de mes nuits,
Dans un cadre touffu de folles arabesques,
Un jeune homme penché sur la bouche d'un puits.

Sans poulie et sans urne il essayait d'y boire,
Il jetait par monceaux ducats et sequins d'or,
Pour faire monter l'eau de sa profondeur noire;
Mais le flot flagellé n'arrivait pas encor.

Surpris, je m'écriai : « Quelle étrange folie!
Perdre, pour un peu d'eau, la fortune d'un roi! »
Mais lui, me regardant avec mélancolie :
« Ami garde ta plainte et ta pitié pour toi!

N'as-tu pas, altéré de l'amour d'une femme,
A pleines mains jeté tout aussi follement
Les perles de ton cœur au puits sans fond d'une âme,
Pour faire monter l'eau du divin sentiment? »

475. **Le Rat.** *Les Français peints par eux-mêmes*, tome III, livraison cent onze, mise en vente le mercredi 27 mai 1840.

Cette monographie du rat de l'Opéra par Théophile Gautier, fut mise en vente au moment de son départ pour l'Espagne. Elle a reparu dans toutes les éditions des *Français peints par eux-mêmes*, et, en 1865, elle est entrée dans l'édition in-12 de *la Peau de Tigre.*

476. **La Colombe messagère (Plaintive tourterelle).** Ces vers ont été publiés, mis en musique par Allyre Bureau, et dédiés à mademoiselle Darcier, en mai 1840, mais ils ne sont inscrits cette année que sous le n° 370 des œuvres musicales dans la *Bibliographie de la France* du 18 juillet 1840. *La Colombe messagère* fut remise en musique en 1842 par mademoiselle Désirée Martin, et, par une bizarre inadvertance, elle fut inscrite au n° 263 des œuvres musicales de *la Bibliographie de la France* du 23 avril 1842, sous le titre de *Plaintive hirondelle*, au lieu de: *Plaintive tourterelle*, que le compositeur lui avait donné cette fois. Cette pièce était restée tout à fait oubliée de son auteur; lors de notre rencontre nous eûmes le plaisir de lui en remettre une copie et il l'inséra immédiatement, sous son dernier titre dans l'édition des *Émaux et Camées* parue en 1872, édition demeurée type depuis lors. MM. Cœdès, F. Raynal et M. Uberti ont aussi mis *Plaintive tourterelle* en musique. La cinquième strophe est fautive dans *Émaux et Camées;* voici comment il faut la lire:

Va droit à sa fenêtre,
Près du palais du roi;
Donne-lui cette lettre
Et deux baisers de moi.

Cette faute est corrigée dans la petite édition des *Émaux et Camées* parue en 1884.

477. **Sur les chemins; Lettres d'un feuilletoniste. I. (Voyage en Espagne. I.).** *La Presse*, 27 mai 1840. Ce feuilleton, daté de: « Béhobie, frontière d'Espagne », date qui a disparu en volume, forme le premier chapitre du *Voyage en*

Espagne, qui fut publié pour la première fois en volumes, en 1843, sous le titre de *Tra-los-montes*. En 1845, cet ouvrage parut pour la première fois sous celui de : *Voyage en Espagne*, avec quelques modifications que nous indiquerons à propos des chapitres où elles ont été faites; depuis lors, toutes les réimpressions de ce livre sont restées conformes à cette édition. En tête de *Tra-los-montes* se trouve naturellement pour la première fois, la dédicace du livre: *à Eugène P(iot)*; la date de cette dédicace, « 10 février 1843, » ne se trouve que dans cette édition; en revanche, dans toutes les autres, Eugène Piot est nommé en toutes lettres. Dans *la Presse*, vers la fin du paragraphe de ce premier chapitre relatif aux femmes de Bordeaux, après avoir parlé de leur taille « souple et cambrée, naturellement fine, » Théophile Gautier ajoutait ces mots qu'il a supprimés partout ailleurs : « Le sous-jupe Oudinot et le corset à œillets métalliques leur sont inconnus. »

Ce morceau a été réimprimé aussi dans le numéro d'avril 1841 du *Routier des provinces méridionales*, sous le titre de : *Sur les Chemins*.

A partir de l'édition de 1845 du *Voyage en Espagne*, ce chapitre a pris le titre de : *De Paris à Bordeaux*, et à la première ligne il a été ajouté entre parenthèses : *Avril* 1840, après : « Il y a quelques semaines. » Depuis 1869, les éditions de ce livre portent entre parenthèses, au-dessous du titre et seulement sur la couverture : « *Tra-los-montes.* » Il a aussi été ajouté une table à l'ouvrage, depuis cette édition de 1869.

477 bis. **Sur les chemins; Lettres d'un feuilletoniste. II. (Voyage en Espagne, II.).** — *La Presse*, 5 juin 1840. Cette lettre, qui ne porte que dans le journal son indication d'origine, la même que celle de la précédente, forme le chapitre II du *Voyage en Espagne*, où il porte, depuis l'édition de 1845, le titre de : *Bayonne; la Contrebande humaine.* Il contient, dans *la Presse* seulement, deux pièces de vers qui en ont été retirées pour faire partie d'*España;* nous les renseignerons plus loin avec un numéro à part, mais il nous faut recueillir ici le fragment que voici qui terminait le

premier paragraphe du chapitre et préparait la citation de la pièce : *Le Pin des landes :*

Ne sachant à quoi m'occuper l'esprit pendant cette route interminable, je m'amusai à composer la petite pièce de vers suivante, inspirée par ces pins mélancoliques. J'espère qu'on me pardonnera de l'insérer ici.

Un fragment de ce morceau a été réimprimé dans le numéro de décembre 1841 de : *Le Routier des Provinces méridionales*, sous le titre de : *L'Entrée en Espagne.*

478. **(Le Pin des landes).** — *La Presse*, 5 juin 1840. Comme nous venons de le dire, cette pièce de vers parut dans le second chapitre des *Lettres d'un feuilletoniste;* elle n'y porte aucun titre, et parut pour la première fois en volume, titrée cette fois, en 1845, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España.* Elle a fait partie depuis de toutes les éditions de ces *Poésies.*

479. **« A la Bidassoa, etc. »** *La Presse*, 5 juin 1840. Mêmes renseignements de publication que pour le numéro précédent.

480. **Le vingt-huit Juillet.** *Le Moniteur universel*, 28 juillet 1840. Réimprimé immédiatement dans *le Messager*, du 29 juillet 1840, ce poème a reparu pour la première fois en volume, en 1876, dans le tome deux de l'édition définitive des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Sa publication dans *le Moniteur* était accompagnée de cette note :

M. Théophile Gautier nous adresse, du fond de l'Espagne où il est allé passer quelques mois, un poème, que nous nous empressons de publier, sur la pieuse cérémonie du 28 Juillet. Les lecteurs applaudiront à l'ingénieuse idée du poète qui rattache, par sa pensée, à cette grande solennité de Juillet, celle du baptême d'un jeune prince, unissant ainsi d'avance, dans un même chant de gloire, les espérances monarchiques aux souvenirs les plus populaires.

Nous trouvons dans l'*Événement* du 18 mars 1884 le récit erroné suivant, relatif à cette pièce de vers. Nous le reproduisons ici à titre de curiosité et pour montrer combien les récits de ce genre, faits de mémoire et longtemps après coup, sont souvent inexacts :

A propos du comte de Paris, un souvenir assez curieux.

En 1839, quand ce prince vint au monde, le comte de Montalivet, alors intendant de la liste civile, se dit :

— Il nous faut une cantate pour célébrer dignement cette naissance.

Où trouver un poète sortable ? On ne pouvait songer ni à Lamartine, ni à Victor Hugo, ni à Alfred de Vigny, Quant à Alfred de Musset, il était absent et Méry était malade.

A grand'peine, M. Cavé, intendant des Beaux-Arts, mit la main sur Théophile Gautier, et parvint à lui faire accepter la commande : une indemnité et la croix de la Légion d'honneur.

L'auteur de *Mademoiselle de Maupin* fit et livra la cantate ; seulement il dit :

— Le sujet prête peu.

— Ah ! ajouta M. Cavé, il est d'une famille où l'on n'a pas l'habitude de prêter.

Théophile Gautier ne fut décoré qu'en 1842, et c'est à M. Lingay, et non à M. Cavé, qu'il envoya, du fond de l'Espagne, ces vers, qui ne sont nullement une cantate.

481. **Contes étrangers : Le Chevalier Double.** *Le Musée des familles*, juillet 1840. Ce conte reparut pour la première fois en 1851, dans le troisième volume de *Partie carrée*, par Théophile Gautier. En 1863, il est entré dans les *Romans et contes* de son auteur, où il est resté depuis lors.

481 2°. Sur les chemins ; Lettres d'un feuilletoniste. III. (Voyage en Espagne. III.). *La Presse*, 7 août 1840. Cette lettre forme le chapitre trois du *Voyage en Espagne* et porte, depuis l'édition de 1845, le titre de : *Le Zagal et les Escopeteros. Irun. Les petits mendiants. Astigarraga.*

La Presse, en la publiant, y ajouta cette note :

Deux feuillets de cette troisième lettre sur lesquels étaient écrites deux pièces de vers ont été égarés ; c'est le motif qui en a retardé si longtemps la publication. Nous nous sommes empressés d'en informer notre voyageur pour qu'il nous renvoyât un double de ses vers, mais les ayant plutôt improvisés que composés, il nous répond qu'il n'en a pas gardé copie.

Depuis ce temps quatre nouvelles lettres nous sont parvenues.

Ce fragment ne fut malheureusement jamais retrouvé, et l'auteur en publiant, en 1843, cette lettre pour la première fois en volume, y ajouta les deux derniers paragraphes qu'on y lit aujourd'hui, et qui comblent bien insuffisamment cette lacune.

481 3°. Sur les chemins ; Lettres d'un feuilletoniste. IV. (Voyage en Espagne. IV.). *La Presse*, 16-17 août 1840. Cette lettre, datée seulement, dans *la Presse*, de : *Burgos* (*Castille-Vieille*), forme le chapitre quatre du *Voyage en Espagne*, et porte, depuis l'édition de 1845, le titre de : *Vergara. Vittoria; le baile nacional et les hercules français. Le passage de Pancorbo. Les ânes et les lévriers. Burgos. Une fonda espagnole. Les galériens en manteaux. La cathédrale. Le coffre du Cid.*

481 4°. Sur les chemins ; Lettres d'un feuilletoniste. V. (Voyage en Espagne. V.). *La Presse*, 20 août 1840. Cette lettre forme le chapitre cinq du *Voyage en Espagne*, et porte, depuis l'édition de 1845, le titre de : *Le cloître ; peintures et sculptures. Maison du Cid ; maison du Cordon ; porte*

Sainte-Marie. Le théâtre et les acteurs. La Cartuja de Miraflores. Le général Thibaut et les os du Cid.

481 3°. **Sur les chemins; Lettres d'un feuilletoniste. VI. (Voyage en Espagne. VI.).** *La Presse,* 21 août 1840. C'est le chapitre six du *Voyage en Espagne,* qui porte, depuis l'édition de 1845, le titre suivant : *El correo real; les galères. Valladolid. San-Pablo. Une représentation d'Hernani. Sainte-Marie-des-Neiges. Madrid.* La version de *la Presse* contient, sans aucun titre, les deux pièces de vers dont nous allons parler aux numéros suivants : *Les yeux bleus de la montagne* et *La petite fleur rose.* La première était placée quelques lignes avant la fin du paragraphe dix-huit; après les mots : « qui avait résisté à l'action du soleil. » On lisait ceci, qui amenait la citation de la pièce :

Ces flaques d'eau d'un bleu surprenant m'inspirèrent les deux strophes suivantes :

La seconde était placée immédiatement après le paragraphe vingt-deux, et le paragraphe vingt-trois commençait alors ainsi :

Je n'ai pas grand'chose à ajouter en prose à cette cascatelle de petits vers pour ainsi dire improvisés en cueillant en effet une délicieuse fleur rose, dont j'ignore l'appellation botanique et qui croît dans les fentes du grès, sinon que l'on nous fit voir un rocher sur lequel Philippe II montait pour regarder, etc., etc.

482. **(Les yeux bleus de la montagne).** *La Presse,* 21 août 1840. Ces vers ont été réimprimés en volume, pour la première fois, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes,* de Théophile Gautier, série d'*España.* Ils y portent pour la première fois leur titre. Depuis lors ils ont fait partie de toutes les éditions de cet ouvrage.

483. **(La petite fleur rose).** *La Presse,* 21 août 1840. Mêmes renseignements que pour le numéro précédent.

483 2°. **Sur les chemins; Lettres d'un feuilletoniste. VII. (Voyage en Espagne. VII.).** *La Presse,* 25 et 26 août 1840.

Cette lettre, datée seulement dans *la Presse*, de : *Madrid*, forme le chapitre sept du *Voyage en Espagne*, et, depuis l'édition de 1845, elle porte le titre suivant : *Courses de taureaux. Sévilla le picador. La estocada a vuela piès.* Théophile Gautier a ajouté, en 1843, à la fin du paragraphe quatre, les quelques mots où il parle du *toril*. En revanche il a supprimé ces mots qui terminent dans *la Presse* le paragraphe dix :

Ici Feuchères, Desplechins, Sechan et Diéterle seraient impuissants.

483 3°. **Sur les chemins ; Lettres d'un feuilletoniste. VIII. (Voyage en Espagne. VIII.).** *La Presse*, 27 et 28 août 1840. C'est le chapitre huit du *Voyage en Espagne*, daté seulement dans *la Presse*, de : *Madrid ;* il porte, depuis l'édition de 1845, le titre suivant : *Le Prado. La mantille et l'éventail. Type espagnol. Marchands d'eau; cafés de Madrid. Journaux. Les politiques de la Puerta del sol. Hôtel des postes. Les maisons de Madrid. Tertulias; société espagnole. Le théâtre del Principe. Palais de la reine, des Cortès et monument du Dos de mayo. L'Armeria, le Buen retiro.*

Ce chapitre a été publié en 1843, dans *Tra-los-Montes*, conforme à la version de *la Presse*, mais en 1845, Théophile Gautier y a ajouté son travail sur Goya, dont nous avons déjà parlé, et sur lequel nous aurons encore à revenir, lorsque nous en serons à l'année 1842 (voir numéros 359 bis et 578 bis). Voici les changements qu'il a fait subir à sa première version, pour y intercaler ses pages sur Goya ; le paragraphe où il parle du Musée de Madrid débute ainsi dans *la Presse :*

Nous ne parlerons pas ici du Musée; nous en ferons l'objet d'un travail particulier ; les bornes d'une lettre ne nous permettent pas de nous y arrêter. Contentons-nous de dire qu'il est d'une richesse extrême : etc., etc.

Ce projet n'ayant jamais été exécuté, Théophile Gautier modifia, en 1845, le début de ce paragraphe, et le publia tel qu'il est aujourd'hui. Plus loin, lors de l'énumération des tableaux à voir à l'Académie, il intervertit l'ordre de cita-

tion des tableaux de sa première version de façon à finir par celui de Goya, et à y intercaler sa notice sur ce peintre. On lisait autrefois, après cette énumération, la phrase suivante, qui terminait le chapitre :

Cela fait, l'on peut prendre des mules ou une voiture, et s'en aller à l'Escurial ou à Tolède avec le sentiment d'avoir rempli consciencieusement sa tâche de voyageur.

Disons ici qu'en 1846, Théophile Gautier écrivit pourtant quelques pages sur le Musée de Madrid, lors de la nouvelle excursion qu'il fit en Espagne, à l'époque du mariage du duc de Montpensier; mais elles n'ont jamais été jointes à son *Voyage en Espagne;* elles se trouvent dans son volume intitulé : *Loin de Paris.*

483⁴°. **Sur les chemins ; Lettres d'un feuilletoniste. IX. L'Escurial. (Voyage en Espagne. IX.).** *La Presse*, 3 sepseptembre 1840. Cette lettre forme le chapitre neuf du *Voyage en Espagne*, où il porte pour titre, depuis l'édition de 1845 : *L'Escurial. Les voleurs.* Il contenait, dans *la Presse*, et sans aucun titre, les vers intitulés aujourd'hui *l'Escurial*, dont nous parlerons au numéro suivant. Pour les insérer dans sa lettre, Théophile Gautier avait ajouté, à la fin du paragraphe deux, immédiatement avant les vers, ces quelques mots :

Selon ma louable habitude, j'oubliai le monument que je venais voir, et, préoccupé des hirondelles, je fis les vers suivants.

484. **(L'Escurial).** *La Presse*, 3 septembre 1840. En 1845, ces vers ont été réimprimés pour la première fois en volume, augmentés de leur titre, dans la première édition des *Poésies complètes*, de Théophile Gautier, série *d'España.* Depuis lors ils ont fait partie de toutes les éditions de cet ouvrage.

485. **Contes étrangers ; le Pied de momie.** *Le Musée des familles.* Septembre 1840. Ce conte reparut dans *l'Artiste* du 4 octobre 1846, sous le titre de : *La princesse Hermonthis;* puis, en 1852, il fit partie de l'ouvrage de Théophile Gautier :

La Peau de tigre, et entra définitivement, en 1863, dans ses *Romans et contes*.

*486. Italiens : **Lucrezia Borgia.** — Opéra : **Festival de M. Berlioz.** *La Presse*, 7 novembre 1840. Cet article, de critique théâtrale, le premier que Théophile Gautier ait écrit depuis le 4 mai, est daté du 14 novembre dans *l'Histoire de l'art dramatique*.

*487. Ambigu : **Lazare le pâtre.** *La Presse*, 14 novembre 1840. Cet article est interverti dans *l'Histoire de l'art dramatique*, où il porte la date du 7 novembre.

*488. Théâtre-Français : **Le Verre d'eau.** *La Presse*, 23 novembre 1840.

489. **Dans la Sierra. (Le Poète et la foule.)** *La Sylphide*, 5 décembre 1840. Ces vers, dont le titre a été changé pour ne pas donner le même à deux morceaux différents (voir nº 529), portent cette indication d'origine dans *la Sylphide :*

Sierra-Nevada, sur le Muley-Hassen, près de Grenade.

Ils ont été réimprimés pour la première fois en volume, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, sous leur titre actuel, série d'*España*, et ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage.

*490. Opéra : **La Favorite.** — Porte-Saint-Martin : **Prologue d'ouverture ; Le Comte de Mansfeld.** *La Presse*, 7 décembre 1840. Voici au sujet de ce dernier drame, représenté pour la première fois le 30 novembre 1840, une lettre inédite adressée à son auteur, Paul Foucher, par Théophile Gautier ; elle est d'autant plus curieuse quelle témoigne entre eux de projets de collaboration ; elle a dû être écrite à la fin de novembre 1840, et contient une erreur d'indication ; c'est dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1840, qu'a paru le travail de Philarète Chasles sur les *Mémoires d'Antonio Pérez*.

Mon cher Paul,

Envoyez-moi l'analyse bien exacte, aussi longue que

vous voudrez ; j'ai de la place ; les éloges, les considérations sur le théâtre et les acteurs me regardent ; surtout, ô mon futur carcassier, écrivez lisiblement et sur un seul côté de la page ; que j'aie la chose dimanche à trois heures, c'est assez.

Pensez à Antonio Pérez, la princesse Eboli, etc. — Voyez un article de Philarète Chasles, sur les *Mémoires d'Antonio Pérez*, dans la *Revue de Paris* de juin, et venez me voir après votre succès.

Je vous serre les mains.

Théophile GAUTIER.
rue de Navarin, nº 27.

Citons encore une autre lettre inédite écrite à Paul Foucher en 1848, au sujet des colonies agricoles d'Algérie. On sait que l'Assemblée Constituante a voté, en septembre 1848, un crédit pour leur établissement.

Mon cher Paul,

Lundi matin.

Que devenez-vous ? J'ai vu Piot qui m'a dit que vous n'étiez pas allé rue de Varennes ; et ces pétitions ? Il faudrait se dépêcher. On est venu me faire des propositions de la part du comité Algérien pour soutenir la question de la colonisation. — Je serai membre de ce comité si je veux. C'est toujours un moyen d'influence.

Venez donc partager demain un frugal dîner républicain, pour convenir de nos faits et gestes. Il ne faut pas que la semaine passe sans que la chose ne soit enlevée.

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

491. Improvisé sur le Muley-Hassen, dans la Sierra-Nevada près de Grenade. 4 août 1840. (J'étais monté plus

haut...). *La France littéraire*, 13 décembre 1840. Ces vers ont été réimprimés pour la première fois en volume, sans titre, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*. Depuis lors ils ont fait partie dans les mêmes conditions de toutes les éditions de cet ouvrage. Ce n'est que dans celle de 1875-1876 qu'on a donné pour titre à cette pièce les premiers mots de son texte.

*492. Théatre-Français : **reprise de Marie Stuart.** *La Presse*, 28 décembre 1840.

1841

*493. OPÉRA : **Débuts de Mademoiselle Catinka Heinefetter.** *La Presse*, 7 janvier 1841.

*494. VAUDEVILLE : **Le Tailleur de la cité.** — GYMNASE : **L'Abbé galant.** *La Presse*, 13 janvier 1841.

494bis. **Tolède. (Voyage en Espagne. X.).** *Revue de Paris*, 17 et 31 janvier 1841.

Ce morceau, qui forme depuis 1843 le chapitre X du *Voyage en Espagne*, porte depuis l'édition de 1845, ce titre : *Tolède. L'Alcazar. La Cathédrale. Le rite Grégorien et le rite Mozarabe. Notre-Dame de Tolède. San Juan de los Reyes. La Synagogue. Galiana. Karl et Bradamant. Le Bain de Florinde. La grotte d'Hercule. L'hôpital du Cardinal. Les lames de Tolède.*

Les derniers mots de ce travail ont été enlevés en volume; les voici:

Le soir même nous étions à Madrid, où nous devions prendre la diligence de Grenade.

C'est par ces pages que commença la collaboration de Théophile Gautier aux Revues *de Paris* et *des Deux-Mondes*, qui, à cette époque, étaient toutes deux sous la direction de M. Buloz. Cette collaboration cessa en 1850; elle eut pour épilogue un procès dont nous parlerons à sa date.

*495. OPÉRA : **Bénéfice de Mario; mademoiselle Heinefetter; reprise des Noces de Gamaches.** — OPÉRA-COMIQUE : **Le Guitarero.** — CIRQUE-OLYMPIQUE. *La Presse*, 23 janvier 1841.

*496. Th. des VARIÉTÉS : **Descente de la Courtille.** — GAITÉ : **La Grâce de Dieu.** *La Presse*, 25 janvier 1841.

497. RENAISSANCE : **La fête des fous; la Fée aux perles.** *La Presse*, 8 février 1841.

*498. **(Feuilleton théâtral; sans titre).** *La Presse*, 7 mars 1841.

*499. OPÉRA-COMIQUE : **Les Diamants de la Couronne.** *La Presse*, 19 mars 1841. Théophile Gautier parle dans cet article de sa collaboration anonyme au *Figaro* d'Alphonse Karr et de ses articles sur madame Poutret de Mauchamps (voir n° 140) ; ce passage, malgré son intérêt, a été coupé dans l'*Histoire de l'art dramatique*. Il y cite aussi une pièce de vers dont nous allons parler.

500. **(J'ai dans mon cœur...).** *La Presse*, 19 mars 1841. Ces vers, qui n'ont jamais porté de titre, ont été pour la première fois réunis aux œuvres rimées de Théophile Gautier, en 1845, dans ses *Poésies complètes*, série d'*España*. Ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage.

501. **(Feuilleton théâtral; sans titre).** *La Presse*, 30 mars 1841.

502. **La divine épopée, par M. Alexandre Soumet.** *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1841.

*503. RENAISSANCE : **Zacharie.** *La Presse*, 5 avril 1841.

504. **Salon de 1841.** *Revue de Paris*, 18 et 25 avril 1841.

505. **Saint-Christophe d'Ecija.** *Le Musée des Familles*, avril 1841. Ces vers sont datés, dans ce recueil d' : « Andalousie, août 1840. » Ils sont entrés pour la première fois dans les œuvres de leur auteur, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, et ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage. Théophile Gautier a cité un fragment de cette pièce dans son article du *Moniteur universel* du 17 octobre 1856.

506. **L'Ondine et le pêcheur.** Ces vers, dédiés à mademoiselle Nathalie Fiames, et mis en musique par Fran-

çois Bazin, se trouvent inscrits sous le n° 160 des œuvres musicales de la *Bibliographie de la France* du 15 mai 1841, mais ils ont dû paraître avant, car la *France musicale* du 10 janvier 1841 donne déjà l'analyse de ce morceau. Mademoiselle Fiames le chanta souvent dans les concerts après qu'elle eut abandonné son emploi de première danseuse à l'Opéra pour cultiver l'art du chant. Ils sont entrés pour la première fois dans les œuvres de leur auteur, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier; et ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage. Dans l'édition de 1875-1876, à la table, se trouve ajoutée par erreur à ces vers l'indication de : « Fantaisie IX, » du classement de 1845, qui s'applique à la pièce qui suit *L'Ondine et le pêcheur*. Ces vers ont encore été mis en musique par MM. E. Michotte, L. Kreutzer, W. d'Indy, V[te] de N., L. Lacombe et R. Cottier, et, sous le titre de *L'Ondine*, par M. P. Lacome.

507. **Les Matelots et la mer. (Les Matelots).** Mêmes renseignements de provenance et de publication que le numéro précédent. Voici une variante inédite de ces vers :

Tout seuls sur l'eau bleue et profonde
Nous voltigeons, oiseaux sans nid.
A nous l'espace, à nous le monde,
La liberté dans l'infini !

Notre patrie est le navire,
Le capitaine, notre roi ;
. . . .

Les Matelots et la mer ont été mis en musique aussi par M. Lippmann, et, sous le titre de : *Les Matelots*, par MM. L.-G. Bellini, Th. Salomé, L. Kreutzer, G. Faure et C. Tingry; cette dernière version est mise en musique sous forme de chœur. La première strophe de l'édition originale est différente de celle du volume; elle a été remaniée en 1845. La voici :

Sur l'eau vaste et profonde
Nous allons voyageant,

Environnant le monde
D'un sillage d'argent.
Notre nef vagabonde
A vu vingt cieux divers
Et plongé dans vingt mers.

*508. **(Feuilleton théâtral; sans titre).** *La Presse*, 26 mai 1841.

*509. THÉATRE-FRANÇAIS : **Un mariage sous Louis XV.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Les deux serruriers.** *La Presse*, 7 juin 1841.

*510. OPÉRA : **Freyschutz.** *La Presse*, 15 juin 1841.

511. **Revue littéraire ; Poésies nouvelles. (MM. Auguste Barbier, E. Borel, Delâtre, H. Blaze.)** *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1841.

*512. THÉATRE-FRANÇAIS : **Reprise d'Hernani.** — AMBIGU : **Fabio le novice.** — VAUDEVILLE : **Le Balai d'or; Potichon; Manche à manche.** — GYMNASE : **Adrienne.** *La Presse*, 22 juin 1841. Les fragments conservés de cet article dans l'*Histoire de l'art dramatique*, sont placés sans aucune indication d'autre date, à la suite de l'article du 15 juin.

513. **Giselle ou les Willis**, ballet fantastique en deux actes, par MM. de Saint-Georges, Théophile Gautier et Coraly. Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Académie Royale de musique, le lundi 28 juin 1841. In-8° d'une feuille un quart, 20 pages. Imprimerie de *Pollet*, à Paris. A Paris, chez *madame Veuve Jonas*, à l'Opéra, prix, 1 franc.

Ce ballet que nous trouvons inscrit sous le n° 3081 de la *Bibliographie de la France*, du 3 juilllet 1841, a eu plusieurs réimpressions sous cette même forme. Il fut joint en 1872 aux autres œuvres dramatiques de son auteur, publiées sous le titre de : *Théâtre*, et ce volume parut quelques jours avant la mort de Théophile Gautier; une seconde édition, augmentée, en fut publiée en 1877. Nous indiquerons à sa date, une sorte de préface inédite que Théophile Gautier a ajoutée, en 1872, au compte rendu de *Giselle* dont nous allons parler plus loin.

514. **Notre-Dame de Tolède (La vierge de Tolède).** Le *Musée des familles*, juin 1841. Ces vers ont reparu pour la première fois dans les œuvres de leur auteur en 1845, dans la première édition de ses *Poésies complètes*, série d'*España*. Ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage. Dans le *Musée des Familles*, à propos du vers dix, dont les mots : *la Grande Réponse*, étaient orthographiés avec des majuscules et imprimés en italique, on lisait cette note :

Saint Ildefonse écrivit, sous ce titre, un traité en l'honneur de la sainte Vierge.

De plus, les quatre derniers vers étaient différents ; voici leur première version :

Si la Vierge aujourd'hui, dans l'or d'une auréole
Venait, à quelque prêtre apporter une étole,
Et sur nos autels grecs pouvait voir son portrait,
Pensez-vous, ô sculpteurs, qu'elle s'embrasserait ?

Une version autographe de cette pièce contient encore les variantes suivantes :

On révère à Tolède une image de Vierge
Devant qui toujours tremble une lueur de cierge ;
Poupée étincelante, avec des robes d'or,
Des perles, des bijoux à combler un trésor !
Et sur cette statue on raconte une histoire
Qu'un enfant de six mois refuserait de croire,
Mais que doit accepter comme une vérité
Tout poète aimant l'art et la sainte beauté.

Quand la Reine des cieux au bon saint Ildefonse
Pour le récompenser de la *Grande Réponse*,
Quittant sa tour d'ivoire au paradis vermeil,
Apporta la chasuble en toile de soleil,
Par curiosité, par caprice de femme,
Elle fut regarder la belle Notre-Dame,

Type parfait de grâce et de simplicité,
Rêve d'ange amoureux, à deux genoux sculpté,
Et devant ce portrait resta toute pensive
Dans un ravissement de surprise naïve.
Elle examina tout : le marbre précieux,
Le travail patient, chaste et minutieux,
La jupe raide d'or comme une dalmatique,
Le corps mince et fluet dans sa grâce gothique,
La douceur du regard, l'air de virginité,
Fondus dans les rayons de la maternité.
Elle se reconnut et se trouva si belle
Qu'entourant de ses bras la sculpture fidèle,
Avant de remonter dans la gloire des cieux
Elle mit, tout émue, un baiser radieux,
Comme un joyau de plus au front de la madone!
Ah! que de tels récits, dont la raison s'étonne,
Au temps de poésie où chacun y croyait
Devaient calmer le cœur de l'artiste inquiet!
. . . .

* 515. **A M. Henri Heine, à Cauterets.** *La Presse*, 5 juillet 1841. Cet article a reparu non seulement dans l'*Histoire de l'Art dramatique* mais encore, en 1872, dans le *Théâtre* de Théophile Gautier qu'il n'a plus quitté; il y est augmenté d'un intéressant commentaire, dont nous parlerons à sa date, et sert de complément à la pièce. Ce feuilleton a été réimprimé aussi dans le numéro de *Paris élégant* du 10 juillet 1841.

* 516. Opéra-Comique : **La Maschera ; les Deux voleurs ; Frère et mari.** — Vaudeville : **Les trois Étoiles.** — Palais-Royal : **Mademoiselle Sallé.** — Ambigu : **Les Bains à quatre sous.** *La Presse*, 12 juillet 1841. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, l'article sur *les Bains à quatre sous* est daté par erreur du 20 juillet.

* 517. Vaudeville : **La fille du menuisier.** — Palais-Royal : **La sœur de Jocrisse.** *La Presse*, 20 juillet 1841. Dans

l'*Histoire de l'Art dramatique*, le morceau sur *la Sœur de Jocrisse* est daté, par erreur, du 1er août. Une grande partie de cet article est relative à *la Vierge à l'hostie*, d'Ingres.

518. **Mathilde, mémoires d'une jeune femme; par Eugène Sue.** *La Presse*, 24 juillet 1841.

519. **Fantaisies littéraires : Deux acteurs pour un rôle.** *Le Musée des Familles*, juillet 1841. Ce conte a reparu dans *La Peau du Tigre* en 1852 et en 1865; en 1873, il a été inséré à la suite de la nouvelle édition des *Jeunes France*.

520. Th. des Variétés : **Un tas de bêtises.** — Gymnase : **M. Van Brouck, le rentier.** — Palais-Royal : **Lucrèce.** *La Presse*, 3 août 1841.

* 521. Théatre-Français : **La Prétendante.** — Opéra-Comique : **Camille, ou le souterrain.** *La Presse*, 14 août 1841.

* 522. Opéra-Comique : **L'Aïeule.** — Ambigu : **Le marchand d'habits.** — Gymnase : **Un mari du bon temps.** — Vaudeville : **Le bon moyen.** — Porte-Saint-Martin : **Ruy-Blas.** *La Presse*, 21 août 1841.

523. **Revue des arts. (Fronton de M. Cortot à la Chambre des députés; de M. Jouffroy à l'institution des Jeunes aveugles; le *Christ* de M. Préault; la façade du Luxembourg, par M. Pradier; Peintures de MM. E. Delacroix et Boulanger au Luxembourg; de M. Flandrin à Saint-Severin; de M. Mottez à Saint-Germain-l'Auxerrois.)** *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1841.

* 524. Folies-Dramatiques : **Psyché.** *La Presse*, 9 septembre 1841.

525. **Espagne. I. Départ.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841. Ces vers, de même que tous les numéros qui vont suivre, ont reparu, pour la première fois, en 1845; ils sont entrés dans la série d'*España* des *Poésies complètes* de leur auteur, et ont fait partie depuis de toutes les éditions de cet ouvrage. La *Revue pittoresque* du 20 février 1848 (p. 87), a donné la fin de ce morceau sans en indiquer le titre ni l'origine. On retrouve encore cette pièce dans le volume

d'Édouard Fournier : *Souvenirs poétiques de l'école romantique*, paru en 1879, daté 1880. Voici une curieuse variante inédite du centième vers du morceau :

Mon nom surnagera sur l'eau du noir oubli.

526. **Espagne. II. En passant à Vergara.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour le numéro précédent. Il existe d'intéressantes variantes de la fin de ce morceau. L'une a été publiée en fac-similé avec toute la pièce dans une biographie de Théophile Gautier, par M. Ludovic Baschet, biographie destinée à sa *Galerie contemporaine* et qui ne fut pas mise en vente. D'autres sont entièrement inédites. Nous allons les citer ici en les réunissant toutes dans une seule version :

. . . .
Pendant que nous errions dans la vaste *fonda*
Attendant qu'on servît *la olla podrida*,
Et que nous regardions, voulant tout bien connaître,
La cage du grillon pendue à la fenêtre,
Un mort passa, partant pour le royaume noir.
Et comme nous voulions descendre pour le voir,
La fantasque Espagnole, avec un geste étrange,
D'horreur et de dégoût incroyable mélange,
Laissa tomber sur lui, s'accoudant au balcon,
Un regard dédaigneux de son œil de faucon,
Se retira bien vite et dit aux autres femmes :
« Avant que de dîner, n'allez donc pas, mesdames,
« Voir cette saleté qui vous ferait vomir ! »

Ce spectacle que nul ne peut voir sans frémir,
La mort, n'a donc pour toi ni leçon ni tristesse,
O femme au cœur de fer, ivre de ta jeunesse,
Du jais de tes cheveux, de l'émail de tes dents,
Et des éclairs lascifs de tes regards ardents !

Tu crois donc toujours vivre, et, toujours jeune et belle,
Comme un cheval fougueux dompter le temps rebelle,
Et tu méprises fort, dans ton éclat vermeil,
Ce cadavre au teint vert qui dort le grand sommeil !
Mais *cela* fut pourtant l'enveloppe d'une âme;
Ce néant a vécu, cette lampe sans flamme
Que la bouche inconnue a soufflée en passant,
Naguère eut le rayon qui l'éclaire à présent !

A quoi bon s'occuper de ce sombre mystère?
Il vaut bien mieux aimer, rire et chanter sur terre !
. . . .
Il vaut mieux aller voir, c'est un parti plus sûr,
Aux courses de taureaux, dans Madrid ou Séville,
Défiler de Montès l'éblouissant quadrille ;
Il vaut mieux, dans un cirque au sol rouge de sang
Sous les rayons de feu d'un ciel éblouissant,
Voir en cercle tourner, fourmillant de paillettes,
Le valeureux quadrille aux monteros coquettes :
Picadors, espadas, cacheteros, chulos,
Mules, faisant tinter leurs grappes de grelots;
Applaudir de Montès une fine estocade,
Les quadrilles brillants sautant la barricade,
Ou, pour quelque sortie où leur sang-froid brilla,
Rodriguez au teint pâle ou le brun Sevilla,
Et pousser des bravos quand le taureau lui-même
Revient, l'épée au front, sur le matador blême !

Les vivants sont charmants et les morts sont affreux,
Oui ; mais le ver un jour rongera ton œil creux,
Et comme un fruit gâté, superbe créature,
Ton beau corps ne sera que cendre et pourriture,
Et le mort outragé, se levant à demi,
Le regard encor lourd d'avoir longtemps dormi,

Dira, tout réjoui dans sa couche poudreuse :
« Te voilà donc enfin, la belle dédaigneuse?
« L'on peut dire à présent de ton corps insulté :
« Qui pourrait sans vomir voir cette saleté ! »

Voici encore une autre variante inédite d'un passage de ces vers :

. . . .
Mieux vaut danser devant quelque riche hidalgo
La cachucha lascive et le gai fandango,
Jouer de l'éventail le soir aux promenades,
Faire, sous son balcon, passer vingt sérénades,
Lorsque l'on est au bras d'un bel articlandier,
D'un officier-Castille ou d'un jeune écolier,
Que de penser au corps qu'on porte au cimetière,
Le nez pincé, le dos allongé dans sa bière ;
Applaudir du balcon Montès ou Sevilla,
Au Navarro posant une banderilla,
Crier : « bravo toro ! » quand la bête féroce
Plante sa corne au flanc de quelque pauvre rosse.
. . . .

527. **En Espagne. III. En allant à la Chartreuse de Miraflores.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les précédents. Ces vers ont été réimprimés par Théophile Gautier dans son feuilleton de la *Presse* du 17 septembre 1849 ; le titre en est enlevé et le sixième vers y est écrit ainsi :

On ne voit que des murs bâtis en terre sèche.

528. **En Espagne. IV. La Fontaine du cimetière.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les précédents. Ce morceau est daté : « Chartreuse de Miraflores, près Burgos, » dans la *Revue*.

Voici une variante inédite des deux dernières strophes de cette pièce :

Deux énormes cyprès à la noire verdure
Allongent tristement leur silhouette dure
Dans la sérénité transparente des cieux.
Au milieu du bassin d'une avare fontaine
S'échappe par instant une nappe incertaine,
Comme des pleurs furtifs qui débordent des yeux.

Par les saints ossements cette eau pure filtrée
Semble faire un appel à la bouche altérée,
Et chaque voyageur s'incline sur son bord.
De sa frange d'argent quand j'approchai ma lèvre,
Je me sentis saisi par un frisson de fièvre....
Cette eau si claire était froide comme la mort !

Cartuxa de Miraflores, près de Burgos. Mai 1840.

529. **En Espagne. V. Dans la Sierra.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les précédents. Daté, dans la *Revue* de : « Grenade ; Sierra-Nevada. »

530. **En Espagne. VI. Au bord de la mer.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les précédents. Cette pièce a été réimprimée, non signée, dans la *Gazette des femmes* du 15 janvier 1842, sous le titre de : *Invocation à la lune*, puis la *Sylphide* du 24 janvier 1847, la donne comme inédite et la date de : « Marseille, bains de la Méditerranée, août 1845. » Elle a reparu aussi dans le volume d'Édouard Fournier : *Souvenirs poétiques de l'école romantique*, paru en 1879, daté 1880, et elle a été mise en musique par V. Massé et Paul Puget.

*531. Ambigu : **La Lescombat.** — Gaité : **La citerne d'Alby.** — Vaudeville : **L'enlèvement des Sabines.** *La Presse*, du 27 septembre 1841.

*532. Ouverture des Italiens. — Opéra : **M. Poultier dans**

Guillaume Tell. — Opéra-Comique : **Richard Cœur de Lion.** — Théatre-Français : **Vallia ; Mademoiselle Rachel.** — Porte-Saint-Martin : **Gabrina.** — Palais-Royal : **Le Jettator.** *La Presse*, 9 octobre 1841.

532 bis. **De Tolède à Grenade (Voyage en Espagne. XI. Première partie).** *Revue de Paris*, 17 octobre 1841. Ce morceau en entrant en 1843 dans *Tra los montes*, forma les soixante-quatorze premiers paragraphes du chapitre onze de l'ouvrage, jusqu'à l'entrée du voyageur dans Grenade. En 1845, ce chapitre prit le titre suivant, dont nous ne donnerons à cette place que la partie relative aux pages dont il s'agit ici : *Procession de la Fête-Dieu à Madrid. Aranjuez. Un patio. La campagne d'Ocaña. Tembleque et ses jarretières. Une nuit à Manzanarès. Les couteaux de Santa-Cruz. Le Puerto de los Perros. La colonie de la Carolina. Baylen. Jaen, sa cathédrale et ses majos.....* (voir la suite nº 570 bis).

*533. Odéon : **Réouverture.** — Italiens : **La Cenerentola.** — Gaité : **Les Pontons.** — Vaudeville : **Trois œufs dans un panier; Zizine.** — Palais-Royal : **La Wili.** *La Presse*, 30 octobre 1841.

534. **Sur un album.** *Musée des familles*, octobre 1841. Ces vers ont reparu pour la première fois en 1845 dans les *Poésies complètes* de leur auteur ; ils y sont entrés sans titre, et après avoir fait partie dans ces conditions de toutes les éditions de cet ouvrage, ce n'est que dans celle de 1875-1876 que leur titre leur a été rendu.

A propos de cette pièce, où Théophile Gautier se plaint amèrement de n'être plus qu'un critique, et d'avoir été contraint d'oublier la muse, voici un bien curieux fragment inédit qui exprime en prose les mêmes regrets :

Un critique est un homme après tout, bien que pour l'abonné il ressemble à une abstraction, à un cerveau posé sur une table à côté d'une plume, à une espèce d'oracle impersonnel répondant des opinions à qui lui en demande[1]. Or, il se peut qu'un jour, après de lon-

1. Variante : « exprimant des opinions comme un oracle impersonnel. »

gues semaines, de longs mois, de longues années souvent[1], ce malheureux forçat de la publicité, ce pauvre esclave, poète peut-être, condamné à tourner la meule du journal, comme Plaute tournait la meule du moulin, se lasse d'entendre la pièce, de lire le livre, de regarder le tableau et d'en rendre compte au nonchalant public, son Schahabaham. Donnant toujours audience aux idées des autres, — et quelles idées ! — c'est bien rarement qu'il prend sa rêverie par la main et s'en va au bois avec elle. Sa propre pensée est la seule dont il ne lui soit pas permis de s'occuper. Quant au repos, le critique ne le connaît pas : il lui faut courir à tous moments d'un bout de la ville à l'autre, de l'Odéon au Cirque impérial, de l'Opéra à la Gaîté, du Théâtre-Français au Gymnase, du vieux Musée au Salon, de la coulisse à l'atelier, sans compter la bibliothèque et l'imprimerie. Il faut qu'il sache, et le premier, ce qui s'écrit, ce qui se chante, ce qui se récite, ce qui se peint, ce qui se grave; à chaque minute il fait des sauts de pensée prodigieux.

Une autre pièce de vers : *Après le feuilleton*, parue en 1861, exprime encore la même pensée.

*535. Cirque-Olympique : **Murat.** — Opéra-Comique : **La Main de fer.** — Théâtre-Italien. — Opéra. *La Presse*, 8 novembre 1841.

536. **Espagne. VII. L'Horloge.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1841. Ces vers ont reparu pour la première fois, en 1845, dans la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*. Ils ont fait partie depuis, dans les mêmes conditions, de toutes les éditions de

1. Phrase effacée ici : « passés à écouter le bourdonnement que font contre sa vitre les idées des autres. »

cet ouvrage. Ces vers ont été cités de nouveau, **sans titre**, par leur auteur dans son article du *Moniteur universel* du 29 septembre 1856, sur *les courses de taureaux à Saint-Esprit*, article qui a été placé en 1865 dans son volume : *Quand on voyage*. On les trouve encore dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poètes français*, 1862.

537. **Espagne. VIII. Consolation.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour le précédent. Cette pièce a été reproduite en facsimilé, en 1855, dans la Biographie de Théophile Gautier par Eugène de Mirecourt.

538. **Espagne. IX. Sérénade. (L'Échelle d'amour).** *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les précédents. Cette pièce n'a pris le titre de : L'*Échelle d'amour* (qu'elle avait porté, mise en musique par différents compositeurs), que dans l'édition de 1875-1876. Trois strophes de cette pièce ont été réimprimées aussi dans le volume d'Édouard Fournier : *Souvenirs poétiques de l'école romantique*, publié en 1879, daté 1880, sous le titre de : *Sérénade Andalouse*.

Ces vers ont été mis en musique sous le titre de : *Sérénade*, par madame Viardot, MM. J. Philipot, P. d'Ivry, E. Viault, E. de Hartog, comte Koucheleff-Besborodko, Ch. Maquer, V. Roger fils et L. Kreutzer ; sous celui de : L'*Échelle d'amour*, par MM. Gilbert des Roches, A. Ruber, Mario Foscarina et F. Bazin ; sous celui de : *Sur le balcon où tu te penches*, par le vicomte de Kervéguen ; sous celui de : *Sur le balcon, sérénade*, par M. Ad. Botte, et sous celui de : *Sous un balcon*, par M. Ed. Hocmelle.

539. **Espagne. X. Le roi solitaire.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour le précédent. Ces vers ont été mis en musique, par MM. E. Doré et A.-E. Vaucorbeil.

540. **Espagne. XI. Un tableau de Valdès Léal (Deux tableaux de Valdès Léal).** *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1841. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les précédents. Ces vers sont les soixante-deux premiers

de la pièce actuelle, qui a été complétée en 1845; pour cette adjonction, Théophile Gautier n'a changé que les vers quatre et dix-sept, dont voici les premières versions :

Un tableau singulier de Juan Valdès Léal.

. . . .

Ce tableau, — toile étrange où manquent les figures, —

(Voir nº 583 3° et 764 bis pour le complément de la pièce.)

L'auteur avait d'abord commencé cette pièce en *terza-rima;* voici ce début inédit :

A Séville, on fait voir dans le grand hôpital,
Après les Murillo radieux et célèbres,
Deux tableaux singuliers de Juan Valdès Léal.

Ce Valdès, sombre artiste, aux peintures funèbres.

Surprit, encor vivant, les secrets du tombeau,
Et l'allure du ver rampant dans les ténèbres[1].

Il cherche le hideux comme on cherche le beau,
Et son pinceau hardi, que nul détail n'effraie,
Les tons verdis, les chairs s'en allant par lambeau,

Le sang de la blessure et le pus de la plaie,
Les martyrs éventrés, dans un sang noir nageant
Allongés sur le gril ou traînés sur la claie.

. . . .

541. Italiens : **Il Turco in Italia.** — Th. des Variétés : **Les Abeilles.** — Vaudeville : **L'Aveugle et son baton** ; **l'Ingénue de Paris.** — Ambigu. *La Presse*, 27 novembre 1841.

*542. Opéra : **Poultier dans la Muette.** — Théatre-Français : **Une chaîne.** *La Presse*, 9 décembre 1841.

1. Autre variante :

Semble avoir épié la mort dans le tombeau
Et les secrets du ver rampant dans les ténèbres.

*543. PORTE-SAINT-MARTIN : **Jeannic le Breton.** — OPÉRA-COMIQUE : **Mademoiselle de Mérange.** — Th. des VARIÉTÉS : **Feu Peter-Scott.** — VAUDEVILLE : **Tout pour mon fils.** *La Presse*, 26 décembre 1841.

*544. OPÉRA : **La Reine de Chypre.** *La Presse*, 29 décembre 1841.

545. **Carlotta Grisi (Dans Giselle).** *Galerie des artistes dramatiques de Paris*. Soixante-troisième livraison. Parue à la fin de 1841. *La Gazette des femmes* du 4 décembre 1841 en contient un fragment. Cette biographie a été réimprimée en 1874 dans les *Portraits contemporains*. Le paragraphe dix-huit est incomplet des derniers mots que voici : « qui l'ont amenée à ce point de perfection où vous la voyez aujourd'hui, » et le dernier mot de l'article est : « faite, » et non pas : « vaincue. »

1842

* 546. PORTE-SAINT-MARTIN : **L'an 1841 et l'an 1941.** — ODÉON : **Ivan de Russie.** — GAITÉ : **La Voisin.** *La Presse*, 6 janvier 1842.

* 547. ITALIENS : **La Vestale de Mercadante.** Signé T.-G. *La Presse*, 7 janvier 1842. Cet article, dans l'*Histoire de l'art dramatique*, porte la même date que le précédent.

548. **Rapport à M. le ministre de l'intérieur, au nom de la commission chargée de l'examen des projets de monument à la mémoire de l'empereur Napoléon.** *Moniteur universel*, 16 janvier 1842.

Ce rapport rédigé par Théophile Gautier, secrétaire de la commission, porte outre sa signature toutes celles des membres de cette commission. C'est à propos de ce rapport que Théophile Gautier fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et le fait fut vivement relevé dans les journaux du temps. On reprocha au gouvernement de n'avoir pas voulu donner cette distinction au poète et au littérateur éminent, et de la lui avoir octroyée pour un travail relativement insignifiant à côté de ses œuvres d'imagination.

Voici, à ce sujet, un bien piquant et bien remarquable article de Théophile Gautier, écrit à la fin de 1841 sur le *Concours pour le tombeau de Napoléon ;* il est malheureusement inachevé et n'est sans doute pas inédit car l'autographe sur lequel nous l'avons copié porte les traces ordinaires des manuscrits passés à l'imprimerie : noms d'ouvriers, signes typographiques, etc. Peut-être, après sa composition, l'auteur l'aura-t-il retiré du journal qui devait l'insérer, pour

ne pas exprimer d'autre avis sur ce sujet que celui de son rapport officiel; peut-être aussi a-t-il paru et notre publication aidera-t-elle à le faire retrouver complet. On remarquera dans ce fragment une première évocation du cadre où Théophile Gautier a placé plus tard une partie de son roman des *Deux-Étoiles*.

CONCOURS POUR LE TOMBEAU DE NAPOLÉON.

Avant toute réflexion sur les différents projets exposés, il faut reconnaître une chose, c'est que le programme est tout bonnement impraticable. On n'entre pas ainsi un monument dans le ventre d'un autre sans gâter l'ancien et manquer le nouveau, surtout lorsqu'il s'agit du tombeau de Napoléon. Un tel tombeau et un tel nom ne peuvent que faire éclater l'église ou l'édifice qui le contiendra.

A ne considérer les choses que sous le point de vue épique et poétique, il aurait mieux valu sans doute laisser l'empereur à Sainte-Hélène, le Titan sur son rocher, le Prométhée aux croix de son Caucase ! C'était une magnifique sépulture pour le géant foudroyé que cette île volcanique jaillissant du sein des mers avec ses noirs escarpements, — gigantesque tombeau de basalte tout préparé dans une vue secrète pour le cadavre d'un demi-dieu tombé ! Par une sorte de symétrie providentielle, le météore élancé d'une île, après avoir traversé les cieux éblouis avec un déluge d'éclairs et de tonnerres, était allé s'abattre dans une île. C'était d'une île qu'il était revenu, c'était une île qui l'avait éteint. Hasards cabalistiques, configurations bizarres de la fortune où la rêverie voudrait trouver une logique et un sens, et dont il ne faut pas contrarier l'arrangement mystérieux.

Certes, il était bien là-bas, sous sa simple pierre plus vénérée que la pierre carrée de la Mecque, parmi les géraniums, à l'ombre du saule dont les feuilles s'éparpillaient dans l'univers. Les nymphes de la mer s'accoudaient à la rive et consolaient sa grande ombre avec leur langage d'azur ; les aigles du soir venaient dans les feux du couchant se poser sur les hautes roches et couvaient la pierre talismanique de leurs regards ivres de soleil.

Ce fantôme héroïque, en tête-à-tête avec Dieu et la nature, prenait ainsi quelque chose de vaguement immense, comme l'infini et l'éternité; cette renommée mûrissait vite sur la terre d'exil. Chaque année lui valait un siècle, et déjà Napoléon semblait contemporain d'Alexandre, de César et de Charlemagne, ses modèles et ses émules. Comme un autre Adamastor, sorti du fond de l'Atlantique, sa silhouette gigantesque apparaissait dans la brume aux navires en voyage.

Mais l'Empereur avait dit à son lit de mort : « Je désire que mes cendres reposent aux bords de la Seine, parmi cette nation française que j'ai tant aimée. » Un tel désir est un ordre sacré, et d'ailleurs nous ne pouvions laisser ainsi notre capitaine à la garde d'un soldat rouge. Il fallait que Sainte-Hélène devînt une île française ou que l'ombre reconquise rentrât glorieusement à Paris, par l'Arc-de-Triomphe, qui semblait achevé tout exprès.

Lorsque le Titan, entouré des débris de ses vieilles légions, eut fait sa rentrée dans sa ville agrandie et eut été déposé provisoirement à l'Hôtel des Invalides, parmi ces tronçons de soldats qui ont contribué à sa gloire les uns d'un bras, les autres d'une jambe, quelques-uns des

deux bras et des deux jambes, l'embarras fut grand, comme lorsque les Myrmidons voulurent enterrer Achille. Cette ombre était si démesurée que l'on ne savait où la mettre !

Victor Hugo, l'Homère de cet Alexandre, dans une ode magnifique lui avait assigné la colonne, ce canon colossal fait de canons ennemis, pointé contre le ciel, le seul empire où les conquérants ne puissent entraîner leurs armées. Mais la colonne, au milieu d'une place fréquentée et bruyante, n'eût pas eu le recueillement convenable. Cette tombe qui doit être auguste et sereine comme un autel, eût peut-être servi de rendez-vous aux factions. L'émeute l'eût écornée et souillée en passant !

L'Empereur s'était fait préparer un caveau à Saint-Denis, auprès des anciens rois, pour lui et sa dynastie, ce rêve de tout fondateur. Mais Saint-Denis appartient au passé, à une période historique close à tout jamais. Le Corse Bonaparte n'eût pas été là en pays de connaissance, avec tous ces vieux rois français ; ses abeilles auraient rongé leurs lys ! Saint-Denis ne doit plus être désormais, comme Versailles, qu'un musée de l'antique monarchie ; Saint-Denis ne recevra plus de momies royales, car les tombeaux de la famille d'Orléans sont à Dreux.

Sur le haut de la montagne latine s'élève un Panthéon volé à Sainte-Geneviève. L'on a fait une émeute pour rétablir sur le fronton la phrase de M. de Pastoret : « *Aux grands hommes la patrie reconnaissante !* » Par un hasard fort peu fréquent dans notre civilisation mesquine, par une combinaison inouïe du génie et des circonstances, nous avons un grand homme, un héros,

un colosse, un demi-dieu au regard immobile, à la face de marbre, aux bras fortement croisés sur la poitrine, dans une attitude de majesté éternelle, taillé tout exprès pour l'apothéose; son corps nous revient vermeil et tout entier, comme le corps d'un Dieu, après vingt-cinq ans d'exil, et l'idée de le loger dans ce Panthéon que nous ne meublerons jamais n'est venue à personne, ou si elle est venue, elle a été rejetée ! Un Panthéon où Napoléon n'est pas, que dites-vous de cela !

L'emplacement des Invalides est donc souverainement mal choisi. Le sceau de Louis XIV est trop fortement empreint dans les moindres détails de cet édifice, pour qu'une construction moderne n'y fasse pas disparate, et d'ailleurs Napoléon ne peut être le locataire de Louis XIV; il lui faut un sépulcre à lui tout seul. Quelle figure peuvent faire les aigles de l'Empire sous cette brave coupole un peu bossue, peinte à fresque par ce Mignard que Molière mettait à côté de Raphaël, dans cette architecture noble sans doute et riche, mais d'une noblesse un peu empâtée sans grâce et sans style ? Et puis n'est-ce pas une ironie amère, une dérision muette, que de placer le conquérant dans un hôpital où achèvent de mourir tous ces corps mutilés à son profit, parmi ces éclats humains tombés de la statue qu'il se taillait à grands coups dans la chair et dans les os des générations ?

Outre cette difficulté de l'emplacement, il s'en présentait une autre, à savoir si l'on ferait un tombeau ou une apothéose. Un monument élevé à la gloire militaire dans une église chrétienne et catholique, n'est-il pas un contre-sens architectural et philosophique des plus grossiers ? Au point de vue religieux, Napoléon n'est

qu'un mort comme un autre qui a besoin d'eau bénite, de prières et de messes pour le repos de son âme. Tous ces drapeaux, tous ces trophées d'orgueil, tous ces boucliers chargés de noms de victoires, tous ces vains emblèmes doivent disparaître devant la croix. Dans une église catholique il n'y a que le Christ, et si l'on met un nom sur une tombe, c'est seulement pour reconnaître la place et pouvoir y prier. Où il y a Dieu, l'homme s'efface.

Il y avait un parti fort simple à prendre, C'était de faire au géant un tombeau de sa taille, c'est-à-dire de six à huit pieds de long, juste la place de son cercueil, avec sa statue couchée dessus, un aigle à la tête, un chien aux pieds, comme cela se pratique héraldiquement pour les chevaliers et pour les rois morts captifs. Il fallait le représenter tel qu'on l'a trouvé à l'ouverture de sa bière : les épaules étroites, le profil amaigri et plus profondément sculptural, le nez pincé par les doigts maigres de la Mort, avec ses bottes et son uniforme, son épée et son petit chapeau à côté de lui. Cette simple figure exécutée par un grand sculpteur, eût fait un monument admirable. Le *quot libras in duce summo*, de Juvénal, ne pourrait être mieux traduit. Berruguête, Gil de Siloé, Philippe de Bourgogne n'ont pas eu besoin de motifs plus recherchés pour les magnifiques. . . . .

. . . .

*549. Italiens : **Le Stabat de Rossini.** — Th. des Variétés : **La Chaîne sympathique.** *La Presse*, 17 janvier 1842.

*550. Théâtre-Français : **Mademoiselle Rachel dans le Cid.** — Odéon : **La double épreuve.** — Opéra-Comique : **Le Diable à l'école.** — Opéra. *La Presse*, 24 janvier 1842.

* 551. VAUDEVILLE : **Le Grand-Palatin.** — Th. des VARIÉTÉS : **Le Bas-Bleu.** — PALAIS-ROYAL : **La tante mal gardée.** — ODÉON : **Les Philanthropes.** — CONCERTS. *La Presse*, 31 janvier 1842. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, la première partie de cet article est inexactement datée du 7 février, et le fragment relatif aux *Philanthropes*, du 14.

552. OPÉRA-COMIQUE : **Le duc d'Olonne.** — VAUDEVILLE : **Les Maçons.** — AMBIGU-COMIQUE : **Nicolas Nikleby.** — CONCERTS. *La Presse*, 9 février 1842.

* 553. GYMNASE : **L'Oncle Baptiste.** — ODÉON. *La Presse*, 14 février 1842. Les fragments conservés de cet article dans l'*Histoire de l'Art dramatique* portent inexactement la date du 1er mars.

554. Th. des VARIÉTÉS : **Gringalet, fils de famille.** — GAITÉ : **Les filets de Saint-Cloud.** *La Presse*, 23 février 1842.

555. **Chronique des arts.** *Revue de Paris*, 27 février 1842. Théophile Gautier nous avait parlé d'un article de lui sur Ziégler et la céramique dont il se souvenait et qu'il ne pouvait retrouver. C'était le travail sur Ziégler qui fait partie de cette *Chronique des arts ;* elle est complétée par une notice nécrologique sur M. de Laberge, jeune peintre qui venait de mourir. Toute la partie relative à ce dernier a été reproduite, sous le titre de : *A.-C. de Laberge*, dans le numéro d'octobre 1842 du *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, avec une variante d'une seule ligne, formant le début de cette réimpression ; en 1874, cette même reproduction a servi de texte pour les *Portraits contemporains*, où la notice sur M. de Laberge est insérée ; mais le premier paragraphe en a été diminué de tout le commencement de l'article ; nous allons le citer d'autant plus volontiers qu'il débute par la courte variante dont nous avons parlé plus haut :

Les arts ont perdu, au commencement de cette année, un de leurs plus dignes représentants. M. de Laberge, le paysagiste, est mort tout jeune, d'une maladie de poitrine. Cette perte, qui ne sera peut-être pas remarquée du public, est des plus regrettables, car. . . .

Voici encore, au sujet de M. de Laberge, une lettre inédite de Théophile Gautier, adressée à M. Jullien de Paris, et datée du 13 mai 1842 :

Monsieur,

J'ai déjà fait, dans la *Revue de Paris*, un article sur M. de Laberge, peu de temps après sa mort. Cependant si vous aviez la bonté de me communiquer la note de madame Méline Lecocq, je pourrrais revenir sur ce sujet en regrettant toutefois de ne pas avoir été prévenu plus tôt.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération, et croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la mémoire d'un artiste intéressant à tant d'égards.

Théophile GAUTIER.

556. **Peinture : Des originaux et des copies.** *Le Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, n° 1, février 1842. Ce recueil était fondé par M. Eugène Piot, le compagnon de Théophile Gautier, lors de son voyage en Espagne. Cet article a reparu dans la *France littéraire* du 17 mars 1842 sous le titre de : *Les originaux et les copies*, qu'il a gardé encore dans l'*Artiste* du 24 août 1845.

* 557. THÉATRE-FRANÇAIS : **Lorenzino.** — ODÉON : **Cédric le Norwégien.** *La Presse*, 7 mars 1842.

*558. CIRQUE-OLYMPIQUE : **Le Chien des Pyrénées.** — GYMNASE : **Les aides de camp.** — AMBIGU : **Les deux jumeaux béarnais.** *La Presse*, 5 avril 1842.

559. **Une journée à Londres.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1842. Ce récit de voyage a été réimprimé pour la première fois en 1845 dans les *Zigzags*, puis, en 1852, dans les *Caprices et Zigzags ;* il a fait partie depuis lors de toutes les éditions de cet ouvrage. Les paragraphes six et sept des éditions actuelles n'en forment qu'un seul dans la *Revue des Deux-Mondes ;* voici de quelle manière ils y sont réunis :

On entend de tous côtés râler et siffler les poumons d'airain des machines. De leurs narines de fer jaillissent des fusées de vapeur bouillante, comme les jets d'eau qui s'élancent par les évents des monstres de la mer. Rien n'est plus pénible, etc. . . . .

La division de ce paragraphe a été exécutée en 1845, pour la première édition de librairie de ce travail.

Théophile Gautier était allé au mois de mars à Londres, pour y monter, avec Carlotta Grisi pour principale interprète, son ballet de *Giselle*.

560. Opéra-Comique : **Reprise des Deux journées.** — Opéra. — Italiens. — Odéon : **Le voyage à Pontoise.** — Ambigu : **Au vert galant.** *La Presse*, 19 avril 1842.

*561. Théâtre-Français : **Oscar.** — Porte-Saint-Martin : **Pâris le Comédien.** — Théâtre-Allemand : **Freyschutz.** *La Presse*, 27 avril 1842.

562. **Salon de 1842.** *Le Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, avril 1842.

*563. Théâtre-Allemand : **Jessonda.** — Théâtre de l'Odéon et Théâtre-Français : **Mademoiselle Georges et mademoiselle Béranger.** — Théâtre des Variétés : **Les deux factions.** — Palais-Royal : **Les jeux innocents.** — Ambigu : **Les brigands de la Loire.** *La Presse*, 3 mai 1842. Le début du court fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, ne se trouve pas dans *la Presse* et n'est pas par Théophile Gautier.

*564. Théâtre-Français : **Mademoiselle Rachel dans Ariane.** — Odéon : **L'Audience secrète.** — Vaudeville : **Mérovée.** — Gaité : **Stéphen.** *La Presse*, 22 mai 1842.

*565. Théâtre de l'Opéra. — Opéra-Comique : **Jeannot et Colin ; Le maître de Chapelle ; rentrée de Chollet et de mademoiselle Prévost.** — Théâtre-Allemand : **Fidèlio.** — Th. des Variétés : **Comédiens et marionnettes.** *La Presse*, 29 mai 1842.

*566. THÉATRE-FRANÇAIS : **Un Veuvage.** — PALAIS-ROYAL : **Les deux couronnes.** — GYMNASE : **Édouard et Clémentine.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Reprise de Kean; Le fils mal gardé.** — GAITÉ : **La veille de la bataille de Wagram.** *La Presse*, 13 juin 1842.

*567. OPÉRA. — OPÉRA-COMIQUE : **Le Code noir.** — ODÉON. Th. des VARIÉTÉS : **Le tambour major.** *La Presse*, 21 juin 1842.

*568. OPÉRA : **Le Guérilléro; La jolie fille de Gand.** *La Presse*, 2 juillet 1842.

569. **Les trois grâces de Grenade.** *La Sylphide*, 3 juillet 1842. Ces vers ont fait partie en 1845 des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, et ils sont restés depuis dans toutes les éditions de cet ouvrage.

Voici des variantes inédites de ce morceau :

. . . .

Et tes cheveux de jais, naturelle richesse,
Qui, dénoués, te font un manteau de duchesse.

. . . .

. . . .

Sans duègne revêche et sans mère importune
Jusques à l'Alhambra par les beaux clairs de lune !
Quels efforts nous faisions, trop souvent sans succès,
Pour mettre en espagnol un madrigal français !

. . . .

Pendant que nous marchions en longeant le vieux mur [1],
Cent mille étoiles d'or brillaient aux cieux d'azur,
Et de son arc d'argent courbant les cornes blanches,
La lune décochait ses flèches sous les branches.
On voyait scintiller sur les lointains sommets
La neige virginale et qui ne fond jamais,

1. Autre variante

Auprès de telles nuits notre jour est obscur.

Et des cieux transparents tombait un jour bleuâtre,
Doux comme le reflet d'une lampe d'albâtre,
Et donnant aux objets cette placidité
Que l'éclat pur du marbre imprime à la beauté.
De magiques rayons baignaient les tours vermeilles,
La vague obscurité s'emplissait de merveilles.
Les grillons enroués épelaient leur chanson
Aux feux des vers luisants cachés sous le gazon.
Jamais Galiena, Fatime ou Zoraïde,
O belles nuits d'Espagne. . . . .
. . . .

. . . .
La basquine où le jais dans le satin scintille,
La guitare, où bourdonne encor la séguédille,
Les livres, dans un coin, nonchalamment ouverts,
Bigarrés de musique et chamarrés de vers;
Tout ce charmant fouillis, amour du coloriste,
Où sans doute Don Juan a laissé choir sa liste
Avec six noms de plus, recueillis dans un bal,
Quelque matin d'orgie au temps du carnaval!
. . . .

. . . .
Quelles nuits! A côté notre ciel est obscur!
Cent mille astres, fleurs d'or, s'entr'ouvraient dans l'azur;
Au lieu d'être une nuit c'était un jour bleuâtre
Versant sur chaque forme une pâleur d'albâtre.

*570. Palais-Royal : **Du haut en bas.** — Th. des Variétés : **Les fables de La Fontaine.** — Vaudeville : **La journée d'une jolie femme.** — Gymnase : **Le château de la Roche noire.** — Ambigu : **Paris la nuit.** — Gaîté : **Emery le négociant.** — Porte-Saint-Martin : **Les Marocains.** *La Presse*, 13 juillet 1842.

570[bis]. **Grenade. (Voyage en Espagne. XI. Deuxième partie).** *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1842. Ce morceau,

qui porte à la table du volume de la *Revue* qui contient cette livraison, les sous-titres de : *L'Alhambra, le Généralife, l'Albaycin, la vie à Grenade; ascension au Mulhacen*, fut réuni, ainsi que nous l'avons déjà dit, à l'article intitulé *De Tolède à Grenade* paru dans la *Revue de Paris* du 17 octobre 1841, et forma ainsi, en 1843, le chapitre onze de *Tra los montes*. Un fragment en avait été reproduit dans le *Compilateur* du 10 août 1842 sous le titre de : *Une description vraie de l'Alhambra*. En 1845 ce chapitre reçut un titre dont nous avons donné déjà les parties se rapportant au morceau paru dans la *Revue de Paris* (voir le 532 bis). Voici celles qui se rapportent à l'article qui nous occupe :

.... *Grenade. L'Alameda. L'Alhambra. Le Généralife. L'Albaycin. La vie à Grenade. Les Gitanos. La Chartreuse. Santo Domingo. Ascension au Mulhacen.* Pour réunir ces deux articles, Théophile Gautier supprima le premier paragraphe de *Grenade* et modifia le second; voici ces variantes qui doivent se lire après le paragraphe soixante-quatorze actuel du chapitre onze du *Voyage en Espagne* :

L'étranger qui désire prolonger son séjour dans une ville espagnole ne doit pas rester dans les hôtelleries, où il sera écorché, livré aux bêtes, et traité de Turc à Maure. Il faut qu'il se loge dans une *Casa de pupillos*, c'est-à-dire dans une maison particulière où l'on prend des pensionnaires au mois et à l'année ; il sera beaucoup mieux en dépensant beaucoup moins.

Notre domestique de place se mit aussitôt en quête, car nous étions fort mal à la *Fonda del commercio*, qui dispute à la *Cruz de Malta* l'honneur d'être le premier hôtel de Grenade et justifie très peu sa prétention d'être tenue à la française. Ce domestique était français et se nommait Louis, de Faremoutiers-en-Brie, etc.

Il y a aussi dans la *Revue des Deux-Mondes* une variante relative au moyen d'introduction employé par l'auteur aux *tertulias* de Grenade; dans la *Revue* il l'indique ainsi :

Grâce à nos lettres de recommandation et à quelques articles de journal au bas desquels on avait lu ma signature, nous fûmes bientôt très répandus dans Grenade, etc.

Quelques pages plus loin il dit que : « L'Espagne en est aujourd'hui, dans le pire sens du mot, aux idées libérales constitutionnelles et antireligieuses, c'est-à-dire hostile à toute couleur et à toute poésie. » Comme on peut le voir, l'auteur a modifié cette phrase dans son livre ; il a aussi supprimé cette note : « *Jambon*, appellation ironique de la guitare, » qui se rapportait au passage où il dit que chacun peut en 1840 : « Gratter le jambon, sous la muraille de sa belle en toute tranquillité d'esprit. » Enfin le cent quarante-huitième paragraphe actuel de ce chapitre, où il est question de la chaleur qui cause les révolutions bien plus que les circonstances politiques, se terminait d'abord par cette phrase inédite que nous relevons sur l'autographe de cette page :

C'est à la chaleur des trois journées, et non aux ordonnances de Charles X, qu'il faut attribuer la révolution de Juillet.

571. Opéra. — Th. des Variétés : **La pipe cassée.** — Gaîté : **La Salpétrière.** *La Presse*, 26 juillet 1842.

571 bis. **Études littéraires : Eugène Sue.** (Fin de l'article.) *Le Musée des familles*, juillet 1842. Ainsi que nous l'avons dit au n° 119 de ce travail, cette étude sur Eugène Sue, insérée dans le *Musée des familles* de juin et de juillet 1842, avait déjà paru dans la *Chronique de Paris* en 1836 ; Théophile Gautier, outre les changements dont nous avons déjà parlé, y ajouta dans le *Musée* une fin inédite qui a été réimprimée en 1883 avec les autres parties de son travail dans le volume : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

*572. Théâtre-Français : **Le dernier marquis.** — Th. des Variétés : **Mon rival** ; **Harlequin.** — Gymnase : **Reprises** ; **Talma en congé.** — **Nouvelles.** *La Presse*, 14 août 1842.

572bis. **Malaga ; le cirque et le théâtre. (Voyage en Espagne. XII).** *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1842. Nous ne relevons qu'une variante dans la *Revue;* c'est lorsque l'auteur dit qu'il ne fera pas une nouvelle description d'un combat de taureaux, ayant eu déjà l'occasion d'en faire une à Madrid; dans la première version, au lieu de cette explication on lit ceci : « On en a tant de descriptions, et faites par des mains habiles, qu'il n'y a plus rien à dire sur ce sujet. »

Ce travail, dont un fragment fut immédiatement réimprimé dans le *Compilateur* du 25 août 1842 sous le titre de : *Une course de taureaux à Malaga*, forma, en 1843, le chapitre douze de *Tra los montes* et reçut, en 1845, le titre suivant : *Les voleurs et les cosarios de l'Andalousie. Alhama. Malaga. Les étudiants en tournée. Une course de taureaux. Montès. Le théâtre.* Depuis cette édition de 1845, la note du second paragraphe, relative aux *Galeras:* « charrettes fort dures, » a disparu.

*573. Le boulevard du Temple. — Les Folies-Dramatiques. — Les Funambules. — Lazary : **Camilla.** *La Presse*, 23 août 1842. Dans l'*Histoire de l'art dramatique*, cet article porte par erreur la date du 18 août.

574. **Poésie : In Deserto.** *Revue de Paris*, 28 août 1842. Ces vers sont entrés pour la première fois en 1845 dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, qu'ils n'ont plus quittée depuis.

575. **Poésie : Sainte Casilda, sonnet.** *Revue de Paris*, 28 août 1842. Mêmes renseignements bibliographiques que pour la pièce précédente.

576. **La mille et deuxième nuit.** *Le Musée des familles*, août 1842. Cette nouvelle, qui reparut immédiatement dans le *Compilateur* du 31 août 1842, entra pour la première fois dans les œuvres de son auteur, en 1852, dans le tome premier de *la Peau de tigre*. En 1863, elle fut placée dans ses *Romans et contes* d'où elle n'est plus sortie. Les deux amis auxquels Théophile Gautier fait allusion dans ce récit pour traduire les paroles de Francesco, et qu'il appelle Alfred et Eugène, sont MM. Alfred Loubens et Eugène de Nully.

577. **Shakespeare aux Funambules.** *Revue de Paris*, 4 septembre 1842. Cette fantaisie a été réimprimée d'abord dans le *Compilateur* du 25 septembre 1842, et a reparu ensuite dans les œuvres de son auteur, en 1856, dans l'*Art moderne*, et en 1883, dans les *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

*578. Opéra-Comique : **Le Conseil des dix.** — Palais-Royal : **La dot d'Auvergne ; l'Omelette fantastique.** — Gymnase : **Céline.** *La Presse*, 13 septembre 1842.

578 bis. **Franscisco Goya y Lucientes.** *Le cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, septembre 1842. Nous avons indiqué au n° 359 bis de ce travail la première version de cet article. Celle-ci, qui est très augmentée, a été insérée, en 1845, dans le chapitre huit du *Voyage en Espagne*, sauf le début que nous allons citer, et qui faisait commencer ainsi le paragraphe trente-quatre actuel de ce chapitre :

Francesco Goya y Lucientes peut être appelé à bon droit le dernier peintre espagnol ; il clôt cette vigoureuse génération d'artistes du seizième et du dix-septième siècle ; il est le petit-fils encore reconnaissable de Vélasquez, etc.

Cette version forme toute la fin du chapitre, à partir du paragraphe trente-quatre, tandis que le fragment repris à *la Presse* du 5 juillet 1838, qui y est intercalé, n'en forme que les paragraphes quarante à quarante-septinclus. Cet article a été encore réimprimé, conforme à la version du *Voyage en Espagne*, dans l'*Artiste* du 22 juin 1845, sous le titre de : *Portraits d'artistes ; Goya.*

*579. Porte-Saint-Martin : **Mathilde.** — Odéon : **L'Héritage du mal ; le Falstaff de Shakespeare, par MM. Vacquerie et Meurice.** *La Presse*, 5 octobre 1842.

580. **Prologue du Falstaff, d'après Shakespeare, par MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice.** *Le Compilateur*, 10 octobre 1842. Ce prologue qui, fut récité le 2 octobre 1842, sur le théâtre de l'Odéon, par Louis Monrose, n'a été joint aux œuvres de son auteur qu'en 1855, dans le *Théâtre*

de poche; depuis, il a fait partie des différentes éditions du volume des *Poésies nouvelles*, et il se trouve aujourd'hui définitivement placé dans celui du *Théâtre*. Il y a quelques variantes entre la version du *Compilateur* et celle du volume ; nous ne citerons que celle-ci, du trente-sixième vers :

Ma raison marche droit si mon pied n'est pas sûr.

Ce prologue a encore été réimprimé en 1864, en tête de *Falstaff*, dans le volume du *Théâtre* de Paul Meurice; le *Falstaff* conforme à la représentation à l'Odéon, n'a jamais été publié.

*581. Théâtre-Italien. — Opéra-Comique : **Le roi d'Yvetot**. — Gaîté. *La Presse*, 19 octobre 1842.

*582. Opéra-Comique : **Représentation au bénéfice de madame Dorval**. — Th. des Variétés : **Fargeau le nourrisseur**. — Gymnase : **Le docteur Robin**. — Ambigu. *La Presse*, 25 octobre 1842.

583. **Le maître de chausson**. *Les Français peints par eux-mêmes*; livraison 356, mise en vente le samedi 29 octobre 1842. Cette monographie, qui a reparu dans toutes les éditions de l'ouvrage, n'a été réunie aux œuvres de Théophile Gautier qu'en 1865, dans l'édition in-12 de *la Peau de Tigre*.

583 [a]. **Andalousie, Cordoue, Séville. (Voyage en Espagne. XIII et XIV.)** *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1842. Ce morceau contient deux variantes; l'une qui termine l'avant-dernier paragraphe et servait à motiver une pièce de vers dont nous parlerons au numéro suivant; la voici :

.... Bizarre et terrible peinture qui me produisit la plus forte impression et m'inspira les vers suivants :

L'autre, de la fin du paragraphe final :

Je ne sais pas si ces douleurs étaient sincères, mais je n'aurais jamais cru que des poitrines humaines pussent contenir de pareils sanglots.

Les deux paragraphes dont il s'agit ici sont aujourd'hui les deux derniers du chapitre quatorze du *Voyage en Espagne*. C'est en 1843, pour la première édition de *Tra-los-montes*, que ce morceau fut coupé en deux, et divisé en chapitres différents. En 1845, ces deux chapitres reçurent les titres que voici; le treizième : *Ecija. Cordoue. L'archange Raphaël. La Mosquée*, et le quatorzième : *Séville. La Cristina. La Torre del Oro. Italica. La Cathédrale. La Giralda. El Polbo Sevillano. La Caridad et Don Juan de Marana.*

Dans cette édition de 1845 et dans toutes les suivantes, le début du chapitre treize est changé; voici la version primitive de la *Revue des Deux-Mondes* et de *Tra-los-montes* :

Nous avions essayé des mules ; pour terminer notre expérience de moyens de transports péninsulaires, il nous restait à tâter un peu de la *galera*. Il en partait justement une pour Cordoue. Déjà chargée d'une famille espagnole, nous la complétions et au delà. Une petite description de cet aimable véhicule ne sera pas déplacée ici. Figurez-vous, etc.

583 2°. (**Deux tableaux de Valdès Léal; fin**). *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1842. Ces vers, insérés ici dans les pages de Théophile Gautier sur *Cordoue et Séville*, terminent actuellement la pièce dont nous avons parlé au n° 540. Ce sont aujourd'hui les soixante derniers vers de l'œuvre; ils sont reliés au début de la pièce par quatorze vers inédits dont nous parlerons à leur date (voir n° 764 bis).

*584. Odéon : **Henri VIII; le Bourgeois grand seigneur; la petite guerre.** — Opéra-Comique : **Le Kiosque.** *La Presse*, 8 novembre 1842.

*585. Opéra : **Le Vaisseau Fantôme.** — Odéon : **Une aventure suédoise.** — Gymnase : **Le bonheur d'être fou.** — Ambigu : **Gaëtan il Mammone; rentrée de M. et de madame Mélingue.** *La Presse*, 16 novembre 1842.

*586. Odéon : **Venceslas.** — Italiens : **Linda di Chamouni.** — Palais-Royal : **Les ressources de Jonathas.** *La Presse*, 23 novembre 1842.

*587. Théâtre-Français : **Le fils de Cromwell.** — Th. des Variétés : **Halifax; Ma Maîtresse et ma femme.** *La Presse*, 6 décembre 1842.

588. **A des amis qui partaient, sonnet.** *La Sylphide*, 11 décembre 1842. Ces vers ont été réunis pour la première fois aux œuvres de Théophile Gautier en 1845 dans ses *Poésies complètes ;* mais, par une erreur bizarre, ils y ont été placés parmi les pièces de son volume de *Poésies* paru en 1830, et forment, sans titre, le numéro dix-sept de la série des *Fantaisies*. Dans l'édition de 1875-1876, ce sonnet a repris son titre et sa place réelle dans l'œuvre poétique de son auteur, mais on a oublié d'indiquer à la table, ainsi qu'il avait été fait pour toutes les autres pièces de la même série, le numéro qu'il a porté en 1845 dans les *Fantaisies*.

Ce sonnet a été réimprimé dans la *Revue nouvelle* de juin 1860 par son destinataire même M. Leroux (signant du pseudonyme de L. Rouxel), et *la Liberté* du 20 juillet 1876 a raconté comme suit, en le reproduisant, l'histoire de ce sonnet :

Ces jours-ci un certain nombre de membres du conseil municipal ont fait sur un des bateaux des *Hirondelles* le voyage de Paris à Rouen. Nul doute que chacun n'ait relu, avant son départ, la fameuse ode d'Horace qui nous montre l'inventeur des plaisirs nautiques ceint d'une triple cuirasse, ce qui ne me semble pas valoir une simple vareuse. Cette promenade de Paris à l'embouchure de la Seine fut fort à la mode aux beaux temps du canotage parisien. *L'Élan de Boulogne* la fit, le premier, en 1833, avec Théophile Gautier pour passager. Ce fut même à cette occasion que le poète composa un sonnet peu connu. *L'Élan* devait faire un second voyage et Gautier, retenu par un volume en retard chez Renduel, écrivit à Leroux, capitaine du bâtiment, une lettre, où ces mots qui précédaient sa signature, « Ton désolé

matelot et ami, » étaient suivis de ce petit *post-scriptum* : « Tourne la page, tu trouveras un sonnet, si toutefois tu pense qu'un sonnet vaille qu'on tourne la page. » Et sur le *verso*, on lisait :

Partez, chers compagnons ; la brise ride l'onde, etc.

Ce même récit se trouve encore répété dans l'*Estafette* du 21 octobre 1882.

* 589. CIRQUE-OLYMPIQUE : **Eugène Beauharnais.** — ODÉON : **Le baron de Lafleur.** — VAUDEVILLE : **L'Hôtel de Rambouillet ; le Magasin de la graine de lin.** — GYMNASE : **La marquise de Rantzau.** — OPÉRA : **Débuts de mesdemoiselles Élisa Flamand et Delphine Marquet.** *La Presse*, 20 décembre 1842.

1843

589 bis. **El Barco de vapor (Voyage en Espagne. XV. Fin).** *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1843. Ce morceau, qui termine le *Voyage en Espagne* (dont la publication, comme on l'a vu, avait commencé dans *la Presse* du 27 mai 1840 et avait, par conséquent, duré plus de deux ans et demi), n'a subi qu'une très légère adjonction en entrant, la même année, dans *Tra-los-montes ;* l'auteur y ajouta le court paragraphe relatif à son habit resté raide et imprégné d'odeur saline. Ce morceau porte à la table du volume de la *Revue* qui contient cette livraison, les sous-titres de : *Cadix*, *Gibraltar*, *Valence*, *Alicante*.

Il faut remarquer aussi que, lors de son départ pour l'Espagne, Théophile Gautier n'avait visité que la Belgique ; mais lorsqu'il écrivit ce dernier chapitre il avait vu Londres (mars 1842), et c'est ce qui explique la façon dont il y parle de l'Angleterre et des Anglais.

En 1845, ce chapitre prit le titre suivant : *Cadix. Visite au brick le Voltigeur. Les Rateros. Jérès. Courses de taureaux embolados. Le bateau à vapeur. Gibraltar. Carthagène. Valence. La Lonja de Seda. Le couvent de la Merced. Les Valenciens. Barcelone. Retour.*

Tra-los-montes fut mis en vente en février 1843, avec la dédicace datée dont nous avons déjà parlé. L'édition in-12, sous le titre de *Voyage en Espagne*, parut en juillet 1845, et elle a été réimprimée très souvent depuis. La réimpression de 1869 contient pour la première fois une table, et le titre primitif de l'ouvrage : *Tra-los-montes*, placé entre parenthèses en sous-titre. Enfin, en 1873, il a paru, pour la première

fois aussi, une édition grand in-octavo, illustrée, de ce livre. Plusieurs tirages de l'édition in-12 portent le sous-titre inexactement orthographié ainsi : *Tras-los-montes*.

* 590. Odéon : **La main gauche et la main droite.** — Italiens : **Don Pasquale.** — Palais-Royal : **La Villa Duflot.** — Vaudeville : **Le serpent l'Heureux ; Derrière l'alcôve.** *La Presse*, 9 janvier 1843.

* 591. Théatre-Français : **Retraite de Monrose.** — Opéra : **Rentrée de Carlotta Grisi.** — Gaîté : **Mademoiselle de la Faille.** — Ambigu : **Madeleine.** *La Presse*, 16 janvier 1843.

592. **Fatuité.** *L'Opéra*, 22 janvier 1843. Ces vers sont entrés pour la première fois dans les œuvres de Théophile Gautier en 1845 dans ses *Poésies complètes*, dont ils ont toujours fait partie depuis. Ils ont été reproduits en fac-similé en 1884, dans le *Catalogue de la vente d'autographes* de M. Alfred Bovet, (séries V et VI), et dans le supplément du *Figaro* du 14 juin 1884.

* 593. Théatre-Français : **Mademoiselle Rachel dans Phèdre.** — Opéra-Comique : **La part du diable.** — Gymnase : **Mademoiselle de Bois-Robert.** *La Presse*, 23 janvier 1843.

594. **Stances.** *Revue de Paris*, 29 janvier 1843. Ces vers sont entrés pour la première fois dans les œuvres de Théophile Gautier, en 1845, dans ses *Poésies complètes*, série d'*España*. Le titre en est enlevé. Ils ont fait partie ensuite de toutes les éditions de cet ouvrage, et, à partir de 1875-1876, leur titre a été rétabli.

* 595. Porte-Saint-Martin : **Les mille et une nuits.** — Vaudeville : **L'Extase ; Un mari s'il vous plaît.** — Gymnase : **Le menuet de la reine.** *La Presse*, 31 janvier 1843.

* 596. Opéra-Comique : **Les deux bergères.** — Palais-Royal : **Les égarements d'une canne et d'un parapluie.** — Th. des Variétés : **La chasse du roi.** *La Presse*, 8 février 1843.

597. **Une visite nocturne.** *Les Guêpes*, d'Alphonse Karr; numéro du 10 février 1843. Cette fantaisie, réimprimée

d'abord dans le *Compilateur* du 10 mars 1843, a été pour la première fois réunie aux œuvres de son auteur, en 1865, dans l'édition in-12 de *la Peau de Tigre*; elle a pris place ensuite, en 1873, dans les contes qui terminent l'édition des *Jeunes France*, publiée cette année-là.

*598. (**Le début, sans titre**). — ODÉON : **Delphine**. — Th. des VARIÉTÉS : **L'enlèvement de Déjanire**. — PALAIS-ROYAL : **Les deux ânes**. *La Presse*, 14 février 1843. Dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, le début de cet article est fondu dans celui du 2 février.

*599. Th. des VARIÉTÉS : **Les deux hommes noirs**. — VAUDEVILLE : **Foliquet**. — OPÉRA-COMIQUE : **Débuts de M. Renaud**. — AMBIGU : **Redgauntlet**. — ODÉON : **Lucrèce Borgia**. — PALAIS-ROYAL : **La rue de la lune**. *La Presse*, 21 février 1843. Le fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, ne porte aucune date et suit immédiatement les quelques lignes de celui du 14 février.

*600. ITALIENS : **Bénéfice de mademoiselle Grisi**. — ODÉON : **Le capitaine Paroles**. — Th. des VARIÉTÉS : **Une nuit de Mardi-Gras**. — VAUDEVILLE : **Foliquet, coiffeur de dames**. *La Presse*, 1er mars 1843. Dans ce feuilleton, Théophile Gautier cite railleusement les quatre vers suivants qu'il attribue à Ponsard et dont nous le soupçonnons d'être lui-même l'auteur :

La douleur nous abat, mais elle purifie;
C'est pour nous faire dieu qu'elle nous crucifie.
Les tourments épuisés, le soupir exhalé,
Il reste un demi-dieu, l'homme s'en est allé!

Les fragments conservés de cet article dans l'*Histoire de l'art dramatique*, sont intervertis et datés du 20 mars.

601. (**Le début, sans titre**). — GYMNASE : **Bertrand l'horloger**; **La chanson de l'aveugle**. — PALAIS-ROYAL : **Les soupers de carnaval**. — AMBIGU : **Début de mademoiselle Guyon**. *La Presse*, 8 mars 1843. Les vers attribués à Ponsard, que nous venons de citer, y sont réimprimés, modifiés et

certifiés cette fois authentiques; voici cette variante, qui nous paraît tout aussi apocryphe que la première version :

La douleur frappe fort, mais elle vivifie ;
C'est pour nous faire dieu qu'elle nous crucifie.
Quand la plaie est saignante et le fiel avalé,
Il reste un fils de Dieu ! L'homme s'en est allé !

*602. Théatre-Français : **Les Burgraves.** *La Presse*, 13 et 14 mars 1843. Dans l'*Histoire de l'art dramatique*, les deux articles n'en font qu'un et portent seulement la date du 13 mars.

603. Th. des Variétés : **Le mariage au tambour.** — Vaudeville : **La nouvelle Psyché.** — Odéon : **Le Succès; le Misanthrope, joué par Bocage; Gaïffer.** — **(Concert d'Ernesta et de Carlotta Grisi).** *La Presse*, 21 mars 1843.

*604. Opéra : **Charles VI.** *La Presse*, 30 mars 1843.

*605. Palais-Royal et Th. des Variétés : **Les Hures et les Buses graves.** — Odéon : **Le Corrégidor de Pampelune.** — Vaudeville : **Un péché de jeunesse.** — Gaîté : **La statue de Sainte-Claire.** — Ambigu : **Une nuit de Venise.** *La Presse*, 4 avril 1843.

*606. Ambigu : **Les enfants trouvés.** — Vaudeville : **Touboulic-le-Cruel.** — Folies-Dramatiques : **Pauvre Jeanne.** — Délassements : **Diavoletta.** — **(Concerts).** *La Presse*, 11 avril 1843.

*607. Th. des Variétés : **Les Caravanes de Mayeux.** — Vaudeville : **Hermance.** — Odéon : **Les Prétendants.** — Gaîté : **Un mauvais père.** *La Presse*, 19 avril 1843. On trouve dans cet article une version en prose de la *Rondalla* que Théophile Gautier a plus tard mise en vers dans *Militona*. (Voir nº 847.)

608. **Sur le Prométhée du musée de Madrid, sonnet.** *Les Beaux-arts*, nº 8, 30 avril 1843. Ce sonnet a fait pour la première fois partie des œuvres de Théophile Gautier, en 1845, dans ses *Poésies complètes*, série d'*España ;* il n'en est plus

sorti depuis. Voici une variante inédite de ces vers, en strophes et non pas en sonnet :

Le géant est couché sur les croix du Caucase,
Foudroyé, non vaincu, l'œil tourné vers les cieux.
En agitant ses fers il blasphème les dieux
Et raille Jupiter dont la foudre l'écrase.

Mais, malgré le vautour, s'accoudant à la base
Du rocher où se tord l'illustre audacieux,
Les nymphes de la mer, des larmes dans les yeux,
Viennent furtivement échanger quelque phrase.

Et toi, dur Ribeira, peintre au pinceau de fer,
Tu plonges le Titan dans une nuit profonde;
Sans mettre au bas du roc les filles de la mer,
Tu l'étends, comme on fait d'une charogne immonde.
. . . .

*609. Théatre-Français : **Judith.** — Odéon : **Lucrèce.** *La Presse*, 2 mai 1843.

610. Opéra : **Représentation au bénéfice de madame Damoreau.** — Opéra-Comique : **Le Puits d'amour.** — Gymnase : **Les deux Favorites; Jacquart.** — Gaîté : **Marguerite Fortier.** *La Presse*, 6 mai 1843.

611. Opéra-Comique : **Angélique et Médor.** — Vaudeville : **Brutus.** — Th. des Variétés : **J'ai du bon tabac.** — Ambigu : **Reprise de Lazare le Pâtre.** *La Presse*, 12 mai 1843.

612. **Poésie : I. A une jeune Italienne.** *Revue de Paris*, 21 mai 1843. Ces vers, écrits pour Carlotta Grisi, ont été réunis pour la première fois aux œuvres de Théophile Gautier en 1845, dans ses *Poésies complètes;* ils ne les ont plus quittées depuis.

613. **Poésie : II. Madrid.** *Revue de Paris*, 21 mai 1843. Ces vers sont entrés sans titre en 1845 dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España ;* ils portent pour titre : *A Madrid*, dans l'édition de 1875-1876.

614. **Poésie : III. Le Cid et le Juif; romance imitée de Sépulveda.** *Revue de Paris*, 21 mai 1843. Ces vers sont aussi entrés pour la première fois en 1845 dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, qu'ils n'ont plus quittée depuis.

*615. Porte-Saint-Martin : **Mademoiselle de la Vallière.** — Th. des Variétés : **Les cuisines parisiennes.** — Odéon : **L'hameçon de Phénice ; la famille Renneville.** — Ambigu : **Eulalie Pontois.** *La Presse*, 24 mai 1843.

616. Italiens : **L'incendio di Babilonia.** — Odéon : **Mademoiselle Rose.** — Gaîté : **La perle de Morlaix.** *La Presse*, 5-6 juin 1843.

*617. Gymnase : **Lucrèce à Poitiers.** — Th. des Variétés : **La quenouille et le métier.** — Gaîté : **Les deux Malifieri.** *La Presse*, 13 juin 1843.

*618. **(Le début, sans titre).** — Opéra-Comique. — Vaudeville : **Le héros du marquis de Quinze-Sous ; Loïsa.** — Gaîté : **La Chambre ardente.** -- Odéon : **La subvention.** *La Presse*, 20 juin 1843.

*619. **(Le début, sans titre).** — Th. des Variétés : **La jeune et la vieille garde.** — Odéon : **Hamlet et M. Ballande.** — Panorama des Champs-Élysées : **La bataille d'Eylau.** *La Presse*, 29 juin 1843. Le fragment conservé de cet article dans l'*Histoire de l'art dramatique* ne porte pas de date et suit immédiatement celui du 20 juin.

*620. Opéra : **Reprise d'Œdipe à Colonne.** — Palais-Royal : **Jocrisse en famille.** — Gymnase : **Les deux sœurs.** — Th. des Variétés : **Les contrebandiers de la Sierra-Nevada.** *La Presse*, 5 juillet 1843.

621. Ambigu : **Six mille francs de récompense.** — Vaudeville : **Les petites misères de la vie humaine.** — **(Le Hachich).** *La Presse*, 10 juillet 1843. Réimprimée immédiatement dans *le Messager* du 11 juillet 1843, la partie de ce feuilleton, que nous avons intitulée *le Hachich*, a paru, sous ce titre, en 1877 dans le tome II de *L'Orient*, par Th. Gautier.

622. **La Péri** ; ballet fantastique en deux actes; par

MM. Théophile Gautier et Coralli, musique de M. Burgmuller. Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale de musique le lundi 17 juillet 1843. In-8° d'une feuille ; 15 pages. Imprimerie de *madame veuve Dondey-Dupré*, à Paris. A Paris, chez *madame veuve Jonas*, à l'Opéra. Prix, 1 franc.

Ce ballet, que nous trouvons inscrit sous le numéro 3390 de la *Bibliographie de la France* du 22 juillet 1843, a eu plusieurs réimpressions dont l'une a porté par erreur la date de première représentation suivante : 22 février 1843. C'est un de ces exemplaires défectueux qui a servi de texte en 1872 pour réimprimer la pièce dans le *Théâtre* de Théophile Gautier ; en 1877, dans la seconde édition de ce livre, cette erreur a été corrigée. Le sujet de *la Péri* est tiré de la nouvelle de l'auteur : *La Mille et deuxième nuit* (voir n° 576).

* 623. **A mon ami Gérard de Nerval, au Caire.** *La Presse*, 25 juillet 1843. Cet article, qui n'est autre que le compte rendu du ballet précédent, a reparu non seulement dans l'*Histoire de l'art dramatique*, mais encore dans la seconde édition du *Théâtre* de Théophile Gautier, servant de commentaire à la pièce. Il s'y trouve quelques vers dont nous parlerons au numéro suivant. De plus, un fragment de cet article, relatif à la patrie idéale de chacun comparée à la patrie réelle, a été réimprimé dans *le Mousquetaire* du 12 février 1854, et, sous le titre de : *Page d'album*, dans la *Gazette de Paris* du 14 février 1858. M. Philibert Audebrand, dans son *Courrier de Paris* de l'*Illustration* du 2 novembre 1872 (courrier consacré tout entier à Théophile Gautier), y parle d'une lettre du poète adressée à Gérard de Nerval, et il en cite des extraits sans indiquer son origine. Or, c'est toujours de cet article de *la Presse* qu'il s'agit.

624. **(La Péri).** *La Presse*, 25 juillet 1843. Ces vers, parus sans titre, et réimprimés pour la première fois à part dans *la Petite Revue*, du 14 avril 1866, sous le titre ci-dessus, n'ont été réunis, sous ce même titre, aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier, que dans l'édition de 1875-1876. Ce sont les deux premières strophes d'un poème qu'il ne continua pas, sur le sujet du ballet qui porte le même titre.

*625. Porte-Saint-Martin : **Lénore.** — Gymnase : **Francesca.** — Vaudeville : **Madame Barbe-Bleue.** — Th. des Variétés : **La Chasse aux belles filles.** *La Presse*, 26 juillet 1843. Le fragment de cet article, conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, est interverti et porte la date inexacte du 18 juillet.

*626. Ambigu : **En Sibérie !** *La Presse*, 8 août 1843.

627. Th. des Variétés : **Les nouvelles à la main.** — Vaudeville : **Une femme compromise ; Quand l'amour s'en va !** — Palais-Royal : **La salle d'armes ; l'Ogresse.** — Ambigu : **Reprise du Naufrage de la Méduse.** *La Presse*, 15 août 1843.

628. **Hamlet illustré : treize lithographies, par M. Eugène Delacroix.** — Gymnase : **Le baiser par la fenêtre.** — Gaité : **La folle de la cité.** *La Presse*, 22 août 1843.

*629. Italiens : **Pigeon vole.** — Opéra : **Reprise des Martyrs ; Débuts de mademoiselle Fjelsted.** — Th. des Variétés : **Les lutins de Bretagne.** *La Presse*, 30 août 1843.

630. **La Tauraumachie.** *Le Musée des familles*, août 1843. Cet article, illustré dans le *Musée* de dessins par Théophile Gautier, signés T. G., reparut pour la première fois en 1852 dans le tome troisième de *La Peau de Tigre*. Il a fait ensuite partie, en 1865, de l'édition in-12 de cet ouvrage. Il y a quelques variantes entre la version du *Musée* et les suivantes ; celle du journal était accompagnée du fac-similé du programme d'une course de taureaux à Grenade et de sa traduction ; voici les mots qui concernent ce programme ; ils sont supprimés partout ailleurs que dans le *Musée* et se lisaient à la fin du paragraphe qui indique l'emplacement du cirque de Madrid à gauche de la porte d'Alcala : « Nous donnons, sur la page en regard, un fac-similé de l'affiche d'une course à Grenade ; le fac-similé est de la même grandeur que l'original. » Dans le paragraphe suivant, au lieu des mots : « Il nous convient, » se trouvait cette phrase : « Il appartient surtout à un journal d'illustrations, qui peut joindre le dessin à la parole et mettre un croquis sous chaque description, etc. » Enfin, un peu plus loin, Théophile Gautier dit en parlant du recueil de dessins de Goya : « *Toro-*

maquia, qu'on pourrait lui emprunter des illustrations. » Dans le *Musée*, il dit : « Que nous emprunterons nos illustrations ; » les dessins qui accompagnent l'article ne sont donc pas des croquis originaux de Théophile Gautier, mais seulement des copies de Goya.

*631. Palais-Royal : **Paris, Orléans et Rouen.** — Th. des Variétés : **Le trombone du régiment.** *La Presse*, 11 septembre 1843.

*632. Opéra-Comique : **Lambert Simnel.** — Vaudeville : **L'Écrin.** — Th. des Variétés : **Sous les toits.** — Gymnase : **L'Amour et le hasard ; Un jour d'orage.** *La Presse*, 19 septembre 1843. C'est à cet article qu'est emprunté un fragment du portrait de Monpou, inséré en 1874, à la suite de l'*Histoire du romantisme*, où il est daté par erreur du 19 septembre 1841.

633. **Un voyage en Espagne**, vaudeville en trois actes, par MM. Théophile Gautier et Paul Siraudin. Représenté pour la première fois sur le théâtre des Variétés le 21 septembre 1843. In-8° d'une feuille trois quarts, 27 pages à deux colonnes. Imprimerie de *madame de Lacombe*, à Paris. A Paris, chez *Detroux*, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 20, et chez *Tresse*, au Palais-Royal. Prix, 60 centimes.

Cette pièce n'a pas eu, croyons-nous, d'autre édition, et n'a pas été réunie aux œuvres dramatiques de Théophile Gautier. C'est d'autant plus regrettable qu'elle est piquante et spirituelle. Il s'y trouve des couplets fort bien tournés et une sorte de récit final, en vers, tout à fait digne de son auteur ; nous allons le citer ici :

Moment tardif peut-être, heure trois fois bénie !
Le tour est fait, voilà notre farce finie.
C'est à ton tour, Public, de te montrer charmant.
Nous avons débité nos rôles couramment,
Chanté juste, à peu près, nos couplets de facture,
Et déployé les dons que nous fit la nature.
Ne va pas, te livrant à ton esprit railleur,
Malgré ta probité, siffler comme un voleur !

Pourquoi siffler ? Ton chien n'a pas perdu ta piste,
Tu n'instruis pas d'oiseaux, tu n'es pas machiniste ;
Ce vaudeville en vaut un autre aussi mauvais.
Laisse donc sur nos fronts tomber la toile en paix ;
Que Reniflard, perdu dans ce pays d'Espagne,
Sur sa route ait au moins quelqu'un qui l'accompagne ;
Donne, sans peur de duel, une claque aux acteurs,
Et daigne pardonner les fautes des auteurs.

634. **Séguidille.** Ces vers, extraits de la pièce précédente, où ils étaient chantés par l'un des personnages, sont entrés en 1845, avec adjonction de leur titre, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, et ne l'ont plus quittée depuis. Ils ont été mis en musique par MM. J. Philipot, Ch. Poisot et E. du Rocher ; sous le titre de : *Alza! Ola! séguidille*, par MM. Mélesville fils et A. Cœdès ; sous celui de : *La Séguidille*, par M. N. de Semenow ; sous celui d'*Alza ! séguidille*, par M. E. Durand ; sous celui d'*Alza ! Ola !* par M. P. Henrion ; sous celui de : *La véritable Manola*, par M. E. Bourgeois, et sous celui de : *La Manola, séguidille*, par M. Giro.

*635. Gaité : **Paméla Giraud.** — Ambigu : **Les Bohémiens de Paris.** — Odéon : **L'École des princes.** — Th. des Variétés : Polémique. *La Presse*, 2 octobre 1843. Le fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique* y porte par erreur la date du 30 septembre.

*636. Italiens : **Ouverture ; débuts.** — Théâtre-Français : **Débuts de mademoiselle Araldi.** — Odéon : **Tôt ou tard.—(Envois des prix de Rome).** *La Presse*, 9 octobre 1843.

*637. Cirque-Olympique : **Don Quijote et Sancho Pança.** — Palais-Royal : **Brelan de troupiers.** — Gymnase : **Jean Lenoir.** — Opéra-Comique : **Mina.** *La Presse*, 17 octobre 1843.

*638. Th. des Variétés : **Jacquot.** — Gaité : **Lucio.** *La Presse*, 23 octobre 1843.

* 639. Italiens : **Belisario.** — Th. des Variétés : **Le capitaine Roquefinette.** — Vaudeville : **Madame Roland.**

— GYMNASE : **Le capitaine Lambert**; **les Incompris**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Les naufrageurs**. — ODÉON : **Débuts de mademoiselle Bourbier**; **Pierre Landais**. *La Presse*, 30 octobre 1843.

640. **Chapelle de Sainte-Marie l'Égyptienne, à Saint-Merry (par Théodore Chasseriau)**. *La Presse*, 2-3 novembre 1843.

*641. THÉATRE-FRANÇAIS : **Ève**. — OPÉRA-COMIQUE : **Reprise du Déserteur**. — ODÉON : **Débuts de M. Raphaël et de mademoiselle Rébecca Félix**; **l'Hôtel d'Alban**. *La Presse*, 7 novembre 1843. Le fragment relatif aux débuts de M. et de mademoiselle Félix porte par erreur dans l'*Histoire de l'art dramatique* la date du 14 novembre.

642. ODÉON : **Les moyens dangereux**. *La Presse*, 13 novembre 1843. Ce feuilleton est par M. Noël Parfait. Théophile Gautier était en ce moment mystérieusement à Londres; Carlotta Grisi venait de danser pour la première fois *la Péri* dans cette ville.

*643. OPÉRA : **Don Sébastien**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Louise Bernard**. — GYMNASE : **L'Italien et le Bas-Breton**. *La Presse*, 20 novembre 1843.

*644. ITALIENS : **Maria di Rohan**. — VAUDEVILLE : **L'Homme blasé**. — Th. des VARIÉTÉS : **Le casque et la jaquette**; **Flâneurs et Piocheurs**. — PALAIS-ROYAL : **La marquise de Carabas**. — GYMNASE : **Manon**. — GAITÉ : **Stella**. *La Presse*, 27 novembre 1843. Le fragment conservé de cet article dans l'*Histoire de l'art dramatique* ne porte aucune date et suit immédiatement le précédent.

645. **Les affres de la mort ; sur les murs d'une Chartreuse**. *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1843. Ces vers sont entrés pour la première fois en 1845 dans les œuvres de Théophile Gautier, série d'*España* dans ses *Poésies complètes*, qu'ils n'ont plus quittée depuis. L'édition de 1875-1876 contient en plus deux strophes inédites recueillies sur le manuscrit de l'auteur ; ce sont les strophes huit et seize. Il existe en outre un grand nombre de variantes inédites de

cette pièce que nous allons recueillir ici. Voici d'abord les quatre premières strophes écrites avec un autre entre-croisement de rimes :

O toi qui passes par ce cloître,
Vieux ou jeune, tu n'es pas sûr
De voir une autre fois au mur
Ton ombre grandir ou décroître !

Tout joyeux, sans songer aux morts,
Tu vas, et peut-être la dalle
Que tu foules sous ta sandale
Demain pèsera sur ton corps !

La vie est un plancher perfide
Jeté sur un gouffre sans fond,
Et plein de trappes qui nous font
Brusquement tomber } dans le vide !
En s'entr'ouvrant choir } dans le vide !

Et dans l'abîme sans parois
Tous, riche ou pauvre, esclave ou maître,
Il faut rouler, et disparaître
Sans pouvoir s'accrocher des doigts !

La troisième de ces strophes est encore écrite de ces deux façons :

La vie est un plancher perfide,
Plancher de théâtre, jeté
Sur un gouffre : l'éternité.
Il s'ouvre !.... On tombe dans le vide !

La vie est un plancher qui couvre
L'abîme de l'éternité ;
Un jour, sous l'homme épouvanté,
Une trappe soudain s'entr'ouvre !

Voici maintenant une variante de la strophe onze :

Les prêtres à soutane noire,
Pour nos péchés toujours en deuil,
Apportent l'huile et le ciboire ;
On va raboter ton cercueil.

* 646. Théatre-Français : **La tutrice.** — Th. des Variétés : **Débuts de Bouffé.** — Gymnase : **Daniel le tambour.** *La Presse*, 4 décembre 1843.

647. **(Pochades, paradoxes et fantaisies). I, Idées rétrogrades. II, Paysage et sentiment. III, Nègres, white-horses et moutons. IV, Yeux verts et talons roses.** *La Presse*, 10 décembre 1843. Cet article, le premier d'une série dont nous parlerons à ses dates, parut sans titre général ; ce ne fut qu'au second article que *la Presse* mit celui que nous indiquons ici. Ces différents chapitres parurent pour la première fois en volume, en 1845, dans *Zigzags*, sous le titre de : *Pochades, Zig-zag et Paradoxes ;* en 1852 ils firent partie, sous celui de *Pochades, Zigzags et Paradoxes*, du volume des *Caprices et Zigzags* qu'ils n'ont plus quitté depuis. Les autres articles de cette série ayant eu le même destin que celui-ci, nous ne l'indiquerons plus pour les suivants. (Voir nos 650 bis et 659 bis.)

* 648. Opéra-Comique : **L'Esclave du Camoëns.** — Porte-Saint-Martin : **Les Iles Marquises.** — Odéon : **Les Réparations.** *La Presse*, 11 décembre 1843.

649. **(Le Laurier du Généralife).** *La Presse*, 11 décembre 1843. Ces vers, publiés ici sans titre, n'ont pris celui que nous indiquons, qu'en entrant en 1845 dans la série d'*España*, des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, qu'ils n'ont plus quittée depuis.

* 650. **(Sans titre).** — Italiens : **Il Fantasma.** — Palais-Royal : **Les mémoires de deux jeunes mariées.** — Cirque-Olympique : **Le Vengeur.** *La Presse*, 18 décembre 1843. Toute la partie de cet article que nous avons indiquée : *sans titre*, a reparu sous celui de : *Maisons sculptées modernes*

dans le numéro même de décembre 1843 du *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*. Elle a encore été réimprimée, sous le titre de *Sculptures d'une maison moderne*, dans l'*Artiste* du 4 mai 1845.

650 bis. **Pochades, paradoxes et fantaisies. IV (V), Puchero. V (VI), Têtes d'anges. VI (VII), Parenthèse. VII (VIII), Orthopédie.** *La Presse*, 19 décembre 1843 (voir nos 647 et 659 bis). C'est dans le chapitre intitulé : *Têtes d'anges*, que se trouve la phrase célèbre de Théophile Gautier : « La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits ; » il l'attribue ici à un géomètre, mais on la trouve, signée en toutes lettres, dans l'*Autographe* du 15 septembre 1864 où elle est reproduite en fac-similé, accompagnée entre parenthèses de ces mots aggravants : « En sortant de l'Opéra. »

*651. ODÉON : **Le médecin de son honneur ; la Duchesse de Châteauroux.** — GYMNASE : **Angélique.** — PALAIS-ROYAL : **Une invasion de grisettes.** — Th. des VARIÉTÉS : **Paris dans la comète.** *La Presse*, 26 décembre 1843.

1844

652. **Le fil d'or.** (**« J'allais partir... »**) *Album de chant* de Théodore Labarre pour 1844. Nous trouvons dans *la Presse* du 1er janvier 1844 l'annonce de la mise en vente de cet album, inscrit seulement sous le n° 6 (de la musique), dans la *Bibliographie de la France* du 9 mars 1844. On lit dans cette annonce la phrase suivante : « *Le fil d'or*, de M. Gautier, serait un morceau charmant, même sans musique, et la mélodie qu'il a inspirée à Labarre est d'une fraîcheur ravissante. » Théophile Gautier en parle aussi dans son feuilleton de *la Presse* qui porte la même date.

Ces vers sont entrés pour la première fois dans les œuvres de leur auteur, en 1845, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, sans titre, et en trois couplets au lieu de quatre, que comporte la première version ; ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de ce livre, et, dans la dernière, le titre primitif n'a pas été rétabli ; on leur a donné seulement comme en-tête les premiers mots de la pièce : « *J'allais partir....* » Voici la variante, en deux couplets, qui remplace, dans l'album Labarre, le dernier couplet de la pièce dans les *Poésies complètes :*

— Mais à quoi bon, doña Balbine,
Pour m'attacher, de ta bobine,
Tirer un fil ?
Pour me garder, ô ma maîtresse,
Je veux t'apprendre un tour d'adresse
Bien plus subtil !

Dans tes cheveux d'or et de soie
Prends celui-ci, qui se reploie,
Mince et doré;
Qu'auprès de toi ce fil m'enchaîne,
Fût-il rompu, sois-en certaine,
Je resterai !

Ces vers ont encore été mis en musique, sous le titre de : *Doña Balbine, fantaisie-poésie*, par Th. Radoux; sous celui de : *Doña Balbine*, par MM. J. Philipot et C. Gautier; et sous celui de : *J'allais partir*, par M. E. Pessard. (Voir aussi n° 2416.)

* 653. Théatre-Français : **Tibère.** — Odéon : **Le laird de Dumbicky**; **André Chénier.** — Gymnase : **Le Cadet de famille.** — (**Mélanges**). *La Presse*, 1er janvier 1844.

654. **Le Soupir du More.** *L'Artiste*, 7 janvier 1844. Ces vers ont paru pour la première fois en volume, en 1845, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, série d'*España*, qu'ils n'ont plus quittée. Voici des variantes inédites de ce morceau; d'abord celle des cinq derniers vers de la première strophe du récit du *More :*

Dont mon désir faisait la loi;
En pleurs exhale-toi, mon âme !
Je veux pleurer comme une femme
Mon empire, qu'avec ma lame
Je n'ai pas su défendre en roi !

Ensuite une variante en six vers des huit derniers du morceau, ce qui faisait de la dernière strophe un couplet de dix vers au lieu de douze :

Adieu, Grenade et ses merveilles !
Les cyprès noirs, les tours vermeilles,
Les dulcaynes de l'Albycin.
Fondez mes yeux, fondez en larmes !
Et vous, sous l'acier de mes armes,
Soupirs profonds, gonflez mon sein !

Enfin une variante de la première strophe entière du récit du *More* en dix vers de six pieds au lieu de douze vers de huit pieds :

> Ma puissance est détruite;
> Hier encor j'étais roi,
> Et je n'ai d'autre suite
> Que mon ombre avec moi.
> Je vivais en calife
> Au frais Généralife,
> A l'Alhambra doré;
> Dans mes bains diaphanes,
> Nageaient trois cents sultanes
> Dont j'étais adoré!

Une lettre de M. François Bazin adressée de Rome le 18 juillet 1841 à Théophile Gautier, lui annonce que la musique de ces vers, musique publiée depuis, est terminée. Ils sont donc bien antérieurs à la date de leur première apparition.

* 655. Italiens : **Lablache dans Don Pasquale.** — Théatre-Français : **Mademoiselle Rachel dans Bérénice.** — Palais-Royal : **La Cour de Gérolstein.** — Ambigu : **Les Bohémiens de Paris.** *La Presse*, 8 janvier 1844. Le fragment de cet article relatif aux *Bohémiens de Paris* n'a pas été laissé, dans *l'Histoire de l'art dramatique*, à la suite des paragraphes précédents; il a été enlevé de sa place et reporté, sans aucune date, immédiatement à la suite de l'article du 26 décembre 1843.

656. Italiens : **Le Barbier de Séville.** — Gymnase : **Madame veuve Boudenois.** — Th. des Variétés : **L'Oncle Baptiste.** — **(Prosodie de l'École moderne, par Wilhem Ténint.)** *La Presse*, 15 janvier 1844.

657. **Zurbaran, terza-rima.** *Revue de Paris*, 21 janvier 1844. Ces vers sont entrés pour la première fois dans les œuvres de leur auteur, en 1845, série d'*España*, dans les *Poésies complètes*, qu'ils n'ont plus quittées depuis ; ils y por-

tent le titre de : *A Zurbaran*, et n'ont pas conservé leur sous-titre. On les trouve encore cités, en 1862, dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poètes français*.

* 658. **Le monument de Molière.** — PALAIS-ROYAL : **Les âmes en peine.** — VAUDEVILLE : **Paris bloqué.** — Th. des VARIÉTÉS : **Marjolaine.** — ODÉON : **Le Pseudonyme.** *La Presse*, 22 janvier 1844.

* 659. THÉATRE-FRANÇAIS : **Un ménage parisien.** — (**Adieux, par M. de Latouche.**) *La Presse*, 29 janvier 1844. Le fragment conservé de cet article dans *l'Histoire de l'art dramatique*, porte inexactement la date du 5 février 1844.

659 bis. **Pochades, paradoxes et fantaisies. VIII** (**IX**), **Concessions aux Béotiens. IX** (**X**), **Spleen, enterrement, tunnel. X** (**XI**), **Réflexions profondes. XI** (**XII**), **Venise à Londres.** (Fin). *La Presse*, 31 janvier 1844. (Voir nos 647 et 650 bis.)

660. ODÉON : **Karel Dujardin.** — PALAIS-ROYAL : **La Bonnière.** — Th. des VARIÉTÉS : **Michel Perrin.** — VAUDEVILLE : **Adrien.** — (**Concert de Berlioz**). *La Presse*, 5 février 1844.

661. **Ribeira, terza-rima.** *Revue de Paris*, 11 février 1844. Ces vers sont entrés sans leur sous-titre, en 1845, dans la série d'*España* des *Poésies complètes*, et ils ne l'ont plus quittée depuis. L'avant-dernier vers de la pièce est écrit ainsi dans la *Revue :*

Sur tes saints éventrés l'ange effaré descend.

662. ODÉON : **Le vieux Consul.** — OPÉRA-COMIQUE : **Cagliostro.** — (**Reprise d'Hernani**). *La Presse*, 12 février 1844.

* 663. PORTE-SAINT-MARTIN : **Les Mystères de Paris.** — GYMNASE : **Le nouveau Rodolphe.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Oppressions de voyage** ; **Les Comédiens ambulants.** — (**Mélanges**). *La Presse*, 19 février 1844.

664. OPÉRA : **Lady Henriette.** — GYMNASE : **La tante Bazu.** — GAÎTÉ : **La Bohémienne de Paris.** — ODÉON : **Reprise de Falstaff.** — (**Concerts**). *La Presse*, 26 février 1844.

665. **Perspective, sonnet.** *L'Artiste*, 3 mars 1844. Ces vers

sont entrés en 1845 dans la série d'*España* des *Poésies complètes* qu'ils n'ont plus quittée depuis. Ils sont datés ainsi dans *l'Artiste :* « Sur le Guadalquivir, à bord du bateau à vapeur. »

666. Théatre-Français : **Reprise de Judith.** — Italiens : **Corrado d'Altamura.** — Palais-Royal : **Carlo et Carlin.** — Vaudeville : **Pierre le Millionnaire.** *La Presse*, 4 mars 1844.

* 667. Ambigu : **Les Amants de Murcie.** — Th. des Variétés : **Reprise de la Fille de l'avare.** — **(Assaut de M. Gâtechair.)** *La Presse*, 11 mars 1844. Le fragment de cet article sur *les Amants de Murcie* porte par erreur dans *l'Histoire de l'art dramatique* la date du 25 mars, et suit l'article sur la reprise de *la Fille de l'Avare* qu'il devrait précéder.

* 668. Italiens : **Les Puritains.** — Odéon : **La comtesse d'Altenberg.** — Th. des Variétés : **Trim.** — Vaudeville : **Le voyage impossible.** *La Presse*, 18 mars 1844. Le fragment sur *Trim* conservé dans *l'Histoire de l'art dramatique*, y porte par erreur la date du 25 mars, mise faussement en tête de l'article sur *les Amants de Murcie*, que celui-ci suit sans aucune séparation ni désignation.

*669. Th. des Variétés : **Les trois polkas.** — Odéon : **La Champmeslé.** *La Presse*, 25 mars 1844. L'*Évènement* du 21 octobre 1879 a cité sans aucune indication de date ni d'origine un très court fragment de cet article.

670. **Salon de 1844. I. (Introduction.) — II. (Chassériau ; Ziégler). — III. (Couture ; E. Devéria ; L. Boulanger ; Champmartin ; Gigoux ; etc.) — IV. (Lehmann ; Winterhalter ; J.-B. Guignet ; Ad. Guignet ; etc.) — V. (Muller ; Appert ; Baron ; Français ; etc.)** *La Presse*, 26, 27, 28, 29 et 30 mars 1844.

* 671. Opéra : **Le Lazzarone.** — Opéra-Comique : **La Sirène.** *La Presse*, 1er avril 1844.

671 bis. **Salon de 1844. — VI. (Marilhat ; Chacaton ; Dauzats ; etc.) — VIIme et dernier. (Sculpture : Bonassieux ; Jouffroy ; Maindron ; etc.)** *La Presse*, 2 et 3 avril 1844.

* 672. Odéon : **Jane Grey.** — Gymnase : **L'Oncle à suc-**

cession; Alberta Ire. — Th. des Variétés : **Une séparation.** — Palais-Royal : **La Peau du lion.** *La Presse*, 8-9 avril 1844.

673. **Pendant la tempête, prière.** *L'Artiste*, 14 avril 1844. Ces vers ont fait partie, en 1845, de la série d'*España*, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, qu'ils n'ont plus quittée depuis. Leur sous-titre n'y a pas été conservé. Ils sont entrés aussi en 1873 dans l'*Anthologie des poètes français*, publiée chez Lemerre, et ont été mis en musique, sous le titre de : *Pendant l'orage, marine*, par MM. Maillot et Fr. Bazin.

674. **Poésie : Le soleil et la lune.** *Revue de Paris*, 14 avril 1844. Ces vers sont entrés pour la première fois, en 1845, dans les œuvres de Théophile Gautier ; ils ont fait partie, sous le titre de : *la Lune*, de la série d'*España*, de ses *Poésies complètes*, qu'ils n'ont plus quittée depuis. En 1876, ils ont pris le titre de : *la Lune et le soleil.*

Cet article étant le dernier que Théophile Gautier ait publié dans la *Revue de Paris*, citons ici de lui une curieuse lettre à M. Bonnaire, rédacteur en chef de cette Revue, lettre inédite, qui ne porte aucune date :

Mon très cher Baron Bonnaire, membre des classes dangereuses de la société, directeur de la *Revue de Paris*, amant de R..., ami de Buloz (surnommé le farouche), vous seriez bien gentil si de votre pied vagabond vous veniez mercredi vers les deux heures, dans mon établissement intime et politique, pour y voir une jeune créature chez qui je découvre des probabilités d'*Iphigénie en Aulide.*

Si c'est possible vous aurez l'air d'un homme respectable qui passe par hasard. Vous me donneriez ensuite votre avis sur le physique de la tragédienne en herbe, que je me réserve de montrer plus tard à don Buloz des deux-mondes [1].

1. Alors administrateur du Théâtre-Français.

Adieu mon cher vieux. Ne devenez pas catholique à la façon de Nazarille [1] et songez que Dieu, qui n'est pas un portier comme les dévots voudraient nous le persuader, a fait les belles filles pour les honnêtes gens et les bons morceaux pour les gueules fines.

Tout à vous, d'esprit, de cœur et d'estomac,

Théophile Gautier.

P.-S. — Par la même occasion vous me direz beaucoup de sottises à l'endroit de ma paresse.

675. Th. des Variétés : **Fleur-de-Genêt.** — **(Les concerts).** *La Presse*, 15 avril 1844.

* 676. Vaudeville : **La Gazette des tribunaux.** — Gaité : **Louise et Louison.** — Th. des Variétés : **Le père Turlututu**; — **Franz Liszt.** *La Presse*, 22 avril 1844.

677. **Olla Podrida.** *La Presse*, 29 avril 1844.

* 678. Odéon : **Sardanapale.** — Gaité : **Jacques le Corsaire.** *La Presse*, 8 mai 1844. Un fragment de ce feuilleton a été reproduit par Théophile Gautier lui-même, avec un commentaire charmant, dans son article du *Moniteur universel*, numéro du 11 février 1867.

* 679. Vaudeville : **Le Carlin de la marquise.** — Porte-Saint-Martin : **La Main droite et la main gauche.** — Opéra-Comique : **Un Bal chez le sous-préfet.** — **(Concerts).** *La Presse*, 13 mai 1844.

* 680. Odéon : **La Ciguë ; les Caprices de la marquise.** — Th. des Variétés : **Le Bouffon du Prince.** *La Presse*, 20 mai 1844.

* 681. Odéon : **Antigone.** *La Presse*, 26 mai 1844. Cet article porte inexactement la date du 28 mai dans *l'Histoire de l'art dramatique.*

1. Édouard Ourliac.

* **682.** Théatre-Français : **Catherine II.** — Palais-Royal : **Frère Galfâtre. — (Mélanges).** *La Presse*, 27-28 mai 1844. Le fragment conservé de cet article dans *l'Histoire de l'art dramatique* est interverti et porte inexactement la date du 26 mai.

683. **Le Berger.** Le *Musée des familles*, mai 1844. Cette nouvelle reparut presque immédiatement dans *le Compilateur* du 5 juin 1844 ; puis elle a fait partie en 1852 et en 1865 des deux éditions de *la Peau de Tigre*.

684. **Les Beautés de l'Opéra. (Première livraison) : la Giselle.** Cette livraison fut mise en vente le 1er juin 1844, et parut non signée, de même que celle consacrée aux *Huguenots*. Ce ne fut que lors de la mise en vente du volume complet, en 1845, que la table du livre désigna les auteurs de tous les articles ; dans l'ouvrage, *Giselle* est la troisième notice du recueil. *L'Artiste*, du 23 juin 1844, a inséré un fragment de ce travail sous le titre *d'Histoire de Giselle*. Cette publication, qui parut le 1er de chaque mois, eut pour autres auteurs Philarète Chasles et Jules Janin. Le rarissime prospectus de l'ouvrage, prospectus anonyme mais écrit aussi par Théophile Gautier, a reparu précédant sa part de collaboration aux *Beautés de l'Opéra*, dans le volume de ses œuvres publié en 1883 sous le titre de : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

* 685. Opéra : **Reprise de la Sylphide.** — Th. des Variétés : **Le Chevalier de Grignon.** — Ambigu : **Jeanne.** *La Presse*, 3 juin 1844. Le fragment conservé de cet article dans *l'Histoire de l'art dramatique*, porte inexactement la date du 13 juin et précède l'article du 10 juin.

* 686. Opéra : **Le Dieu et la Bayadère.** — Théatre-Français : **Le Mari à la campagne. — (Mélanges).** *La Presse*, 10 juin 1844.

687. Gymnase : **Sara Walter ; l'Échappé des Petites-Maisons.** — Th. des Variétés : **Nicaise à Paris. — (Exposition de M. Froment-Meurice.)** *La Presse*, 17 juin 1844. Un fragment de cet article a reparu en 1855 dans une brochure par divers auteurs, intitulée : *Froment-Meurice*.

688. **Exposition des manufactures royales de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais.** *La Presse*, 21 juin 1844. Il est fort question, dans cet article, de Ziegler et de la céramique.

* 689. PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Songe d'une nuit d'été; M. Risley et ses fils.** — Th. des VARIÉTÉS : **Colons et Colonnés.** — GAITÉ : **Tout pour de l'or.** *La Presse*, 24 juin 1844.

689 bis. **Les Beautés de l'Opéra (deuxième livraison) : Le Barbier de Séville.** Cette livraison, signée, forme la quatrième notice du volume ; elle a paru le 1er juillet 1844, et fut réimprimée en 1883, dans les *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*, par Théophile Gautier.

* 690. OPÉRA : **Représentation au bénéfice de mademoiselle Taglioni.** — VAUDEVILLE : **Le Client.** — **(Concerts).** *La Presse*, 1er juillet 1844.

691. **Ambition (sonnet).** *L'Artiste*, 7 juillet 1844. Ce sonnet entra, en 1845, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier ; mais, par une bizarre erreur, il fut placé dans ses *Poésies* de 1830, où il figure, sans titre, sous le n° XVI des *Fantaisies*. Dans l'édition de 1875-1876, il a repris son titre et sa place véritables.

* 692. THÉATRE-FRANÇAIS : **Représentation au bénéfice des enfants Félix.** — VAUDEVILLE : **Un Mystère.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Anglais en voyage.** — PALAIS-ROYAL : **Les Ménestrels de Virginie.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 8 juillet 1844.

693. **(En passant près d'un cimetière, quatrain).** *La Presse*, 8 juillet 1844. Ce quatrain, paru sans titre dans *la Presse*, a pris celui que nous indiquons, en entrant, en 1845, dans la série d'*España* des *Poésies complètes*, qu'il n'a plus quittée.

* 694. OPÉRA : **Mademoiselle Smirnoff.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Reprise de la Camaraderie.** — GYMNASE : **Reprise de Rodolphe.** — Th. des VARIÉTÉS : **Le Vampire.** — PALAIS-ROYAL : **Le Billet de faire part.** *La Presse*, 15 juillet 1844.

695. **Paul Scarron.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1844. Ce portrait a été réimprimé, la même année, dans les *Gro-*

tesques, qu'il n'a plus quittés depuis. Il fut annoncé aussi en un volume, sous le titre de *Scarron*, dans la *Bibliothèque des Voyageurs*, publiée par Michel Lévy frères vers 1854; mais ce petit livre n'a jamais paru.

696. **Les Taches jaunes.** *L'Artiste*, 21 juillet 1844. Ces vers sont entrés, en 1845, dans les *Poésies complètes* de leur auteur, qu'ils n'ont plus quittées depuis. Il y a des variantes dans la première version; les voici, à partir du dernier vers de la deuxième strophe:

. . . .
Quand l'ombre m'ensevelit.

Pourtant des taches livides
Marbrent mon corps, que n'a pas
Rongé de ses dents avides
Un vampire aux blancs appas.

On dirait les meurtrissures
Que sur l'ivoire d'un cou
Imprime avec ses morsures
Un amant, de désir fou!

S'il faut croire un conte sombre
Les morts aimés autrefois
Les font, appuyant dans l'ombre
Leurs baisers mornes et froids.

Ils reviennent dans nos couches,
S'allonger entre les draps,
Et marquent avec leurs bouches
Leur visite, sur nos bras.

* 697. Opéra-Comique : **Les Quatre Fils Aymon.** — Palais-Royal : **Paris-Voleur.** — Gymnase : **Reprise de Marie Mignot.** — Th. des Variétés : **Les Bédouines de Paris.** *La Presse*, 22 juillet 1844.

* 698. Théatre-Français : **Diégarias.**—Vaudeville : **Satan.** —Th. des Variétés : **Pulcinella.** — Ambigu : **Le Miracle des Roses.** *La Presse*, 29 juillet 1844.

699. **Exposition de l'industrie.** Le *Musée des familles*, juillet 1844. A la table du volume du *Musée* qui contient cet article, et à la table générale du recueil, on attribue deux articles sur ce sujet à Théophile Gautier; c'est une erreur, motivée par ce fait qu'ils parlent tous deux de l'Exposition de l'industrie de 1844. Le premier, qui d'ailleurs n'est pas signé, n'est qu'une réclame, insérée en mai, sur un nouveau métier à broder; le second, que nous signalons ici, est une revue générale de cette exposition, et la manière dont Théophile Gautier le commence prouve bien qu'il n'avait encore rien écrit sur ce sujet dans le même recueil.

699 bis. **Les Beautés de l'Opéra (troisième livraison): le Diable boiteux.** Cette livraison, signée, est la cinquième dans le volume; elle a paru le 1er août 1844. Elle a reparu, en 1883, dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

* 700. Porte-Saint-Martin : **Don César de Bazan.** — Gymnase : **Les Surprises.** — **Festival de l'Industrie.** *La Presse*, 5 août 1844.

* 701. Opéra : **Eucharis.** — Opéra-Comique : **Reprise de Gulistan.**—Gaité : **Les Sept Châteaux du Diable.** *La Presse*, 12 août 1844.

* 702. Opéra-Comique : **Les Deux Gentilshommes.** — Gymnase : **L'Amant malheureux.** — Vaudeville : **Les Marocaines.** — Th. des Variétés : **Les Aventures de Télémaque; Le Bal Mabille.** *La Presse*, 26 août 1844.

702 bis. **Les Beautés de l'Opéra (quatrième et cinquième livraisons): Les Huguenots.** Cette livraison, signée, est la deuxième dans le volume; elle a paru le 1er septembre 1844, et fut réimprimée, en 1883, dans le livre de Théophile Gautier: *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

* 703. Théatre-Français : **Roméo et Juliette.** — Palais-Royal : **Un enfantillage.** — Gymnase : **La Raison propose.**

— Th. des VARIÉTÉS : **La Fée du logis**. — *La Presse*, 2 septembre 1844.

704. **(Adieux à la poésie, sonnet)**. *La Presse*, 2 septembre 1844. Ce sonnet, imprimé sans titre dans *la Presse*, a pris celui que nous indiquons, en entrant, en 1845, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, pour terminer cet ouvrage qu'il n'a plus quitté depuis. Il a été réimprimé auss dans *l'Artiste* du 29 juin 1845, sous le seul titre de *Sonnet*.

* 705. OPÉRA : **Othello**. — **(Illustrations de Chassériau pour l'Othello de Shakspeare)**. *La Presse*, 9 septembre 1844.

* 706. THÉATRE-FRANÇAIS : **L'Héritière**.—Th. des VARIÉTÉS : **Une Chaîne à rompre**. — GYMNASE : **Débuts d'Achard**. — VAUDEVILLE : **Turlurette**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Calypso**. *La Presse*, 10 septembre 1844.

* 707. OPÉRA-COMIQUE : **La Sainte-Cécile**. —VAUDEVILLE : **Les Deux Perles**. — GYMNASE : **Les Trois Péchés du Diable**. — **(Le Diorama)**. *La Presse*, 24 septembre 1844.

708. ODÉON : **Réouverture ; Antigone, La Ciguë**. — PALAIS-ROYAL : **Fiorina**. —Th. des VARIÉTÉS : **Les Enfants de troupe**. — GYMNASE : **Une Parisienne**. — (ITALIENS). *La Presse*, 30 septembre 1844.

709. **Le Roi Candaule**. *La Presse*, 1, 2, 3, 4 et 5 octobre 1844. Ce récit entra, en 1845, dans les *Nouvelles* de Théophile Gautier, qu'il n'a plus quittées depuis. M. Michel Carré a tiré de cette nouvelle le sujet d'un opéra en deux actes, mis en musique par M. Eugène Diaz, qui n'obtint qu'un médiocre succès au Théâtre-Lyrique, le 6 juin 1865. Le livret du *Roi Candaule* n'a pas été imprimé.

Voici une bien curieuse lettre inédite de Victor Hugo à Théophile Gautier, écrite à propos du *Roi Candaule*. Elle nous est gracieusement communiquée par M. P. Lalanne, auquel nous adressons ici nos plus vifs remerciements.

4 octobre (1844).

Vous êtes un grand poète et un charmant esprit. Cher Théophile, je lis votre *Roi Candaule* avec bonheur.

Vous prouvez, avec votre merveilleuse puissance, que ce qu'ils appellent la poésie romantique a tous les génies à la fois, le génie grec comme les autres. Il y a à chaque instant dans votre poème d'éblouissants rayons de soleil. C'est beau, c'est joli et c'est grand.

Je vous envierais de toute mon âme si je ne vous aimais de tout mon cœur.

Victor H(ugo).

* 710. Italiens : **Ouverture** ; **Linda di Chamouni**. — Cirque-Olympique : **Représentation au bénéfice du jeune Ducrow**. — (**Nouvelles**). *La Presse*, 7 octobre 1844.

711. **Les Grotesques**, par Théophile Gautier, deux volumes in-8°, ensemble de 42 feuilles ; 331 et 326 pages, plus les tables. Imprimerie de *Firmin Didot*, à Paris. — A Paris, chez *Desessart*, rue des Beaux-Arts, 8. Prix : 15 francs.

Selon l'avis donné dans notre préface, nous ne parlerions pas de cet ouvrage, s'il ne contenait, outre tous les articles que nous avons renseignés, une post-face inédite, qui devint la préface de l'ouvrage lors de sa première édition in-12, en 1853. Les *Grotesques* sont inscrits sous le numéro 5008 de la *Bibliographie de la France* du 12 octobre 1844. (Voir nos 93, 96, 101, 104, 105, 106, 108, 111, 112 bis, 113 et 695.)

* 712. Opéra : **Richard en Palestine**. — Gymnase : **Babiole et Joblot**. — Vaudeville : **Deux filles à marier** ; **Follette**. *La Presse*, 14 octobre 1844.

* 713. Opéra-Comique : **Le Mousquetaire**. — Odéon : **Le Bachelier de Ségovie**. — Th. des Variétés : **Monseigneur**. — Palais-Royal : **L'Étourneau**. — Cirque-Olympique : **La corde de pendu**. *La Presse*, 21 octobre 1844.

714. **Feuillets d'album d'un jeune rapin**. *Le Diable à Paris*, livraisons trente-sept à trente-neuf, publiées les 22 et 29 octobre 1844. Ce récit a reparu non seulement dans toutes les éditions du *Diable à Paris*, mais encore dans *Paris et les Parisiens*, un volume in-12, par divers, paru en 1857. Il fut joint aux œuvres de Théophile Gautier, dans l'édition

in-12 de *la Peau de tigre*, en 1865, et dans celle des *Jeunes France* de 1873, série des *Contes humoristiques* qui terminent le volume. La première livraison du *Diable à Paris* a paru le 9 avril 1844, et, dans l'annonce de cette publication que *la Presse* de ce jour publie, se trouve l'indication des articles suivants, que Théophile Gautier devait y écrire : *Paris futur*, *les Jours et les Nuits d'un Peintre* et *Aurea mediocritas*. Le premier a été publié beaucoup plus tard dans *le Pays*. Le second est devenu le conte qui nous occupe et le troisième n'a jamais été écrit. C'est dans ces *Feuillets d'Album* qu'il est question d'un traité *De ars Natandi*, qu'on a cru souvent être le titre d'un ouvrage de Théophile Gautier lui-même.

715. ITALIENS : **I Puritani.** — ODÉON : **Le Béarnais; le comte d'Egmont.** — VAUDEVILLE : **Un mauvais ménage.** *La Presse*, 28 octobre 1844.

715 bis. **Les Beautés de l'Opéra ; (sixième livraison) : Norma.** Cette livraison, signée, est aussi la sixième notice du volume ; elle a paru le 1er novembre 1844. C'est la dernière que Théophile Gautier ait écrite pour cet ouvrage. Elle a été insérée en outre en 1883 dans son volume intitulé : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

716. **Inauguration de l'église Saint-Vincent-de-Paul.** *La Presse*, 2-3 novembre 1844.

*717. OPÉRA : **Concert spirituel.** — ODÉON : **Les Nuées.** — AMBIGU : **Les Orphelines d'Anvers.** *La Presse*, 4 novembre 1844.

*718. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Tisserand de Ségovie.** — ODÉON : **Héli.** — OPÉRA-COMIQUE : **Reprise du Maçon.** — GYMNASE : **Emma.** — VAUDEVILLE : **Un ange tutélaire.** — (ITALIENS). *La Presse*, 11 novembre 1844.

*719. ODÉON : **Le roi Lear.** — PALAIS-ROYAL : **Deux Papas très bien ; le Roman de la Pension.** — Th. des VARIÉTÉS : **Point-du-Jour.** — GYMNASE : **Au bord de l'abîme.** *La Presse*, 18 novembre 1844.

* 720. Théatre-Français : **Une Femme de quarante ans.** — Gymnase : **Ivan le Moujick.** — Porte-Saint-Martin : **La Dame de Saint-Tropez.** — *La Presse*, 25 novembre 1844.

* 721. **La Foi, l'Espérance et la Charité, chœurs de Rossini.** — Italiens : **Le Cantatrici villane.** — Vaudeville : **Un jour de liberté.** — Th. des Variétés : **La Mazurka.** *La Presse*, 2 décembre 1844.

* 722. Opéra : **Marie Stuart.** — Italiens : **Il Pirata.** — Opéra-Comique : **Reprise de Wallace.** *La Presse*, 9 décembre 1844.

* 723. **Le Désert, par Félicien David.** — Odéon : **Reprise de Christine à Fontainebleau.** — Th. des Variétés : **Le Chamboran ; Lafleur ; reprise de Pauvre Jacques.** — Gymnase : **Rebecca.** *La Presse*, 16 décembre 1844.

* 724. Salle Ventadour : **Othello ; Hamlet ; les Acteurs anglais.** — Vaudeville : **Péché et pénitence.** — Palais-Royal : **La Tête de singe.** — Ambigu : **Un conte de fée.** *La Presse*, 23 décembre 1844.

* 725. Italiens : **Béatrice di Tenda ; Acteurs anglais : Virginius.** — Gymnase : **Un pensionnat du grand Monde.** — Th. des Variétés : **Colin Tampon ; le Père de la débutante.** — Vaudeville : **Paris à tous les diables.** *La Presse*, 30 décembre 1844.

1845

* 726. Italiens : **Concert de Félicien David ; Werner, tragédie de Byron.** — Théatre-Français : **Guerrero.** — Gymnase : **Madame de Cérigny.** — Cirque-Olympique : **Le lion du Désert.** *La Presse*, 6 janvier 1845.

* 727. Odéon : **Inez.** *La Presse*, 13 janvier 1845.

* 728. Italiens : **Macbeth, tragédie de Shakspeare ; Les Acteurs anglais.** *La Presse*, 14 janvier 1845. Cet article, dans l'*Histoire de l'art dramatique*, suit immédiatement le précédent et ne porte aucune date.

* 729. Italiens : **La Rinegata ; dernière représentation anglaise.** — Opéra. — Palais-Royal : **Le fiacre et le parapluie.** — Gymnase : **La morale en action.** — Th. des Variétés : **Boquillon à la recherche d'un père.** — **(Festival de Berlioz).** *La Presse*, 20 janvier 1845. Dans l'*Histoire de l'art dramatique* cet article et celui du 27 janvier sont complètement réunis et fondus l'un dans l'autre. Leurs dates sont aussi mal placées.

730. **Prière.** *L'Artiste*, 26 janvier 1845. Ces vers sont entrés, la même année, dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier, qu'ils n'ont plus quittées. Ils ont été réimprimés aussi, sous le titre de : *Ferveur*, dans les *Confidences poétiques*, un volume in-12 par divers, paru à la fin de 1849, portant le millésime de 1850, et dans l'*Anthologie des poètes français* publiée chez Lemerre en 1873, cette fois sous leur titre primitif. *Prière* a été mis en musique par M. G. Collignon.

* 731. ITALIENS : **Don Juan ; bénéfice de Fornasari.** — OPÉRA : **Les petites danseuses Viennoises.** — OPÉRA-COMIQUE : **Reprise de Cendrillon.** — VAUDEVILLE : **Les trois loges.** — PALAIS-ROYAL : **L'Habeas Corpus.** — GYMNASE : **Un bal d'enfants.** — GAITÉ : **Forte-Spada.** — **(Nouvelles).** *La Presse*, 27 janvier 1845.

732. THÉATRE-FRANÇAIS : **Une bonne réputation ; Oreste.** — AMBIGU : **Les talismans.** — ITALIENS : **Il Fantasma.** — (ODÉON). *La Presse*, 3 février 1845.

* 733. Th. des VARIÉTÉS : **Mimi Pinson.** — PALAIS-ROYAL : **Biribi le mazourquiste ; le Bœuf gras.** — VAUDEVILLE : **L'Enfant chéri des dames.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Lady Seymour.** — ITALIENS : **Reprise de Corrado d'Altamura.** *La Presse*, 10 février 1845. Le fragment sur l'*Enfant chéri des dames*, conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, y porte par erreur la date du 17 février.

734. **A la princesse Bathilde.** *La Pandore*, 15 février 1845. Ces vers sont entrés la même année dans les *Poésies complètes* de Théophile Gautier qu'ils n'ont plus quittées depuis. Ils étaient accompagnés de cette note, dans *la Pandore* :

On sait que la princesse Bathilde est un personnage du ballet de *Giselle*, charmante légende due à la plume spirituelle et poétique qui a tracé ces quelques vers.

L'artiste qui a créé ce rôle, et à laquelle sont adressés ces vers, est mademoiselle Forster de l'Opéra, à laquelle Théophile Gautier adressa encore d'autres vers. (Voir n° 759.)

* 735. ITALIENS : **Otello.** — OPÉRA. **Représentation au bénéfice des petites danseuses viennoises.** — OPÉRA-COMIQUE : **Les Bergers-Trumeau.** — VAUDEVILLE : **Les mystères de ma femme.** — CIRQUE-OLYMPIQUE : **L'Empire.** — **(Concerts).** *La Presse*, 17 février 1845.

* 736. ITALIENS : **La Norma.** — ODÉON : **Notre-Dame des abîmes.** — GYMNASE : **Les deux César.** — PALAIS-ROYAL **Une nuit terrible.** *La Presse*, 24 février 1845.

* 737. Théatre-Français : **Le gendre d'un millionnaire.** — Odéon : **Le docteur amoureux.** — Palais-Royal : **La tour d'Ugolin.** — Gymnase : **Le tuteur de vingt ans.** — Gaité : **Les ruines de Vaudemont.** — Th. des Variétés : **Reprise à ce théâtre des premières armes de Richelieu.** *La Presse*, 3 mars 1845.

738. Théatre-Français : **Reprise d'Hernani.** — Palais-Royal : **Parlez au portier ; le porteur d'eau.** — Porte-Saint-Martin : **La dansomanie ; débuts de Lola Montez.** — **(Concerts).** *La Presse*, 10 mars 1845.

739. **Salon de 1845. — I. Le jury ; tableaux refusés.** *La Presse*, 11 mars 1845.

* 740. Odéon : **Walstein.** — Th. des Variétés : **Les deux pierrots ; le garde forestier.** — Palais-Royal : **Un vieux de la vieille.** — Gymnase : **Le petit homme gris.** — **(Concerts).** *La Presse*, 17 mars 1845.

740 bis. **Salon de 1845. — II. Horace Vernet ; Eugène Delacroix ; Théodore Chassériau. — III. Decamps ; Boulanger ; Gleyre ; Schnetz. — IV. Hippolyte Flandrin ; Robert Fleury ; Appert ; Muller ; Papety ; Gigoux ; Brune ; Tissier ; Dugasseau.** *La Presse*, 18, 19 et 20 mars 1845.

* 741. Italiens : **Félicien David ; le Barbier.** — Opéra : **Début de mademoiselle Plunkett ; rentrée de madame Stolz.** — Palais-Royal : **Le Roi des Frontins.** — Porte-Saint-Martin : **La Biche au bois.** — **(Concerts).** *La Presse*, 31 mars 1845.

* 742. Théatre-Français : **Virginie.** — Gymnase : **La belle et la bête.** — Vaudeville : **Les deux tambours.** — Italiens : **Clôture ; concert de madame Pleyel.** *La Presse*, 7 avril 1845.

743. **Le tricorne enchanté**, bastonnade en un acte et en vers, mêlée d'un couplet ; représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 7 avril 1845. *La Presse*, 12 et 13 avril 1845.

Cette pièce, qui dans *la Presse* fut signée par Théophile

Gautier seul, porte partout ailleurs le nom de Sirandin accolé au sien. Elle fut d'abord imprimée en brochure in-8°, peu de jours après sa publication dans *la Presse ;* puis, en 1855, elle entra dans le *Théâtre de poche* de Théophile Gautier, et ensuite dans toutes les éditions de son volume : *Poésies nouvelles*. En 1872, enfin, *le Tricorne enchanté* entra dans son *Théâtre*, qu'il n'a plus quitté. Le *couplet* unique de ce pastiche, a été réimprimé sans indication d'origine dans l'*Almanach de Jean Raisin* pour 1854. Le manuscrit autographe de cette pièce, est daté du 11 février 1845, et porte pour titre : *Le dernier Frontin*, pasticcio. Elle a été reprise, sans changements, à l'Odéon, le 30 novembre 1872 ; une édition in-12, datée 1873, en a été faite à cette occasion. M. F. Bazin a mis en musique (dans la *France musicale*) le : *Refrain bachique du Tricorne enchanté.*

Ce fut Méry qui rendit compte de la première représentation, dans *la Presse* du 14 avril 1845.

Le manuscrit autographe en notre possession contient quelques variantes inédites que nous allons citer ici. La jeune fille s'appelait d'abord Isabelle, et la scène première se terminait par ces vers supprimés aujourd'hui :

FRONTIN.

C'est lui que tu cherchais.

MARINETTE.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Pour le séduire ;
Aux brasiers de tes yeux tu veux le faire cuire.

MARINETTE.

Vu mon sexe j'en ai le droit. J'en userai.

FRONTIN.

Tes appas rateront et je l'emporterai.

MARINETTE.

Pour avoir tant d'aplomb, as-tu volé le coche !

FRONTIN.

Je loge, comme on dit, le diable dans ma poche ;
Mais un homme d'esprit sait amener à bien
Les plus hardis projets sans qu'il en coûte rien.

La fin de la scène trois est celle-ci :

GÉRONTE.

. . . .
Tu me frustres !

CHAMPAGNE.

Monsieur, j'ai fini mon ouvrage ;
Monsieur....

GÉRONTE.

Silence !

FRONTIN.

Au lieu de garder la maison,
Il boit au cabaret à perdre la raison ;
Voyez plutôt : le vin illumine sa trogne
Et sur son nez écrit en couleur rouge : Ivrogne !

MARINETTE.

Il est saoul.

CHAMPAGNE.

Les poissons, si j'ai bu, sont tous gris.

GÉRONTE.

Est-ce pour t'enivrer, maraud, que je t'ai pris ;
Réponds ?

CHAMPAGNE.

Monsieur...

MARINETTE.

Tais-toi.

FRONTIN.

Si, pendant son ivresse,
Quelqu'un de ces blondins qu'on voit raser sans cesse,

Hirondelles d'amour, les balcons et les murs
Des pupilles en proie à des tuteurs trop mûrs,
Peut, les gardiens absents, pénétrer dans la place,
Trouver seule Isabelle et...

GÉRONTE.

C'est vrai. Je le chasse!
Brigand!

CHAMPAGNE.

Mais...

GÉRONTE.

Pas un mot ou je t'assomme!

CHAMPAGNE.

Au moins
Rendez-moi mon argent?

GÉRONTE.

Non. Pour prix de mes soins
A te le conserver en dépôt, je le garde.
Sors d'ici, misérable!

(Tous le battent.)

CHAMPAGNE, se sauvant.

Au secours! A la garde!

Les quatre premiers vers de la scène quatre étaient suivis de ceux-ci :

GÉRONTE.

. . . .
Il faut qu'il ait commis, pendant ses fonctions,
Des malversations et des concussions;
Il faut qu'il m'ait volé. Donc, le droit m'autorise
A reprendre sur lui la somme qu'il m'a prise.
Que t'en semble, Frontin?

FRONTIN.

C'est limpide. L'argent
. . . .

La scène six se termine par ces quatre vers :

VALÈRE.

Quatre mots seulement ; je ne suis pas bavard.
Parle.

FRONTIN.

Au fait, le lui dire à présent ou plus tard...
Il s'agit d'un chapeau magique, une folie,
Qu'excuse du barbon la bêtise accomplie.

et la scène sept s'ouvre ainsi :

MARINETTE.

Monsieur, de ce côté veuillez tourner les yeux.

INEZ, au balcon.

C'est Valère ! O mon cœur...

VALÈRE.

Je vois s'ouvrir les cieux !

FRONTIN, à part.

Une fenêtre avec un pot de giroflée !

VALÈRE.

Et vers moi se pencher une figure ailée !

FRONTIN, à part.

Un joli bonnet blanc, c'est tout ce que je vois.
(Haut.) Monsieur, vous parlez d'or, mais pour une autre fois
Gardez votre bouquet de fleurs de rhétorique ;
Votre style, en amour, est trop métaphorique.
Pour que le vieux barbon ne nous surprenne pas,
Marinette aux aguets va se mettre là-bas,
Et moi pendant ce temps je ferai courte échelle
Afin que vous voyiez de plus près votre belle.

VALÈRE.

Frontin, comment payer...

FRONTIN.

Quand vous serez en fonds,
Plus tard.

VALÈRE.

O mon sauveur !

FRONTIN.

Allons vite, grimpons.
Le temps presse.

VALÈRE.

C'est fait.

FRONTIN.

Tenez-vous aux balustres.

VALÈRE, à Inez.

O vous dont la beauté passe les plus illustres,
Vous dont les yeux charmants et pourtant meurtriers
Ont des traits à percer les plus durs boucliers,
Ne vous offensez pas des soupirs qui s'échappent
Du sein des malheureux que, par mégarde, ils frappent ;
Ne vous offensez pas d'un téméraire espoir,
Et ce cœur tout à vous, daignez le recevoir.
. . . .

La scène huit se termine par ces vers :

GÉRONTE.

. . . .
Autour de la maison Valère a beau rôder,
Je sais à quelle sauce il faut l'accommoder !
Mais, le voici là-bas ; à l'angle de la rue,
Selon son habitude il fait le pied de grue.

Dans les scènes dix et onze se trouvent ces variantes :

FRONTIN.

. . . .
Il offre prise aux coups, bien qu'il soit invisible,

Et son cuir disparu n'en est pas moins sensible.

. . . .

GÉRONTE.

. . . . Allons, rassure-toi,
Ce n'est pas un motif à prendre de l'effroi.
J'étais par pur hasard derrière ce jeune orme
Qui me cachait.

MARINETTE.

Monsieur, vous n'êtes pas énorme,
Mais je n'aurais pas cru qu'un tronc mince et pelé
Comme un balai, couvrît un homme.... potelé.

GÉRONTE.

Je m'effaçais. Je suis mince quand je m'efface.

MARINETTE.

Vous avez entendu ce que j'ai dit?

GÉRONTE.

La place
Objet de tous tes vœux, mon enfant, tu l'auras;
Tu me dorloteras et tu me serviras.

Enfin la pièce se termine par ces vers, qui justifient son premier titre, et remplacent ceux que Frontin adresse aujourd'hui au public :

GÉRONTE.

. . . .
Mais je suis un Géronte, il faut finir mon rôle...
Soyez heureux!

CHAMPAGNE.

Je vais commander le festin.

FRONTIN.

Toi, public, sois clément pour *le Dernier Frontin.*

744. ODÉON : **Les Pharaons.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Madame de Lucenne.** — VAUDEVILLE : **L'amour dans tous les**

quartiers. — AMBIGU : **La peste noire.** *La Presse*, 14 avril 1845.

744 bis. **Salon de 1845. V. MM. Landelle ; Ange Tissier ; Hesse ; Sébastien Cornu ; J.-B. Guignet ; Adrien Guignet ; Geffroy ; Bard ; Matout ; Janmot ; Glaize ; Etex ; etc. — VI. MM. Meissonier ; Steinheil ; Adolphe et Armand Leleux ; Hédouin ; Diaz ; Baron ; Alfred de Dreux ; Vidal ; madame Cavé ; MM. Eugène Isabey ; Philippe Rousseau ; Saint-Jean ; Compte-Calix. — VII. MM. Corot ; Alphonse Teytand ; P. Flandrin ; Chevandier ; Desgoffes ; Camille Lapierre ; Toudouze ; Troyon ; Legentil ; de Curzon ; Chacaton ; Théodore frères ; Karl Girardet ; Joyant ; Dauzats ; Flers ; Loubon ; Lesecq ; Brascassat ; etc. — VIII. Sculpture. MM. Pradier ; David (d'Angers) ; Simart ; Jouffroy ; Bosio ; Feuchères ; Etex ; Garraud ; etc. — IX ; fin. MM. Amaury-Duval ; Lehmann ; Hipp. Flandrin ; Guichard ; Gigoux ; Mottez ; Eugène Delacroix.** *La Presse*, 15, 16, 17, 18 et 19 avril 1845. Le dernier article est une revue des travaux exécutés par les différents peintres nommés en tête du feuilleton, dans les églises de Saint-Merry, Saint-Séverin, Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Denis-du-Saint-Sacrement.

* 745. ODÉON : **L'Eunuque, de Térence.** — GYMNASE : **L'Image.** — PALAIS-ROYAL : **L'Homme aux trente écus.** — **Concerts.** *La Presse*, 21 avril 1845.

* 746. OPÉRA-COMIQUE : **La Barcarolle.** — Th. des VARIÉTÉS : **Tom Pouff.** — **Concerts.** *La Presse*, 28 avril 1845.

747. **Guzla.** (« **Dans un baiser.** ») *La Presse*, 28 avril 1845. Ces vers ont été réunis la même année, sans titre, aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier, qu'ils n'ont plus quittées depuis ; dans l'édition de 1875-1876, ils ont pris pour titre les premiers mots de la pièce. Écrits pour Félicien David, raconte l'auteur dans le feuilleton qui les contient, la version publiée avec sa musique, sous le titre de : ***Tristesse de l'Odalisque***, contient quelques variantes ; les deux premiers vers de la pièce sont ceux-ci :

> Dans un soupir, l'onde au rivage
> Dit ses malheurs,

et cette variante est préférable au texte, car elle évite la répétition du mot : *douleur*, à la rime avant douze vers. Les quatre derniers vers sont aussi changés ; on lisait d'abord :

Moi, je n'ai rien qui me réponde;
Si je parlais....
La mer est là, verte et profonde,
Sous le palais !....

Ces vers ont encore été mis en musique, sous le titre de : *Solitude*, par mademoiselle de Saint-Hilaire; sous celui de : *Rêverie*, par A. Tramezzani ; sous celui de : *La Solitude*, par M. Z. Jaume de Saint-Hilaire; sous celui de : *Le Soir*, par M. J. Philipot ; sous celui de : *Mélancolie*, par M. L. Kreutzer, et sous celui de : *Seule*, par M. A. Tandou.

748. **Autre Guzla (Gazhel).** *La Presse*, 28 avril 1845. Ces vers, sous le titre de : *Gazhel*, ont aussi été réunis, la même année, aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier, qu'ils n'ont plus quittées. Félicien David les a mis en musique sous le titre d'*Amour pour amour*. Le dernier couplet est différent dans *la Presse*. Voici cette première version :

J'aime un fez écarlate,
De sequins frémissant,
Où partout l'or éclate,
Où reluit le croissant.
La fontaine où l'eau cause ;
L'arbre en fleur où se pose
L'oiseau cher à la rose
Pour conter son amour;
Mais au ciel ou sur terre,
Le trésor que préfère
Mon cœur jeune et sincère,
C'est ton cœur, blond giaour !

Ces vers ont encore été mis en musique, sous le titre de : *Gazhel*, par MM. J. T. Brinck, J. O'Kelly et mademoiselle Gabrielle Darcier, et, sous celui de : *Gazhel, orientale*, par M. E. Durand.

*749. **(Poésies nouvelles).** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Une soirée à la Bastille.** — ODÉON : **Le Camoëns.** — Th. des VARIÉTÉS : **Un conte de fée.** — GYMNASE : **Jeannette et Jeanneton.** — THÉATRE DE CHARTRES : **Représentation au bénéfice de la souscription pour la statue de Marceau.** *La Presse*, 5 mai 1845.

*750. OPÉRA : **Représentation au bénéfice de madame Dorus.** — VAUDEVILLE : **Le Petit-Poucet.** — PALAIS-ROYAL : **L'Escadron volant de la Reine.** — GAITÉ : **La tour de Ferrare.** — **(Le Diable amoureux, par Cazotte.)** *La Presse*, 12 mai 1845.

751. **Les Indiens Ioways.** *La Presse*, 19 mai 1845. Cet article a été réimprimé la même année dans la *Revue pittoresque* du 20 juin.

*752. AMBIGU : **Les Étudiants.** — GYMNASE : **Le Lansquenet.** *La Presse*, 26 mai 1845.

753. **Gavarni.** — **(Nouvelles des théâtres.)** *La Presse*, 2 juin 1845. La partie de cet article relative à Gavarni a été réimprimée la même année en tête du tome Ier de ses *Œuvres choisies* (voir plus loin n° 756); elle a encore reparu en 1857 et en 1864 en tête de l'édition du même ouvrage publiée en un volume in-folio, et donnée en prime par le *Figaro*, qui a de plus reproduit cette préface dans son numéro du 11 juin 1857. Toutes ces versions sont différentes et elles ont été, autant que possible, fondues en une seule, réimprimée en 1883 dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

*754. THÉATRE-FRANÇAIS : **Anniversaire de Corneille.** — ODÉON : CHANGEMENT DE DIRECTION. — Th. des VARIÉTÉS : **Jongleur et Mandarin.** — PALAIS-ROYAL : **Sylvandire.** — GAITÉ : **Agnès Bernau.** — CIRQUE OLYMPIQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. *La Presse*, 9 juin 1845.

*755. **Variétés : La gardeuse de dindons.** — **(Tony Johannot.)** *La Presse*, 16 juin 1845. Une partie de cet article a été, sous le titre de : *Tony Johannot*, réimprimée en 1874, dans le volume de Théophile Gautier : *Portraits contemporains.*

756. Œuvres choisies de Gavarni : Les Enfants terribles. Cette étude fait partie, avec la notice sur *Gavarni* renseignée plus haut, de la première livraison des *Œuvres choisies de Gavarni*, dont la mise en vente chez *Hetzel* est annoncée dans *la Presse* du 19 juin 1845 ; elle est inscrite sous le nº 5306 de la *Bibliographie de la France* du 28 du même mois, et a reparu en 1883 dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

Il a été fait deux éditions du prospectus des *Œuvres choisies de Gavarni* dont le texte est un peu différent. Elles sont toutes deux rarissimes, et nous allons citer ici ces deux versions complétées l'une par l'autre :

Nous n'aurons sans doute pas à expliquer pourquoi la pensée nous est venue de réunir en volumes, comme on le fait des œuvres d'un écrivain, les œuvres éparses d'un dessinateur, quand ce dessinateur est Gavarni.

Parmi les admirateurs de cet éminent artiste, il n'en est pas un seul, en effet, qui n'ait compris que son œuvre était durable par cela même qu'elle était double, et que ce qui lui constituait une si séduisante originalité, c'était cette dualité même.

Écrivain et dessinateur, Gavarni a fait de chacun de ses charmants dessins une page vivante de l'histoire de nos mœurs. Il n'en est pas un qui n'ait son motif, sa raison, sa justification tantôt triste, tantôt bouffonne, dans les travers de notre société, dans ses ridicules les plus cachés, voire dans ses vices. Son crayon, si capricieux pourtant, n'a point eu de caprices qui n'ait eu un but : le blâme ou la moquerie, la critique ou la satire par le portrait. Ce que La Bruyère et La Rochefoucauld firent pour leur époque d'une main seulement, Gavarni l'a su faire, pour ainsi dire, des deux mains : quand ce n'est pas son crayon qui a dû venir au secours de sa

pensée, c'est sa plume qui a achevé ce que son crayon n'avait pu dire, de sorte que sa pensée n'a presque jamais été incomplète.

Et quel langage clair et piquant que celui de Gavarni! — Quand il crayonne comme tout est net, vrai, bien accusé, sans jamais être lourd; comme chacun peut le lire, l'homme et l'enfant, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, et l'étranger lui-même, pour qui ces figures ne sauraient être muettes, à qui ces vives images parlent une langue, qu'il entend alors même qu'il ignorerait la nôtre. — Quand il écrit, quel esprit, quelle finesse, quelle audace, quelle précision jusque dans ces réticences, jusque dans ces demi-mots dont se compose notre français familier !

C'est en voyant réunis tous ces petits chefs-d'œuvre qu'on jugera de l'importance de l'œuvre de Gavarni, qu'on en comprendra la valeur, qu'on sera frappé surtout de l'incroyable unité qui relie ces pièces en apparence si séparées, et qu'on sentira, en un mot, que ce qu'on a sous la main, c'est bien un livre, un livre plein d'idées, et non pas seulement un vain recueil d'images.

Du talent de Gavarni qu'avons-nous à dire encore qui n'ait été déjà dit et redit ? — Nos plus grands peintres l'admirent comme un des leurs, et avec raison; car nul plus que lui n'a su allier le mérite de l'idée au mérite de la forme et de la couleur, et sans sortir de la plus exacte vérité, poétiser ce qui, sous toute autre main, eût paru et paraît vulgaire, dans nos tristes et uniformes costumes, dans nos modes d'un jour, nos éternels ridicules. Chacun, d'ailleurs, n'est-il pas juge, ceux mêmes que leurs habitudes éloignent le plus de l'étude des arts, de ce qu'il y a de finesse, d'observa-

tion, de vérité, d'élégance, de grâce et de vigueur en même temps, dans ces brillantes petites pages, où la réflexion et le soin infini des détails se cachent sous la plus extrême facilité?

Qui niera que, pour l'étude de nos mœurs, de nos habitudes, de nos caractères, de nos apparences et de nos costumes, le livre que nous publions, où se trouve peinte avec une si extraordinaire vivacité notre société presque tout entière, ne soit un livre précieux? que notre histoire un jour n'en soit plus facile à écrire? qu'un semblable livre, s'il eût pu être fait à toutes les époques, aurait singulièrement éclairé la marche de l'historien, et que tels peuples, par exemple les Grecs et les Romains si l'on veut, pour citer ceux dont il nous reste pourtant le plus de souvenirs, nous seraient beaucoup plus familiers si, en même temps qu'ils avaient Aristophane et Térence, ils avaient eu un Gavarni?

Qui niera enfin que si, de notre temps, il doit rester quelque chose, ce puisse être ce qui le représente le mieux, c'est-à-dire cette œuvre multiple de nos dessinateurs, devant lesquels il a tour à tour posé, mais devant aucun plus complaisamment, ce semble, que devant Gavarni? Et n'est-ce pas d'ailleurs un des caractères de notre époque que le crayon l'ait si bien disputé de souplesse et d'agilité à la plume, qu'on puisse dire que l'œuvre de quelques-uns de nos dessinateurs égalera aux yeux de la postérité, si elle ne la dépasse pas, et achèvera en tout cas celle de nos écrivains?

Notre but a donc été de compléter, pour cette publication, le tableau de nos mœurs déjà commencé sous différentes formes dans nos précédentes publications; de le faire dans les mêmes conditions de luxe, de façon

à ce que cette dernière partie soit le complément des premières, et de le faire surtout avec un bon marché auquel ne sont point habitués les amateurs de dessins et d'estampes.

L'édition que nous préparons, revue, corrigée, dessinée entièrement à nouveau, augmentée en quelques parties, modifiée et épurée en quelques autres par l'auteur avec la plus scrupuleuse attention, gravée par nos meilleurs artistes et améliorée par conséquent de tout ce qui fait la supériorité de ce genre de reproduction sur la reproduction toujours molle et insuffisante de la lithographie, contiendra tout ce que Gavarni a produit d'essentiel, et sera imprimée avec le plus grand soin; ce que le mode de publication, presque toujours quotidien, employé jusque-là pour les œuvres de Gavarni, avait, la plupart du temps, rendu impossible.

Les séries pouvant se vendre par livraisons, ce qui ne s'était point fait encore pour les œuvres dessinées, chacun ira chercher dans ce curieux et instructif tableau de nos mœurs au dix-neuvième siècle, le côté, le coin, la page, la ligne qui conviendra le mieux à son goût et à son esprit. Les titres seuls des charmantes comédies dont se compose l'œuvre de Gavarni prouvent que cette recherche ne saurait être vaine, et qu'il n'est personne qui n'y puisse trouver son compte. La ville et la campagne, la bibliothèque et le salon, ne s'empareront-ils pas de ce livre charmant, devant lequel fuiront les heures si longues de la solitude et les ennuis d'une conversation trop souvent languissante?

Le papier sera comme ceux employés par nous pour nos éditions des *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, du *Voyage où il vous plaira* et du *Diable à*

Paris, fourni par la papeterie de Sainte-Marie; l'impression, point essentiel dans un livre où tout est dessin, sortira des presses bien connues de MM. Schneider et Langrand.

* 757. Opéra : **Othello.** — Théâtre-Français : **La tour de Babel.** — Palais-Royal : **La pêche aux beaux-pères.** — Gymnase : **Grande dame et grisette.** *La Presse*, 23 juin 1845.

758. **L'Oreiller d'une jeune fille.** Le *Musée des Familles*, juin 1845. Ce conte a fait partie en 1852 et en 1865 des deux éditions de *La Peau de tigre*. Dans le *Musée des Familles*, Théophile Gautier appelle les mains, à propos d'exercices de piano : « les chirogymnastes. »

758bis. **Poésies complètes** de Théophile Gautier. Un volume in-12 de 15 feuilles 2/3, 370 pages. Imprimerie de *Crapelet*, à Paris. A Paris, chez *Charpentier*, rue de Lille, n° 17. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, que nous trouvons inscrit sous le n° 3428 de la *Bibliographie de la France* du 5 juillet 1845, contient un certain nombre de pièces inédites, ou du moins dont nous ignorons la provenance et qui motivent l'insertion de ce livre dans notre travail. En voici les titres :

759. **(Sans titre.) « Oui, Forster j'admirais... »** Cette pièce a dû être écrite en 1840. Nous trouvons à ce sujet dans une lettre inédite et non datée de Théophile Gautier à M. Charles de Boigne les renseignements suivants :

Je vous envoie un exemplaire du *Rat* d'opéra, dont vous pouvez revendiquer la meilleure partie ; j'ai tenu seulement la plume.

Vous souvenez-vous de la petite dissertation admirative sur l'oreille de mademoiselle Forster, le jour où j'ai eu l'honneur de dîner avec vous chez mademoiselle Nathalie (Fitzjames) ? Cette oreille m'a inspiré quelques vers que je joins à ma lettre.

(Ici se trouve la pièce de vers, moins les vers quatre à huit.)

Si mademoiselle Nathalie (Fitzjames) a besoin de quelque réclame ou article qu'elle s'adresse à M. Gérard (de Nerval), chez moi, rue de Navarin, 14; elle sera obéie avec l'empressement que j'y mettrais moi-même.

Théophile GAUTIER.

Mademoiselle Forster était, à cette époque, artiste de la danse à l'Opéra. Cette lettre a dû être écrite à la fin d'avril 1840, peu de temps avant le départ de son auteur pour l'Espagne, et au moment de l'apparition du *Rat* dans les *Français peints par eux-mêmes.*

Voici une autre lettre inédite de Théophile Gautier, adressée à madame Alexandre Dumas (mademoiselle Ida Ferrier).

Ma chère Ida,

Excusez-moi d'abord de ne pas m'être rendu à vos ordres hier; mais vous avez été assez femme de littérateur pour avoir remarqué que les feuilletons du Lundi se font les Dimanches.

Ce que vous me demandez est la chose du monde la plus simple, et présente d'énormes difficultés, comme toutes les choses simples. Mademoiselle Dumilâtre n'a pas chez elle le costume que vous désirez. Il est au théâtre. Pour l'en sortir il faut une permission de Pillet, un ordre du conservateur du matériel, un tas de formalités à n'en plus finir, et les formalités sont longues en ce pays excessivement peu Turc que nous habitons.

Si le dessin du costume avec tous les renseignements possibles vous suffisait, on pourrait l'avoir. Il y aurait encore un autre moyen, c'est de faire exécuter le cos-

tume par le tailleur de l'Opéra, et ce moyen me paraît le plus sage.

Faites-moi savoir votre décision. J'obéirai comme c'est mon devoir et mon plaisir.

Théophile GAUTIER.

Quelques années plus tard, il lui écrivait encore le billet suivant :

Madame,

Le beau temps prolonge la facétie champêtre d'Enghien ; je ne pourrai vous aller voir aujourd'hui et je vous envoie à ma place deux ou trois bouquins que vous ne connaissez sans doute pas, pour vous prouver que je n'ai pas oublié notre bonne rencontre aux Tuileries.

Mes affectueux compliments au prince (de Villa-Franca).

A vos pieds,
Théophile GAUTIER.

760. **La Fuite**. Ces vers ont été mis en musique par MM. E. Viault, G. Bizet, J. Philipot, F. Bazin et P. Puget.

761. **Sultan Mahmoud**. Le refrain de cette pièce est celui-ci, dans la version mise en musique par Félicien David :

Que ne suis-je un esclave,
Un pâtre obscur,
Savourant sans entrave
Un amour pur !

M. Ch. Poisot a aussi mis cette pièce en musique.

762. **L'Esclave**. Écrit en 1840. La lettre que nous avons citée plus haut, à propos des vers à mademoiselle Forster, débute sans aucune explication par *l'Esclave;* puis vient le

paragraphe suivant, qui précède immédiatement ce que nous avons déjà publié :

Je souhaite que ces vers vous conviennent, la coupe en est assez musicale ; s'ils avaient quelque chose qui n'allât pas, Gérard (de Nerval) les arrangerait.

A propos de Gérard de Nerval, voici de lui une lettre inédite adressée à Alphonse Karr au Havre, en 1845 ; elle contient un court post-scriptum de Théophile Gautier :

Ce 18 juin 1845.

Mon cher Karr,

En vous annonçant la visite de M. Tessier Dumotay, j'éprouve ce sentiment qui fait qu'on s'étonne que nos amis ne soient point connus de nos amis. Comment en effet ne le connaissez-vous pas? Il est des nôtres et des meilleurs. Le hasard le conduit près de vous, mais vous vous connaissez intuitivement déjà. Théophile (Gautier) se joindrait à moi pour vous parler de lui, que cela n'ajouterait rien à ce fait ; il vous dirait cependant que c'est un poète, comme je vous dirai que c'est un homme d'imagination, de science et surtout de cœur. Sur quoi je crois que vous devez déjà vous être reconnus et serré les mains. Je me recommande à présent de vous deux pour penser à moi et en bien parler.

J'espère, mon cher Karr, vous aller voir cette saison. Vous savez que l'on m'a chargé du *Courrier de Paris* (à *la Presse*). Pourquoi ne le ferais-je pas un peu du Havre, pour une semaine ? Et d'ailleurs combien je gagnerais, comme autrefois, à me frotter un peu à votre esprit !

Votre affectionné,

GÉRARD (de Nerval).

Cher Karr,

Si vous ne m'avez entièrement oublié, recevez et traitez de votre mieux, à cause de moi d'abord et ensuite à cause de lui, mon bon ami Tessier Dumotay, le plus excellent, le plus agréable et le plus savant garçon de la terre.

Théophile Gautier.

L'Esclave a été mis en musique par MM. A. Le Pas, A. Ruber, P. Puget, L.-G. Bellini, Em. Berger, Ed. de Hartog, J. Philipot, E. Viault et Duprato; cette dernière version sous le titre de *Plainte d'une captive.*

763. **Letrilla.**

764. **(Sans titre). « J'ai laissé de mon sein de neige. »** Ces vers ont été mis en musique, sous le titre de *Soupir*, par MM. Widor et A. Choudens, et, sous celui de *Chansonnette*, par M. E. Viault.

764 bis. **Deux Tableaux de Valdès Léal.** Les vers soixante-trois à soixante-seize de cette pièce paraissent ici pour la première fois (voir nos 540 et 583 3°).

Ce volume des *Poésies complètes* parut au moment du départ de Théophile Gautier pour l'Algérie, où il passa les mois de juillet et d'août 1845; un grand nombre de réimpressions en ont été faites, et celle de 1866 porte pour titre: *Premières Poésies*, 1830-1845, par opposition à la première édition des *Poésies nouvelles* qui venait de paraître. L'édition en deux volumes, de 1875-1876, contient une erreur grave: en rétablissant les dates au bas des pièces, aussi souvent qu'il a été possible de le faire avec certitude, on a eu le tort de mettre, à chaque morceau de toute la série d'*España*, la date de première publication après l'indication de l'endroit qui l'avait inspiré à l'auteur. Cette dernière indication avait seule été ajoutée aux pièces, en 1845; il en résulte que les morceaux de cette série ayant été publiés de 1840 à 1845, l'auteur semble avoir passé toute cette période de temps en

Espagne, tandis qu'il n'y est resté, comme on l'a vu, que six mois en 1840.

Avant d'aller plus loin, disons qu'*España* avait été annoncée en un volume à part, en 1843, sous le titre de *Poésies espagnoles*, et que cet ouvrage devait paraître chez *Désessart*. Nous trouvons cette indication sur la couverture de la livraison des *Actrices célèbres contemporaines*, consacrée à *Giulia Grisi ;* nous y voyons aussi que Théophile Gautier devait écrire la notice sur *Madame Cinti-Damoreau*, notice qui ne parut jamais.

Voici encore un fragment inachevé de poésie espagnole. Théophile Gautier l'a essayé dans trois modes différents, les voici tous trois :

I

Du haut des tours la cloche
Du soir chante l'approche,
Et l'ombre de la roche
Brunit les vagues d'or.

II

Le soleil s'en va pleuré par les cloches ;
Du passant hardi fuyant les approches,
Savourons le bain à l'ombre des roches,
Que le Tage lave avec ses flots d'or !

III

Descendons de Tolède
Sans galant qui nous aide
Par la pente âpre et raide
Près du fleuve aux flots d'or,
Car déjà dans le Tage
Par essaims joue et nage.
. . . .
. . . .
Venez jeunes compagnes ;

Le soleil des Espagnes
Sur les blondes campagnes
Jette ses derniers feux [1];
Du soir la fraîche approche
Donne un chant à la cloche,
Donne une ombre à la roche.
. . . .

Et ce fragment inédit :

Sous la voûte azurée
Juana, mon adorée,
Oh ! viens avec moi voir
Dans la mer calme et brune,
Ainsi qu'en un miroir,
La lune
Blanche sur un fond noir !

Enfin, à propos de la première édition des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, voici l'*ex-dono* placé par lui sur un exemplaire de la réimpression de 1862, offert à M. Charles Asselineau :

A Charles Asselineau, un des derniers délicats.
Théophile Gautier.

celui placé en tête du même ouvrage offert à M. Henry Houssaye :

A M. Henry Houssaye.
Son plus vieil ami,
Théophile Gautier.

et cette dédicace :

Livre que j'aurais bien voulu offrir à mademoiselle Sionna Lévy,

1. Autre variante :
Jette aux blondes campagnes
Des rayons moins ardents.

mise en tête du même volume, trouvé par l'auteur chez madame Amélie Ernst (Sionna Lévy), un jour qu'elle était sortie, raconte cette dernière dans *le Voltaire* du 19 août 1882.

765. **La Croix de Berny**, roman steeple-chase. Gentlemen riders : le vicomte Charles de Launay (madame Émile de Girardin), Théophile Gautier, Jules Sandeau, Méry. Ce curieux roman par lettres parut dans *la Presse* des 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 29, 30, 31 juillet, 1er, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 août 1845. Il avait été annoncé ainsi dans *la Presse* du 7 juillet, portant la date du 8 :

Après-demain mercredi, 9 juillet, *la Presse* commencera :

LA CROIX DE BERNY,

Roman steeple-chase.

Gentlemen-Riders : Le vicomte Charles de Launay, Théophile Gautier, Méry, Jules Sandeau.

Steeple-chase (course au clocher) est le nom sous lequel les Anglais désignent une course qui consiste à franchir, à cheval, un certain nombre d'obstacles, haies, fossés, rivières, placés entre le point de départ et le point d'arrivée.

Dans cette sorte de course périlleuse, qui excite toujours un vif intérêt, les chevaux sont montés ou par les maîtres à qui ils appartiennent, ou, à leur défaut par d'intrépides amis ; de là le nom de *gentlemen riders.*

La Croix de Berny, plaine située sur la route d'Orléans, près de Paris, est le lieu consacré qui sert de point de départ à tous nos steeple-chases.

Sous ce titre, emprunté aux mœurs du jour, et dont le peu de mots qui précède doit suffire pour faire bien comprendre tout de suite qu'il s'agit d'une lutte litté-

raire, *la Presse* publiera, à partir du 9 juillet prochain, un roman par lettres, qui aura cela de neuf et de particulier qu'il sera l'œuvre commune d'autant d'auteurs divers qu'il y aura de personnages différents mis en action. Ce sera une peinture de la vie humaine et de ses passions, où les événements se dérouleront, sans combinaison préméditée, comme ils tombent dans notre existence, chaque heure et chaque jour, avec leur joie ou leur douleur.

L'attention publique ne fera pas défaut à cette lutte littéraire. Pour compléter l'illusion, les lettres ne seront signées que des noms des personnages, et le lecteur ne sera mis dans le secret des rôles qu'après l'achèvement de ce curieux ouvrage. L'imagination des auteurs inventera des situations, des incidents, des difficultés que chacun d'eux à son tour devra franchir dans un élan de rivalité amicale, ce qui justifiera en quelque sorte le titre de ce roman, où les quatre écrivains lutteront de style et d'esprit, comme dans un steeple-chase on lutte de vitesse et d'intrépidité.

Outre un tirage à part de la version du journal que *la Presse* donna à ses nouveaux abonnés, ce roman a été réimprimé plusieurs fois : la première, en 1846, en deux volumes in-8° ; puis en 1855, en un volume in-18, où se trouve pour la première fois l'indication suivante :

La Croix de Berny fut, on s'en souvient, un brillant tournoi littéraire, où tour à tour madame de Girardin, Méry, Théophile Gautier et Jules Sandeau rompirent des lances comme des preux.

Nous croyons répondre à un vœu général en enrichissant la *Bibliothèque nouvelle* de cette œuvre unique en son genre, qui a pris sa date, et qui restera comme

une des plus curieuses pages de l'histoire littéraire de ce temps.

Il ne nous appartient pas, on le comprend, de désigner le vainqueur de la joûte. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de soulever discrètement le voile pseudonyme qui cache chacun des champions.

Les lettres signées :	Sont de :
Irène de Châteaudun. . . .	Mme de Girardin.
Edgard de Meilhan.	MM. Théophile Gautier.
Raymond de Villiers. . . .	Jules Sandeau.
Roger de Maubert.	Méry.

C'est-à-dire quatre des plus brillants et des plus justement célèbres parmi les auteurs contemporains.

LES ÉDITEURS.

Enfin, en 1865, cette œuvre parut pour la première fois en édition in-12. S'il faut en croire Sainte-Beuve, Théophile Gautier envoya à *la Presse* la dernière lettre d'Edgard de Meilhan, datée du camp de Aïn-El-Arba, où il l'avait écrite. Cette indication n'a pas été conservée dans l'ouvrage. Quelques lignes assez curieuses ont été supprimées aussi à la fin de la trentième lettre du roman. Après ces mots : « des objets extérieurs, » on lit sur le manuscrit de Théophile Gautier :

Je n'avais plus mon vêtement turc. J'étais enveloppé dans un manteau de peau de bison. Un pur miroir consulté me fit voir mon front rayé de lignes de cinabre et ma joue empreinte d'une main d'azur très proprement dessinée. C'était Granson qui, poursuivant son idée dans son rêve, m'avait attifé en sauvage sans que je m'en aperçusse, plongé que j'étais dans un gouffre éblouissant de merveilles et de délices.

*766. **Les actrices de Paris, (par Gavarni).** *La Presse*,

11 août 1845. Cet article, envoyé d'Algérie, était destiné aux *Œuvres choisies de Gavarni*, où il ne fut pas inséré, nous ne savons pourquoi. Gérard de Nerval, qui fit l'intérim de Théophile Gautier à *la Presse*, comme critique théâtral, le fit précéder des lignes suivantes dans ce journal :

Nous avons eu l'idée de remplacer l'analyse d'un drame, que les paroles ne pourraient peindre, par un chapitre relatif au théâtre moderne que notre ami Théophile Gautier vient d'envoyer d'Alger, et qui doit paraître quelque jour dans l'édition charmante, publiée par Hetzel, des *Œuvres de Gavarni.*

L'*Histoire de l'art dramatique*, qui a recueilli cet article, le publie sans aucune date, immédiatement après celui du 23 juin. Il a été réimprimé en outre en 1883 dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

*767. **(Retour d'Afrique.)** — GYMNASE : **Les murs ont des oreilles.** — Th. des VARIÉTÉS : **Le désastre de Monville.** — VAUDEVILLE : **Un tour d'Europe.** — HIPPODROME. — (OPÉRA.) *La Presse*, 15 septembre 1845.

*768. THÉATRE-FRANÇAIS : **L'Enseignement mutuel.** — CIRQUE-OLYMPIQUE : **Début des danseuses moresques.** — (OPÉRA). *La Presse*, 22 septembre 1845.

*769. THÉATRE-FRANÇAIS : **Marie Stuart; Phèdre; le Tisserand de Ségovie.** — VAUDEVILLE : **Suzon et Suzette.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Les Moresques.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Samaritaine.** *La Presse*, 29 septembre 1845.

*770. ITALIENS : **I Puritani.** — PALAIS-ROYAL : **Les Bains à domicile.** — GYMNASE : **Entre l'arbre et l'écorce; les Couleurs de Marguerite.** — **(Mélanges)**. *La Presse*, 6 octobre 1845.

*771. ITALIENS : **Moriani, dans Lucia.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Corneille et Rotrou.** — Th. des VARIÉTÉS : **On demande des professeurs.** — GAITÉ : **La Sœur du Muletier.** — **(Nouvelles)**. *La Presse*, 13 octobre 1845.

* 772. Italiens : **Nabucco.** — Opéra-Comique : **La Charbonnière.** — Th. des Variétés et Vaudeville : **Le Diable à quatre.** — Palais-Royal : **Le Code des femmes.** *La Presse,* 20 octobre 1845.

* 773. Opéra : **Représentation au bénéfice de Massol, etc.** — Italiens : **Norma ; Nabucco.** — Vaudeville : **Mon Athénaïs.** — Opéra-Comique : **Le Mari au bal.** — Th. des Variétés : **Reprise de l'Abbé galant.** — Cirque-Olympique. — Hippodrome. *La Presse,* 27 octobre 1845.

* 774. Théatre-Français : **Jeanne de Flandre.** — Palais-Royal : **Le Pot aux roses.** — Vaudeville : **Le Prince errant.** — Ambigu : **Les Mousquetaires.** — (Opéra.) *La Presse,* 2-3 novembre 1845.

* 775. Italiens et Concerts. — Gymnase : **Noémie.** — Vaudeville : **L'île de Robinson ; les grandes bourses et les petites bourses.** *La Presse,* 10 novembre 1845.

776. Odéon : **Prologue d'ouverture, récité ce soir 15 novembre 1845.** *La Presse,* 16 novembre 1845. Ces vers de Théophile Gautier ont reparu dans son *Théâtre de poche* en 1855, puis dans toutes les éditions de son volume intitulé : *Poésies nouvelles ;* ils sont enfin entrés en 1872 dans son *Théâtre,* qu'ils n'ont plus quitté.

Un fragment de ce prologue a été inséré aussi dans *l'Artiste* du 16 novembre 1845. Ce n'est que dans la seconde édition du *Théâtre,* en 1877, que le nom des artistes qui l'ont joué a été rétabli. Il a été souvent désigné sous le titre de : *L'Esprit chagrin,* ou *Un Esprit chagrin.*

Voici quelques variantes inédites de ce prologue ; vers neuf et dix :

La flore en fut dressée, et plus d'un journaliste,
De dessins illustrée, en a donné la liste.

Vers quinze et seize :

Les acteurs amaigris, vains échos, voix sans corps,
Faute de meilleurs mets, grignotaient les décors !

Vers trente-trois, trente-quatre, et trente-sept à quarante :

Dans cette belle salle enfin déguignonnée
Rouvrant après six mois sa paupière étonnée,
. . . .
. . . .
De ses rayons de gaz, le lustre, ayant quittance,
Versera des feux purs et sans intermittence ;
Les bouches de chaleur, si menteuses jadis,
Souffleront un air tiède aux poumons dégourdis.

Après le vers quatre-vingt se trouvaient ceux-ci, supprimés aujourd'hui :

LE DIRECTEUR.

Vous n'êtes pas le seul. L'hiver, les soirs de pluie,
A rêver près du feu bien souvent l'on s'ennuie.
Que faire ? — Sur les quais la bise vente frais ;
Les *Français* sont bien loin, l'*Odéon* est bien près,
Et la salle s'emplit d'une foule.... indigène.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Deux mille spectateurs ici tiendraient sans gêne,
S'il vient des pèlerins des pays d'outre-ponts
Ils trouveront encor des places, j'en réponds.

LE DIRECTEUR.

Remettez au carquois, etc. . . . .

Vers cent trente-sept et suivants : ceux-ci ont été supprimés :

L'ESPRIT CHAGRIN.

Il aurait bien raison. Tiens, c'est vous, don Salluste ?

MAUZIN [1].

Le pourpoint espagnol me devenait trop juste ;
J'emprunte à Turcaret son habit mordoré,
Et je fais les barbons pour n'être point serré.

1. Artiste de l'Odéon qui changeait d'emploi.

L'ESPRIT CHAGRIN.

C'est agir sagement.

LE DIRECTEUR.

J'ai là quelques soubrettes.

Vers cent quarante-neuf :

Embrasser la suivante ou faire le tapage

Vers cent soixante-cinq et cent soixante-six :

Partez vite, mon cher, on va lever la toile;
Votre gloire, au public apparaîtrait sans voile.

Vers cent quatre-vingt-six :

Comme au fond d'un caveau la pierre d'une tombe

Vers cent quatre-vingt-quatorze et cent quatre-vingt-quinze :

Souvent un plomb obscur ensanglante son aile.
O public, tu n'aurais jamais la lâcheté,

Enfin, aux huit derniers vers actuels étaient d'abord substitués ceux-ci :

Mais arrêtons-nous là. Depuis plus d'un quart d'heure
La contrebasse geint et le violon pleure.
Nous n'avons que le temps de nous mettre en romains,
Et de vous demander de rimer des deux mains.

Citons à propos de ces vers deux lettres inédites de Théophile Gautier à Bocage, le grand artiste, sous la direction duquel ce prologue fut représenté. Gautier fait du reste allusion, dans la seconde, à ce morceau :

I

Mon cher Bocage,

Vous voilà une puissance, vous allez avoir des solliciteurs. Moi d'abord qui vous demande une audition pour la femme d'un de mes bons amis. Indiquez-nous un jour, une heure, pour que nous ne vous importunions qu'une fois. Comme il est peu probable que vous gardiez la *vieille troupe* de l'Odéon, il vous en faudra une autre, et je vous amène un sujet.

Tout à vous de cœur, avec ou sans marrons glacés.

Théophile Gautier.

Ce 12 juin 1845.

II

Mon cher Bocage,

Je vous envoie pour l'examiner et l'entendre, madame de Taillantère, à laquelle la partie politique de mon journal s'intéresse fort. Ouvrez-lui votre porte tout de suite et ne la faites pas courir. Si vous pouvez en faire quelque chose, les colonnes supérieures et par contrecoup celles du rez-de-chaussée vous seront reconnaissantes.

Je travaille.

Tout à vous,

Théophile Gautier.

*777. Odéon : **Prologue d'ouverture ; le véritable Saint-Genest ; Un bourgeois de Rome ; (Exposition au foyer).** — Th. des Variétés : **Les compagnons du devoir.** — Porte-Saint-Martin : **Marie-Jeanne.** *La Presse*, 17 novembre 1845.

Un tableau de Théophile Gautier représentant une *Pandore* était exposé avec d'autres toiles au foyer de l'Odéon, le soir de la réouverture, et voici la lettre inédite qu'il écrivit quelques jours après au directeur pour le faire retirer :

Ce dimanche matin (16 novembre 1845.)

Mon cher Bocage,

Vous pourriez me faire aisément un bien grand plaisir qui ne vous coûterait aucune peine. Ce serait de faire enlever mon tableau du foyer. Vous savez quelle a toujours été mon opinion là-dessus. Je suis extrêmement contrarié qu'elle n'ait pas été suivie. Je compte sur votre obligeance.

Ce sera fait, n'est-ce pas ? J'y tiens beaucoup.

Tout à vous de cœur,

Théophile GAUTIER.

*778. THÉATRE-FRANCAIS : **Un homme de bien.** — GYMNASE : **L'enfant de la maison.** — VAUDEVILLE : **Riche d'amour.** *La Presse*, 24 novembre 1845.

*779. ITALIENS : **Il Pirata ; Don Pasquale.** — OPÉRA : **Nouvelles.** — OPÉRA-COMIQUE : **L'Amazone.** — ODÉON : **Reprises de Roméo et Juliette, du Fils de la folle, etc.** — PALAIS-ROYAL : **Représentation extraordinaire : Robert-Houdin.** *La Presse*, 1er décembre 1845.

*780. **(En-tête pour les : Petites misères de la vie conjugale, par M. de Balzac).** *La Presse*, 2 décembre 1845. Ces quelques lignes anonymes sont par Théophile Gautier : on en trouve la preuve dans la lettre de Balzac adressée à madame Hanska. le 30 novembre 1845, et recueillie dans sa *Correspondance*. Voici cet en-tête :

M. de Balzac a déjà fait, comme vous savez, la *Physiologie du Mariage*, un livre plein d'une finesse diabo-

lique et d'une analyse à désespérer Leuwenhoeck et Swammerdam, qui voyaient des univers dans une goutte d'eau. Ce sujet inépuisable lui a inspiré encore un livre charmant, plein de malice gauloise et d'*humour* anglaise, où Rabelais et Sterne se rencontrent et se donnent la main à chaque instant, — les *Petites Misères de la vie conjugale*. La première partie de cet ouvrage, qui a paru chez Chlendowski, avec de spirituelles et comiques illustrations de Bertall, renferme tous les petits supplices intimes, les cent mille coups d'épingle que la femme peut infliger à son compagnon de boulet. On ne saurait rien imaginer de plus amusant, et à plus d'une page Bilboquet étonné dirait : *Ceci est de la haute comédie*. Celle que nous publions, et qui est inédite, fait pendant à la première; seulement, les rôles sont intervertis : c'est la femme qui est le martyr. Tous les désappointements, les désillusions qu'un Adolphe fait subir à sa Caroline sont décrits avec cette exactitude impitoyable, ce style incisif comme un scalpel, et cette perspicacité de lynx qui n'appartiennent qu'à M. de Balzac. — Mais, hâtons-nous de lui céder la place ; chacune de nos lignes est un vol fait au lecteur.

* 781. THÉATRE-FRANÇAIS : **Représentation au bénéfice de Firmin : Le Misanthrope ; Oreste ; Le Legs.** — PALAIS-ROYAL : **La Gloire et le Pot au feu.** — GYMNASE : **La pluie et le beau temps.** — OPÉRA : **Robert le Diable ; débuts de mademoiselle Andrianoff ; mademoiselle Plunkett.** *La Presse*, 8 décembre 1845.

* 782. CIRQUE-OLYMPIQUE : **Les Éléphants de la pagode.** — Th. des VARIÉTÉS : **Le troisième larron.** — GYMNASE : **Une maîtresse de maison.** — GAITÉ : **L'Expiation.** *La Presse*, 15 décembre 1845.

* 783. OPÉRA : **L'Étoile de Séville.** — ITALIENS : **La Semi-**

ramide ; **Gemma di Vergi**. — THÉATRE-FRANÇAIS : **La famille Poisson**. — PALAIS-ROYAL : **Une femme laide**. *La Presse*, 22 décembre 1845.

*784. Th. des VARIÉTÉS : **Mademoiselle Delphine Marquet dans les Vieux péchés**. — GYMNASE : **Le marchand de marrons**. — PALAIS-ROYAL : **Les pommes de terre malades**. — **(Concerts. — Le bal de l'Opéra)**. *La Presse*, 29 décembre 1845.

785. **Le Diable à Paris**, par divers. *La Presse*, 31 décembre 1845.

786. **Œuvres choisies de Gavarni** : **Les Lorettes**. Cette notice accompagne dans les *Œuvres* de Gavarni les dessins relatifs à ce sujet. Dans l'ignorance où nous sommes de la date d'apparition de la livraison qui la contient, nous avons renvoyé cet article à la fin de son année d'apparition; mais nous croyons qu'il a paru bien auparavant et que cet article a dû être écrit en Algérie. Il a été réimprimé en 1883, dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

1846

* 787. Italiens : **Don Pasquale ; Il Pirata ; Il Proscritto.** — Théatre-Français : **Reprise de la Ciguë.** — Gymnase : **La loi salique.** — Vaudeville : **V'là c'qui vient d'paraître.** — Cirque-Olympique : **Paris à cheval.** *La Presse*, 5 janvier 1846.

788. **Les Almanachs et le temps.** *Almanach du jour de l'an, petit messager de Paris*, 1 volume in-24, par divers, *Hetzel*, 1846. Ce morceau, qui termine le petit livre, est simplement intitulé : *Conclusion* dans le volume ; la table seule porte le titre que nous avons indiqué. Cet almanach, composé surtout d'articles qui, faute de place, n'avaient pu entrer dans *le Diable à Paris*, parut le 1er janvier 1846, et nous le trouvons inscrit sous le nº 121 de la *Bibliographie de la France*, du 10 janvier de cette même année. Voici cette rare et charmante page, écrite spécialement pour l'*Almanach du jour de l'an;* elle n'a jamais été reproduite :

Voici bien longtemps qu'on fait des almanachs ; depuis l'almanach primitif imprimé en têtes de clous sur papier à chandelle, et maculé de gravures qui ressemblent à des pâtés d'encre, jusqu'à l'almanach moderne tiré sur vélin et illustré de vignettes d'une exécution merveilleuse, toutes les formes ont été essayées et toutes ont réussi ; *Matthieu Laensberg* et *le Messager boiteux* comptent plus d'exemplaires vendus que les nobles chefs-d'œuvre de l'esprit humain. L'homme du monde, l'artiste, la grisette, le paysan achètent tous

les almanachs et les feuillettent avec un plaisir que nous ne concevons pas, car enfin malgré les dessins, les fleurons, les signes cabalistiques, les sphères, les lunettes, les quartiers de lune et les constellations dont on les chamarre, rien au fond n'est plus triste qu'un almanach.

Ce seul chiffre, inscrit sur la couverture, 1846, produit un effet désagréable à nos yeux habitués, par un usage de douze mois, à celui de 1845.

L'année n'est pas encore morte que l'almanach sans pudeur danse déjà sur sa tombe, courtisan hâtif de l'année qui va suivre. Il ne vous est pas permis, grâce à lui, d'ignorer que vous avez fait un pas de plus vers ce gouffre où le temps n'existe plus, et qu'on appelle l'éternité. L'almanach vous dit que vous avez quatre saisons de moins à vivre, joli compliment à vous faire le soir de la saint Sylvestre !

Qui nous vaut, à partir de la dernière quinzaine de décembre, la politesse des portiers et des distributeurs de journaux? L'almanach perfide qui les avertit de l'approche des étrennes. Ne vaudrait-il pas mieux cent fois supprimer cette invention infernale? A quoi sert la connaissance des temps? Pourquoi couper la vie en années bissextiles et autres, en mois, en semaines, en jours? S'il n'y avait pas d'almanachs, il n'y aurait pas de quantième; alors plus de jours de garde, plus d'échéances, plus de fêtes à souhaiter, plus d'extraits de baptême qu'on a avoués à vingt ans et qu'on dément le reste de ses jours; plus de conscription, car, nul ne pourrait vous prouver que vous avez l'âge légal. Si l'almanach était aboli, l'âge d'or reviendrait; nous rentrerions bientôt dans la période édénique, car le fruit

défendu qu'Ève cueillit sur l'arbre de la science du bien et du mal était un *Double Liégeois*, et non pas une pomme ou une orange comme les thalmudistes l'ont prétendu. A dater de cette fatale époque, la divine insouciance de l'être à qui la marche du temps est inconnue et que rien n'avertit de la fuite de sa jeunesse, fut perdue irrémissiblement. L'homme, qui s'était cru immortel faute de moyen de mesurer son existence, comprit que ce qui avait commencé devait finir, et fut réduit à envier le sort des animaux qui n'ont pas le pressentiment de leur fin, et se meuvent sans conscience dans le temps et l'espace, heureux de la satisfaction de leurs instincts.

Quant à nous, loin d'être curieux de connaître tout cela, nous voudrions qu'il n'y eût ni été, ni hiver, ni printemps, ni automne, ni jour, ni nuit, ni mouvement appréciable des astres, ni possibilité de nombrer les heures, en sorte qu'il fût impossible de savoir si l'on a vécu six mois ou un siècle.

Les habitants des régions polaires, qui n'ont qu'un jour et qu'une nuit dans toute l'année, nous paraissent mieux partagés que nous. Les ombres, en tombant trois cent soixante-cinq fois par an sur leurs paupières assoupies, ne viennent pas leur dire trois cent soixante-cinq fois : « Frère, il faut mourir ! »

Tout ceci n'empêchera personne d'acheter les almanachs, nous le savons bien ; et le libraire en est si convaincu, qu'il ne craint pas d'insérer notre réclamation dans son almanach de 1846.

* 789. Odéon : **Diogène.** — Italiens : **Il Proscritto.** — Gaité : **Hubert le Sorcier.** — Porte-Saint-Martin : **Trilby.** *La Presse*, 12 janvier 1846.

* 790. Th. des Variétés : **Les Danseurs espagnols ; le Mousse.** — Gymnase : **Un nuage au ciel.** — **Le canard de Vaucanson.** — **Chiens et singes savants.** *La Presse*, 19 janvier 1846.

* 791. Théatre-Français : **Anniversaire de la naissance de Molière : Tartuffe ; le Malade imaginaire.** — Gymnase : **Une mère de famille.** — **Les singes au Cirque-Olympique.** — **Concerts et nouvelles musicales.** *La Presse*, 26 janvier 1846. Un fragment de cet article a été réimprimé dans le n° 1 de *la Semaine de Timothée Trimm*, le 12 mai 1872. Cet extrait y est faussement indiqué comme écrit en 1838, sans aucune autre mention de provenance ni de première publication.

C'est vers cette époque, pensons-nous, que Théophile Gautier écrivit la piquante lettre inédite suivante au directeur de l'Odéon :

Mon cher Bocage,

On lit demain dans votre boite une chose en cinq actes, en encore plus de vers, de M. Boulay-Paty, poète lauréat. Cela s'appelle *Prosper Kervers ;* recevez l'auteur à bras ouverts, et sa comédie également. C'est un homme de cœur, d'esprit et de style, comme dirait cette canaille de Janin. Mais ici c'est la vérité pure et vous m'obligerez personnellement en le traitant bien. Vous n'aurez aucun désagrément avec lui : quoiqu'auteur il se lave les mains, porte des gants et salue avec grâce, comme un homme de bonne compagnie.

Tout à vous, de colonnes,

Théophile Gautier.

792. **Voyage pittoresque en Algérie ; Alger, Oran, Constantine, la Kabylie**, par Théophile Gautier. 1 vol. grand in-8, illustré d'après nature par MM. Benjamin Roubaud, Théophile Gautier, Français, Baccuet, etc. ; publié en trente

livraisons à cinquante centimes ; à Paris chez *J. Hetzel*, rue Richelieu, 76 [1].

Cet ouvrage, empressons-nous de le dire, n'a jamais paru ; il est inscrit à cette place dans notre travail, parce que nous trouvons dans *l'Almanach du jour de l'an*, dont nous avons parlé plus haut (voir n° 788), l'avis que sa publication devait commencer en janvier 1846. Ce projet eut un commencement d'exécution, et les vingt-quatre pages du début, formant la première livraison, en furent même composées et tirées, mais non mises en vente. Plusieurs des feuilles suivantes furent aussi mises sous presse, mais celles-là restèrent à l'état d'épreuves. L'ouvrage, abandonné, resta inédit, et une partie seulement de ces pages fut livrée pour la première fois au public dans la *Revue de Paris* des mois d'avril et juin 1853, sous le titre de : *Scènes d'Afrique; Alger* (1845). En 1865, la partie imprimée en 1846 du *Voyage pittoresque en Algérie* fut reproduite intégralement dans le volume de Théophile Gautier, intitulé *Loin de Paris ;* elle y forme les chapitres I à IV d'*En Afrique*. Le début de ce travail y fut donc pour la première fois livré à la publicité, car les fragments imprimés dans la *Revue de Paris* en 1853, ne commencent qu'au paragraphe quatre de la page 19 de ce livre ; il débute dans la *Revue* par cette variante :

La vigie avait signalé la terre, et le capitaine du *Pharamond* nous annonça qu'avant midi nous serions en vue des côtes d'Afrique, etc.

Il faut ajouter aussi que des quatre chapitres imprimés dans les premières feuilles du *Voyage pittoresque en Algérie : I, De Paris à Marseille; II, Traversée; III, Alger-Intra-muros; IV, Alger-Extra-muros*, le dernier était resté incomplet; Théophile Gautier ajouta donc en 1853 dans la *Revue de Paris* de juin, pour terminer ce chapitre, tout ce qui, dans *Loin de Paris*, va du paragraphe premier de la page 73 à la fin du cha-

1. Annoncé aussi en vingt-quatre livraisons, douze francs l'ouvrage complet, sur la couverture des quatre volumes des *Œuvres choisies de Gavarni.*

pitre. Nous avons eu la chance de retrouver tout ce que Théophile Gautier avait encore écrit en 1845 de ce chapitre IV; ces lignes doivent se placer page 73 de *Loin de Paris*, après le paragraphe terminé par le mot : « commerce, » qui vient immédiatement avant la conclusion ajoutée en 1853; c'est la fin du manuscrit primitif de l'auteur qui n'a pas poussé plus loin son travail de rédaction. Nous avons publié ce fragment dans le numéro de mars 1882 du *Livre*, dans notre travail intitulé : *Les projets littéraires de Théophile Gautier*.

Cet ouvrage, dont tout ce qui a été imprimé dans *Loin de Paris*, n'est qu'une très faible partie en comparaison du plan primitif, a été annoncé bien longtemps et sous bien des titres : *Tableau d'Alger*, prix quinze francs, (chez *Hetzel;* voir le numéro des *Guêpes illustrées* par A. Karr, numéro d'avril 1847, et, la même année, au revers de la couverture du *Budget des chemins de fer*, par Bertall); *Scènes d'Afrique* (1 vol., chez *E. Didier*, 1852); *En Grèce et en Afrique* (1 vol., chez *Michel Lévy frères*, 1855-....), etc.

Une partie du premier chapitre a été réimprimée dans le supplément du *Globe* portant la date du 20 septembre 1879, sous le titre de : *La traversée de Marseille à Alger*.

M. Paul Parfait, fils du compagnon de voyage de Théophile Gautier en Afrique (M. Noël Parfait), a publié dans le *Musée universel* du 11 janvier 1873, le fac-similé d'un fragment autographe du *Voyage en Algérie*, fragment imprimé du reste dans *Loin de Paris;* il est accompagné de la reproduction de deux dessins de Théophile Gautier, destinés à prendre place dans l'édition illustrée de son voyage, édition restée, comme nous venons de le dire, à l'état de projet. Nous avons aussi vu de lui chez M. Émile Bergerat, son gendre, toute une autre série de dessins, gravés sur bois et tirés à part sur chine, destinés à prendre place dans ce volume. Ces bois, qui n'ont jamais été utilisés, étaient restés entre les mains de l'éditeur Hetzel. Ils sont aujourd'hui notre propriété, de même que le manuscrit autographe du début du livre. Enfin, M. J. Brivois, l'auteur des remarquables travaux bibliographiques que l'on sait, nous communique sur ce sujet la page suivante, extraite de l'ouvrage de M. Adeline sur *L.-H. Brevière* (Rouen, 1876) :

Ce volume (*Histoire de l'Algérie*, Hetzel, éditeur), renferme une nombreuse série de vignettes reportées sur bois par Français, d'après les dessins de Théophile Gautier. Ce littérateur, dont on admire avec raison le style coloré et descriptif, possédait un ravissant talent pour les illustrations. Nous connaissions déjà de lui des essais d'eau-forte, — comme son propre portrait qui vient d'être publié en tête d'un volume récemment édité (*Portraits d'artistes*, Charpentier, 1876) — des croquis à la plume (un, entre autres, a été publié dans la première série de l'*Autographe au salon*); mais parmi ces petites vignettes, toutes plus charmantes les unes que les autres, et dont Brevière a exécuté la gravure avec un soin et un fini extrêmes, il faut mentionner une *Petite rue*, pittoresquement couverte, avec une échappée sur un lointain lumineux.

Nous pensons qu'il s'agit des mêmes dessins dont nous venons de parler, car nous ne connaissons pas l'ouvrage dont parle M. Adeline et nous n'en trouvons trace nulle part. De plus, la *Petite rue couverte* dont il fait mention, est au nombre des bois acquis par nous. Comme il indique fautivement les *Portraits d'artistes* qui n'existent pas, pour les *Portraits contemporains*, nous pensons qu'il veut parler du *Voyage pittoresque en Algérie*. Nous connaissons encore une remarquable eau-forte inconnue de Théophile Gautier qui appartient à M. E. Piot, le compagnon de son premier voyage en Espagne.

Voici enfin au sujet de ce volume, une lettre inédite de l'auteur, adressée à son éditeur ; cette lettre, sans date, fut certainement écrite en mai 1846, au moment où Gautier publiait *Les Roués innocents* dans *la Presse*, pour faire attendre aux abonnés les *Mémoires d'un médecin*, d'Alexandre Dumas :

Cher Hetzel,

Je suis pané et très pané. — Fais-moi un billet de trois cents livres au cinq du mois prochain. — Je le ferais escompter par mon père et je mettrais l'argent chez toi le 2 juin, jour où je touche mes capitaux à *la Presse*. Ceci me tirera de peine.

Je ne puis sortir; Dumas ayant manqué de parole, je suis obligé de boucher un trou de dix jours et Girardin n'est pas à Paris.

Sauve ton ami pour qu'il puisse finir l'*Afrique*. Viens un soir manger avec moi pour faire le prospectus.

Théophile GAUTIER.

Inutile d'ajouter que ce Prospectus ne fut jamais écrit, pas plus que celui des quatre volumes in-12, publiés en 1845, chez *Charpentier*, pour lesquels l'éditeur demanda en vain quelques pages à Théophile Gautier.

793. **Le club des Hachichins.** *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1846. Cette nouvelle a paru pour la première fois en volume en 1851, après *Partie carrée*, complétant le troisième volume de cet ouvrage. En 1863, elle est entrée définitivement dans les *Romans et contes* de Théophile Gautier. Dans la *Revue* ce récit a dix titres de chapitres; dans les *Romans et contes* il n'en a plus que neuf; c'est le deuxième : *De la moutarde avant dîner*, qui a été enlevé.

794. ITALIENS : **Bénéfice de Lablache : Il matrimonio segreto.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Le comte Julien.** — THÉATRE-MONTPENSIER. *La Presse*, 2 février 1846.

*795. THÉATRE-FRANÇAIS : **Jean de Bourgogne.** — OPÉRA-COMIQUE : **Les Mousquetaires de la reine.** — CIRQUE-OLYMPIQUE : **Le cheval du Diable.** — VAUDEVILLE : **Carlo Beati; Beaugaillard.** — **(Mélanges.)** *La Presse*, 9 février 1846.

*796. ODÉON : **L'Alcade de Zalamea.** — GYMNASE : **Le**

Mardi-gras. — GAITÉ : **Les Compagnons.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 16 février 1846.

* 797. OPÉRA : **Lucie de Lammermoor.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Reprise de Ruy-Blas.** — GYMNASE : **Georges et Maurice, début de Bressant.** — PALAIS-ROYAL : **L'Enfant du Carnaval.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 23 février 1846.

798. **La Fausse conversion, ou Bon sang ne peut mentir; proverbe.** *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1846. Ce proverbe parut pour la première fois en volume, en 1855, dans le *Théâtre de poche* de Théophile Gautier. En 1865, il entra dans l'édition in-12 de la *Peau de tigre*, et, à partir de 1872, il a fait partie de toutes les éditions de son *Théâtre*.

* 799. ODÉON : **La Chasse aux fripons.** — VAUDEVILLE : **Les Dieux de l'Olympe à Paris.** — OPÉRA-COMIQUE : **Reprise du Roi d'Yvetot.** — THÉATRE-MONTPENSIER. — ITALIENS : **Scaramuccio.** *La Presse*, 2 mars 1846. Le fragment conservé de cet article, dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, ne porte aucune date et suit immédiatement l'article du 23 février.

* 800. THÉATRE-FRANÇAIS : **Jeanne d'Arc; Mademoiselle Rachel.** — ODÉON : **L'Oncle de Normandie.** — VAUDEVILLE : **Un mari perdu.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Michel Brémont.** — ITALIENS : **Bénéfice de Guilia Grisi.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 9 mars 1846.

801. **Chronique musicale.** — PALAIS-ROYAL : **Marie Michon.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Deux Camusot.** — THÉATRE-MONTPENSIER. *La Presse*, 16 mars 1846.

* 802. OPÉRA : **Moïse au Sinaï.** — ITALIENS. — GYMNASE : **Le Vicomte de Giroflée.** — ODÉON : **L'Ingénue à la Cour.** — Th. des VARIÉTÉS : **Gentil-Bernard.** *La Presse*, 23 mars 1846. Le fragment de cet article, conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, ne porte aucune date et suit immédiatement celui du 9 mars.

* 803. ITALIENS : **Le Stabat de Rossini.** — OPÉRA-COMIQUE : **Représentation au bénéfice de Roger.** — PALAIS-ROYAL : **Le Nouveau Juif-Errant.** — GAITÉ : **Jean-Baptiste.** — GYMNASE : **Un Mari qui se dérange.** *La Presse*, 30 mars 1846.

804. **Salon de 1846. I. Considérations générales; M. Ary Scheffer.** (Un fragment de cet article a été réimprimé dans *l'Artiste* du 3 février 1856, sous le titre de : *la Poésie dans l'Art* (1) : *Ary Scheffer.*) — **II. Horace Vernet ; Eugène Delacroix ; Decamps. — III. Amaury Duval ; Hippolyte Flandrin ; Papety ; Varcollier ; Duveau ; Lehmann ; Chenavard. — IV. Adolphe Leleux ; Armand Leleux ; Hédouin ; Adrien Guignet ; Diaz ; Félix Haffner ; Célestin Nanteuil ; Théophile Kwiatkowski ; Gendron, etc.** (Cet article contient l'analyse en prose d'un tableau de M. Kwiatkowski, *les Syrènes ;* Théophile Gautier dans sa pièce de vers : *les Néréides*, recueillie dans les *Émaux et Camées*, a parlé d'une aquarelle du même peintre.) — **V. Félix Trutat ; Adolphe Brune ; Debon ; Boissard ; Landelle ; Yvon ; Glaize ; Matout, etc.** *La Presse*, 31 mars, 1er, 2, 3 et 4 avril 1846.

* 805. Opéra : **Paquita.** — Théâtre-Français : **Une Fille du Régent.** — Gymnase : **Geneviève.** *La Presse*, 6 avril 1846.

805 bis. **Salon de 1846. VI. (sans titre). — VII et dernier. Sculpture : Pradier ; Ottin ; Gayrard ; Feuchères.** *La Presse*, 7 et 8 avril 1846.

* 806. Odéon : **Les Touristes.** — Palais-Royal : **Mort civilement ; Mademoiselle ma femme.** — Vaudeville : **Le Roman comique. — (Mélanges).** *La Presse*, 20 avril 1846.

* 807. Théâtre-Français : **Reprise du Chevalier à la mode.** Vaudeville : **Un Homme grave ; Un Conte bleu.** — Palais-Royal : **Le Lait d'ânesse.** — Porte-Saint-Martin : **Reprise des Petites Danaïdes.** — Gaité : **Reprise de Victorine. — Chronique musicale.** *La Presse*, 27 avril 1846.

* 808. **Ouverture de l'Hippodrome.** — Palais-Royal : **Frisette.** — Gymnase : **Le Jardin d'hiver ; les Ennemis.** — Ambigu : **Mimes Scandinaves.** *La Presse*, 4 mai 1846.

809. Cirque des Champs-Élysées. — Vaudeville : **Gentil-Jobard.** — Gymnase : **Le Petit-Fils. — Chronique musicale.** *La Presse*, 11 mai 1846.

* 810. Opéra, etc. — Théâtre-Français : **Une Nuit au**

Louvre. — Opéra-Comique : **Le Trompette de Monsieur le Prince.** — Ambigu : **L'Étoile du Berger.** — Palais-Royal : **La Femme électrique.** — Gaité : **Philippe II, roi d'Espagne.** — **(Concerts).** *La Presse,* 18 mai 1846.

811. **Les Roués innocents.** *La Presse,* 19, 20, 21, 22-23, 24, 26, 27, 28, 29 et 30 mai 1846. Ce roman, qui était déjà annoncé dans *la Presse,* en 1844, sous le titre de : *Sénange et Lucinde, ou les Roués innocents,* parut pour la première fois en librairie en 1847; en 1853, il reparut en un petit volume in-24, édition dite *diamant,* et enfin, en 1863, il fut publié pour la première fois en un volume format in-12, accompagné de *Jean et Jeannette.*

* 812. Opéra. **Statue de Rossini.** — Opéra-Comique : **Bénéfice de madame Mira.** — **Concert de Reber.** — **Ouverture du Chateau-Rouge.** — **(Néron, par Jules de Saint-Félix; la Dévotion de la Croix, drame traduit de l'espagnol.)** *La Presse,* 25 mai 1846.

* 813. Théatre-Français : **Le Comité de lecture ; la Vestale.** — Odéon : **Echec et mat.** — Opéra-Comique : **Le Veuf du Malabar.** — Vaudeville : **Les Frères Dondaine.** *La Presse,* 1er juin 1846.

* 814. Opéra : **David.** — Vaudeville : **Le Gant et l'Éventail.** — Th. des Variétés : **Madame la Baronne.** — **(Mélanges.)** *La Presse,* 8 juin 1846.

815. **Inauguration du chemin de fer du Nord.** *La Presse,* 16 juin 1846.

* 816. (Théatre de Liège : **Mademoiselle Rachel dans Marie Stuart**). — Opéra : **L'Ame en peine ; Betty.** — Vaudeville : **Si j'étais homme ; Oui ou non ; les Fleurs animées.** — Ambigu : **Le Marché de Londres.** *La Presse,* 20 juillet 1846.

* 817. Théatre-Français : **Débuts.** — Vaudeville : **Charlotte.** — Palais-Royal : **La Garde-malade.** — Hippodrome : **Festival militaire.** — **Musée Thibert.** *La Presse,* 27 juillet 1846.

818. **Esquisses de voyage. I et II.** *La Presse,* 28 et 29 juillet 1846. Ces morceaux et l'un des deux suivants, qui forment,

réunis, une série complète, ont été morcelés et divisés d'une façon tout à fait absurde, en paraissant pour la première fois en volume, en 1852, dans *Caprices et Zigzags;* il faudrait absolument, en les réimprimant un jour, leur rendre leur ensemble logique, d'autant plus que le chapitre trois n'a jamais été repris en volume. Quoi qu'il en soit, les chapitres qui nous occupent ici ont été placés dans *Caprices et Zigzags*, immédiatement après *Un tour en Belgique*, dont ils forment les chapitres sept et huit; de plus, ce chapitre huit se termine par des points, comme si le travail était resté interrompu, ce qui est complètement inexact. Ces chapitres ont fait partie ainsi de toutes les éditions de ce livre. Ils ont été aussi réimprimés en partie, l'année même de leur apparition, dans *le Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, sous le titre de : *Esquisse de voyage : Rembrandt; la Garde de nuit et la Leçon d'anatomie;* le second l'a été en entier, sous le titre d'*Études sur Rembrandt*, dans l'*Artiste* du 15 septembre 1851. C'est dans ce dernier article qu'il est question du prince Raden-Salek, dont *la Presse* raconta la recherche par Théophile Gautier, à Paris, dans les numéros des 22 et 29 novembre 1846. Cette amusante odyssée se trouve dans deux feuilletons signés : Trois étoiles, et intitulés *Histoire de la Semaine*. Nous croyons intéressant d'en recueillir ici les fragments relatifs à cette poursuite :

I

22 novembre 1846.

. . . .

Il faut maintenant que je vous raconte le voyage que M. Théophile G*** et moi, nous avons entrepris cette semaine, à la découverte du prince javanais Salek-Ben-Jagjia de Bastaman, natif de Samarang.

Depuis plusieurs années, M. Théophile G*** nourrissait la secrète envie de contempler un prince de cette île où les rois font garder leurs palais par des femmes

armées, et déjeunent d'une rouelle de tigre au gingembre.

L'existence du prince Salek-Ben-Jagjia de Bastaman lui avait été révélée, l'été dernier, lors du voyage qu'il fit en Hollande. Étant à la Haye, il eut l'occasion de voir deux tableaux d'une conception assez particulière; l'un de ces tableaux attira surtout son attention. Le sujet représentait *deux lions se disputant un taureau.* L'étrange vérité de cette peinture, les terrains, le ciel, le paysage, et notamment le souffle âpre et passionné qui allumait ce drame, excitèrent d'autant plus son intérêt que dans un coin de la toile il aperçut une ligne de mots tracés dans une écriture assez lugubre. On lui dit alors que ce tableau était l'ouvrage d'un prince du royaume de Bastaman, et que cette ligne tracée en caractères un peu féroces, signifiait : — *Raden-Salek-Sarif de Bastaman, fils de Raden-Sarif-Gourchin, prince régnant de Lassem.*

De retour à Paris, M. Théophile G*** crut qu'il était de son devoir de communiquer ce fait aux amateurs de peinture et de curiosités, justement convaincu d'ailleurs que la découverte d'un prince javanais qui peignait des lions pour le roi Guillaume et qui passait, auprès de quelques Hollandais dignes de foi, pour n'être pas précisément empaillé, devait intéresser le monde autant pour le moins que le coton-poudre et la planète Leverrier. Il imprima donc la relation fidèle de cet événement.

Les choses en étaient là lorsque le bruit se répandit aux Champs-Élysées d'un habitant mystérieux de l'allée des Veuves qu'on avait vu se produire, à la nuit tombante, vêtu d'objets bizarres, et montant à cru un cheval noir, harnaché de brides en velours orangé. On assu-

rait que le visage de l'inconnu était couleur de térébenthine, et les personnes les mieux informées ajoutaient que ce monsieur verdâtre habitait une vaste cage de vingt pieds cubiques, en compagnie de plusieurs tigres et de deux tourterelles apprivoisées.

Sans ajouter une égale foi à ces différents détails, M. Théophile G*** eut quelque soupçon néanmoins que ce personnage pistache pouvait bien être le prince Salek-Sarif-Ben-Jagjia de Bastaman, et il n'eut bientôt plus de doute à cet égard lorsqu'on vint lui dire que l'habitant de la cage s'était fait apporter de grands chassis de toile ainsi qu'un chevalet de physionomie assez naturelle. Il demeura démontré dans son esprit que la cage était un atelier de peinture et l'homme couleur feuille morte un peintre du plus pur sang javanais.

Nous nous fîmes alors tracer un plan exact de la route à suivre pour parvenir jusqu'à la hutte carrée du prince sauvage, et nous nous mîmes en route, mercredi dernier, muni de divers objets de verroterie, ainsi que de peignes d'écaille, couteaux, bretelles élastiques, miroirs et tabac de la régie.

Nous n'atteignîmes pas l'allée des Veuves avant une heure de l'après-midi. Le temps était affreux; un brouillard qui ressemblait à la fumée d'une forge nous permettait à peine de distinguer le bout de nos bottes. En outre, le brouillard pleurait. De larges fondrières dues à l'attention toute paternelle de la voirie de Paris, barraient la route de cinq en cinq pas et nous obligeaient à de pénibles détours. Nous longeâmes un étang de quelques vingt mètres de surface qui me parut devoir être alimenté par les pluies, — à moins, comme le pensa M. Théophile G***, que par des canaux souterrains, ces

eaux ne fussent en communication directe avec les marais de la place du Carrousel. Mais le désir que nous avions d'arriver au terme de notre entreprise ne nous permit pas d'approfondir cette question. Nous continuâmes notre route en nous dirigeant vers le sud-est.

Les informations que nous avions recueillies portaient que le prince vert-bouteille demeurait au numéro 31 ou 32 de l'allée des Veuves. Après mille fatigues, et non sans avoir failli plusieurs fois laisser nos chaussures par les chemins, nous atteignîmes un poteau sur lequel était écrit le numéro 32. Le poteau composait toute la maison. Derrière s'étendait un vaste clos rempli de décombres et de moellons. Ne pouvant supposer qu'un prince javanais de Samarang demeurât sous des plâtres, nous nous mîmes à la recherche du numéro 31. Mais une excentricité particulière à cette même voirie de Paris est d'étiqueter les maisons de telle sorte qu'entre deux numéros qui devraient se suivre selon toutes les lois de l'arithmétique, il y a souvent un demi-kilomètre de distance; de manière que nous errâmes à l'aventure, obligés de pousser des cris de temps à autre pour nous reconnaître à travers le brouillard. Enfin, le hasard nous amena devant une maison de meilleure apparence que la première, et nous nous risquâmes à frapper. Une servante vint nous ouvrir.

— Mademoiselle, dit M. Théophile G***, qui déploya dans cette circonstance tout le courage qu'exigeait notre position, seriez-vous assez bonne pour nous enseigner la demeure de Raden-Salek-Sarif de Bastaman, fils de Raden-Sarif-Gourchin, prince de Lassem?

— La maison à côté, au fond de l'avenue, troisième

porte à gauche, répondit cette fille avec le plus aimable empressement.

Nous rendîmes grâces aux dieux : ensuite nous nous engageâmes dans un labyrinthe de petites masures flanquées de palissades et entrecoupées de clapiers. Les lapins se mettaient à la fenêtre pour nous voir passer, mais un sentiment naturel de décence nous empêcha de demander à des lapins où était la porte du prince héréditaire de Lassem. Heureusement qu'au sortir d'une ruelle, nous nous trouvâmes en face d'un édifice carré.

Cet édifice, que nous reconnûmes aussitôt, était recouvert d'un toit plat percé d'une fenêtre en tabatière, et avait une porte sur le seuil de laquelle se tenait un domestique en tablier blanc et en casquette de loutre. Je ne doutai point que ce ne fût là le principal heiduque de S. A. javanaise, et lui exprimai par signes que nous désirions être introduits auprès de Raden-Salek.

— Messieurs, demanda l'heiduque, qui faut-il que j'annonce à *Monsieur?*

Voyant qu'il parlait français, nous articulâmes nos noms et prénoms pour faire plus d'honneur au prince, et l'on nous introduisit enfin dans cette cage, objet de tous nos vœux. C'était bien effectivement un atelier, vaste pièce équilatérale d'une assez heureuse ordonnance et décorée avec simplicité.

Au milieu de cette chambre se tenait assis un homme à longue barbe blanche, les bras croisés sur la poitrine, et vêtu d'une cotte en velours violet. Nous nous approchâmes de cet homme vénérable, et lui adressâmes les premiers compliments. Mais le vieillard ne répondit qu'en mordant avec une sorte de férocité dans la moitié d'un pain de quatre livres qui se trouvait à sa portée.

Cet acte un peu primitif ne nous étonna point, venant d'un prince né à Samarang, et nous nous disposions à poursuivre l'entretien, lorsqu'un jeune homme parut, une cigarette aux lèvres, et nous vint saluer avec une politesse charmante.

— Ne faites pas attention, nous dit-il en nous montrant le vieillard, le pauvre homme pose depuis deux heures et n'a pas encore déjeuné.

— Quoi! nous écriâmes-nous, ce n'est pas là le prince de Samarang?

— Ça, c'est un modèle à Delaroche.

— Et le prince?

— C'est moi, répondit-il en nous saluant de nouveau, mais veuillez vous asseoir, messieurs, voilà des pipes et des cigarettes.. . . . .

. . . .

Je regrette que la place nous manque pour achever aujourd'hui l'histoire de notre visite au prince Raden-Salek-Sarif de Bastaman; mais je prends l'engagement solennel de la continuer dans mon prochain article, et d'instruire le lecteur de tout ce que le prince nous dit d'intéressant et nous montra de curieux durant l'entrevue qu'il nous fit l'honneur de nous accorder.

II

29 novembre 1846.

. . . .

Le bey de Tunis n'a pas satisfait les amateurs de princes étrangers; on lui trouve généralement trop de ressemblance avec un simple lieutenant de chasseurs d'Afrique.

Il est de fait qu'Ahmed-Pacha porte des épaulettes, une redingote d'uniforme et des pantalons à sous-pied. On ne peut nier non plus qu'il n'ait des gants beurre frais et des bottes vernies, qu'il ne parle parfaitement l'italien, et ne raisonne sur les matières les plus transcendantes de la politique européenne. Quelques personnes, poussées par un esprit de dénigrement systématique le soupçonnent de posséder un certain nombre d'actions de chemins de fer, et ne mettent pas en doute que, malgré son affectation à se servir de M. Desgranges pour truchement, il ne soit parfaitement instruit dans les diverses branches de notre littérature. On l'accuse positivement d'avoir lu les *Trois Mousquetaires* et les quatre premiers volumes de *Balsamo*.

Tout cela est un peu de notre faute. Nous avons successivement expédié au bey de Tunis M. Gillart, chef de bataillon ; M. Collin chef d'escadron ; M. Laveleine-Maubeuge, lieutenant-colonel ; M. Greff, ancien élève de l'école de Saumur ; M. Lecorbeiller, commandant d'artillerie ; M. Bineau, ingénieur, sans compter une foule assez notable de négociants, de consuls, de marchandes de modes et de vaudevillistes en voyage. Nous l'avons criblé de tous les bienfaits de la civilisation et nous trouvons étrange qu'il ait profité de ces bienfaits !

Mais nous en agissons de la sorte avec tous les princes un peu bizarres du monde connu. Nous les blâmons de se montrer tels que nous les avons faits. Nous leur envoyons des navires chargés de tous les trésors de *l'article-Paris*, et nous nous récrions ensuite s'ils viennent visiter la France chaussés de bottes vernies et le lorgnon dans l'œil. Nous les accusons du crime de *lèse-couleur*, sans songer que nous devons nous en prendre à nous

seuls s'il n'y a plus aujourd'hui de Turcs *que dans la cérémonie du Bourgeois gentilhomme.*

Le prince Salek-Sarif-Ben-Jagjia de Bastaman a été victime, lui aussi, de cette manie de *désauvagement* universel qui distingue les Européens. J'ajouterai que ce prince, avant de venir à Paris, a eu longtemps affaire aux attentions philanthropiques de la Hollande, ce qui doit être considéré, en ce qui le regarde, comme un surcroit de mauvaise chance et d'abominable guignon.

Salek-Sarif, dont j'ai promis de vous parler, n'a pas plus de trente ans ; il est de taille moyenne, un peu maigre, mais découplé comme un Antinoüs éthiopien. Il a le front, l'attache du nez, tout le galbe d'un profilé très pur, car il descend d'une race arabe. Le blanc de ses yeux est veiné de fibrines d'or qui donnent à son regard divers reflets d'un fauve doux et lumineux. Ses cheveux sont légèrement crépus, et son teint bistré est rehaussé vers les pommettes de glacis cuivrés, comme le serait une figurine de bronze polie à de certains endroits par le frottement. Le jour que nous lui rendîmes visite, il portait de larges pantalons de cachemire amarante, serrés aux chevilles, et une petite veste javanaise d'étoffe cendrée, doublée de rouge, qui le dessinait à merveille.

Disons maintenant toutes les turpitudes que Raden-Salek eut à essuyer de la part des amis de la civilisation.

Le père de Raden-Salek étant mort, on emmena l'enfant, qui avait seize ans, à Batavia, et de Batavia en Hollande, sous prétexte de le civiliser. Comme il avait du goût pour la peinture, on lui donna des maîtres, et, toujours en vertu de la civilisation, on lui apprit à peindre dans le sentiment de l'école moderne hollandaise.

Il peignit donc des vaches blondes et des paysages vert-choux d'un effet scandaleux. On lui fit copier des maisons rouges à volets verts, ainsi que des arbres d'une douloureuse monotonie et des ciels d'une bêtise horrible. Le nommé Koekkoek, paysagiste distingué, et le sieur Kruseman, artiste du genre gracieux, lui enseignèrent à peindre en miniature des toiles de quatre pieds carrés, et quand ils virent que Raden-Salek commençait à pratiquer honnêtement la prairie aquatique et les horizons laiteux, ils publièrent que, grâce à leurs soins, le jeune enfant de la nature était enfin devenu un petit peintre très civilisé, ce qui leur fit le plus grand honneur.

Il est vrai de dire que Raden-Salek-Ben-Jagjia de Bastaman se révoltait de temps à autre et demandait qu'on le menât voir les tigres empaillés du Muséum; mais M. Kruseman s'indignait et M. Koekkoek l'appelait sauvage. Cependant le prince de Samarang sentait bien qu'avec un nom comme le sien et un visage couleur de cigare, il devait peindre autre chose que des marécages et de petits magots à deux étages de menton. Il eut un instant l'idée d'invoquer le droit des gens, *jus gentium*, et de demander justice à un congrès européen. Mais on lui fit entendre qu'à la suite d'un pareil éclat beaucoup d'orateurs libéraux ne manqueraient pas de monter à la tribune et de s'écrier : la nationalité javanaise ne périra pas ! — Ce qui lui ferait tort dans l'esprit des gens raisonnables et n'empêcherait pas qu'on n'achevât de le civiliser.

Le prince fut si outré de cette dernière menace, qu'il résolut d'en finir avec le protectorat du roi Guillaume. Il prit le parti de quitter la Hollande, et de se brouiller pour toujours avec les sieurs Koekkoek et Kruseman.

Pour cela il peignit de mémoire deux lions javanais dévorant une vache, une de ces belles vaches dont Koekkoek a coutume d'embellir ses paysages. On comprit l'épigramme. Mais le roi Guillaume qui a de l'esprit voulut bien accepter le tableau, et envoya même l'ordre de la Couronne du Chêne au Javanais révolté.

Aujourd'hui, le prince est sérieusement malade des suites de la civilisation. Sa maladie consiste à rêver d'une façon et à peindre de l'autre. Il rêve les horizons sulfureux de l'archipel d'Asie, le profil rougeâtre des cratères sur le ciel bleu-noir, l'épiderme ocreux des collines, les plantes aux calices monstrueux et bizarres; il revoit ces terribles rabatteurs à cheval sur le cou des buffles et traversant les hautes herbes, hantées par les tigres qui se couchent à plat ventre et viennent à leur rencontre en rampant, il se promène, en esprit, dans les solitudes de Lamboë, il pénètre par la pensée jusque dans les gorges d'Andragire; — mais profite-t-il d'une de ces heures de chauds souvenirs pour toucher à une toile, aussitôt tous ces rêves pétris de fleurs et de flammes se fondent sous sa brosse en une petite peinture porcelainée, proprette, claire, peignée et bouchonnée comme une bourgeoise de Harlem. Tel est le crime des philanthropes hollandais.

Raden-Salek est venu à Paris dans le but de se faire traiter par Delacroix. Cet artiste lui a conseillé, pour première prescription, de s'enfermer loin des hommes et de travailler sérieusement à redevenir sauvage. Raden-Salek y met tous ses soins et commence à éprouver quelque mieux. Avec du temps, de la patience et une suite convenable dans les idées, Raden-Salek ne manquera pas de recouvrer la santé, surtout s'il se garde

bien de tout contact avec nos peintres élégants, populaires et civilisés, tels que MM. Vernet, Dubuffe, Biard, Gudin et autres, ces Kruseman et ces Koekkoek de la peinture française.

Nous espérons voir à l'exposition prochaine un magnifique tableau que le prince nous a montré presque achevé et qui sera le premier fruit de sa convalescence. Ce sont des *rabatteurs surpris par un tigre*. La peinture de cette toile garde à peine quelques traces de la civilisation hollandaise.

Théophile Gautier a cité encore un fragment modifié de la seconde de ses *Esquisses de voyage* dans son nouveau travail sur le tableau de Rembrandt, paru dans le *Moniteur universel* du 14 avril 1860. Raden-Salek est mort en 1880.

818 2°. **Esquisses de voyage. III.** *La Presse*, 30 juillet 1846. Ce chapitre où il est question de Londres et de ses théâtres, n'a jamais été réimprimé.

818 3°. **Esquisses de voyage. IV.** *La Presse*, 31 juillet 1846. Ce morceau, qui termine la série, a paru pour la première fois en volume en 1852, dans les *Caprices et Zigzags*, formant, sous le titre de *Gastronomie britannique*, le chapitre treize des *Pochades, zigzags et paradoxes ;* il a fait partie ensuite comme morceau à part de toutes les autres éditions de cet ouvrage. Théophile Gautier y a joint en volume le détail du menu du banquet du Lord-Maire. Un fragment de cet article a été imprimé aussi en 1859, dans le volume de Charles Monselet : *la Cuisinière poétique*, toujours sous le titre de : *Gastronomie britannique*.

*819. PORTE-SAINT-MARTIN : **Le docteur noir.** — HIPPODROME. *La Presse*, 3 août 1846.

*820. THÉATRE-FRANÇAIS : **Madame de Tencin.** — GYMNASE : **Clarisse Harlowe.** — OPÉRA-COMIQUE : **Le caquet du couvent.** *La Presse*, 10 août 1846.

821. **Rimes. I. Le Lion de l'Atlas.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1846. Cette pièce de vers, sous le titre de : *les Lions comédiens*, reparut en 1864 dans l'*Obole des conteurs* par divers, puis en 1865 dans le livre de Gautier : *Loin de Paris*, sous son premier titre qu'elle a toujours gardé depuis. On la trouve encore, en 1866, dans le *Parnasse contemporain*, par divers : enfin, en 1876, elle entra dans le tome deux des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

822. **Rimes. II. Le Bédouin et la mer.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1846. Mêmes indications bibliographiques que pour le précédent numéro. Voici une variante inédite de cette pièce :

Pour la première fois voyant la mer à Bone,
Un Bedouin du désert devant nous compara
Cette immensité bleue à l'immensité jaune,
Horizon de son œil aux murs de Biskara [1].

— Est-ce un ciel étalé comme un tapis sur terre ?
Un autre Sahara fait de sable d'azur ?
Un saphir que polit un géant lapidaire ?
Puis, s'approchant du bord lavé par le flot pur :

— C'est de l'eau ! cria-t-il ; qui jamais eût pu croire
Qu'il existât tant d'eau ! Prodigieux trésor !
Toutes les soifs pourraient se pencher pour y boire,
Que les derniers venus, certe, en auraient encor !

Bien qu'un fleuve englouti tienne en leur poche double,
Et qu'en la source vive où s'épatent leurs pas
Il ne reste bientôt qu'un fond de vase trouble,
Cinq cent mille chameaux ne la tariraient pas !

1. Autre :

Qu'on découvre du haut des murs blancs de Biskra.

Ce lac, dans l'oasis qu'humecte une onde avare,
Porterait aux dattiers le suc réparateur,
Et tous les pèlerins y plongeraient leur jarre
Sans pouvoir d'une ligne abaisser sa hauteur ! —

Et le Bédouin ravi trempa sa lèvre avide
Dans le cristal salé de la coupe des mers :
— L'eau douce emplit, dit-il, à peine une outre vide,
Et ces flots si nombreux, hélas ! ils sont amers !

Théophile Gautier, a beaucoup travaillé cette pièce ; voici encore une variante des deux premières strophes :

Un jour, un vieux Bédouin vit la mer bleue à Bone.
Cet homme, de l'endroit qu'on nomme El-Kantara,
Ne connaissait de mer que le flot sec et jaune
Dont l'aile du Kamsin saupoudre Biskara.

— Est-ce un ciel étalé comme un tapis sur terre ?
Un autre Sahara fait de sable d'azur ?
Dit-il ; et ne pouvant pénétrer ce mystère,
Il s'approcha du bord lavé par le flot pur.

Cette pièce a été citée aussi par le colonel Staaf, dans son ouvrage *la Littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours.*

* 823. Opéra : **Débuts de Bettini.** — Opéra-Comique : **Reprise de Paul et Virginie.** — Th. des Variétés : **Colombe et Perdreau.** — Palais-Royal : **Le corbeau rentier.** — Hippodrome : **Réouverture.** *La Presse*, 16-17 août 1846.

824. **Exposition des échantillons et des modèles rapportés par la mission commerciale de Chine.** *La Presse*, 27 aout 1846. Cet article a reparu la même année dans *le Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire.*

* 825. Funambules : **La Gageure ; M. Paul, successeur de Debureau.** — Palais-Royal : **Les tartelettes à la reine.**

— VAUDEVILLE ; **Les chansons populaires de la France** ; **les Brodeuses de la reine**. *La Presse*, 31 août 1846.

826. OPÉRA : **Rentrées et débuts**. — PALAIS-ROYAL : **Un cœur de grand'mère**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Chabert le Balafré**. *La Presse*, 7 septembre 1846.

* 827. GAITÉ : **Le temple de Salomon**. — VAUDEVILLE : **Place Ventadour**. — PALAIS-ROYAL : **La nouvelle Clarisse Harlowe**. *La Presse*, 14 septembre 1846.

* 828. THÉATRE DE SAINT-GERMAIN EN LAYE : **Hamlet**. — OPÉRA-COMIQUE : **Sultana**. — Th. des VARIÉTÉS : **Paris l'été**. *La Presse*, 21 septembre 1846.

* 829. THÉATRE-FRANÇAIS : **Don Guzman**. — VAUDEVILLE : **La nouvelle Héloïse**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Les tableaux vivants**. — FUNAMBULES : **Pierrot valet de la mort**. *La Presse*, 28 septembre 1846. Dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, les fragments conservés de ce feuilleton, portent par erreur, à partir des *tableaux vivants*, la date du 12 octobre. En 1854, Champfleury, dans ses *Contes d'automne* (*Souvenirs des Funambules*), a réimprimé cette analyse de *Pierrot valet de la mort;* mais il la signe du nom de Gérard de Nerval à qui, dit-il, Théophile Gautier qui partait le lendemain pour l'Espagne, l'avait laissée à faire. Nous ne savons si ce renseignement est exact ; Théophile Gautier partit en effet à ce moment pour l'Espagne, mais l'article est signé de son nom dans *la Presse*, et les quelques mots qu'il dit à ce sujet dans sa lettre d'Espagne (voir le nº 831), ne tranchent pas absolument la question, nous semble-t-il.

830. **Le pavillon sur l'eau, nouvelle chinoise**. Le *Musée des familles*, septembre 1846. Cette nouvelle parut pour la première fois en volume en 1852 dans *la Peau de tigre* et entra définitivement en 1863 dans les *Romans et Contes* de Théophile Gautier.

Voici une lettre inédite, adressée à sir Henry Berthoud, qui prouve que cette nouvelle occupa longtemps l'esprit de Théophile Gautier avant d'être écrite :

Mon très cher,

J'ai trouvé un autre sujet pour une troisième nouvelle. La chose s'appellera *Yeu-Tseu*, ou *la Fille de Hang*, si vous le préférez; c'est un conte chinois.

Si vous voulez avoir quelque chose de très ficelé, ayez la galanterie de me donner les cent livres demain et d'attendre ma copie jusqu'à mercredi ou jeudi de la semaine prochaine; j'ai à lire plusieurs volumes pour me barbouiller de couleur locale, et j'ai besoin de fourrer mon nez dans beaucoup de pôts de Japon et autres.

Vous savez que je ne suis pas un blagueur littéraire; vous me rendriez un service qui ne vous dérangerait pas beaucoup et qui me servirait fort. Si par hasard vous aviez le livre de L'*Univers pittoresque* où il est question de la Chine, vous me feriez plaisir de me le prêter.

Envoyez les placards du *Pied de momie* et d'*Oluf le Danois*[1]; je les travaillerai jusqu'à perfection entière.

Je vous remercie d'avance,

Théophile GAUTIER.

Ce 10 janvier 1840.

831. **Courrier de l'étranger; Espagne. A M. Émile de Girardin.** *La Presse*, 14 octobre 1846. Cette lettre, qui devait être suivie de plusieurs autres, fut la seule adressée par Théophile Gautier à *la Presse.* Il rendit compte de son voyage dans le *Musée des Familles* (voir plus loin n° 843), en y intercalant certains passages de cette lettre. Elle contient la phrase dont nous avons parlé plus haut, relative au compte rendu de *Pierrot valet de la mort*, par Gérard de Nerval, et nous allons en citer ici toute la partie qui n'a pas

1. *Le Chevalier Double*. Comme on l'a vu, ces deux nouvelles ont en effet paru en 1840 dans le *Musée des Familles*.

été conservée par Théophile Gautier dans ses articles du *Musée des familles*.

Pardonnez-moi, mon cher maître, d'avoir pris mon vol vers Madrid sans prévenir personne : une charmante occasion qui s'accordait trop bien avec mon désir secret m'a déterminé à partir. A peine ai-je eu le temps de jeter dans ma mince valise de poète, un peu de linge et quelques paires de gants blancs, et comme j'ai déjà assez voyagé pour savoir que rien ne s'aperçoit moins qu'une absence, je suis monté en voiture assez tranquille sur les suites de mon escapade. — Gérard (de Nerval), m'avait promis de rendre compte de *Pierrot valet de la mort*, cette pantomime swedenborgienne, qui attire aux Funambules l'élite de la littérature et de la critique, et j'étais sûr qu'il traiterait cette grande œuvre avec toute la philosophie et l'esthétique qu'elle réclame. — Quant à *Militona* que vous avez eu la bonté d'annoncer dans la *Presse*, et dont les premières feuilles gisent interrompues sur la table, comme c'est un sujet espagnol où peut-on être mieux pour l'achever que dans la *calle del Carmen*, à deux pas de la *puerta del Sol?* Et puis, s'il faut le dire, une idée fixe s'était emparée de moi; vous savez à quel point j'aime les courses de taureaux, et je pensais que les mariages espagnols de la reine Isabelle et de l'infant Don François d'Assise, de l'infante Dona Luisa Fernanda et du duc de Montpensier, seraient solennisés par ces fameuses courses royales qui ont lieu dans la *plaza Mayor* avec tout l'appareil traditionnel et tous les raffinements de la tauromachie. — Pour un *aficionado* comme moi, manquer une semblable fête eût été plus qu'un regret, presqu'un remords, — d'autant que

la seule chance de la voir se renouveler ne peut se présenter que dans seize ans, et dans seize ans le dur métier de feuilletonniste m'aura ôté toute fantaisie errante, où le ver du tombeau filera sa toile dans la cavité de mes yeux.

Ainsi donc me voilà parti, laissant Bordeaux et les Landes derrière moi, Bayonne que j'ai calomniée autrefois l'ayant vue un jour de pluie torrentielle. LL.AA. le duc de Montpensier et le duc d'Aumale avaient passé la nuit à l'archevêché et de là devaient se rendre à Irun. — Comme tous les chevaux de poste avaient été retenus d'avance par les princes, leur suite et leurs bagages, il n'y avait pas moyen de penser à suivre le cortège; le plus prudent était de le devancer d'un jour et de profiter de la malle dont le coupé se trouvait vide.

J'éviterai de parler de mon voyage et de faire passer les roues dans les sillons d'autrefois ; je ne m'arrêterai qu'aux détails ayant rapport à la circonstance présente.

A Irun où l'on arriva vers dix heures du soir, un arc de triomphe de feuillages occupait le milieu de ce pont dont une moitié est française et l'autre espagnole.

A Vittoria, quelques madriers dressés annonçaient des intentions équivalentes. Dans Burgos rien ne faisait pressentir un événement extraordinaire ; la grave capitale de la Vieille-Castille, avait toujours sa figure morose et renfrognée; la cathédrale tendait au ciel ses bras de pierre avec la même ardeur désespérée, et ne détournait pas vers les choses humaines un seul de ses cent yeux de vitraux.

En sortant de Burgos, à un relai que l'on appelle Sarracin, il y eut entre le postillon de la malle et ceux d'une magnifique voiture de Daldringen que l'on ame-

nait à l'ambassadeur de France, exprès pour la cérémonie du mariage, tout emmaillotée d'étoupes et de toiles, une de ces luttes de vitesse auxquelles les combattants attachent autant d'importance que si le sort du monde en dépendait, et dont l'enjeu est la vie des voyageurs.

Avec des postillons anglais ou français, une pareille incartade eût causé à coup sûr quelque accident, mais les Espagnols sont d'une prestesse et d'une agilité incroyables. Le petit épisode suivant prouvera notre dire : à la sortie d'Irun après la visite de la douane, il nous sembla entendre quelque remue-ménage sur l'impériale de la voiture, lancée au triple galop ; quelque chose comme la chute d'un objet pesant jeté au passage. — Au bas de cette horrible descente de la Descarga qui fait frémir les plus intrépides, nous eûmes le mot de l'énigme ; des mains invisibles lancèrent deux énormes ballots sur un buisson qui bordait la route ; du buisson jaillirent des gaillards qui se mirent à gravir avec les paquets empoignés au vol, un escarpement à peine praticable pour des chèvres ; le tour était fait. Le courrier du gouvernement avait servi, sans le savoir, de porteur aux contrebandiers. Comme pour mettre le dernier grain de sel à l'épigramme, deux splendides gendarmes, en galons d'argent, en buffleteries jaunes se promenaient sur le chemin, graves, impassibles les mains croisées derrière le dos, d'une façon impériale et napoléonienne.

La Vieille-Castille, depuis six ans que nous ne l'avons vue, n'a pas rajeuni. Ce sont toujours les mêmes ondulations de terrains arides, dénudés d'arbres et de végétation, les mêmes villages poussiéreux, couleur de liège, sans vitres aux fenêtres, les mêmes haillons, — un peu plus troués seulement; — les mêmes vieilles femmes

barbues comme des sapeurs, et ridées comme des bottes à la hussarde ; — les mêmes pauvres fourmillant de vermine. Et, cependant, telle est la force morale et l'excellente constitution de ce peuple que, si misérable qu'il soit, il n'a pas l'air malheureux ; chez les plus déguenillés, l'étincelle de l'œil n'est pas éteinte. Ces drôles, sous leurs manteaux troués, avaient des mines et des allures de grands seigneurs. En Espagne, vous ne trouverez jamais chez la classe pauvre cette humilité habituelle aux indigents des autres pays.

Entre Madrigalejos, Lerma, Bahabon, Gumiel, Aranda de Duero, toute criblée encore de la mitraille de Balmaseda, Castillejo, Somosierra, dépouillée cette fois de sa couronne neigeuse, la route était éclairée par de petites patrouilles de lanciers composées en général de trois hommes qui se succédaient sans interruption ; des gendarmes à pied stationnaient deux par deux, de distance en distance, sur le bords du chemin, soit dans la prévision de quelque tentative carliste où de tout autre mouvement politique, soit de peur que la fantaisie ne prît à quelque bande de voleurs d'intercepter un fourgon richement chargé. — Ce danger, à notre sens, était le seul à craindre, car la vieille loyauté espagnole devait rassurer complètement contre tout guet-apens sur la personne des princes.

Après avoir franchi, aux rayons d'un clair de lune assez douteux et souvent offusqué de nuages, le dangereux défilé de Somosierra, où fut tué le général Colbert, nous entrâmes, entourés d'un brouillard automnal très épais, dans cet affreux désert de cailloux et de sable qui environne Madrid d'une ceinture de désolation, et nous eûmes bientôt dépassé Buitrago, où

devaient passer la nuit, Cabanillas, puis Alcobendas.

Il pleuvait d'une admirable sorte, comme si l'automne eût voulu se venger des sécheresses de l'été; — ce qui ne m'empêcha pas de me mettre immédiatement à courir les rues. Dans la *plaza Mayor*, où devaient avoir lieu les courses royales, tout un monde d'ouvriers. La place était déjà dépavée et labourée; les amphithéâtres se dressaient rapidement. — Comme la place royale de Paris dans son état actuel, la *plaza Mayor* est ouverte par un coin. Pour rétablir la symétrie, et augmenter le nombre des balcons, une maison de planches et de toiles se bâtissait comme par enchantement et comblait le vide : les billets qui ne seront pas donnés par la cour se payeront des prix fous, on les met déjà en loterie. Le plus singulier, c'est que les propriétaires des maisons qui forment l'enceinte n'ont droit qu'à une seule place à leurs propres fenêtres; c'est un usage qui a force de loi en pareille occasion.

La journée du lundi se passa en inquiétudes; des agents anglais, disait-on, semaient l'or à pleines mains. J'avoue que c'est un spectacle rare, auquel je n'ai jamais assisté que celui des gens semant l'or à pleines mains, bien que j'aie lu la phrase imprimée plus de mille fois. Enfin, mardi, le soleil se leva radieux et serein, comme un vrai soleil espagnol, et l'on sut que non seulement les princes n'avaient pas été emmenés dans la montagne ni criblés de coups de tromblons, mais qu'ils avaient reçu partout l'accueil qu'ils méritent. Dans plusieurs localités, chose éminemment significative en Espagne, le clergé avait été au-devant d'eux; à Tolosa, à Vittoria, des députations des provinces des *comparsas* de danses et de chants s'étaient empressés sur leur passage. A Vit-

toria, un célèbre marquis carliste s'était fait présenter à LL. AA., qui déjeunaient prestement à Buitrago au pied de la sierra de Guadarrama et que devaient aller chercher au Portazgo, en dehors de la porte de Bilbao, les voitures de la cour et les députations de la ville. Ils arrivèrent sur les deux heures, et quittèrent leur chaise de poste pour les magnifiques voitures de la reine toutes chargées de laquais en grande livrée, et traînées par de superbes attelages; ils cheminèrent ainsi jusqu'aux limites de la ville dans un nuage étincelant d'officiers bigarrés et ruisselants d'or, traînant après eux un tumulte de landaus, de cabriolets, de coupés, de diligences, de berlingots attelés de mules, se hâtant pour jouir de la vue du cortège ; ce qui nous frappa le plus, ce sont les timbaliers et les alguazils à cheval; ces hommes, tout de noir habillés, coiffés de chapeaux à la Bazile, sentaient leur vieille Espagne d'une lieue à la ronde, et donnaient à la cérémonie un caractère local.

Aux limites de la ville de Madrid, une députation de l'ayuntamiento, ayant en tête ses massiers armés de masses d'or, reçut les princes qui descendirent de voiture et montèrent sur les beaux chevaux que la reine leur avait envoyés, et, peu après, le capitaine général de Madrid vint saluer LL.AA., suivi d'un brillant cortège de généraux, entre lesquels on remarquait le baron de Meer, Mezzaredo, Concha, Aspiroz, Zarco del Valle, Soria, Cortinez, la Hera et beaucoup d'autres. Narvaez était absent, bien qu'il eût dû être invité comme général et comme grand d'Espagne, chaque administration s'étant sans doute reposée sur l'autre du soin d'écrire la lettre de convocation. — Depuis la porte de Bilbao jusqu'au perron du palais, les rues étaient bordées d'une

haie formée par des détachements des différents corps; la *calle Mayor*, la *calle de la Villa*, celle de *Fuencarral* offraient une ligne continue de splendides uniformes et d'armes étincelantes; les balcons étaient encombrés de jolies femmes, et les maisons chargées de curieux jusque sur les toits. Aucune clameur, aucune manifestation hostiles ne vinrent réaliser les craintes propagées par quelques esprits inquiets; partout les princes trouvèrent sur leur passage un calme bienveillant, une curiosité polie. En mettant le pied sur les marches du palais, ils étaient acceptés de la population, ils avaient plu; et les épithètes de *guapo*, de *bonito*, de *buen mozo*, voltigeaient sur les lèvres des madrilènes. Ceux mêmes qui voient avec peine l'alliance de l'Espagne avec la France ne pouvaient s'empêcher de rendre grâce aux qualités personnelles de M. le duc de Montpensier et de son illustre frère.

Au bout d'une heure à peu près occupée par la réception du cortège et l'entrevue des fiancés, les princes remontèrent en voiture et se rendirent à l'ambassade de France, où de splendides appartements leur avaient été préparés. — C'est là qu'ils doivent loger jusqu'après la célébration du mariage, la *velacion*, comme on dit ici. A bientôt la relation des cérémonies et des fêtes qui ne doivent commencer que le 16, à cause de l'anniversaire de Diégo Léon.

* 832. Odéon : **L'Univers et la maison.** *La Presse*, 9 novembre 1846.

833. **La Juive de Constantine**, drame anecdotique en cinq actes et six tableaux, par MM. Théophile Gautier et Noël Parfait, musique de M. Pilati. Représenté pour la première fois, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 12 novem-

bre 1846. In-8° d'une feuille 3/4; 27 pages à deux colonnes, avec vignette en tête de la première. Imprimerie de *Dondey-Dupré*, à Paris. — A Paris, chez *Marchant*, boulevard Saint-Martin, n° 12, prix, 50 centimes.

Cette pièce qui est dédiée à « M. Théodore Cogniard. témoignage de gratitude et d'affection, » ne fut jamais réimprimée et n'a pas été jointe au *Théâtre* de Théophile Gautier. Il a pourtant beaucoup travaillé à cet ouvrage, et nous en possédons presque tout le manuscrit autographe écrit entièrement de sa main.

Voici une *Prière du soir* inédite qui devait être récitée à la scène huit de l'acte trois et qui fut coupée aux répétitions :

LE MUEZZIN, paraissant sur le haut d'un rocher.

Enfants de l'Islam,
C'est l'instant du sélam!
Allons, à genoux,
Prosternez-vous!
Priez le Dieu puissant.
Le jour finit, le soir descend;
Tous à la fois
Jetez vos voix!

Voici de plus une lettre inédite de Théophile Gautier, adressée, pensons-nous, à mademoiselle Nathalie Fitzjames, où il est question de *la Juive de Constantine;* c'est à ce titre que nous la plaçons ici :

Mademoiselle,

Notre ami Théodore[1] m'a dit que vous deviez avoir l'ouvrage illustré du duc d'Orléans sur l'Afrique et que vous seriez assez bonne pour me le prêter. Il y a dedans des vues de Constantine dont j'aurais grand besoin pour mon drame.

1. M. Théodore Labarre, ou M. Théodore Chassériau ?

Pourrai-je prendre la liberté d'aller chercher ce volume chez vous et profiter de cette occasion de vous présenter mes respects?

Daignez agréer, mademoiselle, l'expression de ma profonde considération.

Théophile GAUTIER.
Avenue Lord Byron, 18.

* 834. THÉATRE - FRANÇAIS : **Rentrée de mademoiselle Rachel; le Nœud Gordien.** — VAUDEVILLE : **Le bonhomme Job ; le capitaine de voleurs.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **La Juive de Constantine.** *La Presse*, 16 novembre 1846.

Nous allons transcrire ici la curieuse analyse de la *Juive de Constantine*, faite par son auteur; elle a été incomplètement recueillie dans l'*Histoire de l'art dramatique.*

Maintenant, nous voici arrivé à un point assez délicat de notre feuilleton : il nous faut tendre une de nos mains à la férule dont nous avons tant de fois cinglé de bons coups sur les paumes des autres. Jeudi soir, il s'est joué à la Porte-Saint-Martin, une pièce intitulée *la Juive de Constantine*, dans laquelle nous avons plus ou moins trempé et qui a excité, pendant l'un de ses actes, assez de tumulte pour que nous ayons cru devoir réclamer à la fin une part des sifflets et des murmures.

Nous avouons humblement que, depuis longues années, notre ambition était de faire un mélodrame. Mais comment le faire, ce mélodrame? quelle poétique consulter, quelles règles suivre, à quelle autorité s'en rapporter? Aucun Aristote n'a tracé de préceptes pour ce genre de composition; l'esthétique et l'architectonique n'en sont fixées nulle part. Quelles qualités doit avoir un bon mélodrame? De quelle nature est le sublime auquel il peut atteindre? Longin garde là-dessus le

plus profond silence; les poèmes épiques et les tragédies se font d'après des recettes bien connues; mais tous les critiques et les grammairiens ont reculé devant la tâche difficile d'écrire la théorie du mélodrame. A le prendre dans son acception propre, mélodrame veut dire action accompagnée de mélodie, ou, plus rigoureusement, mélodie accompagnée d'action; ce qui nous paraît une définition tout aussi applicable à l'opéra.

Que nous restait-il à faire dans une semblable conjoncture? A étudier les maîtres, à tâcher de surprendre leur secret dans les œuvres. O Guilbert de Pixérécourt! ô Caignez! ô Victor Ducange! Shakspeares méconnus, Gœthes du boulevard du Temple, avec quel soin pieux, quel respect filial, à la lueur déjà pâlissante de la lampe, cette amie nocturne qui semble travailler avec vous, nous avons étudié vos conceptions gigantesques, oubliées de la génération présente! que de fois l'aurore nous a surpris courbé sur quelque œuvre prodigieuse comme *les Ruines de Babylone*, *Hariadan Barberousse*, *Robert, chef de brigands*, *l'Aqueduc de Cozenza*, *Tékéli*, et autres pièces admirables!

Pourtant, après plusieurs mois de contemplation et de rêverie, nous avons craint, si nous adoptions le style et le goût de ces hommes illustres, d'être accusé de pédanterie et d'archaïsme, comme les peintres qui, par affectation gothique, détachent leurs figures de fonds d'or et imitent les formes grêles et symétriques de Pinturiccio, de Cimabue et d'Orcagna. En outre, la langue, depuis ces grands maîtres, a beaucoup varié, et un ouvrage composé dans le dialecte dont ils se servaient, n'eût peut-être pas été compris sans glossaire, grave inconvénient pour la scène.

Des maîtres anciens, nous avions passé aux maîtres modernes, tout aussi grands, tout aussi vénérables, bien que la consécration du temps leur manque; vos brochures, achetées chez Marchant, chargeaient notre table, ô Bouchardy! ô Francis Cornu! ô Maillan! ô Desnoyers! ô Dennery! maîtres puissants et compliqués dont les charpentes, plus enchevêtrées que les forêts de poutres des clochers de cathédrale, nous ont coûté tant de laborieuses épures, lorsqu'il nous fallait les reproduire dans notre feuilleton; nous contemplions avec envie, en tête de vos pièces, ces belles vignettes gravées sur bois par Faxardo, qui atteignent presque à la sublimité des illustrations de la *Bibliothèque bleue*, et que ne renierait pas l'école moscovito-byzantine d'Épinal.

L'occasion de réaliser ce désir se présenta : pendant notre séjour à Constantine, on nous conta une histoire qui nous parut, à nous et à notre compagnon de voyage Noël Parfait, pouvoir fournir le thème d'un mélodrame.

Il existait, nous dit-on, dans le cimetière juif, deux ou trois tombes vides, bien qu'elles portassent des épitaphes. Ces tombes étaient celles de jeunes filles israélites parfaitement vivantes, mais qui avaient eu la faiblesse d'écouter les suggestions amoureuses des chrétiens; pour cette faute, la tribu les avait rejetées de son sein et frappées de mort civile en leur faisant subir de fausses funérailles. Ces pauvres filles jouissaient du singulier privilège de pouvoir lire la date de leur décès, inscrite sur la pierre et de jeter elles-mêmes des fleurs sur leur propre monument. Quand les autres juifs les rencontraient par les rues, ils affectaient de ne pas les voir et ne répondaient pas si elles leur adres-

saient la parole. — Une convention tacite les supprimait de la face du monde; le silence et l'oubli les enterraient déjà plus qu'à moitié. — L'une d'elles, dont l'amant fut tué dans un combat, errait à travers Constantine comme un spectre diurne, épouvantée d'elle-même, l'égarement de la folie dans les yeux et la pâleur du sépulcre sur les joues; semblable à Jane Shore, elle se traînait de seuil en seuil, hâve et maigrie, et frappait à toutes les portes qui s'ouvraient et se refermaient aussitôt sans laisser passer la parole de commisération ou le morceau de pain qu'elle implorait. Cela ne dura pas longtemps; la tombe vide, frustrée un moment, rouvrit sa mâchoire et avala sa proie.

Ce récit nous fit une vive impression; cette sévérité antique de la tribu et de la famille, considérant comme morte toute fille ayant manqué à ses devoirs; cette situation étrange d'un être plein de vie dont on fait les funérailles, et qui peut, en allant et venant, effleurer son tombeau de sa robe; cette existence nouvelle à se créer, dans un amour qui doit désormais tenir lieu de patrie, de parents, d'amis, de tout ce qui compose les relations humaines et fait qu'on n'est point une forme vague errant au hasard; — tout cela nous semblait ne pas manquer d'une certaine grandeur et d'une certaine poésie.

Peut-être était-ce plutôt un poème qu'un drame, surtout comme on l'entend aujourd'hui; — le sujet prêtait à des développements, à des tirades mélancoliques, que le besoin d'action et de rapidité dont le public s'est fait une habitude à laquelle on ne peut contrevenir sans péril, aurait difficilement permis.

Toutefois, Noël Parfait, homme expert en ces sortes

de choses, et connu par le succès de *Fabio le Novice*, du *Retour de Sibérie*, et autres productions recommandables, construisit sur cette donnée une charpente dont les mortaises avaient l'air de se bien emboîter les unes dans les autres, et de présenter assez de solidité pour soutenir les poignées de plâtre et les colombages destinés à remplir les interstices et à parachever la construction dramatique.

A cette carcasse, nous appliquâmes, d'une main tremblante et comme émue de tant d'audace, des panneaux de dialogue en style soigneusement imité des classiques du genre, n'employant une phrase qu'appuyée de bons exemples; rejetant comme mots *d'auteur* toute expression qui ne se trouverait pas dans Benjamin Antier, Antony Béraud ou quelque autre non moins recommandable.

Une seule fois, entraîné par un souvenir shakspearien, nous avions parlé des bouffées de colombes bleues, voltigeant dans l'abîme du Roummel et des cigognes blanches qui laissent tomber des serpents sur les toits; mais cette réminiscence du *martinet volant autour des donjons* de Macbeth, a été effacée presque aussitôt qu'écrite; une revision sévère du texte nous permet d'affirmer qu'aucune faute de ce genre ne s'y reproduit.

Grâce à ces sacrifices, nous avons pu croire à un succès pendant la première partie de la soirée. Le public laissait paisiblement la claque s'évertuer aux endroits convenables, ce qui est aujourd'hui la manière d'applaudir du public.

La Juive de Constantine avait cheminé d'un pas sûr jusqu'au quatrième acte; les hommes de la chose trouvaient la pièce *carrée*. Personne ne nous avait encore

accusé de style et de fantaisie, termes honnêtes dans lesquels on exprime aux auteurs que leur ouvrage manque de *planches*, de *trucs* et de *ficelles;* tout à coup, nous entendons à côté de nous, derrière un portant, une voix effarée qui s'écrie : « Ciel ! un *loup!* » Et aussitôt de violents murmures partent de la salle.

« Qui diable peut s'amuser à lâcher un loup sur la scène ? pensâmes-nous à cette exclamation bizarre. Un chat malveillant qui traverse la scène avec une majestueuse lenteur, cela s'expliquerait, il y a des précédents; mais un loup! En fait d'animaux dramatiques, nous ne connaissons que les *ours.* »

Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme : un loup, en argot de coulisse, est le vide laissé entre la sortie d'un personnage et l'entrée d'un autre qui ne doit point voir le premier. Cet intervalle, fût-il d'une seconde, constitue une faute de mise en scène, du moins au point de vue moderne; car Molière, Racine et Corneille sont de vraies forêts des Ardennes pour la quantité de *loups* qu'ils renferment.

Or, il y avait un loup dans le quatrième acte, et cette bête féroce, d'un coup de gueule vorace, faillit avaler notre pièce.

Le public de la Porte-Saint-Martin est d'une nature toute particulière, surtout celui des premières représentations; il est à la fois artiste, lettré et populaire, composé de gens du monde et de spectateurs naïfs, de journalistes et de blagueurs : on y voudrait de l'Eschyle charpenté comme du Bouchardy, et amusant comme l'*Auberge des Adrets*, — plus le style de Racine ou de Fénelon pour les délicats. — Certes, un pareil idéal n'est pas à dédaigner; Hugo et Dumas l'ont réalisé trois

ou quatre fois. — Mais que peut un pauvre mélodrame devant de semblables exigences?... Réussir à la seconde représentation.

Oh! si le farouche Kabyle qui fait le rôle de traître, avait eu l'idée de tirer d'un pli de son burnous la tabatière monstrueuse dont Frédérick Lemaître sait si bien faire grincer la rauque charnière, quel succès et quels applaudissements il eût obtenus! car, au fond, c'était là ce que le public voulait, et, en effet, la chose n'eût pas été médiocrement divertissante.

La manière dont les objets s'éclairent au jour de la rampe et selon la disposition des spectateurs, est vraiment bien curieuse. Ce quatrième acte a été troublé par des rires dont nous ne voulons pas suspecter la franchise; il n'avait cependant rien de très bouffon en soi-même; il se passe dans un cimetière, aux rayons douteux d'une lune coupée de nuages, et représente la jeune juive qui sort de son cercueil menteur, apparaît comme une ombre à son amant, et jette, avant de quitter à jamais sa patrie, une larme et une fleur sur la tombe de sa mère près de laquelle elle vient de reposer. Cela n'est sans doute ni neuf, ni étonnant; mais, à coup sûr, ce n'est pas gai, et nous confessons en toute sincérité que nous n'avions pas soupçonné cette source de comique. Il y avait peut-être trop d'arbres dans la décoration, et tous ces cyprès auront mis le public en belle humeur; pourtant, à la répétition générale, cet acte avait attendri les pompiers de service, et quelques femmes de machinistes avaient porté leur mouchoir à leurs yeux, aux passages trouvés les plus drolatiques.

Le cinquième acte a passé avec plus de bonheur, et le sérieux était assez rétabli pour qu'un mannequin, jeté

au torrent du haut d'une roche, ne l'ait pas troublé, de sorte que notre nom et celui de Noël Parfait purent être prononcés sans trop d'opposition.

Ces réserves faites, nous pouvons louer sans restriction aucune le soin avec lequel la direction a mis la pièce en scène; ces éloges à des détails purement matériels ne nous feront pas accuser d'amour-propre.

Les costumes sont d'une exactitude rigoureuse, et le tableau que présente, au premier acte, la place du Fondouk à Constantine est aussi vrai qu'animé; on y reconnaît le Kabyle, le Biskri, le Mozabite, le Bédouin, le More, le Juif, et tous les types de ces différentes races à des détails caractéristiques; le grand chapeau de paille orné de plumes d'autruche et de morceaux de drap de couleurs vives, la couleur, la coupe et l'étoffe des burnous, la façon de tourner la corde de poils de chameau autour du haïk, la forme des fusils et des cartouchières, tout a été étudié avec un soin et une conscience rares.

La décoration du second acte, qui n'est pas de celles que la foule applaudit, fait le plus grand honneur à M. Devoir; c'est le morceau le mieux peint qui soit sorti de sa brosse; elle représente tout simplement la cour d'une maison juive à Constantine. Ne vous attendez pas à cet orient de café Turc, composé d'arcs en cœur, de colonnes d'albâtre et d'œufs d'autruche : il n'y a là que des murailles toutes nues, plâtrées de couches de chaux qui s'exfolient, grenues, égratignées et lumineuses comme un Decamps, où s'ouvrent quelques portes vermoulues avec leurs fermetures primitives; une galerie de piliers de brique d'où pendent quelques bouts de tapis, un toit de tuiles désordonnées se décou-

pant sur un ciel d'un bleu tranquille ; un nid de cigogne sur le chapiteau d'une cheminée qu'il obstrue. En regardant ce décor, nous avons éprouvé comme un effet de mirage, et il nous semblait être encore dans la ville d'Akhmet-Bey.

La vue des chutes du Roummel, exécutée d'après un croquis de Dauzats, est d'un bel effet; les deux gigantesques arches naturelles qui relient les deux côtés du précipice, et qu on pourrait croire faites de main d'homme, tant leur courbure se dessine régulièrement, forment une belle perspective toute baignée de lumière et de vapeur; la ville, perchée sur la cime du roc comme une aire de faucon, se découpe avec fermeté sur la rougeur du matin.

L'aspect du camp kabyle est aussi fort bien rendu ; ce sont bien là les oliviers au tronc monstrueux, les caroubiers trapus, les figuiers aux feuillages métalliques, toute cette puissante végétation dont on croit l'Afrique dénudée. — Un divertissement fort gracieux et empreint d'autant de couleur locale que les exigences chorégraphiques le permettent, se détache heureusement de ce fond de paysage et fait honneur au talent de M. Ragaine et du corps de ballet qu'il commande.

Aux représentations de vendredi et de samedi, la suppression de la scène la plus nécessaire de l'acte, et pour laquelle en quelque sorte la pièce avait été faite, la coupure de deux ou trois entrées trop rapprochées les unes des autres, a allégé la marche de la pièce, qui n'a plus soulevé la moindre opposition.

Nous avions pensé qu'un spectacle fidèle du mélange des diverses populations qui s'agitent sur le sol de l'Afrique pourrait, en dehors de toute combinaison

dramatique, intéresser le public français; mais nous avons découvert, depuis, que le public français ne croit pas à l'Algérie; seize ans de possession n'ont pas encore rassuré sa défiance là-dessus. Il pense que l'Algérie est peuplée de marchands de dattes de la rue Vivienne. Le Bédouin et le Kabyle, qui nous ont coûté tant de millions et tant de héros, ne sont pas encore pour lui des êtres sérieux; il ne les envisage que comme des des grotesques habillés de draps sales et frottés de jus de réglisse. Éminemment sceptique et ayant toujours peur d'être trompé, le public français se garde bien de donner dans le *godant* de l'Afrique; il admettrait les Kabyles dans une farce où toute une tribu serait mise en déroute à coups de bâton par une vivandière ou un zéphyr, mais non sous un autre aspect. Et pourtant nous les avons vus, ces stoïques barbares, ces descendants des Carthaginois et des Numides; drapés dans leurs toges romaines, avec leurs gestes et leurs poses de statue, leurs regards lumineux et noirs, leur tristesse sereine et leur majesté primitive, certainement ils n'avaient rien de facétieux.

A présent, rendons aux acteurs la justice qui leur est due : Raucourt, merveilleusement grimé, a très bien compris et joué le rôle de Nathan. Mademoiselle Grave, charmante sous son costume de juive, avec la bandelette de velours noir relevée de paillon rouge et d'arabesques d'or qui ceint le front, le triple rang de perles qui encadre l'ovale de sa tête, a fait preuve d'intelligence et de sensibilité. Mademoiselle d'Harville a déployé beaucoup d'énergie dans le rôle de la jeune fille kabyle, dont elle porte très noblement le sauvage et pittoresque costume. Clarence s'est montré élégant et

simple sous l'uniforme du capitaine Maurice d'Hervière. Quant à Grailly et à Marius, ils font illusion, et nous ne leur conseillerons pas d'aller se promener en temps de guerre autour d'un blokaus; ils empocheraient bientôt quelques coups de fusil comme des Kabyles authentiques. Gabriel a donné beaucoup de réalité et de rondeur à la figure un peu effacée du soldat Dominique.

N'oublions pas le joli chœur et les airs de danse de M. Pilati, qui sait mettre de l'art jusque dans les ritournelles dont l'entrée des personnages est accompagnée.

* 835. Italiens : **La Fidanzata corsa.** — Opéra-Comique : **Gibby la Cornemuse.** — Cirque-Olympique : **Tableaux vivants de la troupe de M. Keller.** — **Concerts.** *La Presse*, 23 novembre 1846.

* 836. Th. des Variétés : **Roch et Luc**; **Pierre Février.** — Gymnase : **L'article 213**; **Simplice.** — Gaité : **Bénéfice d'Albert**; **La forêt périlleuse** ; **Rita l'Espagnole.** *La Presse*, 30 novembre 1846.

* 837. Opéra. — Gymnase (: **La protégée sans le savoir**). —Vaudeville : **Danseurs espagnols.** — Opéra-Comique : **La damnation de Faust.** *La Presse*, 7 décembre 1846.

*838. Italiens : **Bénéfice des inondés**; **débuts de Gardoni.** —Théatre-Français ; **Phèdre** ; **mademoiselle Rachel** ; **mademoiselle Judith** ; **les Burgraves.** — Palais-Royal : **La poudre de coton.**—Vaudeville (: **Une planète à Paris**). *La Presse*, 14 décembre 1846.

839. **Œuvres choisies de Gavarni** ; **les étudiants de Paris.** Cette notice, dont *la Presse*, du 19 décembre 1846 annonce la mise en vente, accompagne dans les œuvres de Gavarni, la série de dessins qui porte le même titre. Elle a reparu en 1883 dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

* 840. Italiens : **I due Foscari.** — Th. des Variétés : **Une fille terrible.** — Vaudeville : **Trénitz.** — Gymnase. — Opéra. *La Presse*, 21 décembre 1846.

841. **La Turquie** ; mœurs et usages des Orientaux au dix-neuvième siècle, scènes de leur vie intérieure et publique, harems, bazars, cafés, bains, danses et musique, coutumes levantines, etc. : dessinés d'après nature, par Camille Rogier, avec une introduction par Théophile Gautier, et un texte descriptif. Première livraison (seule parue). In-folio d'une feuille et demie, plus cinq lithographies. Imprimerie de *Plon*, à Paris. — A Paris, chez l'auteur, rue de La Rochefoucauld, n° 39, chez *Gide* et chez *Goupil* et *Vibert*. Prix de la livraison : 20 francs.

Nous trouvons cette livraison inscrite sous le n° 5896 de la *Bibliographie de la France* du 26 décembre 1846, où elle fut insérée une seconde fois, par erreur, sous le n° 876 du numéro du 20 février 1847. La préface de Théophile Gautier en fait partie. Lorsqu'il écrivit ce remarquable morceau, il n'avait encore vu ni Constantinople, ni l'Orient. On peut y remarquer comme il *devinait* déjà les merveilles que sa plume devait un jour si bien décrire de *visu*. Ce morceau a été réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-fortes*.

* 842. Odéon : **Agnès de Méranie.** *La Presse*, 28 décembre 1846.

843. **Voyage en Espagne (10 octobre 1846).** *Musée des Familles*, décembre 1846 et janvier 1847 (voir n° 831). Ces deux articles, dont les dessins sont, paraît-il, aussi par Théophile Gautier, reparurent en 1847, formant une brochure de vingt-huit pages, composée du texte même du *Musée des Familles*, tiré à part ; elle porte le titre de : *Les fêtes de Madrid à l'occasion du mariage de* S. A. R. *le duc de Montpensier*. En 1852, ce travail entra dans *la Peau de Tigre*, sous le titre de : *En Espagne, octobre* 1846, et en 1865, enfin, il prit place dans *Loin de Paris*, sous le titre de : *En Espagne ; les courses royales à Madrid.*

Les deux premiers paragraphes ont été supprimés dans ces deux dernières réimpressions, les voici :

N'allez pas vous attendre à une relation officielle du voyage de leurs Altesses Royales et des fêtes données à l'occasion du mariage de la reine et de l'infante ; nous en parlerons sous le côté purement pittoresque, car il ne nous appartient pas, à nous humble feuilletoniste, de nous mêler de ces hautes considérations diplomatiques, et de plaquer notre récit de noms illustres copiés dans l'*Almanach de la cour*.

Simple spectateur, nous raconterons ce que nous avons vu comme tout le monde en errant dans les rues de Madrid, sans autre but que de satisfaire notre curiosité personnelle.

Le compagnon de voyage de l'auteur, qu'il désigne seulement sous le nom de M. de V., fut M. de Vatry.

1847

844. **Militona.** *La Presse*, 1, 2, 5, 6, 7, 9, 12, 13, 14, 15 et 16 janvier 1847. Ce roman parut pour la première fois en volume, en 1847 aussi (in-8°) ; puis, en 1852, il fit partie d'*un trio de romans* (in-12). En 1855, il fut de nouveau imprimé seul en un volume (in-18), qui, en 1859 (daté 1860), prit définitivement le format in-12. Ces deux dernières éditions ont eu plusieurs tirages différents. Voici une variante inédite du début de l'ouvrage, où l'action est placée à Grenade au lieu de l'être à Madrid :

Quelqu'un qui serait passé sur la *Carrera del Darro*, à Grenade, vers midi, le dernier dimanche du mois de mai 184... aurait entendu un vague clapotis de piano sortir d'une des maisons qui la bordent. Cette maison, ainsi que la plupart de celles de Grenade, était coloriée extérieurement à la détrempe comme une décoration de théâtre; des ornements rocaille, chicorées, volutes et pots-à-feu, se détachaient galamment d'un fond rose où l'on avait marqué les joints des pierres par de petites raies blanches. Dans des médaillons suspendus par des nœuds de rubans folâtraient des amours en camaïeu; des guirlandes de fleurs pendaient des angles des corniches, fausses corniches, car les encadrements des fenêtres, les cordons qui séparent les étages, les

attiques, les consoles et généralement toutes les saillies de l'architecture étaient peintes et non réelles, moyen économique d'accidenter une façade fort en usage dans les villes espagnoles, surtout en Andalousie.

Si ce passant, poussé par la curiosité s'était approché de l'endroit d'où partait cette musique, encore assez rare heureusement dans Grenade, il eût vu, à travers une grille entr'ouverte, d'abord une espèce de péristyle orné d'une mosaïque en cailloux de différentes couleurs représentant un grenadier en grande tenue, et désignant de la pointe de son sabre le millésime de l'année où la maison avait été construite, c'est-à-dire l'année 1740, époque où le rococo florissait en Espagne; ensuite une cour intérieure — un *patio*, — pour nous servir de l'expression propre, d'une architecture évidemment beaucoup plus ancienne.

Le premier propriétaire, homme de *bon goût*, avait dû masquer par un corps de logis à la mode d'alors les vieux bâtiments que sa fortune ne lui avait pas permis de rebâtir, et qui lui faisaient honte par leur *barbarie*.

En effet, ce *patio* était entouré de sveltes colonnes de marbre blanc d'un seul morceau et de la plus gracieuse proportion; leurs chapiteaux, d'un corinthien capricieux, portaient entremêlées à leurs volutes des inscriptions en lettres arabes fleuries où brillaient encore quelques restes de dorure. Sur ces chapiteaux se détachaient des arcs évidés en cœur d'une origine incontestablement moresque qui formaient sur les quatre faces de la cour une galerie couverte.

Au milieu, dans un bassin bordé de vases de fleurs et de caisses d'arbustes, grésillait un mince jet d'eau qui couvrait de perles les feuilles lustrées des lauriers

et des myrthes et rythmait de sa chute intermittente les gammes du malencontreux piano.

Une immense natte de sparterie tendue par des cordes, faisait comme un plafond à ce salon extérieur où régnait une......

845. **La Croix de Berny (Courrier de Paris).** *La Presse*, 3 janvier 1847. Le succès du roman qui porte le titre de : *la Croix de Berny*, inspira à la direction de *la Presse* l'idée de faire rédiger alternativement par les quatre auteurs de l'ouvrage, *le Courrier de Paris*, écrit jusqu'alors par madame Émile de Girardin seule, sous le pseudonyme du vicomte de Launay. Ce morceau, qui ouvre la série, contient trois articles différents par madame de Girardin, Méry et Gautier. Le fragment de Gautier traite d'un recueil illustré de M. Amiel, contenant des types de chevaux connus.

* 846. Opéra : **Robert Bruce.** — Salle Bonne-Nouvelle. — (**Mélanges**). *La Presse*, 4 janvier 1847.

847. (**Rondalla**). *La Presse*, 6 janvier 1847. Cette pièce de vers, qui se trouve sans titre, dans *Militona*, reparut dans l'*Artiste* du 1er décembre 1849, sous le titre de *Sérénade du torero;* en 1852, elle fit partie sous le titre de *Rondalla*, du volume des *Émaux et Camées*, qu'elle n'a plus quittée depuis. Elle a été mise en musique par MM. J. Cressonnois, L. G. Bellini, P. Lacome, Paladilhe et A. Cœdès ; sous le titre de : *Sérénade du torero*, par M. J. Offenbach ; sous celui de : *le Torero*, par M. Ch. Poisot, et, sous celui de : *Militona, séguidille*, par le comte Dunin Jundzill.

* 848. Opéra : **Représentations de Robert Bruce.** — Italiens : **Don Pasquale ; rentrée de Lablache.** — Théâtre-Français. — Vaudeville : **Reprise de Pierre-le-Rouge.** — Porte-Saint-Martin : **L'Inondation.** — Comédie Flamande et Hollandaise. *La Presse*, 11 janvier 1847. Une partie de cet article, relatif au Théâtre-Français, a été joint au suivant dans l'*Histoire de l'art dramatique*, sous la seule date du 11 janvier.

* 849. Théatre-Français : **Reprise de Don Juan; l'ombre de Molière.** — Opéra-Comique : **Ne touchez pas à la reine.** — Gymnase : **Maître Jean.** — Vaudeville : **Le toréador ; danseurs espagnols.** *La Presse*, 18 janvier 1847.

* 850. Funambules : **Pierrot pendu.** *La Presse*, 25 janvier 1847. Champfleury a réimprimé ce compte rendu de sa pièce, en 1854, dans ses *Contes d'automne* (*Souvenirs des Funambules*).

851. **La Croix de Berny (Courrier de Paris).** *La Presse*, 31 janvier 1847. Cet article est une *Revue des arts* où il est question du plafond peint au Luxembourg par Delacroix, de l'escalier de la Cour des comptes, peint par Théodore Chassériau, des travaux de MM. Henri Lehmann et Mottez, de l'album offert à la duchesse de Montpensier et de l'exposition de la rue Saint-Lazare.

852. Théatre-Français : **Un coup de lansquenet.** — Odéon. — Vaudeville : **Trois rois, trois dames.** — Cirque-Olympique : **La Révolution.** — Th. des Variétés : **L'Illustration.** *La Presse*, 1er février 1847.

853. **La Croix de Berny ; Grand steeple-chase à Berny.** *La Presse*, 7 février 1847.

854. Théatre-Français : **Le Vieux de la montagne.** — Odéon : **En province.** — Gymnase : **Irène.** — Italiens : **Don Juan.** *La Presse*, 8 février 1847.

855. **La Croix de Berny (Courrier de Paris).** *La Presse*, 14 février 1847. Ce feuilleton parle du carnaval, des bals masqués et de leurs danseuses en vogue à cette époque.

* 856. Théatre-Historique (: **La salle**). — Opéra-Comique : **Le sultan Saladin.** — Vaudeville : **Un carnaval.** — Th. des Variétés : **Le filleul de tout le monde.** — (**Mélanges**). *La Presse*, 15 février 1847. Le fragment de cet article sur *le Sultan Saladin*, le seul conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique*, y porte la date de l'article du 1er février, qu'il suit immédiatement.

* 857. Théatre-Historique : **La reine Margot.** *La Presse*, 22 février 1847.

858. **La Croix de Berny (Courrier de Paris).** *La Presse* 28 février 1847. Il est question dans ce feuilleton de la vente du mobilier de Marie Duplessis (la Dame aux Camélias). L'auteur l'a réimprimé presque en entier dans son article sur *la Dame aux Camélias* (Voir n° 1159).

*859. Théâtre-Français : **Reprise du Mariage d'argent.** — Funambules : **Une vie de Polichinelle.** *La Presse*, 1er mars 1847.

*860. Italiens : **Bénéfice de Lablache ; Il matrimonio segreto.** — Opéra : **Rentrée de Carlotta Grisi et de mademoiselle Plunkett.** — Vaudeville : **Les Collaborateurs ; Le Fantôme.** — Palais-Royal : **Une fièvre brûlante.** — (**Mélanges. — Christophe Colomb**). *La Presse*, 8 mars 1847.

861. **La Croix de Berny (Courrier de Paris).** *La Presse*, 14 mars 1847. Théophile Gautier parle dans cet article d'une exposition de quatre tableaux anciens et de plusieurs bals de charité.

862. Conservatoire : **Christophe Colomb.** *La Presse*, 15 mars 1847.

*863. Odéon : **L'Alceste d'Euripide.** — Opéra-Comique : **Alix.** — Théâtre de l'Océan : **Première représentation du Chemin de fer.** — (Th. des Variétés : **L'Enfant de l'Amour.**) *La Presse*, 22 mars 1847.

*864. Théâtre-Français : **Notre fille est princesse.** *La Presse*, 29 mars 1847. Cet article porte par erreur la date du 24 mars dans l'*Histoire de l'art dramatique*. Il contient deux notices nécrologiques, sur *Mademoiselle Mars* et sur *Grandville*, qui ont aussi été réimprimées en 1874, dans les *Portraits contemporains*, le second sous la même date fautive et le premier sous celle plus fautive encore du 24 mai 1847. La notice sur *Grandville* contient, dans l'*Histoire de l'art dramatique* et dans les *Portraits*, de courts fragments ajoutés qui ne sont pas dans *la Presse ;* nous ignorons s'ils sont réellement écrits par Théophile Gautier, mais nous en doutons.

865. **Musée royal du Louvre ; Exposition de 1847. (I. Considérations préliminaires ; Artistes refusés ou absents.**

II. PEINTRES D'HISTOIRE : I. M. **Thomas Couture.**) *La Presse*, 30 mars 1847. Ce *Salon* fut précédé dans *la Presse* d'une lettre de M. Émile de Girardin, qui n'a pas été réimprimée dans le volume du *Salon de* 1847 (in-24, *Hetzel* et *Warnod*, 1847), pas plus que tout le début du travail de Théophile Gautier qui y répondait. Les sous-titres des chapitres que nous indiquons entre parenthèses, sont ceux du *Salon* en volume ; les feuilletons de *la Presse* n'en portent pas. Une partie de ce premier article a été réimprimée aussi dans *l'Artiste* du 9 mai 1847, sous le titre de : *Les Romains de la décadence, par M. Couture*, et, en 1853, dans *Les Peintres vivants*. De plus, Théophile Gautier lui-même en a cité la plus grande partie dans son compte rendu de l'*Exposition universelle de* 1855 (feuilleton du *Moniteur universel*, 6 septembre 1855), et dans un article du même journal, le 7 mars 1860. Voici le début de cet article, jusqu'à la partie réimprimée en volume ; il répond, ainsi que nous l'avons dit, à la lettre-préface de M. de Girardin :

Cette lettre nous dispense de la philippique obligée, par laquelle, hélas ! nous sommes forcés, depuis si longtemps, de commencer notre revue du Salon. Elle indique le remède du mal. Les arrêts de cette inquisition pittoresque ne s'exécuteraient plus dans l'ombre, et le peintre qui se croirait mal jugé pourrait en appeler au public, cet arbitre souverain. L'effet de cette mesure, si elle est adoptée, ne peut qu'être salutaire ; elle rendra les jugements plus circonspects et les récriminations moins violentes. Si un chef-d'œuvre ou même un bon essai, hardi et méritant, sont rejetés, les dix jours de l'exposition d'appel suffiront à la honte du juge et à la gloire du condamné.

Ce ne sont pas les mauvaises choses, en général, que le jury refuse, mais bien les tentatives audacieuses, les ouvrages qui s'éloignent, dans un sens ou dans un

autre, des traditions académiques. Le nombre des toiles insignifiantes qui garnissent encore les murailles du Louvre montrent que ce n'est pas la médiocrité qui déplaît à ces messieurs.

Il n'est pas un des artistes célèbres de ce temps-ci qui n'ait eu à subir quelque affront de la part de cet aveugle aréopage; Delacroix, Barye, se sont vus éliminés brutalement.

La lettre de M. de Girardin et cette réplique devront être rétablies en tête de ce *Salon* lors de sa réimpression.

865 bis. **Musée royal du Louvre : Exposition de 1847.** (III. Peintres d'histoire : **II. Le sabbat des Juifs à Constantine, tableau refusé de M. Théodore Chassériau; MM. Gérome; Horace Vernet; Ziegler; Laëmlein; Hippolyte Flandrin.**) Un fragment de cet article a été réimprimé dans *l'Artiste* du 6 juin 1847, sous le titre de : *Jeunes grecs faisant battre des coqs, par Gérome*, et en 1853 dans *les Peintres vivants*. — (IV. Peintres d'histoire : **III. MM. Eugène Delacroix; Papety; Chérelle; Appert; Duveau; Lenepveu; Fernand Boissard.**) — (V. Peintres d'histoire : **IV. MM. Devéria; Lefebvre; Bigand; Ronot; de Laborde; Cals; Gariot; Brisset; Froment-Delormel; Barrias; Rudolphe Lehmann; Henri Lehmann; Alexandre Hesse; Robert Fleury; Emmanuel Thomas.**) — (VI. Peintres de grace et de fantaisie : **MM. François et Hermann Winterhalter; Muller; Diaz; Longuet; Besson; Baron; Isabey; Vidal.**) Les *Tablettes de Paris*, du 15 juillet 1847, ont reproduit cet article, sous le titre de : *Peintres de grâce et de fantaisie*. Le *Catalogue de la vente Diaz* (janvier 1877), en contient aussi un fragment dans sa préface. — (VII. Peintres d'églogues et de bucoliques : **MM. Camille Roqueplan; Adolphe Leleux; Penguilly-L'Haridon; Armand Leleux; Hédouin.**) Un fragment de cet article a été cité par Théophile Gautier lui-même dans son article du *Moniteur universel*, du 13 octobre 1855 sur Camille Roqueplan. — (**VIII. Suite des Bretons.** Peintres de genre et d'épisodes : **MM. Guillemin; Luminais; Fortin; Verdier; Vet-**

ter; Lessore; Duveau; Millet; Gendron; Alfred Arago; Glaize; Haffner; Jacquand; Lorsay; A. Guignet; Yvon.)—(IX. PEINTRES DE PORTRAITS, DE CHASSES ET D'ANIMAUX : **MM. Hippolyte Flandrin; Henri Lehmann; Couture; Verdier; Tissier; J.-B. Guignet; Pérignon; Dubuffe; Champmartin; Picou; Bonvin; Jollivet; mesdemoiselles Lepeut et Gautier; MM. Louis Viardot; Janmot; Passot; Maxime David; Pommayrac; madame Bernard; mademoiselle Nina Bianchi; MM. Théophile Kwiatkowski; Frédéric Becker; Tourneux; Landelle; Hamman; Jollivet; Raden-Salek-ben-Jagjia; Leullier; Rousseau; mademoiselle Rosa Bonheur; M. Kiorboë.) — (X.** PEINTRES DE PAYSAGES ET DE MARINES : **MM. Paul Flandrin; Corot; Émile Lapierre; Desgoffe; Bellel; Gaspard Lacroix; les deux Salzmann; Flers; Jules André; Hoguet; Charles Leroux; Théophile Blanchard; Michel Bouquet; Thierry; Anastasi; Jules Grenier; Brissot de Warville; Boyer; Buttura; Charles Collignon; Balfourier; Coignard; Lorentz; Damis; Lepoitevin; Granet; Bellangé; Biard; Gudin; Durand-Brager; Mayer; Joyant; P. Thuillier; mademoiselle Louise Thuillier; MM. Baccuet; Frère; Fromentin; Karl Girardet; Borget.)** Le début de ce chapitre, relatif à M. Paul Flandrin, termine dans *la Presse* le feuilleton précédent; dans le volume seulement il ouvre, comme nous l'indiquons ici, le chapitre X. — **(XI et dernier.** SCULPTURE : **Clésinger; Pradier; Daniel; Ottin; Pascal; Bion; Jouffroy; Klagmann; Simart; Hartung; Barre; Lenglet; Vechte.)** *La Presse*, 31 mars, 1er, 2, 3, 5-6, 7, 8, 9 et 10 avril 1847. Un fragment du dernier chapitre a reparu dans *l'Artiste* du 22 août 1847, sous le titre de : *Femme piquée par un serpent, par Clésinger*, et, en 1853, dans *les Peintres vivants*.

*866. THÉATRE-FRANÇAIS : **Reprise d'Athalie.** — ODÉON : **Le Paquebot.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Palma.** — CONSERVATOIRE : **Concert de M. Lacombe; Manfred. — (Mélanges.— Vente de M. Eugène (Piot).)** *La Presse*, 12 avril 1847.

867. **La Croix de Berny : Grand steeple-chase à Berny.** *La Presse*, 18 avril 1847.

*868. THÉATRE-FRANÇAIS : **Un Poëte.** — ODÉON : **Le Syrien.** — ITALIENS : **Troupe espagnole.** *La Presse*, 26 avril 1847.

869. **La Croix de Berny : Courses au Champ-de-Mars.** *La Presse*, 2 mai 1847.

* 870. OPÉRA : **Ozaï ; représentation de retraite de madame Stoltz.** — OPÉRA-COMIQUE : **Le bouquet de l'Infante.** — Th. des VARIÉTÉS : **Léonard.** — VAUDEVILLE : **Ce que femme veut.** — GYMNASE : **Une femme qui se jette par la fenêtre.** — GAITÉ : **Jeanne d'Arc.** — **(Concerts.)** *La Presse*, 3 mai 1847.

* 871. THÉATRE-FRANÇAIS. **Restauration de la Salle ; reprise de Marion Delorme.** — ODÉON : **La course à l'héritage ; les Templiers.** — PALAIS-ROYAL : **Père et Portier.** *La Presse*, 10 mai 1847.

* 872. PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Chiffonnier de Paris.** — VAUDEVILLE : **La Vicomtesse Lolotte.** *La Presse*, 17 mai 1847.

* 873. ITALIENS : **Représentation extraordinaire : Mademoiselle Rachel dans Britannicus.** — ODÉON : **L'Antiquaire ; Au Petit bonheur ; le Comte d'Egmont.** — OPÉRA-COMIQUE : **Le Malheur d'être jolie.** — THÉATRE-HISTORIQUE : **L'École des familles.** — PALAIS-ROYAL : **Le Trottin de la modiste.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 24-25 mai 1847.

* 874. OPÉRA : **Débuts.** — ODÉON : **Damon et Pythias.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Scaramouche et Pascariel.** *La Presse*, 31 mai 1847.

* 875. **La Croix de Berny (Courrier de Paris).** *La Presse*, 6 juin 1847. Cet article traite de Montmartre, de la pièce : l'*École des Familles*, et d'une chasse aux rats. Le fragment sur l'*École des Familles* a été réimprimé dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, et placé dans l'article du 25 mai. Le combat de rats a été réimprimé en 1852 sous le titre de : *Chiens et Rats*, dans *Caprices et Zigzags*, et a fait partie depuis de toutes les éditions de ce livre.

* 876. OPÉRA : **La Bouquetière.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Robert Bruce.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les trois portiers.** *La Presse*, 7 juin 1847.

* 877. ODÉON : **Spartacus ; les Nouvelles d'Espagne, etc.**

— Théâtre-Historique : **Amour et Intrigue.** — Funambules : **Pierrot marié.** *La Presse*, 14 juin 1847.

878. Théâtre-Français : **Pour arriver.** — Opéra : **Débuts de mesdemoiselles Masson et Ferdinand.** — Vaudeville : **Le dernier amour.** — Th. des Variétés : **Un Mousquetaire.** — Gymnase : **Le Jeune Père.** — **Concerts.** *La Presse*, 21 juin 1847.

879. **La Croix de Berny : Une Visite à M. Ingres.** *La Presse*, 27 juin 1847. Il est question en outre, dans cet article, de Montmartre, et des *Péchés de jeunesse* d'Alexandre Dumas fils.

* 880. Théâtre d'Alger : **Un Voyage en Alger.** — Palais-Royal : **Un Père d'occasion.** — Gaîté : **Le chevalier de Saint-Remy.** — **(Concerts).** *La Presse*, 28 juin 1847.

* 881. Opéra : **Changement de Direction.** — Théâtre-Français : **Débuts.** — Hippodrome. — Th. des Variétés : **Malheureux comme un nègre.** *La Presse*, 5 juillet 1847.

882. **Fête au Parc des Minimes.** *La Presse*, 12 juillet 1847.

* 883. Gymnase : **Charlotte Corday.** — Vaudeville : **Le Chapeau gris.** *La Presse*, 19 juillet 1847.

* 884. Théâtre-Français. — Th. des Variétés. **etc.** — Funambules. *La Presse*, 26 juillet 1847.

* 885. **Le Château des fleurs.** — Th. des Variétés : **La sirène du Luxembourg.** — **(Nouvelles de Londres).** *La Presse*, 2 août 1847.

* 886. Théâtre-Historique : **Le Chevalier de Maison-Rouge.** *La Presse*, 9 août 1847.

* 887. Opéra-Comique : **La Cachette.** — Palais-Royal : **Les Chiffonniers.** — Cirque-Olympique : **Boxe, bâton et savatte.** *La Presse*, 16-17 août 1847.

* 888. Th. des Variétés : **Les Foyers d'Acteurs.** — Gymnase : **Mademoiselle Agathe.** — Gaîté : **Léa.** *La Presse*, 23 août 1847.

* 889. Ambigu : **Le fils du Diable.** — Hippodrome : **Équi-**

libre et locomotion ; les Guides de Murat. *La Presse*, 30 août 1847.

890. **Du Beau dans l'Art : Réflexions et menus propos d'un peintre génevois, ouvrage posthume de M. Topffer.** *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1847. Cet article a été reproduit, en 1856, dans le volume de Théophile Gautier : *l'Art moderne*. Sous le titre de : *le Sens de l'Art*, un fragment de ce même travail a paru, en 1866, sans indication de provenance, dans *le Trésor littéraire de la France* (*prosateurs*), publié par la société des gens de lettres.

891. (**Sans titre**). *La Presse*, 7 septembre 1847. Cet article, dont une partie analyse une séance de magnétisme, a été réimprimé incomplètement, en 1855, dans le volume d'Henri Delaage : *les Ressuscités au ciel et dans l'enfer*.

892. Opéra : **Réouverture ; la Juive.** — Opéra-Comique : **Reprise de la Fiancée.** — (**Nouvelles**). *La Presse*, 13 septembre 1847.

* 893. Opéra : **Débuts de mademoiselle Masson ; rentrée de mademoiselle C. Grisi.**—Vaudeville : **Rose et Marguerite.** —Gymnase : **La croisée de Berthe.**—Palais-Royal : **Jocrisse maître et Jocrisse valet.** —Th. des Variétés : **Le Suisse de Marly ; la Filleule à Nicot.** *La Presse*, 20 septembre 1847.

894. Théâtre-Français — Gymnase : **La femme à deux maris.** — **Chronique musicale.** — Opéra, etc. *La Presse*, 27 septembre 1847.

895. Italiens : **Réouverture ; Don Giovanni.** — Opéra : **Reprise de la Muette de Portici.** — Odéon : **Réouverture ; Prologue ; Isabelle de Castille.** — Gymnase : **Le réveil du lion.** — Vaudeville : **Un Cheveu blond.** *La Presse*, 4 octobre 1847.

896. **Pierrot posthume**, arlequinade en un acte et en vers, par MM. Théophile Gautier et Paul Siraudin, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville le 4 octobre 1847. In-8° d'une feuille et demie ; 12 pages à deux colonnes. Imprimerie de *Giroux et Vialat*, à Lagny. A Paris, chez *Beck*, rue Gît-le-Cœur, n° 12 ; prix : 50 centimes. (Cette

édition n'a été ni déposée ni insérée dans la *Bibliographie de la France.*)

Pierrot posthume parut pour la première fois joint aux œuvres de Théophile Gautier, en 1855, dans son *Théâtre de poche;* puis, en 1863 et en 1866, dans son volume intitulé : *Poésies nouvelles;* enfin, en 1872 et en 1877, à sa vraie place, dans l'édition définive de son *Théâtre*.

Le Vaudeville a fait encore une reprise de cette pièce, le 30 août 1864, pour laquelle Théophile Gautier fit d'assez nombreux changements à la version primitive, dans le but de la raccourcir; il y ajouta aussi quelques vers, entre autres ceux adressés au public qui terminent maintenant la pièce et qui ont été imprimés pour la première fois, en 1877, dans la seconde édition de son *Théâtre*. Les autres modifications de cette version sont restées inédites. Nous en reparlerons à leur date (voir le n° 1952 bis).

Il est curieux de constater que Théophile Gautier avait toujours voulu mettre une sorte de couplet final à *Pierrot posthume*. Voici les vers inédits par lesquels il comptait d'abord terminer la pièce, et qui furent supprimés pour ne pas l'achever par une danse générale :

O public, nous pourrions, comme c'est la coutume,
T'adresser un couplet après *Pierrot posthume*,
Car ce qui ne vaut pas la peine d'être dit
On le chante, selon un barbier plein d'esprit.
Mais ce qui ne vaut pas la peine qu'on le chante,
Qu'en fait-on? On le danse, et la salle est contente.

Ce fut Léon Gozlan qui rendit compte, dans *la Presse* du 11 octobre 1847, de la première représentation de *Pierrot posthume;* son article commence par ces lignes, qui nous semblent quelque peu sujettes à caution :

Cette pièce a été faite, étudiée, apprise en huit jours, et, sur ces huit jours, faut-il encore en déduire deux pendant lesquels l'administration était indécise si elle laisserait à l'un des acteurs principaux le rôle dont elle

l'avait chargé. Il n'y a pas d'exemple au théâtre d'une pareille rapidité. C'est de la littérature foudroyante.

Voici quelques variantes inédites et quelques vers supprimés de la première version de cette pièce. Les vers vingt et un et vingt-quatre étaient primitivement ceux-ci :

Vos bijoux pour écrins prennent des souricières;
. . . .
. . . .
Vos générosités affameront les chats !

puis les vers trente-deux à trente-six, débités alors tous cinq par Arlequin :

C'est moi qui fais tourner au vent de mes soupirs
Les moulins que Montmartre offre à l'œil sur sa butte !
La nuit, sous vos balcons, oui, je fais la culbute,
Faute de savoir mettre, en amant espagnol,
Un dessous de guitare au chant du rossignol !

Le début de la scène quatre était différent; voici cette curieuse version inédite :

PIERROT.

C'est moi. — Bonjour Paris. — L'émotion m'étrangle !
(Regardant le coin de sa rue).
Le cabaret encor rit et jase à son angle ;
Si j'entrais rappeler cet émouvant aspect,
Je pourrais boire un coup....., non, soyons circonspect.
. . . .
. . . .
Mon nez patriotique aspire avec douceur
Le parfum que répand le natal rotisseur ;
Rien n'est changé....., voici le logis de ma femme,
Pauvre femme ! j'ai dû faire un vide en ton âme !
Il le fallait ; j'ai fui..... pour te garder ma foi,
Car madame Thémis avait un goût pour moi

Si vif, que j'eusse été, forcément infidèle,
Contraint de demeurer dans son palais, près d'elle;
Où d'aller, tatouant son chiffre sur ma chair,
Dans un de ses châteaux vivre au bord de la mer!
J'ai vu des cieux nouveaux, des mers vertes et bleues,
En plusieurs sens j'ai fait énormément de lieues,
J'ai manqué d'être cuit, je fus pris et vendu,
Et des pirates turcs m'ont aux trois quarts pendu;
Je ne sais pas comment l'on sut cette aventure,
Mais partout je la trouve en légende, en peinture,
Et, me nouant le col d'un nœud qui serre trop,
Chacun sous mon portrait met : *Aspice Pierrot!*
. . . .
. . . .

Après ce vers du même monologue, version imprimée:

Très peu questionneurs et très intelligents,

se trouvaient primitivement ceux-ci :

Des marchands qui n'avaient ni comptoirs ni boutiques,
Et qui se passaient même au besoin de pratiques.

Puis, scène sept, les vers cinq à dix :

Fais-toi ton oraison, arrose-toi de pleurs,
Rime ton épitaphe et jette-toi des fleurs,
Sur tes vertus envoie un mot à la gazette,
Quelle perte je fais et que je me regrette!
Que j'étais plein de soins et de bontés pour moi!
Aussi, les yeux mouillés, je suivrai mon convoi.

Scène neuf, les deux premiers vers :

O merveilleux flacon! qui jamais eût pu croire
Que pour être immortel, il suffit de te boire.

Puis une variante des vers deux et trois de la scène douze :

Moi, jaloux ! ah, fi donc ! comme un sage de Rome
Je suis débarrassé des passions de l'homme.

Scène treize, les vers deux à neuf étaient d'abord ceux-ci :

PIERROT.

Honneur à moi ! Pourtant je dois me l'avouer,
Comme de la prunelle elle vous sait jouer,
Et comme la traîtresse à propos sur sa hanche,
Campe résolument sa petite main blanche !
Quand elle me battait je regardais son pied,
Qu'il est petit ! — Gaîté, colère, tout lui sied.
Elle est charmante ! Où diable avais-je donc la tête !

ARLEQUIN, entrant. A part.

C'est donc là le mari ! Grands dieux qu'il a l'air bête !

Autre variante de ce dernier vers, suivi de deux vers inédits :

De ne plus être mort, je me fais une fête,
Comme sa hanche fait bien bouffer son jupon,
Et qu'elle est adorable avec son air fripon.

Les vers trente-cinq et trente-six de la même scène :

PIERROT.

Caressez-la toujours, battez-la rarement.

ARLEQUIN, à part.

Le tour est fait. (A la souris) Et toi, coule-toi doucement.

Et les vers soixante-huit et soixante-neuf :

Pourvu que la souris ne m'ait pas fait un trou !
Mais, vous ne riez plus.....

ARLEQUIN.

Si, je ris comme un fou.

La fin de la scène était d'abord celle-ci :

ARLEQUIN.

. . . . Je n'y puis plus tenir,
Je vous quitte la place.

PIERROT.

Allez-vous revenir ?

ARLEQUIN.

Un travail.....

PIERROT.

Restez donc ; vos départs sont trop brusques.

ARLEQUIN.

Des plus pressés.....

PIERROT.

Sur quoi ?

ARLEQUIN.

Sur les vases étrusques.

Scène quatorze :

Le docteur m'a trompé ! triste position ;
J'ai perdu tout espoir de résurrection.
Pourtant, j'ai faim, j'ai soif ; soif surtout. C'est fort triste.
D'éprouver les besoins qu'on a quand on existe.
En attendant, mangeons ce poulet que j'ai pris,
Et puis buvons un coup pour noyer la souris [1].
Suis-je mort ou vivant ? Pour éclaircir mes doutes,
Que faire ! Tuons-nous, mais une fois pour toutes.
Le flacon est vidé, je ne puis ressaisir
Au ventre d'Arlequin, ce fatal élixir.

Des six vers qui terminent aujourd'hui ce monologue, les quatre derniers, inédits jusque-là, ont paru pour la première fois en 1877, dans la deuxième édition du *Théâtre* et voici une variante des deux autres :

1. Ces deux vers sont conservés dans la pièce jouée.

Hi! hi! hi! hi! Je meurs! Quoi, lorsque tu péris,
Tu ne te secours pas, grand sans-cœur, et tu ris!

Scène seize, vers huit, neuf et dix :

Fait que le poumon gonfle et ne respire plus;
La respiration étant interceptée,
La rate énormément se trouve dilatée.

même scène, vers vingt-neuf à trente-deux :

LE DOCTEUR.

Fort rudes!

PIERROT.

Donc je suis un corps et non une ombre.
Faut-il des arguments doubler, tripler le nombre?

LE DOCTEUR.

J'en conviens.

PIERROT.

Mais alors la science?

LE DOCTEUR.

Jamais
Elle ne fait d'erreur. C'est moi qui me trompais.

Enfin l'avant dernier vers de la dernière réplique du rôle de Pierrot était d'abord celui-ci :

Il fera ma partie et je la gagnerai.

Cette pièce donna lieu à quelques incidents que M. Jules Claretie a racontés dans l'*Événement* du 18 août 1878 (à propos d'une nouvelle édition de *Fortunio*), sous le titre d'*Une lettre inédite de Théophile Gautier*. Nous lui laissons la parole :

. . . .
. . . .

Quelle volupté profonde j'ai éprouvée en relisant ce *Fortunio*, rêve de poète païen, épris de la beauté idéale et aspirant à la lumière! « Adieu, vieille Europe, qui te crois jeune,

« s'écrie Fortunio ; tâche d'inventer une machine à vapeur « pour confectionner de belles femmes, et trouve un nou- « veau gaz pour remplacer le soleil. Je vais en Orient, c'est « plus simple. »

Et, fermant le livre sur ces derniers mots, j'ai revu Gautier tel qu'il m'apparut, pour la dernière fois, dans un bureau de journal, le visage pâli et les pieds gonflés, perdu déjà, se sentant condamné peut-être et n'éprouvant aucune amertume devant cette mort, redoutée et haïe parce qu'elle est la laideur. Il était triste, mais résigné. Il avait toujours, éclairant sa belle tête de lion, son sourire dédaigneusement indulgent. Il parla du passé, de Hugo, du romantisme dont il avait commencé l'histoire, des gloires qui s'enfoncent avec le temps, comme celle de Béranger, par exemple, de celles qui grandissent, au contraire, comme celle de Musset. Il parla de lui-même aussi et de ses vers, en homme qui en connaît la valeur et sait fort bien le rang qu'ils occuperont devant la postérité. D'ailleurs, nulle vanité dans ce juste et solide orgueil, très calme.

Ce fut une causerie charmante. Puis Gautier s'éloigna et nous le regardâmes traverser la cour de l'*Illustration*, pesamment, douloureusement sans doute, attristés à cette pensée qu'il était perdu.

Comme le temps met les hommes à leur plan ! Voilà le Grand Critique.

Lorsque *Fortunio* parut, on n'y vit qu'une fantaisie, un caprice, un paradoxe. Aujourd'hui c'est une œuvre d'art presque classique. Le feuilleton de huitaine, l'article du *lundi*, nous en a volé plus d'un, de ces livres-là ! Car, en ce temps-là, les critiques faisaient des livres.

Ils faisaient aussi du théâtre et lorsqu'on a publié les comédies et ballets de Gautier, on a omis de réimprimer le drame que l'auteur de *Fortunio* composa avec M. Noël Parfait et le vaudeville qu'il « accomplit » avec M. Siraudin. C'est dommage : les deux pièces étaient curieuses. Le drame s'appelait *la Juive de Constantine*, le vaudeville avait pour titre *le Voyage en Espagne*.

On n'a réimprimé que les fantaisies littéraires en vers, *Pierrot posthume*, le *Tricorne enchanté*, ces arlequinades gau-

loises qui amenaient les haussements d'épaules des *faiseurs* et amenaient ce jugement sur leurs lèvres :

— Théophile Gautier n'est pas un homme de théâtre.

Molière non plus, à ce compte, ni Regnard, ni tant d'autres.

M. Siraudin avait pourtant collaboré aux deux fantaisies de Gautier, et même cette collaboration donna lieu à une polémique tout à fait piquante entre l'auteur dramatique de profession et le poète d'inspiration.

O curiosités enfouies dans les vieilles gazettes, chapitres d'histoire plus oubliés que les vieilles lunes ! Polémiques d'Alexandre Dumas contre Jules Janin à propos des *Demoiselles de Saint-Cyr* et de Janin contre Félix Pyat à propos de Marie-Joseph Chénier. Que tout cela serait aujourd'hui piquant et amusant à relire !

Le débat auquel donna lieu *Pierrot posthume* est moins connu encore que ceux dont je viens de parler. M. Siraudin ne m'en voudra pas de l'exhumer. Il est assez bon bibliophile pour savoir que les curieux et les amateurs déterrent avec joie les choses oubliées.

Pierrot posthume venait d'être représenté au théâtre du Vaudeville. C'était en octobre 1847. Il avait été convenu que le nom de Théophile Gautier paraîtrait seul sur l'affiche. M. Siraudin s'y était résigné, mais à vrai dire le sacrifice était un peu fort et M. Siraudin n'y put tenir.

A la suite de la représentation, il adressait la lettre que voici au directeur du journal *le Corsaire* :

« Monsieur le rédacteur,

« D'après les conseils de l'auteur de *Sardanapale* et de la « *Chambre à deux lits*, M. Lefebvre, directeur du théâtre du « Vaudeville, j'avais, à regret, consenti à ne pas me faire « nommer (je dis *nommer* et non point *afficher*, notez ceci) « à la première représentation de *Pierrot posthume*.

« Les sages raisons que me donnait, avant la représenta- « tion, le directeur du Vaudeville, pour me déterminer à « laisser nommer M. Théophile Gautier tout seul étaient « celles-ci : PIERROT POSTHUME *est une œuvre littéraire d'un*

« *haut style, capable de produire une révolution et surtout de*
« *l'argent, la plus grande des révolutions au Vaudeville.*

« La représentation a eu lieu.

« Aujourd'hui que le public m'a prouvé que *Pierrot posthume* est une œuvre fade, mal ordonnée, qu'il m'est « démontré avec douleur que cette pièce d'un si haut style « ne s'élève qu'un peu au-dessus du répertoire des Funambules, et n'est appelée à produire aucune révolution dans « la littérature ni dans la caisse du Vaudeville, je crois « devoir avouer ma complicité et montrer le courage de « ma collaboration avec M. Théophile Gautier. Il y avait « gloire ou péril à présenter une œuvre aussi osée. La gloire, « je la lui laissais ; le péril, je veux le partager. Je suis « donc, avec M. Gautier, l'auteur de *Pierrot posthume*.

« Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

« P. SIRAUDIN. »

Le *Corsaire* publia cette lettre dans son numéro du 7 octobre 1847, en la faisant suivre de ces lignes :

« *Note du rédacteur.* — M. Siraudin, qui a le courage de « sa collaboration, ne nous en voudra pas d'avoir le courage de notre opinion. Nous persistons, quoi qu'en dise « M. Siraudin, à trouver *Pierrot posthume* très amusant; que « M. Siraudin prenne notre tête, mais qu'il nous laisse « notre libre arbitre. »

La lettre de M. Siraudin ne resta pas longtemps sans réponse et, dans son numéro suivant, le *Corsaire* publiait la réplique que voici :

A BON CHAT BON RAT

A Monsieur le rédacteur en chef du CORSAIRE

« Monsieur,

« Permettez-moi de répondre à une lettre de M. Siraudin « insérée dans votre numéro du 7 courant.

« Il s'agit de *Pierrot posthume*.

« Voilà comment les choses se sont passées :

« L'idée de cette œuvre avait fleuri en mon esprit au

« temps heureux où il m'était permis d'habiter la campagne, « quelques mois avant que je dusse prendre la direction du « Vaudeville. Quand je fus directeur, *Pierrot* revint à ma « pensée ; mais je me dis que cet ouvrage, écrit purement « et simplement en prose, fournirait à mes bons amis l'oc- « casion d'appliquer à mon théâtre le mot *Funambules*, et « j'inventai tout bonnement le moyen de le faire exécuter « en vers par un de nos écrivains justement en renom.

« Je me rendis chez Théophile Gautier.

« Mais les gens de talent sont paresseux et (que Théophile « me le pardonne) Gautier plus peut-être que tout autre.

« Que faire ?

« J'inventai encore un trait d'union entre lui et moi, et « cette fois, je fis choix de M. Paul Siraudin de Sancy, che- « valier de l'Éperon d'or, comte palatin, etc., etc.

« Tout était bien convenu entre le chevalier et moi. M. le « comte palatin savait parfaitement que c'était le nom de « Gautier, le talent de Gautier, l'influence de Gautier qu'il « me fallait ; sa mission à lui, chevalier de l'Éperon d'or, « était d'aller presser, pressurer, éperonner le génie de « Théophile, et de me rapporter le résultat de cette besogne « d'intermédiaire dramatique.

« C'est, en effet, ce qui arriva.

« La pièce achevée, le chef-d'œuvre produit, je mis *Pier-* « *rot* à l'étude et m'occupai des répétitions avec Gautier.

« Seulement, une fois, il y a huit jours environ, M. le « comte Siraudin vint au théâtre ; madame Doche lui « demanda un conseil sur une faute de copiste : il s'agissait « d'une conjonction alternative ; le chevalier de l'Éperon en « mit une copulative ; je fis supprimer cette faute de « français à la répétition du lendemain.

« Hélas ! tout n'était pas dit. La pièce jouée, applaudie, « M. le comte demanda, non à être nommé (son immo- « destie n'allait pas jusque-là), mais à ce que son nom fût « mis sur l'affiche, à côté de celui de Gautier.

« Je répondis à cette prétention que je croyais avoir assez « pris à Théophile, en stipulant que la moitié de ses droits « d'auteurs appartiendrait au comte Siraudin, et que je ne « pouvais lui enlever encore la moitié de la gloire que *Pier-*

« *rot posthume* devait nécessairement répandre sur son « nom.

« Cependant un refus, même basé sur des conventions « d'honneur, ne put suffire pour arrêter un chevalier de « l'Éperon d'or comme M. le comte Siraudin. Or, celui-ci, « à *deux heures* de la nuit, se rendit chez l'imprimeur du « Vaudeville, et là, *en soutenant qu'il venait de ma part*, FIT « METTRE SON NOM SUR L'AFFICHE de la seconde représentation « de *Pierrot posthume*.

« Maintenant, M. le chevalier de l'Éperon d'or dit que « *Pierrot posthume est une œuvre fade, mal ordonnée, et qu'il* « *lui est démontré*, AVEC DOULEUR (quel style), qu'elle est à « peine au-dessus des Funambules : je réponds que je prouve « le contraire en refusant de la laisser signer par lui.

« LEFEBVRE. »

Au-dessous de cette lettre était placée cette note (le *Corsaire*, 8 octobre 1847).

« *Note du rédacteur.* — M. Siraudin a commencé par « une lettre spirituelle ; M. Lefebvre qui, en fait d'esprit, « n'a pas besoin d'en emprunter à son voisin, a rendu à « M. Siraudin la monnaie de sa pièce. Partant quittes ! Une « bonne poignée de main, messieurs, et que cela finisse. »

Ce fut en effet ainsi que *cela* dut finir, et je n'aurais certainement pas exhumé cette polémique oubliée dont le sel même nous échappe en partie, car je ne sais trop ce que veut dire ce titre de *chevalier de l'Éperon d'or*, donné à M. Siraudin, qui est un aimable homme et un lettré et qui a fort diverti ses contemporains avec les pièces qu'il fait, avant de les délecter avec les bonbons qu'il ne fait pas. Mais c'est parce que Théophile Gautier fut tenté de se mêler à la polémique, — et qu'il en reste une preuve amusante — que j'ai raconté ce débat ignoré.

Les pages inédites de l'auteur d'*Emaux et Camées* sont fort rares. Eh bien, en voici une, cependant.

Notre ami, M. Dreyfous, l'éditeur, a retrouvé, dans les papiers de Théophile Gautier, le brouillon d'une lettre

adressée au rédacteur du *Corsaire*, et qui complète la collection des pièces de ce petit procès. J'ai longtemps résisté à publier cette primeur.

Mais le MORCEAU est charmant, c'est du Gautier de choix et je défie bien qu'on oublie ces lignes lorsqu'on écrira une histoire complète de la collaboration littéraire ;

Écoutons Théophile Gautier.

A Monsieur le Rédacteur en chef du *Corsaire :*

Monsieur,

C'est une idée généralement reçue chez les directeurs de théâtre que les poètes n'ont point d'imagination et sont incapables de concevoir et d'ordonner le plan d'une pièce. Qui a pu faire naître cette étrange idée? Nous l'ignorons, mais elle existe. De là vient l'habitude d'adjoindre à l'homme de style un homme de charpente versé dans les trucs, les ficelles, et possédant à fond la science des planches. Le faiseur livre au littérateur une espèce d'armature en fils de fer, assez semblable à celle que les statuaires introduisent dans leur terre glaise pour la soutenir. Il faut recouvrir ce squelette de scènes, de phrases, de mots, jusqu'à ce qu'il prenne l'apparence d'un corps. — Même à propos d'une œuvre aussi légère qu'une arlequinade, M. le directeur du Vaudeville, qui s'en rapportait complètement à moi pour l'exécution, tout hardi qu'il soit, ne crut pas devoir déroger à la coutume, et jugea prudent d'aider mon inexpérience par l'habileté de M. Paul Siraudin, jeune *carcassier* plein de mérite. J'ai exécuté le plus religieusement possible le plan tracé par cette main rompue aux difficultés de la scène, et je suis fâché de lire dans votre estimable journal qu'il est démontré, *avec douleur*, à M. Paul Siraudin, que PIERROT pos-

THUME *est une œuvre froide, mal ordonnée, dont le haut style s'élève à peine au-dessus du répertoire des Funambules.*

Sans m'arrêter à faire des chicanes de puriste sur cet *avec douleur*, qui appartient à la syntaxe de Bilboquet, je désirerais prouver que j'ai drapé de mon mieux le mannequin scénique de M. Paul Siraudin. Puisqu'il a parlé de gloire et de péril à propos de si peu de chose, il est bon que nos parts soient faites distinctement. Je vous envoie le scenario de M. Paul Siraudin ainsi que la pièce versifiée par moi d'un bout à l'autre; j'aurais cru que cet homme de charpente aurait été plus content de son homme de style. En rémunération de son travail, M. Paul Siraudin touche la moitié des droits d'auteur, des billets et du prix de la pièce imprimée. — Quant à la question de nom et d'affiche, j'y suis resté totalement étranger. Le débat s'agite entre lui et le directeur du Vaudeville. Pour moi je me serais contenté très volontiers du plaisir de peindre anonymement d'après les cartons de M. Paul Siraudin, comme un de ces obscurs élèves de Raphaël, dont le labeur modeste se perd dans l'œuvre immense du maître.

Agréez, etc.

Théophile Gautier.

Le dernier trait n'est-il pas d'une adorable ironie?

Il me semble entendre Gautier lui-même le laissant tomber, en causant, avec sa bonhomie majestueuse.

. . . .

Jules Claretie.

Pierrot posthume fut d'abord commencé en vers libres. Tout le début de la pièce, sous cette forme, a été recueilli, en 1876, dans le tome II des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

Voici encore un autre fragment inédit de ce travail ; c'est une nouvelle version de la suite de cette scène qui, sous cette forme, la conduit presque jusqu'à la fin ; après le vers quarante-trois de cette ébauche :

Timide expression de mes brûlants désirs.

se place alors ceci :

COLOMBINE. *A part.*

Est-il gentil ! (*Haut.*) Plus un mot !
Parler ainsi, c'est infâme,
A moi, Colombine, femme
Légitime de Pierrot.

ARLEQUIN.

Vous êtes sa femme à peine ;
Après un hymen d'un jour,
Pierrot, forcé de quitter ce séjour,
Dont l'habitation lui devenait malsaine
Pour une légèreté
Un peu vive de doigté,
S'embarqua pour l'Afrique et fut pris des corsaires !
Pris et pendu !

COLOMBINE.

Triste sort !
Et songer qu'il pouvait si bien vivre aux galères !

ARLEQUIN.

La femme d'un homme mort
Naturellement est veuve,
Et l'on peut la cajoler.

COLOMBINE.

Oui, mais je n'ai pas la preuve
Que Pierrot soit bien pendu ;
Et s'il n'était que perdu ?

ARLEQUIN.

Bah ! son extrait mortuaire
Est écrit et paraphé
Sur chaque dictionnaire ;
Il n'est pas une grammaire
Où l'on ne voie agrafé
Un Pierrot à la potence ;
Ce sont des titres, je pense.
. . . .
. . . .

897. OPÉRA : **Reprise de Charles VI ; mademoiselle Alboni ; la Gitana.** — ITALIENS : **Madame Castellan, dans Lucia.** — PALAIS-ROYAL : **La Recherche de l'inconnu.** *La Presse*, 11 octobre 1847.

* 898. THÉATRE-FRANÇAIS : **la salle ; programme de la saison.** — OPÉRA : **Concerts de mademoiselle Alboni.** — ITALIENS : **Lucia ; la Somnambula.** — VAUDEVILLE : **Le Premier malade.** — FUNAMBULES : **Pierrot marquis.** *La Presse*, 18 octobre 1847. Champfleury, en 1854, dans ses *Contes d'automne* (*Souvenirs des Funambules*), a réimprimé ce compte rendu.

899. **Regardez, mais ne touchez pas**, comédie de cape et d'épée, en trois journées, par MM. Théophile Gautier et Bernard Lopez, représentée pour la première fois sur le second Théâtre-Français (Odéon), le 20 octobre 1847. In-12 de deux feuilles et demie, 59 pages. Imprimerie *Olivier*, à Poissy. — A Paris, chez *Michel Lévy frères*, rue Vivienne, n° 1 ; prix : 60 centimes.

Cette pièce, que nous trouvons inscrite dans la *Bibliographie de la France* du 11 décembre 1847, sous le n° 5256, ne fut jamais réimprimée. La version jouée est on ne peut plus différente de la version primitive, dont nous avons une copie entre les mains. Nous devons à l'obligeance de M. Bernard Lopez les curieux détails suivants sur la part de collaboration de Théophile Gautier à cet ouvrage :

Un certain nombre de vicissitudes, fréquentes dans les choses de théâtre, signalèrent l'éclosion de *Regardez, mais ne touchez pas!* la comédie de cape et d'épée que Théophile Gautier écrivit en collaboration avec Bernard Lopez.

Disons tout d'abord que c'est ce dernier, déjà joué avec quelque succès à la Gaîté et au Vaudeville, qui commença par apporter la pièce, primitivement de lui seul, au Théâtre-Français; M. Buloz en était alors administrateur, et reconnaissant dans ce manuscrit certaines qualités ou certains défauts essentiellement romantiques, proposa au jeune auteur de lui adjoindre une des notabilités de l'école; et comme cette offre fut accueillie avec enthousiasme, quelques jours après, M. Buloz convoquait d'une manière officielle dans son cabinet directorial Théophile Gautier et Bernard Lopez, pour les présenter l'un à l'autre; c'est ainsi qu'ils firent connaissance pour ne pas tarder à se lier de la plus étroite camaraderie pendant plusieurs années, et quoique le moins connu des deux comptât quelques lustres de moins que son illustre contemporain.

Par malheur pour l'ouvrage qui devenait leur œuvre commune, l'influence de Monsieur l'administrateur n'était pas absolument... absolue dans le cénacle de la rue Richelieu. Il y avait là l'ultra-classique Samson, d'ailleurs inféodé à M. Scribe, et qui, lors de la lecture au comité, détermina ses camarades à repousser un ouvrage qui, par la liberté de ses allures, lui paraissait tout à fait indigne de notre première scène.

M. Buloz se montra fort courroucé et parla de s'adresser au ministre pour vaincre cette résistance de ses subordonnés; mais les deux auteurs se bornèrent

à le remercier de ses bonnes intentions, et ne crurent pas devoir accepter d'être joués par un ukase gouvernemental.

Quelques mois se passèrent, et Gautier rencontra un jour à dîner chez madame de Girardin, parmi d'autres convives, Nestor Roqueplan qui était alors directeur des Variétés, et qui offrit spontanément de faire le meilleur accueil à l'imbroglio fantaisiste blakboulé au Théâtre-Français.

Ici autre anicroche du genre le plus imprévu... La pièce allait entrer en répétition; le principal rôle, celui de Don Melchior, devait être joué par un artiste très apprécié dans les amoureux comiques; mais tout à coup on découvre que c'est un misérable qui volait des pièces de cent sous en dévalisant les poches de l'acteur qui s'habillait dans la même loge que lui. Roqueplan s'efforça aussitôt d'étouffer un tel scandale; il fit partir *** pour la pêche à la baleine et il témoigna aux deux auteurs le regret de ne pouvoir monter leur pièce, n'ayant plus à leur offrir qu'Hyacinthe pour faire l'amoureux rodomont d'une reine d'Espagne.

Environ un an se passe encore; Augustin Vizentini devient directeur de l'Odéon; il s'empresse d'aller demander la pièce à Gautier pour Louis Monrose, et prie Bernard Lopez de venir faire une lecture pour s'entendre sur la distribution, en lui annonçant d'avance que les répétitions allaient commencer sur-le-champ. Cette fois, par exemple, ce qui fut dit fut fait, et la pièce montée en quinze jours, obtint un de ces succès de l'Odéon d'alors, qui contribuaient à la réputation sinon à la fortune.

Le titre primitif devait être : *Ne touchez pas à la*

Reine! mais au milieu de toutes ces péripéties, on avait joué à l'Opéra-Comique une partition en trois actes portant pareille enseigne. Force fut donc d'en changer et c'est le directeur du second Théâtre-Français qui, au dernier moment, imagina cette autre étiquette : *Regardez, mais ne touchez pas!*

Cette odyssée d'une comédie serait cependant incomplète si nous allions oublier de mentionner qu'il y avait à cette époque à l'Odéon un comité de lecture, et que la pièce de Gautier et de Lopez, favorisée enfin par un destin propice, ne fut soumise au jugement de cet aréopage que lorsqu'elle était annoncée sur l'affiche pour être jouée le lendemain.

Il nous faut ajouter que la première version de cette pièce, écrite vers 1845, aurait remplacé la fantastique traduction de *l'Orestie*, pour laquelle une prime de 5,000 francs fut payée au poète par le Théâtre-Français, et dont il n'écrivit jamais que quelques vers. Ce fut là l'origine de tous ses dissentiments avec M. Buloz, et, par suite, avec la *Revue des Deux-Mondes*.

* 900. Opéra : **La Fille de marbre : débuts de la Cerrito.** — Théâtre-Français : **Ouverture ; les Femmes savantes ; le Malade imaginaire.** — Vaudeville : **Le Chevalier d'Essonne.** Odéon. *La Presse*, 25 octobre 1847. Voici en quels termes Théophile Gautier parle, dans cet article, de la première représentation de la comédie : *Regardez, mais ne touchez pas:*

Nous n'osons constater nous-même une sorte de succès qui vient d'accueillir à l'Odéon la comédie en trois actes et en prose intitulée : *Regardez, mais ne touchez pas.* Notre collaborateur, M. Bernard Lopez, nous pardonnera sans doute de le comprendre dans cette omission. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de lui

renvoyer une large part des applaudissements. Il nous est impossible aussi de passer sous silence ce que nous devons au talent plein de verve et d'originalité de Louis Monrose, à la beauté et à la grâce de mesdames Michallet, Henri et Saint-Hilaire, au jeu si distingué de M. Luguet, et à l'excellente tenue de M. Lomain. *Habent sua fata libelli,* — les *comédies* ont leur destin. — Nous ne sommes que les humbles sujets du public. Il nous suffit de le prier, comme faisaient nos ancêtres littéraires, d'excuser les fautes de l'auteur.

* 901. Théâtre-Français : **Les Aristocraties.** — Opéra-Comique : **Le Braconnier.**— Gymnase : **La Déesse.** *La Presse*, 1er novembre 1847.

* 902. Opéra. — Théâtre-Français : **Mithridate** ; **Hernani.** —Vaudeville : **Elle ou la mort.** — Th. des Variétés : **L'Homme aux Cent soixante millions** ; **les Campanologiens** ; **les Danseurs Hongrois.** — Odéon : **La Couronne de France.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 8 novembre 1847.

C'est dans cet article que se trouvent deux vers de Théophile Gautier, se moquant du style ampoulé et disant qu'au goût des gens qui détestent le mot propre en poésie, il eût fallu mettre dans *Hernani*, au lieu de ces mots :

DON CARLOS.

Quelle heure est-il ?

RICARDO.

Minuit.

les deux vers que voici :

Sur quel point de l'émail pose le pied de l'heure ?
— Dans sa fuite il atteint la douzième demeure !

* 903. Théâtre-Français : **Cléopâtre.** *La Presse*, 15 novembre 1847. Daté par erreur du 16 novembre, dans l'*Histoire de l'Art dramatique*. Théophile Gautier a cité lui-même un fragment de ce feuilleton, dans son article du *Moniteur*

universel du 20 décembre 1860, sur le *Théâtre* de madame de Girardin.

904. **Chronique des Arts : Copies de Raphaël, par les frères Balze, exposées au Panthéon.** *La Presse*, 20 novembre 1847.

* 905. Opéra-National : **Prologue d'ouverture ; Gastibelza ; Aline.** — Ambigu : **Les Paysans.** — Vaudeville : **Une jeune Vieillesse.** — Gymnase et Th. des Variétés : **Didier l'honnête homme ; Jérôme le Maçon.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 22 novembre 1847.

* 906. Opéra : **Jérusalem.** — Théâtre-Français : **Un Caprice.** *La Presse*, 29 novembre 1847.

* 907. Théâtre-Français : **Considérations sur Un Caprice, d'Alfred de Musset.** — Italiens : **Semiramide ; débuts de mademoiselle Alboni.** — Palais-Royal : **Jacques le Fataliste ; l'Enfant de quelqu'un.** *La Presse*, 6 décembre 1847. Cet article, dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, suit immédiatement le précédent et ne porte aucune autre date.

* 908. Th. des Variétés : **Une Dernière conquête.** — Gymnase : **Suzanne de Croissy.** — Vaudeville : **Le Trésor du Pauvre.** — Odéon : **Une Bonne fortune ; les Tribulations d'un grand homme, etc.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 13 décembre 1847.

* 909. Théâtre-Historique : **Hamlet.** *La Presse*, 20 décembre 1847.

* 910. Italiens : **La Cenerentola ; (l'Alboni).** — Théâtre-Français : **Le Château de cartes ; reprise de Don Juan d'Autriche.** — Odéon : **Les Atrides.** — Palais-Royal : **Le Banc d'huîtres.** — **(Nouvelles).** *La Presse*, (26-)27 décembre 1847.

1848

911. Opéra-Comique : **Haydée.** — Gymnase : **L'Art de ne pas donner d'étrennes.** — Funambules : **Les Pérégrinations de Pierrot et de Polichinelle.** *La Presse*, 3 janvier 1848.

912. Théatre-Français : **La Marinette.** — Odéon : **Cécile Lebrun ; le Dernier Banquet.** — Gymnase : **Les Mémoires du Chevalier de Grammont.** — **(Le Jardin d'Hiver).** *La Presse*, 10 janvier 1848.

913. Italiens : **La Donna Del Lago.** — Ambigu : **Hortense.** — Gaîté : **Christophe Colomb.** — Vaudeville : **Le Lion et le Rat.** — Gymnase : **Lavater.** — **(Bals et Concerts).** *La Presse*, 17 janvier 1848.

* 914. Théatre-Français : **Le Puff.** — Porte-Saint-Martin : **La Fin du monde.** — Th. des Variétés : **Le Marquis de Lauzun.** — Jardin d'Hiver : **Bal de la Liste civile.** — Opéra-National : **Reprise de : le Brasseur de Preston.** *La Presse*, 24 janvier 1848.

915. Th. des Variétés : **Les Extrêmes se touchent.** — Gymnase : **Léonie.** — **(Fêtes et Concerts).** *La Presse*, 31 janvier 1848.

* 916. Théatre-Historique : **Monte-Cristo.** — Opéra. — **(Nouvelles).** *La Presse*, 7 février 1848.

917. **Troisième Exposition de l'Association des Artistes, boulevard Bonne-Nouvelle.** *La Presse*, 13 février 1848.

* 918. Théatre-Français : **Thersite.** — Opéra-Comique : **La Nuit de Noël.** *La Presse*, 15 février 1848.

919. Opéra : **(Griseldis, ou) les cinq sens.** *La Presse*, 21 février 1848.

* 920. Théâtre-Français : **Madame Allan dans les Fausses confidences; rentrée prochaine de mademoiselle Rachel.** — Italiens : **La Gazza ladra; le Barbier de Séville.** — Odéon : **le Dernier Figaro; Garci de Castanar.** — Gymnase : **La Clef dans le dos.** — Vaudeville. — Ambigu : **Notre-Dame-des-Anges.** — Funambules : **Monsieur et Madame Polichinelle (par Champfleury).** — **(Concerts).** *La Presse*, 25 février 1848.

921. **Une visite chez Merodach-Baladan.** *La Presse*, 29 février 1848 (numéro portant les dates du 25 au 29). Cet article a reparu en 1852 dans les *Caprices et Zigzags*, dont il a toujours fait partie depuis.

*922. Opéra-Comique : **Gilles le Ravisseur.** — Porte-Saint-Martin : **Guillaume-Tell.** — Théâtre-Français : **La Marseillaise ; les Plaideurs.** — Opéra : **La Muette de Portici ; Griseldis.** — **(Quelques mots sur la République).** *La Presse*, 6 mars 1848.

* 923. Théâtre-Français : **Rentrée de mademoiselle Rachel : Horace ; Cléopâtre ; la Marseillaise ; le dernier des Kermor.** — Opéra. *La Presse*, 20 mars 1848.

* 924. Odéon : **La fille d'Eschyle.** — Théâtre-Français : **L'Aventurière ; Mademoiselle Rachel dans Lucrèce.** — Porte-Saint-Martin : **L'auberge des Adrets ; Robert Macaire.** *La Presse*, 27 mars 1848. C'est ce feuilleton que Théophile Gautier écrivit le dimanche 26 mars 1848, le jour même de la mort de sa mère. (Voir sa lettre, dans notre préface.)

925. Opéra-Comique : **Le rêveur éveillé.** — Th. des Variétés : **Le pouvoir d'une femme ; l'almanach Liégeois.** — Gymnase : **Les filles de la Liberté ; Royal-Pendard ; Hercule Belhomme.** — Palais-Royal : **Le vieux Gamin ; le voyage sentimental.** — Ambigu : **Les trois révolutions.** — Gaîté : **La Foi, l'Espérance et la Charité.** — Italiens. — **(Nouvelles).** *La Presse*, 3 avril 1848.

* 926. THÉATRE-FRANÇAIS : **Représentation nationale : le Roi attend ; les Horaces ; le Malade imaginaire ; la Marseillaise ; chants patriotiques ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.** — Th. des VARIÉTÉS : **Mademoiselle de Choisy.** — PALAIS-ROYAL : **Vestris Ier.** — OPÉRA. *La Presse*, 10 avril 1848.

* 927. OPÉRA : **Représentation gratuite.** — GYMNASE : **Le marchand de jouets d'enfants.** *La Presse*, 17 avril 1848.

928. **Salon de 1848. I. (Entrée en matière).** Un fragment de cet article, et de celui du 26 avril, réunis sous le titre de : *l'Art en* 1848, ont reparu dans l'*Artiste* du 15 mai 1848. — **II. Sculpture.** *La Presse*, 21-22 et 23 avril 1848. Un fragment de ce deuxième article, a reparu dans l'*Artiste* du 1er juillet 1848, sous le titre de : *la Nyssia, de Pradier.* Un autre fragment de ce morceau a été réimprimé aussi dans le même journal, le 15 du même mois, sous ce titre : *la Bacchante, de Clésinger.*

929. OPÉRA et THÉATRE-FRANÇAIS : **(Représentations gratuites).** — PALAIS-ROYAL : **L'Académicien de Pontoise.** — **Fêtes et concerts.** *La Presse*, 24 avril 1848.

929 bis. **Salon de 1848. III. Sculpture. — IV. Peinture (Considérations générales ; Eugène Delacroix).** Réimprimé en partie, ainsi que nous venons de le dire, dans l'*Artiste* du 15 mai 1848. — **V. Peinture (MM. Gérôme ; Picou ; Chassériau).** — **VI. Peinture (MM. Ziégler ; Henri Lehmann ; Mottez).** — **VII. Peinture (MM. Hesse ; Jean-Baptiste Guignet ; Gallait ; Schnetz ; A. Couder ; Glaize ; Le Hénaff ; H. Flandrin ; H. Vernet ; Hamon).** *La Presse*, 25, 26, 27, 28 et 29 avril 1848.

* 930. THÉATRE-FRANÇAIS : **La marquise d'Aubray.** — VAUDEVILLE : **Ah ! enfin ! ! ! ; le chevalier de Beauvoisin ; la Curée des places.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Robert-Macaire ; Ruy-Blas.** — OPÉRA. *La Presse*, 1er mai 1848.

930 bis. **Salon de 1848. VIII. Peinture (MM. Debon ; Luminais ; Ch. Muller ; Duveau ; madame Calamatta ; MM. Millet ; Célestin Nanteuil ; Boissard ; Antigna ; Les-**

sore). — IX. Peinture (MM. Diaz; Baron; Muller; Armand Leleux; Adolphe Leleux; Edmond Hédouin). — X. Peinture (MM. Haffner; Adrien Guignet; Penguilly-l'Haridon; Champmartin; Landelle; Laliman de Labrador; Hamman; Wetter; Émile Perrin; Tony Johannot; Verdier). — XI. Peinture (MM. Meissonier; Steinheil; Fauvelet; Chavet; Plassan; Alexandre Couder; Van-Schendel; Philippe Rousseau; Jeanron; Marcel de Pignerolle). — XII. Peinture (MM. Wattier; Debay; Compte-Calix; Gendron; Lepoitevin; Biard; Amaury Duval; Tissier; de Hoddencq; Pérignon; mademoiselle Rosa Bonheur; MM. Jadin; Léger-Cherelle; Coignard; Hoguet; Kiorboë; Eugène Lami; Alfred de Dreux; Achille Giroux). *La Presse*, 2, 3, 5, 6 et 7 mai 1848.

931. OPÉRA. — THÉATRE-FRANÇAIS. — OPÉRA-COMIQUE. — Th. des VARIÉTÉS : **La roue de Fortune. — Nouveaux théâtres républicains.** — HIPPODROME : **Ouverture.** *La Presse*, 8 mai 1848.

931 2°. **Salon de 1848. XIII. Peinture (MM. Aligny; Desgoffe; Corot; Cabat; Français; Bellel; Lapierre; Anastasi).** *La Presse*, 9 mai 1848. Cet article contient quelques vers de la pièce : *A trois paysagistes* (voir n° 415) ; Théophile Gautier les cite avec ces variantes:

. . . . Aligny qui, le crayon en main,
Comme Ingres le ferait pour un profil humain,
Recherche le contour et la beauté d'un arbre,
En fait une statue à sa forêt de marbre,
Et polit dans l'azur le flanc des rochers nus,
Ainsi que Praxitèle un torse de Vénus.

931 3°. **Salon de 1848. XIV et dernier. — Peinture (MM. Hoguet; Palizzy; Troyon; Paul Huet; G. Lacroix; C. Leroux; Brissot de Warville; Jules André; Hugard; Flers; Buttura; Frère; Bacaut; de Chacaton; Wyld; Bouquet; Yvon; Bida; Rosier; Doussault; Papety; Durand-Brager; Cordouan; Melbye).** *La Presse*, 10 mai 1848.

932. **Vernet.** *La Presse*, 11 mai 1848. Cet article, non

signé, a reparu, très diminué, en 1874 dans les *Portraits Contemporains*. Il y porte par erreur la date du 11 mars.

*933. Th. des Variétés : **Une poule ; le Fils du fermier.** — Vaudeville : **Le gentilhomme campagnard.** — Hippodrome. — **(Nouvelles).** *La Presse*, 15 mai 1848.

934. **Concours pour la figure de la République.** *La Presse*, 21 mai 1848. Un fragment de cet article a été réimprimé dans l'*Artiste* du 15 juin 1848, sous le titre de : *École nationale des Beaux-Arts : Symbolisme de la République.*

*935. Gymnase : **Horace et Caroline.** — Soirées orientales, salle Jouffroy. — Théâtres forains des Champs-Élysées. *La Presse*, 22 mai 1848.

*936. Théâtre-Historique : **La Marâtre.** — Ambigu : **La famille Thureau.** — Porte-Saint-Martin : **Le maréchal Ney.** — **(Nouvelles).** *La Presse*, 29 mai 1848.

*937. Théâtre-Français : **La rue Quicampoix.** — Th. des Variétés : **Un et un font un.** — Palais-Royal : **L'ange de ma tante ; Le démon familier.** — Opéra. — Hippodrome. *La Presse*, 5 juin 1848.

*938. Vaudeville : **Le club des maris et le club des femmes ; Le serpent de la paroisse ; Un mariage par procuration.** — Palais-Royal : **Les Volcaniennes de Saint-Malo ; Le club champenois.** — Th. des Variétés : **La république de Platon.** — Théâtre-Français. — *La Presse*, 12-13 juin 1848.

*939. Opéra : **L'Apparition.** — Théâtre-Français : **De la comédie d'analyse : Les frais de la guerre.** — **(Mélanges).** *La Presse*, 19 juin 1848.

940. **Marilhat.** *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1848. Cet article, dont il fut fait un tirage à part de la *Revue* (in-8°, imprimerie *Gerdès* à Paris, non déposé et non inséré dans la *Bibliographie de la France*), reparut en 1856 dans le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*, et en 1874, dans ses *Portraits contemporains*. Dans cette dernière réim-

pression, il manque le paragraphe final. Nous allons le transcrire ici :

Puissent ces quelques pages ramener l'attention sur cette tombe que trop d'herbe environne, bien qu'elle soit récente! Hélas! le pauvre Marilhat joue de malheur. Qui lira aujourd'hui ces lignes où il ne s'agit que d'art, de souvenirs de voyage, de tableaux et d'ébauches interrompues par la mort? Écoutera-t-on le poète qui, au milieu de la tourmente révolutionnaire, essaye de raviver dans les mémoires distraites l'admiration pour un grand peintre, et qui traverse les rues ensanglantées pour aller poser une couronne sur le nom de Marilhat?

Cet article avait été longtemps annoncé sur les couvertures de la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre de *Vie et correspondance de Marilhat.*

941. **La République de l'avenir.** *Le Journal*, 28 juillet 1848. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-Fortes.*

942. **Ateliers de peintres et de sculpteurs. I. M. Ingres.** L'*Événement*, 2 août 1848. Réimprimé intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-Fortes*, sous le titre de: l'*Atelier de M. Ingres en 1848.*

943. **Plastique de la Civilisation : Du Beau antique et du Beau moderne.** L'*Événement*, 8 août 1848. Ce premier article ne fut jamais suivi d'aucun autre.

Cette *Plastique de la Civilisation* eût été bien curieuse, s'il faut en croire le plan qu'en donne Charles Hugo dans un feuilleton intitulé : *les premières Hirondelles*, feuilleton inséré dans le spécimen de l'*Événement*, daté des 30-31 juillet 1848. Voici les lignes qu'il consacre à cet ouvrage et aux *Ateliers de peintres et de sculpteurs.*

Les ateliers des peintres et des sculpteurs seront sou-

vent visités pour nous, par Théophile Gautier, le statuaire du vers, et par Auguste Préault, le poète du marbre. L'auteur du *Roi Candaule*..... ne s'en tiendra pas là. Il nous a promis *la Plastique de la civilisation*,— tout un livre! — le livre des élégances, l'histoire des formes nouvelles dont l'art actuel relève les choses de la vie, le bulletin de la mode agrandi jusqu'aux proportions de l'idéal. Sculptures extérieures des maisons, meubles et tentures des appartements, toilettes des femmes, costume des hommes, bijoux, ustensiles, Théophile Gautier va fixer en types magnifiques et populaires, à l'usage du pauvre et du riche, tout ce qui peut devenir la poésie de chaque lieu et le charme de chaque jour. Il dira ce que doit être le salon du millionnaire et ce que peut être la chambrette de l'ouvrier. Avec un plâtre, une fleur, une gravure, une cage d'oiseau, il fera briller pour quelques francs, dans la plus humble mansarde, les chefs-d'œuvre de l'art et les merveilles de Dieu. L'art, autrefois pouvait n'être que le luxe de quelques-uns; il faut, sous la démocratie, qu'il soit le besoin de tous.

Le début de l'ouvrage a été réimprimé en 1883 dans le volume de Théophile Gautier: *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

*944. Théatre-Français : **Il ne faut jurer de rien.** — Porte-Saint-Martin : **Tragaldabas.** — Gymnase : **La Niaise de Saint-Flour.** *La Presse*, 14 août 1848. Ce feuilleton, qui devait paraître dans *la Presse* du 26 juin 1848, fut ajourné par les événements jusqu'au 14 août suivant; le début de l'article, ajouté après les émeutes, raconte les péripéties de sa publication. La fin en est restée inédite, et nous allons la transcrire ici pour la première fois.

Le Vaudeville annonce pour cette semaine la première représentation du *Nain Jaune*, féerie à grand spectacle. Lundi dernier[1], une très jolie personne, mademoiselle Hélène, a débuté dans l'*Amour en commandite*, et s'est acquittée avec grâce d'un rôle assez ingrat. La nouvelle artiste a une jolie voix, une tournure distinguée, et remplirait à merveille les rôles d'amoureuse de bonne compagnie, emploi, il faut le dire, assez mal tenu sur les théâtres secondaires.

Il s'est tenu, dimanche dernier[2], un *Congrès dramatique* dans la salle des *Concerts-spectacles*. Victor Hugo avait présidé une première réunion de cette assemblée. Félix Pyat a présidé la seconde. La détresse des théâtres et la nécessité de lui trouver un prompt remède ont été exposées par M. Victor Herbin; — MM. Frédérick Lemaître et Bocage ont pris la parole plusieurs fois. Il s'agissait surtout de presser le gouvernement de soutenir les théâtres prêts à fermer. Une somme de cinq cent mille francs sauverait peut-être tout un peuple d'artistes, de comédiens et d'ouvriers auxquels on donnerait ainsi, non une aumône, mais des moyens de travail. On ne doute pas que la chambre ne vote cette somme en songeant que le théâtre, avec toutes les industries qui s'y rattachent, n'occupe pas, à Paris, moins de vingt mille personnes. C'est à ce point que faisait allusion un orateur qui, dans cette séance, promettait au Congrès l'appui des corporations et des clubs d'ouvriers. Le Congrès a repoussé cette proposition, qui risquait d'introduire un élément politique et violent dans la sereine et éternelle république de l'art.

1. 19 juin 1848.
2. 18 juin 1848.

*945. Théatre-Historique : **Le Chandelier; Atala.** — Th. des Variétés : **Un petit de la mobile.** — Ambigu : **Le Morne au Diable.**—Gaité : **Marceau.** *La Presse*, 15 août 1848.

946. Opéra : **Nisida; L'Eden.** — Théatre-Français : **Le vrai club des femmes.** — Porte-Saint-Martin : **Les libertins de Genève.** — Gymnase : **Un premier coup de canif.** — Théatre-Historique : **Représentation au bénéfice de mademoiselle Georges.** — Th. des Variétés : **La décadence romaine, d'après le tableau de Couture.** — Hippodrome. *La Presse*, 28 août 1848.

* 947. Théatre-Francais : **Mademoiselle Judith dans les Jeux de l'amour et du hasard.** — Opéra-Comique : **Il signor Pascarello.** — Th. des Variétés : **Les Deux anges gardiens.** — Palais-Royal : **Le mobilier de Rosine.** — Italiens. — **(Mélanges).** *La Presse*, 4 septembre 1848.

948. **Le Panthéon, peintures murales par Chenavard.** *La Presse*, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 septembre 1848. Ce travail a été réimprimé en 1856 dans le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*.

* 949. Ambigu : **Joséphine et Napoléon.** — Th. des Variétés : **Candide.** — Gaité : **La Taverne du Diable.** *La Presse*, 12 septembre 1848.

950. Gymnase : **La Marquise de Sennecey.** — Opéra-Comique : **La Sournoise.** *La Presse*, 18 septembre 1848.

951. **Les deux Étoiles (Partie carrée. La Belle-Jenny).** *La Presse*, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 30 septembre, 1, 3, 4, 5, 10, 11, 12, 13, 14 et 15 octobre 1848. Ce roman parut pour la première fois en librairie en 1851 (daté 1852), trois volumes in-8°, sous le titre de *Partie carrée*, et le troisième volume complété par *le Club des Hachichins* et *le Chevalier double*. En juin-septembre 1865 le journal l'*Univers illustré* le publia de nouveau, sous le titre de *la Belle-Jenny*, titre qu'il conserva en reparaissant la même année en un seul volume in-12.

L'ouvrage, qui forme vingt chapitres dans *la Presse*, en fait vingt et un en volumes, le chapitre huit du journal

ayant été divisé en deux ; ce sont les chapitres huit et neuf de l'ouvrage, en librairie.

Des trois titres portés tour à tour par ce roman, celui qui lui convient le mieux, est *Partie carrée;* au début du dernier chapitre, quelques lignes ont été oubliées dans toutes les éditions de librairie ; les voici : elles doivent continuer le premier paragraphe de ce chapitre :

L'attente de l'être aimé allumait dans sa beauté une clarté intérieure qui la rendait rayonnante. Il est si doux, dans ces instants-là, de se sentir belle et d'augmenter l'amour par l'admiration !

Blanche, rose, éclatante, avec sa robe qui semblait taillée dans les pétales d'une fleur, et sa tunique de gaze, plus frêle et plus transparente que les ailes des libellules, rattachée par des bouquets pareils à ceux de sa coiffure, elle avait l'air d'une sylphide qui se passait le caprice d'aller en soirée.

952. **A propos de Ballons.** *Le Journal*, 25 septembre 1848. L'*Artiste* du 1er novembre 1848 a réimprimé un fragment de cet article sous le titre de : *Voyage dans le bleu*. Il a reparu intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-Fortes*.

953. Théatre d'Athènes (avant Jésus-Christ) : **Prométhée enchaîné.** — Palais-Royal : **Agénor le dangereux.** — Théatre-Historique : **Charles VII chez ses grands vassaux.** *La Presse*, 25 septembre 1848.

954. Théatre-Français : **Blaise Pascal.** — Palais-Royal : **Le Camp de Saint-Maur.** — Funambules : **La Reine des carottes.** *La Presse*, 2 octobre 1848.

*955. Opéra : **Rentrée de la Cerrito.** — Italiens : **Ouverture ; Nabucco.** — Vaudeville : **Prologue ; Le Chemin de traverse.** — Th. des Variétés : **Le Lion empaillé.** *La Presse*, 9 octobre 1848.

956. Théatre-Français : **Mademoiselle Rachel et made-**

moiselle Brohan. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Livre noir.** — VAUDEVILLE : **Roger Bontemps.** — Th. des VARIÉTÉS : **Mignonne.** — (HIPPODROME). *La Presse*, 16 octobre 1848.

* 957. OPÉRA : **La Vivandière.** — PALAIS-ROYAL : **Les Parades de nos pères.** — Th. des VARIÉTÉS. — SALLE MONTESQUIEU : **Assaut Leboucher.** *La Presse*, 23 octobre 1848.

958. ITALIENS : **Andremo a Parigi.** — ODÉON : **Macbeth, traduction d'Émile Deschamps.** — AMBIGU : **Les Sept Péchés capitaux.** — PALAIS-ROYAL : **Les Envies de madame Godard ; L'Été de la saint Martin.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les deux font la paire.** — GYMNASE : **Les Fonds secrets.** *La Presse*, 30 octobre 1848.

* 959. THÉATRE DU PALAIS DE VERSAILLES : **Concert de l'Association des musiciens, dirigé par Berlioz.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **La vieillesse de Richelieu.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **L'île de Tohu-Bohu.** — PALAIS-ROYAL : **Le Cuisinier politique.** *La Presse*, 6 novembre 1848.

* 960. OPÉRA : **Jeanne la Folle.** — OPÉRA-COMIQUE : **Le Val d'Andorre.** — VAUDEVILLE : **Madame Cartouche ; un Coup de pinceau ; Cadet la Perle.** *La Presse*, 13 novembre 1848.

* 961. GYMNASE : **O Amitié !** — Th. des VARIÉTÉS : **Quel vilain monsieur !** — GAITÉ : **Fualdès.** — VAUDEVILLE : **Les Suites d'un feu d'artifice.** — PALAIS-ROYAL : **Le Czar Cornelius.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Débuts de mademoiselle Nathalie.** *La Presse*, 20 novembre 1848.

* 962. THÉATRE-FRANÇAIS : **André del Sarto.** — ITALIENS. — THÉATRE-HISTORIQUE : **L'Hôtellerie de Genève.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Douze Travaux d'Hercule.** — VAUDEVILLE : **Le Roi de cœur.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Reprise de Napoléon à Sainte-Hélène.** *La Presse*, 4 décembre 1848.

963. **École nationale des Beaux-Arts : Exposition des figures du concours pour la République.** — **Envois de Rome.** *La Presse*, 5 décembre 1848.

* 964. VAUDEVILLE : **La Propriété c'est le vol.** — THÉATRE

du Cirque : **La Poule aux œufs d'or.** *La Presse*, 11 décembre 1848.

965. **Palais du quai d'Orsay ; Peintures murales de M. Théodore Chassériau.** *La Presse*, 12 décembre 1848. Cet article a été réimprimé en partie dans la brochure de M. Marius Vachon : *Le Palais du Conseil d'État et la Cour des comptes*, brochure parue en 1879.

*966. Opéra-Comique : **Les Deux bambins.** — Gymnase : **Élevés ensemble ; A bas la famille !** — Théâtre-Historique : **L'Argent.** — Opéra : **Débuts de madame de Lagrange ; Nouvelles.** *La Presse*, 18 décembre 1848.

*967. Théâtre-Français : **Les Précieuses ridicules ; L'École des femmes ; la Critique de l'École des femmes.** — Odéon : **Les Convenances d'argent ; Comment les femmes se vengent ; La Reine d'Espagne.** — Palais-Royal : **Les lampions de la veille et les lanternes du lendemain.** — Gymnase : **Rage d'amour.** — Th. des Variétés : **Divinités aériennes.** Funambules : **Pierrot à Paris.** — **(Concerts).** *La Presse*, 25 décembre 1848.

PORTRAIT DE THÉOPHILE GAUTIER

EN 1849.

D'après une photographie de M. Gustave le Gray, appartenant à M. Maxime Du Camp, de l'Académie française.



1849

968. Théâtre-Français : **Daniel. (Notice nécrologique sur Henri Rolland de Villarceaux).** — Porte-Saint-Martin : **Les Marrons d'Inde.** — Théâtre-Historique : **Les Mystères de Londres.** — Th. des Variétés : **Une École normande.** — **Concert de Térésa Milanollo.** *La Presse*, 1er janvier 1849. Des fragments de cet article ont été réimprimés dans les numéros 1 et 2 du journal *les Nationalités*, parus les 6 et 20 janvier 1849.

* 969. Théâtre-Français : **La Corruption.** — Opéra-Comique : **Le Caïd.** — Gymnase : **Tout chemin mène à Rome.** — **(Concours à l'École des Beaux-Arts : la figure de la République, etc.)** *La Presse*, 8 janvier 1849.

970. **Lettre (à Auguste Vacquerie).** *L'Événement*, 13 janvier 1849.

Cette lettre a été réimprimée dans la *Patrie* du 10 janvier 1879, et, le lendemain, dans le *Rappel*, par M. Vacquerie lui-même sous la signature d'« un Passant. » Nous allons transcrire ici son article, qui encadre la lettre en question :

En janvier 1849, l'Académie avait à remplacer deux morts : Chateaubriand et M. Vatout.

Dans l'*Événement* d'alors, nous prîmes sur nous de proposer à l'Académie de les remplacer par ces deux vivants : Balzac et Alexandre Dumas.

Nous ajoutions que, si ces deux noms semblaient trop

populaires à l'Académie, il y avait encore bien des talents parmi lesquels elle pouvait excellemment choisir. Nous lui citions, entre autres, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Méry...

Le soir même, nous trouvâmes sur notre table les trois lettres suivantes :

« Monsieur,

« Mille grâces de l'initiative que vous avez prise à « mon égard relativement à la candidature au fauteuil « de l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Natchez*, « initiative dont je vous suis on ne peut plus reconnais- « sant. Seulement, ayez la bonté de dire que je n'étais « sur les rangs que dans les colonnes de votre journal, « et que je connais trop l'inutilité des visites que je « pourrais rendre à une trentaine de membres de « l'Académie, pour en avoir jamais fait partie ou être « tenté d'en faire (partie). »

« Veuillez recevoir, etc.

« Alexandre Dumas. »

« Monsieur,

« Je n'ai jamais songé à me mettre sur les rangs des « candidats à l'Académie. Trop d'illustrations littérai- « res, trop de noms glorieux ayant des titres supérieurs « à ceux que je n'ai pas, ne sont point encore entrés à « l'Académie ; et, tant que justice ne leur sera pas ren- « due, il est du devoir de tout homme vraiment litté- « raire de se tenir à l'écart.

« Cependant, je vous remercie du fond du cœur de la « bienveillance si amicale qui a voulu me reconnaître « quelques droits à cette candidature.

« Si vous m'eussiez consulté, mon nom n'eût pas « figuré sur votre liste; mais cela ne fait qu'augmenter « la reconnaissance que je vous dois et que je vous « devrai toujours.

« Méry. »

« Monsieur,

« Au moment où je venais vous remercier d'avoir bien « voulu, au sujet des candidatures académiques, mêler « mon nom aux noms illustres que vous avez présentés, « je lis les lettres d'Alexandre Dumas et de Méry, et je « m'associe pleinement aux sentiments qu'elles contien- « nent.

« Théophile Gautier. »

Balzac, qui venait de partir pour la Russie, remercia de vive voix, à son retour.

L'Académie remplaça d'abord Chateaubriand. Le remplaçant de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* fut — M. de Noailles.

Pour le second fauteuil, l'Académie, entre Balzac, Alexandre Dumas, Alfred de Musset et Théophile Gautier, choisit — M. de Saint-Priest.

Disons ici, à titre de renseignement, que Théophile Gautier se présenta trois fois à l'Académie française. La première, le 2 mai 1867, en remplacement de M. de Barante; le Père Gratry fut élu par dix-huit voix, tandis que le poète n'en obtint que douze. La seconde, le 7 mai 1868; il s'agissait de succéder à Ponsard; M. Autran fut nommé par vingt-trois voix contre neuf données à Théophile Gautier. Le 29 avril 1869, enfin, il se présenta une troisième fois en concurrence avec Auguste Barbier, pour le fauteuil de M. Empis; il y eut quatre ballottages, où l'auteur de *Fortunio* obtint respectivement onze, treize, et deux fois quatorze voix. Auguste Barbier fut nommé

par dix-huit, et, depuis cette élection, Théophile Gautier ne voulut plus se représenter.

* 971. **Théatre-Français : Bon gré, mal gré. — Gymnase : Madame Marneffe. — Ambigu : Le Pardon de Bretagne. — Concerts : Térésa Milanollo et le Conservatoire.** *La Presse*, 15 janvier 1849. *L'Artiste* du 15 mai 1849, page 57, a réimprimé un fragment de cet article sous le titre de : *La Comédie humaine de M. H. de Balzac;* il n'est pas indiqué à la table du volume.

972. **Poésies: Variations nouvelles sur de vieux thèmes. I. Affinités secrètes, madrigal panthéiste.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1849. Ces vers, et les deux pièces dont nous parlerons ensuite, ont paru pour la première fois dans les œuvres de leur auteur, en 1852, dans les *Émaux et Camées;* en 1853, 1858, 1863, 1866, 1872 et 1884, ils ont fait partie de toutes les éditions de ce recueil, qu'ils n'ont jamais quitté. Les éditions de 1863 et de 1866 portent le titre de : *Poésies Nouvelles. Affinités secrètes* avait été placé en 1850, avant son entrée dans les *Émaux et Camées*, dans les *Poëtes de l'amour*, 1 vol. in-24, par divers auteurs. Voici quelques variantes inédites relevées dans les strophes treize, quatorze et quinze de ce morceau :

L'Amour ancien soudain s'éveille,
Le passé vaguement renaît ;
La fleur, sur la bouche vermeille,
Dans un baiser se reconnaît.

Croyant retrouver sa coquille,
La perle rit à sa blancheur ;
Sur une peau de jeune fille,
Le marbre ému sent sa fraîcheur.

Le ramier, dans une voix douce,
Retrouve son roucoulement ;
Toute résistance s'émousse,
Et l'inconnu devient l'amant.

973. **Poésies : Variations nouvelles sur de vieux thèmes. II. Le Poème de la femme, marbre de Paros.** *Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1849. Mêmes renseignements bibliographiques que pour le numéro précédent. Voici quelques variantes inédites de cette pièce, parmi lesquelles une strophe supprimée dans les *Émaux et Camées :*

Au rêveur qui la chante et l'aime
Ouvrant l'écrin de ses trésors,
Elle voulut lire un poème,
Le blanc poème de son corps !

D'abord en costume d'infante
Elle apparut dans son éclat,
Traînant, superbe et triomphante
Des flots de velours nacarat.

Sans appeler de cameriste
Laissant tomber l'épais velours,
Sous un nuage de batiste
Elle ébaucha ses fins contours !

Puis, glissant du sein à la hanche,
Sa chemise, à plis nonchalants,
Comme une tourterelle blanche
Vint s'abattre sur ses pieds blancs.

Pour Praxitèle ou Cléomène
Elle semblait, sous le ciel clair,
En habit d'Anadyomène
S'élancer de l'azur amer !

. . . .

A la fin lasse d'art antique,
De Phidias et de Vénus,
Dans une autre pose plastique
Elle groupe ses charmes nus :

La Turque aux formes opulentes
Fumant dans son long narguilhé,
Avec des poses nonchalantes
Le blond tabac de Lattaquié.

Sur un châle de Cachemyre
Heureux d'effleurer son beau corps,
Devant la glace qui l'admire,
Nue, elle étale ses trésors !

Par l'aspic du plaisir mordue,
Comme un marbre de Clésinger,
Elle rend, pâmée et tordue,
Ce spasme qu'on ne peut singer [1].

Le plaisir l'enlève à la terre;
Elle expire de volupté ;
D'un linceul de point d'Angleterre,
Qu'on enveloppe sa beauté.

Et que doucement on la porte
Sur son lit, frais et blanc tombeau;
L'Amour ira près de la morte
Prier, et pleurer son berceau !

974. **Poésies : Variations nouvelles sur de vieux thèmes. III. Symphonie en blanc majeur.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1849. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les deux numéros précédents, sauf que cette pièce n'a pas été réimprimée, comme les deux autres, en 1850, dans les *Poètes de l'amour;* en revanche, elle a été citée par Alexandre Dumas dans *le Mousquetaire* du 19 octobre 1854. On sait qu'elle fut inspirée à Théophile Gautier par madame Kalergi, femme du ministre de Grèce en France, sous Louis-Philippe.

1. Cette strophe inédite doit se placer après la seizième de la pièce en volume.

La *Symphonie en blanc majeur* a paru encore en décembre 1884, imprimée sur papier blanc, texte argent rosé, encadrement de lis, de vols de cygnes et d'hermines empruntés aux ornements du château de Blois et imprimés en argent bleuâtre, dans le volume de M. A. de Rochas, *le Livre de demain*, ouvrage non mis dans le commerce et imprimé à Blois chez *Raoul Marchand*. (Voir *le Livre* du 10 décembre 1884, page 763.)

La Demoiselle et quelques strophes de *Vieux de la vieille* sont aussi réimprimées dans cet ouvrage. (Voir numéros 13 et 1033.)

* 975. Italiens : **Réouverture : Cenerentola, par l'Alboni.** — Opéra : **Le Violon du Diable.** — Vaudeville : **La Foire aux idées ; Le Maître de Poste ; Le Baron de Castel-Sarrazin. — (Encore le Pardon de Bretagne).** *La Presse*, 22 janvier 1849.

* 976. Théâtre-Français : **(Du Privilège des théâtres.)** — Italiens : **L'Italiana in Algieri.** — Th. des Variétés : **La Petite cousine ; La Reine d'Yvetot ; Madame Larifla. — Deuxième Concert du Conservatoire.** *La Presse*, 29 janvier 1849.

977. Italiens : **L'Elisire d'amore ; Nabucco.** — Opéra : **Débuts d'Espinasse.** — Gymnase : **Le dernier des Rochegune.** — Th. des Variétés : **La Pension alimentaire.** — Palais-Royal : **Un Gendre aux épinards ; Les Manchettes d'un vilain.** *La Presse*, 5 février 1849.

978. **Le Musée ancien.** *La Presse*, 10 février 1849. Un court fragment de cet article a été intercalé, remanié, en 1852, dans la brochure de Théophile Gautier sur les *Noces de Cana* de Paul Véronèse, gravées par M. Z. Prévost (voir n° 1176). Ce travail, avec les modifications de 1852, a été réimprimé intégralement, en 1880, dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume*.

* 979. Théâtre-Français : **L'Amitié des femmes.** — Italiens : **Semiramide.** — Th. des Variétés : **Le Berger de Souvigny.** — Gymnase : **La Tasse cassée ; Les Filles du docteur.** *La Presse*, 12 février 1849.

980. **Musée : Galerie française.** *La Presse*, 13 et 17 février 1849. Ce travail a été reproduit d'abord, presque tout entier, dans *l'Artiste* des 1er et 15 août 1849, sous le titre de : *La Galerie française au Musée du Louvre ;* il a fait partie ensuite, sous le titre de : *les Musées*, d'un volume collectif intitulé : *Paris et les Parisiens*, volume paru en 1855 (daté 1856). Il y est incomplétement reproduit, et, de plus, augmenté d'un début et d'une fin qui sont certainement sortis de la plume de M. Arsène Houssaye. Dans *la Presse*, cette étude est, en réalité, le complément de celle sur le *Musée ancien*, dont nous avons parlé plus haut ; en 1880, elle a été réimprimée intégralement, à la suite de celle-ci, dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume*.

*981. Théâtre-Historique : **La Jeunesse des Mousquetaires.** — Porte-Saint-Martin : **Le Foyer et l'Évangile.** — Odéon : **Rachel.** — Palais-Royal : **Le Duel aux mauviettes.** — (**Mélanges.**) *La Presse*, 19 février 1849.

*982. Italiens : **La Gazza Ladra.** — Théâtre-Français : **Louison.** — Th. des Variétés : **L'Habit vert.** — Ambigu : **Mauvais cœur.** — **Troisième concert du Conservatoire.** *La Presse*, 26 février 1849.

*983. Opéra : **Débuts de Masset, dans Jérusalem.** — Italiens : **Le Stabat ; Lucrezia Borgia.** — Vaudeville : **La Poésie des amours et...** — Gymnase : **Les grenouilles qui demandent un roi.** — Palais-Royal : **Habit, veste et culotte.** — Odéon. *La Presse*, 5 mars 1849.

984. Italiens : **Don Pasquale.** — Porte-Saint-Martin : **Le postillon de Saint-Valery.** — Th. des Variétés : **La paix du ménage.** — Palais-Royal : **Les dernières armes de Richelieu.** — (**Le Bal des artistes.**) *La Presse*, 12 mars 1849.

985. Hotel Forbin-Janson : **Compter sans son hôte.** — Vaudeville : **Madame Caporal et ses trois amoureux.** — Gymnase : **Ma Tabatière.** — Th. des Variétés : **La Goutte de lait.** — Ambigu : **Louis XVI et Marie-Antoinette.** *La Presse*, 19 mars 1849.

*986. Théâtre-Français : **La Paix à tout prix ; représen-**

tation de retraite de mademoiselle Anaïs; le Moineau de Lesbie. — ITALIENS : **Lucrezia Borgia; Maria di Rohan.** — GYMNASE : **La Danse des écus.** — VAUDEVILLE : **Second numéro de la Foire aux idées. — Cinquième concert du Conservatoire.** *La Presse*, 26 mars 1849.

*987. OPÉRA-COMIQUE : **Los Monténégrins.** — ITALIENS. *La Presse*, 2 avril 1849.

*988. GYMNASE : **Le Bouquet de violettes; Gardée à vue.** — PALAIS-ROYAL : **E. H.** — Th. des VARIÉTÉS : **Vendredi. — Nouvelles Lyriques.** *La Presse*, 9-10 avril 1849.

989. **Variations sur le Carnaval de Venise : I, Dans la rue ; II, Sur les lagunes ; III, Carnaval ; IV, Clair de lune sentimental.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1849. Ces vers sont entrés en 1852 dans les *Émaux et Camées* qu'ils n'ont plus quittés depuis. On les trouve donc dans les éditions de 1853, 1858, 1863, 1866, 1872 et 1884. Celles de 1863 et 1866, portent seulement le titre de : *Poésies Nouvelles*. Il existe de très nombreuses variantes inédites de ces vers ; nous allons en donner quelques-unes, réunies dans une version où se trouvent certaines strophes inédites, mais où manquent, en revanche, certaines strophes imprimées ; la pièce entière n'a pas non plus les quatre titres de chapitres qui se trouvent dans la version publiée en volume.

Il est un vieil air populaire
Par tous les violons raclé,
Aux abois des chiens en colère
Par tous les orgues nasillé.

Les tabatières à musique
L'ont sur leur répertoire inscrit,
Et la serinette classique
A ses ténors dorés l'apprit.

Avec lui pistons, clarinettes,
Dans les bals aux poudreux berceaux,

Font sauter courtauds et grisettes,
Et d'effroi s'enfuir les oiseaux.

Depuis trente ans sa ritournelle
En geignant nous suit en tout lieu;
La guinguette, sous sa tonnelle,
Le braille en cuvant son vin bleu.

Quelquefois l'Opéra lui-même
Reprend le ballet oublié;
Les vieux chevrottent le vieux thème,
L'air souriant et l'œil mouillé.

Et le *Carnaval de Venise*,
Jadis aux lagunes chanté,
Est par un coup de folle brise
Dans les coulisses emporté.

Une frêle corde qui vibre
Pour l'œil de l'âme à rebâti,
Comme autrefois, joyeuse et libre,
La ville de Canaletti.

Battant de l'aile avec sa manche,
Comme un pingouin sur un écueil,
Pierrot montre sa face blanche,
Faisant la moue et clignant l'œil.

La grande dame avec malice
A ses galants, au désespoir,
Ne montre qu'un œil en coulisse,
Astre d'azur sur un ciel noir.

Tandis que la bourgeoise fraîche
Laisse voir sous l'étroit carton,
Sa joue au fin duvet de pêche,
Sa lèvre rouge et son menton.

Au-dessus du chant qui chevrotte,
Flageolant le long du ruisseau,
Monte vers les cieux une note
Que Saint-Marc répète au Lido.

Le rire de pleurs se complique
Dans ce thème de carnaval,
Ridicule et mélancolique,
Qui vous charme et qui vous fait mal.

Plus l'air bavarde d'un ton bouffe,
Plus je me sens triste et navré,
Et, comme un ramier qu'on étouffe,
Gémit mon pauvre cœur serré.

En vain la chanson qui me raille
Me secoue au nez ses grelots,
Dans ce son qui grince et s'éraille
Je reconnais mes purs sanglots !

Mon âme en pleurs s'est souvenue
De mille choses d'autrefois.....
On dirait qu'une voix connue
Vibre parmi toutes ces voix.

D'un rayon d'argent irisée,
Comme au clair de lune un jet d'eau,
La note jaillit en fusée,
Rayant du ciel le bleu rideau.

La voix jeune, argentée et grêle,
Qui de ma peine se moqua,
Grimpe sur l'aigre chanterelle,
Avec un son d'harmonica.

Un son si perfidement tendre,
Si doucereusement cruel,

Si faux, si naïf, qu'à l'entendre
Je ressens un plaisir mortel.

Car ce *Carnaval de Venise*,
Paganini, dans le ruisseau,
L'a ramassé ! L'art divinise
Tout ce qu'il touche de son sceau.

Et semant la gaze fanée,
Où luit un reste de paillon,
De ses perles, pluie égrénée,
Fait une pourpre du haillon !

*990. Théatre-Français : **Adrienne Lecouvreur. — Chronique musicale.** *La Presse*, 16 avril 1849.

*991. Opéra : **Le Prophète.** *La Presse*, 23 avril 1849.

992. Odéon : **Réouverture.** — Th. des Variétés : **Les Beautés de la cour.** — Vaudeville : **J'attends un omnibus.** — Palais-Royal : **Les Femmes saucialistes. — Concerts du Conservatoire. — (Une vente de tableaux.)** *La Presse*, 30 avril 1849.

*993. **Théâtres : Tutti frutti. — (Vente de M. Lessore.)** *La Presse*, 7 mai 1849.

*994. **Ouverture de l'Hippodrome.** — Ambigu : **Un Drame de famille.** — Gymnase : **L'Hurluberlu.** — Palais-Royal : **Un Cheveu pour deux têtes.** *La Presse*, 14 mai 1849.

*995. **Représentation au bénéfice de mademoiselle Georges.** — Théatre-Historique : **Les Puritains d'Écosse.** — Opéra-Comique : **Le Toréador.** — Palais-Royal : **La Grosse caisse.** — Vaudeville : **L'Ane à Baptiste.** *La Presse*, 21 mai 1849.

*996. **Mort de madame Dorval.** — Gymnase : **Elzéar Chalamel ; Un Duel chez Ninon.** — Funambules : **La Cruche cassée, par Champfleury.** *La Presse*, 28-29 mai 1849. L'article sur la mort de madame Dorval porte par erreur la date

du 1er juin dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, et dans l'appendice de l'*Histoire du romantisme*, à la suite de laquelle il a été recueilli incomplètement en 1874.

997. Her Majesty's Theater (à Londres) : **Gazza Ladra, Don Juan ; etc.** *La Presse*, 4 juin 1849.

998. (Théâtre de) Covent Garden (à Londres). — (**Les races d'Ascot, etc.**). *La Presse*, 11 juin 1849. Un fragment de ce feuilleton est entré en 1852 dans *Caprices et Zigzags*, sous le titre de : *Les races d'Ascot;* il a fait partie de toutes les éditions de ce livre.

999. **En Chine.** *La Presse*, 25 juin 1849. Cet article, daté de : « Londres, 20 juin, » dans le journal, a reparu pour la première fois en volume en 1852, dans *Caprices et Zigzags* qu'il n'a plus quittés depuis. L'introduction en a été supprimée et remplacée par les mots : « *Pour aller en Chine.* » Voici ce début coupé :

Dans cette malheureuse semaine de chólera et d'émeute qui vient de s'écouler, les théâtres de Paris n'ont rien joué. L'annonce de quelque représentation importante nous eût fait revenir à tire-d'aile, malgré la peste et la politique, car c'est dans les mauvais jours que l'art a besoin de tous ses fidèles. Mais la rue qui gronde fait taire les muses, et nous n'aurions rien à faire à notre poste ; nous avons profité de ce triste congé pour accomplir un voyage en Chine, ni plus ni moins que Mac-Carthy ou M. de Lagrenée. Ce voyage nous a coûté deux heures et deux shellings.

Cet article a reparu aussi, incomplet toujours, et avec ce sous-titre inexact : « *Souvenirs de l'exposition universelle de Londres*, » en 1877 dans *L'Orient*, par Théophile Gautier.

*1000. **(Retour d'Angleterre).** — Ambigu : **Le Juif-Errant.** — Palais-Royal : **Exposition des produits de la République.** — Vaudeville : **Troisième numéro de la Foire aux idées ;**

Un Monsieur qui veut exister. *La Presse*, 2 juillet 1849. Le fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'Art dramatique* y porte par erreur la date du 19 juillet.

1001. Th. des VARIÉTÉS : **Henri Monnier.** *La Presse*, 8 juillet 1849. Très intéressant article sur Henri Monnier et sur Édouard Ourliac ; il n'a jamais été reproduit.

1002. OPÉRA-COMIQUE : **La Saint-Sylvestre.** — GYMNASE : **Un Socialiste.** — (**Nouvelles ; Hippodrome**). *La Presse*, 9 juillet 1849.

1003. OPÉRA : **Le Prophète ; Don Sébastien.** — (**Revue des théâtres ouverts ; souvenirs d'Espagne ; Hippodrome.**) *La Presse*, 16 juillet 1849.

1004. PORTE-SAINT-MARTIN : **L'Auberge de la Tête-Noire.** — PALAIS-ROYAL : **La Femme qui a une jambe de bois.** — (**Mélanges.**) *La Presse*, 23 juillet 1849.

1005. **Salon de 1849. — I. Considérations générales. — II. Sculpture : M. Préault. — III. Sculpture : MM. Pradier ; Cavelier ; Lechesne.** *La Presse*, 26, 27 et 28 juillet 1849.

*1006. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Mère coupable.** — THÉATRE-HISTORIQUE : **Le Chevalier d'Harmental.** — Th. des VARIÉTÉS : **Éva.** — (**Mélanges ; Poésies Complètes d'Arsène Houssaye.**) *La Presse*, 30 juillet 1849.

1006 bis. **Salon de 1849. — IV. Sculpture : (Divers). — V. Peinture : MM. Muller ; Duveau ; Delacroix ; Biennoury. — VI. Peinture : MM. Gleyre ; Picou ; Hamon ; Voillemot ; Labrador ; Hébert ; Jollivet ; Loullier. — VII. Peinture : MM. Landelle ; Riesener ; Octave Tassaert ; Antigna.** *La Presse*, 31 juillet, 1, 3 et 4 août 1849.

1007. GYMNASE : **Mauricette.** — Th. des VARIÉTÉS : **Lord Spleen.** — PALAIS-ROYAL : **L'Oiseau de passage.** — HIPPODROME. — (**Mélanges ; les Extases, par Léonce Mallefille ; l'Artiste.**) *La Presse*, 6 août 1849.

1007 bis. **Salon de 1849. — VIII. Peinture : MM. Adolphe Leleux ; Fromentin ; Salzmann ; Williams Wyld ; Hédouin ;**

Boulanger; Théodore Frère; Vacherot. — IX. Peinture : MM. Adolphe et Armand Leleux; Meissonier; Chaplin; Courbet; Daumier. — X. Peinture : MM. Verdier; Masson; Haffner; Musini; Nègre; Penguilly L'Haridon; Fauvelet; Baron; Chavet; Plassan; Eugène Giraud. — XI. Peinture : MM. Hégésippe Vetter; Gourlier; Lefébure, Tysiewicz; Bertier; Boissard; Besson; Lessore; Laemlein; Froment; Janmot; mademoiselle Rosa Bonheur; MM. Jadin; Bonnemaison; Coignard; Casey; Giroux; Appert; Ph. Rousseau; Ch. Giraud; Fortin; Billotte; Blanchard; Bonvin. — XII et dernier. Peinture : MM. Th. Rousseau; Bellel; Corot; Chintreuil; Courbet; Troyon; Wyld; Paul Huet; Desgoffes; G. Lacroix; de Curzon; Daubigny; Pron; Buttura; Vidal; Gigoux; Tyr; mademoiselle Nina Bianchi; MM. Ziem; Yvon; mesdames de Mirbel; Herbelin; M. Maxime David; madame Simonnet; mademoiselle Piédagnel. *La Presse*, 7, 8, 9, 10 et 11 août 1849.

*1008. Th. des VARIÉTÉS : **Les Compatriotes ; le marquis de Carabas.** — VAUDEVILLE : **Une Semaine à Londres.** — DÉLASSEMENTS : **Adrienne de Carotteville.** *La Presse*, 13 août 1849.

1009. HIPPODROME : **Courses de taureaux.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Passe-temps de duchesse.** *La Presse*, 20 août 1849.

1010. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Chute de Séjan.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **L'Étoile du marin.** — (**Mélanges**). *La Presse*, 27 août 1849.

1011. **Manufactures nationales de Beauvais et des Gobelins.** *La Presse*, 10 septembre 1849. Cet article est précédé de cette note du journal :

M. Théophile Gautier est en Espagne depuis une quinzaine de jours ; il était attendu aujourd'hui à Paris. Nous publions un des articles qu'il nous avait laissés avant son départ. Aussitôt son arrivée, il mettra à jour l'arriéré de son feuilleton dramatique.

1012. **(Retour d'Espagne).** — OPÉRA : **Réouverture.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Rentrée de mademoiselle Rachel** ; **La Ligue des amants.** — ODÉON : **Réouverture : La Jeunesse du Cid.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Caméléons.** — VAUDEVILLE : **Les grands Écoliers en vacances.** — **(Mélanges.)** *La Presse*, 17 septembre 1849.

1013. OPÉRA : **Rentrée de Roger dans la Favorite.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Débuts de mademoiselle Fix.** — GAITÉ : **Réouverture : Le Moulin joli ; La Sonnette du Diable.** — PALAIS-ROYAL : **Le Tigre du Bengale.** — GYMNASE : **Les Représentants en vacances.** — THÉATRE-CHOISEUL : **Les Talismans du Diable.** *La Presse*, 24 septembre 1849.

*1014. PORTE-SAINT-MARTIN : **Rome.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Rue de l'homme armé.** — PALAIS-ROYAL : **Le Chevalier Muscadin.** — VAUDEVILLE : **Un ménage comme il y en a tant.** — **(Mélanges.)** *La Presse*, 1er octobre 1849.

1015. OPÉRA-COMIQUE : **La Fée aux roses.** — ODÉON : **La Farnésine ; Evelyne.** — Th. des VARIÉTÉS : **Petit-Pierre.** *La Presse*, 8 octobre 1849.

1016. **Histoire des Peintres de toutes les écoles, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours** ; par MM. Charles Blanc, Théophile Gautier et P.-A. Jeanron. Prospectus. In-quarto d'une demi-feuille. Imprimerie de *Claye*, à Paris. — A Paris, chez *Renouard.*

Nous trouvons ce prospectus inscrit sous le n° 5675 de la *Bibliographie de la France* du 13 octobre 1849, et nous l'indiquons ici uniquement à titre de renseignement, car Théophile Gautier n'a, pensons-nous, jamais écrit une ligne de cet ouvrage, malgré l'annonce de sa collaboration ; du reste on peut vérifier facilement qu'aucun des travaux de ce recueil, et ils sont tous signés, ne porte son nom.

1017. OPÉRA : **La Filleule des fées.** — THÉATRE-HISTORIQUE : **La Guerre des femmes.** — AMBIGU : **Piquillo Alliaga.** — VAUDEVILLE : **Quatrième numéro de la Foire aux idées.** — GYMNASE : **Babet ; Trumeau.** *La Presse*, 15 octobre 1849.

*1018. PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Connétable de Bourbon.**

— Gymnase : **Graziella.** — Th. des Variétés : **Mademoiselle Carillon ; Débuts de Darcier.** — Palais-Royal : **Un Lièvre en sevrage.** *La Presse*, 22 octobre 1849. Le fragment de cet article, conservé dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, y porte par erreur la date du 25 octobre.

Voici une lettre inédite de Théophile Gautier, adressée à cette date à Bocage, directeur de l'Odéon :

Mon cher Maître,

Je prends la liberté de vous recommander très fort un drame de madame Rouy dont Méry a dû déjà vous parler. Je l'ai entendu et je crois qu'il peut obtenir du succès à l'Odéon. Les sentiments qu'il exprime sont de nature à plaire à votre public. Je vous prie d'accorder à ma protégée une prompte lecture ; une fois lu ce drame se recommandera de lui-même.

Tout à vous,

Théophile Gautier.

21 octobre 1849.

1019. Opéra : **Le Prophète.** — Théâtre-Français : **Deux Hommes.** — Odéon : **L'Héritier du Czar.** — Gymnase : **Le Bal du prisonnier.** — **(Musique.)** *La Presse*, 29 octobre 1849.

1020. **L'Enfant aux souliers de pain.** *Le Conseiller des enfants*, n° 1, octobre 1849. Ce conte a été réimprimé en 1852 dans le tome troisième de la première édition de la *Peau de Tigre* et, en 1863, dans les *Romans et Contes* de Théophile Gautier qu'il n'a plus quittés. Le dernier paragraphe a été supprimé de toutes les réimpressions ; le voici :

Enfants qui avez écouté cette légende d'Allemagne, et qui souvent jetez dédaigneusement le pain après avoir mangé les friandises qui l'accompagnent, songez au petit Hanz si tourmenté dans son cercueil par les sou-

liers de pain, à la douleur de sa mère qui voyait son enfant arrêté au seuil du paradis, et respectez désormais dans le pain le soutien du riche, le régal du pauvre et le corps de Jésus-Christ.

Ce conte a été réimprimé aussi en 1879 dans les *Chefs-d'œuvre des prosateurs français au XIXe siècle*, recueillis par MM. Victor Tissot et Louis Collas.

1021. Italiens : **Ouverture : Capuletti e Montecchi.** — Vaudeville : **Croque-Poule.** — Th. des Variétés : **Les Associés.** — Palais-Royal : **Deux Sans-Culottes ; Une Femme à la broche.** — Gaîté : **Les Belles de Nuit.** — (**Funérailles de Chopin.**) *La Presse*, 5 novembre 1849.

*1022. Théatre-Français : **Le Testament de César.** (**Nomination d'Arsène Houssaye comme directeur.**) *La Presse*, 19 novembre 1849.

*1023. Théatre-Historique : **Le Comte Hermann.** — Th. des Variétés : **La Vie de Bohême.** — Italiens : **Débuts de mademoiselle Vera ; Lucia ; l'Elisire d'amore ; I due Foscari.** *La Presse*, 26 novembre 1849. Les parties conservées de ce feuilleton dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, y portent par erreur la date du 22 novembre.

*1024. Odéon : **François-le-Champi.** — Ambigu : **La Jeunesse dorée.** — Vaudeville : **L'Impertinent ; Daphnis et Chloé.** *La Presse*, 27 novembre 1849. Le fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, y porte par erreur la date du 4 décembre.

1025. Théatre-Français : **Rentrée de mademoiselle Rachel.** — Italiens : **Linda di Chamouny ; débuts de Brignoli.** — Opéra-Comique : **Le Moulin (des Tilleuls).** — Porte-Saint-Martin : **Les Danseuses Viennoises.** — Délassements : **La Vieillesse de Brididi.** — (**Chansons de Nadaud.**) *La Presse*, 3 décembre 1849.

1026. **Fonte de la Sapho de Pradier.** *La Presse*, 9 décembre 1849. Cet article rend compte en outre de l'Exposition de la

loterie des artistes, dont la Sapho de Pradier, fondue en argent, était le lot principal.

1027. Théatre-Français : **La Coupe enchantée.** — Gymnase : **L'Etoile en plein midi.** — Porte-Saint-Martin : **Les trois Fêtes.** — Délassements : **Écouter aux portes.** — Funambules : **Les deux Pierrots.** *La Presse*, 10 décembre 1849.

1028. **Contralto.** *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1849. Ces vers, écrits pour madame Ernesta Grisi, sont entrés en 1852 dans les *Émaux et Camées*, qu'ils n'ont plus quittés lors de leurs éditions diverses, en 1853, 1858, 1863, 1866, 1872 et 1884; on sait que celles de 1863 et 1866 ont paru sous le titre de : *Poésies Nouvelles.*

1029. **L'Ambassadrice, biographie de la comtesse Rossi.** Anonyme. In-18 d'une feuille, 36 pages. Imprimerie de *Gratiot*, à Paris. — A Paris, chez *Sartorius*, quai Voltaire, n° 5.

Cette brochure que nous trouvons inscrite sous le n° 6950 de la *Bibliographie de la France* du 15 décembre 1849, porte le millésime de 1850 et a pour épigraphe cette phrase de Shakspeare : *All the world's a stage.* Après la mort de Théophile Gautier, on a retrouvé dans ses papiers presque tout le manuscrit de cette notice, écrit entièrement de sa main, et ce fragment a été inséré en 1874, conforme à cette version, dans ses *Portraits Contemporains* sous le titre de : *Madame Sontag, comtesse Rossi.* Nous allons donner ici les quelques pages de la brochure dont le manuscrit autographe n'a pas été retrouvé et qui, pour cette raison, n'ont pas été conservées dans les *Portraits Contemporains;* tout fait supposer cependant qu'elles sont aussi de Théophile Gautier, et qu'elles ont dû être ajoutées sur l'épreuve de la brochure.

Pour compléter le paragraphe trois de la page 450 des *Portraits Contemporains*, il faut ajouter, après le mot « jamais, » le fragment suivant qui se trouve dans la brochure :

Ces triomphes n'altéraient en rien la bonté et la simplicité de cœur de mademoiselle Sontag. Cet or, si facilement gagné, ne lui tenait point aux mains; mais avec

ce sens juste et droit qui ne l'abandonnait jamais, elle mettait du discernement dans le bienfait et ne se hâtait pas de se débarrasser de la vue de l'infortune, moyennant quelques louis ; sa sollicitude cachée suivait pendant des années les malheureux que sa bienfaisance adoptait. Un soir, en revenant de l'Opéra, elle aperçut aux lueurs tremblantes d'un réverbère lointain, un groupe lamentable blotti dans un angle de mur; une pauvre mère et sa fille grelottant à demi-nues sous l'âpre bise d'hiver. La grande artiste, émue, fait arrêter sa voiture, descend, et reconnait dans la femme arrivée au dernier degré de la misère, une actrice qu'elle avait vue autrefois, lorsqu'elle même, âgée de onze ans à peine, jouait sur le théâtre de Darmstadt. L'infortunée, dans cette belle jeune femme, ne retrouva pas la petite fille qu'elle avait rencontrée jadis sur les planches ; elle ne vit qu'un ange secourable envoyé par le ciel. Une bourse bien garnie para aux premières nécessités, et ensuite on dit à la pauvre actrice, que si elle retournait dans son pays, elle n'y manquerait de rien. En effet, une pension lui fut assurée, et sa fille, mise au Conservatoire, est devenue aujourd'hui une des plus grandes cantatrices de l'Allemagne. Le secret de cette bonne action, religieusement gardé, n'a été découvert que l'année passée et par hasard.

Ainsi, à travers l'enivrement du succès, mademoiselle Sontag trouvait le temps de servir de providence au malheur, et pourtant c'était une vie passionnée et remplie que la vie d'artiste en ce beau temps !

Après le paragraphe quatre de la page 451 des *Portraits contemporains*, qui se termine par le mot : « couronnes, » on trouve ceux-ci dans la brochure :

A son arrivée à Londres madame Sontag avait eu un de ces bonheurs inouïs, qui, en Angleterre, décident de la vogue d'une artiste et la font d'un facile coup d'aile monter jusqu'aux sphères les plus lumineuses de la fashion : elle avait été invitée à une soirée par le duc de Devonshire ! Faveur sans exemple ; félicité rêvée en vain par des milliers d'aspirants ; triomphe prodigieux, unique, phénoménal !

Sur le continent, où les rangs sont à peu près confondus par trois révolutions, on aura peine à comprendre sans doute ce que l'admission d'une artiste chez le duc de Devonshire, a d'immense et de significatif : le duc de Devonshire, riche de quatre millions de rente, et qui en dépense six, le duc de Devonshire, l'ambassadeur anglais aux couronnements, le Mécène des arts, le roi de la mode, celui qui d'un regard fait et défait les réputations, amène à la lumière ou plonge dans l'ombre, tue ou donne la vie, qui vous signe « *Lion* » par un coup d'œil, ou par un air froid vous rejette au dernier rang des êtres vulgaires !

C'est à Devonshire-House, où plane encore l'ombre de la duchesse mère, cette beauté politique dont le sourire gagnait plus d'électeurs à Fox que le plus magnifique discours du grand orateur, dans ce centre étincelant, inabordable, exclusif, que l'heureuse madame Sontag, précédée d'une immense réputation de vertu, de grâce et de talent, fit sa première apparition.

Être invitée à une soirée expresse, était pour madame Sontag un honneur tellement insigne, que le beau monde n'en dormait pas de surprise, d'attente et de curiosité. Lorsque le fameux soir arriva, il y avait dans la rue une foule énorme de gens bien mis, dressés sur la pointe

du pied, le cou tendu, l'œil en arrêt, mesurant d'un regard d'envie la distance du purgatoire extérieur au paradis intérieur, poussant des hourrahs fanatiques au passage de la grande cantatrice, battant des mains, criant et se livrant à tous ces excès de l'enthousiasme qui égale, s'il ne les dépasse, la furie française et le fanatisme italien.

Telle est l'Angleterre, le pays le plus sérieux dans les choses sérieuses, et le plus futile dans les choses futiles. C'est tout le contraire en France.

Reçue ainsi par le grand prêtre et l'oracle infaillible de la fashion, madame Sontag ne pouvait manquer d'obtenir un éclatant succès au théâtre de Sa Majesté, microcosme de l'état social en Angleterre. Elle fit fureur, et la critique trouva que les trompettes de la renommée avaient cette fois sonné juste ; non point qu'alors madame Sontag possédât le sentiment poétique qu'elle a aujourd'hui ; mais on voyait pour la première fois une cantatrice remplir la salle de sa voix merveilleuse, sans faire le moindre effort, et chanter avec autant d'effet les morceaux sévères de Dona Anna que les variations les plus ornées et les plus compliquées de Rosine.

Enfin, comme complément du paragraphe deux de la page 453 des *Portraits Contemporains*, on lit dans la brochure, après les mots : « comme sa fille : »

Le roi de Bavière, dilettante passionné, lui fit des vers impromptus qui ne sont pas mauvais pour des vers de roi, et qui valent mieux que ceux de François Ier, de Charles IX et de Louis XIV, et autres rimeurs royaux.

***1030. Opéra : Représentation au bénéfice de Duprez. — Théâtre-Français : Gabrielle. — Italiens : Matilde di Sabran;**

Débuts de Lucchesi. — Gaité : **La Croix de Saint-Jacques.** *La Presse*, 17 décembre 1849.

1031. Italiens : **(Encore) Matilde di Sabran ; Débuts de Lucchesi.** — Gymnase : **Le Cachemire vert.** — Théâtre-Historique : **Une Tempête dans un verre d'eau.** — Vaudeville : **La Fin d'une République.** — Palais-Royal : **Les Marraines de l'an III.** — **(Méthode de chant de madame Cinti-Damoreau).** *La Presse*, 24 décembre 1849.

1032. Opéra : **Le Fanal.** — Vaudeville : **Paris sans impôt.** — Ambigu : **Les quatre Fils Aymon.** *La Presse*, 31 décembre 1849.

1850

1033. **Le Quinze décembre** (**Vieux de la vieille, quinze décembre**). *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1850. Ces vers, entrés en 1852, dans les *Émaux et Camées*, ont fait partie de toutes les éditions de cet ouvrage, que nous avons énumérées plus haut (voir numéro 1028). Le dernier vers de la quatorzième strophe est imprimé ainsi dans la *Revue des Deux-Mondes :*

Embarrasse leur pied peu sûr.

La dix-septième strophe, d'abord écrite comme suit, fut modifiée à cause de l'alternance des rimes masculines et féminines du morceau, non observé dans cette première version inédite :

Sur leurs fronts, par vingt cieux bronzés,
La cicatrice continue
Les sillons que l'âge a creusés,
Gloire de leur tête chenue.

Ces vers ont été mis en musique par M. L. M. Dessus, sous le titre de : *Vieux de la vieille*.

M. Charles Monselet raconte, dans *l'Événement* du 27 août 1874, et dans son volume : *Petits mémoires littéraires* (1885), qu'un de ses articles anonymes, publié dans *la Presse* du 6 mai 1848, a inspiré ces strophes à Théophile Gautier (Voir aussi numéro 974).

* 1034. Théâtre-Français : **Les deux Célibats.**—Gymnase : **Diviser pour régner ; La Bossue.** — Italiens : **Lablache et**

mademoiselle d'Angri dans la Cenerentola. — (L'Assemblée constituante comique, un volume par A. Lireux). *La Presse*, 7 janvier 1850.

1035. OPÉRA-COMIQUE : **Les Porcherons. —** ITALIENS : **Il Barbiere di Seviglia. —** PORTE-SAINT-MARTIN : **Les Mémoires du Pont-Neuf. —** DÉLASSEMENTS : **Entre deux selles ; Paris dans la lune. — Premier concert du Conservatoire. — (Album de Tunis, par M. de Chassiron).** *La Presse*, 14 janvier 1850. C'est cet article sur Tunis et M. de Chassiron qui fut annoncé, en 1877, à la page 271 du tome Ier de *l'Orient*, comme devant être recueilli dans cet ouvrage, et qui pourtant en fut omis ; le seul article qui s'y trouve sur Tunis est relatif au livre de M. Léon Michel. Nous en parlerons à sa date.

* 1036. THÉÂTRE-FRANÇAIS : **Entr'actes de l'Amour médecin. —** Th. des VARIÉTÉS : **La Jeunesse de Lully. —** GYMNASE : **Laurence. —** VAUDEVILLE : **Les Saisons vivantes. —** PALAIS-ROYAL : **Les Vignes du Seigneur. —** ITALIENS : **Madame Froger dans Nabucco.** *La Presse*, 21 janvier 1850. Le fragment de cet article, conservé dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, y porte par erreur la date du 11 janvier.

* 1037. THÉÂTRE-FRANÇAIS : **Mademoiselle Rachel dans Mademoiselle de Belle-Isle. —** ITALIENS : **Mademoiselle Ernesta Grisi dans la Donna del lago. —** PORTE-SAINT-MARTIN : **Les Chercheurs d'or. —** GAITÉ : **Le Pied de Mouton. —** Th. des VARIÉTÉS : **Le Quinze-Vingt.** *La Presse*, 29 janvier 1850. Le fragment de cet article, conservé dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, y porte par erreur la date du 1er février.

1038. **Physiologie de l'Homme du monde : Le Parfait gentleman.** *Magasin des familles*, janvier 1850. Ce morceau reparut dans l'*Illustrateur des dames et des demoiselles* du 8 décembre 1861, et, en 1865, il fut placé, sous son second titre, dans la deuxième édition de *la Peau de tigre*. *Le Magasin des familles* annonça, en 1850, comme pendant de cet article : la *Physiologie de la femme comme il faut*, par Théophile Gautier ; mais il ne parut jamais.

1039. Théâtre du Cirque : **Bonaparte.** — Vaudeville : **Un ami malheureux.** — **Chronique musicale.** — **(Deuxième) concert du Conservatoire.** — **Société philarmonique ; l'Union musicale.** *La Presse*, 4 février 1850.

1040. Opéra : **Représentation extraordinaire.** — Théâtre-Français : **Figaro en prison ; L'Avoué par amour.** — Gymnase : **Les Bijoux indiscrets.** — Vaudeville : **La Dame de trèfle.** — Palais-Royal : **J'ai mangé mon ami.** — **Troisième concert du Conservatoire.** *La Presse*, 11 février 1850.

1041. **A une robe rose.** *L'Artiste*, 15 février 1850. Ces vers ont reparu d'abord, en 1850, dans *les Poètes de l'Amour ;* puis, en 1852, dans les *Émaux et Camées* qu'ils n'ont plus quittés depuis. (Voir les différentes éditions de ce livre au numéro 1028.) Il existe quelques variantes des strophes cinq, six et sept, soit dans *l'Artiste*, soit manuscrites ; nous les réunissons ici :

Est-ce à la rougeur de l'aurore,
Est-ce à la conque de Vénus,
Au bouton de sein près d'éclore,
Qu'on a pris ces tons inconnus ?

Ou bien l'étoffe est-elle teinte
Dans l'incarnat de ta pudeur ?
Mais non ; dix fois moulée et peinte,
Ta forme connaît sa splendeur.

Jetant le voile qui te pèse,
Pur idéal que l'art rêva,
Comme la princesse Borghèse
Tu poserais pour Canova.

Ces vers n'ont pas été écrits pour Carlotta Grisi, comme on l'a dit et imprimé par erreur, mais pour madame S... (la Présidente).

1042. Porte-Saint-Martin : **Henriette Deschamps ; reprise de Jocko.** — Théâtre-Français : **Mademoiselle de Belle-Isle ;**

Charlotte Corday. — ITALIENS. — ODÉON : **Une nuit blanche.** — **(Musique).** — **(Vente des dessins de Papety).** *La Presse*, 18 février 1850.

1043. OPÉRA : **Stella.** — VAUDEVILLE : **Les Secrets du Diable.** — DÉLASSEMENTS : **Le Ver luisant.** — **Concert de la Société philharmonique.** — **(Vente de Théodore Rousseau).** *La Presse*, 25 février 1850.

* 1044. GYMNASE : **Le Coup d'État.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Métamorphoses de Jeannette ; La Tutelle en carnaval ; Castagnette ; Les Quatre filles Aymon ; Euryale et Nisus.** — THÉATRE-HISTORIQUE : **Louise de Vaucroix.** — **Chronique musicale : Concerts de madame Sontag.** — THÉATRE-ITALIEN. *La Presse*, 4 mars 1850. L'oubli d'un paragraphe relatif au *Sélam* rend une partie de ce feuilleton tout à fait incompréhensible. Cette phrase, corrigée, a été réimprimée dans le feuilleton suivant; mais l'*Histoire de l'Art dramatique* l'a imprimée incomplète, comme dans celui-ci.

1045. THÉATRE-FRANÇAIS : **Lecture de Charlotte Corday ; La Périchole et Le Chandelier.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Mariée de Poissy.** — PALAIS-ROYAL : **Embrassons-nous, Folleville ; Deux vieux Papillons.** — **(Chronique musicale).** — ITALIENS : **Rentrée de madame Ronconi.** — **Séances de musique de chambre, par madame Wartel.** — **(Le Prince Colibri et le Géant du café Mulhouse).** *La Presse*, 11 mars 1850.

* 1046. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Périchole (le Carrosse du Saint-Sacrement).** — Th. des VARIÉTÉS : **Colombine.** — GAITÉ : **Le Courrier de Lyon.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 18 mars 1850.

Nous donnerons ici deux lettres inédites de Théophile Gautier à Bocage écrites vers la même date et motivées par le long succès de *François le Champi* à l'Odéon :

I

« Mon cher Bocage,

Votre affreux *Champi* a tant de succès qu'on me

demande toujours des loges pour l'Odéon, ce qui ne m'était jamais arrivé dans ma carrière de journaliste. Octroyez donc un compartiment de votre boîte à drames au porteur de ce mot, un de mes bons amis.

Théophile GAUTIER.

Ce 20 mars 1850.

II

Mon cher Bocage,

Donnez-moi, je vous prie, une très bonne loge pour ce *Champi* interminable. C'est O'Donnell, le neveu de madame de Girardin, qui la demande. Ma lettre n'est donc pas une requête banale, et je tiens beaucoup à ce que vous contentiez cet aimable parent du journal qui vous est tout dévoué.

A vous,

Théophile GAUTIER.

* 1047. THÉATRE-FRANÇAIS : **Charlotte Corday.** *La Presse*, 25 mars 1850. Cet article porte par erreur, dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, la date du 20 mars.

* 1048. ITALIENS : **Maria di Rohan.** —THÉATRE-HISTORIQUE : **Urbain Grandier.**—Th. des VARIÉTÉS : **Les Chercheuses d'or.** — AMBIGU : **Notre-Dame de Paris.** — **La Foi nouvelle (un volume anonyme, par Alfred Dumesnil).** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 1-2 avril 1850. Voici une lettre inédite de Théophile Gautier, adressée à Alphonse Karr, écrite au moment de l'apparition de cet article :

Mon cher ami,

Si tu voulais remettre notre déjeuner à un autre jour, tu me ferais bien plaisir. Je suis toujours libre

excepté le dimanche. Les feuilletonistes offrent cette différence avec Dieu qu'ils se reposent pendant six jours et travaillent le septième. J'ai sur les bras une énorme analyse d'*Urbain Grandier* et plus de *Monk* que je n'en puis porter.

J'aurais voulu t'aller voir hier, mais le temps m'a manqué, et je te serre la main par voie épistolaire en attendant la réalité.

Tout à toi,

Théophile GAUTIER.

Monk était une pièce jouée au Gymnase, dont Théophile Gautier, malgré ce qu'il en dit ici, ne parla pas dans la *Presse*.

1049. **Le Sélam, scènes d'Orient.** Symphonie descriptive en cinq tableaux; poésie de M. Théophile Gautier, musique de M. Ernest Reyer ; in-8 de trois quarts de feuille, 12 pages. Imprimerie de *Claye*, à Paris. —A Paris, chez *les marchands de musique*. Prix : 50 centimes.

Ce livret de symphonie, que nous trouvons inscrit sous le numéro 1619 de la *Bibliographie de la France*, du 23 mars 1850, porte que sa première audition eut lieu au Théâtre-Italien, le 17 mars 1850, et qu'elle fut chantée par madame Elvina Froger, MM. Alexis Dupont et Barroilhet. Or, ce livret, qui était imprimé d'avance, en donnant ces détails a créé une inexactitude qui s'est reproduite depuis dans toutes les réimpressions du *Sélam;* il ne fut exécuté pour la première fois, que le vendredi 5 avril, et, au lieu des trois artistes annoncés sur le livret, ce furent : mademoiselle Douvry (depuis madame Caroline Barbot), MM. Barbot et Bussine qui le chantèrent. Méry rendit compte de cette représentation dans la *Presse* du 8 avril 1850. Des fragments de cette symphonie furent réimprimés dans le journal d'Alexandre Dumas : *le Mousquetaire* du 12 mai 1854, et furent pris pour type de la réimpression publiée, en 1872, dans le *Théâtre* de Théophile Gautier. En 1877 seulement, lors de la

deuxième édition de ce livre, *le Sélam* fut, pour la première fois, réimprimé au complet dans les œuvres de l'écrivain.

Un fragment du *Sélam : le Chant du soir*, a été publié à part, sous ce titre, avec la musique de Reyer. Un autre morceau, intitulé *le Goum*, fut aussi mis en musique par Seligmann, croyons-nous.

Voici une variante de quelques-uns des vers de *la Sérénade* par laquelle commence *le Sélam :*

. . . .
Il est temps, c'est la nuit,
 Nuit d'alarmes !
Hâte-toi, l'heure fuit.
 Prends tes armes.
 Ah ! par Allah !
Pour mon cœur les combats
 Ont des charmes ;
Viens guider les soldats
 Volant sur tes pas.
. . . .

Puis, une variante du *Chœur des pèlerins* qui termine l'ouvrage :

. . . .
Sur le sable embrasé, qui roule
De la mer imitant la houle,
Pèlerins accourus en foule,
Bien des jours nous avons marché.
Dans la Mecque où dort le prophète,
Jusqu'au sol inclinant la tête
Nous avons célébré la fête
 Qui lave tout péché.

Refrain :

O toi qui fis le ciel et l'onde,
Allah ! sois bon pour le croyant !

Au saint tombeau, centre du monde,
Partis d'Alep, de Trébizonde,
De Fez, de Smyrne et de Golconde,
Nous revenons toujours priant.

Sous les palmiers, où dormir est si doux,
Arrêtons-nous.
Adieu mirage,
Désert sauvage,
Noir vent d'orage.
Sous cet ombrage
Finit le voyage.

Sous les palmiers, où dormir est si doux,
Arrêtons-nous.
Dans la mosquée,
D'argent plaquée
La foule accourt,
Et suffoquée
S'arrête court.

Gloire au vrai dieu, gloire au prophète !
Que le croissant victorieux
Planté par nous sur chaque faîte
Brille sur terre et dans les cieux.

* 1050. Porte-Saint-Martin. **Toussaint Louverture.** — **Léon Reynier.** *La Presse*, 8 avril 1850.

1051. Opéra : **Reprise de Freyschutz et des Huguenots.** — Odéon : **Planète et satellites ; Le Martyre de Vivia.** — Th. des Variétés : **Une Idée fixe.** — Gymnase : **Princesse et Charbonnière.** — (**Encore Toussaint Louverture**). *La Presse*, 15 avril 1850.

* 1052. Opéra-Comique : **Le Songe d'une nuit d'été.** — Th. des Variétés : **La Petite Fadette.** — Palais-Royal : **Le Sous-Préfet.** — Vaudeville : **Le Baiser de l'étrier ; Une ni-**

chée d'amours. — ODÉON : **Le Chariot d'enfant.** — **Chronique musicale : Deuxième audition du Sélam.** *La Presse*, 22 avril 1850.

1053. THÉATRE-FRANÇAIS : **Lucrèce ; Charlotte Corday ; Iphigénie ; Débuts de mademoiselle Siona Lévy.** — ITALIENS. — OPÉRA. — GYMNASE : **Héloïse et Abelard.** — GAITÉ : **Il était une fois un roi et une reine ; reprise de Vautrin.** — DÉLASSEMENTS : **L'Homme au petit manteau bleu.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 30 avril 1850.

1054. THÉATRE-FRANÇAIS. — OPÉRA. — VAUDEVILLE : **Un Mariage en trois étapes.** — AMBIGU ; **remplacé par une promenade aux Champs-Élysées.** *La Presse*, 6 mai 1850.

*1055. OPÉRA : **Mademoiselle Alboni dans le Prophète.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **La Misère.** — AMBIGU : **Les Chevaliers du lansquenet.** — Th. des VARIÉTÉS : **A la Bastille.** — PALAIS-ROYAL : **Un Garçon de chez Véry.** *La Presse*, 13 mai 1850.

*1056. ODÉON : **Le Chariot d'enfant.** — HIPPODROME. *La Presse*, 20-21 mai 1850.

*1057. THÉATRE-FRANÇAIS : **Mademoiselle Rachel dans Angelo.** — OPÉRA : **Reprise du Rossignol.** — GYMNASE : **La Volière.** — Th. des VARIÉTÉS : **Représentations à bénéfice.** — (**Musique.**) *La Presse*, 27 mai 1850.

1058. **Exposition des manufactures nationales de porcelaines, vitraux et émaux de Sèvres ; de tapis et tapisseries des Gobelins et de Beauvais, faite au Palais-National.** *La Presse*, 1er juin 1850.

*1059. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Queue du chien d'Alcibiade.** — GYMNASE : **Pruneau (de Tours).** — PALAIS-ROYAL : **C'en fait un.** — (GAITÉ : **Jean Bart.** — HIPPODROME. — **Eaux-fortes, de Charles Jacques**). *La Presse*, 3 juin 1850.

1060. THÉATRE-HISTORIQUE : **Pauline.** — VAUDEVILLE : **Le Mississipi, panorama du fleuve de ce nom ; Un vieil Innocent.** — Th. des VARIÉTÉS : **Le Chevalier de Servigny ; Un Fantôme ; La Gamine.** — DÉLASSEMENTS : **Un Jour de charité.** *La Presse*, 10 juin 1850.

1061. Théatre-Français : **La Migraine.** — Ambigu : **Le Roi de Rome.** — Th. des Variétés : **Les Nains du roi.** — Gymnase : **Le Bourgeois de Paris.** — Odéon : **Fermeture ; Le Chariot d'enfant.** — **Concert de madame Maria Martinez.** *La Presse*, 17 juin 1850.

* 1062. Théatre-Français : **Horace et Lydie.** — Opéra : **Angers à l'Opéra ; (la Statue de) Mercure, de Duret.** — Délassements : **Louis XIV et Napoléon ; Le Rapin.** — **(Chronique ; A propos d'une lettre de Maxime Du Camp).** *La Presse*, 24 juin 1850.

1063. Théatre-Français : **Le Chandelier.** — Vaudeville : **Les Sociétés secrètes ; Le Président de la Basoche.** — Gaité : **Chodruc-Duclos.** — Théatre-Historique : **Les Trois Racan.** — Cirque des Champs-Élysées : **(Les Arabes).** *La Presse*, 1er juillet 1850.

1064. **Locomotion aérienne ; système de M. Petin.** *La Presse*, 4 juillet 1850. Cet article a reparu, toujours en 1850, en une brochure in-8° d'une demi-feuille qui se distribuait chez M. Petin, et qui porte pour titre : *Nouveau système de direction aérienne.* Il a été réimprimé aussi dans le *Foyer domestique* d'août 1851 sous le titre de : *Navigation aérienne ; le Ballon de M. Petin.*

1065. Opéra-Comique : **Le Talisman.** — Th. des Variétés : **Une Alcôve de garçon.** — Palais-Royal : **Roméo et Marielle.** — Gymnase : **Reprise de La Grande dame.** — Chateau des Fleurs : **Les Visions aériennes.** — Hippodrome. *La Presse*, 8 juillet 1850.

1066. **Jean et Jeannette, histoire rococo.** *La Presse*, 9, 11, 12, 16, 17, 20, 21, 22, 23, 24, 25 et 26 juillet 1850. Ce roman reparut la même année en deux volumes in-8°, terminés par une nouvelle non signée intitulée : *Une Aventure de Bibliophile.* Or, cette nouvelle est de Paul Lacroix (le Bibliophile Jacob), et elle avait paru, signée par lui, dans le *Siècle* des 17, 18, 22, 23 et 24 mai 1849. En 1852, *Jean et Jeannette* a fait partie du volume de Théophile Gautier : *Un Trio de romans*, et a formé en 1862 (daté 1863), accompa-

gné des *Roués innocents*, un volume in-12 portant ces deux titres.

1067. **Sonnet.** *Les Poètes de l'amour*, 1 volume in-32. Ce volume, que nous trouvons inscrit sous le nº 3925 de *la Bibliographie de la France* du 13 juillet 1850, contient quatre pièces de vers de Théophile Gautier ; nous avons déjà parlé des trois premières, mais ce sonnet était inédit lorsqu'il y parut. Il a été réimprimé ensuite dans *la Petite Revue* du 10 mars 1866 et, la même année, dans *le Parnasse contemporain*. Ce n'est qu'en 1876 qu'il est entré dans le tome deux des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Ce sonnet a été très remanié par son auteur ; voici d'abord la version des *Poètes de l'amour*, qui diffère des autres :

Parfois une Vénus de notre sol barbare
Jaillit, marbre divin, des siècles respecté,
Pur comme s'il sortait, dans sa jeune beauté,
De vos veines de neige, ô Paros ! ô Carrare !

Parfois, quand le feuillage à propos se sépare,
En la source des bois luit un dos argenté ;
De sa blancheur subite et de sa nudité,
Diane éblouit l'œil du chasseur qui s'égare.

Dans Stamboul la jalouse, un voile bien fermé
Parfois s'ouvre, et trahit sous l'ombre diaphane
L'odalisque aux longs yeux que brunit le surmé.

Mais toi, le même soir, sur ton lit parfumé,
Tu m'as fait voir Vénus, Zoraïde et Diane,
Corps de déesse grecque, à tête de sultane !

Puis une version tout à fait inédite des premiers vers :

De vos veines, Paros, Pentélique et Carrare,
Il est sorti depuis la belle antiquité
Bien des hymnes de marbre à la pure beauté,
Bien des poèmes blancs, de forme exquise et rare !

Quelquefois le chasseur qui dans le bois s'égare
Hors de la source a vu luire un dos argenté,

. . . .

. . . .

1068. Théâtre-Français : **Le Chandelier; L'Épreuve.** — Th. des Variétés : **La Vie de café.** — Vaudeville : **Les trois Dondons.** — Délassements : **La Champenoise en loterie.** — (**Chronique musicale.**) *La Presse*, 15 juillet 1850.

1069. **Le Musée des antiques.** *La Presse*, 27 juillet 1850. Réimprimé intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume.*

1070. Opéra-Comique : **Giralda.** — Vaudeville : **Le Dieu du jour.** — Gymnase : **L'Échelle des femmes.** — Palais-Royal : **Le Sopha.** — Ambigu : **Un Enfant de Paris.** — (Délassements.) — Hippodrome. — (**Prochain départ pour l'Italie.**) *La Presse*, 29 juillet 1850.

*1071. Théâtre-Historique : **La Chasse au Chastre** (**Répétition générale.**) *La Presse*, 6 août 1850.

1072. **Musée Français de la Renaissance.** *La Presse*, 24 août 1850. Réimprimé intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume.*

1073. **Musée Espagnol.** *La Presse*, 27 et 28 août 1850. Même renseignement.

1074. **Galerie du Luxembourg.** *La Presse*, 2 septembre 1850. Même renseignement.

1075. **Musées de Province.** (**Le Musée de Tours.**) *La Presse*, 7 septembre 1850. Même renseignement.

1076. **Loin de Paris, notes de voyage.** (**Italia** : Chapitres I à XI inclus.) *La Presse*, 24, 25, 26, 27, 28 septembre; 2, 3, 4, 8, 9, 11 et 15 octobre 1850. Ces chapitres n'ont pas de titres dans *la Presse* et nous allons indiquer ici ceux du volume : *I, Genève, Plein-Palais, l'Hercule acrobate; II, Le Léman, Brigg, les Montagnes; III, Le Simplon, Domo d'Ossola, Luciano Zane; IV, Le Lac Majeur, Sesto-Calende, Milan;*

V, Milan, le Dôme, le théâtre diurne; VI, La Cène, Brescia, Vérone; VII, Venise (feuilletons des 3 et 4 octobre, datés de: Venise, 7 septembre 1850); *VIII, Saint-Marc; IX, Saint-Marc; X, Le Palais ducal; XI, Le Grand Canal.* Ces articles ont paru pour la première fois en volume en 1852 dans *Italia*, qu'ils n'ont plus quitté depuis; cet ouvrage a eu plusieurs réimpressions in-12 et in-18; celle de 1875 porte le titre de : *Voyage en Italie*, et le sous-titre d'*Italia;* elle a été augmentée, ainsi que nous le dirons plus loin. Des fragments des chapitres V et VII ont reparu dans *la Revue des Voyages*, le premier dans le numéro de juillet 1852 sous le titre de *Le Dôme de Milan*, et le second dans le numéro de juin 1852 sous celui de: *Venise, les gondoles et les gondoliers.*

1077. **Théâtres. — (Retour d'Italie. — Les théâtres en Italie.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Jenny l'Ouvrière.)** *La Presse*, 25 novembre 1850.

1078. OPÉRA-COMIQUE : **La chanteuse voilée.** — GYMNASE : **Les Tentations d'Antoinette.** — DÉLASSEMENTS : **La Rotonde du Temple.** *La Presse*, 2 décembre 1850.

1079. **Les Ballons; histoire de la Locomotion aérienne depuis son origine jusqu'à nos jours, par M. Julien Turgan, précédée d'une introduction par M. Gérard de Nerval.** *La Presse*, 3 décembre 1850.

1080. OPÉRA : **L'Enfant prodigue.** — VAUDEVILLE : **Le Règne des escargots.** *La Presse*, 9 décembre 1850.

*1081. ODÉON : **Les Ennemis de la maison.** — Th. des VARIÉTÉS : **Le Maître d'armes.** — PALAIS-ROYAL : **Les Extases de M. Hochenez.** — GAITÉ : **Frédérick Lemaître dans Paillasse.** — DÉLASSEMENTS : **A Corsaire, Corsaire et demi; Paquette et Grivet.** — BAL A L'HOTEL DE VILLE : **La nouvelle salle.** — OPÉRA. *La Presse*, 16 décembre 1850.

*1082. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Joueur de flûte. — (Un plan de M. Boileau. — Vente d'une collection d'objets d'art italiens.)** *La Presse*, 23 décembre 1850.

*1083. OPÉRA-COMIQUE : **La Dame de pique.** — ODÉON : **La**

Fin de la comédie. — GYMNASE : **Réouverture : Prologue ; la Fille du roi René ; Le Canotier. —** Th. des VARIÉTÉS : **L'Hôtel de Nantes. —** DÉLASSEMENTS : **Gâchis et poussière ; Fréville. — (Album de chant de Léopold Amat. — Nouvelles publications d'Hetzel.)** *La Presse*, 30 décembre 1850. Le fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique* y porte par erreur la date du 27 décembre.

1851

1084. Opéra : **Débuts de Mairalt, dans Guillaume Tell.** — Th. des Variétés : **Une clarinette qui passe.** — **(Musique.)** *La Presse*, 6 janvier 1851.

* 1085. Porte-Saint-Martin : **Claudie.** — Th. des Variétés : **Trois coups de pieds.** — **(Nouvelles.)** *La Presse*, 13 janvier 1851.

1086. **Pâquerette**, ballet-pantomime en trois actes et cinq tableaux, par MM. Théophile Gautier et Saint-Léon, musique de M. Benoist. Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra, le 15 janvier 1851. In-8° d'une feuille et demie, 24 pages ; imprimerie de *madame Dondey-Dupré*, à Paris. — A Paris, chez *madame veuve Jonas*, passage du Grand-Cerf, n° 52. Prix 1 franc.

Ce ballet, que nous trouvons inscrit sous le n° 477 de *la Bibliographie de la France* du 25 janvier 1851, est entré en 1872 dans le *Théâtre* de Théophile Gautier, qu'il n'a plus quitté depuis.

* 1087. Théâtre-Français : **Débuts de mademoiselle Madeleine Brohan dans le Legs et les Jeux de l'amour et du hasard.** — Opéra : **Pâquerette.** — Odéon : **L'Anniversaire de Molière.** — Gymnase : **La dot de Marie.** — Ambigu : **Un Mystère.** — Folies-Dramatiques : **Dans une baignoire.** *La Presse*, 20 janvier 1851. La partie de cet article relative à *Pâquerette* a été réimprimée en 1877 dans la deuxième édition du *Théâtre* de Théophile Gautier.

1088. **Les Métamorphoses de l'amour, comédie par mademoiselle Augustine Brohan.** — Gymnase : **Tout vient à point à qui sait attendre.** — Th. des Variétés : **Le Chevalier de Pézénas.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 27 janvier 1851.

1089. **Ménagerie de M. Huguet de Massilla, boulevard du Temple.** — Palais-Royal : **Le Vol à la fleur d'orange.** — Th. des Variétés : **Jeanne.** — Opéra : **La Juive ; Débuts de mademoiselle Poinsot.** — **Société Philharmonique.** *La Presse*, 3 février 1851.

1090. **Salon de 1850-1851. I. Réflexions préliminaires.** — **II. MM. Muller ; Barrias ; Laemlein.** *La Presse*, 5 et 6 février 1851. Le Salon de 1850 avait été ajourné par le gouvernement à l'année 1851.

1091. Odéon : **Don Gaspar.** — **(Miss Kemble.)** — Palais-Royal : **Une Femme qui perd ses jarretières.** — **(Vente de M***.)** — **Chronique musicale : Gaspardo Spontini ; Deuxième concert de la Société Sainte-Cécile.** *La Presse*, 10 février 1851.

1091 bis. **Salon de 1850-1851. III. MM. Ziégler ; Yvon ; Duveau et Verdier.** *L'Événement* du 18 janvier 1872 annonce qu'il publie quatre fragments *inédits* de critique artistique par Théophile Gautier ; or, celui relatif à une *Léda* de Ziégler est extrait de cet article. — **IV. M. Courbet.** *La Presse*, 14 et 15 février 1851.

1092. Théâtre-Français : **Représentation de retraite de Menjaud.** — Théâtre du Cirque : **L'Armée de Sambre-et-Meuse.** — Th. des Variétés : **Une passion du midi.** — Délassements : **Pages et poissardes.** — (Bobino). *La Presse*, 17 février 1851.

1092 bis. **Salon de 1850-1851. V. MM. Vinchon ; Philippoteaux ; Horace Vernet ; Odier ; Pils ; Blagdon ; Jobbé-Duval.** *La Presse*, 21 février 1851.

*1093. Ambigu : **Bruyère.** — Opéra-Comique : **Bonsoir, monsieur Pantalon.** — Th. des Variétés : **La Chasse au Roman.**

La Presse, 24 février 1851. Le fragment conservé de cet article, dans l'*Histoire de l'Art dramatique*, y porte, par erreur, la date du 26 février.

1093 bis. **Salon de 1850-1851. VI. MM. Gérôme; Théodore Chassériau; Lehmann.** *La Presse*, 1er mars 1851.

* 1094. Théâtre-Français : **Valéria.** — Th. des Variétés: **La Bonne qu'on renvoie.** — **Chronique musicale : Concert de M. Émile Prudent, etc.** *La Presse*, 3 mars 1851.

1094 bis. **Salon de 1850-1851. VII. MM. Eugène Delacroix; Robert Fleury; Louis Boulanger.** *La Presse*, 8 mars 1851. Nous avons déjà parlé des morceaux de critique artistique soi-disant inédits, par Théophile Gautier, publiés dans l'*Événement* du 18 janvier 1872; les deux fragments sur le *Giaour* et la *Lady Macbeth* de Delacroix sont extraits de ce feuilleton.

1095. Hippodrome : **Le Bœuf gras.** — Théâtre-Français : **Christian et Marguerite.** — Th. des Variétés : **Militaire et pensionnaire.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 10 mars 1851.

1095 bis. **Salon de 1850-1851. VIII. MM. Antigna; Riesener; Millet; Laugée; Bouguereau; Al. Hesse et Lacoste.** *La Presse*, 15 mars 1851.

* 1096. Gymnase : **Manon Lescaut.** — Porte-Saint-Martin : **Les Routiers.** — Th. des Variétés : **La Femme de ménage.** — Gaité : **Le Muet.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 17 mars 1851.

1096 bis. **Salon de 1850-1851. IX. MM. Hébert; Octave Tassaert; Gigoux; Gendron et Picou.** *La Presse*, 22 mars 1851.

* 1097. Opéra : **Le Démon de la nuit.** — Théâtre-Français : **Bataille de dames.** — Odéon : **Les Contes d'Hoffmann.** — Délassements : **Marion.** *La Presse*, 24 mars 1851. Le fragment de cet article relatif aux *Contes d'Hoffmann*, séparé de celui sur *Bataille de Dames*, porte par erreur, dans l'*Histoire de l'art dramatique*, la date du 2 avril.

1097 bis. **Salon de 1850-1851. X. MM. Picou; Dehodencq;**

Brune; Armand de Marencq; Célestin Nanteuil; Fernand Boissard. *La Presse*, 28 mars 1851.

1098. Th. des Variétés : **Dans l'autre monde.** — Palais-Royal : **L'amour à l'aveuglette. — Chronique des concerts : Gottschalk; Louise Farrenc; etc.** *La Presse*, 31 mars 1851.

1098 bis. **Salon de 1850-1851. XI. MM. Alaux; Lazerges; Hillemacher; Monginot; J.-J. Eechkout; G. Tyr; Timbal; Bresson; Vibert; Leullier; Herbsthoffer; Masson; Serrur; etc.** *La Presse*, 5 avril 1851.

1099. Porte-Saint-Martin : **Le Vol à la Duchesse; Relâche.** — Ambigu : **Le Comte de Morcerf.** — (Théâtre-Français). — Th. des Variétés : **Le Second mari de ma femme.** — Palais-Royal : **Martial le Casse-cœur. — Revue musicale.** *La Presse*, 7 avril 1851.

1100. (**Premier sourire du printemps.**) *La Presse*, 7 avril 1851. Cette pièce de vers, dont une version autographe est datée du 30 mars 1851, a reparu pour la première fois en volume, en 1852, dans les *Émaux et Camées*, sous le titre indiqué plus haut. Dans *la Presse*, elle ne porte aucun titre; elle a fait partie ensuite de toutes les éditions des *Émaux et Camées*, dont nous avons déjà parlé (voir numéro 1028). Un exemplaire autographe de cette pièce, qui est entre nos mains, porte le titre de *Mars*. Nous allons transcrire ici le charmant commentaire qui encadre la première publication de ces vers dans *la Presse* :

Il fait aujourd'hui un temps superbe; le ciel est bleu, le soleil brille, et, n'était notre tâche dominicale qu'il faut remplir, nous serions tout à fait de l'avis de M. de Montalembert sur le repos du septième jour, et nous irions saluer le printemps dans le bois de Boulogne ou sur les coteaux de Meudon. Ne pouvant lui faire cette politesse, nous lui adresserons en manière d'hymne, une petite pièce de vers que nous avons rimée l'autre

semaine en regardant éclater les premiers bourgeons sous les pluies et les giboulées de mars :

. . . .

Qu'on nous pardonne, à nous qui sommes obligé par notre métier de critique, d'écrire toujours sur les idées des autres, la confidence de cette impression personnelle. Nous parlons assez exactement des drames, mélodrames et vaudevilles pour mériter quelqu'indulgence lorsque la muse, forcément négligée, nous tourmente et nous fait tinter comme un reproche quelques rimes à l'oreille. Trente mille lignes de prose que nous griffonnons bon an mal an, nous laveront suffisamment de ces trente-deux vers.

Un fragment de cette pièce a reparu aussi en décembre 1878 dans l'album de M. Giacomelli, intitulé : *Ailes et fleurs.*

Ces vers ont été mis en musique par MM. V. Massé et Charles Gounod sous le titre de : *Primavera;* sous celui de : *Mars et Avril*, par le vicomte J. de Calonne, et sous celui de : *Printemps, tu peux venir*, par M. E. Pessard.

1100 bis. **Salon de 1850-1851. XII. Portrait : MM. Lehmann ; Amaury Duval ; Flandrin ; Th. Chassériau ; Jeannot ; Ricard ; Courbet et Chaplin. — XIII. Suite du Portrait : MM. Diaz ; Verdier ; Bremond ; Meissonier ; madame P. Meurice ; MM. Landelle ; Riesener ; Dubusc ; Giraud ; Jalabert ; Teissier ; madame Bertaud ; MM. Gigoux et Faivre-Duffer. — XIV. MM. Decamps ; Meissonier ; Fauvelet.** Théophile Gautier cite dans ce feuilleton un long fragment de son article de *la Presse* du 8 août 1849 sur Meissonier. — **XV. MM. Adolphe Leleux ; Bonvin ; O. Penguilly (L'Haridon) ; Vetter ; Armand Leleux.** *La Presse*, 8, 9, 10 et 11 avril 1851.

1101. Th. des Variétés : **Le Docteur Chiendent.** — Porte-Saint-Martin : **Le Vol à la duchesse.** — Palais-Royal : **Mademoiselle fait ses dents.** — Délassements : **Un joli**

Cadet; Royal-Tambour. — Chronique musicale. — (Livres.) *La Presse*, 14 avril 1851.

1101 bis. **Salon de 1850-1851. XVI. MM. Isabey; Pignerolles; Haffner; Hamman; Luminais; Hédouin; Chaplin; Guillemin; Gilbert Sury; Felon; Guermann; Bohn; Doerr; G. Boulanger; E. Vastine; Lafont; Roqueplan; Diaz; Tony Johannot; Signol; Giraud; Desbarolles; Chavet; Van-Muyden.** *La Presse*, 19 avril 1851.

*1102. OPÉRA : **Sapho. — (Nouvelles.)** *La Presse*, 21-22 avril 1851.

1102 bis. **Salon de 1850-1851. XVII, MM. Trayer; Leubon; Lorentz; Longuet; Arago; Aze; mesdames Eugénie Gautier; Paul de Juillerat; MM. Giacomelli; Patania; Ph. Rousseau; Stevens; G. Jadin; Appert; Troyon; Coignard; Palizzi; mademoiselle Rosa Bonheur; MM. Giroux; Couder; Béranger; Steinheil; Robie; mesdames Apoil; Cornélie Bouclier; M. Ziem. — XVIII. MM. Th. Rousseau; Corot; Lapierre; Cabat; Bodmer; Daubigny; Salzmann; Fromentin; Paul Huet; Jeanron; Français; Ziem. — XIX. MM. Aligny; Paul Flandrin; Desgoffes; Teytaud; Bellel; Chevandier de Valdrôme; Benouville; Villain; Maurice Sand; Eugène Lambert; Hugues Martin; J. Thierry; Wagrez; Jules Noël; Pron; Théodore Frère; P.-E. Frère; Joyant; F. Brest; etc.** *La Presse*, 23, 24 et 25 avril 1851.

1103. THÉATRE-NATIONAL (ANCIEN CIRQUE) : **La Barrière de Clichy.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Diable.** — GYMNASE : **Midi à quatorze heures.** — PALAIS-ROYAL : **Madame Bertrand et mademoiselle Raton. — Réouverture de l'Hippodrome. — Mort de Montès.** *La Presse*, 28 avril 1851.

1103 bis. **Salon de 1850-1851. XX. Sculpture : MM. Barye; Préault; Pollet. — XXI. Sculpture : MM. Clésinger; Pradier; Lequesne.** *La Presse*, 1er et 2 mai 1851.

1104. THÉATRE-FRANÇAIS : **C'est la faute du mari.** — GYMNASE : **Le Vol à la roulade.** — Th. des VARIÉTÉS : **Comment l'esprit vient aux garçons. — Chronique musicale : Vieuxtemps.** *La Presse*, 5 mai 1851.

1104 bis. **Salon de 1850-1851. XXII. Sculpture : MM. Cordier; Lechesne; Fremiet; Ottin; Loison; Caïn; Comte d'Orsay; Demesmay; Courtet; Jouffroy; Noël; Soitoux; Dieboldt; Meusnier; Barré; Christophe; Jacquemard; Feuchères. — XXIII et dernier : Distribution des récompenses aux artistes.** *La Presse*, 6 et 7 mai 1851. Ce dernier article a été réimprimé aussi dans l'*Artiste* du 15 mai de la même année.

*1105. GAITÉ : **Molière.** — SALLE CHANTEREINE. — **Expédition chorégraphique espagnole à l'étranger. — Chronique musicale.** *La Presse*, 12 mai 1851.

1106. OPÉRA : **Zerline.** — GYMNASE : **Babolein; Les Danseurs espagnols.**— PALAIS-ROYAL : **La Fée Cocotte.** *La Presse*, 19 mai 1851.

1107. AMBIGU : **Villefort.** — PALAIS-ROYAL : **Belphégor. — Chronique musicale.** *La Presse*, 26 mai 1851.

1108. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Fin du roman.** — ODÉON : **Le Tyran domestique; La Gageure imprévue.** — GYMNASE : **Le Canotier.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Palais de cristal. —Chronique musicale.** *La Presse*, 2 juin 1851.

1109. OPÉRA-COMIQUE : **Raymond.** — Th. des VARIÉTÉS : **Une Maîtresse femme.** — GAITÉ : **Les Aventures de Suzanne.** — PORTE-SAINT-MARTIN. — **Fête du Champ-de-Mars.** *La Presse*, 9-10 juin 1851.

*1110. THÉATRE-FRANÇAIS : **Les Caprices de Marianne.** — AMBIGU : **Les Vengeurs.** — OPÉRA : **M. Chappuis, dans le Prophète. — Inauguration de la salle Barthélmy.** *La Presse*, 16 juin 1851. Le fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique* y porte par erreur la date du 28 juin.

1111. OPÉRA : **Débuts de M. de Lagrave. — Le comité de lecture du Théâtre-Français.** — GYMNASE : **La Dame aux trois couleurs.** — PALAIS-ROYAL : **Entre deux Cornuchet. — Répétitions et expériences de la salle Barthélmy.** — HIPPODROME ET CHAMP DE MARS. *La Presse*, 23 juin 1851.

*1112. THÉATRE-FRANÇAIS : **Les Bâtons flottants.** — Th. des

VARIÉTÉS : **Réouverture : Les trois Ages des Variétés; La Ferme de Primerose ; Meublé et non meublé. — Inauguration de la salle Barthélmy.** *La Presse*, 30 juin 1851. Le fragment de cet article conservé dans l'*Histoire de l'art dramatique* y porte aussi, comme celui du 16 juin, la date inexacte du 28 juin.

1113. ARÈNES NATIONALES : **Ouverture.** — GYMNASE : **Si Dieu le veut.** — AMBIGU : **Le Monstre vert.** — SALLE DU GYMNASE SOUTERRAIN. *La Presse*, 7 juillet 1851.

1114. THÉATRE-FRANÇAIS : **Reprise de l'Avocat Patelin ; Le Misanthrope ; Jodelet.** — Th. des VARIÉTÉS : **Derrière le rideau.** — PALAIS-ROYAL : **English Exhibition. — Le Ballon de M. Petin.** *La Presse*, 14 juillet 1851.

*1115. PORTE-SAINT-MARTIN : **Salvator Rosa.** — GYMNASE : **La Femme qui trompe son mari.** — THÉATRE-FRANÇAIS. *La Presse*, 21 juillet 1851.

1116. **Photographie : L'Italie monumentale, par M. Eugène Piot. — Livres et sonnets. (MM. Barbey d'Aurevilly ; Alexis de Valon ; Évariste Boulay-Paty).** *La Presse*, 28 juillet 1851.

1117. **De l'incommodité des logements modernes.** *La Fabrique, la Ferme et l'Atelier*, nº 2, juillet 1851. Cet article a été réimprimé dans *le Pays* du 27 août de la même année, et a reparu intégralement en 1880 dans *Fusains et Eaux-Fortes*.

1118. **Poésie. A Maxime Du Camp. I. Nostalgies d'obélisques : I. L'Obélisque de Paris ; II. L'Obélisque de Luxor.** *La Presse*, 4 août 1851. Ces vers sont entrés en 1852 dans les *Émaux et Camées* qu'ils n'ont plus quittés depuis. (Voir au numéro 1028 les différentes éditions de cet ouvrage.) La dédicace, ainsi que celle des numéros suivants, ne se trouve que dans *la Presse*.

Voici quelques variantes de plusieurs strophes de l'*Obélisque de Paris ;* celle de la strophe cinq est imprimée dans *la Presse ;* les autres sont inédites :

I

Sur cette place je m'ennuie,
Monolithe dépareillé,
Sous les hachures de la pluie
Qui lave mon granit mouillé.

II

Et ma pierre antique rougie
Aux fournaises d'un ciel de feu,
Prend des pâleurs de nostalgie
Dans cet air qui n'est jamais bleu.

III

O mon frère de granit rose,
Comme toi, je voudrais encor
Me dresser, près du sphinx morose,
Devant le temple de Luxor !

. . . .

V

Rhamsès, un jour, mon bloc superbe,
Que rien n'avait pu jeter bas,
Roula fauché comme un brin d'herbe,
Par un monsieur nommé Lebas.

. . . .

X

Le Nil, dans sa pose couchée,
Coiffé de lotus et de joncs,
Versant de son urne penchée,
Des crocodiles pour goujons.

XI

Au lieu du char d'or et de nacre
Des grands pharaons d'autrefois,
Mon angle est heurté par le fiacre
Emportant le dernier des rois.

XII

Je ne vois plus sous le portique
Les prêtres en procession,
Promener la bari mystique
Autour du Rhamesseion.

Voici maintenant des variantes inédites de *l'Obélisque de Luxor;* la première strophe n'existe pas dans la version imprimée :

Le ciel brûle comme un fer rouge
Le sol baille, de soif fendu ;
Dans les joncs, où pas un ne bouge,
Le vieux Nil halète étendu.
. . . .

VI

L'ibis debout sur son pied grêle,
Le bec plongé dans son jabot,
En contemplation épèle
Le cartouche en feu du dieu Thot.
. . . .

IX

Nul ennui ne t'est comparable
Spleen lumineux de l'Orient,
Né des pâles reflets du sable,
Sous un soleil toujours brillant !

X

C'est toi qui faisais crier : grâce,
A la satiété des rois,
Couchés, vaincus, sur leur terrasse,
Et tu m'accables de ton poids.

XI

Ici, nulle brise n'essuie
Mon granit aux fauves lueurs ;
Jamais une goutte de pluie
Ne lave mes âcres sueurs.

XII

Pas un accident ne dérange
La face de l'éternité ;
Dans cet univers où tout change,
L'Égypte a l'immobilité !

XIII

Pour compagnons j'ai les momies,
Quand le spleen me prend par accès,
Populations endormies
Que démaillotent les Français !
. . . .

XVIII

Des veines roses de Syène
Il semble jaillir au soleil,
Comme une jeune Égyptienne
Sortant du Nil son corps vermeil !

Voici enfin, une conclusion de ce même morceau, qui, tout en rappelant le texte et ces variantes, est encore différente :

En société de momies,
Contemporaines de Rhamsès,
Mes heures coulent, endormies,
Quand mon frère a tous les succès.

Là-bas la fraîche brise essuie
Son front brûlé d'âcres sueurs ;
Son granit, lavé par la pluie,
Se teint de vermeilles couleurs,

Comme s'il sortait hier à peine
Des veines du granit fouillé,
Dans la carrière de Syène,
Monolithe tout frais taillé !

1119. **Poésie. A Maxime Du Camp. II. Coquetterie posthume.** *La Presse*, 4 août 1851. Mêmes renseignements bibliographiques que pour le numéro précédent. Voici des variantes inédites de cette pièce, dont il existe, outre les deux versions non employées de la deuxième strophe, que nous allons citer, cette autre variante encore de son deuxième vers :

Coquette seulement pour Dieu.

Voici maintenant les deux variantes complètes de la deuxième strophe, et celles de la suite du morceau :

Car je veux sous la toile enclose
Un trait de kh'ol sous mon œil bleu ;
Le fard sera la teinte rose
Dont me colora ton aveu.

Pour que je reste toujours rose
Comme le soir de ton aveu,
Et que sous ma paupière close
Tes nuits laissent leur cercle bleu.

Pas de linceul en toile fine
Qui me drape de ses plis blancs ;
Mais ma robe de mousseline,
Ma robe à quatorze volants.

Je veux toujours être parée
De cette robe où je te plus,
Par ton premier regard sacrée,
Et que depuis je ne mis plus.

Sur mon oreiller de dentelle
Déposez-moi bien doucement ;
Belle, fraîche, parée, et telle
Que si j'attendais mon amant !

. . . .

Puis dans mes mains de cire pâle,
Que sur mon cœur la mort unit,
Ton chapelet à grains d'opale
A Rome par tes soins bénit.

. . . .

Ces vers ont été mis en musique par M. J. Cressonnois. Le numéro 1 de *la Gazette du jour* du 23 juin 1883 (remplaçant *le Jour*), les a cités aussi avec la signature de : Mlle Amélie N... *La France* et *la Ville de Paris* du 24 ont vivement relevé ce fait.

1120. **Poésie. A Maxime Du Camp. III. Étude de mains : I. Impéria ; II. Lacenaire.** *La Presse*, 4 août 1851. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les deux numéros précédents. Sur le manuscrit d'une des versions de ces vers, l'ordre des deux pièces est interverti et le début de chacune est différent ; voici, d'après ce texte, la première strophe de *Lacenaire*, qui forme ainsi la première *Étude de mains :*

Dans le panier rouge tranchée
Par le scalpel d'un médecin,

On m'a fait voir la main séchée
De Lacenaire l'assassin.

Voici maintenant la première strophe d'*Impéria*, qui était placée en second, et une variante de la fin de la pièce dont la dernière strophe manque au texte imprimé :

L'on m'a fait voir, moulée en plâtre
Le même jour une autre main
D'Aspasie ou de Cléopatre,
Pur fragment d'un chef-d'œuvre humain !
. . . .

J'ai lu tout cela sous les lignes
De cette frêle main d'enfant,
Plus blanche qu'un duvet de cygnes,
Et que j'ai baisée en tremblant !

J'ai tout découvert dans sa paume,
Tendre comme un camélia,
Où restait, vague et doux arôme,
Un parfum de gardénia !

Le *Figaro* du 20 novembre 1880 cite trois strophes de cette pièce de vers sans en indiquer la provenance ni le titre.

1121. Opéra : **Représentation en l'honneur du lord-maire (de Londres).** — Théatre-Français : **Débuts de mademoiselle Biron.** — Palais-Royal : **En manches de chemise.** — Délassements : **Le Monstre et le pharmacien.** — **(Expériences au Champ de Mars.)** *La Presse*, 11 août 1851.

1122. Hippodrome. — Arènes Nationales. — Th. des Variétés : **Los Danseuses espagnoles ; Gothon.** — **(Départ pour Londres ; les Théâtres de Londres).** *La Presse*, 18 août 1851.

1123. **International : Paris-Londres.** — **(Les Théâtres de Paris et les théâtres de Londres.)** *La Presse*, 25 août 1851.

*1124. Gymnase : **Mercadet ; (Détails sur H. de Balzac).** — Théatre-Français : **Mathurin Régnier.** — Th. des Variétés :

La Chine à Paris. — (Promenades sentimentales dans Londres, par Jules de Prémaray.) *La Presse*, 1er septembre 1851. Théophile Gautier cite dans ce feuilleton, sans en nommer l'auteur, la troisième strophe de sa pièce de vers : *Chinoiserie.*

1125. **Le Palais de Cristal : Les Barbares.** *La Presse*, 5, 7 et 11 septembre 1851. Un fragment de ces articles a été réimprimé, sous le titre de : *Les Esclaves de bronze*, dans le numéro quatre de *la Fabrique, la Ferme et l'Atelier*, qui porte la date de septembre 1851. En 1852, ils sont entrés, sous le titre de : *L'Inde*, dans *Caprices et Zigzags*, et, en 1877, ils ont terminé le tome premier de : *L'Orient*, les chapitres un et deux sous le titre de : *L'Inde à l'Exposition universelle de Londres*, et le troisième sous celui de : *Les Barbares modernes à l'Exposition universelle de Londres.*

1126. Ambigu : **La Peau de chagrin.** — Th. des Variétés : **L'Ivrogne et son enfant.** — (Odéon.) *La Presse*, 8 septembre 1851.

1127. **A mademoiselle Siona Lévy; quatrain.** *L'Entracte*, 9 septembre 1851. Ce quatrain est entré en 1877 dans le tome deux des *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Il avait déjà été réimprimé dans la *Petite Revue* du 24 juin 1865. Depuis ces deux réimpressions, M. Bergerat l'a cité aussi dans son volume sur son beau-père, et madame Amélie Ernst (Siona Lévy) en a donné un fac-similé dans *le Voltaire* du 19 août 1882.

1127bis. **Loin de Paris : La Vie à Venise. I et II. (Italia, chapitres XII et XIII.)** *La Presse*, 12 et 14 septembre 1851. Mêmes renseignements bibliographiques que pour les chapitres précédents d'*Italia*. Ces articles portent dans *Italia* les titres de : *La Vie à Venise* et *Détails familiers.*

*1128. **La statue de Marceau, par M. Auguste Préault.** — Opéra-Comique : **Reprise de Joseph.** — Th. des Variétés : **Drin-Drin.** — Cirque des Champs-Élysées. — Salle Mabille. *La Presse*, 15 septembre 1851. Théophile Gautier n'a écrit que la première partie de ce feuilleton. La partie relative à

la reprise de *Joseph* est par Maxime Du Camp, et la fin de l'article par Louis de Cormenin. Citons ici cette courte lettre inédite de Théophile Gautier, adressée à « Monsieur le Vicomte Victor Hugo, 6, Place Royale ; » elle est surtout intéressante par le ton de déférence qui y règne et que l'auteur de *Fortunio* tint à garder toute sa vie envers l'auteur de *Notre-Dame de Paris :*

(Paris, février 1845.)

Mon cher Maître,

On élève à Chartres une statue au général Marceau. Ce travail sera confié à notre ami Préault. Lamartine a souscrit ainsi que plusieurs personnages recommandables. Votre nom ferait un merveilleux effet sur la liste.

C'est M. Noël Parfait qui est chargé de la direction de la chose ; Noël Parfait est mon camarade et collaborateur ; accueillez-le amicalement ; il vous est tout dévoué.

Votre humble et fidèle

Théophile Gautier.

1128[bis]. **Loin de Paris : La Vie à Venise. III, IV et V. (Italia, chapitres XIV, XV et XVI).** *La Presse*, 18, 19 et 20 septembre 1851. Ces articles portent dans *Italia* les titres suivants : *Le début du vicaire, gondoles, coucher de soleil. Les Vénitiennes, Guillaume Tell, Girolamo. L'Arsenal, Fusine.* Ce dernier chapitre est augmenté, en volume, des treize derniers paragraphes, qui succèdent à celui terminé par ces mots : « qu'on a changé de pays. »

1129. **(Les lions de l'arsenal, à Venise : imité de Gœthe.)** *La Presse*, 20 septembre 1851. Ces vers, qui se trouvent sans titre dans *Italia*, sont entrés sous celui que nous indiquons ici, en 1876, dans le tome deux des *Poésies complètes* de Théo-

phile Gautier. Ils ont aussi été cités comme inédits, par Charles Monselet, dans l'*Événement* du 10 septembre 1874, sous le titre de : *Les Lions de l'arsenal*. Il s'agit d'une copie autographe de ces strophes donnée par Théophile Gautier à M. N..., et datée par lui de Venise : 14 septembre 1869. Il se trouvait en effet à cette date à l'hôtel Daniéli, à Venise.

1130. Odéon : **Sous les pampres; Livre trois, chapitre premier.** — Théatre-Français : **L'Avare; Les Demoiselles de Saint-Cyr.** — (**Les Méandres, par Léon Gozlan.**) *La Presse*, 22 septembre 1851.

1130 bis. **Loin de Paris : La Vie à Venise. VI et VII.** (**Italia; chapitres XVII et XVIII.**) *La Presse*, 26 et 27 septembre 1851. Dans *Italia* le chapitre dix-huit se termine par le début du chapitre huit de *la Vie à Venise* dans *la Presse*. Ces chapitres portent tous deux dans le volume le titre de : *Les Beaux-Arts*.

1131. Opéra-National : **Mosquita la sorcière.** — Th. des Variétés : **Le Roi de la mode.** — (Porte Saint-Martin). — Casino des Arts : **Plan en relief de Constantine.** *La Presse*, 29 septembre 1851. Le morceau relatif au *Plan de Constantine* a été réimprimé en 1877 dans le tome deux de : *L'Orient*, sous le titre de : *Algérie*.

1132. **Liminaire.** *Revue de Paris*, n° 1 (1er), octobre 1851.

1132 bis. **Loin de Paris : La Vie à Venise. VIII.** (**Italia; chapitre XIX.**) *La Presse*, 3 octobre 1851. Ainsi que nous l'avons dit, le début de ce chapitre, dans *la Presse*, termine le chapitre précédent dans *Italia*. Il porte en volume le titre de : *Les Beaux-Arts*.

1133. Opéra-Comique : **Reprise de la Fille du régiment.** — Porte-Saint-Martin : (**Nomination de Marc Fournier comme directeur**). — Vaudeville : **Réouverture : Petit bonhomme vit encore ; Ouistiti.** — Ambigu : **Marthe et Marie.** *La Presse*, 6 octobre 1851.

Citons ici ce billet à M. Marc Fournier:

Mon cher Marc,

Je te recommande vivement madame Maillet, qui sollicite un emploi peu couru, celui de duègne dramatique. Elle a beaucoup de talent et il me semble que tu la pourrais caser dans ta boîte théâtrale.

Bien à toi,

Théophile GAUTIER.

1133 bis. **Loin de Paris : La Vie à Venise. IX. (Italia ; chapitre XX.)** *La Presse*, 10 octobre 1851. Ce chapitre porte dans *Italia* le titre de : *Les rues, la Fête de l'empereur*.

*1134. (AMBIGU.) — THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Dernier Abencérage.** — VAUDEVILLE : **La Corde sensible.** — CIRQUE-NATIONAL : **Les quatre parties du monde. — Une Famille chinoise : La famille de M. Chung Atai.** *La Presse*, 13 octobre 1851.

1135. Th. des VARIÉTÉS : **Les Filles de l'Air ; Le Voyage à Saint-Denis.** — VAUDEVILLE : **Le Coucher d'une étoile.** — PALAIS-ROYAL : **Dieu merci, le couvert est mis ; Le Marchand de lapins.** — GAITÉ : **La Paysanne pervertie. — (Lettres sur l'Angleterre, par Edmond Texier. Le premier numéro de la Revue de Paris.)** *La Presse*, 20 octobre 1851.

1135 bis. **Loin de Paris : La Vie à Venise. X. (Italia ; chapitre XXI.)** *La Presse*, 26 octobre 1851. Ce chapitre porte le titre de : *l'Hôpital des fous*, dans *Italia*.

1136. OPÉRA : **La Vivandière ; Débuts de mademoiselle Bagdanoff.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Les Adieux.** — ODÉON : **André Del Sarto.** — OPÉRA-COMIQUE : **Reprise de Raymond.** — OPÉRA-NATIONAL : **Murdock le bandit ; Mosquita ; le Barbier de Séville.** — **(Nouvelles.)** *La Presse*, 27 octobre 1851.

1136 bis. **Loin de Paris : La Vie à Venise. XI. (Italia ; chapitre XXII.)** *La Presse*, 31 octobre 1851. Ce chapitre porte en volume le titre de : *Saint-Blaise, les Capucins*.

1137. **Anthémius ou la vapeur sous Justinien.** *La Fabrique, la Ferme et l'Atelier*, octobre 1851. Voici cet article qui n'a jamais été réimprimé :

L'autre soir, en feuilletant un bouquin assez curieux intitulé : *L'Histoire des Imaginations extravagantes de M. Ouffle*, nous avons trouvé dans une note le fait suivant, d'après lequel l'invention de la vapeur remonterait au règne de Justinien, c'est-à-dire à l'an 527 de notre ère. L'auteur qui rapporte le fait est Agathias le Scholastique, au sixième siècle ; le livre qui le cite porte dans son privilège la date de 1709. — Aussi nul possibilité de supercherie.

Nous transcrivons textuellement le passage :

« Anthémius, architecte et ingénieur de l'empereur Justinien, dont Agathias fait mention en son histoire, livre quatre, ayant perdu un procès contre un de ses voisins nommé Zénon, pour se venger de lui, dispose un jour dans quelques endroits de sa maison plusieurs grandes chaudières pleines d'eau, qu'il bouche fort exactement par-dessus, et par des trous par lesquels l'eau bouillante devait s'évaporer. Il met de longs tuyaux de cuir bouilli larges à l'endroit qu'ils étaient cousus, et attachés aux couvercles, et allant petit à petit en étrécissant par le haut en forme de trompette. Le plus étroit de ces tuyaux répondait aux poutres et soliveaux du plancher de la chambre où étaient les chaudières. Il y met le feu dessous, et comme l'eau des chaudières bouillait à gros bouillons, les vapeurs épaisses de la fumée montaient en haut par les tuyaux et ne pouvaient avoir leur issue libre, parce que les tuyaux étaient étroits par le bout, faisaient branler les poutres et soliveaux non seulement de la chambre, mais de toute la maison d'Anthémius et

celle de son voisin Zénon, qui pensait que c'était un tremblement de terre, de sorte qu'il l'abandonna, dans la crainte d'y périr. »

N'est-ce pas là la chaudière d'eau bouillante et le soulèvement du piston par la force d'expansion de la vapeur comprimée, enfin tout le principe des machines en usage aujourd'hui? Il n'y manque que la condensation par l'eau froide pour produire le mouvement de va-et-vient. — Cette découverte, qui n'a servi qu'à effrayer un voisin incommode et processif, est d'autant plus singulière qu'elle a été faite par un ingénieur non d'une manière fortuite, mais par raisonnement, car il savait d'avance les résultats qu'elle produirait. Il est bien étrange qu'un homme de l'art comme cet Anthémius n'ait pas songé à utiliser cette force vive, assez puissante pour remuer des poutres et faire trembler une maison. Mais de l'invention à l'application la distance est grande, et l'humanité a mis treize siècles à faire ce pas. Anthémius doit être mis en tête des précurseurs de la vapeur, et marcher seul, bien avant les Salomon de Caus, les Denis Papin, les Jouffroy, à moins qu'on ne retrouve dans quelque livre oublié un inventeur plus ancien encore qui fasse remonter la vapeur à Prométhée.

1138. **Les Aissaoua, ou les Khouan de Sidi-Mhammet-ben-Aissa; scène d'Afrique.** *Revue de Paris*, (1er) novembre 1851. Cette scène d'Afrique fut réimprimée d'abord dans *le Pays* des 25, 26 et 27 septembre 1852; puis, en 1853, elle fut placée dans un volume collectif, publié sous le titre de *Salmis de nouvelles*, qui contenait un choix des œuvres d'imagination publiées jusqu'alors par la *Revue de Paris*. Ce devait être, ainsi que *la Danse des Djinns* (voir plus loin), un des chapitres du volume annoncé par Eugène Didier : *Scènes d'Afrique*. En 1865, ce souvenir de voyage entra dans *Loin de Paris*,

sous le titre de : *Les Aïssaoua*, comme chapitre V d'*En Afrique*. Le début de ce morceau, qui est charmant, ne put être conservé dans ces conditions, et il fut placé en tête de l'article sur *Venise*, écrit en 1832, qui reparut avec cette adjonction en 1865 dans *Quand on voyage*, et en 1877 dans *l'Orient* ; il fallut pour cela changer l'endroit désigné et la date donnée par l'auteur ; de plus, pour comble d'erreur, *l'Orient* indique en note que cet article a été écrit en 1842 ! Voici cette introduction rétablie dans son intégrité première :

Je me trouvais à Blidah, dans l'Afrique française, au mois d'août 1845. Quelle raison avais-je d'y être ? Aucune, si ce n'est que cette nostalgie de l'étranger, si connue des voyageurs, s'était emparée de moi, un soir, sur le perron de Tortoni. Quand cette maladie vous prend, vos amis vous ennuient, vos maîtresses vous assomment, toutes les femmes, même celles des autres, vous déplaisent. Cerrito boite, Alboni détonne, vous ne pouvez lire de suite deux stances d'Alfred de Musset, Mérimée vous paraît plein de longueurs, vous vous apercevez qu'il y a des antithèses dans Victor Hugo et des fautes de dessin dans Eugène Delacroix ; bref, vous êtes indécrottable. Pour dissiper ce spleen particulier, la seule recette est un passeport pour l'Espagne, l'Italie, l'Afrique ou l'Orient. Voilà pourquoi j'étais à Blidah au mois d'août 1845. J'y traitais ma grise mélancolie par de fortes doses d'azur.

* 1139. Gymnase : **Bettine.** — Vaudeville : **Encore des mousquetaires.** — Th. des Variétés : **Allons battre ma femme.** — **Musique chinoise.** *La Presse*, 2-3 novembre 1851. Le fragment conservé de cet article dans *l'Histoire de l'Art dramatique*, y porte par erreur la date du 8 novembre, et un autre fragment de ce feuilleton a été inséré, incomplet, en 1877 dans le tome premier de *l'Orient*, sous le titre de *Musiciens chinois*.

1139 bis. **Loin de Paris : La Vie à Venise. XII. (Italia ; chapitre XXIII.)** *La Presse*, 7 novembre 1851. Ce chapitre porte pour titre, en volume : *les Églises*.

* 1140. Théâtre-Français : **Mademoiselle de la Seiglière.** — Odéon : **Les Droits de l'homme. — (Nouvelles.)** — Opéra : **Reprise de la Reine de Chypre.** *La Presse*, 10 novembre 1851.

1140 bis. **Loin de Paris : La Vie à Venise. XIII, XIV, XV et XVI. (Italia ; chapitres XXIV, XXV, XXVI et XXVII.)** *La Presse*, 11, 12, 13 et 15 novembre 1851. Ces chapitres portent, en volume, les titres suivants : *Églises, Scuole et palais. Le Ghetto, Murano et Vicenza. Détails de mœurs. Padoue.* Les trois derniers paragraphes de l'article du 11 novembre ont été remplacés dans *Italia* par un paragraphe inédit. Dans l'édition de 1875 du *Voyage en Italie*, les lignes supprimées ont été rétablies avant le paragraphe ajouté. Le chapitre intitulé : *Le Ghetto*, et celui intitulé : *Padoue*, ont reparu dans la *Revue des Voyages*, numéro de janvier 1853, sous le titre de : *Le Ghetto de Venise et Padoue.*

* 1141. Théâtre-Français : **L'École des Bourgeois.** — Gymnase : **Yvonne et Loïc.** — Th. des Variétés : **Mignon.** — Vaudeville : **Les Robes blanches ; Quand on va cueillir la noisette. — Chronique musicale.** *La Presse*, 17 novembre 1851. Le fragment de cet article conservé dans *l'Histoire de l'Art dramatique* y porte par erreur la date du 27 novembre.

* 1142. Opéra-National : **La Perle du Brésil.** *La Presse*, 24 novembre 1851. Dans *l'Histoire de l'Art dramatique* ce feuilleton porte par erreur la date du 1er décembre.

1143. Opéra : **Vert-Vert ; Débuts de mademoiselle Priora.** — Opéra-Comique. — Vaudeville : **Hortense de Cerny ; La Dinde truffée.** — Gymnase : **Le mariage de Victorine.** — Théâtre-Français (**Marion Delorme**). *La Presse*, 1er décembre 1851.

1144. Théâtre-Français : **Rentrée de mademoiselle Rachel : Les Horaces ; Adrienne Lecouvreur.** — Opéra-Comique : **Le Château de la Barbe bleue.** — Th. des Varié-

TÉS : **La Course au plaisir.** — PALAIS-ROYAL : **Les Crapauds immortels.** *La Presse*, 15 décembre 1851.

1145. **Paris futur.** *Le Pays*, 20 et 21 décembre 1851. Ce travail entra en 1852 dans les *Caprices et Zigzags* qu'il n'a plus quittés depuis. Il a fait partie aussi, en 1857, d'un volume collectif, extrait en partie du *Diable à Paris*, intitulé *Le Tiroir du Diable*. Le complément du seizième paragraphe, qui doit se placer après ces mots : « *un léger crayon,* » ne se trouve que dans *le Pays* du 21 décembre ; il devait être lu à la fin du premier feuilleton ; mais des obligations de mise en page l'ont fait paraître seulement au début du second où il n'a plus de raison d'être, ce deuxième feuilleton contenant la fin du morceau ; voici ces quelques mots :

Ce Paris de l'avenir ne figurera peut-être pas trop mal en feuilleton, et produira-t-il l'effet d'une gravure anglaise à la manière noire. Nous le donnerons demain.

1146. AMBIGU : **Le Vampire.** — GAITÉ : **La Fileuse.** — GYMNASE : **Les Incertitudes de Rosette.** — VAUDEVILLE : **La Circassienne.** — **Revue musicale** : (**Les Albums**). *La Presse*, 22 décembre 1851.

1147. **La Négresse et le Pacha**, parade en un acte, par Ali-Biblot-Ben-Salmigondis (Théophile Gautier et Charles de La Rounat). Représentée pour la première fois sur le Théâtre des Variétés le 27 décembre 1851, pour les débuts de la senora Maria Martinez, dite la Malibran noire.

Cette pièce, que tous les journaux de l'époque attribuent aux auteurs que nous venons de nommer (voir entr'autres la *Revue et Gazette des Théâtres* du 28 décembre 1851 et le *Corsaire* du 1er janvier 1852), n'a jamais été imprimée ; de plus le théâtre des Variétés n'a pas d'archives, et nous savons qu'il ne la possède pas. Cette bouffonnerie inédite est donc absolument introuvable et nous sommes très heureux de pouvoir la mettre sous les yeux de nos lecteurs ; elle ne peut manquer de les intéresser à titre de curiosité dans l'œuvre de Théophile Gautier. Nous donnerons ensuite le compte rendu qu'il en a fait lui-même. Une preuve de plus de son

authenticité, c'est l'indication du nom des deux auteurs sur le *Catalogue général des œuvres dramatiques et lyriques faisant partie du répertoire de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques*, catalogue publié en 1863 ; la pièce y porte le titre de *Négresse et Pacha*, et elle fait partie des œuvres dramatiques dont l'agence de M. Peragallo était chargée de toucher les droits pour le compte de Théophile Gautier.

Le manuscrit autographe de *la Négresse et le Pacha*, aujourd'hui en notre possession, est écrit tout entier de la main de M. de La Rounat. Il n'y manque que le *Couplet d'annonce au public*, qui commence la pièce, et le *Couplet final*, dit par Mariquita. C'est donc là, sans doute, la seule part de collaboration de Théophile Gautier à cette bouffonnerie.

Voici du reste la jolie lettre inédite que le poète écrivit à M. de La Rounat pour lui proposer d'écrire la pièce :

Mon cher La Rounat,

M. Carpier a envie de faire débuter la négresse, Maria Martinez, dans une espèce d'*Ourika* quelconque, où elle aurait beaucoup à chanter et peu à parler. C'est moi qui lui ai présenté ce morceau de bois d'ébène, et j'ai demandé que vous fassiez le cadre, ce qui a paru lui faire plaisir.

Venez donc demain matin causer de cela.

Tout à vous,

Théophile Gautier.

La pièce ne fut jouée que quinze ou seize fois, et la Malibran noire fut de nouveau obligée, comme avant ses débuts au théâtre, de donner seulement des concerts. Théophile Gautier, on l'a vu, avait rendu compte de l'un d'eux dans *la Presse* du 17 juin 1850. Vers le mois de mai de la même année, le poète qui s'intéressait déjà à Maria Martinez, lui écrivit, *en espagnol*, une lettre dont voici la traduction :

Mademoiselle,

Veuillez me faire la faveur de passer chez moi lundi matin, à une ou deux heures, parce que j'ai plusieurs choses à vous dire.

Un mien ami, lequel revient d'Angleterre, a parlé de vous et de votre talent au directeur du théâtre de la Reine[1], qui désire voir la merveille noire, la Malibran de la Havane.

Quand pourrez-vous venir avec moi pour faire un essai dans la salle de l'Opéra? La poitrine doit être reposée maintenant et le gosier limpide. Les cordes hautes, la voix basse et médiale, j'espère que vous les avez toutes en bon état.

Je vous demande pardon de mes fautes de grammaire et de syntaxe. Je parle comme je peux, mal, et j'écris pire (encore). Mais vous êtes une personne si fine que vous comprendrez tout.

A vos pieds, mademoiselle.

Théophile GAUTIER.

1. A Londres.

LETTRE EN ESPAGNOL,

ADRESSÉE A LA MALIBRAN NOIRE, MARIA MARTINEZ.

(Voir page 464 de l'*Histoire des Œuvres de Théophile Gautier*, tome I).

Muy Señora mia

haga V.d el favor de pasar a ver me
Lunes por la manaña a la una u a
las dos que tengo muchas cosas de deciros.
un amigo mio quien vuelve de inglaterra
ha hablado de V.d y de vuestro talento
al director del teatro de la Reyna que
esta deseando de ver la maravilla negra
la Malibran de la Habana. — Quando
V.d podra ir conmigo por hacer la
prueba en la Opera. el pecho debe ser
sosegado ahora y la garganta limpia
el tiple, la voz baja y media espero
que V.d tiene todo en buen estado. pido
perdon a V.d de mis faltas de grammatica
y sintaxis hablo como puedo, mal, y escribo
peor pero V.d es una persona tan fina
que V.d entendera todo.

à los pies de V. Señorita

Theophile Gautier

rue rougemont 24

LA NÉGRESSE ET LE PACHA

PARADE EN UN ACTE

PAR ALI-BIBLOT-BEN-SALMIGONDIS
(THÉOPHILE GAUTIER ET CHARLES DE LA ROUNAT)

Représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 27 décembre 1851.

PERSONNAGES.

Abou-Kasar, sultan de Bagdad	MM.	MUTÉE.
Kalabalik, capitaine des gardes		JEAULT.
Moutonnet, amant de Palmyre		KOPP.
Un marchand d'esclaves		GAUTIER.
Palmyre, modiste de Paris	Mmes	BOISGONTIER.
Mariquita, négresse		MARTINEZ.
La Sultane, personnage muet		HÉLÉNA.

Femmes, esclaves, suite du sultan, etc.

MOUTONNET, entrant, vient débiter ce *couplet d'annonce :*

AU PUBLIC

Ressuscitant un vénérable usage
Ici, par un couplet préparateur,
Je viens, dans un respectueux langage,
Vous demander, messieurs, votre faveur.

Sachez-le bien, c'n'est qu'à la fin d'la pièce
Que doit paraître et que doit v'nir chanter
Mariquita, la charmante négresse,
Qu'vous êt's venus, ce soir, pour écouter.

Paisiblement attendez sa présence,
Et jusque-là veuillez patienter ;
Daignez entendre avec quelque indulgence
C'que nous allons venir vous débiter.

Car notre pièc' n'est pas sans importance,
Et de l'histoir' le droit saint respecté
S'y voit traiter avecque déférence,
Comm' la morale et l'authenticité.

Étud' de mœurs et de couleur locale,
De l'Orient exact échantillon,
Notre œuvre est loin d'être une œuvre banale;
C'est de l'or pur et non pas du billon!

Cette légende empruntée à l'Asie,
Et qui n'manq' pas d'quelque excentricité,
Vaut bien son prix, tant par sa poésie
Qu' par ses détails frappants de vérité.

Mais je croirais, messieurs, vous faire injure
En signalant chacune des beautés
Dont resplendit notre littérature,
Et je vous dis simplement : écoutez!

Exit.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABOU-KASAR, PALMYRE.

(Le théâtre représente l'intérieur du palais du Sultan. Au fond, vers la droite une fenêtre. Palmyre vêtue en odalisque est couchée sur des coussins aux pieds du Sultan. Un petit noir est debout dans un coin.)

ABOU-KASAR.

Palmyre!

PALMYRE (réveillée en sursaut).

Qu'est-ce qu'appelle?

ABOU-KASAR.

O sultane de mon cœur! Si tu ne dors pas, raconte-moi donc une de ces histoires que tu racontes si bien...

Au fait, depuis huit jours que tu fais l'ornement de ce palais, tu ne m'as pas encore raconté par quelle série d'accidents tu te trouves en ma possession, fille d'occident ; ça poserait la situation.

PALMYRE.

Pardine ! je crois bien. Vous piquez un somme dès les premiers mots que je dis !...

ABOU-KASAR.

C'est l'effet de l'opium ; vois-tu, j'en fume trop.

PALMYRE.

C'est toujours l'effet de l'opium ! Vous n'avez que cela à dire !

ABOU-KASAR.

J'ai été sensible à tes reproches ; je n'en ai fumé qu'une quinzaine de pipes aujourd'hui. Aussi, tu peux aller.... Et vas-y gaiement, jeune infidèle.

PALMYRE.

Je vous ai déjà dit que je ne veux pas qu'on m'appelle comme ça !... Je suis fidèle, mon gros loulou (elle le tapote sur la joue), et je n'ai pas besoin pour ça... de votre grand escogriffe[1], privé de toute espèce de barbe et orné d'une voix d'enfant de chœur..., qui se promène ici toute la journée, avec un grand sabre, pour garder vos femmes, que ça fait frémir la nature !... Au fait, où donc est-il ?

ABOU-KASAR.

Tiens ! c'est vrai... où donc... Ah ! il est mort ce

1. *Municipal*, sur le manuscrit primitif. Tous les changements mentionnés ont été exigés par la censure.

matin, le drôle !... J'en suis fâché !... C'était un bon serviteur... il était parfait, celui-là [1].

PALMYRE.

Et de quoi est-il mort?

ABOU-KASAR.

Ah ! il avait trop d'imagination... C'est égal, il sera difficile à remplacer !... J'ai bien jeté les yeux déjà sur Kalabalik, mon capitaine des gardes, que je ferais disposer à cet effet ; mais le *pôlisson* s'est tant décarcassé qu'il a déterré un certain Muley-Hassem, marchand d'esclaves, pourvu de... ce qu'il me faut ; et je dois recevoir, aujourd'hui même, un successeur au défunt... Mais continue, ton récit m'intéresse ; (au nègre.) Yacoub, charge-moi ma pipe : j'éprouve le besoin d'en griller une, mon petit homme ; et puis va, rose d'Avril, je t'écoute.

PALMYRE.

Je vous disais donc que j'étais partie du passage du Caire, où je reçus le jour, prédestinée sans doute ainsi à en passer quelques-uns en Afrique...

1. Variante :

ABOU-KASAR.

Il était complet, celui-là...

PALMYRE.

Vous appelez ça, complet, vous?

ABOU-KASAR.

Bédame !

PALMYRE.

Pourquoi ça ?

ABOU-KASAR.

Parce qu'il était entièrement...

PALMYRE (l'interrompant).

Je vous demande de quoi il est mort ?

ABOU-KASAR.

Non, non; c'est l'Asie ici... Bagdad est en Asie.

PALMYRE.

Bagdad renommé par ses canifs!... Je connais ça... il y a un opéra-comique là-dessus.,. Asie, Afrique, c'est toujours la même chose; j'y tiens pas... J'avais donc passé Constantinople, traversé les... machines... Comment que vous appelez ça?

ABOU-KASAR.

Les Dardanelles?

PALMYRE.

C'est ça même, les Gargamelles, et je m'étais mise en route pour Kachemyre, où je comptais placer une forte partie de tartans...

ABOU-KASAR.

Aller vendre des tartans à Kachemyre! En voilà une idée!

PALMYRE.

Tiens! Je connais bien, à Chatou, une fabrique de bonnets grecs, qui coiffe tous les Turcs de Constantinople! Du reste, j'emmenais aussi avec moi une forte partie de modistes[1], avec lesquelles je voulais fonder un magasin dans ce département... Mais, crac! voilà qu'un beau jour notre caravane est attaquée par des Bédouins[2], je suis prise, emmenée ici, et vendue comme esclave!

ABOU-KASAR.

Et vous n'aviez pas avec vous un homme pour vous défendre?

1. Montées sur des dromadaires.
2. Voilà tous mes chameaux en fuite.

PALMYRE.

Si, un cousin à moi..., le petit Moutonnet... laissez-moi donner une larme à sa mémoire ! Brave Moutonnet!

ABOU-KASAR.

Il s'est fait tuer?

PALMYRE.

Non, il s'est sauvé.

ABOU-KASAR.

Sauvé !

PALMYRE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre tous ?

ABOU-KASAR.

Qu'il mourût !

PALMYRE.

Bast ! ça se dit dans les vaudevilles, mais ça ne se fait que le moins possible, ces choses-là ; au surplus, c'est bien tout comme..., et ça serait bien d'l'hasard si je le revoyais jamais. (Elle pleure.)

ABOU-KASAR.

Console-toi, va !... Il sera mort de faim, sans doute, ou il aura été dévoré par les bêtes féroces.

PALMYRE.

Elles sont propres vos consolations ! Ah ! pauvre Moutonnet ! (Elle pleure.)

ABOU-KASAR (à part).

Voilà un chagrin bien vif pour un simple cousin ! (Haut.) Pleure pas, ma biche, je lui consacrerai quelque chose en marbre..., je lui ferai ériger un obélisque en granit rose.

PALMYRE.

Ah ! tais-toi ! Ce mot seul ravive mes regrets...

ABOU-KASAR.

Eh bien, tiens, n'en parlons plus ; c'est plus simple.

PALMYRE.

Ah ! oui... et puis, voyez-vous, quelques pierreries que je porterais en signe de deuil, remplaceraient avantageusement un monument inutile.

ABOU-KASAR.

S'il ne faut que cela pour te consoler !... tiens, prends ce collier, ces bagues...

PALMYRE.

C'est pas de refus.

ABOU-KASAR.

Parle, ordonne, tout est à toi ! Je t'aime ! (Tendrement, d'une voix flûtée). Veux-tu que fasse coudre toutes mes femmes dans des sacs et que je les fasse jeter dans le Tigre !

PALMYRE (effrayée).

Hein ! vous feriez une chose comme ça !

ABOU-KASAR.

Bagatelle !... Veux-tu qu'un coup de hache suive chaque coup de ton éventail ?

PALMYRE.

Il paraît que c'est là des douceurs qu'on vous offre en guise de bonbons dans ce pays-ci !

ABOU-KASAR.

Veux-tu que je fasse empaler un de mes amis?

PALMYRE.

C'est ça ! Un ami sur son pied, comme une poupée à vingt-cinq sous !

SCÈNE II.

LES MÊMES, KALABALIK.

KALABALIK.

On attend Sa Hautesse au Conseil.

ABOU-KASAR.

Tiens, veux-tu les oreilles de Kalabalik, mon vieux compagnon d'armes ?

PALMYRE.

Non, je préfère une paire de boucles pour les miennes, à moi, d'oreilles...

ABOU-KASAR.

C'est facile ; ... mais elles manquaient dans les accessoires du théâtre et l'on n'a pas voulu en faire faire exprès pour une pièce de circonstance. Voilà pourquoi je te les promets simplement. Adieu. Précède-moi, Kalabalik ; je te suis.

AIR : *Délices de la cour* (Zerline).

Surtout pas de micmac ;
Sois bien sage et fidèle,
Car au Tigre en un sac
J'te f'rais jeter ma belle.
Reprise (ensemble).

KALABALIK.

Son cœur bat, fait tic, tac ;
Elle sera fidèle,
Car elle a peur du sac,
Chose bien naturelle.

PALMYRE.

Ça m'donn' dans l'estomac
Comme un coup, et ça m'gèle,
— Quand il parl' de son sac —
Des os jusqu'à la moelle.

(Abou-Kasar et Kalabalik sortent.)

SCÈNE III.

PALMYRE (seule).

Brrr !!... Ont-ils des manières ces cadets-là ! Ah ! bast !

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire !

Faire tourner un gros bourgeois ou un fragment d'agent de change, le beau mérite !... Des gens qui n'ont, tout au plus, pour eux qu'une méchante badine grosse comme le petit doigt. Mais, parlez-moi de ceux-là ! Ils n'y vont pas de main morte et se découpent dans une peau humaine plus de caprices et de fantaisies que n'en inventerait une jolie femme ! Du reste, il a le cœur sur la main ce gros pacha-là, et je crois tout de même que je l'aimotterais un petit peu sans le souvenir de l'infortuné Moutonnet ! Après ça, il est mort, n'est-ce pas... Quand je le pleurerai, ça ne le ressuscitera pas... Ah bast !

Air : *Faut l'oublier.*

Faut l'oublier, sa souvenance
Pourrait entraver mon av'nir ;
Puisqu'il ne peut plus revenir,
A quoi m'servirait la constance ?
J'entends sa voix me le crier,

Des cieux, sa dernière demeure,
Il m'ordonn' de m'sacrifier.....
Je suis si bien pour fair' mon beurre !
Faut l'oublier ! (*bis.*)
Pour t'obéir, toi que je pleure,
J'vas t'oublier ! (*bis.*)

SCÈNE IV.

PALMYRE, MOUTONNET.

MOUTONNET (entrant par la fenêtre. Il est vêtu d'un costume oriental).

Jour de Dieu ! qu'est-ce que j'entends là ! m'oublier !

PALMYRE.

Moutonnet !

MOUTONNET.

Lui-même, au grand complet !

PALMYRE (elle se jette dans les bras de Moutonnet).

Ah ! le cœur est le plus fort !

MOUTONNET (criant).

O bonheur ! !

PALMYRE (avec crainte).

Tais-toi ! On pourrait nous surprendre.

MOUTONNET.

C'est juste.

De la prudence,
Faisons silence.

(Ils regardent autour d'eux avec soin et se rejoignent.)

PALMYRE ET MOUTONNET (très fort).

Chut !

Air de Lucie : *Soleil, viens, éclaire...*

Soleil, viens, éclaire
Ce moment si doux pour mon cœur !
Et de ta lumière
Viens illuminer mon bonheur !
Je te retrouve, heureux destin !
{ Palmyre, ô joie extrême, }
{ Moutonnet ! toi que j'aime ! }
Oui, c'est toi, c'est toi-même,
Mon bonheur est certain !

Reprise.

Soleil, etc.

PALMYRE.

Mais, comment as-tu fait pour pénétrer ici?

MOUTONNET.

Caché sous les habits d'un pauvre musulman, je me suis élancé dans cet appartement.

PALMYRE.

Mais tu savais donc m'y trouver?

MOUTONNET.

Mon cœur me le disait [1]... Ne me demande pas comment j'ai fait pour me tirer des mains des mécréants, je ne te le dirai pas.

PALMYRE.

Pourquoi ça?

MOUTONNET.

Cesse de m'interroger...; mes aventures manquent de dignité ! Mais toi, le chic exagéré de ton costume m'inspire un vague effroi ! Où suis-je donc ici?

1. Je sentais en moi quelque chose se tourner incessamment vers toi, comme l'aiguille aimantée vers le pôle.

PALMYRE.

Dans le harem d'Abou-Kasar.

MOUTONNET.

Et tu...

PALMYRE.

Je suis... son esclave ! (Moutonnet lui arrache un mouchoir qu'elle tient à la main.) Que faites-vous ?

MOUTONNET.

Rien... Je voulais voir si ce mouchoir ne serait pas à la marque du sultan.

PALMYRE.

Rassure-toi... Il pose, le cher homme ! Il n'en est encore qu'au mouchoir platonique !

MOUTONNET.

C'est bien invraisemblable ! mais ça n'est pas impossible. — Il y a des jobards sous le turban comme sous le feutre. — Allons, ne perdons pas de temps en de vaines récriminations ! Viens ! Fuyons ces bords inhospitaliers !

PALMYRE (à part).

O ciel ! sacrifier ma position ! (Haut.) Mais...

MOUTONNET.

Tu hésites !

PALMYRE.

Non, mais je ne serais pas fâchée d'emporter mes effets, d'avoir de quoi changer...

MOUTONNET.

Oh ! moi, je ne changerai jamais !

PALMYRE.

Le Sultan a pas mal de petites choses à moi, que je

voudrais emporter, et quelques-unes à lui, que je désire y joindre... Ce soir, au lever de la lune, reviens ; nous arrangerons cela. En attendant, blottis-toi sous une touffe de quelque chose, dans le jardin... pas sous les fenêtres... le ménage n'est pas fait, et tu pourrais recevoir sur la tête divers objets...

MOUTONNET.

Palmyre, je trouve que tu manques d'entraînement !

PALMYRE.

Juste ciel ! On vient, malheureux ! ils sont capables de se porter sur toi à des extrémités [1] ! Fuis, il n'est que temps ! (Moutonnet court à la fenêtre.)

MOUTONNET.

Ciel ! mon échelle qui s'est décrochée !

PALMYRE.

Voici Kalabalik !... Zut ! moi, je me sauve ! Tire-toi de là comme tu pourras. (Elle se sauve.)

MOUTONNET.

Noble cœur ! Il n'y a que les femmes capables d'un pareil dévouement !

SCÈNE V

MOUTONNET, KALABALIK.

KALABALIK.

Nom d'un petit bonhomme ! qu'est-ce que je vois là ! un homme !

MOUTONNET (effrayé).

Non, non ! je vous jure !...

1. A toutes les extrémités.

KALABALIK.

Vous ne prétendez pas, je suppose, vous faire passer pour une femme !

MOUTONNET (éperdu).

Oh ! non... mais...

KALABALIK.

Mais alors, si vous n'êtes ni l'un ni l'autre, vous seriez donc ?...

MOUTONNET (à part).

Oh ! quelle idée ! (Haut, et prenant une voix flûtée.) C'est toi qui l'as nommé, noble seigneur.

KALABALIK.

Ah ! tiens ! c'est juste !... Faut-il que je sois bête !

MOUTONNET.

C'est ce que je me disais,... faut-il qu'il soit...

KALABALIK (le prenant par l'oreille et mettant la main à son sabre).

Hein ! qu'est-ce que c'est[1] !

MOUTONNET.

Aie ! aie ! aie !... c'est inutile !

KALABALIK.

Sois donc le bienvenu ! c'est Muley-Hassem, le marchand d'esclaves, qui t'envoie ?

MOUTONNET.

Ah !

KALABALIK.

C'est bien. Tu te nommes ?

MOUTONNET (à part).

Ah ! diable ! comment pourrais-je bien me nommer ?

1. Veux-tu que je te coupe.

KALABALIK.

M'entends-tu?

MOUTONNET (à part).

Ah! j'ai lu dans l'histoire ancienne... (Haut). Noble seigneur, je me nomme Narsès!

KALABALIK.

Serais-tu de l'antique famille de ce Narsès insulté par l'impératrice Sophie?

MOUTONNET.

Il figure au nombre de mes aïeux, côté des oncles!

KALABALIK.

Alors, suis-moi. Tu vas revêtir le costume consacré aux êtres de ton espèce! Narsès, tu es une trouvaille, un vrai bijou!

MOUTONNET (à part).

Pourvu qu'il ne me fasse pas contrôler à la Monnaie!

KALABALIK.

Ah! voici le Sultan! Prosterne-toi!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ABOU-KASAR.

KALABALIK.

Gracieux Sultan!... Muley-Hassem, le marchand d'esclaves, a tenu sa parole...; voici le...

ABOU-KASAR.

Ah! ah! c'est là le... J'en suis bien aise... pour toi... Relève-toi, que je voie un peu ta frimousse.

MOUTONNET (à part).

Je respire!

ABOU-KASAR.

Il pourrait être plus laid... Bast! en lui faisant couper le nez, et peut-être endommager un œil, nous arrangerons çà...

MOUTONNET (à part).

Il appelle ça arranger!...

ABOU-KASAR.

Je n'ai pas le temps de m'occuper de cela pour le moment; qu'il entre toujours en fonctions; je l'accepte.

MOUTONNET (à part).

Sans garantie du gouvernement, Dieu merci!

ABOU-KASAR.

Nous verrons plus tard... Il a l'air d'un crétin, nous ne pouvons manquer de nous entendre.

MOUTONNET (à part).

Brave homme! il m'attendrit! (Haut, d'une voix flûtée). O lumière des lumières! moi faire de mon mieux pour contenter maître à moi! Je vais de ce pas détériorer moi-même mon physique pour te plaire!

ABOU-KASAR.

La voix est bonne, et son zèle me plaît. Fais-lui donner.....

KALABALIK.

La bastonnade!

MOUTONNET (se récriant).

Hé! là-bas!

ABOU-KASAR.

Imbécile! Fais-lui donner un grand nombre de piastres en manière de frais d'installation... Allez. (Kalabalik et Moutonnet sortent.)

SCÈNE VII.

ABOU-KASAR (seul).

Le Divan m'a fortement tracassé. Il prend de l'ombrage de l'influence qu'exerce ici cette jeune infidèle ! Est-ce qu'un vieux drôle de marabout n'a pas osé me menacer de la colère du prophète si je continuais à sacrifier la sultane mon épouse, à d'indignes favorites ! La Sultane a gagné le Divan ; elle est la fille du Shah de Perse. Sacrifier Palmyre pour reprendre ma légitime ! Zut ! Palmyre a une expression charmante pour exprimer le dédain ; en pareille circonstance elle prononce, je crois, le nom de plusieurs légumes ou d'une sorte de pâtisserie... (Il cherche.) Comment, diable ! (apercevant Palmyre.) Ah ! la voici.

SCÈNE VIII.

ABOU-KASAR, PALMYRE.

ABOU-KASAR.

Quel est donc, jeune houri, le gâteau par le nom duquel tu exprimes parfois ton mépris ?

PALMYRE.

Du flan !

ABOU-KASAR.

C'est cela ! je m'en souviendrai.

PALMYRE (à part).

Qu'est devenu Moutonnet ? (Haut.) Mon doux seigneur, ne s'est-il rien passé d'extra, dans ce bazar, tout à l'heure ?

ABOU-KASAR.

Non ! Ah ! si, mon nouveau Kapi-aga est arrivé.

PALMYRE.

C'est ainsi que vous appelez, je crois, votre garde-femmes[1] ?

ABOU-KASAR.

Juste !... Eh ! eh ! c'est un gaillard qui s'annonce bien !

PALMYRE.

Grand Dieu ! aurait-il déjà eu occasion de faire passer le goût du pain à quelque malheureux ?

ABOU-KASAR.

Par la barbe du prophète, auriez-vous, madame, quelque sujet de crainte à cet endroit ?

PALMYRE.

Moi ? Plus souvent !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MOUTONNET.

(Moutonnet arrive avec Kalabalik, qui lui indique la porte à droite, qui est la porte du harem ; Moutonnet va s'y placer et se promène comme un factionnaire, vêtu du costume de Kapi-aga, et un grand sabre sur l'épaule.)

PALMYRE (à Abou-Kasar).

Moi je vous aime, gros ingrat !

MOUTONNET (à part).

Hein ! eh bien, j'arrive à propos, moi !

ABOU-KASAR.

Et tu n'as jamais aimé personne ?

1. Municipal à femmes.

PALMYRE.

Jamais !

MOUTONNET (à part, riant).

Ah ! ah ! ah !

ABOU-KASAR.

Qu'est-ce que c'est ?

MOUTONNET (montrant la porte du sérail).

Femmes à Sultan rire... par là !

ABOU-KASAR.

Ah ! Ah ! dis donc, petite, une bonne charge. Le Divan qui voudrait que je te flanquasse à la porte pour reprendre mon épouse.

PALMYRE.

Tiens, comme dans *la Favorite*... à l'Opéra. Et vous seriez assez... chose pour vous laisser monter le coup, comme ça, par vos tondus de ministres ?

MOUTONNET (à part).

Lâche ! Mais, c'est qu'elle ne m'a pas l'air d'une femme qui veut s'en aller.

ABOU-KASAR.

Non ; seulement, pour être tranquille, je vais être obligé d'en faire empaler quelques-uns, et madame Abou-Kasar elle-même pourrait bien aller conspirer au fond du Tigre.

PALMYRE.

Oh ! vous ne commettrez pas une pareille indélicatesse ! Vous passeriez pour un homme mal élevé ! Que la Sultane consume ses jours dans la douleur et les larmes, reléguée au fond de quelque solitude malsaine, et que vos ministres reçoivent d'innombrables coups de bâton ; ça me paraît bien suffisant.

MOUTONNET (à part).

Eh bien, merci.

ABOU-KASAR.

Comme tu voudras, trésor d'indulgence, providence des malheureux! Mais tu aimeras bien ton gros loulou...

MOUTONNET (à part).

Gros loulou! gros loulou n'a jamais fait partie du vocabulaire platonique.

PALMYRE.

J'ai craint un moment, ce matin, que notre bonheur fût troublé... Il m'est tombé une tuile...

MOUTONNET (à part).

C'est à moi qu'elle adresse ce pseudonyme en terre cuite.

PALMYRE.

Mais je réponds d'éloigner tout nuage de ton ciel, ô mon Sultan, si tu veux me laisser commander seule et souverainement en ce palais.

MOUTONNET (à part).

Si c'était une ruse de l'amour!

ABOU-KASAR.

Ah! sacrebleu, je le veux bien! ça m'embête assez de m'occuper de tout ça!

PALMYRE (à part).

Je ferai filer Moutonnet... mais quant à le suivre, nisco! je reste.

MOUTONNET (à part).

Scélérate! et moi qui...

ABOU-KASAR (offre son bras à Palmyre. S'adressant à Moutonnet).

Ne quitte pas ces lieux et fais-y bonne garde!

SCÈNE X.

MOUTONNET.

(Il court à la porte par laquelle Abou-Kasar et Palmyre viennent de sortir; mais elle se ferme au moment même où il arrive devant elle.)

Mais je n'approuve pas cette sortie non motivée, moi. — Ah ! c'est comme ça ! mais cette créature, cette Palmyre, me refait au même de la façon la plus claire ! Mais elle fait la pluie et le beau temps ici !... mais ce Turc ne serait pas assez jobard pour,... si,... allons donc ! Et gros loulou d'ailleurs ! Oh ! je me vengerai ! Par quel procédé ! Voilà la question. — Je ne sais pas comment cela se dit en anglais ! — Il n'y a qu'un moyen. la dégommer ! O Mahomet ! — que je suis censé adorer, — donne-moi une idée, envoie-moi une blanche colombe portant en son bec un talisman qui... (On entend Mariquita chanter dans la coulisse le premier couplet d'une chanson espagnole.)

(Chant dans la coulisse.)

MOUTONNET (après avoir écouté).

Tiens, mais c'est très joli, ça ! Est-ce que ce serait la blanche colombe ? (Il va voir à la fenêtre.) Non, c'est une négresse, et une très belle négresse encore..... fichtre ! Ah ! elle appartient à un marchand d'esclaves... mais alors elle est à vendre !...si !... Oh ! quelle idée !... Oh ! Mahomet, toi en qui je ne crois pas, c'est toi qui me l'envoies ! (Appelant.) Hé, là-bas, aboule ici ! Aboule, c'est un nom turc, il doit comprendre ! — Si cette femme répond à mon attente, mon espoir ne sera pas trompé !

SCÈNE XI.

MOUTONNET, MARIQUITA, LE MARCHAND D'ESCLAVES.

(Mariquita est vêtue d'un riche costume de négresse.)

SCÈNE DE PANTOMIME.

(L'orchestre joue un air approprié à la circonstance. Moutonnet, après avoir exprimé son admiration, offre au marchand de lui acheter la négresse. Celui-ci y consent et lui fait comprendre, en comptant sur ses doigts, le prix qu'il en veut. Moutonnet marchande et finit par se décider... Il paye et congédie le marchand, qui va pour sortir.)

MOUTONNET (le rappelant).

Eh! maquignon! peut-elle chanter autre chose que ce qu'elle chantait tout à l'heure?

LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Elle vous chantera tout ce que vous voudrez.

MOUTONNET.

Sait-elle la romance : « En revenant du Congo? »

LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Je ne crois pas. Elle ne sait que des chansons espagnoles.

MOUTONNET.

Le Congo n'est-il donc pas sa patrie?

LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Elle est née à la Havane qu'elle a quittée pour l'Espagne à l'âge de deux ans; depuis lors....

MOUTONNET (l'interrompant).

Merci, c'est inutile... on vend dans la salle une notice biographique; je vais la faire acheter par un garçon de théâtre. Il faudrait n'avoir pas vingt-cinq centimes dans sa poche pour ne pas se payer ça. Va-t'en. (Le marchand d'esclaves sort.)

SCÈNE XII.

MOUTONNET, MARIQUITA.

MOUTONNET.

Quel est ton nom, fille de la nuit?

MARIQUITA.

On me nomme Mariquita, señor.

MOUTONNET.

Eh bien, Mariquita, finis-moi donc cette chanson, dont tu viens de chanter le premier couplet dans la coulisse?

MARIQUITA.

J'obéis. (Pendant qu'elle se dispose à chanter, Moutonnet s'accroupit sur des coussins et tire une pipe de terre culottée d'un étui qu'il a dans sa poche.)

Chant.

MOUTONNET.

Brava! brava! Ah! mais c'est-à-dire que c'est... Oh! quelle chance! Voilà Abou-Kasar lui-même; il a entendu et s'avance, comme le voyageur attiré par le chant des Willis!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ABOU-KASAR, PALMYRE. (Elle fait de vains efforts pour empêcher Abou-Kasar d'approcher.)

ABOU-KASAR.

Qu'ai-je entendu! (Brusquement à Palmyre qui le tire par la manche.) Mais fiche-moi donc la paix! (L'orchestre joue : « O divine harmonie » de *Robert le Diable*.)

PALMYRE (chantant).

De ces lieux il faut l'éloigner.

ABOU-KASAR (de même).

Entendez-vous ces chants?

(Moutonnet fait signe à Mariquita de chanter.)

Chant.

(En écoutant Mariquita, Abou-Kasar se monte de plus en plus et arrive, à la fin, à l'enthousiasme.)

ABOU-KASAR.

Allah ! oh, Allah ! je n'y résiste plus ! Je suis transporté, subjugué ! Pour toi[1], belle noire, je donnerais mes richesses, mes immeubles, mon peuple, mes femmes et Palmyre par-dessus le marché !

PALMYRE.

Eh bien, merci.

MOUTONNET (à part).

Fameux ! j'ai réussi ! (Haut.) Mais elle est à vous, seigneur; elle m'appartient; je vous la donne !

PALMYRE.

Eh bien, et moi ?

ABOU-KASAR.

Ah ! bien non ! — Écoute; je t'accorde une grâce; demande-moi ce que tu voudras, mais va-t'en. (Moutonnet parle bas à la négresse et elle sort mystérieusement en lui faisant signe qu'elle comprend.)

PALMYRE.

M'accordes-tu n'importe quoi ?

ABOU-KASAR.

N'importe quoi.

1. Pour te posséder.

PALMYRE.

A moi donc, ô vengeance! (Se tournant vers Moutonnet.) Je demande la tête de monsieur!... Qu'on me le décolle!

MOUTONNET.

Me décoller!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, KALABALIK.

MOUTONNET (avec effroi).

Mais ça ne se peut pas, une chose comme ça.

KALABALIK (le sabre à la main et retroussant sa manche).

Faut-il?

MOUTONNET (désespéré).

Palmyre!

PALMYRE (le reconnaissant).

Ciel! Lui, sous ce costume... compromettant! Ça serait-il bien vrai?

MOUTONNET (avec indignation).

Jamais de la vie!

ABOU-KASAR.

Allons, que ça finisse.

PALMYRE.

Arrêtez!

ABOU-KASAR.

Tu ne veux plus?

PALMYRE.

Non, je l'aime!

ABOU-KASAR.

Lui! Ah! Ah! elle est bonne! Ah! Ah!

MOUTONNET (gravement).

C'est une erreur ! Je vous ai complètement mis dedans eu égard à ma profession. Je suis Isidore Moutonnet, ex-commis en nouveautés, au Petit-Saint-Thomas. C'était pour me rapprocher d'elle que...

ABOU-KASAR.

Malheureux !

MOUTONNET (à part).

Nous sommes fichus !

ABOU-KASAR.

Ah ! ah ! ah !... Eh bien, non ! Je ne vous en veux pas, mes enfants ! Après tout, c'est bien naturel, et nous ne sommes pas des Turcs, que diable ! Votre amour m'attendrit et votre situation m'intéresse. Moutonnet, je te la donne, mais...

Vous partirez demain.

AIR : *Pour tant d'amour* (La Favorite).

(A Palmyre.)

Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate,
Puisque de rien il ne s'est aperçu ;
Soyez toujours fidèle et délicate,
Et que par vous il n'soit jamais déçu,
A moins qu'ça n'soit jamais, qu'ça n'soit jamais vu ni connu.

Moi je me consolerai avec ma négresse et je... tiens, où donc est-elle ?

MOUTONNET.

Seigneur, elle veut se rendre digne du prix Montyon, et, refusant l'honneur de votre couche, elle désire rester simple esclave en vous réconciliant avec...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIQUITA, LA SULTANE. (Mariquita, vêtue en costume d'esclave, présente la Sultane à Abou-Kasar.)

ABOU-KASAR.

Mon épouse ! Oh ! (Il se détourne avec horreur et se retourne aussitôt avec amour.) Ah ! dans mes bras, femme chérie !... Il le fallait ! (A Moutonnet.) Mais tu savais donc ?

MOUTONNET.

C'était convenu, je connaissais le dénouement.

ABOU-KASAR (avec sentiment).

Ah ! Mariquita ! (Il veut la prendre dans ses bras ; elle se recule en souriant, prend sa guitare des mains d'une esclave et chante la chanson de la négresse.)

Chant de la négresse.

CHŒUR.

Livrons-nous à l'allégresse,
Car le caprice est battu,
Cette excellente négresse
Fait triompher la vertu.

MARIQUITA (au public).

Si je suis noire, je suis femme,
Le public français est galant ;
J'espère en lui, je le proclame,
Plus qu'en mon modeste talent.
De votre France à l'art si chère,
Messieurs, soutenez aujourd'hui
La renommée hospitalière ;
Accueillez la pauvre étrangère,
Votre faveur donnez-la-lui,
Elle implore ici votre appui. } *bis.*

REPRISE DU CHŒUR.

Livrons-nous à l'allégresse
Car le caprice est battu ;
Cette excellente négresse
Fait triompher la vertu !

La toile tombe.

FIN DE *LA NÉGRESSE ET LE PACHA.*

* 1148. Porte-Saint-Martin : **L'Imagier de Harlem.** — Th. des Variétés : **La Négresse et le Pacha.** — Théatre-National : **Bonaparte en Égypte.** — Vaudeville : **Un bon ouvrier; Les Premières armes de 1852.** — Théatre-Français de Madrid. *La Presse*, 30 décembre 1851. — Voici le compte rendu fait par Théophile Gautier lui-même de la pièce précédente :

Cette folie orientale, qui rappelle la fantaisie turque de l'*Ours et le Pacha*, avait pour excuse et prétexte de servir de cadre à la noire figure de la señora Maria Martinez, une chanteuse négresse d'un rare talent et d'une originalité des plus attractives.

Une modiste française, partie pour Cachemire avec une cargaison de tartans qu'elle espère y placer avec bénéfices, a été interceptée en route par une caravane de Bédouins, qui l'ont vendue au calife de Bagdad, dont elle est devenue la favorite. Elle ne se déplairait pas trop dans le sérail, sans le souvenir de Moutonnet, ex-commis de nouveautés au Petit-Saint-Thomas, qui a pris bravement la fuite lors de l'attaque de la caravane par les Arabes. Moutonnet parvient à retrouver les traces de son amante et à se glisser dans le sérail, où il s'introduit pour remplacer le kislar-ugassi, mort récemment. Un menton glabre, une voix flûtée, le font accepter sans le moindre soupçon.

Voyant que la modiste prend au sérieux son rôle de sultane, il essaye de la remplacer dans le cœur du volage calife par une superbe négresse, qui sait chanter et jouer de la guitare. La négresse chante toutes les coplas et toutes les séguidilles possibles, mais elle est vertueuse, repousse les mouchoirs du sultan, et finit par réintégrer l'épouse légitime disgraciée. — La mo-

diste et Moutonnet, chargés de présents, reprennent le chemin de leur patrie. — Tout cela est saupoudré de calembours, de coqs-à-l'âne, de duos bouffes et de phrases abracadabrantes, de l'orientalisme le plus exagéré, qui ont beaucoup fait rire. — Mais l'attrait principal de la pièce, c'est le chant de la Malibran noire.

Quand elle a paru, avec son costume espagnol tout lamé d'argent, tout brodé de passequilles, qui papillotaient à la lumière, découvrant ses beaux bras de bronze florentin, sa poitrine et ses épaules, d'une forme parfaite, cambrant sa fine taille dans sa basquine, avançant son petit pied de comtesse andalouse, la main posée fièrement sur la hanche, comme une maja de Triana, riant de toutes ses dents blanches, — toute la salle a applaudi avec transport. Elle avait déjà conquis son auditoire par les yeux avant de le charmer par les oreilles, ce qui ne lui a pas été difficile. Elle a chanté d'abord, en s'accompagnant de la guitare, une chanson de Séville : *El Mozito del Barrio*, et une chanson de la Havane : *El Tango americano*.

L'air *del Mozito* est d'une mélodie entraînante, et la Maria Martinez le chante avec une verve, un esprit, un feu incroyables. Le rythme qu'elle marque du bout des doigts sur le ventre de la guitare, tout en attaquant les cordes, ajoute encore à l'effet. La salle, enthousiasmée, a crié bis frénétiquement, et une pluie de bouquets a parfumé les dernières cadences de l'air.

Le *Tango* est une chanson comique en dialecte nègre, moitié chantée, moitié parlée ; la noire cantatrice la joue et la dit de la manière la plus spirituelle et la plus originale ; ces petits cris, ces grasseyements, ces langueurs que ravivent des phrases d'une volubilité pro-

digieuse, tout cela produit un effet charmant. La perfection musicale de l'exécution n'enlève rien au cachet populaire, car la señora Maria Martinez fait partie de la musique de chambre de la reine d'Espagne, et consacre un talent classique à la reproduction de ces chants du faubourg et de la montagne, où pétille par micas étincelants le sel (*la sal*) de l'esprit espagnol.

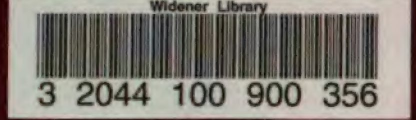
Elle a été rappelée à la fin de la pièce, et applaudie à outrance, après un couplet français très gentiment dit, où elle réclame du public une indulgence dont elle n'a pas besoin.

Mutée, Kopp, mademoiselle Boisgontier ont joué rondement cette folie, attribuée au poète persan : Ali-Biblot-ben-Salmigondis.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Pari. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.


WIDENER
BOOK DUE
JUL 11 1981
7868752
CANCELLED
STALL-STUDY
CHARGE


Widener Library
3 2044 100 900 356